REVUE

DE

PHILOLOGIE

DE

LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

TROISIÈME SÉRIE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

A. ERNOUT
PROFESSEUR HONORAIRE
AU COLLÈGE DE FRANCE

ET

P. CHANTRAINE
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

MEMBRES DE L'INSTITUT

ANNÉE ET TOME XXXI
(83e de la collection)

PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
11, RUE DE LILLE, 11

—

1957

TOUS DROITS RÉSERVÉS

UNE ÉPIGRAMME DE CARIE

Il me paraît nécessaire de publier ici sans plus attendre, dans son cadre géographique et littéraire, une épigramme que j'ai copiée sur la côte ouest de la Carie en octobre 1934. J'avais exploré alors en détail, du 22 au 25, la région côtière située entre la ville d'Iasos au sud-est et la presqu'île milésienne de Didymes au nord-ouest[1]. Cette région, dont le village principal est celui de Kazıklı, est une presqu'île, qui se rattache à la haute montagne boisée, culminant à 1.073 m., qui s'étend, en direction nord-ouest-sud-est, de la rive sud du lac de Bafı, dans l'antiquité le golfe latmique, jusqu'à l'embouchure du Sarı Çay, le fleuve de Mylasa[2], et à qui l'on donne en général le nom antique de Grion[3]. Cette chaîne sépare la région de Kazıklı du sillon des vallées qui forment les territoires d'Héraclée, d'Euromos, de Chalketor et d'Hydai[4]. La presqu'île n'est pas basse et plate comme celle de Didymes, à laquelle elle s'oppose ; le centre, près de Bucak, en est formé par deux montagnes, dont l'une a 430 mètres d'altitude[5] ; il n'y a pas là de cultures,

1. Ces recherches ont été signalées *Rev. Arch.* 1935, II, 159 ; *BCH* 1936, 202-205 ; *Études anat.* (1937), 437-440.

2. Sur cette dernière région, avec la Petite Mer et avec Passala, le port de Mylasa, cf. *Rev. Arch.* 1935, II, 160-161, en attendant le volume consacré à Mylasa dans *La Carie*.

3. Comme si souvent, les noms de montagne sont difficiles à déterminer (cf. *La Carie*, II, 43, n. 5). Kiepert : Chocaormandağ dans la partie nord, Kaşıklı Dağ dans la partie sud ; — Philippson : Çatalalan (partie nord ; il l'a traversée ; même nom, à cet endroit, sur la carte sommaire de W. R. Paton, *JHS* 1896, pl. IX) et Kaşıklı Dağ ; — la carte turque au 1 : 800.000 : Laba Dağ pour le tout (sur les différentes cartes turques, voir *La Carie*, II, 447-450) ; — la carte turque au 1 : 500.000 : Labada Dağ (Mont de l'Oseille) pour le tout ; — on m'a parlé, sans que je puisse préciser l'étendue respective, du Kocaorman Dağ (Mont de la Grande Forêt), du Kazıklı Dağ et j'ai entendu aussi Ilber Dağ ; ce pourrait être une erreur d'audition pour Dilber Dağ (Mont de la Bien Aimée). La carte au 1 : 100.000 de Lyncker (dans *Milet*, III 5, *Das südliche Ionien* ; 1936 ; elle ne donne qu'une partie de la région de Kazıklı) donne Kocaorman Dağ (ou plutôt Chodja-Orman Dağ, comme Kiepert, c'est-à-dire Hocaorman Dağ, « Lehrer-Wald », ce qui ne peut tenir) pour toute la chaîne et Kasikli Dagh pour la plus grande partie, au-dessus des villages ; à l'ouest, entre Akbük et Mersinet, Lyncker donne trois noms de chaînes (à la place du Çatalalan de Philippson) : Armutschik (donc, Armuçuk, « Poiron »), Irbadan Dagh (je suppose une confusion avec Labada Dağ ; la toponymie de Lyncker est assez souvent fautive) et Ilbur Dagh (qui rappelle mon Ilber Dağ). J'ai employé ci-après le nom Labada Dağ.

4. Pour ces dernières localités, voir en dernier lieu les observations et références *Hellenica*, VIII, 8 ; X, 223-227.

5. D'après la carte turque au 1 : 500.000. D'après les cartes turques, la montagne la plus au nord s'appelle Kartal Dağ (Mont des Aigles) ; celle du sud, dont l'altitude vient d'être indiquée, s'appelle Kaplan Dağ (Mont des Panthères) ou Karanlık Dağ (Mont de l'Obscurité). Vues des collines du port, les pentes boisées, sans être abruptes, sont hautes. Bucak signifie « Recoin ».

sauf dans un vallon côtier au sud-sud-ouest, à Bozbük. La presqu'île est parallèle à celle d'Iasos, mais, au lieu de se diviser en deux pointes encadrant un golfe, elle est à peu près circulaire. La partie vivante de la région est formée par la plaine de Kazıklı, à l'est, entre le Kaplan Dağ et le Labada Dağ. Cette plaine est bien séparée de la petite plaine d'Akbük (avant Didymes) par une partie du Kartal Dağ, qui est boisée[1]. Nette séparation aussi avec la plaine d'Iasos[2]. Cette plaine vallonnée est tout entière cultivée en champs, en jardins et en oliviers, et parsemée de nombreuses maisonnettes blanches, occupées trois ou quatre mois l'an pour les travaux des champs. Kazıklı[3] est un gros village de 150 maisons blanches, pittoresquement étalées sur le flanc sud du Labada Dağ et entourées de vergers d'amandiers[4]. Tout près de là, il y a un *castro* byzantin, appelé Asarkale[5]. Le centre antique n'était pas dans ce site de refuge et de guette, assez loin de la mer, contre la paroi de la montagne. Les restes antiques, avec des inscriptions impériales et byzantines, se trouvent sur la côte, à l'extrémité sud de la plaine, sur trois collines voisines. C'est là qu'est l'échelle actuelle de Kazıklı (Kazıklı iskelesi). Il y a un bon port[6], où viennent des caïques de Küllük (le port de Milas), de Samos, de Kalymnos, qui exportent de l'orge, de l'huile, des veaux ; j'y trouvai un caïque de Budrum (Halicarnasse), venu pêcher les éponges dans le golfe d'Akbük. Partant d'Iasos, j'ai atteint Kazıklı par Sındav Kuyu[7], le çiftlik de Kocakavak[8], le village et la petite

1. Il y a 1 heure 20 d'un village à l'autre, de Kazıklı à Akbük : d'abord 25 minutes d'une montée raide à travers les beaux oliviers, puis le maquis, jusqu'à la crête d'où l'on découvre le golfe d'Akbük et la presqu'île milésienne ; puis une descente au flanc du Sabuncuderesi (ravin du fabricant de savon) par le maquis, où, à l'approche de la plaine, se mêlent les oliviers, sauvages ou cultivés.

2. Cf. W. von Diest, *Petermanns Mitt.* 1909, 267 : depuis Iasos, à 225 m. d'altitude Sindavkuyu, « schöner Brunnen in einer Gebirgswiese mit Wasseradern ringsumher aus den Berghängen » ; seconde crête à 347 m. ; descente sur la plaine de Kızılağaç (238 m.), à 10 km. d'Iasos, au pied du Grion escarpé ; puis, « durch ein Bachtal mit prachtvollem Rhododendron » à Tahtacı et Ilmin. — Pour mon itinéraire, voir ci-après.

3. Le sens est « au pieu, avec un pieu, comme un pieu ». Dans les cartes des Kiepert, etc., on lit Kaschykly (Kaşıklı), c'est-à-dire « à la cuillère ». Il est assuré que le nom est Kazıklı (constatation sur place ; von Diest ; cartes turques et dictionnaires topographiques ; déjà la source de Bourguignon d'Anville au XVIII^e^ siècle, voir ci-après).

4. Cf. R. Chandler, *Voyages dans l'Asie Mineure et en Grèce*, II, 1-2 : « village situé vis-à-vis une charmante baie, qui est toute entourée par la terre. La position de ce village, au milieu de rochers nus, de pins et d'oliviers, chargés alors de leurs fruits noirs, est tout à fait romantique. » L'altitude est de 127 m., selon W. von Diest.

5. « Château Antique. » Cf. W. von Diest, *loc. cit.*, 268 : « die Akropolis, an der Stelle des heutigen Assar-Kaleh mit mittelalterlichem Mauerwerk, lag auf einer Gebirgsnase wohlgeschützt zwischen zwei tief eingerissenen Tälern ; der Hügel (500 m. südöstlich) trägt die Reste eines anscheinend byzantinischen Forts, aus dessen Westmauer... ». Cette petite forteresse est en effet abrupte sur presque tous les côtés. Il n'y a pas trace de pierres anciennes.

6. W. von Diest écrit, p. 268 : « die Kasıklı-iskele einen leidlichen Hafen mit 6 M. Tiefe nahe am Ufer (vgl. Seekarte) bezeichnet ». Les Instructions Nautiques sont citées plus loin.

7. D'Iasos au puits de Sındav, une heure de trajet, dont 50 minutes de montée très raide à travers le maquis (myrtes, oliviers).

8. En 40 minutes, par une sorte de plateau, puis une montée, à travers les pins et les chênes-verts. Il y a des terres cultivées, des oliviers. Une source abandonnée, avec un enclos

plaine de Kızılağaç[1], le hameau de Tahtacı, le petit village de Ilmin. De Kazıklı, je suis allé deux fois à Kapaklıkuyu et à l'échelle. Puis, de Kazıklı encore, je suis allé jusqu'au village détruit d'Akbük (Buisson Blanc) ; c'est la limite de la presqu'île milésienne[2]. J'ai longé alors la côte nord-ouest de la presqu'île de Kazıklı, au pied nord du Kartal Dağ, jusqu'au lieu appelé Pefkia (les Pins) sur les cartes des Kiepert, puis au Bozbük (Buisson Gris) de cette carte ; il n'y a pas là de village, mais un poste de police[3]. Remontant vers le nord-est, près de Bucak, je suis revenu à l'échelle de Kazıklı, puis au bourg, d'où je partis pour traverser droit le Labada Dağ, visiter le fort de Kurudere dans la montagne, et atteindre la plaine d'Euromos, pour étudier la localisation de Pidasa.

De Didymes à Iasos, Chandler était passé en 1765 par « Ghauzocleu[4] » ; on a déjà vu ce qu'il en disait. Il ne dit à peu près rien de l'itinéraire[5], et il n'est pas passé au port. H. Kiepert, préparant sa grande carte de l'Asie Mineure, fit l'exploration la plus étendue ; car il ne suivit pas seulement le chemin d'Iasos à Didymes par Kızıl Ağaç, Kazıklı et Akbük, mais d'Akbük il passa, semble-t-il, par Bucak et Bozbük et rejoignit le village d'Ilmin, près de Kazıklı[6] ; il ne passa pas, lui non plus, au port. La carte fut précisée

où s'élèvent de grands platanes et trois peupliers, ce qui justifie le nom de Kocakavak (Grand Peuplier) donné à ce domaine.

1. Petit village dans le vallon, avec des terres, quelques vignes, quelques figuiers, surtout beaucoup d'oliviers clairsemés. De là je suis monté à la ruine que signalait von Diest, *loc. cit.*, 267 : Kızılağaç, « überragt vom Tscham-boiun (Tannenrücken), der gleichfalls ein Eski-Kaleh tragen soll ». Cette hauteur très rocailleuse porte à son sommet, parmi les pins, une ligne de pierres qui ne sont ni taillées ni liées, de caractère et d'âge indéterminés. — La tour byzantine que signale W. von Diest est l'abside d'une chapelle byzantine. — Kızılağaç, « l'arbre rouge », est l'aune. *Boyun* est le col, la passe.

2. Sur celle-là, voir Th. Wiegand, *Milet*, II 2, *Die milesische Landschaft* (1929) ; cf. aussi A. Philippson, *Reisen und Forschungen im westl. Kleinasien*, V (1915), 4-7, 11-12. D'Akbük, A. Philippson a traversé directement le Grion sur Mersinet, près du lac de Bafı (cf. *loc. cit.*, 7-8) ; il n'a pas traversé la région de Kazıklı ni celle d'Iasos.

3. Ruines de deux moulins à vent. On m'assura qu'il n'y a jamais eu de village ; mais il se peut qu'il ait disparu.

4. *Voyages dans l'Asie Mineure et en Grèce* (trad. fr. 1806), II, 1. Barbié du Bocage annotait, *ibid.*, 243 : « ce village est appelé *Kasikli* dans la carte des côtes de la Grèce de Mr. d'Anville ».

5. Après Didymes : « Nous gravîmes la haute montagne du Grius, que nous descendîmes par un sentier difficile et tortueux, et sur les 5 heures du soir environ nous arrivâmes à Ghauzocleu... Nous remontâmes à cheval sur les 7 heures du matin, et quelques minutes après, nous entrâmes dans une belle plaine couverte de vignes, parmi lesquelles étaient quelques maisons éparses. Nous passâmes ensuite sur des branches du Grius qui forment de grandes montagnes et sont revêtues de pins et entourées de précipices immenses. L'incendie avait dévasté une grande étendue de terrain. A 10 heures 10 minutes, nous vîmes plusieurs belles baies et une plaine garnie de cabanes habitées par des Turcomans... Nous tournâmes à droite et, après avoir passé à côté d'un puits qui se trouvait dans la plaine et avoir suivi le bord du rivage, nous arrivâmes à Iasus aujourd'hui nommé Assyn-Kalesi. »

6. L'itinéraire est connu par la carte d'Asie Mineure en 24 feuilles. Il ne semble pas possible de savoir s'il s'agit du voyage de 1870 ou de celui de 1888. De toute façon, la *Specialkarte* de l'Asie Mineure occidentale, publiée en 1890, postérieurement au voyage de 1888, qui est le dernier de Kiepert, ne mentionne que l'itinéraire Iasos-Kazıklı-Akbük, sans le détour par Bucak et Bozbük.

par le major W. von Diest, qui employa des vacances, en avril-mai 1907, à tracer un « Quer durch Karien » et à dresser la belle carte au 1 : 150.000 de son itinéraire[1]. Il suivit seulement le chemin d'Iasos à Akbük[2] par Kızılağaç et Kazıklı, dans la journée du 26 mai, arrivant dans la nuit à Didymes.

Je donnerai dans un volume, avec ma route, la description du pays et des restes antiques ou byzantins, et des photographies[3]. Outre que cette région fait partie de la Carie qu'elle termine de ce côté — province dont j'ai entrepris et en partie réalisé l'exploration entière et systématique — j'étais attiré là spécialement par des problèmes de géographie historique[4]. Le traité de sympolitie qui règle les conditions de l'absorption de la petite ville de Pidasa dans l'État milésien, nomme une ville, inconnue par ailleurs, de Ioniapolis, en relation avec Pidasa et avec Euromos[5]. A la même époque, début du IIe siècle a. C., cette ville est mentionnée dans le traité entre Milet et Héraclée du Latmos[6], ainsi que le « golfe Ionopolitique » (Ἰωνοπολιτικὸς κόλπος), d'où une entreprise de πορθμίς mène à Milet ; d'après ce document, un domaine (briqueterie) est contesté entre Milet, qui le dit dépendre d'Ioniapolis, et Héraclée[7]. Elle paraît aussi dans un compte de construction du temple de Didymes[8]. L'éditeur A. Rehm a placé ce port à l'extrémité est du golfe latmique (lac de Bafı), et le golfe Ionopolitique serait un autre nom de ce golfe[9]. Il m'a paru qu'on pouvait concevoir des objections à

1. Pour la région ici étudiée, voir *Petermanns Mitt.* 55 (1909), 267-268 ; pour la carte, le carton sur la planche 19. J'ai déjà signalé cette carte et sa valeur, *Études anat.*, 439, n. 3, et 478, n. 3 (avec mention de la carte moins utile de K. Lyncker). W. von Diest était un officier d'état-major actif et curieux de géographie et d'antiquité, qui a fait beaucoup pour la cartographie et la géographie de l'Asie Mineure ; cf. *Rev. Ét. anc.* 1940, 303-304, 310 ; *Hellenica*, X, 185-186 ; je donnerai des indications précises et une caractéristique de ce groupe de voyageurs (von Diest, Anton, von Flottwell, Schaeffer, Kannenberg) dans *Paysages et gens d'Anatolie*.

2. De là, il prit une barque de pêche pour débarquer à Karakuyu.

3. Il n'y a pas de photos de la région dans l'article de W. von Diest. Cf. *Rev. Phil.* 1943, 189, n. 2.

4. Cf. *Rev. Arch.* 1935, II, 159.

5. *Delphinion*, 149. J'aurai à rééditer ce document avec commentaire détaillé.

6. *Delphinion*, 150 ; *Sylloge*[3], 633.

7. Cela prouve que les territoires des deux villes sont limitrophes. Mais cette contestation ne serait-elle pas étrange si les deux villes ne sont séparées que par à peine 2 kilomètres?

8. B. Haussoullier, *Bibl. École Hautes-Études*, 230 (*Cinquantenaire* ; 1921), *La Voie Sacrée de Milet à Didymes*, 88-89 ; cf. *Rev. Phil.* 1926, 84-85, sur Ioniapolis et la carrière de Marathè en rapport avec ce port. Ses remarques topographiques n'affectent pas la même précision que celles de Rehm ; il semble qu'il ne s'engage pas autant pour Ioniapolis.

9. *Delphinion*, p. 354, 356, 363 (croquis cartographique p. 353) ; le même, *Die milesische Landschaft* (1924), 20 : « mit Sicherheit im hintersten Winkel des latmischen Golfes ». Suivi notamment par Ernst Meyer, *Die Grenzen der hellen. Staaten in Kleinasien* (1925), 78 ; D. Magie, *Roman rule in Asia Minor* (1950), II, 884, 962. A. Philippson, *Das südliche Ionien* (*Milet*, III 5 ; 1936), 15 est réservé : les carrières de marbre à l'est de la petite plaine de Bucak-Bafı [c'est-à-dire, semble-t-il, à environ 2 km. de l'enceinte d'Héraclée ; elles ne semblent portées sur aucune carte, même celle de Philippson, mais on voit et les limites de la plaine indiquées et l'itinéraire de Philippson ; il apparaît qu'elles n'ont pu servir qu'à

cette localisation. Certes, toute trace de cette ville et de ce port ont pu disparaître, à l'extrémité du golfe latmique, non par les alluvions, mais parce que le niveau actuel du lac de Bafı est sérieusement plus élevé que celui du golfe dans l'antiquité. Mais le coin de plaine où l'on place Ioniapolis est, peut-on dire, juste au pied de la ville d'Héraclée ; en tout temps, ces champs ont dû être le territoire d'Héraclée, indispensable à l'existence de cette ville, car les Héracléotes ne pouvaient tirer leur nourriture des rochers de granit du Latmos, pittoresques, mais stériles, qui s'étendent derrière la ville[1]. C'est par une sorte de nationalisme que les Milésiens auraient dénommé « fièrement » (*stolz*) golfe Ionopolitique le golfe latmique, à l'extrémité duquel était située Héraclée, et ce dans le traité qui intervient entre Milet et Héraclée, par lequel les deux villes font l'amnistie pour tous les griefs du temps de guerre, règlent leurs rapports de voisinage et accordent réciproquement à leurs citoyens la facilité d'obtenir les droits civiques (isopolitie). Aussi m'étais-je demandé si Ioniapolis ne serait pas au sud plutôt qu'au nord du Grion, dans un pays qui est, lui aussi, en relations de voisinage avec Milet, Pidasa, Euromos et Héraclée — si le golfe Ionopolitique ne serait pas le golfe bien fermé de Kazıklı[2], dont le nom antique est actuellement inconnu, entre le golfe Basilique au nord (golfe d'Akbük), et le golfe d'Iasos et Bargylia au sud-est[3], — si la petite ville ne serait pas celle de la plaine de Kazıklı, plaine bien séparée de ses voisines, terroir fertile relativement étendu, qui a dû avoir son centre urbain ou quasi urbain. La question est difficile et je n'en puis décider encore ici[4], mais je veux signaler des observations nouvelles, qui, même si le nom antique de la région de Kazıklı doit, comme c'est le plus probable, rester inconnu, détermineront le rôle de ces lieux dans la géographie historique de la région.

Héraclée], « diese von mir 1904 entdeckten Marmorbrüche sind vielleicht diejenigen von Marathe » ; « Ioniapolis, wahrscheinlich am Ende des Golfes von Herakleia ».

1. Sur le caractère de cette région, voir Th. Wiegand, *Milet*, III 1, *Der Latmos* (1913), et aussi A. Philippson, *Reisen und Forschungen im westl. Kleinasien*, V (1915), 8-11.

2. Voir la phrase de Chandler citée plus haut, pour l'apparence du golfe. Depuis la hauteur antique du port, il paraît fermé au sud par la péninsule d'Halicarnasse.

3. Les trois mouillages sont indiqués dans les *Instructions nautiques*, *Méditerranée orientale*, I, 281 : « baie Basilicus » (mouillage devant le village d'Akbük), « baie Kasikli » (on peut mouiller au fond de la baie, le fond est de vase), « baie Iassous » (port et baie Isene).

4. L'intérêt porté par les Héracléotes à la πορθμίς d'Ioniapolis à Milet s'explique bien mieux dans le golfe d'Héraclée que dans celui de Kazıklı, encore que le territoire d'Héraclée ait dû s'étendre jusqu'au Grion et que la ville ait eu des démêlés avec Euromos. S'il est bien question de l'ἀνακάθαρσις du port d'Ioniapolis dans un compte de Didymes, le terme se comprend au mieux dans le golfe d'Héraclée en voie de comblement, mieux que dans le port sain de Kazıklı, encore qu'il n'y ait guère de port qui n'ait besoin d'être entretenu. Peut-être tiendrait-on compte des diverses observations et conditions en cherchant Ioniapolis sur le golfe latmique, mais non pas vers le fond oriental du golfe, tout contre Héraclée — ce qui me paraît rigoureusement exclu — mais sensiblement plus à l'ouest, ne dépassant pas l'échelle de Mersinet, et par exemple, un peu plus à l'ouest encore, au port du village appelé « Kaiwenaes » sur la carte de Philippson, « Yai-Hane » sur celle de Lyncker. Cette dernière carte, qui fait connaître de nombreuses ruines médiévales sur le côte sud comme sur la côte nord du lac, ne connaît pas là de ruine antique, pas plus que vers Bucak. La carrière de Marathè serait alors à chercher dans le pays de Mersinet.

Le port de Kazıklı a dû toujours avoir quelque importance. Sur le port se trouve un hérôon[1], avec l'épitaphe de quatre frères et de leurs femmes, enfants et descendants, Phillys[2], Philérôs, Hermias et Poseidônios, fils de Philérôs ; ils sont désignés comme des φιλαδέλφων ἀνδρῶν, ναυκλήρων πλανητῶν ; c'étaient des marins toujours en voyage. C'est à la profession du défunt, pêcheur ou marin, que fait allusion le relief de la stèle inédite, copiée au port, d'un Épaphroditos : un trident entre deux dauphins. J'ai trouvé le site qui se rattachait au port. Juste au-dessus du port, deux collines, Asar et Asarlık, offrent des restes de constructions byzantines avec de la céramique. Mais, tout près de là, à environ 700 mètres au nord de l'anse, une colline, appelée Duğanbeleni[3], conserve au sommet, qui est en plateforme, une enceinte hellénique classique, qui se suit tout du long sur une assise à parements de 2m50 d'épaisseur, pendant 10 minutes environ ; on reconnaît cinq ou peut-être six tours rectangulaires[4]. Cette colline n'est pas difficile d'accès, sauf au nord, mais elle est bien isolée, dominant la baie et toute la plaine. Elle a assez belle allure depuis la mer[5], et on la reconnaît bien quand on se retourne en gravissant les raides pentes du Labada Dağ et qu'on voit à ses pieds comme une carte la plaine et toute la péninsule. Il y eut à l'époque hellénique comme plus tard un centre à cette plaine, et il était situé là, au-dessus du port, dans un site habituel aux établissements grecs.

J'ai vu des inscriptions au port même ou, près de là, au puits de Kapaklıkuyu ou tout près[6]. J'en ai cherché en vain à Ilmin, et notamment au cimetière. Dans les villages au bas de la montagne je n'ai trouvé que l'épigramme étudiée ci-après. Cela est caractéristique du peuplement ancien, qui n'était pas réfugié sur cette pente, mais qui s'étendait dans la plaine, sur la côte, auprès du port. J'ai retrouvé quatre inscriptions déjà connues, mais faussement localisées au début, et dont la correcte attribution permet de connaître le passage oublié de plusieurs voyageurs. L'épitaphe de Phillys et de ses frères, dont j'ai parlé plus haut, avait été publiée par Le Bas et

1. J'en donnerai la photographie. Pour la bibliographie de l'inscription, voir ci-après.

2. Le génitif Φιλλῦ (ou Φίλλυ) est assuré par ma révision ; j'ai réuni plusieurs exemples de ce nom et il ne doit être corrigé ni en Φιλίου (Cousin et Deschamps) ni en Φιλαίθου (Waddington).

3. J'ai entendu et noté avec précision ce nom. L'ai-je bien entendu? aujourd'hui, avec plus d'expérience, je ne l'affirmerais pas. *Belen* est une forme dialectale, attestée dans le pays de Menteşe(Carie) comme à Sivas et à Niğde (cf. Hamit Zübeyr et Ishak Refet, *Anadilden derlemeler* (dictionnaire dialectal ; 1932, *s. v.*) et qui signifie « col ». Mais je ne sais que faire de Duğan ou Duvan ; ai-je mal entendu le mot, pourtant bien connu, *doğan*, « faucon »?

4. Une photographie montrera l'appareil de cette enceinte.

5. J'ai pris une barque pour avoir une photographie depuis la mer. On dit qu'il y a des bâtiments sous l'eau, et l'on voit en effet quelque chose, sur lequel je ne me prononce pas.

6. Le lieu est à une demi-heure au sud de Kazikli et à une demi-heure au nord du port. Non seulement il y a des pierres antiques dans la construction du puits, mais il y a une abondante céramique dans les champs près d'une molle hauteur et sur cette hauteur, où l'on reconnaît une abside byzantine. Dans des maisons proches, des morceaux de colonnes (non cannelées) et de colonnettes de marbre blanc. Kapaklıkuyu signifie « puits à couvercle ».

Waddington, n. 311, parmi les épitaphes de la nécropole d'Iasos ; elle leur était connue par une copie du capitaine Graves, un de ces officiers de la marine anglaise qui, dans la première partie du XIX^e siècle, relevèrent la carte de la côte sud de l'Asie Mineure, comme Beaufort, Spratt[1], Hoskyn. Cousin et Deschamps la virent en place à l'échelle de Kazıklı, mais la crurent inédite et la publièrent comme telle[2]. J'ai revu et estampé la partie gauche, seule conservée. C'est aussi parmi les inscriptions d'Iasos que Le Bas et Waddington publiaient, n. 310, d'après Le Bas, l'épitaphe de six personnes. Mais c'est à l'échelle de Kazıklı, « dans le mur d'une construction en voûte appelée par les Grecs du pays le *tholos* », à savoir l'hérôon des quatre frères, que Cousin et Deschamps la copiaient pour la publier comme inédite[3]. Ces défunts avaient un rapport étroit avec les propriétaires de l'hérôon ; car on y trouve un Poseidônios fils de Philérôs, un Hermias, un Poseidônios fils de Poseidônios. Je l'ai revue, mais pas sur place ; elle avait été portée à l'école de Milas, où on la croyait originaire de Karacahisar (Hydisos), dans une direction toute différente. J'ai d'autre part fixé au puits de Kapaklı Kuyu l'origine de deux épitaphes insérées dans *CIG* à des sites très lointains[4]. L'épitaphe de Iasôn, insérée *CIG*, 3471, dans la plaine lydienne, à Turgutlu Kasaba, d'après les papiers d'Askew, c'est-à-dire de Sherard, qui l'avait copiée à « Cassacla », était au puits de la région de Kazıklı, où Cousin et Deschamps la copièrent en 1886 et où je l'ai retrouvée. La copie de Sherard atteste qu'il passa par là, entre Didymes et Iasos, en 1709[5]. J'ai prouvé aussi que Sherard avait copié là l'épitaphe d'un soldat milésien, attribuée à Hiérapolis de Phrygie, *CIG*, 3392[6] : Γάιος Σήιος Αττικὸς ὁ καλούμενος Μοσχᾶς, λεγιῶνος ἕκτης ὀπτίων Μειλήσιος. Je l'ai encore retrouvée près du puits de Kapaklı Kuyu[7]. J'ajoute que c'est une copie du dernier mot de cette épitaphe que Boeckh a publiée sous le n° 2894, entre Milet et Iasos[8], d'après Wheler, le compagnon de Spon en 1675-1676 : [ὁ δεῖνα Μ]ειλήσιος[9]. Pourtant Spon et Wheler ne passèrent

1. Une pointe de la presqu'île de Kazıklı est dénommée « cap Spratt » sur les cartes marines et les autres cartes européennes.

2. *BCH* 1894, 21, n. 11. J'ai signalé l'identification *Rev. Phil.* 1944, 50. Sur la ligne 3, cf. W. R. Paton, *BCH* 1894, 542. Rien sur le voyage et le pays dans Cousin et Deschamps ; inscriptions copiées à Palatia (Milet), Hieronda (Didymes), Akbuki, scala de Kasıklı, fontaine de Kapalikouyou (le Puits fermé), Iasos.

3. *BCH* 1894, 20, n. 9, avec des fautes ; *Rev. Phil.* 1944, 50. L. 1, on lit Ποσιδώνι, vocatif de Ποσιδώνις (ainsi Waddington), et non Ποσιδώνιε (C. D.). La ligne 8, sur la plinthe de cette dalle avec cartouche, omise par Le Bas, porte Ἀφροδίσι χρηστὲ χαῖρε, et non Ἀφρόδιτ[ε] (C. D.).

4. *Études anat.*, 437-440 : *Deux épitaphes.*

5. Tous les renvois dans *Études anat.*, *loc. cit.* Rien sur les itinéraires de Sherard ni sur son activité dans la brochure de J. M. R. Cormack, *Bull. Épigr.* 1956, 275.

6. D'où, à la même provenance, Le Bas-Waddington, 1685 ; *Alt. Hierapolis*, 324 ; *IGR*, IV, 825.

7. Elle n'a pas été vue par Cousin et Deschamps.

8. « Inter Miletum et Iasum prope fontem ; alterum lapidis latus ostendit imaginem equitis, et sub peditibus equi serpentem, alterum habet inscriptionem ex qua hoc affertur (Wheler, *Itin.*, p. 272)... »

9. G. Wheler, *Voyage de Dalmatie, de Grèce et du Levant* (trad. française 1723), I, 328-

point par Kazıklı. Les renseignements que donnent leurs relations sur la région de Milet, d'Iasos et de Mylasa leur avaient été fournis par des Anglais de Smyrne, dont un groupe avait voyagé là en 1673 ; c'est l'expédition de Pickering, Salter « et quelques autres marchands », dont on voit aujourd'hui qu'elle passa par l'échelle de Kazıklı. Les inscriptions avaient été copiées par John Covel, chapelain de l'ambassadeur anglais auprès de la Porte de 1669 à 1679[1]. De fait, je retrouve les deux inscriptions dans les papiers de Covel : celle de Iasôn avait été copiée à « Carreclé », et elle est figurée dans un cartouche, comme elle l'est en réalité ; — celle du Milésien était « at a well in a village called Carreclé in the way from Halicarnassus » ; or, les ruines que Covel prenait pour celles d'Halicarnasse étaient celle d'Iasos[2] ; un dessin montre le relief d'un cavalier à droite, et deux serpents au-dessous ; quant à l'inscription, la copie en était honorable, sauf répartition des lignes :

ΑΙΟΣΣΙΗΟΣΑΤΤΙΚοΣΟΚΑΛΟΥΜΕ
ΝΟΣ... ΟΣ... ΑΣΚΛΕΓΙΩΝΦΣΕΝΗΣΟ
ΠΤΙΩΝΑΕΙΛΙΙΣΤΟΣ

L'ethnique, « Milésien », qui paraît sur la tombe de l'*optio* de la *legio II Ferrata*, serait la preuve, à l'époque classique et à l'époque hellénistique, que le pays de Kazıklı ne faisait pas partie du territoire de Milet, que le défunt y était un étranger ; sinon on ne mentionnerait pas l'ethnique, mettant le nom seul ou avec un « démotique ». A l'époque impériale, c'est le contraire ; on mentionne souvent sur les épitaphes l'ethnique du citoyen, et mainte ville de Lycie ou d'ailleurs a été identifiée ainsi ; Moschas, à Kazıklı, peut être un étranger, il peut être un citoyen, et on a l'impression ici qu'il s'est retiré chez lui.

Lors de mon séjour à Kazıklı, j'ai pu voir, entre les mains de cinq personnes différentes, exactement neuf monnaies grecques en bronze. Il me paraît intéressant qu'une seule soit de l'atelier d'Iasos, dont les monnaies ne sont pourtant pas rares, tandis que sept sont de Milet, au type du lion avec l'étoile ; la dernière est d'Attaleia de Pamphylie, indice des relations maritimes tout au long de la côte sud de l'Asie Mineure et de l'activité du port de Kazıklı.

Dans ces conditions, il faut porter attention à un détail de l'épitaphe, rappelée plus haut, de six personnages. Il y a deux femmes : Χαριτὼ Ὀνησι-

329 : « Il y en a une [inscription] proche d'une fontaine où ils logèrent..., on y voit sur un des côtés un bas-relief d'un homme monté à cheval, avec un serpent sous les pieds du cheval, ayant de côté et d'autre une inscription si mal copiée que je n'en ai rien pu faire. Mr. Spon croit que la personne pour qui ce monument fut élevé, était de Milet parce qu'on y voit ces lettres : ΕΙΛΗΣΙΟΣ, que nous devinâmes désigner ΜΕΙΛΗΣΙΟΣ, la lettre M ayant été négligée par les copistes ou s'étant effacée par le temps. » C'est la description du relief que j'ai vu et décrit, *loc. cit.*, 438.

1. Sur John Covel, ses voyages, ses papiers, ses copies d'inscriptions, cf. *Gladiateurs*, p. 181, et *Hellenica*, II, 103 (cf. *Bull. Épigr.* 1948, 221), avec bibliographie et rectification de provenances. Je publierai encore quelques copies inédites.

2. Cf. *Gladiateurs*, 181.

κράτου χρηστὴ χαῖρε[1], et Ἀρετὴ ὑδροφόρε χρηστὴ χαῖρε[2]. Cette dernière était « hydrophore », assurément un titre sacerdotal. Or, ce titre n'apparaît pas dans l'épigraphie abondante d'Iasos, pas plus que dans celle de Mylasa ou d'autres villes cariennes[3]. Bien plus, c'est une caractéristique des cultes de Milet, où apparaît fréquemment la jeune fille « hydrophore d'Artémis Pythié[4] ». Patmos, où l'on connaît une hydrophore d'Artémis, est une des « îles milésiennes[5] ». Je vois là un argument sérieux pour attribuer la région de Kazıklı au territoire de Milet, et non à celui d'Iasos.

Outre les inscriptions déjà connues que j'ai revues, j'ai copié quelques inscriptions inédites, toujours à l'échelle ou au puits, pas au village. Ainsi, pour l'époque impériale ou la basse époque hellénistique, outre l'épitaphe aux dauphins, celle d'un Menitas fils de Poseidônios et d'une Épiktésis, fille d'Apollônios[6], et la triple épitaphe d'une Νεικάριν, d'un Ἀντί[ο]χ[ο]ς sans doute et d'un Ἔρως[7] ; pour le Bas-Empire, une épitaphe de neuf lignes avec interdictions, d'où j'ai déjà fait connaître les noms du défunt et l'amende fixée à une livre d'or[8], et l'inscription votive byzantine (ὑπὲρ εὐχῆς ἑαυτοῦ κὲ τῶν πεδί μου) avec érection de colonnes et d'un portique : ἐκαλιεργ(ή)σα [τ]οὺς κίωνας καὶ τὼν πορτικών[9]. Tous ces documents seront publiés dans un des volumes de *La Carie*, avec, pour presque tous, des photographies des pierres ou des estampages ; l'édition est prête depuis deux ou trois lustres.

A Kazıklı même, je n'ai vu (et on n'a jamais vu) qu'une inscription, à savoir une épigramme, déjà connue mais mal connue[10]. Elle avait été copiée par W. von Diest, qui n'était pas un spécialiste, et publiée, d'après cette copie et une mauvaise photographie, avec une transcription de F. Hiller

1. Dans Le Bas-Waddington : [Ἀντ]ιγώνη? Σωκράτου.

2. Cousin et Deschamps ont lu à tort ὑδροφόρος.

3. Une loutrophore d'Artémis Kindyas à Bargylia, *BCH* 1889, 37, n. 5 ; encastrée dans un puits ; revue et photographiée. — Témoignages sur des « hydrophories », mais non le titre hydrophore, à Égine, à Hiérapolis de Syrie, à propos de Chypre dans Johansen (cf. *Bull. Épigr.* 1955, 255), p. 28.

4. Je n'ai pas à réunir ici de témoignages ; on en trouve depuis le *CIG*, dans Le Bas-Waddington, dans les publications de B. Haussoullier, dans les volumes des fouilles de *Milet* ; cf. seulement E. Preuner, *Hermes* 1920, 174-187 : *Zwei Hydrophoren* ; le volume des inscriptions de Didymes, de publication imminente, en reprendra ou en fera connaître pour la première fois un bon nombre.

5. Voir B. Haussoullier, *Rev. Phil.* 1902, 125-143 ; A. Rehm, dans *Milet*, II 2, *Die milesische Landschaft* (1929), 19-26 ; cf. *Hellenica*, I, 115.

6. Stèle de marbre au puits Kapaklıkuyu.

7. Autel de marbre blanc, au puits.

8. *Revue des Études juives*, 101 (1937), 85, n. 2 ; *Hellenica*, III, 107, n. 1 (sur ces amendes, cf. aussi *Bull. Épigr.* 1948, 102, *ad* n. 7). Le monument est élevé ἐξ ἰδίας νίψεως, expression dont je ne sais pas le sens. A l'échelle ; trouvée sur place ; elle était à côté du trou peu profond d'où on l'avait retirée.

9. Pour le mot πορτικός (*porticus*), seulement à époque tardive, cf. le *Glossarium* de Ducange et le dictionnaire de Sophoclès. Dans le mur d'un champ, près du puits.

10. *Études anat.*, 478, n. 3, où cette redécouverte a été annoncée, en donnant une bibliographie de l'inscription et du pays.

von Gaertringen[1]. Elle avait été extraite d'un mur tardif[2], donc remployée. F. Hiller von Gaertringen l'a présentée ainsi :

A. Αὔλακας εὐ(ξ)έστοις ἐριβώλακας ἀ[μφ]ὶ? ν[έμ]ον(τ)ε[ς]
ἠδ' ἀπαλὸν [B]ρομίοιο καταὶ δονακώδεος ὕλης
ἡμερίδος γλυκερῆς στῆσαι πολυα(ν)θέα βότρυν.
B. 4 Ὀκτὼ καὶ δέκα ζέζωι? βιότου λυκάβαντας
ἐκτελέσας σ[τ]υγερῆς ὑπὸ νύκτερον ἤλυθα λήθης
τοὔνεκά (μ)οι (γ)οερὸν βάλε δάκρυον ὦδεν (!) ὁδεῖτα,
7 ἀντὶ δέ σοι τούτων θεὸς (*corr.* θεοὶ) ὄλβια δοῖεν ἅπαντα.

L'éditeur supposait que les trois premiers hexamètres étaient plus anciens et qu'ils étaient le début d'un oracle ; la fin en aurait été effacée pour laisser place à l'épitaphe B (vers 4-7), ou bien l'épitaphe aurait utilisé d'anciens vers de façon inintelligente. La première hypothèse a été adoptée par W. Quandt, qui a reproduit le texte dans une étude sur le culte de Dionysos en Asie Mineure[3] ; elle le fut déjà par O. Kern[4].

Ayant retrouvé l'inscription, je l'ai copiée et estampée. La photographie que j'en publierai dans le volume de *La Carie* consacré à la région montrera qu'il n'y a qu'une inscription, sans martelage[5], d'une écriture identique dans ses sept vers, gravés dans un cartouche ; dans les quatre dernières lignes les lettres sont seulement plus serrées et les interlignes plus étroits ; le lapicide s'est aperçu que la poésie ne logerait pas dans l'espace disponible s'il prenait ses aises autant que dans les trois premiers vers. L'écriture est du IIe siècle avancé ou du IIIe, avec des *sigma* carrés, des *upsilon* barrés, des *delta* dont la barre droite, terminée par un *apex*, dépasse largement le sommet du triangle, des *epsilon* étroits aux trois barres égales — toutes formes semblables, je le répète, dans tous ces vers[6]. Je puis présenter une lecture complète et sûre, qui donne notamment un sens au premier vers.

Αὔλακας εὐξέστοις ἐριβώλακας ἕλκιν ἀρότροις
ἠδ' ἀπαλὸν Βρομίοιο καταὶ δονακώδεος ὕλης
ἡμερίδος γλυκερῆστῆσαι πολυανθέα βότρυν,
4 ὀκτὼ καὶ δέκα δὲ ζωῆς βιότου λυκάβαντας
ἐκτελέσας στυγερῆς ὑπὸ νύκτερον ἤλυθα λήθης·
τοὔνεκά μοι γοερὸν βάλε δάκρυον, ὦ ξενοδεῖτα·
7 ἀντὶ δέ σοι τούτων θεο(ὶ) ὄλβια δοῖεν ἅπαντα.

Chaque ligne contient un vers. — La révision confirme naturellement les cor-

1. *Peterm. Mitt.*, *loc. cit.*, 268.

2. *Loc. cit.* : « aus dessen [fort byzantin] Westmauer an noch jetzt sichtbarer Stelle kürzlich ein rechteckiger Marmorblock ausgebrochen wurde, der jetzt auf einem Bauernhof (100 m. nordwestlich des Dorfkaffees) liegt ».

3. *De Baccho in Asia Minore culto* (*Diss. Phil. Hal.*, 21 ; 1912), 196-197 : « tribus versibus ineuntibus oraculum incohasse cognovit Fridericus Hiller de Gaertringen ».

4. *Genethliakon Carl Robert* (1910), 100 : « die scharfsinnig als Orakel erkannten drei Verse einer Grabschrift aus Kasikli in Ionien ».

5. W. von Diest, *loc. cit.*, remarquait : « ... da nach meiner Abschrift sowohl als nach einer, im übrigen misslungenen, Photographie von Rasuren auf dem Steine nichts zu bemerken ist ».

6. Cf. W. von Diest, *loc. cit.* : « die Buchstaben folgen sich in sieben äusserlich gleichen

rections de Hiller von Gaertringen aux lignes 1, εὐξέστοις (le *xi* au lieu d'un *zéta*) ; 2, Βρομίοιο au lieu de deux barres horizontales au début du mot ; 3, ἡμερίδος, pour ηλλεριλος ; et πολυανθέα pour πολυαοσα ; 6, μοι γοερόν, pour λλο. ιοερον ; 7, τούτων.. — V. 2, δορακώδεος est une simple faute d'impression (δονακώδεος dans la copie en majuscules), passée dans le texte de Quandt. — V. 1, j'ai lu les deux derniers mots. La copie était bien plus proche du vrai texte que la transcription : κασλκιν.ιοιι.ις. — V. 3, pour γλυκερῆς στῆσαι, il y a une haplographie des deux *sigma* qui n'a pas à être corrigée. — V. 4, j'ai lu δὲ ζωῆς ; Hiller, ζέζωι? βιότου ; copie : ζεζωιρ et deux barres horizontales avant βίοτου. — V. 6, la lecture est certaine, ὦ ξενοδεῖτα, composé nouveau de ξένος et ὁδίτης — V. 7, la pierre porte bien θεος.

Il reste que les deux infinitifs des vers 1-3 ne se relient pas à la suite ; l'auteur de l'épitaphe a dû reproduire un modèle qu'il n'a pas su adapter à son morceau. Ces vers décrivent l'activité de l'agriculteur : d'abord, « tracer des sillons aux mottes fertiles avec la charrue bien polie ». Le mot ἐριβῶλαξ, rapproché de αὔλαξ, donne une image plus précise et plus neuve que ne fait d'ordinaire cet adjectif ; on voit les mottes de terre rejetées des deux côtés du coutre. L'expression αὔλακας ἕλκειν se trouve, pour des rigoles d'eau, dans l'épigramme *AP*, VII, 321[1]. On trouve aussi αὔλακα ἐλαύνειν dans Hésiode et Pindare[2] ; αὔλακα τέμνειν apparaîtra plus loin dans une épigramme d'Athènes comme dans des textes littéraires[3].

Hiller von Gaertringen entendait ainsi les vers 2 et 3 : « und des Bromios süsser veredelter Weinrebe zarte blumige Traube unten im rohrreichen Walde aufzurichten ». Mais une forêt « riche en roseaux » ne semble pas précisément l'endroit propice à la culture de la vigne. Je crois qu'il s'agit de « fixer sur le bois de roseau la délicate grappe fleurie du doux plant de Bromios », de fixer des échalas à la vigne. Ces échalas étaient souvent faits avec des roseaux. Ainsi l'empereur Julien, décrivant dans une comparaison le travail du vigneron, termine par ces mots[4] : κάλαμον, ᾧ χρῆν προσδεδέσθαι καὶ ἐπικεῖσθαι τὴν ἄμπελον, ἵνα αὐτή τε ἀνέχηται καὶ οἱ βότρυες ἐξηρτημένοι μηδαμοῦ ψαύωσι τῆς βώλου. Les papyrus, dès le III[e] siècle a. C., comme ensuite les agronomes latins, attestent cet emploi du roseau, et ordinairement à chaque vignoble correspondait une plantation de roseaux (καλαμία)[5]. Sans doute ce travail s'appelait-il καλαμοστασία[6].

Reihen ; den einzigen Unterschied zwischen 1-3 und 4-7 bildet das verschiedene Omega, hier Ω, dort ... ». En réalité, les *omega* ont partout la même forme.

1. Voir ci-après, p. 20.

2. Voir le *Thesaurus*, *s. v.* αὔλαξ, et Liddell-Scott-Jones.

3. Pour ces derniers, voir le *Thesaurus*, *ibid.*, et Ad. Wilhelm, *Anzeiger Wien* 1947, *Zwei griech. Epigramme*, 81.

4. *Discours*, II (éd. Bidez), 16.

5. Voir essentiellement M. Schnebel, *Die Landwirtschaft im hellenistischen Aegypten* (1925), 255 sqq., sur cet ὑποστυλισμός par le χάραξ καλάμινος, dans l'antiquité et dans l'Italie moderne, sur la culture et la récolte du roseau, sur ses diverses sortes.

6. Ainsi traduit le Liddell-Scott-Jones, *s. v.* : « fixing of vine-poles » ; il s'inspire certainement de Preisigke, *Wörterbuch* : « Anbringung oder Verfestigung des aus Rohrstäben bestehenden Weinspaliers. » Le mot paraît dans deux baux de vignobles d'Hermoupolis du VI[e] et du VII[e] siècle. Selon P. M. Meyer, *P. Giessen*, II, p. 98, le mot « bezieht sich wohl auf

La plaine et les coteaux de Kazıklı ont les cultures méditerranéennes. J'ai vu des vignes entre Kazıklı et le port, et dans la petite plaine de Kızılağaç ; Chandler avait vu la plaine de Kazıklı « couverte de vignes[1] ». Cette culture a reculé depuis l'antiquité, avec l'introduction d'une civilisation islamique, et aussi, sur ces côtes, depuis l'échange des populations et l'exode de l'élément grec[2]. La plaine est très bien cultivée, et a dû toujours être un centre agricole[3]. Mais la culture qui attire le plus le regard, ce sont les oliviers. C'est la richesse du pays, comme sur le territoire d'Iasos, comme, à côté, à Kızılağaç ; l'huile est exportée par le port ; elle vient des plantations qui se trouvent partout sur les collines auprès de Kazıklı et d'Ilmin, et sur le chemin du port et sur celui d'Akbük et aussi vers Bucak. Près des maisons sont les pressoirs à huile. Cette plaine fertile s'étale dans un cadre de forêts de pins, qui couvrent le Labada Dağ et les arêtes qui séparent d'Akbük et de Kızılağaç ; juste en bordure de la plaine, en son coin nord-est, au sortir de la forêt, il y a un hameau Tahtacı, village d'une dizaine de maisons de bûcherons (*tahtacı*) ; si je ne les ai pas vus ici en train de débiter les arbres et de les scier avec la longue scie à trois personnes, on voyait les traces de leur activité, des pins brûlés au pied pour être abattus facilement. Ces hauteurs boisées nourrissaient des troupeaux comme aujourd'hui[4], et des ruchers assemblaient le miel butiné sur les maquis et les landes[5].

C'est une chose curieuse que les épigrammes funéraires décrivant, comme celle-ci, les travaux des champs ou même y faisant seulement allusion soient extrêmement rares[6]. J'ai fait remarquer la rareté du mot γεωργός ou ἀμπελουργός dans les épitaphes en prose, et pourtant un grand nombre de gens

die Anlage der Rohrpflanzung » ; « das ist durchaus möglich », dit M. Schnebel, *loc. cit.*, 259. Il me paraît plus naturel de le rapporter à l'installation des échalas, dans cette énumération des travaux à la vigne : πρὸς χερικὴν ἐμὴν ἐργασίαν καὶ βοτανολογίαν καὶ καλαμοστασίαν καὶ καλαμουργίαν καὶ τοὺς ⟨σ⟩φραγμοὺς ἐκ τετραγώνων... καὶ περίσκαψιν πέμπτον (pour πεντάκις) κατ' ἔτος (*P. Giessen*, II, n. 56) ; πρὸς χερεικὴν καὶ ἀμπελουργικὴν ἐμὴν ἐργασίαν καὶ φιλοκαλίαν καὶ καλλιεργίαν καὶ καλαμοστασίαν καὶ περίσκαψιν. Contre P. M. Meyer, M. Schnebel, *loc. cit.*, 261, donne à καλαμουργία le sens, non pas de « travail dans la roselière », mais de fixation des échalas (ὑποστυλισμός) ; de même Liddell-Scott-Jones.

1. Voir ci-dessus, p. 9, n. 5.

2. Cf. *Le sanctuaire de Sinuri*, 70. Le cas est net à Mylasa.

3. Cf. W. von Diest, *loc. cit.*, 267 : « am Rande einer fruchtbaren, wohlangebauten Ebene, die sich bis zur Küste erstreckt. Das Land macht einen wohlhabenden, gut besiedelten Eindruck. Die Berge tragen noch reichlichen, zum Teil hochstämmigen Nadelwald, die Landwirtschaft scheint vorgeschritten, wogende Kornfelder erfreuen das Auge ».

4. On m'a dit qu'il y en avait bien davantage autrefois. On a pris des mesures pour ne pas compromettre la culture des oliviers. Moutons dans la plaine, chèvres, bœufs dans la montagne. Des Yürüks viennent avec leurs troupeaux passer l'hiver, de novembre à avril, dans la chaîne de montagnes, depuis Sökke et Afyon Karahisar. Troupeaux aussi dans le massif derrière Bucak (le Kaplan Dağ).

5. Cette récolte est abondante, comme je l'ai constaté. On expédie du miel vers Balat (Milet) et par les caïques. Sur les ruchers et le miel, dans l'antiquité et de nos jours, dans ce coin sud-ouest de la Carie, voir *Coll. Froehner*, 78.

6. C'est la même chose dans les inscriptions latines ; cf. E. Galletier, *Étude sur la poésie funéraire romaine d'après les inscriptions* (1922), 188. Il n'y a que quelques inscriptions,

dont nous avons les épitaphes ont vécu du travail de la terre[1]. A la fin d'une épitaphe inédite de Chios, le défunt est dit ἐκ προγόνων ἀγαθῶν ἐπὶ πολλὰ γεωργό[ς][2]. Au IIe siècle p. C., l'épitaphe d'un jeune Athénien de vingt ans débute ainsi :

Οὗτος ὁ γῆς τέμνων σταχυητρόφον αὔλακα Δηοῦς
Εὔτυχος, ἡ γονέων ἐλπίς, ἔπειτα γοός,
εἴκοσι τῶν πάντων ἐτέων, ὑπὸ τῷδε κέκρυμμαι
τάφῳ, μήτε νόσῳ, μήτ' ὀδύνῃσι τακείς κτλ.[3].

Au village d'Araplı, à l'extrémité orientale de la grande plaine de Sardes, vers l'endroit où l'Hermos débouche dans la plaine[4], Le Bas avait copié la longue épitaphe d'un certain Ménékratès, sur une stèle à relief qui est maintenant au Musée de Smyrne[5] :

Ὄλβιον ἐνθέμενος βίοτον καρποῖς ἐπέχαιρον
βῶλον ἐπιψήχων[6] πυροφόροις βοτάναις·
ἠδ' ἐμὲ χεῖρες ἔπα(υ)ον ἀπ' [ἔ]ργεος[7], ἡνίκα θέρμα
ἀκτεῖνας κτλ.[8].
γηθοσύνῃ Δήμητρος ἀγαλλόμενον ἐχέτλῃσιν·
ἄφνω δ' ἐν προκοπαῖς ἔλιπον βίον εἵνεκα μοίρης κτλ.

dont la perle est la célèbre épitaphe du paysan de Mactar, *Carmina epigr.*, 1238 (cf. Galletier, *loc. cit.*, 107-108, 256).

1. *Rev. Phil.* 1943, 188 ; j'y avais annoncé la présente étude. L'étude annoncée sur les bergers a paru dans *Hellenica*, VII (1945), 152-170 : *Bergers grecs* (cf. M. P. Nilsson, *Historia*, 3 (1955), 270-274) ; cf. X (1955), 28-37). Je ne parle pas ici des dédicaces de paysans (cf. *Hellenica*, VIII, 85).

2. Elle a été copiée par Jeanne Robert et sera publiée par elle dans *Hellenica*, XII.

3. *IG*, II^2, 11491, avec deux lectures nouvelles aux vers 1 et 5 ; les éditeurs précédents (d'où Kaibel, 116) donnaient au vers 1 σταχυηφόρον. Le rapprochement que faisait Kaibel avec une épigramme d'Antipatros, *AP*, VII, 209, est donc encore mieux justifié : Δηοῦς σταχυητρόφος αὔλαξ. Cette dernière épigramme est l'épitaphe d'une fourmi ; cf. G. Herrlinger, *Totenklage um Tiere in der antiken Dichtung* (*Tübinger Beiträge*, 8 ; 1930), n° 28, p. 34-35, 93-96, 101 ; il notait « die sichere Nachbildung » de Kaibel, 116, qui est confirmée et précisée. Dans l'épigramme d'Antipatros, σταχυητρόφος est la leçon du manuscrit Palatin, de Suidas (d'où Stadtmüller, Herrlinger, Waltz), tandis que Planude donne σταχυηφόρος (d'où Sternbach, Waltz dans sa monographie sur Antipatros).

4. Sur cet Araplı (Arablı) et les villages voisins, leur site et leur population, leurs ruines et inscriptions et leur situation dans l'antiquité, voir J. et L. Robert, *Hellenica*, IX, 35 sqq., citant K. Buresch, J. Keil-A. von Premerstein et G. Radet.

5. Le Bas-Waddington, 640 (Kaibel, 321) ; dessin de la stèle dans Le Bas, *Monuments figurés*, pl. 138, 2. Cf. W. Peek, *Ath. Mitt.*, 56 (1931), 125. J'ai revu la pierre (copie, estampage, photo).

6. Ce mot nouveau n'a pas été enregistré dans Liddell-Scott-Jones.

7. Le verbe corrigé par Waddington. — [Ἔ]ργεος, restitué par Kaibel ; Waddington restituait [ἄ]ργεος, au sens de « plaine ». W. Peek conserve le επαιον qui est gravé (je l'ai vérifié) et écrit : ἠδ' ἐμὲ χεῖρες ἔπαιον ἀπ[ο]ργέος ; « und mich erschlug die Hand eines wütenden Mannes » ; « Kaibels [αἱ] δ'ἐμὲ χεῖρες ἔπα(υ)ον ἀπ' [ἔ]ργεος ist gewiss gefälliger, aber zu ändern haben wir kein Recht ».

8. Je ne comprends pas bien ce vers. Wadd. : ἡνίκα θερμα[ὶ] ἀκτεῖνα προλίποιεν ἐφημερίων καταδῦσαι ; — Kaibel de même, avec ἀκτεῖνα[ι] ; — Peek, après révision : θέρμα ἀκτεῖνας προλίποι ἐν ἐφημέριον (« das substantivierte ἐφημέριον ist gekünstelter Ersatz für einfaches ἡμέρα ») καταδῦσα (« transitiv wie der Aorist häufig »), « als die Wärme die Strahlen (der Sonne) verliess und ein Tag in das Dunkel sank » ; « die... Emendations-

Ménékratès aimait sa charrue, qui lui donnait la prospérité (ἐν προκοπαῖς, le succès) dans la culture de cette belle plaine, un des riches terroirs de la Lydie. Un paysan de Phrygie, près de Philomélion, ne connaît de son travail que des peines[1] :

Στήλην γραμματοέντα ἰσορᾷς, φίλε, ἀλλὰ νόησον·
οὗτος γὰρ κατέχει Πολιάθλιον[2], ἦν δὲ γεωργός,
ὃς πολλῶν καμάτων πεπαυμένος ἐνθάδε κεῖτε,
ὃν ἱστοργῆς [ἕνε]κον ἐτείμησ[εν σύμ]βιος αὐτ[οῦ].

Le travail agricole est encore mentionné dans l'épitaphe d'un adolescent[3] dans la Phazimonitide (Pont)[4] :

πάσης τε ἀρετῆς ἄνθε[α] στεψάμενον,
εὐσεβίῃ προῦχοντα, γεωργίῃ πονέοντα[5],
ἐν συνέσει γεραρόν, ἤθει τερπνότατον.

Une des plus délicates épigrammes de l'Anthologie est l'épitaphe d'un vaillant agriculteur. D'auteur inconnu, elle a un caractère fictif assez apparent et n'a point été gravée sur une tombe (*AP*, VII, 321). C'est un exercice qui n'oublie aucune des cultures : olivier, vigne, blé, légumes, fruits ; mais cette énumération, qui occupe les distiques 2 et 3, est jolie ; et le premier et le dernier distique, adressés à la Terre, sont pleins de charme et d'une fraîche tendresse : le défunt a tant peiné pour la Terre qu'elle lui doit d'être légère au-dessus de ses tempes grises et de le couvrir de fleurs printanières comme d'une chevelure :

Γαῖα φίλη, τὸν πρέσβυν Ἀμύντιχον ἔνθεο κόλποις,
πολλῶν μνησαμένη τῶν ἐπὶ σοὶ καμάτων·
καὶ γὰρ ἀεὶ πρέμνον σοι ἀνεστήριξεν ἐλαίης
πολλάκι καὶ Βρομίου κλήμασί σ' ἠγλάϊσεν
καὶ Δηοῦς ἔπλησε, καὶ ὕδατος αὔλακας ἕλκων
θῆκε μὲν εὐλάχανον, θῆκε δ' ὀπωροφόρον·
ἀνθ' ὧν σὺ πρηεῖα κατὰ κροτάφου πολιοῖο
κεῖσο καὶ εἰαρινὰς ἀνθοκόμει βοτάνας.

Les occupations agricoles du défunt ne sont rappelées que par un mot,

versuche werden durch die sichere Lesung hinfällig ». Mes lectures concordent avec celles de W. Peek.

1. W. M. Calder, *Rev. Phil.* 1922, 127, n. 3 (*SEG*, I, 459).

2. Iotacisme pour Πολυάθλιος. L'éditeur y a vu un adjectif, et le nom du défunt serait Γεωργός. L'interversion (γεωργός, Πολιάθλιος) a été faite par W. Crönert dans *SEG* ; le nom Πολυάθλιος a été suggéré aussi dans Liddell-Scott-Jones, *s. v.*, sans connaître *SEG* ; le nom Γεωργός est maintenu par W. M. Calder, *SEG*, I, *add.*, p. 140 (il en donne un exemple en Phrygie).

3. Πρώτης ἡλικίης βαθμὸν ζῳοῖς μετιόντα (vers 1 ; le haut de la stèle a disparu).

4. *Studia Pontica*, III, n. 21. Époque impériale avancée.

5. Le mot γεωπονία revient dans un groupe d'épigrammes de Syrie, épitaphes de gros propriétaires : un *centenarius*, δουκικὸς τὴν τάξιν, ἐσθλῆς ἐκ στρατιῆς ἔκ τε γεωπονίης (Hauranitide ; Kaibel, 446, 5) ; — Βάσσος, ἑῆς πάτρης μεγακυδέος ἀγλαὸν ὄμμα, | ἐκ σφετέρου καμάτοιο γεωπονίης τέ μ' ἔδειμεν (une tombe à tour et à pigeonnier ; Damascène ; Kaibel, 452, 1-2) ; — [γ]εωπονίης (Batanée ; Kaibel, 453, 4).

un peu recherché, dans une épigramme d'un Léonidas, entièrement fictive (*AP*, VII, 656) :

Τὴν ὀλίγην βῶλον καὶ τοῦτ' ὀλιγήριον, ὦνερ,
σῆμα ποτίφθεγξαι τλάμονος Ἀλκιμένευς,
εἰ καὶ πᾶν κέκρυπται ὑπ' ὀξείης παλιούρου
καὶ βάτου, ᾗ ποτ' ἐγὼ δήϊος Ἀλκιμένης.

Alkiménès, en son vivant, a « fait la guerre » aux ronces, δήϊος Ἀλκιμένης ; maintenant il ne peut empêcher que les épines ne recouvrent sa tombe, « malheureux Alkiménès ». Cette impuissance est son malheur ; il faut remarquer la correspondance, indiquée par la place des mots, entre τλάμονος Ἀλκιμένευς et δήϊος Ἀλκιμένης[1]. — Au vers 1, je ne traduirais pas τὴν ὀλίγην βῶλον par « le petit tertre[2] » ; βῶλος, qui n'a pas par lui-même le sens de « tertre », a été choisi par le poète pour évoquer dès le début l'image de l'agriculteur : « la petite glèbe » ; et le défunt emploie un mot qui lui est familier, pour caractériser comme avec humour la modestie du petit renflement du sol que forme sa tombe — tombe très modeste, à qui ne convient guère le mot de « monument[3] ». Il faut encore marquer la répétition ὀλίγην-ὀλιγήριον[4], et le choix de ce dernier mot ; cet *apax* contient ou suggère le mot ἠρίον, « tertre funéraire ».

Addendum. — Il vient de paraître le premier volume des *Griechische Vers-Inschriften*, où W. Peek a réédité un grand nombre des épitaphes métriques, à peu près la moitié à son estimation[5]. L'épigramme de Kazıklı y est reproduite, n. 1144, d'après l'édition de F. Hiller von Gaertringen, et améliorée. W. Peek a su corriger, vers 5, δὲ ζωῆς, et, au vers 9, ὦ ξέν' ὁδεῖτα[6]. Au vers 1, il reconstitue : ἐριβώλακας [ἴ]δριν [ἀ]ρότρ[ο]ις ; le mot ἴδριν est tiré de la copie ΛΚΙΝ[7]. La construction supposée ne m'apparaît pas. Il admet que

1. J'ai adopté ci-dessus, aux vers 3-4, le texte de Jacobs et de Stadtmüller, qui me semble le meilleur. P. Waltz garde le texte du manuscrit ou de Planude : ὑπ' ὀξείης παλιούρου· καὶ βάτου ἦν ποτ' ἐγὼ δήϊος Ἀλκιμένης. Il aurait dû en tout cas indiquer dans l'apparat la leçon de Jacobs.

2. H. Le Maître, dans l'édition P. Waltz (Budé, 1941).

3. Elle disparaît dans la traduction citée : « au petit tertre et au tombeau que voici, monument du malheureux Alkiménès, passant, adresse ton salut ». C'est encore moins un « petit tertre » que le βῶλος, la motte de terre sèche (διψάδος), qui sert de tombeau à la fourmi dans l'épigramme d'Antipatros de Sidon, *AP*, VII, 209 (voir plus haut, p. 19, n. 3) : Αὐτοῦ σοι παρ' ἄλωνι, δυηπαθὲς ἐργάτα μύρμηξ, | ἠρίον ἐκ βώλου διψάδος ἐκτισάμαν, | ὄφρα σε καὶ φθίμενον Δηοῦς σταχυητρόφος αὐλαξ | θέλγῃ ἀροτραίῃ κείμενον ἐν θαλάμῃ.. Emploi de βῶλος dans d'autres épitaphes métriques : *IG*, II², 6146, v. 1 (dème d'Eupyridai, vers Menidi) ; XII 9, 954 v. 1 (Chalcis ; restitué : [Β]ω[λός] σοι κο[ύφα] Ἐλεφηνορὶς ὀστέα κρύπτοι | [ἀ]ν[θο]φυὴς κτλ ; ce dernier adjectif à rapprocher de l'épigramme d'Amyntichos).

4. Qu'il soit composé de ὀλίγος et de ἠρίον, ou qu'il soit une adaptation de ὀλιγήρις avec l'intention d'évoquer ἠρίον (cf. Liddell-Scott-Jones, *s. v.*).

5. Cf. *Bull. Épigr.* 1956, 29.

6. Quand il corrige le δορακώδεος d'Hiller von Gaertringen (« Verb. Peek »), il ne s'agit, en fait, que de la rectification d'une simple faute d'impression.

7. Cet exemple montre bien l'équivoque introduite par les points sous les lettres (en prin-

le sommet de la pierre a disparu, écrivant d'abord un hexamètre qui se terminerait par ἐλαύνειν. Ce n'est pas exact. Il indique comme provenance, sans explication ni précision, « Iasos, Karien »; Kazıklı est à trois heures d'Iasos et, comme on l'a vu, n'était sans doute pas sur le territoire de cette ville, mais sur celui de Milet.

Il a réédité aussi les épitaphes d'Eutychos à Athènes (n. 720), d'Amyntichos dans l'Anthologie (n. 1583) et celle de Ménékratès à Araplı (n. 1165). Pour cette dernière, au vers 3, il retire discrètement son explication de 1931, qu'il ne mentionne même pas dans l'apparat critique insuffisant[1]. Il écrit maintenant : ἠδ' ἐμὲ χεῖρες ἔπα(υ)ον ἀπ' ἔργεος[2], c'est-à-dire qu'il accepte la correction qu'il avait condamnée catégoriquement.

La provenance est indiquée vaguement par « zwischen Sardes und Philadelpheia », ce qui traduit proprement le lemme de Kaibel, « inter Sardes et Philadelphiam », sans avoir eu recours à celui de Waddington ni à une carte ; W. Peek n'a eu aucun souci de la géographie dans son recueil ; on le montrera ailleurs.

Louis ROBERT.

cipe incomplètes ou douteuses), alors qu'il s'agit de corrections plus ou moins proches du texte transmis. Dans le reste du texte aussi, des points remplacent malencontreusement des crochets de correction ; quand on corrige ΔEN en ΞEN, on devrait indiquer une correction (crochets) et non une lettre incomplète (point sous la lettre), etc. Cf. *Bull. Épigr.* 1955, n° 78 *b*. — Dans le lemme, rien n'indique que l'édition d'Hiller von Gaertringen n'était point faite d'après sa propre copie, mais d'après celle d'un officier.

1. Il ne signale plus les restitutions des vers 12-14, qu'il avait écrites audacieusement et sans réserves.

2. Je puis attester que le premier *epsilon* de ce dernier mot n'est pas conservé sur la pierre ; il faut écrire [ἔ]ργεος.

ANTÉCÉDENTS AUTOBIOGRAPHIQUES DES *CONFESSIONS* DE SAINT AUGUSTIN (*)

Y a-t-il un rapport quelconque entre les *Confessions* de saint Augustin et les autobiographies qui les ont précédées ou suivies? A cette question, j'imagine que chacun est enclin à répondre oui ou non. Non, car l'auteur de chaque autobiographie décrit une expérience personnelle. Oui, car le rédacteur de cette description, si sincère et original qu'on le suppose, peut difficilement s'être dérobé aux usages qui réglaient de son temps l'art biographique.

Selon von Bezold, les *Confessions* n'ont eu, à en juger par les œuvres conservées, aucun antécédent véritable, même dans la littérature chrétienne (1). Niedermeier va plus loin : les *Confessions*, selon lui, sont en contraste complet, tant avec l'autobiographie de Grégoire de Nazianze qui les a précédées qu'avec celle de Paulin de Pella qui les a suivies (2) ; elles sont restées une œuvre unique, presque sans lien avec le passé et avec l'avenir, au moins jusqu'à Dante et Pétrarque (3). Récemment encore, M. G. Misch maintenait, avec plus de modération, qu'elles n'avaient eu aucune influence pendant un demi-millénaire (4).

L'on n'hésitait pas, à la fin du XIX^e siècle, à attribuer l'éclosion de la littérature personnelle, du temps de Dante et Pétrarque, à l'état politique et social de ce temps, comme si l'individu avait enfin pu se développer au sein des petites principautés italiennes, en se libérant de l'oppression de l'Église qui lui imposait jusque-là un moule unique. Une telle vue des choses a suscité l'ironie cinglante de M. Gilson : « Un homme sans individualité, incapable de s'analyser, sans goût pour décrire les autres sous forme biographique ni se raconter sous forme autobiographique, voilà donc l'homme tel que l'a fait le christianisme. Disons, par exemple, saint Augustin. Mais, pour nous en tenir au XII^e siècle et sans nous demander de quel moule unique on a pu tirer à la fois saint Bernard de Clairvaux et Pierre Abélard, comparons simplement la Renaissance des professeurs aux faits qui se dégagent de la correspondance d'Abélard et d'Héloïse (5). » Quant à dom Jean Leclercq, il écrit, comme si la chose allait de soi, que « les *Confessions* ont créé un genre (6) ».

On le voit, les points de vue s'opposent du tout au tout. Il faut avouer d'emblée que l'affirmation selon laquelle les *Confessions* n'auraient exercé

(*) Voir les notes p. 33 et suiv.

aucune influence jusqu'au temps de Pétrarque est paradoxale si l'on songe qu'il nous en reste au moins 262 manuscrits du VI^e^ au XV^e^ siècle (7) ! Mais peut-être ceux-là mêmes qui croient à un « genre » issu des *Confessions* seraient-ils les moins disposés à admettre qu'elles ont pu avoir des antécédents ou des sources.

Faisons donc table rase de tout préjugé en ce domaine ; car, si l'on excepte quelques articles de dictionnaires (8), il ne semble pas que l'on ait jamais examiné de près les *Confessions* au sein de la tradition littéraire, à la fois par rapport à ce qui précédait et à ce qui suivit (9). Ce double examen est pourtant nécessaire si l'on veut déterminer leur place et leur originalité véritables.

Je n'ignore certes pas la magistrale *Histoire de l'autobiographie*, que G. Misch vient de prolonger jusqu'au temps de Rathier de Vérone, et qu'il poursuivra plus avant encore. Mais la postérité des *Confessions* n'est pas exclusivement d'ordre autobiographique. D'autre part, le point de vue de Misch est surtout celui du philosophe. A côté de cet ouvrage remarquable, il y a place, semble-t-il, pour une enquête de caractère philologique, orientée vers les recherches de sources, et qui mette en évidence, par l'étude minutieuse des citations et des parallèles textuels, les aspects variés des influences subies ou exercées au cours des siècles par les *Confessions*.

La partie autobiographique des *Confessions* est encadrée et entrecoupée de passages lyriques, invocations ou prières d'actions de grâces. Je n'insisterai pas sur ces passages dont la forme et les sources ont déjà fait l'objet de travaux de valeur (10). M. Theiler, en particulier, a établi, non sans justesse, je crois, qu'un rapport unit la longue invocation initiale et un traité hermétique (11).

Abstraction faite de tels passages, cette partie autobiographique contient à la fois la description d'un itinéraire intellectuel, l'aveu d'errements passés, le récit d'une conversion par la Grâce et la relation de visions et révélations divines.

I) La quête du vrai

L'idée de décrire, sous forme autobiographique, l'itinéraire par lequel un auteur pense s'être approché progressivement de la vérité, n'est pas une idée spécifiquement chrétienne. Pour nous en tenir à l'époque impériale, Dion Chrysostome nous fait savoir comment il a pris conscience de la frivolité de l'éloquence et s'est tourné vers la philosophie (12). Au I^er^ siècle aussi, le médecin Thessalos nous conte comment il est devenu savant d'abord en grammaire dans sa province d'Asie, puis a reçu à Alexandrie les éloges des plus grands philologues, puis s'est instruit en médecine dialectique, puis a parcouru tous les livres des bibliothèques, jusqu'à ce qu'il eût pris conscience qu'il ne trouvait là que fumée et fatuité et que mieux valait implorer une révélation divine (13). Au II^e^ siècle, l'astrologue Vettius Valens, reprenant une formule de l'Ὅρασις de Critodème, assure qu'il a parcouru terres et mers, observé régions et races, fait quantité d'efforts,

mais perdu sa peine, jusqu'à ce qu'il eût été jugé digne d'une révélation qui lui offre un port sûr (14). Par manière de parodie, Lucien, par le truchement de Menippos, narre comment il a été instruit, au cours de ses classes, au contact d'Homère et d'Hésiode, puis comment il a découvert que tous les hauts faits des héros et des dieux : adultères, séditions, rapts, loin d'être des exemples à suivre, étaient contraires aux lois ; dans son doute, il va demander aux philosophes une route simple et sûre (15) ; mais voici que tous se contredisent, chacun apportant d'excellents arguments en faveur de son système propre ; bien plus, aucun d'eux n'accorde sa conduite avec ses maximes. Du coup, Menippos court chez un Mage de Babylone qui, moyennant salaire, le mène aux Enfers : l'on y apprend enfin que la vie la plus sage est celle des ignorants.

Les Pères grecs et latins ont souvent utilisé ce schéma autobiographique, qu'ils couronnent, naturellement, non par un scepticisme à la manière de Lucien, ni par une révélation due à Asclépios (16) ou à tout autre dieu païen, mais par la découverte de la Révélation judéo-chrétienne. L'apologiste Justin, dans son *Dialogue avec Tryphon*, indique comment, par amour de la philosophie, il s'est fié d'abord à un philosophe stoïcien, qui jugeait inutile la science de Dieu, puis à un Péripatéticien préoccupé surtout de son salaire, puis à un Pythagoricien qui le congédie parce qu'il ignore la musique, l'astronomie et la géométrie. Enfin, un Platonicien initie Justin à l'intelligence des réalités incorporelles et à la contemplation des idées. Celui-ci a la sottise de se croire d'emblée devenu savant et capable de voir Dieu (17) ; il argue que la philosophie procure le bonheur (18). Il fait alors retraite et rencontre un vieillard auquel il doit avouer que la vision de Dieu n'est guère possible tant que l'âme n'est pas déliée du corps par la mort (19). Le vieillard combat certaines doctrines de Platon, notamment la métempsycose, et démontre que l'âme n'est pas vie, mais participe seulement à la vie ; il l'initie aux prophéties judéo-chrétiennes et l'invite à commencer par prier, car personne ne peut voir et comprendre, si Dieu et son Christ ne lui donnent de comprendre (20). Justin est pris aussitôt d'un amour brûlant pour le Christ et découvre que cette philosophie est la seule sûre (21).

Il y a certainement chez Justin une part de réalité biographique et une part d'arrangement littéraire (22). Un tel schéma autobiographique reste en faveur au IV^e^ siècle. Il se retrouve, non sans variantes, dans les Apocryphes clémentins, *Première Homélie* et *Recognitiones*, qui se rattachent à un écrit perdu du II^e^ ou III^e^ siècle, et qui sont de caractère nettement romanesque (23).

Clément raconte comment, depuis l'enfance, il a été tourmenté par l'idée de la condition mortelle de l'homme et par le problème du monde (24). Le doute et l'inquiétude ne peuvent ôter de son cœur le désir d'immortalité qui le pousse à la quête anxieuse du vrai (25). Il est frappé par les contradictions des philosophes qui dissertent sur ce sujet (26). Sous forme d'un monologue intérieur, il peint ses hésitations entre la négation épicurienne de la survie et l'affirmation platonicienne des peines d'outre-tombe (27).

Dans son désarroi, il songe à aller trouver un Mage d'Égypte qui, par nécromancie, obtiendrait qu'une âme défunte révèle si elle est ou non immortelle. Mais un philosophe de ses amis le détourne de ce projet. A ce moment lui parvient la nouvelle de la diffusion du message du Christ qui promet le royaume éternel à qui corrige sa conduite, les châtiments infernaux pour les autres (28). A l'idée du temps perdu par négligence, alors que la mort peut le surprendre à tout moment, Clément s'embarque toutes affaires cessantes pour la Judée, ... et le roman continue (29).

Une autre quête de vérité, non plus romancée, mais d'une grande valeur historique, nous est offerte au IVe siècle par le prologue du *De Trinitate* de saint Hilaire. Il déclare avoir pris conscience, en étudiant les philosophes, que l'opinion commune selon laquelle la vie bienheureuse requiert *otium* et *opulentia* convenait mieux aux animaux à la pâture qu'à l'homme. Il se persuade donc que l'espoir propre de l'homme est de connaître Dieu, qui est son port et son refuge le plus assuré (30). Il se heurte alors aux conflits entre philosophes qui dissertent sur la nature de la divinité : mythologues, polythéistes, athées, épicuriens, idolâtres enfin, qui, comme dit un verset de l'*Épître aux Romains*, placent leurs dieux dans des statues d'hommes, de fauves, d'oiseaux, de reptiles ; son esprit à la recherche d'une voie vers la connaissance de Dieu est conduit à rejeter toutes ces vues et à postuler un Dieu providentiel, unique, éternel, tout puissant (31). C'est alors qu'il *tombe par hasard* sur les écrits de la Révélation judaïque, spécialement sur le verset de l'*Exode* : « Je suis celui qui suis (32). » Il s'émerveille aussi des versets du *Psaume* CXXXVIII sur l'ubiquité divine (33). Poursuivant son enquête, il s'élève de la beauté du cosmos à l'idée d'un Dieu Beauté parfaite (34), puis à celle de la béatitude réservée à l'âme immortelle (35). Un dernier progrès lui vient de la lecture du *Prologue johannique* qui lui révèle ce que la pensée rationnelle ne saurait découvrir par ses propres forces : la création par le Verbe, l'incarnation du Verbe, le salut par le Verbe (36). Enfin, il est incité à la confession de foi et détourné de se fier à la philosophie profane en raison du verset de l'*Épître aux Colossiens* : « Veillez à ce qu'on ne vous séduise par la philosophie... » (*Col.* II, 8). Il atteint ainsi à la *securitas* (37), sous forme de la certitude de la vie éternelle qui triomphe de la crainte de la mort (38).

Je ne prétends nullement qu'Augustin ait connu et utilisé tous ces textes autobiographiques. Le seul de ces ouvrages qu'il ait eu sûrement entre les mains est le *De Trinitate* de saint Hilaire (39). Il ne me paraît pas impossible non plus qu'il ait eu connaissance, d'une manière ou d'une autre, du roman clémentin ; car cet apocryphe se rattache au cycle de saint Pierre, qu'Augustin n'ignore pas (40). Mais, sans songer à des sources textuelles et sans vouloir atténuer si peu que ce soit la véridicité des *Confessions*, l'aperçu qui précède montre suffisamment qu'une longue tradition autobiographique autorisait et même invitait Augustin à décrire sa propre vie comme une quête du vrai (41), anxieuse (42) et ardente (43), à travers mille détours matériels et moraux (44), jusqu'à la découverte de la voie unique et véritable (45) qui lui procure enfin certitude et *securitas* (46). Augustin, en

effet, met en relief ses lectures de toutes sortes de philosophes (47), souligne les principales étapes de son itinéraire intellectuel au cours de ces lectures : *Hortensius* de Cicéron, Bible, *Catégories* d'Aristote, Écritures manichéennes, assure qu'il aboutit d'abord au doute académicien engendré par la prise de conscience du conflit entre tant de doctrines (48). Le monologue intérieur d'Augustin au livre VI rappelle curieusement celui de Clément : en dépit du doute académicien, la recherche du vrai lui semble urgente ; car la mort vient à toute heure ; négliger cette recherche est s'exposer aux châtiments d'outre-tombe ; l'hypothèse épicurienne de la non-survie de l'âme le tente ; mais il la repousse, comme Clément, par croyance instinctive en l'immortalité (49) ; il est heureux, comme lui, de découvrir à cette croyance un fondement solide dans le fait historique de la diffusion du christianisme qui promet des récompenses éternelles (50).

Nous trouvons aussi dans les *Confessions*, comme dans les pages autobiographiques de saint Hilaire, une place de choix accordée à la parole de l'*Exode* (51), aux mêmes versets du *Psaume* CXXXVIII (52), de l'*Épître aux Romains* (53) et de l'*Épître aux Colossiens* (54). En dépit des contradictions entre philosophes et malgré ses doutes, Augustin, comme Hilaire, tient pour assurée l'existence d'un Dieu immuable et providentiel (55). Lui aussi *tombe par hasard* sur des livres (56). Enfin, lui aussi dresse un bilan de tout ce que le *Prologue johannique* révèle de plus que les philosophes ; son bilan s'oppose, d'ailleurs, nettement à celui d'Hilaire, car il songe avant tout aux Néo-platoniciens et leur accorde bien plus qu'Hilaire n'accordait à aucune espèce de philosophes. Il admet donc, contrairement à Hilaire, que des philosophes ont reconnu le Verbe pour Dieu, pour créateur, pour Fils unique de Dieu, plein de grâce et de vérité. Autant de dogmes que, selon Hilaire, la connaissance rationnelle était incapable d'atteindre et qu'il considérait comme propres à la Révélation chrétienne (57).

On notera enfin qu'Augustin, comme Justin, s'enthousiasme pour la philosophie platonicienne au point de se croire devenu sage et apte immédiatement à la contemplation de Dieu (58). Présomption dont il s'accuse et qui devait engendrer en lui, sur le moment, un découragement profond (59).

Je crois donc qu'Augustin, décrivant sa vie passée, a été aidé par le schéma autobiographique de la quête du vrai et s'y est plié en général, sauf lorsque son expérience ou sa doctrine personnelles le contraignaient d'en prendre le contre-pied.

II) L'aveu des péchés

Le propre des *Confessions* est qu'Augustin y présente sa quête du vrai sous forme d'aveu des péchés.

Je ne connais qu'un texte autobiographique, dans l'Antiquité, où les deux points de vue soient intimement unis. Il s'agit de la *Confessio* de saint Cyprien d'Antioche. Ce morceau ressortit à une série de récits de caractère à la fois édifiant et romanesque, qui jouirent d'un très vif succès à la fin du

IVe siècle et dont le héros fut dès lors, en Occident comme en Orient, confondu avec saint Cyprien de Carthage (60). Dans cette *Confessio*, Cyprien s'accuse d'abord d'avoir, par excès de curiosité intellectuelle, embrassé toutes les formes de superstitions : voué à Apollon dès son plus jeune âge, il s'est initié au culte de Mithra avant l'âge de sept ans, puis à ceux de Déméter et Pallas à Athènes. Instruit à quinze ans par sept hiérophantes, il assiste sur l'Olympe à des spectacles fantastiques. Puis il s'affilie aux mystères de l'Héra d'Argos, se rend en Élide, puis à Lacédémone, où il participe aux mystères d'Artémis. Il acquiert ensuite la science de la divination auprès des Barbares phrygiens, celle de la démonologie à Memphis d'Égypte, celle de l'astrologie auprès des Chaldéens. Docte en toutes sortes de sciences, il s'établit à Antioche comme magicien et commet à ce titre tous les crimes possibles, jusqu'à ce que la vierge Justine résiste à son envoûtement par un simple signe de croix. Frappé par la puissance supérieure de ce signe, Cyprien voudrait se convertir au christianisme : sa *Confessio* est destinée à obtenir que, malgré ce passé chargé, l'évêque veuille bien l'admettre au baptême (61).

Augustin se repent, lui aussi, d'avoir fait le tour de tant de doctrines, d'avoir pris goût à la mythologie soit dans ses classes (62), soit au théâtre (63), puis à l'astrologie et à la divination (64), même d'avoir reçu des offres de service de la part d'un magicien : bien qu'il ait repoussé ces offres, il s'accuse d'avoir pratiquement sacrifié aux démons, du seul fait d'avoir cru à la superstition manichéenne (65). Comme Cyprien, il indique son âge à chaque étape de sa quête de la vérité ; l'un comme l'autre se convertit à la condition de *seruus Dei* et décide de recourir au baptême à la suite d'un épisode de « sorts bibliques » où intervient la lecture inopinée d'un verset de saint Paul (66).

Malgré ces analogies quant au mode de présentation autobiographique, rien ne permet de penser qu'Augustin dépende directement de ces textes ni qu'il ait confondu, quant à lui, les deux Cyprien. Je ne crois pourtant pas non plus que l'idée d'une autobiographie sous forme d'aveu des péchés soit une idée occidentale : les seuls textes latins de ce genre, quelques vers de Commodien (67) et de Prudence (68), quelques phrases de Sedulius (69), sont très vagues et — les deux derniers au moins — sûrement postérieurs aux *Confessions* (70). C'est du côté des ascètes orientaux que l'on trouverait des anecdotes autobiographiques de caractère édifiant, dont certaines évoquent tel aveu des *Confessions*. Vischer a déjà mis en rapport l'anecdote de Macaire l'Égyptien, voleur de figues dans son enfance, avec le vol de poires du jeune Augustin (71). La *Confessio* de saint Éphrem, mort en 373, est du même ordre. Aux « frères » assemblés, il raconte pour le bien de leurs âmes comment, dans sa jeunesse, il a tué à coups de pierres une vache pleine qui appartenait à un pauvre ; comment, peu après, il fut jeté en prison sur une fausse accusation et s'aperçut que tous ses compagnons de captivité étaient victimes d'une erreur analogue commise par la justice humaine, mais punis à bon escient par la justice divine pour d'autres fautes commises réellement et restées cachées. Ayant enfin pris conscience de son

crime, Éphrem promet à Dieu, s'il est libéré, de se vouer à la vie monastique ; un ange lui apparaît alors en songe, qui lui annonce une prompte délivrance ; de fait, un gouverneur nouvellement nommé, qui est un ami de sa famille, le reconnaît, répare l'erreur judiciaire et le fait élargir (72).

Une anecdote de type voisin est contée dans les *Confessions* à propos d'Alypius étudiant à Carthage : lui aussi est arrêté comme voleur par méprise ; lui aussi est reconnu par un haut personnage de ses relations qui le fait relâcher ; Augustin ne manque pas de tirer de l'épisode une conclusion morale (73).

Voici encore Abba Sarapio qui conte comment, dans sa jeunesse, venant de voler et de cacher sous son manteau un biscuit, il entend Abba Théon faire un exposé sur la gourmandise et ne peut se retenir de sangloter, de montrer le biscuit et d'avouer (74). Une anecdote du même type, dans les *Confessions*, est celle d'Alypius guéri de sa passion pour le cirque par une boutade qu'Augustin, alors professeur, lance contre ces jeux sans songer le moins du monde à ce cas précis (75). En un sens, les *Confessions* sont une de ces listes de péchés que le grand saint Antoine préconisait de dresser par écrit (76), afin que notre honte augmente à l'idée que la liste peut tomber entre les mains des « frères » (77).

III) La conversion par la Grâce

La première autobiographie chrétienne est le récit de saint Paul qui se lit dans les *Actes des Apôtres*. Ce texte apparaît à trois reprises, avec peu de variantes pour le fond. La première version est présentée seulement sous forme biographique, comme la narration du rédacteur des *Actes* (78), les deux suivantes sous forme autobiographique : discours au style direct de saint Paul lui-même, faisant à la première personne un retour sur son passé (79). Ce texte, qui a un retentissement permanent dans le monde chrétien, fut évidemment connu et vénéré de saint Augustin ; il y fait, du reste, une allusion textuelle dans les *Confessions* mêmes (80). De plus, il considère comme saint Paul que le point culminant de sa vie est sa conversion subite, provoquée par l'audition d'une voix (81), dont les paroles ne furent pas perceptibles à l'entourage (82). Ici et là, l'homme qui a entendu la voix est conduit par elle, en peu de temps, au baptême (83). Le rapport entre la scène décrite par Augustin et celle des *Actes* n'est pourtant pas étroit.

Une seconde autobiographie chrétienne, qu'Augustin connaît et estime, est encore le récit d'une conversion : les premières pages de l'*Ad Donatum* de saint Cyprien. Augustin fait allusion à cette conversion de Cyprien dans le *Sermon* CCCXI (84), daté du 14 septembre 401-405 (85). Il y revient longuement dans le *Sermon* CCCXII (86), de l'an 417 environ (87), et en cite deux passages textuellement. Dans le *De doctrina christiana*, il cite encore une phrase de ces pages initiales de l'*Ad Donatum*, cette fois, il est vrai, pour blâmer discrètement Cyprien parce que cette phrase est trop ornée eu égard à la gravité du sujet (88).

Déjà Paul Monceaux considérait ces pages de l'*Ad Donatum* comme un antécédent direct des *Confessions* (89). Est-il possible de serrer les choses de plus près? Ces pages indiquent pour la conversion un cadre précis, sous forme de circonstances de temps et de lieu : le temps, ce sont les *feriae uindemiales* qui libèrent l'esprit des tracas et permettent la réflexion ; le lieu, c'est un jardin ou un parc (*horti*), décrit avec complaisance par Cyprien, et qui fournit une retraite à l'abri des cris ; grâce à ces circonstances de temps et de lieu, les deux interlocuteurs peuvent s'entretenir à cœur ouvert : l'un d'eux, Cyprien, par un rappel de sa propre conversion, va travailler à la conversion de l'autre.

Il est curieux de constater que la mention des *feriae uindemiales* est traditionnelle pour les scènes de conversions. C'était déjà l'époque du dialogue de Minucius Felix, conversation qui mène aussi à une conversion. Cyprien paraît bien en avoir le prologue présent à l'esprit et chercher à reproduire l'impression d'un paysage agréable de plein air (90). Au VI^e^ siècle encore, le cadre des *feriae uindemiales* sera, aux yeux d'Ennode, particulièrement propice à un entretien spirituel (91).

Cette remarque ne doit pas conduire à ébranler l'historicité de la scène du jardin de Milan. Celle-ci n'a justement pas lieu *pendant* les *feriae uindemiales*, mais un peu plus tôt. Les *Confessions* d'Augustin sont sûrement beaucoup moins conventionnelles que l'*Octauius* ou l'*Ad Donatum*, où se reconnaît sans peine la mise en scène usuelle dans les dialogues philosophiques (92). L'on retiendra pourtant qu'Augustin fait mention à trois reprises de ce terme chronologique, important à la fois dans la réalité, parce qu'il procurait une détente aux intellectuels, et dans l'historiographie des conversions (93).

La mention du jardin est à retenir aussi. C'est le cadre habituel d'une scène d'entretien spirituel suivi de conversion ; on le retrouve aussi bien dans l'*Ad Donatum* que dans la scène de conversion de Trèves (94) ou dans celle de Milan (95). Sans doute, ces *horti* recouvrent des réalités topographiques différentes selon le cas (96) ; sans doute, Augustin se garde d'en fournir une description pittoresque, puisque ce pittoresque même lui semble un manque de gravité sous la plume de Cyprien (97) : du jardin de Milan, il ne mentionne qu'un figuier, et nullement, que je sache, par amour de la couleur locale (98). Toutefois, Alypius et lui se retirent au jardin dans le même dessein que Donatus et Cyprien : fuir les bruits de la maison, être seuls avec eux-mêmes (99). Leur retraite est présentée comme une sorte d'anachorèse (100).

Là ne se bornent pas les rapports entre les *Confessions* et le prologue de l'*Ad Donatum*. Augustin pouvait déjà trouver, il est vrai, dans l'autobiographie païenne de son compatriote Apulée (101), des ressources pour peindre les grandes agitations de l'âme emportée par les passions, puis en proie aux hésitations, accessible enfin aux émotions religieuses ; il pouvait même y trouver l'idée que la science ne sert de rien (102). Mais c'est très probablement l'exemple de Cyprien, à travers les pages de l'*Ad Donatum*, qui a incliné Augustin à cette formulation précise du problème de la Grâce : pou-

voir ou ne pouvoir pas ; pouvoir avec Dieu, ne pouvoir pas sans Dieu (103), et à cette notion de la « sécurité » subitement reçue, qui met un terme à tous les atermoiements (104).

IV) Visions et révélations

Une autre tradition autobiographique, qui fut très développée en Afrique aux IIIe et IVe siècles, ce sont les récits de visions, d'origine hellénistique, qui, comme dit très bien le P. Festugière, permettent à l'auteur « de se mettre personnellement en avant et, pour ainsi dire, de se confesser à nous » (105).

Dans les Églises d'Afrique, les visions survenues au cours des offices étaient enregistrées soigneusement, sous forme de récits à la première personne, dès le temps de Tertullien (106). Ces visions n'étaient pas seulement répandues chez les Montanistes (107), mais au sein de la Grande Église, où elles se multiplièrent lors des persécutions. Il s'agit de visions diurnes aussi bien que nocturnes, celles-ci survenues en songe (108). Les confesseurs de la foi, dans le temps où ils attendent en prison l'interrogatoire et le martyre, sont l'objet de visions nombreuses qu'ils prennent soin de communiquer oralement ou par écrit à leurs compagnons ; ceux-ci les utilisent pour leurs relations hagiographiques (109). Nous trouvons ces récits tels quels, à la première personne, insérés dans les pièces les plus sérieuses : la *Passio Perpetuae*, la plus ancienne, du temps de Septime-Sévère (110), et, pour les persécutions du temps de saint Cyprien, la *Passio sanctorum Montani et Lucii*, la *Passio sanctorum Mariani et Iacobi*, la *Vita Cypriani* elle-même (111). Cette manière de faire persiste, du vivant de saint Augustin, parmi les Donatistes persécutés, comme montrent la *Passio Marculi* (112) et la *Passio Maximiani et Isaac* (113). Chacun de ces textes reste vénéré et fait l'objet de lectures liturgiques au sein de l'Église d'où il est issu.

Le propre de ces visions est leur soudaineté, soulignée souvent par *ecce* (114), leur apparence réelle, soulignée souvent par *quasi* (115). En général, l'on voit et l'on entend à la fois (116) un être d'origine céleste : tantôt le Christ, tantôt un ange, tantôt un martyr ou un défunt quelconque. Quel que soit le personnage en question, dont l'identité n'est pas toujours précisée, il se présente d'ordinaire sous des traits souriants, enjoués, « *hilares* », signe d'une félicité spirituelle qu'il communique au visionnaire (117) ; il a le maintien d'un jeune homme, désigné le plus souvent comme *iuuenis* (118), quelquefois aussi comme *puer* ou *adolescens* (119). Les paroles qu'il adresse sont une admonition (120) d'une concision extrême, se réduisant le plus souvent à un ou deux impératifs (121).

Nous pouvons contrôler qu'Augustin, comme ses contemporains africains, lit et apprécie ces récits autobiographiques de visions. Il mentionne à plusieurs reprises celles de la *Passio Perpetuae*, texte dont la lecture liturgique précède tels de ses sermons (122). Il en allait de même pour les autres Passions catholiques, par exemple pour la *Passio Mariani* (123). Enfin, Augustin connaît et apprécie la *Vita Cypriani*, notamment le long récit de vision

que Pontius y fait (124). Il enregistre aussi volontiers les visions survenues à ses amis et connaissances (125).

Tout naturellement, il accorde une large place, dans son autobiographie, aux songes de sa mère, dont il admet que certains étaient d'origine divine (126). Le seul qu'il rapporte en détail comporte un *iuuenis hilaris* (127) qui prononce un discours on ne peut plus laconique (128), à valeur monitoire (129). *Hilaris* est aussi le personnage céleste de Continence, mère de nombreux Élus, qui se manifeste soudain et s'adresse à Augustin lors de la scène du jardin (130). Allégorie? Assurément ; mais les visions dont je parle avaient le plus souvent allure allégorique, y compris le songe de Monique (131). Allégorie et vision sont deux modes connexes et concomitants pour l'expression des réalités spirituelles, au point que l'on peut rarement les discerner (132). Cette vision auditive de Continence est suivie de peu de celle du *puer* qui chante « Tolle, lege » à la manière d'un enfant qui joue, alors même qu'il s'agit non d'un jeu en usage, mais d'une révélation divine (133). C'est à tort, selon moi, que les modernes ont cru voir là des détails historiques. Augustin lui-même, en rappelant à cet endroit la distance qui séparait son moi impie du livre III de son moi frappé par la Grâce, souligne du même coup la continuité de l'action divine, depuis l'admonition fournie autrefois par le *iuuenis hilaris* jusqu'à l'admonition fournie à l'instant par la *Continentia hilaris* et par le *puer ludens* (134).

Je m'efforcerai ailleurs de confirmer cette interprétation du « Tolle, lege ». Même si l'on ne me suit pas sur ce point, l'on ne saurait nier, en tout cas, si personnelle et dramatique que soit la scène du jardin de Milan, que certains modes d'expression aient des antécédents littéraires.

Une lettre spirituelle de l'abbé Macaire décrit les phases de la conversion monastique : l'une de ces phases est un retour sur soi qui engendre l'amertume à la pensée des péchés passés (135) ; une autre est la tentation qui résulte du souvenir des délectations antérieures : le monologue intérieur est exprimé par les discours au style direct qu'adressent au futur converti ses propres pensées (136), tout comme s'adressent à Augustin les Vanités, ses anciennes maîtresses (137), pour lui narrer ses délectations passées (138).

Nous ne disposons plus, malheureusement, de l'autobiographie latine d'Acilius Severus, qui précéda de peu, dans le temps, les *Confessions* (139). Mais nous lisons encore les poèmes autobiographiques de Grégoire de Nazianze, dont les malheurs, assure-t-il, furent connus même en Occident (140). Benoît et Misch admettent que le long poème *Sur sa vie* peut être une des causes secondaires qui poussèrent Augustin à écrire des *Confessions* (141). En fait, je ne saurais assurer qu'Augustin l'ait lu, et les analogies restent superficielles, touchant à des thèmes très généraux (142). En revanche, un épisode du poème *Sur les malheurs de son âme* ne peut manquer d'évoquer pour nous le discours de Continence au jardin de Milan (143). Il s'agit, en effet, de la conversion de Grégoire à la continence, provoquée par un songe : il voit deux vierges aux vêtements argentés, qui se tiennent à son chevet ; leur beauté est longuement décrite par l'absence de vains ornements (v. 229-250) ; elles l'embrassent comme un fils tendrement chéri, déclarent qu'elles

se nomment Chasteté et Tempérance, qu'elles résident habituellement auprès du Christ et contemplent le beau spectacle du cortège céleste des « non-mariés » (ἄζυγοι) ; elles incitent Grégoire à venir rejoindre ces Élus (144).

Songeons que ce texte est sensiblement contemporain de la scène du jardin de Milan et précède tout au plus d'une quinzaine d'années la rédaction des *Confessions* (145). Comment ne pas reconnaître le même mode de figuration dans l'épisode où Augustin voit se manifester à ses yeux le personnage de Continence, femme au chaste maintien, qui tend les mains pour l'embrasser et l'appeler à soi? Mariée au Seigneur, elle tient de lui pour enfants tous les « continents » du ciel (146).

* * *

Cet examen rapide de quelques antécédents des *Confessions* montre, je crois, qu'à certains égards elles s'inscrivent dans une tradition littéraire. Nous ne pouvons présumer la dépendance d'Augustin qu'envers un très petit nombre de sources : les premières pages de l'*Ad Donatum* de Cyprien ou du *De Trinitate* d'Hilaire, ou encore la *Passion* de sainte Perpétue. Mais, dans la mesure où les *Confessions* racontent une quête du vrai, une vie de péchés, une conversion par la Grâce, une série de visions et révélations, Augustin ne pouvait s'abstraire totalement des idées et schémas en usage avant lui, fût-ce pour les modifier ou lutter contre eux. Il utilise aussi très probablement des récits ascétiques orientaux, entendus ou lus en traductions. Cette constatation ne doit d'ailleurs pas nous porter à suspecter l'historicité ou la sincérité de son récit. Moins encore l'originalité d'Augustin (147). Même s'il lui arrive, à la manière du Pseudo-Clément ou de Grégoire de Nazianze, de traduire son dialogue intérieur sous forme fictive ou allégorique, il est clair qu'il surpasse de loin ses prédécesseurs par l'aptitude à analyser ses états de conscience personnels et à les décrire en images fortes et audacieuses.

Il allait fonder lui-même une tradition que l'on peut suivre de façon toujours plus fructueuse à mesure que l'on descend vers le Moyen Age. En effet, les écrivains de cette époque imitent volontiers — surtout une autorité telle qu'Augustin — et laissent plus aisément transparaître leur source, même s'ils ne nomment pas l'auteur. Cette recherche complémentaire, relative à la postérité des *Confessions*, confirmera éloquemment qu'un « spirituel » peut fort bien peindre une expérience personnelle authentique tout en se conformant, pour l'exprimer, à un modèle ou à une tradition littéraires.

Pierre Courcelle.

(1) F. von Bezold, *Ueber die Anfänge der Selbstbiographie und ihre Entwicklung im Mittelalter*, dans *Zeitschrift für Kulturgeschichte*, *N. F.*, t. I, 1894, p. 152 : « Seine Konfessionen besitzen doch wenigstens unter den uns bekannten Schriften auch der ersten christlichen Jahrhunderte keinen wirklichen Vorläufer. » Il attire pourtant aussitôt l'attention sur les écrits attribués à Cyprien d'Antioche.

(2) L. Niedermeier, *Untersuchungen über die antike poetische Autobiographie*, Diss. München, 1919, p. 39-40.

(3) *Ibid.*, p. 45 : « Auf die Selbstbiographie des Mittelalters, in der die poetische Darstellung sehr zurücktritt, haben Augustins 'Confessiones' so gut wie keinen Einfluss gehabt. Dieses Werk bleibt etwas Singuläres und ist fast ohne Verbindung mit der Vergangenheit und auch ohne unmittelbare Fortsetzung in der Folgezeit... Erst Dante und Petrarka wenden jene innerliche Art, anderen das eigene Denken und Fühlen zu offenbaren, an und stellen den Zusammenhang mit Augustinus her. »

(4) G. Misch, *Geschichte der Autobiographie*, t. II, 2, Frankfurt am Main, 1955, p. 482.

(5) É. Gilson, *Héloïse et Abélard*, Paris, 1938, p. 159 (critiquant les affirmations de J. Burckhardt, *La civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, Paris, t. II, p. 29, et G. Voigt, *Pétrarque, Boccace et les débuts de l'humanisme en Italie*, Paris, 1894, p. 10).

(6) J. Leclercq et J.-P. Bonnes, *Un maître de la vie spirituelle au XI^e siècle, Jean de Fécamp*, dans *Études de théologie et d'histoire de la spiritualité*, t. IX, Paris, 1946, p. 54 : « Ce n'est point parce que les *Confessions* ont créé un genre que notre abbé du XI^e siècle se plaît à les imiter. »

(7) Voir les listes successives d'A. Wilmart, *Les manuscrits des « Confessions » de saint Augustin*, dans *Revue bénédictine*, t. XLI, 1929, p. 325-332 ; F. Skutella, *Der Handschriftenbestand der Confessiones sancti Augustini*, *Ibid.*, t. XLII, 1930, p. 205-209 ; Wilmart, *La tradition des grands ouvrages de saint Augustin*, dans *Miscellanea Agostiniana*, t. II, Roma, 1931, p. 259 ; Skutella, *Frustula augustiniana*, dans *Revue bénédictine*, t. LI, 1939, p. 70.

(8) F. Vernet, dans *Dictionnaire de spiritualité*, *s. u.* Autobiographies spirituelles ; S. Sizoo, dans *Reallexikon für Antike und Christentum*, *s. u.* Autobiographie.

(9) Sur la période antérieure, voir G. Misch, *Geschichte der Autobiographie*, t. I, 2, 2^e éd., Bern, 1950 ; sur la période médiévale, voir le t. II de Misch, Frankfurt am Main, 1955, et P. Lehmann, *Autobiographies of the Middle ages*, dans *Transactions of the royal historical society*, 5^e série, t. III, London, 1953, p. 41-52, ouvrages fort utiles, mais qui ne s'attachent pas au problème spécial de la postérité des *Confessions*.

(10) M. Zepf, *Augustins Confessiones*, dans *Heidelberger Abhandlungen zur Philosophie und ihrer Geschichte*, t. IX, 1926.

(11) W. Theiler, *Die Vorbereitung des Neuplatonismus*, dans *Problemata*, t. I, Berlin, 1930, p. 128-133, mettant en rapport Augustin, *Conf.* I, 2-12 et *Hermet.* V, 4-11. Il me paraît aller trop loin, p. 132, lorsqu'il critique Zepf d'avoir rapporté aux *Psaumes* le style lyrique d'Augustin. G. N. Knauer, *Psalmenzitate in Augustins Konfessionen*, Göttingen, 1955, vient de montrer dans le détail tout ce que les *Confessions* doivent aux *Psaumes*.

(12) Voir notamment son *Oratio* XIII : περὶ φυγῆς ; Philostrate, *Vitae sophistarum* I, 7 ; Synésius, *Dio* ; L. François, *Essai sur Dion Chrysostome*, thèse, Paris, 1921 ; *PW*, *s. u.* : Dion 18.

(13) La Lettre de Thessalos est éditée par P. Boudreaux dans le *Catalogus codicum astrol. graecorum (Cod. Paris.)*, t. III, p. 134-139. Cf. A.-J. Festugière, *L'expérience religieuse du médecin Thessalos*, dans *Revue biblique*, t. XLVIII, 1939, p. 45-77, qui fournit une traduction française, p. 57 et suiv.

(14) Vettius Valens, *Florilegium*, éd. Kroll, dans *Catal. codicum astrol.*, t. V, 2, p. 49, 19 : « Πελαγοδρομήσας οὖν καὶ πολλὴν γῆν διοδεύσας κλιμάτων τε καὶ ἐθνῶν κατόπτης γενόμενος πολυχρονίᾳ πείρᾳ καὶ πόνοις συνεμφυρεὶς ἠξιώθην ὑπὸ θεοῦ καὶ τῆς προνοίας βεβαίου καὶ ἀσφαλοῦς λιμένος τυχεῖν ».

(15) Lucien, *Menippus*, 3 : « ἐπεὶ δὲ διηπόρουν, ἔδοξέ μοι ἐλθόντα παρὰ τοὺς καλουμένους τούτους φιλοσόφους... τινα ὁδὸν ἁπλῆν καὶ βέβαιον ὑποδεῖξαι τοῦ βίου »,

(16) Songeons aussi aux *Discours sacrés* d'Aelius Aristide.

(17) Justin, *Dialogue avec Tryphon*, II, 6, éd. G. Archambault, Paris, 1909, p. 12 : « Καί με ἥρει σφόδρα ἡ τῶν ἀσωμάτων νόησις καὶ ἡ θεωρία τῶν ἰδεῶν ἀνεπτέρου μοι τὴν φρόνησιν, ὀλίγου τε ἐντὸς χρόνου ὤμην σοφὸς γεγονέναι, καὶ ὑπὸ βλακείας ἤλπιζον αὐτίκα κατόψεσθαι τὸν θεόν · τοῦτο γὰρ τέλος τῆς Πλάτωνος φιλοσοφίας. »

(18) *Ibid.* III, 4, p. 16.

(19) *Ibid.* IV, 5, p. 22 : « Καὶ ἕως μέν ἐστιν ἐν ἀνθρώπου εἴδει, δυνατὸν αὐτῇ, φημί, ἐγγενέσθαι διὰ τοῦ νοῦ, μάλιστα δὲ ἀπολυθεῖσα τοῦ σώματος καὶ αὐτὴ καθ' ἑαυτὴν γενομένη τυγχάνει οὗ ἥρα πάντα τὸν χρόνον » ; cf. *Phédon* 66 b-e ; *Phèdre* 249 b.

(20) *Ibid.* VII, 3, p. 38 : « Εὔχου δέ σοι πρὸ πάντων φωτὸς ἀνοιχθῆναι πύλας · οὐ γὰρ συνοπτὰ οὐδὲ συννοητὰ πᾶσιν ἐστιν, εἰ μή τῳ θεὸς δῷ συνίεναι καὶ ὁ Χριστὸς αὐτοῦ. »

(21) *Ibid.* VIII, 1, p. 40 : « Ἐμοὶ δὲ παραχρῆμα πῦρ ἐν τῇ ψυχῇ ἀνήφθη, καὶ ἔρως εἶχέ με τῶν προφητῶν καὶ τῶν ἀνδρῶν ἐκείνων, οἵ εἰσι Χριστοῦ φίλοι · διαλογιζόμενός τε πρὸς ἐμαυτὸν τοὺς λόγους αὐτοῦ ταύτην μόνην εὕρισκον φιλοσοφίαν ἀσφαλῆ τε καὶ σύμφορον. »

(22) A. Puech, *Les Apologistes du II^e siècle*, Paris, 1912, p. 48-50.

(23) Sur la date et les sources doctrinales, cf. O. Cullmann, *Le problème littéraire et historique du roman pseudo-clémentin*, Paris, 1930 ; A. Siouville, *Les homélies clémentines*, Paris, 1933, p. 10. F. Boll, *Der Eingang der Pseudo Klementinen*, dans *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, t. XVII, 1916, p. 139-148, a montré par des parallèles textuels ce que le prologue autobiographique devait au *Menippos* de Lucien. Le texte grec de la *Première homélie* est à lire dans l'éd. B. Rehm, *GCS*, t. XLII, 1953, p. 23 et suiv. Pour les *Recognitiones*, on ne dispose que de la traduction latine de Rufin, *PG*, t. I, 1207 A et suiv. Je citerai de préférence ce texte, parce que latin et presque contemporain des *Confessions* ; le vocabulaire est très voisin, mais il ne faut pas oublier que les *Confessions* sont antérieures d'une dizaine d'années.

(24) *Recognitiones* I, 1, *PG*, t. I, 1207 A : « Ex prima aetate pudicitiae studium gessi, dum me animi intentio uelut uinculis quibusdam sollicitudinis et moeroris a puero innexum teneret. Inerat enim mihi cogitatio (incertum sane unde initium sumpserit) crebro ad memoriam meam conditionem mortalitatis adducens simulque discutiens... Sed et illud uersabatur in pectore, quando factus sit mundus uel antequam fieret, quid erat, aut uero semper fuerit. »

(25) *Ibid.* I, 2, *PG*, t. I, 1207 B : « Haec et his similia, nescio unde, indesinenter animo reuoluens, nimietate moeroris incredibiliter tabescebam et, quod est grauius, si quando respuere a me huiuscemodi curas uelut minus utiles cogitabam, ualidiores in me fluctus sollicitudinum consurgebant. Inerat enim mihi comes optima, quae me quiescere non sineret, immortalitatis cupido. Vt enim post rerum exitus docuit, et gratia Dei omnipotentis ostendit, haec me animi intentio ad *inquisitionem ueritatis* et agnitionem uerae lucis adduxit. »

(26) *Ibid.* I, 3, *PG*, t. I, 1208 A : « Cupiens aliquid discere, philosophorum frequentabam scholas, ubi nihil aliud quam dogmatum assertiones et impugnationes uidebam agi sine fine, certamina, artes syllogismorum conclusionumque agitari uersutias... In profundo pectoris cruciabar, quod neque aliquid ex his, quae dicebantur, tanquam firmum tenere poteram neque abiicere desiderium requirendi ; sed quanto magis negligere conabar ac spernere, tanto ardentius, ut supra dixi, uelut cum quadam uoluptate latenter irrepens huiuscemodi cogitatio mentem atque animum possidebat. »

(27) *Ibid.* I, 4, *PG*, t. I, 1208 B : « Aiebam apud memetipsum : 'Quid inaniter laboramus, cum manifestus sit terminus rerum? Si enim post mortem non ero, nunc superfluo crucior ; si uero erit mihi uita post obitum, seruemus illi uitae sui temporis motus, ne forte his, quae nunc patior, aliqua me ibi tristiora excipiant, nisi pie ac sobrie uixero, et secundum nonnullorum sententias philosophorum Pyriphlegethonti fluuio uel Tartaro... tradar. Et rursus mihi ipsi respondebam : Sed haec fabulae sunt, aut si ita est, in rebus dubiis praestat pie uiuere ; sed iterum reputabam mecum, quomodo possem sub incerto iustitiae praemio a peccati me libidine continere... »

(28) *Ibid.* I, 6, *PG*, t. I, 1210 A : « *Diffundebatur* ergo per singula loca (fama quaedam) annuntians quod esset quidam in Iudaea qui... regnum Dei euangelizaret Iudaeis idque percepturos diceret eos, qui mandatorum suorum et doctrinae instituta seruassent... Si conuertimini et secundum uoluntatem eius agitis, ad futurum saeculum uenientes et aeterni effecti, ineffabilibus eius bonis ac praemiis perfruemini. »

(29) Pseudo-Clément, *Hom.* I, 8, 1, p. 27, 1 (sans équivalent dans les *Recognitiones*) : « Τί ἄλλους μέμφομαι, ἐν τῷ αὐτῷ τῆς ἀμελείας ὑπάρχων ἐγκλήματι ; Ἀλλ' εἰς Ἰουδαίαν ὁρμήσω, πρότερον τὸν ἐμὸν διαθεὶς βίον. Καὶ δὴ οὕτως βουλευσαμένου μου πολὺς ὁ τῆς παρολκῆς ἐγενήθη χρόνος. »

(30) Hilaire, *De Trinitate* I, 3, *PL*, t. X, 27 C : « ... ad quem omnem spei suae opinionem referret, in cuius bonitate inter tantas praesentium negotiorum calamitates tanquam tutissimo sibi portu familiarique requiesceret. Ad hunc igitur uel intelligendum uel cognoscendum studio flagrantissimo animus accendebatur. »

(31) *Ibid.* I, 4, *PL*, t. X, 28 AB : « Quidam in simulacris hominum, pecudum, ferarum, uolucrum, serpentum deos suos collocabant (cf. *Rom.* I, 23)... Sed inter haec animus sollicitus, utili ac necessaria ad cognitionem Dei sui uia nitens, cum neque incuriam Deo rerum a se conditarum dignam esse arbitraretur neque naturae potenti atque incorruptae competere sexus deorum et successiones satorum atque ortorum intelligeret, porro autem diuinum et aeternum nihil nisi unum esse et indifferens pro certo habebat. »

(32) *Ibid.* I, 5, *PL*, t. X, 28 C : « Haec igitur multaque alia eiusmodi cum animo reputans, *incidi* in eos libros, quos a Moyse atque a prophetis scriptos esse Hebraeorum religio tradebat, in quibus, ipso creatore testante de se, haec ita continebantur : 'Ego sum qui sum' (*Exod.* III, 14). »

(33) *Ibid.* I, 6, *PL*, t. X, 29 C ; il s'agit des versets 7 et 8.

(34) *Ibid.* I, 7, *PL*, t. X, 30 A : « Studio adhuc intentiore ipsam illam infiniti et aeterni Domini sui speciem quaerebat (animus), ut incircumscriptam immensitatem in aliquo pulchrae intelligentiae esse opinaretur ornatu. »

(35) *Ibid.* I, 9, *PL*, t. X, 31 B : « Neque enim fructus aliquis esset, bene de Deo opinari, cum omnem sensum mors perimeret. »

(36) *Ibid.* I, 10, *PL*, t. X, 31-34.

(37) *Ibid.* I, 13, *PL*, t. X, 34 A.

(38) *Ibid.* I, 14, *PL*, t. X, 36 A.

(39) Des passages textuels des livres II, 1 et IX, 62 (*PL*, t. X, 51 et 331) sont cités par Augustin, *De Trinitate* VI, 10, 11 et XV, 3, 5, *PL*, t. XLII, 931 A et 1059, et *Epist. ad Oceanum* CLXXX, 3, *CSEL*, t. XLIV, p. 699, 4.

(40) Cf. B. Altaner, *Augustinus und die neutestamentlichen Apokryphen*, dans *Analecta Bollandiana*, t. LXVII, 1949, p. 237-239 ; Siouville, *op. cit.*, p. 10.

(41) Augustin, *Conf.* VI, 11, 19, 2, éd. Labriolle, p. 136 : « Conferamus nos

ad solam *inquisitionem ueritatis* » ; VII, 6, 11, 15, p. 156 : « cum in silentio fortiter quaererem... » ; cf. ci-dessus, p. 35, n. 25-26.

(42) *Ibid.* III, 4, 7, 11, p. 49 : « Immortalitatem sapientiae concupiscebam aestu cordis incredibili » ; III, 6, 11, 13, p. 53 : « laborans et aestuans inopia ueri » ; VI, 1, 1, 41, p. 118 : « illam ancipitem fluctuationem » ; VIII, 1, 1, 17, p. 175 : « nutabant omnia ».

(43) *Ibid.* VI, 10, 16, 36, p. 134 : « Alypius... mecum nutabat in consilio, quisnam esset tenendus uitae modus... Nebridius... nullam ob aliam causam Mediolanium uenerat, nisi ut mecum uiueret in flagrantissimo studio ueritatis atque sapientiae, pariter suspirabat pariterque fluctuabat beatae uitae inquisitor ardens » ; IX, 3, 6, 6, p. 212 : « (Nebridius) inquisitor ardentissimus ueritatis. »

(44) *Ibid.* IV, 12, 18, 16, p. 80 : « ambulare uias difficiles et tortuosas » ; VI, 6 9, 28, p. 126 : « ad hoc ego tam aerumnosis anfractibus et circuitibus ambiebam » ; VI, 16, 26, 27, p. 142 : « O tortuosas uias ! » ; VIII, 2, 3, 3, p. 177 : « Narraui ei circuitus erroris mei. » Augustin narre aussi ses démarches et voyages matériels, détours apparents, mais voulus par Dieu, p. ex. *Conf.* V, 8, 14, 1, p. 102 : « Egisti ergo mecum, ut mihi persuaderetur Romam pergere et potius ibi docere quod docebam Carthagini. Et hoc unde mihi persuasum est, non praeteribo confiteri tibi, quoniam et in his altissimi tui recessus. »

(45) *Ibid.* VII, 7, 11, 9, p. 156 : « uiam te posuisse salutis humanae » ; VII, 18, 24, 1, p. 167 : « Quaerebam uiam comparandi roboris, quod esset idoneum ad fruendum te, nec inueniebam donec amplecterer mediatorem Dei et hominum, hominem Christum Iesum » ; VII, 20, 26, 13, p. 170 : « Nisi in Christo, saluatore nostro, uiam tuam quaererem, non peritus, sed periturus essem. » Les païens du temps d'Augustin insistent, au contraire, sur la pluralité des voies, c'est-à-dire des cultes qui mènent à Dieu, tels Porphyre, *ap.* Augustin, *Ciu. Dei*, X, 32, *CSEL*, t. XL, 1, p. 504, 3 : « Dicit Porphyrius in primo iuxta finem *De regressu animae* libro nondum receptum in unam quandam sectam, quae uniuersalem contineat uiam animae liberandae, uel a philosophia uerissima aliqua uel ab Indorum moribus ac disciplina, aut inductione Chaldaeorum aut alia qualibet uia » (cf. A.-J. Festugière, *La révélation d'Hermès Trismégiste*, t. I, p. 20-22, et mon article *Les Sages de Porphyre et les 'uiri noui' d'Arnobe*, dans *Revue des Études latines*, t. XXXI, 1953, p. 257-271) ; Symmaque, *Relatio* 10, éd. Lavarenne, p. 110 : « Vno itinere non potest perueniri ad tam grande secretum » ; Maxime de Madaure, *Epist. ad Augustinum* XVI, *CSEL*, t. XXXIV, 1, p. 37, 14 : « Nam Deus omnibus religionibus commune nomen est. Ita fit ut, dum eius quasi quaedam membra carptim uariis supplicationibus prosequimur, totum colere profecto uideamur » ; Longinien, *Epist. ad Augustinum* CCXXXIV, 2, *CSEL*, t. XLIV, p. 520, 10 : « Via est in Deum melior, qua uir... deorum comitatu uallatus... aut a Deo aut in Deum intentione animi mentisque ire festinat. »

(46) Augustin, *Conf.* VIII, 12, 29, 28, p. 200 : « quasi luce securitatis infusa cordi meo omnes dubitationis tenebrae diffugerunt ».

(47) *Ibid.* III, 6, 10, 11, p. 52 : « Etiam uera dicentes philosophos transgredi debui » ; V, 3, 3, 14, p. 94 : « Multa philosophorum legeram memoriaeque mandata retinebam. »

(48) *Ibid.* VI, 5, 7, 26, p. 124 : « Pugnacitas calumniosarum quaestionum per tam multa, quae legeram, inter se confligentium philosophorum » ; V, 10, 19, 1, p. 108 : « Etenim suborta est etiam mihi cogitatio, prudentiores illos ceteris fuisse philosophos, quos Academicos appellant, quod de omnibus dubitandum esse censuerant nec aliquid ueri ab homine conprehendi posse decreuerant » ; V, 14, 25, 10, p. 114 : « Itaque Academicorum more, sicut existimantur, dubitans de omni-

bus atque inter omnia fluctuans... » ; VI, 11, 18, 11, p. 135 : « O magni uiri Academici ! Nihil ad agendam uitam certi comprehendi potest. »

(49) *Ibid.* VI, 11, 19, 1, p. 136 : « Pereant omnia et dimittamus haec uana et inania ; conferamus nos ad solam *inquisitionem ueritatis*. Vita misera est, mors incerta est : subito obrepat ; quomodo hinc exibimus? Et ubi nobis discenda sunt quae hic *negleximus*? Ac non potius huius *neglegentiae* supplicia luenda? Quid si mors ipsa omnem curam cum sensu amputabit et finiet? Ergo et hoc quaerendum. Sed absit ut ita sit... » (texte à rapprocher du monologue de Clément, ci-dessus, p. 35-36, n. 25 et 27-29) ; VI, 16, 26, 8, p. 142 : « Et disputabam cum amicis meis Alypio et Nebridio *de finibus bonorum et malorum* Epicurum accepturum fuisse palmam in animo meo, nisi ego credidissem post mortem restare animae uitam et tractus meritorum, quod Epicurus credere noluit » (la matière de l'entretien est sans doute l'exposé du système épicurien par Torquatus au livre I du *De finibus bonorum et malorum* de Cicéron).

(50) Suite du monologue, premier texte cité à la note précédente : « Sed absit ut ita sit. Non uacat, non est inane, quod tam eminens culmen auctoritatis christianae fidei toto orbe *diffunditur*. Nunquam tanta et talia pro nobis diuinitus agerentur, si morte corporis etiam uita animae consumeretur. Quid cunctamur igitur, relicta spe saeculi, conferre nos totos ad quaerendum Deum et uitam beatam? » ; VII, 5, 7, 58, p. 152 : « Talia uoluebam pectore misero, ingrauidato curis mordacissimis de timore mortis et non inuenta ueritate. »

(51) *Ibid.* VII, 10, 16, 31, p. 162 ; XIII, 31, 46, 37, p. 404.

(52) *Ibid.* I, 2, 2, 13, p. 4 ; cf. Knauer, *op. cit.*, p. 131-132.

(53) *Ibid.* V, 4, 5, 22, p. 96 ; VII, 9, 15, 1, p. 160 : « Legebam ibi etiam immutatam gloriam incorruptionis tuae in idola et uaria *simulacra*, in similitudinem imaginis corruptibilis hominis et uolucrum et quadrupedum et serpentium. »

(54) *Ibid.* III, 4, 8; 11, p. 50.

(55) *Ibid.* VII, 7, 11, 3, p. 156 : « Sed me non sinebas ullis fluctibus cogitationis auferri ab ea fide, qua credebam et esse te et esse incommutabilem substantiam tuam et esse de hominibus curam et iudicium tuum » ; cf. le texte d'Hilaire, ci-dessus, p. 36, n. 31.

(56) *Ibid.* VII, 20, 26, 31, p. 170 : « in illa uolumina *incidissem* » ; VIII, 2, 3, 9, p. 177 : « non in aliorum philosophorum scripta *incidissem* » ; III, 6, 10, 1, p. 51 ; VIII, 1, 2, 29, p. 177.

(57) Hilaire, *De trin.* I, 10, *PL*, t. X, 32 B :

« Proficit mens ultra naturalis sensus intelligentiam et plus de Deo, quam opinabatur, edocetur. Creatorem enim suum Deum ex Deo discit : Verbum Deum et apud Deum in principio (I, 1) esse audit. Mundi lumen in mundo manens et a mundo non recognitum (I, 10) intelligit. Venientem quoque in sua a suis non receptum : recipientes autem sub fidei suae merito in Dei filios profecisse cognoscit (I, 11-12), non ex complexu carnis neque ex conceptu sanguinis neque ex corporum uoluntate, sed ex Deo natos

Augustin, *Conf.* VII, 9, 13, 9, p. 158 :

« Et ibi legi non quidem his uerbis, sed hoc idem omnino multis et multiplicibus suaderi rationibus quod in principio erat Verbum et Verbum erat apud Deum. Et quia in hoc mundo erat et mundus per eum factus est et mundus eum non cognouit (I, 1-10). Quia uero in sua propria uenit et sui eum non receperunt, quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri credentibus in nomine eius (I, 11-12), non ibi legi.

(I, 13). Deinde Verbum carnem factum et habitasse in nobis (I, 14) et gloriam conspectam eius, quae tamquam unici a Patre, sit perfecta cum gratia et ueritate (I, 14). »

Item ibi legi quia Verbum, Deus, non ex carne, non ex sanguine neque ex uoluntate uiri neque ex uoluntate carnis, sed ex Deo natus est (I, 13) ; sed quia Verbum caro factum est et habitauit in nobis (I, 14), non ibi legi... Quod autem ante omnia tempora et supra omnia tempora incommutabiliter manet unigenitus (I, 14) filius tuus coaeternus tibi et quia de plenitudine eius accipiunt (I, 16) animae, ut beatae sint, et quia participatione manentis in se sapientiae renouantur, est ibi. »

Cf. Augustin, *Tract. in Ioh.* II, 4, *PL*, t. XXXV, 1390 (= *Corpus Christianorum*, t. XXXVI, p. 13, 19) : « Philosophi... uiderunt hoc quod dicit Iohannes, quia per Verbum Dei facta sunt omnia (I, 3). Nam inueniuntur et ista in libris philosophorum ; et quia unigenitum (I, 14) filium habet Deus, per quem sunt omnia (I, 3) » ; *Civ. Dei*, X, 2, p. 449, 2, après citation textuelle de *Ioh.* I, 6-9 comme consonant avec Plotin, *Enn.* V, 1, 10, 10-18 et V, 6, 4, 16-22, éd. Bréhier, p. 28 et 116 : « In qua differentia satis ostenditur animam rationalem uel intellectualem, qualis erat in Iohanne, sibi lumen esse non posse (I, 8), sed alterius ueri luminis (I, 9) participatione lucere. Hoc et ipse Iohannes fatetur, ubi ei perhibens testimonium dicit : Nos omnes de plenitudine eius accepimus (I, 16). » Pour les références à Plotin, cf. P. Henry, *Plotin et l'Occident*, Louvain, 1934, p. 129-133.

(58) Augustin, *Conf.* VII, 20, 26, 1, p. 169 : « Sed tunc lectis Platonicorum illis libris... 'inuisibilia tua per ea quae facta sunt intellecta' conspexi et repulsus sensi, quid per tenebras animae meae contemplari non sinerer... Garriebam quasi peritus... Iam enim coeperam uelle uideri sapiens... et inflabar scientia. » Voir le texte de Justin, ci-dessus, p. 35, n. 17 : « ὥμην σοφὸς γεγονέναι ».

(59) Voir mon article *La première expérience augustinienne de l'extase*, dans *Augustinus Magister*, t. I, p. 53-57. En dépit du P. A. Solignac, dans *Archives de philosophie*, t. XIX, 1955, p. 93, n. 3, je crois devoir maintenir cette impression de découragement, aussi bref que l'on voudra.

(60) H. Delehaye, *Cyprien d'Antioche et Cyprien de Carthage*, dans *Analecta Bollandiana*, t. XXXIX, 1921, p. 314-332, montre que la confusion est commise aussi bien par Prudence, *Peristephanon*, XIII, 21-25, éd. Lavarenne, p. 186, que par Grégoire de Nazianze dans son Panégyrique de saint Cyprien (*Hom.* XXIV, *PG*, t. XXXV, 1170, prononcée en 379).

(61) *Acta sanctorum*, 26 septembre, t. VII, 204 C-221 D. Cette *Confessio* est analysée, du point de vue des cultes païens, par A.-J. Festugière, *La révélation d'Hermès Trismégiste*, t. I, Paris, 1944, p. 37-40 (il fournit la bibliographie, p. 369-373, et une traduction française de la version copte, p. 374-383).

(62) Augustin, *Conf.* I, 16-18, p. 21-25.

(63) *Ibid.* III, 2, 2-4, p. 46-48.

(64) *Ibid.* IV, 3, 4, 1-4, p. 68 ; VII, 6, 8, 1, p. 152.

(65) *Ibid.* IV, 2, 3, 14, p. 68 : « Sed uidelicet sacrificari pro me nollem daemonibus, quibus me illa superstitione ipse sacrificabam. »

(66) *Conuersio Cypriani* 10, dans *Acta sanctorum*, 26 *sept.*, t. VII, 202 C (version latine) : « Ingressus in ecclesiam sanctam quaerebat audire a sanctis Scrip-

turis uerbum consolationis et cum ingressus esset ad limen sanctae ecclesiae, qui psallebant exclamauerunt dicentes : 'Saluum fac seruum tuum sperantem in te' (*Ps.* LXXXV, 2)... Iterum Apostolus ait : 'Christus nos redemit de maledicto legis' (*Gal.* XIII, 13). Et iterum in sancto euangelio : 'Filius meus hic perierat et inuentus est' (*Luc* XV, 24). Et post hoc clamabat diaconus dicens : 'Procedite, catecumini'. Cyprianus autem sedebat. Et dicit ei Asterius diaconus : 'Surge et exi, Cypriane'. Cyprianus dicit ei : 'Seruus factus sum Christi'. » L'action de *Gal.* XIII, 13 est comparable ici à celle de *Rom.* XIII, 13-14 chez Augustin, *Conf.* VIII, 12, 29-30, p. 200-201.

(67) Commodien, *Instr.*, praef., v. 4-9 ; éd. Dombart, *CSEL*, t. XV, p. 5 ; II, 20, 1-2, p. 87 ; *Carm. Apol.*, v. 3-9, p. 115.

(68) Prudence, *Praef.*, v. 7-15, éd. Lavarenne, t. I, p. 1.

(69) Sedulius, *Epist. ad Macedonium*, *CSEL*, t. X, p. 3-4. La phrase, p. 3, 1 : « totoque nisu melioris *arbitrii* cultum inlustrati pectoris Deo dicaui, non praesumptione uirium *sarcinam* tantae molis arripiens, sed onus Christi, quod *leue* nimis est (cf. *Matth.* XI, 30), humili prorsus deuotione conplectens, culpa me scilicet arbitratus silentii non carere, si studiosae mentis officium, quod *uanitati* detulissem, ueritati denegarem » paraît inspirée de la conversion d'Augustin au moment où il vient de renoncer aux Vanités (*Conf.* IX, 1, 1, 16, p. 208).

(70) Le texte de Prudence est de l'an 405 ; le *floruit* de Sedulius se place entre 425 et 450 ; Commodien serait, selon une opinion qui me paraît s'accréditer de plus en plus, un auteur du v^e^ siècle et non du III^e^.

(71) E. Vischer, *Eine anstössige Stelle in Augustins Konfessionen*, dans *Harnackehrung*, Leipzig, 1921, p. 183-194 ; cf. mes *Recherches*, p. 52 et n. 1.

(72) Texte grec dans l'éd. Assemani des *Œuvres complètes*, t. VI (= t. III des *Opera graeca*), p. XXIII-XXXI ; traduction française par E. Le Blant, *Les Actes des martyrs*, dans *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXX, 1883, 2, p. 226-231. Voir aussi Ephrem, *Reprehensio sui ipsius*, t. IV des *Œuvres complètes* (= t. I des *Opera Graeca*), Rome, 1732, p. 119-144.

(73) Augustin, *Conf.* VI, 9, 15, p. 132-133.

(74) Anecdote contée à la première personne par Sarapio « instructionis gratia », puis rapportée par Abba Moïse à Cassien, *Conlationes*, II, 11, 1, *CSEL*, t. XIII, p. 49, 7.

(75) Augustin, *Conf.* VI, 7, 12, 17, p. 129.

(76) Athanase, *Vita Antonii* 55, *PG*, t. XXVI, 924 (traduction d'Évagre) : « Peccata nostra fideliter describentes digeramus in ordinem. Tunc uero annotatio delictorum fratrum uidebitur oculi. Si timebimus peccati ceras conscias, ipsi nos arguent apices » ; cf. la *Vita s. Basilii* 10, *PL*, t. LXXIII, 307 D, où une femme dévergondée jette aux pieds du saint un papyrus contenant la liste de tous les péchés commis depuis son adolescence.

(77) Augustin, de son côté, imagine souvent quel jugement porteront sur ses aveux les lecteurs des *Confessions*, notamment les *fratres* ou *spiritales* ; cf. *Conf.* II, 16, 15, 16, p. 40 ; IV, 1, 1, 16, p. 66 ; V, 10, 20, 36, p. 110 ; IX, 12, 33, 10, p. 235 ; X, 34, 51, 3, p. 278 ; X, 37, 62, 5, p. 287.

(78) *Act.* IX, 1-19.

(79) *Act.* XXII, 6-16 et XXVI, 4-18.

(80) Augustin, *Conf.* III, 8, 16, 24, p. 58 : « Aduersus stimulum calcitrantes » ; cf. *Act.* IX, 5 et XXVI, 14.

(81) *Act.* XXII, 6-7 (Vulgate) : « subito de caelo circumfulsit me lux copiosa et decidens in terram audiui uocem dicentem mihi... » ; XXVI, 13-14 : « Die media in uia uidi, rex, de caelo supra splendorem solis circumfulsisse me lumen, et

eos qui mecum simul erant ; omnesque nos cum decidissemus in terram, audiui uocem loquentem mihi... » ; cf. Augustin, *Conf.* VIII, 12, 28, 13, p. 199 : « Straui me nescio quo modo... Et ecce audio uocem de uicina (diuina *S*) domo cum cantu dicentis... » La leçon *diuina* correspond mieux à *de caelo.*

(82) *Act.* XXII, 9 : « Et qui mecum erant lumen quidem uiderunt, uocem autem non audierunt eius qui loquebatur mecum » ; de même le *indicaui Alypio* (*Conf.* VIII, 12, 30, 2, p. 200) montre qu'Alypius n'a pas entendu la voix.

(83) *Act.* XXII, 16 ; cf. *Conf.* IX, 6, 14, 3, p. 219.

(84) *Sermo* CCCXI, 7, 7, *PL*, t. XXXVIII, 1416 : « Mutati sunt piscatores, mutati sunt postea etiam plurimi senatores : *mutatus* est Cyprianus, cuius hodie memoriam frequentamus. Ipse scribit, ipse testatur, cuius uitae fuerit aliquando, quam nefariae, quam impiae, quam improbandae ac detestandae. Audiuit cantantem, aptauit se cantico bono, aptauit se cantico nouo. »

(85) A. Kunzelmann, *Die Chronologie der Sermones des heiligen Augustinus*, dans *Miscellanea Agostiniana*, t. II, 1931, p. 514.

(86) *Sermo* CCCXII, 2, 2, *PL*, t. XXXVIII, 1420 : « Hoc enim deserente quondam mortua, *tenebrosa*, deformis, sterilis *fluctuabat*, antequam credidisset in Christum. Quid enim ei pagano proderat eloquentia, qua tanquam poculo pretioso et bibebat mortiferos et propinabat errores? Cum autem benignitas et humanitas illuxit Saluatoris nostri Dei (cf. *Tit.* III, 4), mundauit eum credentem sibi a saecularibus cupiditatibus et fecit uas in honorem utile domui suae, ad omne opus bonum paratum (*II Tim.* II, 2). Nec ille tanquam ingratus haec tacuit. Absit enim ut cognoscens Deum non sicut Deum glorificaret : sed gratias egit (*Rom.* I, 21), pristina sua non impie resorbens, quae uomuerat (*Prov.* XXVI, 11), sed pie recolens quae *mutauerat.* Scribens enim ad amicum suum, ut et ipse ex tenebris, quod erat in se, fieret *lux* in Domino : 'Ego, inquit, cum in *tenebris* atque in nocte caeca iacerem cumque in salo iactantis saeculi nutabundus ac dubius uestigiis oberrantibus *fluctuarem* uitae meae nescius, ueritatis ac *lucis* alienus'. Et paulo post : 'Nam ut ipse, inquit, plurimis uitae meae prioris erroribus implicatus tenebar, quibus exui me posse non crederem, sic uitiis adhaerentibus obsecundans eram et desperatione meliorum malis meis uelut iam propriis ac uernaculis adfauebam'. » Les deux passages cités ici sont tirés textuellement de Cyprien, *Ad Donatum*, c. 4, *CSEL*, t. III, 1, p. 5, 1 et c. 5, p. 5, 21. Les termes soulignés proviennent de ces passages ou du contexte immédiat (p. 5, 8 *mutaret*).

(87) Kunzelmann, *art. cit.*, p. 514.

(88) Augustin, *De doctrina christiana*, IV, 14, 31, *PL*, t. XXXIV, 102 : « Est tale aliquid in epistola beatissimi Cypriani, quod ideo puto uel accidisse uel consulto factum esse, ut sciretur a posteris quam linguam doctrinae Christianae sanitas ab ista redundantia reuocauerit et ad eloquentiam grauiorem modestioremque restrinxerit ; qualis in eius consequentibus litteris secure amatur, religiose appetitur, sed difficillime impletur. Ait ergo quodam loco : 'Petamus hanc sedem : dant secessum uicina secreta, ubi dum erratici palmitum lapsus pendulis nexibus per arundines baiulas repunt, uiteam porticum frondea tecta fecerunt'. Non dicuntur ista nisi mirabiliter affluentissima fecunditate facundiae, sed profusione nimia grauitati displicent... Quapropter iste uir sanctus et posse se ostendit sic dicere, quia dixit alicubi, et nolle, quoniam postmodum nusquam. » La citation est tirée de l'*Ad Donatum*, c. 1, p. 3, 12. M. Pellegrino, *Reminiscenze agostiniane della Vita et Passio Cypriani*, dans *Augustinus Magister*, t. I, p. 209, n. 1, note qu'Augustin, *Sermo Guelferb.* XXVI, 2, dans *Misc. Agost.*, t. I, p. 530-531, omet l'*Ad Donatum* du catalogue des œuvres de Cyprien selon Pontius, *Vita Cypriani*, qui le mentionnait, c. 7, *CSEL*, t. III, 3, p. xcvii, 11, sous la forme : « Quis emolumentum gratiae per fidem proficientis ostenderet. » Contrairement à G. Morin,

Une liste des traités de saint Cyprien dans un sermon inédit de saint Augustin, dans *Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétienne*, t. IV, 1914, p. 21, n. 1, je ne saurais attribuer l'omission à ce qu'Augustin juge l'*Ad Donatum* peu digne de Cyprien à cause du ton ampoulé. Elle pourrait plutôt tenir à ce qu'Augustin considère l'*Ad Donatum* comme une *epistula*, non un *libellus*. Mais y a-t-il vraiment omission? La phrase de la *Vita Cypriani*, p. 530, 26 : « Alios itaque docendo praemisit imitandos », qui précède le catalogue, peut désigner l'*Ad Donatum*, première œuvre de Cyprien (cf. *Ad Donatum*, c. 6, p. 8, 10 : « lucem tibi ad cognitionem dabo, malorum caligine abstersa operti saeculi tenebras reuelabo »).

Une autre allusion textuelle à l'*Ad Donatum*, c. 7, p. 9, 6 : « Quid illud, oro te, quale est, ubi se *feris* obiciunt, quos nemo *damnauit*... Viuentes in ultroneum funus ornantur, malis suis miseri et gloriantur. Pugnant ad bestias *non crimine*, sed furore », figure chez Augustin, *Sermo ad catechumenos* II, 5, *PL*, t. XL, 639 (à propos des amphithéâtres) : « Vbi, sicut ait beatissimus Cyprianus, uoluntas noxia ad *feras* homines *nullo crimine damnat.* » Mais ce sermon est probablement inauthentique (œuvre de Quodvultdeus, selon Franses).

(89) P. Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. II, p. 266 : « Il y a dans cet opuscule une grande nouveauté. Les pages sur la conversion de Cyprien, qui marquent presque l'avènement d'un genre littéraire, annoncent directement les *Confessions* de saint Augustin. » Monceaux rapproche seulement chez l'un et l'autre : passion du plaisir ; impossibilité de croire à un renouvellement ; Grâce fulgurante ; rappel sous forme d'actions de grâces.

(90) Minucius Felix, *Octauius*, II, 3, éd. Waltzing, p. 2 :

« Placuit Ostiam *petere*, *amoenissimam* ciuitatem, quod esset corpori meo siccandis umoribus de marinis lauacris *blanda* et adposita curatio. Sane et ad *uindemiam* feriae iudiciariam curam relaxauerant. *Nam id temporis* post aestiuam diem in temperiem semet *autumnitas* dirigebat. Itaque cum diluculo ad mare inambulando litori pergeremus, ut et *aura* adspirans *leniter* membra uegetaret... »

Cyprien, *Ad Donatum* 1, *CSEL*, t. III, 1, p. 3, 3 :

« Bene admones, Donate carissime : *nam* et promisisse me memini et reddendi tespestiuum prorsus *hoc tempus* est, quo indulgente *uindemia* solutus animus in quietem sollemnes ac statas anni fatigantis inducias sortiatur. Locus etiam cum die conuenit, et mulcendis sensibus ac fouendis ad *lenes auras blandientis autumni* hortorum facies *amoena* consentit : hic iocundum sermonibus diem ducere et studentibus fabulis in diuina praecepta conscientiam pectoris erudire. Ac ne loqui nostrum arbiter profanus impediat aut clamor intemperans familiae strepentis obtundat, *petamus* hanc sedem. Dant secessum uicina secreta, ubi dum erratici palmitum lapsus nexibus pendulis per harundines baiulas repunt, uiteam porticum frondea tecta fecerunt. Bene hic studia in aures damus, et dum in arbores et in uites uidemus, oblectante prospectu oculos *amoenamus*, animam simul et auditus instruit et pascit obtutus. »

Le rapprochement ci-dessus est d'autant plus vraisemblable que Cyprien, dans le *Quod idola dii non sint*, qu'il écrivit aussitôt après, pille constamment l'*Octauius* (cf. M. Schanz, *Röm. Lit.*, t. III, p. 355). D'autre part, H. Koch, *La soprav-*

vivenza di Cipriano nell'antica letteratura cristiana, dans *Ricerche religiose*, t. VIII, 1932, p. 318, sans traiter du rapport entre l'*Ad Donatum* et les *Confessions*, admet que le « Bene admones » initial a pu influer sur le *Contra Acad.* I, 4, 12.

(91) Ennode, CCCXXXIV, *Epist. ad Maximum* VII, 20, dans *MHG, Auct. ant.*, t. VII, p. 245, 7 : « Iustum esse coniciens, dum uineta uberem tribuunt liquorem, me sobriam alloqui cum iucunda hilaritate personam. Solue ergo Pythagoricam taciturnitatem et mecum peritiae et facundiae tuae bona partire. Sit inter nos felicium uindemiarum uice conloquium, currant dulcia musta sermonum. »

(92) Cf. R. Hirzel, *Der Dialog*, Leipzig, 1895, notamment à propos des dialogues cicéroniens.

(93) Augustin, *Conf.* IX, 2, 2, 7, p. 209 : « Et opportune iam paucissimi dies supererant ad uindemiales ferias » ; IX, 2, 2, 3, 11, p. 210 : « iactantiae simile uidebatur non opperiri tam proximum feriarum tempus..., uindemialium diem praeuenire » ; IX, 5, 13, 1, p. 218 : « Renuntiaui peractis uindemialibus... » Les mots *opportune*, *tempus* évoquent le *tempestiuum... tempus* de Cyprien.

(94) Augustin, *Conf.* VIII, 6, 15, 10 et 43, p. 188-189 ; cf. mes *Recherches*, p. 197 et n. 1.

(95) Augustin, *Conf.* VIII, 8, 19, 15, p. 192 : « Hortulus quidam erat hospitii nostri... »

(96) Le jardin de Milan, propriété d'un simple particulier, n'a sûrement pas une superficie aussi ample que celle des *horti* de Cyprien, riche domaine des faubourgs de Carthage (ajouter aux références de Monceaux, *op. cit.*, t. II, p. 262-263, Augustin, *Sermo Guelferb.* XXVIII, 6, dans *Misc. Agost.*, t. I, p. 540, 26, passage relatif à l'arrestation de Cyprien : « Secesserat enim in hortos suos causa persecutionis, sicut Dominus post cenam in monte Oliueti oleum pacis rigauit et fouit »), ou celle des *horti* (impériaux?) de Trèves.

(97) Texte cité ci-dessus, p. 41, n. 88.

(98) Pour mon sentiment à ce sujet, voir les *Recherches sur les « Confessions »*, p. 193, et *Augustinus magister*, t. III, p. 45.

(99) Cyprien, texte cité ci-dessus, p. 42, n. 90 : « Ac ne loqui nostrum arbiter profanus *impediat* aut clamor intemperans familiae strepentis obtundat, petamus hanc *sedem* : dant *secessum* uicina *secreta* » ; Augustin, *Conf.* VIII, 8, 19, 17, p. 192 : « Illuc me abstulerat tumultus pectoris, ubi nemo *impediret* ardentem litem, quam mecum aggressus eram... *Abscessi* ergo in hortum et Alypius pedem post pedem. Neque enim *secretum* meum non erat, ubi ille aderat. *Sedimus* quantum potuimus remoti ab aedibus » ; VIII, 12, 28, 5, p. 199 : « Surrexi ab Alypio — solitudo mihi ad negotium flendi aptior suggerebatur — et *secessi* remotius, quam ut posset mihi onerosa esse etiam eius praesentia. » Il est peu vraisemblable, puisqu'Augustin s'éloignait de sa maison, puis d'Alypius, afin d'obtenir silence et recueillement, qu'il soit allé se placer à proximité d'une maison bruyante où jouaient de petits voisins (hypothèse de ceux qui lisent *de uicina domo* et entendent cette expression d'une maison matérielle).

(100) Sur l'acception technique, et bientôt monastique, de *secedere*, cf. Cassien, *Conlationes* X, 6, 4, *CSEL*, t. XIII, p. 292, 24 : « ab omni inquietudine et confusione turbarum similiter secedamus » ; XVIII, 6, 2, p. 511, 25 : « perfectionis... sectatores anachoretae, id est secessores, merito nuncupantur » ; L. Th. A. Lorié, *Spiritual terminology in the Latin translations of the Vita Antonii*, dans *Latinitas Christianorum primaeua*, t. XI, Nijmegen, 1955, p. 59-60.

(101) Augustin, *Ciu. Dei* XVIII, 18, *CSEL*, t. XL, 2, p. 290, 5 : « Apuleius in libris, quos Asini aurei titulo inscripsit, sibi ipsi accidisse, ut accepto ueneno humano animo permanente asinus fieret, aut indicauit aut finxit » ; *Epist. ad Mar-*

cellinum CXXXVIII. 4. 19. *CSEL.* t. XLIV. p. 146, 13 : « Apuleius, ... qui nobis Afris Afer est notior. » Il a lu d'Apulée, outre les *Métamorphoses*, l'*Apologie* et le *De deo Socratis*, qu'il analyse longuement au livre IX de la *Cité de Dieu*.

(102) Apulée, *Métam.*, XI, 15, 1, éd. Robertson, p. 151 :

« Multis et uariis exanclatis laboribus magnisque *tempestatibus* et maximis actus *procellis* ad portum Quietis et aram Misericordiae tandem, Luci, uenisti. Nec tibi natales ac ne dignitas quidem uel ipsa, qua flores, *doctrina* profuit, sed *lubrico* uirentis aetatulae ad seruiles *delapsus* uoluptates curiositatis *improsperae* sinistrum praemium reportasti. »

XI, 22, 6, p. 159 : « *Quid*, inquit, iam nunc *stas* otiosus teque ipsum demoraris? Adest tibi dies uotis adsiduis exoptatus. »

XI, 24, 7, p. 162 : « Prouolutus denique ante conspectum deae et facie mea diu detersis uestigiis eius, *lacrimis obortis*, singultu crebro sermonem interficiens et uerba deuorans aio... »

XI, 27, 6, p. 164 : « Sublata est ergo post tam manifestam deum uoluntatem *ambiguitatis* tota *caligo*. »

XI, 29, 3, p. 166 : « Quo me *cogitationis aestu fluctuantem* ad instar insaniae percitum sic instruxit nocturna diuinatione clemens imago. »

Augustin, *Conf.* VIII, 12, 28, 3, p. 199 :

« *Oborta* est *procella* ingens ferens ingentem imbrem *lacrimarum*. »

De beata uita I, 2, p. 89, 26 : « *Improspera* et, si parum est, saeuiens omnino *tempestas* ad certa et solida gaudia... perducat » ; I, 12, p. 92, 12 : « ... optatae tranquillitati uel quassatam nauem fessamque perducerem. »

Conf. VIII, 8, 19, 6, p. 191 : « Et nos cum *doctrinis* nostris sine corde, ecce ubi uolutamur in carne et sanguine ! »

IV, 2, 2, 7, p. 67 : « Deus, uidisti de longinquo *lapsantem in lubrico*. »

VIII, 11, 27, 15, p. 198 : « *Quid* in te *stas* et non stas? »

VIII, 12, 28, 21, p. 199 : « Quamdiu, quamdiu cras et cras? »

II, 2, 27, p. 31 : « *caligo* libidinis » (cf. *Civ. Dei* VI, 5 : « sine *caligine* ullius *ambiguitatis* »).

VIII, 12, 29, 29, p. 200 : « Omnes dubitationis tenebrae diffugerunt. »

VI, 6, 9, 16, p. 126 : « ... cor meum *cogitationum* tabificarum febribus *aestuaret* » ; II, 2, 3, 4, p. 31 : « *exaestuarent fluctus* » ; VII, 7, 11, 3, p. 156 : « *fluctibus cogitationis* auferri. »

Bien entendu, beaucoup de ces métaphores ne sont pas propres à Apulée ; celle de la tempête et du port se retrouve chez Cicéron, *Tusc.* V, 2, 5, éd. Fohlen, p. 108. Songeons en revanche qu'*improsper* est un mot très rare et qu'Augustin, *Civ. Dei*, IX, 3, cite textuellement Apulée, *De deo Socratis*, 12 : « per omnes *cogitationum aestus fluctuare* (daemones) ».

(103) Sur l'importance capitale, dans la conception augustinienne de la conversion, du dilemme : pouvoir, ne pouvoir pas, cf. les textes des *Enarrationes in Psalmos* allégués dans mon article *Source chrétienne...*, p. 197-198. L'idée remonte, d'ailleurs, au delà de Cyprien, jusqu'à Luc XVIII, 27 : « Quae apud homines impossibilia, apud Deum possibilia sunt. »

(104) Cyprien, *Ad Donatum* 3, p. 5, 1 :

« Ego cum in *tenebris* atque in nocte caeca iacerem cumque in salo iactantis saeculi *nutabundus ac dubius* uestigiis oberrantibus *fluctuarem*, uitae meae

Augustin, *Conf.* VIII, 1, 1, 17, p. 175 :

« De mea uero temporali uita *nutabant* omnia. »

VIII, 12, 29, 29, p. 200 : « *dubitationis tenebrae* diffugerunt ».

nescius, ueritatis ac *lucis* alienus, difficile prorsus ac durum pro illis tunc moribus opinabar, quod in salutem mihi diuina indulgentia pollicebatur, ut quis *renasci* denuo posset utque in *nouam uitam* lauacro aquae salutaris animatus, quod prius fuerat, exponeret et corporis licet manente conpage hominem animo ac mente *mutaret*. 'Qui *possibilis*, aiebam, tanta *conuersio*, ut repente ac perniciter exuatur, quod uel genuinum situ materiae naturalis obduruit, uel usurpatum diu senio uetustatis inoleuit? Alta haec et profunda penitus radice sederunt...'

4 Haec egomet saepe mecum. Nam et ipse quam plurimis uitae prioris erroribus inplicatus *tenebar*, quibus exui me posse non crederem : sic uitiis adhaerentibus obsecundans eram, desperatione *meliorum* malis meis uelut iam propriis ac uernaculis et fauebam. Sed postquam undae genetalis auxilio superioris aeui labe detersa in expiatum pectus ac purum desuper se *lumen infudit* postquam caelitus spiritu hausto in nouum me hominem natiuitas secunda reparauit, mirum in modum protinus *confirmare* se *dubia*, patere clausa, *lucere tenebrosa*, facultatem dare quod prius difficile uidebatur, geri *posse* quod *inpossibile* putabatur... In proprias laudes odiosa iactatio est : quamuis non iactatum esse possit, sed gratum, quicquid non uirtuti hominis adscribitur, sed de *Dei munere* praedicatur... Dei est, inquam, Dei omne quod *possumus*... Sit tantum timor innocentiae custos..., ne accepta *securitas* indiligentiam pariat. »

V, 14, 25, 11, p. 114 : « *dubitans* de omnibus atque inter omnia *fluctuans* ».

IX, 6, 14, 3, p. 219 : « Placuit et Alypio *renasci* in te mecum. »

VIII, 6, 15, 31, p. 188 : « Turbidus parturitione *nouae uitae*. »

VIII, 12, 29, 5, p. 200 : « Statimque *mutato* uultu. »

VIII, 11, 27, 13, p. 198 : « ... quasi diceret (Continentia) : 'Tu *non poteris*, quod isti, quod istae? An uero isti et istae in se ipsis *possunt* ac non in Domino deo suo? »

VIII, 12, 30, 19, p. 201 : « *Conuertisti* enim me ad te. »

VI, 10, 17, 16, p. 135 : « Et hoc crebro dicebamus. »

VIII, 11, 25, 3, p. 197 : « (uinculo) iam exiguo *tenebar*. Sed *tenebar* tamen. »

VIII, 6, 15, 36, p. 189 : « Decreuitque *meliora*. »

VIII, 12, 29, 27, p. 200 : « Statim quippe cum fine huiusce sententiae quasi *luce securitatis infusa*. »

VIII, 12, 30, 9, p. 201 : « *Firmatus* est. »

IX, 6, 14, 10, p. 219 : « *Munera tua* tibi confiteor. »

G. Bardy, *La conversion au christianisme*, p. 151, n. 1, rapprochait sans raison précise, de cette page de Cyprien, Augustin, *Conf.* VIII, 5, 10-12.

(105) A.-J. Festugière, *L'expérience religieuse du médecin Thessalos*, dans *Revue biblique*, t. XLVIII, 1939, p. 46.

(106) Tertullien, *De anima* IX, 4, éd. Waszink, p. 11, 9 : « Est hodie soror *apud nos* reuelationum charismata sortita, quas in ecclesia inter dominica sollemnia *per ecstasin* in spiritu patitur ; conuersatur cum angelis, aliquando etiam cum Domino, et *uidet et audit* sacramenta et quorundam corda dinoscit et medicinas desiderantibus sumit. Iamuero prout Scripturae leguntur aut psalmi canuntur aut allocutiones proferuntur aut petitiones delegantur, ita inde materiae uisionibus subministrantur. Forte nescio quid de anima disserueramus, cum ea soror

in spiritu esset. Post transacta sollemnia dimissa plebe, quo usu solet nobis renuntiare quae uiderit (nam et diligentissime digeruntur, ut etiam probentur), 'inter ceteras, inquit, ostensa est mihi anima corporaliter, et spiritus uidebatur, sed non inanis et uacuae qualitatis, immo quae etiam teneri repromitteret, tenera et lucida et aerii coloris et forma per omnia humana. Hoc uisio' » ; cf. *Ad uxorem* I, 4, *PL*, t. I, 1280 B : « Malunt enim (sorores) Deo nubere, Deo speciosae, Deo sunt puellae ; cum illo uiuunt, cum illo sermocinantur. »

(107) Comme semblent dire P. DE LABRIOLLE, *La crise montaniste*, p. 358, et WASZINK, *éd. cit.*, p. 167, à propos du *apud nos*. Mais celui-ci se retrouve aussi bien dans le texte ci-après de Cyprien, qui n'était sûrement pas montaniste.

(108) CYPRIEN, *Epist.* XVI, 4, p. 520, 6 : « Praeter nocturnas uisiones per dies quoque impletur *apud nos* spiritu sancto puerorum innocens aetas, quae *in ecstasi uidet* oculis *et audit* et loquitur ea quibus nos Dominus monere et instruere dignatur. » Les mots soulignés indiquent d'emblée un étroit rapport avec le texte de Tertullien. Sur les visions de Cyprien, cf. A. HARNACK, *Cyprian als Enthusiast*, dans *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, t. III, 1902, p. 117-191 ; A. D'ALÈS, *Le mysticisme de saint Cyprien*, dans *Revue d'ascétique et de mystique*, t. II, 1921, p. 256-257.

(109) G. VAN BEEK, éd. de la *Passio Perpetuae*, dans *Florilegium patristicum*, t. XLIII, Bonn, 1938, p. 2 ; cf. *Passio Mariani* 1, p. 47, 6 : « Et nobis quoque hoc praedicandae gloriae suae munus Dei testes nobilissimi reliquerunt... Praelium suum... in notitiam fraternitatis per nos uenire iusserunt » ; *Passio Montani* 12, p. 78, 4 : « Haec omnes de carcere simul scripserant » ; 21, p. 84, 1 : « Et hic effectum est, ut iuberet haec scribi et ad propria uerba coniungi. Addi quoque ostensiones suas uoluit, quarum pars ad moram bidui pertineret. »

(110) *Passio Perpetuae*, II, 3, p. 10, 11 : « Haec ordinem totum martyrii sui iam hinc ipsa narrauit, sicut conscriptum manu sua et suo sensu reliquit : 'Cum adhuc, inquit, cum prosecutoribus essemus... » Cette narration autobiographique se termine en X, 15, p. 38, 5 : « Hoc usque in pridie muneris egi ; ipsius autem muneris actum, si quis uoluerit, scribat'. Sed et Saturus benedictus hanc uisionem suam edidit, quam ipse conscripsit : 'Passi, inquit, eramus...'. » La Vision de Saturus se termine à son tour en XIV, 1, p. 44, 15 : « Hae uisiones insigniores ipsorum martyrum beatissimorum Saturi et Perpetuae, quas ipsi conscripserunt. »

(111) Sur ces visions en général, cf. E. Le Blant, *Les persécuteurs et les martyrs aux premiers siècles de notre ère*, Paris, 1893, p. 88 et suiv., chapitre intitulé : « Les songes et visions des martyrs. »

(112) *Passio Marculi*, *PL*, t. VIII, 763 AB : « Videbam, inquit... Neque enim aliquid est quod obscurum aut ambiguum in hac reuelatione uideatur. »

(113) MACROBIUS, *Passio Maximiani*, *PL*, t. VIII, 771 B, texte cité ci-dessous, p. 47, n. 118.

(114) *Passio Mariani* 6, éd. P. Franchi de' Cavalieri, dans *Studi e testi*, t. III, 1900, p. 53, 7 (*ostensum* conté par Marianus à l'hagiographe) : « Tunc exauditur mihi uox clara et inmensa dicentis : 'Marianum applica'. *Et ecce* ex inprouiso mihi sedens ad dexteram eius iudicis Cyprianus apparuit, et porrexit manum et leuauit me in altiorem catastae locum et arrisit et ait : 'Veni, sede mecum'... *Et ecce* subito ab oculis nostris ille iudex recessit. » Voir aussi les textes cités ci-dessous, p. 48, n. 125.

(115) *Passio Montani* 21, éd. P. Franchi de' Cavalieri, dans *Römische Quartalschrift*, *Supplementheft* III, 8, Roma, 1898, p. 84, 3 : « Cum adhuc, inquit, epis-

copus noster solus passus fuisset, ostensum est mihi hoc *quasi* Cyprianum ipsum interrogarem... » ; voir aussi le texte de la *Vita Cypriani*, cité ci-dessous, n. 118, et le texte de la *Passio Mariani*, cité ci-dessous, n. 119.

(116) Ce que souligne bien le *uidet et audit* des textes de Tertullien et Cyprien cités ci-dessus, p. 45, n. 106, et p. 46, n. 108.

(117) Outre le *arrisit* du texte cité ci-dessus, p. 46, n. 114, cf. *Passio Perpetuae* VIII, 4, p. 32, 1 (Dinocrate au Paradis apparaît à Perpétue) : « Et satiatus accessit de aqua *ludere* more infantium gaudens » ; XII, 7, p. 42, 5 (Vision de Saturus) : « Et dixerunt nobis seniores : 'Ite et *ludite*'. Et dixi Perpetuae : 'Habes quod uis'. Et dixit mihi : 'Deo gratias, ut quomodo in carne *hilaris* fui, *hilarior* sim et hic modo' » ; *Passio Montani* 13, p. 78, 25 : « Erat illic uidere martyres Christi felicitatem gloriae suae uultus *hilaritate* testantes. » Sur l'*hilaritas* dans l'au-delà, cf. Franchi de' Cavalieri, *Passio Montani*, p. 36, n. 2. Jeunesse, jeu et *hilaritas* sont déjà liés dans les Visions et Préceptes du *Pasteur* d'Hermas, notamment *Simil.* IX, 11, 4-5, éd. A. Lelong, p. 252 (à propos des vierges qui construisent la tour de l'Église) : « Αὐταὶ ἤρξαντό με καταφιλεῖν καὶ περιάγειν κύκλῳ τοῦ πύργου καὶ παίζειν μετ' ἐμοῦ. Κἀγὼ ὡσεὶ νεώτερος ἐγεγόνειν καὶ ἠρξάμην καὶ αὐτὸς παίζειν μετ' αὐτῶν· αἱ μὲν γὰρ ἐχόρευον, αἱ δὲ ὠρχοῦντο, αἱ δὲ ᾖδον· ἐγὼ δὲ σιγὴν ἔχων μετ' αὐτῶν κύκλῳ τοῦ πύργου περιεπάτουν καὶ ἱλαρὸς ἤμην μετ' αὐτῶν » ; *Mand.* X, 3, 1, p. 116 : « ἔνδυσαι οὖν τὴν ἱλαρότητα τὴν πάντοτε ἔχουσαν χάριν παρὰ τῷ θεῷ καὶ... ἐντρύφα ἐν αὐτῇ. Πᾶς γὰρ ἱλαρὸς ἀνὴρ ἀγαθὰ ἐργάζεται καὶ ἀγαθὰ φρονεῖ » (cf. *Ecclesiastic.* XXVI, 4 ; *Rom.* XII, 8). Un ou plusieurs νεανίσκοι apparaissent dans la *Visio* II, 4, 1, p. 22 ; III, 1, 6, p. 26 ; III, 4, 1, p. 34 ; III, 10, 7, p. 54.

(118) *Passio Montani* 8, p. 75, 15 (Vision de la « sœur » Quartillosia, faisant suite à l'apparition de son fils récemment martyrisé) : « Et post hunc introiuit *iuuenis* mirae magnitudinis, portans phialas singulis manibus lacte plenas, et ait : 'Bono animo estote, memoratus est uestri Deus' » ; *Passio Mariani* 7, p. 54, 13 : 'Vidi, inquit, *iuuenem* inenarrabili et satis ampla magnitudine...' et ait : 'Sequimini me cito' » ; 12, p. 60, 6 : « Videre se tamen mira quaedam loquebantur, quod sibi apparerent equi desuper niueo colore candentes, quibus ueherentur *iuuenes* candidati (cf. *Apoc.* XIX, 14) » ; *Vita Cypriani* 12, p. CIII, 6 : « Apparuit mihi, inquit (Cyprianus), nondum somni quiete sopito *iuuenis* ultra modum hominis inormis, qui cum me *quasi* ad praetorium duceret... » (p. CIV, 5, 9 et 14, cette vision est qualifiée *reuelatio* ou *ostensum*) ; *Passio Maximiani*, *PL*, t. VIII, 771 B : « De cuius uictoria protinus *iuuenis* mirae claritudinis uisus est triumphare et coronam subinde radiatam capiti eius imponere. »

(119) *Passio Montani* 7, p. 74, 15 : « Nam Victori commartyri nostro, qui statim post hanc uisionem passus est, ostensum est hoc : 'Videbam, inquit, *puerum* huc in carcerem introisse, cuius fuit uultus perlucidus super splendorem inenarrabilem, qui nos deducebat per omnia loca ut exiremus' ; egredi tamen non potuimus et ait mihi : 'Adhuc modicum laboratis, quia nunc impedimini ; sed confidite quia ego uobiscum sum » (l'éd. Franchi, p. 34, n. 2, montre bien que ce *puer* est un ange, non le Christ) ; *Passio Mariani* 11, p. 58, 20 : « Quo cum ego et Marianus *quasi* ad agapen spiritu dilectionis et caritatis raperemur, adcucurrit nobis obuius *puer*, quem constabat esse alterum ex geminis ante triduum cum matre conpassis, corona rosea circumdatus et in manu dextera palmam uiridissimam praeferens et : 'Quid properatis? inquit. Gaudete et exultate, cras enim nobiscum et ipsi cenabitis' » ; *Passio Perp.* X, 6, p. 34, 11 : « Veniunt et ad me *adolescentes* decori. »

(120) Le mot *monere* figure dans le texte cité ci-dessus, p. 46, n. 108 ; cf. *Passio*

Mariani 11, p. 77, 6 : « Et hoc non quasi non *admoniti* dicimus aut sine diuina ostensione suggerimus. »

(121) *Passio Perpetuae* X, 4, p. 34, 6 : « Noli pauere » ; *Passio Mariani* 7, p. 54, 18, le *iuuenis* dit à Marianus : « Sequimini me cito », comme Cyprien lui avait dit en songe, au chapitre précédent : « Veni, sede mecum » (textes cités ci-dessus, p. 46-47, n. 114 et 118). Voir aussi le « Sequere me », ci-dessous, p. 49, n. 125 ; le « Ite et ludite », ci-dessus, p. 47, n. 117 ; le « Gaudete et exultate », ci-dessus, p. 47, n. 119 ; le « Confidite », ci-dessus, p. 47, n. 119 ; le « Bono animo estote », ci-dessus, p. 47, n. 118. Ce genre d'admonition est usuel, même en dehors des textes africains, et remonte très haut dans le temps ; cf. Hermas, *Pastor*, *Visio* I, 4, 3, éd. A. Lelong, p. 14 : « ἱλαρὰ δὲ ἀπῆλθεν καὶ ὑπάγουσα λέγει μοι· Ἀνδρίζου, Ἑρμᾶ » ; II, 1, 3, éd. Funk, p. 425, 15 : « Accipe et reddes mihi » ; *Passio Polycarpi*, ap. Eusèbe-Rufin, IV, 15, 17, éd. Schwartz, dans *GCS*, p. 343, 13 : « Vox de coelo delapsa est : 'Fortis esto, Polycarpe, et uiriliter age' » (le texte grec est encore plus concis : « Ἀνδρίζου καὶ ἴσχυε » (cf. *Iosue*, I, 9) ; *Acta ss. Seueri et Memnonis* 3, dans *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 193 : « Ἀνδρίζου καὶ ἴσχυε » ; *Passio ss. Sergii et Bacchi* 12, *Ibid.*, t. XIV, 1895, p. 384, un ange dit : « Θαρσεῖτε καὶ ἀγωνίζεσθε » ; *Passio s. Calliopii*, dans *Acta Sanctorum*, avril, t. I, p. lxxii : « Ἀνάβαινε » ; *Passio Sozontis*, *Ibid.*, septembre, t. III, p. 18 C : « Confide » ; *Acta Glyceriae*, *Ibid.*, mai, t. III, p. 191 A : « Veni cum pace » ; *Passio Timothei et Maurae* 17, *Ibid.*, mai, t. I, 3e éd., p. 383 A : « Hoc accipiens bibe » (dit un démon déguisé en ange) ; *Passio Procopii* 75, *Ibid.*, juillet, t. II, p. 576 : « Vocem audiuit de coelo, quae fiduciam ipsi dabat. »

(122) Augustin, *Sermo* CCLXXXI, 2, 2, *PL*, t. XXXVIII, 1284 : « Delectat autem piam mentem tale spectaculum contueri, quale sibi beata Perpetua de se ipsa reuelatum esse narrauit, uirum se factam certasse cum diabolo » (cf. *Passio Perp.* X, 7, p. 34, 12) ; CCLXXX, 1, *PL*, t. XXXVIII, 1281 : « Exhortationes earum in diuinis reuelationibus... audiuimus ; ... *calcatus* est ergo *draco* pede casto et uictore uestigio, cum erectae demonstrarentur *scalae*, per quas beata Perpetua iret ad Deum » (cf. *Passio Perp.* IV, 67, p. 18, 8 et suiv.) ; *De anima et origine* I, 10, 12, *PL*, t. XLIV, 481 : « De fratre autem sanctae Perpetuae Dinocrate, nec scriptura ipsa canonica est nec illa sic scripsit, uel quicumque illud scripsit, ut illum puerum qui *septennis mortuus* fuerat, sine baptismo diceret esse defunctum » (cf. *Passio Perp.* VII, 5, p. 28, 11) ; *Enarr. in Ps.* XLVII, 13, *PL*, t. XXXVI, 541 : « ... quam multos parentes filii prohibebant mori, sicut nouimus et legimus in passione beatae Perpetuae » (cf. *Passio Perp.* III, 1, p. 10, 15). La vision de Perpétue est commentée aussi par Quodvultdeus, *Sermo de tempore barbarico*, V, 6, *PL*, t. XL, 703 : « Sed tamdiu haec Perpetua lactauit, quamdiu acciperet ab illo pastore simul et patre buccellam lactis » (cf. *Passio Perp.* IV, 8-9, p. 20).

(123) Augustin, *Sermo* CCLXXXIV, *PL*, t. XXXVIII, 1288-1293, *in natali martyrum Mariani et Iacobi*, précédé de quelques lignes d'annonce imprimées dans *Misc. Agost.*, t. I, p. 719, 19 (*Additamenta ad sermones Wilmartianos*).

(124) Augustin, *Sermo* CCCIX, 2, 3, *PL*, t. XXXIX, 1411 : « Quid iam fremeret persecutoris *impetus* aduersus cor *semper paratum*, accedente etiam Domini *reuelatione* firmatum? » ; Pontius, *Vita Cypriani* 13, p. civ, 5 : « Quid hac *reuelatione* manifestius? » ; 15, p. cvi, 18 : « Vnde enim posset tamquam improuiso *impetu* mens *semper parata* subitari? » ; cf. M. Pellegrino, *art. cité*, p. 205-210.

(125) Evodius, *Epist. ad Augustinum* CLVIII, 3, *CSEL*, t. XLIV, p. 490, 12 (à propos de la mort d'un *puer*-lecteur) : « Sed *ecce* post biduum quaedam uidua honesta Vrbica de Figentibus, quae duodecim se annos uiduari dicebat, ancilla Dei, somnium uidit tale. Videt quendam diaconum ante quadriennium corpore exutum, cum seruis et ancillis Dei uirginibus et uiduis palatium praeparare.

Ornabatur autem ita, ut claritas loci fulsisset, ut locus omnis argenteus putaretur. Cum illa studiosius interrogasset cuinam haec praepararentur, respondit ille diaconus *puero*, qui hesterno adsumptus est, filio presbyteri, praeparari... » ; Augustin, *Epist. ad Euodium* CLIX, 3, p. 500, 5 : « Narrabo autem unum aliquid breuiter, unde cogites : Frater noster Gennadius, notissimus fere omnibus nobisque carissimus medicus, qui nunc apud Carthaginem degit et Romae suae artis exercitatione praepolluit, ut hominem religiosum nosti... Dubitabat tamen aliquando, ut modo nobis rettulit, cum adhuc esset adulescens et in his elemosynis feruentissimus, utrum esset ulla uita post mortem. Huius igitur mentem et opera misericordiae quoniam Deus nullo modo desereret, apparuit illi in somnis conspicuus *iuuenis* et dignus intendi eique dixit : « *Sequere me* ». Quem dum sequeretur, uenit ad quandam ciuitatem, ubi audire coepit a dextera parte sonos suauissimae cantilenae ultra solitam notamque suauitatem ; tunc ille intento, quidnam esset, ait hymnos esse beatorum atque sanctorum... Alia uero nocte, *ecce* idem ipse *iuuenis* eidem rursus apparuit atque, ab illo utrum cognosceretur, interrogauit... »

(126) Augustin, *Conf.* V, 9, 17, 19, p. 107 : « Absit, ut tu falleres eam in illis uisionibus et responsis tuis, quae iam conmemoraui et quae non conmemoraui, quae illa fideli pectore tenebat et semper orans tamquam chirografa tua ingerebat tibi » ; VI, 1, 1, 14, p. 117 : « Hoc ei tu per uisum pollicitus eras. » D'autres songes de Monique n'ont pas cette valeur divinatoire ; cf. *Conf.* VI, 13, 23, 7, p. 139 : « Cum sane et rogatu meo et desiderio suo forti clamore cordis abs te deprecaretur cotidie, ut ei per uisum ostenderes aliquid de futuro matrimonio meo, numquam uoluisti. Et uidebat quaedam uana et phantastica... Dicebat enim discernere se nescio quo sapore, quem uerbis explicare non poterat, quid interesset inter reuelantem te et animam suam somniantem. »

(127) *Ibid.* III, 11, 19, 13, p. 61 : « Vidit enim se stantem in quadam regula lignea et uenientem ad se *iuuenem* splendidum *hilarem* atque *arridentem* sibi, cum illa esset maerens et maerore confecta. Qui cum causas ab ea quaesisset maestitiae suae cotidianarumque lacrimarum, docendi, ut adsolet, non discendi gratia, atque illa respondisset perditionem meam se plangere, iussisse illum, quo secura esset, atque admonuisse, ut adtenderet et uideret, ubi esset illa, ibi esse et me. » Le *ut adsolet* montre bien que ce rêve ressortit à une tradition.

(128) *Ibid.* III, 11, 20, 6, p. 61 : « Vbi tu, ibi et ille. »

(129) Noter ici le *admonuisse* ; ce songe est qualifié, *Conf.* III, 12, 21, 1, p. 62, *responsum* divin (cf. aussi III, 11, 20, 9 et 29, p. 62 : « ac si de caelo sonuisset »).

(130) *Ibid.* VIII, 11, 27, 3, p. 198 : « Aperiebatur... casta dignitas Continentiae, serena et non dissolute *hilaris*, honeste blandiens, ut uenirem... » *Aperiebatur* signifie ici moins « se dévoilait » (trad. de Labriolle) que « m'était révélée » ; cf. IX, 7, 16, 1, p. 221 : « Per uisum *aperuisti* », à propos de la révélation divine faite à Ambroise sur le lieu de sépulture des martyrs Gervais et Protais. Le sens de *manifester*, en parlant de Dieu, est enregistré par le *Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens* d'A. Blaise. D'autre part, le *blandiens, ut uenirem* correspond au « *Sequere me* », si fréquent dans les Visions, ou au « *Veni* », *Passio Perp.* X, 3, p. 34, 2 ; XI, 10, p. 40, 11.

(131) Le symbole de la règle de bois est analogue à celui de l'estrade ou de l'échelle, fréquent dans les visions de martyrs.

(132) Le problème est du même ordre pour les *Apocalypses* ou pour le *Pasteur* d'Hermas ; cf. K. D. Macmillan, *The Shepherd of Hermas, apocalypse or allegory?* dans *The Princeton theological review*, t. IX, 1911, p. 61-94 ; R. van Deemter, *Der Hirt des Hermas, Apokalypse oder Allegorie?*, Amsterdam, 1929 ; A. V. Ström, *Der Hirt des Hermas, Allegorie oder Wirklichkeit?*, Uppsala-Leipzig, 1936.

(133) Augustin. *Conf.* VIII. 12, 29, 2, p. 199 : « *Et ecce* audio uocem de uicina [diuina *S*] domo cum cantu dicentis et crebro repetentis *quasi pueri* an puellae, nescio : '*Tolle. lege; tolle. lege*'. Statimque mutato uultu intentissimus cogitare coepi, utrumnam solerent *pueri* in aliquo genere *ludendi* cantitare tale aliquid, nec occurrebat omnino audisse me uspiam repressoque impetu lacrimarum surrexi nihil aliud interpretans diuinitus mihi iuberi, nisi ut aperirem codicem... » Voir dans le même sens J.-G. Préaux, *Nouvelles approximations sur l'épisode augustinien du « Tolle. lege »*, dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. XXXIII, 1955, p. 562-563, renvoyant au *Pasteur* d'Hermas.

(134) *Ibid.* VIII. 12. 30. 19. p. 201 : « Conuertisti enim me ad te, ut nec uxorem quaererem nec aliquam spem saeculi huius, stans in ea regula fidei, in qua me ante tot annos ei reuelaueras. »

(135) Macaire. *Lettre spirituelle*. c. 1, éd. Wilmart, dans *Revue d'ascétique et de mystique*. t. I. 1920. p. 72. 3 : « In primis quidem, si coeperit homo, semetipsum agnoscere quur creatus sit. et exquisierit factorem suum Deum, tunc incipiet paenitere super his. quae commisit in tempore neglegentiae suae. Sic demum benignus Deus dat illi tristitiam pro peccatis. »

(136) *Ibid.* 4-5, p. 73, 21 : « Si igitur uiderit (Deus) quoniam haec illi suauia sunt, temptat eum si abrenuntiat uoluptatibus et resistit aduersus impugnantes huius mundi principes. qui uinxerant eum prius ; sed et escae uariae delectationes, quae emollire faciunt cor. ut prorsus propemodum uinci queat lassitudine corporis et longinquitate. dicentibus illi cogitationibus suis : 'Quanto temporis spatio hunc laborem sufferre poteris?' et : 'Quia ardui laboris sit ut mereatur quis inhabitatorem habere Deum. praesertim tu qui multa peccasti' et : 'Quanta tibi possunt remitti peccata a Deo?' Si autem cognouerit quia cor illius firmum est in timore Dei et non dimittit locum suum. sed fortiter resistit, tunc uenient illi sub occasione iustitiae cogitationes dicentes : 'Peccasti quidem, sed paenitentiam egisti. iam sanctus es' : et faciunt illum recordari quorundam hominum peccata qui non egerunt paenitentiam. superseminantes illi in corde uanam gloriam » ; 8, p. 73, 54 : « Si uero haec omnia bella supergressa fuerit anima, tunc incipiunt illi mittere aduersariae cogitationes fornicationis desiderium et nefandum stuprum. »

(137) Augustin, *Conf.* VIII, 11, 26, 1, p. 197 : « Retinebant nugae nugarum et uanitates uanitantium, antiquae amicae meae, et succutiebant uestem meam carneam et submurmurabant : 'Dimittisne nos?' et : 'A momento isto non erimus tecum ultra in aeternum' et : 'A momento isto non tibi licebit hoc et illud ultra in aeternum'... Retardabant tamen cunctantem me abripere atque excutere ab eis et transilire quo uocabar. cum diceret mihi consuetudo uiolenta : 'Putasne sine istis poteris?' » ; XII, 5, 5, 1, p. 332 : « ... Quaerit cogitatio, quid sensus attingat. et dicit sibi : 'Non est intelligibilis forma sicut uita...' » ; cf. mes articles *Les « voix » dans les « Confessions »*, p. 32-33. et *Source chrétienne et allusions païennes*, p. 197.

(138) *Ibid.* VIII, 11, 27, 22, p. 199 : « Narrant tibi delectationes. »

(139) Jérôme, *De uiris inlustribus* CXI, dans *Texte und Untersuchungen*, t. XIV. 1. p. 50 : « Acilius Seuerus in Hispania de genere illius Seueri, ad quem Lactantii duo epistularum scribuntur libri. composuit uolumen quasi odoiporikon totius uitae suae statum continens tam prosa quam uersibus, quod uocauit Καταστροφήν siue Πεῖραν. et sub Valentiniano principe obiit. » Il s'agit donc d'un ouvrage du temps de Valentinien Ier (364-375) ; l'auteur unissait sans doute, pour décrire sa vie. le thème des voyages et le thème des efforts, selon le genre de la Quête du vrai (ci-dessus, p. 34 et n. 14 : πεῖρα),

(140) Grégoire de Nazianze, *Poemata de seipso* XIX, 20, *PG*, t. XXXVII, 1272 A :

> Πάντοθεν ἀμφυλάουσι κακοὶ κύνες, οἰκτρὸν ἄεισμα
> Ἀντολίῃ τε δύσει τε ».

(141) *PG*, t. XXXVII, 1029-1166 ; cf. A. Benoit, *Saint Grégoire de Nazianze*, t. II, Paris, 1884, p. 345 ; G. Misch, *Geschichte der Autobiographie*, p. 636, n. 2.

(142) Voici les rapprochements que je relève : mère pieuse et visionnaire comme Monique (Grégoire, *De uita sua*, v. 57-79, mais c'est ici le *topos* hagiographique de la vision divinatoire qui précède la naissance d'un saint et prescrit le nom à lui donner) ; gémissement à l'idée de la naissance charnelle (v. 82-84 ; cf. Augustin, *Conf.* I, 1, 1, 4, p. 2) ; sophismes orgueilleux des dialecticiens (v. 119 ; cf. *Conf.* IV, 28, p. 86) ; récit de tempête où la main de Dieu sauve du naufrage (v. 130-157 ; cf. *Conf.* VI, 1, 1, 9, p. 117) ; crainte de la mort sans baptême (v. 164 ; cf. *Conf.* V, 9, 16, 2, p. 105) ; amis qui ont une seule âme (v. 221-234 ; cf. *Conf.* IV, 4, 7, 1, p. 70 ; IV, 4, 9, 2, p. 72) ; fuite dans la solitude pour échapper aux fonctions et honneurs (v. 351, 390 ; cf. *Conf.* X, 43, 70, 2, p. 292).

(143) Comme l'a pressenti un vieil auteur : A. Grenier, *La vie et les poésies de saint Grégoire de Nazianze*, Clermont, 1858, p. 238-240, mais à propos de la controverse entre Mariage et Virginité (cf. Grégoire, *Carm. mor.* 1, v. 342 et suiv., *PG*, t. XXXVII, 548 A).

(144) Grégoire de Nazianze, *De animae suae calamitatibus*, v. 253 et suiv., *PG*, t. XXXVII, 1371 A :

> Αἱ δέ με καὶ φιλέεσκον, ἐπεί σφισι θυμὸν ἰάνθην,
> Χείλεσιν, υἷα φίλον ὡς ἀγαπαζόμεναι·
> Καί μοι ἐειρομένῳ τίνες ἢ πόθεν εἰσὶ γυναῖκες,
> Ἡ μὲν ἀγνείαν ἔφη, ἡ δὲ σαοφροσύνην,
> Αἳ Χριστῷ βασιλῆϊ παρασταδὸν ἑστηκυῖαι.
> Κάλλεσιν οὐρανίων τερπόμεθ' ἀζυγέων.
> Ἀλλ' ἄγε δεῦρο, τέκος, μίξον τεὸν ἡμετέρῃσι
> Καὶ πραπίδεσσι νόον, καὶ δαίσιν δαίδα,
> Ὄφρα σε παμφανόωντα δι' αἰθέρος ὑψιφέρουσαι
> Στήσωμεν Τριάδος πὰρ σέλας ἀθανάτου.

(145) Les poèmes autobiographiques sont de la dernière période de Grégoire, qui est mort en 389 ou 390.

(146) Augustin, *Conf.* VIII, 11, 27, 1, p. 198 : « Aperiebatur enim ab ea parte, qua intenderam faciem et quo transire trepidabam, casta dignitas Continentiae, serena et non dissolute hilaris, honeste blandiens, ut uenirem neque dubitarem, et extendens ad me suscipiendum et amplectendum pias manus plenas gregibus bonorum exemplorum. Ibi tot pueri et puellae, ibi iuuentus multa et omnis aetas et graues uiduae et uirgines anus, et in omnibus ipsa continentia nequaquam sterilis, sed fecunda mater filiorum gaudiorum de marito te, domine. Et inridebat me inrisione hortatoria, quasi diceret : 'Tu non poteris, quod isti, quod istae?...'. »

(147) Voir à ce sujet la juste remarque d'un fin connaisseur : V. Pöschl, dans *Augustinus magister*, t. III, p. 206.

LES PREMIERS POÈMES D'ARCHILOQUE

Entre les nombreux débris de l'œuvre d'Archiloque qu'ont récemment restitués l'inscription découverte à Paros par M. Nicolas Kontoléon[1] et la vingt-deuxième livraison des *Oxyrhynchus Papyri*, un fragment plus long et mieux conservé que la plupart des autres retient d'abord l'attention. Ce sont les quelque trente-cinq vers plus ou moins mutilés du papyrus 2310, des trimètres iambiques. Nous avons montré ailleurs quel était le sujet probable du poème dont ce fragment constitue la dernière partie, en nous attachant surtout à reconnaître le principe d'une composition cohérente susceptible de lier les uns aux autres les propos en apparence fort décousus qui s'y laissent identifier[2]. Si nous y revenons momentanément dans une nouvelle étude, c'est que nous croyons utile de mettre dès maintenant en pleine lumière le témoignage que porte sur les premiers poèmes d'Archiloque le passage le plus curieux de ce texte remarquable.

L'iambe, sous les dehors d'une lettre ou d'un discours, s'adresse à un ami du poète dont le nom nous demeure malheureusement inconnu. Cet ami vient de rentrer à Paros après avoir couru les mers et s'y être, à ce qu'il semble, passablement enrichi (v. 22-25). Archiloque, en revanche, rentré quelque temps avant lui d'un voyage analogue, se plaint d'avoir perdu après son arrivée au port la cargaison qui constituait tout son avoir (v. 29-33). Or il devait à son retour s'unir à Néoboulé « en des noces déjà préparées » — γ]άμοισιν ἐξ[ηρτυμένο]ις (v. 27). Est-ce à cause de ce revers de fortune que sa fiancée décidera de rompre ses engagements? L'iambe ne le laisse pas voir, et sans doute la rupture n'a-t-elle pas encore eu lieu au moment où le poète confie à son ami ses difficultés. Mais la première partie du fragment nous apprend que Néoboulé s'était alarmée déjà avant le retour d'Archiloque de propos malveillants qu'on faisait courir sur son compte et qu'elle lui reprochait sa misère et sa faiblesse. Les premiers vers conservés, qui sont aussi les plus lisibles, évoquent, en effet, ce double reproche dans la réponse que le poète avait faite aux plaintes de sa fiancée et qu'il rapporte fidèlement à son ami (v. 8-21)[3] :

Γύναι, φάτιν μὲν τὴν πρὸς ἀνθρώπω[ν κακὴν

1. Ἐφημερὶς Ἀρχαιολογική, 1952, p. 32-95 ; voir W. Peek, *Philologus*, 99, 1955, p. 4-50.

2. *Mélanges Victor Martin* (*Museum Helveticum*, 13, 1956, fasc. 4), p. 226-235. Nous ne pouvons, pour bien des raisons, nous rallier à l'interprétation de ce fragment qu'a proposée K. Latte, *Gnomon*, 1955, p. 493 et suiv., notamment parce qu'elle se fonde sur une lecture de Γύνα[ι] en [T]ύνη (v. 8) interdite par le fac-similé du papyrus. Celle de W. Peek, *Philologus*, 99, 1955, p. 196 et suiv., récuse également le témoignage du papyrus en coupant le poème après le vers 21. Mais nous avons depuis lors modifié la fin des vers 8 et 9.

3. Nous renvoyons, pour les problèmes de critique et d'établissement du texte, à notre

μὴ τετραμήνηις μηδέν· ἀμφὶ δ' εὔφρ[ονα
ἐμοὶ μελήσει· θυμὸν ἵλαον τίθευ.
Ἐς τοῦτο δή τοι τῆς ἀνολβείης δοκ[έω
ἥκειν· ἀνήρ τοι δειλὸς ἂρ' ἐφαινόμην
οὐδ' οἷός εἰμ' ἐγωὐτὸς οὐδ' οἵων ἄπο·
ἐπίσταμαί τοι τὸν φιλέοντα μὲν φιλέειν,
τὸν ⟨δ'⟩ ἐχθρὸν ἐχθαίρειν τε καὶ κακο[στομέειν
μύρμηξ. Λόγω[ι ν]ῦν τ[ῶιδ' ἀλη]θείη πάρα·
« Πό]λιν δὲ ταύτη[ν ..... ἐ]πιστρέφ[ευ,
ἣν] σοί ποτ' ἄνδρες ἐξ[επόρθη]σαν, σὺ δὲ
ἀνεῖλες αἰχμῆι κα[ὶ μέγ' ἐ]ξῆρα[ς κλ]έος·
κείνης ἄνασσε καὶ τ[υραν]νίην ἔχε·
γένει [δ]έ πη[ι ζ]η[λ]ωτὸς ἀ[νθρ]ώπων ἔσεαι. »

En voici la traduction : « Femme, que les méchants bruits que font courir les gens ne te remplissent pas d'effroi ! Pour moi, je ne veux me soucier que de réjouissances. Toi, rends à ton cœur la gaieté. Si bas dans le malheur que tu me croies tombé ! J'ai pu à tes yeux faire figure de lâche : non, je ne le suis pas, ni ceux dont je descends. Je sais aimer qui m'aime, haïr mon ennemi, le poursuivre d'injures : la fourmi mord ! Une parole qui m'a été adressée a dit la vérité, et la voici : « Retourne dans la cité... que jadis des guerriers « t'ont dévastée ; mais tu la reconquis par la lance et tu en retiras une « grande gloire. Règne sur elle, exerces-y le pouvoir, et tu seras en quelque « sorte un objet d'envie pour le monde des hommes. »

Il semble bien que ces vers aient précédé de peu l'événement le plus connu de la vie d'Archiloque, celui qui lui a inspiré ses plus célèbres invectives : le parjure de Lycambès. On peut désormais affirmer sans hésitation que le premier poème du livre des *Épodes* est postérieur à l'iambe, puisqu'il accuse le père de Néoboulé d'avoir violé le serment prêté « par le sel et par la table » (fr. 95)[1]. Postérieurs aussi, les autres poèmes du même recueil, puisque le classement adopté par les éditeurs antiques pour les quatre livres de l'œuvre d'Archiloque respecte vraisemblablement l'ordre chronologique[2]. Mais le bref discours d'Archiloque éclaire mieux encore son passé, et c'est à quoi nous avons ici à vouer toute notre attention.

précédent article, ainsi qu'aux importantes notes de l'éditeur des *Oxyrhynchus Papyri*. La traduction qui suit est due à M. André Bonnard.

1. Nous adoptons la numérotation des fragments de l'édition de Diehl. Sur la première épode, voir F. Lasserre, *Les Épodes d'Archiloque*, p. 28-52. Les fragments retrouvés sur les papyrus *Oxy.* 2315 et 2316 confirment en la précisant la reconstruction du poème que nous avions proposée dans cet ouvrage. Voir aussi F. R. Adrados, *Emerita*, 23, 1955, p. 12-24, et W. Peek, *Philologus*, 100, 1956, p. 25-28.

2. Cet ordre est très probable dans les *Épodes* (Lasserre, *op. cit.*, p. 17 et suiv.). Il est probable aussi dans les *Tétramètres*, indépendamment des considérations développées dans le présent article : les deux poèmes trochaïques du papyrus *Lit. Lond.* 55 (*adesp. ia.* 2 Diehl-Beutler ; cf. *Gnomon*, 1953, p. 277) paraissent se rapporter à deux phases successives du conflit politique qui éclate à Thasos quelque temps après l'arrivée d'Archiloque. Dans les *Trimètres*, on constate que le second iambe du papyrus *Oxy.* 2310, en affirmant l'élection divine d'Archiloque et en appelant la colère d'Apollon sur ses détracteurs (fr. 30), poursuit et réalise les menaces exprimées dans la réponse à Néoboulé : il serait difficile de le considé-

Pour se rehausser aux yeux de Néoboulé, qui s'effraie — μὴ τετραμήνης (v. 9) — de la médiocre situation de celui qu'elle doit épouser, Archiloque lui promet un avenir brillant. S'il n'est aujourd'hui qu'une « fourmi » dans l'opinion de ses détracteurs, il a la certitude que sa destinée lui réserve les plus grands honneurs. Et s'il l'affirme avec autant de confiance, c'est qu'une « parole de vérité » le lui a révélé. Comme nous l'avons montré ailleurs (voir p. 52, n. 2), il y a tout lieu de croire que cette parole, ce λόγος cité dans les vers 16 à 21, n'est autre chose qu'un oracle delphique, analogue aux nombreux oracles qui jalonnent la biographie antique d'Archiloque de son enfance à sa mort. Il y a lieu de croire aussi que la cité où l'envoie la Pythie est celle de Thasos, colonisée déjà par son grand-père Tellis et par son père Télésiclès, car le même appel retentit une nouvelle fois dans un oracle ultérieur cité en ces termes par le poète : « Va à Thasos, Archiloque ; habite l'île au nom glorieux[1] ! » Mais, si la Pythie prévoit dans le premier oracle que le poète sera bien accueilli par la colonie thasienne dont elle lui offre le gouvernement, c'est qu'elle sait qu'il a acquis dans cette même colonie, au cours de combats déjà lointains, une réputation de vaillant guerrier. Elle le sait et elle le dit.

Nous apprenons ainsi qu'Archiloque s'était illustré à Thasos longtemps avant la date de son mariage manqué. Qu'avant cette date aussi, mais après celle des combats qu'évoque l'oracle, son père Télésiclès était mort. Car l'injonction de la Pythie postule que la colonie n'avait plus de chef à l'époque où le poète se rend à Delphes interroger le dieu. Il est possible, même, que cette démarche ait eu justement pour origine la mort de Télésiclès, en qui Archiloque, fils bâtard, perdait son plus sûr protecteur. Il s'ensuit que les poèmes composés du vivant de Télésiclès seraient nécessairement antérieurs à la consultation de l'oracle. Or nous connaissons au moins un de ces poèmes, dont subsistent encore les neuf premiers vers, le fragment 74. Composé en tétramètres trochaïques, il contenait un blâme adressé — fictivement — par Télésiclès lui-même à sa fille, la demi-sœur d'Archiloque : Aristote l'atteste formellement. Les quelques fins de vers qu'un nouveau débris de papyrus permet d'ajouter au fragment 74 confirment la justesse de l'interprétation que nous avions proposée il y a quelques années : le poète reproche à sa sœur de ne pas se consoler de la mort de son époux, victime d'un naufrage[2]. Tel est aussi le sujet, au témoi-

rer comme antérieur, étant donné que cette réponse atteste l'impunité des calomnies répandues sur le compte du poète (v. 11-16). D'autre part, l'antériorité du fragment 22 sur le premier iambe de ce papyrus est démontrable (voir *infra*, p. 57 et suiv.). Des *Élégies* on ne peut rien dire, sinon que le fragment 5 A, v. 2-9 (en réalité 1-8) n'est pas le premier du recueil : une coronis et une paragraphos ont laissé des traces avant l'actuel vers 2.

1. Ἀρχίλοχ' εἰς Θάσον ἐλθὲ καὶ οἴκε' ἐϋκλέα νῆσον. Cf. Lasserre, *op. cit.*, p. 213. Οἴκε(ε) pourrait aussi signifier « gouverne » et peut-être l'oracle laissait-il à dessein subsister cette équivoque.

2. *Museum Helveticum*, 4, 1947, p. 1-7. Le fragment 1 du papyrus *Oxy.* 2313 fournit le nom du disparu. Archénactidès (v. 10), une mention de la cérémonie des noces, κατηρ]τύθη γάμωι (v. 12), et une fin de vers (v. 16),]δρασιν, qui permet l'attribution du fragment 65 à ce poème, οὐ γὰρ ἐσθλὰ κατθανοῦσι κερτομέειν ἐπ' ἀνδράσιν, fragment qui

gnage de Plutarque, de l'élégie dite *du naufrage*, qui nous a laissé les fragments 7 et 10-12. Si les tétramètres du fragment 74 se rapportent au même événement, l'élégie a été, elle aussi, composée avant la mort de Télésiclès. Archiloque réside, à cette époque, vraisemblablement à Paros : il est raisonnable de penser que ce n'est pas en présence de son père qu'il récite publiquement le poème où il le fait parler, et Télésiclès était alors fixé à Thasos, où le retenait sa fonction de chef de la colonie. C'est de Paros aussi, non de Thasos, qu'Archiloque se rend à Delphes pour consulter l'oracle : les paroles de la Pythie ne laissent aucun doute à cet égard. Paros, son île natale, est véritablement le lieu de son séjour ordinaire dans cette période de sa vie.

Sur l'expédition de Thasos que rappelle l'oracle, les témoignages paraissent au premier abord surabonder. Tous les fragments de contenu belliqueux retrouvés sur le *Monumentum Archilochi* et nombre de ceux que nous fait connaître le papyrus *Oxy.* 2313 ont trait aux luttes qui opposent aux Pariens tantôt les Naxiens qui leur disputent la possession de Thasos, tantôt les Thraces qui les harcèlent ou les menacent. Mais il est difficile d'y distinguer à coup sûr les différentes phases de la pénétration parienne dans le nord de l'Égée. On peut cependant écarter de l'épisode qui nous occupe les témoignages relatifs aux expéditions de Glaucos, c'est-à-dire tous ceux de la quatrième colonne du *Monumentum* et les fragments 56, 59 et 60. Les expéditions qu'ils concernent sont contemporaines de la seconde colonisation de Thasos vécue par Archiloque, celle qu'ordonne le second oracle. Quant aux deux fragments de la première colonne de la même inscription, ils retracent les péripéties d'une guerre entre Pariens et Naxiens dont on ne saurait dire si elle s'était déroulée dans un passé récent ou si elle remonte aux plus anciens souvenirs de l'épopée thasienne : le récit est au passé et appartient probablement à une parénèse. Mais, si ces témoignages n'autorisent que des hypothèses incertaines, un autre fragment en tétramètres trochaïques nous paraît offrir un terrain plus sûr.

Il s'agit des trente et un vers mutilés que cite le texte du deuxième fragment de l'inscription exhumée par M. Kontoléon. Les treize lignes de commentaire qui les introduisent enseignent que ces vers faisaient partie d'un poème composé par Archiloque pour demander des renforts, au cours d'une guerre qu'il soutenait avec ses compatriotes contre les Naxiens. Les dernières lignes de cette introduction sont parfaitement explicites :

καὶ ἐνεφάνισεν ὡς ἐλέλε[ιπτο...
ειν καὶ παρεκάλεσεν [
βοηθεῖν ἀπροφα[σίστως...
καὶ λέγει περὶ αὐτ[ῶν... [1]

répète en termes différents la pensée liminaire de l'élégie du naufrage : Κήδεα μὲν στονόεντα, Περίκλεες, οὔτε τις ἀστῶν | μεμφόμενος θαλίης τέρψεται οὐδὲ πόλις (fr. 7, 1-2).

1. Conjectures de N. Kontoléon, sauf ὡς ἐλέλε[ιπτο (ligne 10), qui a été déchiffré par W. Peek.

Comme Archiloque est présent à cet événement, tandis que l'ami qu'il prie de réveiller l'ardeur de ses concitoyens est loin de lui et sans doute à Paros, le poème devait se présenter comme une lettre. Le premier vers de la citation s'accorde à cette conclusion en ce qu'il évoque la distance séparant les deux correspondants :

῾Ηκε νῦν· πάντες [γὰρ... [1]

L'ami à qui Archiloque adresse son appel est nommé à la fin de la citation : Erxiès. Nous connaissions déjà son nom par le fragment 62, que les métriciens citent comme l'exemple type du tétramètre trochaïque et qui doit être, de ce fait, le premier vers du premier poème du livre des *Tétramètres* :

'Ερξίη, πῆι δ' αὖτ' ἄνολβος ἀθροΐζεται στρατός.

Rien n'empêche d'attribuer ce vers au poème dont l'inscription cite la fin. L'armée dont Archiloque clame la détresse dans le fragment 62 serait alors celle-là même pour laquelle il requiert le secours d'Erxiès dans les vers de l'inscription. Si, cependant, nous avons affaire à deux poèmes distincts, le fait qu'ils auraient tous deux le même destinataire et, semble-t-il, le même ton angoissé engage à les considérer au moins comme contemporains.

Le contenu du fragment conservé sur l'inscription pose un certain nombre de problèmes difficiles à cause de l'étendue des mutilations : nous nous contenterons ici de le résumer. Les seize premiers vers décrivent les épreuves de l'armée parienne. Puis viennent douze vers qui mentionnent certains mouvements de troupes entre Paros, Toronée et Thasos, avec une allusion assez claire aux dévastations commises tout récemment par l'ennemi : γῆν ἀεικίζουσιν... (v. 28). Sitôt après cette allusion, trois vers, apparemment les derniers du poème, supplient à nouveau Erxiès d'accourir sans retard :

'Ερξίη, καταδραμό̣[ντες
τῶι 'ς ὅδον στέλλε[σθε
μηδὲ δεξιοὺς επ[

A en croire l'auteur de l'inscription, qui reprend à cet endroit la biographie d'Archiloque, la prière du poète avait été exaucée par les dieux et bientôt les envahisseurs, battus, devaient quitter la contrée (lignes 45-50).

1. N. Kontoléon a lu à cet endroit ἧς νῦν et n'a pas considéré comme une lettre les vestiges en saillie dans la marge de gauche. W. Peek, en revanche, y a reconnu une paragraphos souscrite à καὶ λέγει et la première lettre d'un vers qu'il ajoute à la citation. Dans ce texte, en effet, les citations mordent d'un centimètre à chaque ligne sur la marge de gauche. Les lectures proposées par W. Peek sont les suivantes : Εἰ δὲ νῦν d'après la photographie de l'estampage publiée par N. Kontoléon ; puis Τῆς νῦν d'après un estampage. La leçon ῾Ηκε νῦν, que nous avons déchiffrée sur un estampage personnel, se recommande surtout par la position de la hampe gauche de l'H à la limite exacte du dépassement dans la marge : en faire la hampe d'un T entrainerait un prolongement anormal de la ligne vers la gauche. La paragraphos qui suit ce vers souligne, évidemment, la ponctuation nécessaire après νῦν. Les traces de lettres visibles après πάντες autorisent, à la rigueur, la transcription γά̣ρ et n'en interdisent en rien la conjecture.

Comme le poème a été écrit avant cette victoire, le biographe tient nécessairement ce renseignement d'une autre source. Peut-être l'emprunte-t-il au poème plus tardif que cite ou résume la première colonne du *Monumentum Archilochi* : Archiloque y remémorait les combats pénibles, mais finalement heureux, que les Pariens avaient dû livrer sous l'archontat d'Amphitimos pour conquérir Thasos et la défendre contre les Naxiens.

On ne peut longtemps douter, s'agissant d'un combat contre les Naxiens, que le poète se trouve alors à Thasos. Il y a donc de sérieuses raisons de penser que l'oracle fait allusion à cet épisode de ses aventures guerrières quand il rappelle la victoire remportée sur les ennemis de la cité. Le classement du fragment 62, d'autre part, fait du poème — ou de l'un des poèmes — à Erxiès l'œuvre la plus ancienne du recueil des *Tétramètres*. Les combats qui l'ont inspiré seraient donc antérieurs au naufrage qui motive le poème du fragment 74 et l'intervention fictive de Télésiclès, poème à son tour antérieur à la consultation de la Pythie. Un dernier témoignage, moins sûr parce que très incomplet, autorise l'hypothèse que le poème du fragment 74 suivait, dans le recueil traditionnel, la lettre à Erxiès. Après avoir signalé la victoire remportée sur les Naxiens et terminé ainsi le récit du premier épisode de son chapitre, le biographe de l'inscription récemment découverte aborde avec les mots Ὕστερόν τε χρόν[ον (ligne 51) un nouvel épisode. Or il y est question d'un navire monté par cinquante guerriers qui paraissent avoir tenté quelque part un débarquement et s'être illustrés dans un engagement meurtrier : on peut se demander si la suite de leur voyage ne leur avait pas été funeste et si le biographe ne citait pas à cet endroit le poème de Télésiclès. Chaque épisode, en effet, est centré sur une œuvre : les quatre premières lignes de la colonne paraissent avertir le lecteur que tel sera le propos de l'exposé.

L'oracle du papyrus 2310 permet enfin, croyons-nous, de situer dans la vie et dans l'œuvre d'Archiloque un dernier poème, celui qui débute par le fragment 22 :

> Οὔ μοι τὰ Γύγεω τοῦ πολυχρύσου μέλει
> οὐδ' εἶλέ πώ με ζῆλος οὐδ' ἀγαίομαι
> θεῶν ἔργα, μεγάλης δ' οὐκ ἐρέω τυραννίδος·
> ἀπόπροθεν γάρ ἐστιν ὀφθαλμῶν ἐμῶν.

La citation par le métricien Juba, dans Rufin VI 563 Keil, du premier vers de ce fragment comme exemple type du trimètre iambique assure que le poème duquel il provient était le premier iambe du livre des *Trimètres*. On peut donc l'estimer antérieur à celui du papyrus de l'oracle. La correspondance dont nous espérons démontrer la réalité en comparant ces deux poèmes trouverait dans cette relation chronologique une éclatante confirmation, mais l'état actuel de nos connaissances autorise l'usage de cette relation seulement au titre d'hypothèse de travail. La simple confrontation des textes suffit, d'ailleurs, à suggérer leur parenté, et des preuves difficilement récusables l'établissent avec assez de certitude pour que cette parenté démontre à son tour l'antériorité du fragment 22 sur le poème de l'oracle.

Supposons, en effet, tout provisoirement, que l'oracle lui-même soit un peu antérieur à l'iambe du fragment 22 et que les concitoyens d'Archiloque aient été bientôt informés de l'invitation que Delphes adresse au poète. On s'aperçoit alors que les quatre vers du fragment 22 ont dû résonner à leurs oreilles, lorsque Archiloque les déclamait pour la première fois, comme sa réponse à l'appel du dieu et comme une réponse négative. Archiloque refuserait donc publiquement, à cette date, de gouverner Thasos : nous savons par l'iambe du papyrus qu'il n'était pas encore revenu sur sa décision à l'époque plus tardive de la rupture de ses fiançailles.

La coïncidence la plus frappante entre les deux textes est, naturellement, l'emploi des mots τυραννίη et τυραννίς. On sait par le sophiste Hippias que la poésie d'Archiloque fournissait aux historiens le plus ancien exemple de ces termes [1]. Nous pouvons affirmer désormais, grâce à l'oracle, que cette terminologie, d'origine lydienne, est commune à la langue delphique et au poète de Paros. A la Pythie qui lui ordonne : « Τυραννίην ἔχε », Archiloque répond : « Οὐκ ἐρέω τυραννίδος. » Une autre correspondance textuelle, non moins significative, établit un rapport semblable entre l'oracle et le fragment 22. A la promesse : « Ζηλωτὸς ἔσεαι », Archiloque répond encore : « Οὐδ' εἴλέ πώ με ζῆλος. » A moins d'un hasard, seule l'existence d'un véritable dialogue explique la parenté si remarquable de ces déclarations. Et si l'on préfère croire à l'effet du hasard, on concédera du moins que le citoyen de Paros récemment informé de l'oracle *devait* interpréter la déclaration d'Archiloque comme une réponse publique à la Pythie.

Archiloque, cependant, ménageait à ses auditeurs une surprise, après leur avoir laissé croire qu'il était lui-même le « je » de son poème. A la fin de la tirade commençant par ces quatre vers, il ajoutait quelque chose comme : « Ainsi parle le charpentier Charon de Thasos. » Ce subterfuge, que rapporte Aristote, passait pour une preuve de délicatesse : « Il faut procéder ainsi quand on a à parler d'autrui dans une situation telle que de le faire en son propre nom serait blâmable ou grossier... C'est ainsi qu'Archiloque exprime ses critiques (ψέγει) : il fait parler son père quand il s'agit de la fille de celui-ci, dans l'iambe Χρημάτων δ' ἄελπτον οὐδέν... (fr. 84, 1), et il fait parler le charpentier Charon dans l'iambe qui commence par Οὔ μοι τὰ Γύγεω [2]. » De son côté, Plutarque, après avoir cité le fragment 22 comme un exemple de modestie, ajoute cette observation laconique : « Θάσιος γὰρ ἦν ἐκεῖνος [3]. »

1. *Vorsokratiker* 86 B 9.

2. *Rhétorique*, 3, 17. Les deux citations d'Archiloque servent de titre (cf. E. Nachmanson, *Der griechische Buchtitel, Göteborgs Högskolas Arsskrift*, 47, 1941, p. 37 et suiv., et A. Peretti, *Teognide nella tradizione gnomologica*, p. 370, n. 1). Il est probable que les deux poèmes prolongeaient la substitution jusque tout près de leurs derniers vers, comme le fait Horace dans l'épode 2.

3. La remarque de Plutarque a été sautée par Diehl et utilisée par le seul H. Fränkel, *Göttinger Nachrichten*, 1924, p. 81. La perspective dans laquelle nous étudions ce fragment nous dispense d'argumenter contre les diverses explications qu'on en a proposées. On nous excusera donc de n'en donner ici qu'un bref aperçu. G. Pasquali, *Pagine meno stravaganti*, p. 106 et suiv., écarte une partie du témoignage d'Aristote et suppose qu'Archiloque se moquait de Charon. L'interprétation uniquement gnomologique représentée dans l'anti-

Charon était donc thasien. Mais pourquoi ce γάρ? Quelle relation de cause à effet unit la personnalité de Charon et l'éthique du fragment 22? Avant de reprendre le témoignage d'Aristote et de revenir à l'auditeur de la première récitation, nous nous arrêterons à cette aporie.

Le lecteur du poème, et plus particulièrement Plutarque, qui cite d'après une anthologie, mais connaît bien l'iambe, trouvait naturel que Charon écartât de son horizon le rêve illusoire d'une puissance égale à celle du maître de l'Asie. Mais ce qu'il y a ici de curieux, c'est que Plutarque attribue cette modestie à sa qualité d'habitant de Thasos plutôt qu'à sa qualité de charpentier. Faisait-il allusion seulement à la distance qui sépare Thasos de la Lydie? C'est peu probable, même s'il faut lier Θάσιος γὰρ ἦν ἐκεῖνος au seul dernier vers ἀπόπροθεν γάρ ἐστιν ὀφθαλμῶν ἐμῶν. Nous croyons que la solution de ce petit problème d'interprétation est renfermée tout entière dans l'opinion que pouvait se faire des Thasiens ou de Thasos, *d'après Archiloque*, le lecteur de l'iambe. Or qu'enseignent sur la suite de ce poème les rares témoignages que nous possédons? On admet généralement que l'évocation de la puissance de Gygès se poursuit au delà des quatre vers cités par Plutarque et qu'il faut y rattacher le fragment 23 :

ὁ δ' Ασίης καρτερὸς μηλοτρόφου.

L'attribution de ce vers incomplet au développement commencé par le fragment 22 trouve confirmation dans une épigramme d'Alphée de Mytilène, écho certain de cette partie de l'iambe (AP IX 110) :

Οὐ στέργω βαθυληΐους ἀρούρας,
οὐκ ὄλβον πολύχρυσον, οἷα Γύγης.
Αὐτάρκους ἔραμαι βίου, Μακρῖνε·
τὸ μηθὲν γὰρ ἄγαν ἄγαν με τέρπει.

Le deuxième vers de l'épigramme résume à lui seul tout le fragment 22; le premier vers, avec βαθυληΐους ἀρούρας, correspond visiblement au passage qui nous a laissé le fragment 23. Ce résumé montre aussi qu'Archiloque distinguait dans la splendeur de Gygès deux groupes d'avantages : les avantages de la puissance et du luxe dus à son rang royal et les avantages de la prospérité dus à la fécondité naturelle des terres de l'Asie. Dès lors, si Charon pouvait être considéré par un lecteur de l'iambe comme la vivante antithèse du tyran lydien, c'est qu'on attribuait à sa situation de charpentier et de Thasien les conditions qui le privaient des deux sortes de privilèges composant à ses yeux l'illustration de Gygès. A la qualité de roi fait antithèse son métier de charpentier; à l'opulence des campagnes de l'Asie on pouvait opposer l'aridité du sol de Thasos.

quité par Plutarque, *De tranq. animi*, 10 ; Grégoire de Naziance, *Carm. mor.*, 10, 31 et suiv. ; *Carm. de seipso*, 1, 85 et suiv. et 88, 7 et suiv., et Ps. Anacr., 8, prédomine chez B. Snell, *Entdeckung des Geistes*[3], p. 63, et W. Jaeger, *Paideia*, I, p. 173. A. Hauvette, *Archiloque, sa vie et ses poésies*, p. 200 et suiv., et H. Fränkel, *Dichtung und Philosophie des frühen Griechentums*, p. 189 et suiv., appliquent ces vers à une situation concrète et supposent qu'Archiloque se moque par la bouche de Charon de la prétention d'un adversaire.

Mais revenons maintenant au public d'Archiloque. Pour l'auditeur non encore prévenu de l'artifice utilisé par le poète, la première antithèse s'explique parfaitement, nous devons l'admettre, sans qu'il pense à Charon. Et, en effet, à la splendeur de Gygès il oppose sans hésitation, guidé par les nombreux « je » des premiers vers, la médiocre situation du bâtard de Télésiclès. Le quatrième vers ne l'étonne donc nullement. Mais comment comprend-il alors la seconde antithèse? Il faut admettre encore que la comparaison de la pauvreté de Thasos avec la richesse de la Lydie n'a de sens pour notre auditeur que s'il sait déjà qu'Archiloque pourrait envisager de se fixer à Thasos. Mieux même : à Ἀσίης καρτερός il superpose peut-être, au moins mentalement, Θάσου τύραννος. *C'est donc qu'il connaît l'oracle* κείνης ἄνασσε... *et qu'Archiloque compte qu'il y pense.* Quant au ψόγος noté par Aristote, il se place précisément à cet endroit. Pour motiver suffisamment sa décision de rester à Paros, le poète ne se fait pas faute de déprécier considérablement Thasos par contraste avec la féconde Asie. A la description qu'il en donnait, toujours par la bouche de Charon, appartiennent vraisemblablement les deux fragments qu'Athénée et Plutarque citent expressément comme un ψόγος de l'île et même, selon Plutarque, comme un ψόγος injuste (fr. 18, 1-2 et 3-4) :

ἥδε δ' ὥστ' ὄνου ῥάχις
ἕστηκεν ὕλης ἀγρίης ἐπιστεφής.

* * *

οὐ γάρ τι καλὸς χῶρος οὐδ' ἐφίμερος
οὐδ' ἐρατός, οἷος ἀμφὶ Σίριος ῥοάς.

Il faut relever le caractère uniquement affectif et subjectif du second fragment, qui paraît résumer le jugement d'Archiloque sur Thasos. Avec ἐρατός et ἐφίμερος, d'une part[1], avec l'évocation de la florissante Siris, d'autre part, le poète met l'accent sur le plus ou moins d'attrait que peuvent avoir pour un émigrant les terres de colonisation offertes à son imagination. Nous devons donc entendre qu'à l'oracle qui dit : « Πόλιν δὲ ταύτην... ἐπιστρέφευ », Archiloque répond : « Non ! » Et qu'il ajoute : « Οὐ γάρ τι καλὸς χῶρος οὐδ' ἐφίμερος... » Mais il était décent pour le fils de Télésiclès de faire endosser finalement à un Thasien la responsabilité de ce qu'il dit de l'infertilité de Thasos, au moment où les Thasiens eux-mêmes se préparaient à l'honorer de la haute fonction qu'avait assumée son père à la tête de leur cité. S'en plaindre sans détour eût paru, en effet, comme en juge Aristote, « blâmable et grossier ».

Il nous reste, au terme de cette étude, à situer les différents poèmes attribuables à la jeunesse d'Archiloque dans le cadre d'une chronologie absolue

1. Sur le développement hésiodique et posthésiodique du vocabulaire descriptif de la nature, et particulièrement du vocabulaire affectif, voir M. Treu, *Von Homer zur Lyrik* (*Zetemata*, 12), p. 245.

et non plus seulement relative. Si l'on accepte l'interprétation du poème de Gygès dont nous avons tenté la démonstration, on doit le considérer comme postérieur à la mort de Télésiclès et à la consultation de l'oracle. Dans cette perspective, le poème du fragment 74, où Télésiclès prend lui-même la parole, est nécessairement antérieur. L'éclipse de soleil qu'il évoque a donc eu lieu avant 652, date la plus tardive de celles qu'on peut admettre pour la mort de Gygès. Il en résulte que l'éclipse de 648, qui a si souvent abusé les historiens de la littérature, doit être définitivement écartée de la discussion. Et même si l'on ne tient pas compte du poème qui fait allusion à Gygès, on voit qu'il est impossible d'accorder raisonnablement la date de cette éclipse avec l'iambe du papyrus 2310, car cela conduirait à fixer la date choisie par Archiloque pour son mariage au moins une année après 648 : personne ne croira qu'il entrait seulement dans la trentaine à cette date.

Si l'on se fonde, en revanche, faute de mieux, sur l'estimation d'Apollodore fixant l'ἀκμή d'Archiloque à 664/3, on obtient pour l'époque de ses vingt ans la date de 684/3, qui suit de peu l'accession de Gygès à la tyrannie (687/685). Puisque Archiloque, quand il écrit l'appel à Erxiès, son plus ancien poème, a déjà l'âge de porter les armes et de participer à la conquête ou à la défense de Thasos, ce poème ne peut être antérieur à sa vingtième année, donc à cette même date de 684/3. Si maintenant on se souvient que la tradition antique unanime place la fondation de la colonie de Thasos vingt ans avant l'ἀκμή d'Archiloque, quelque synchronisme qu'elle adopte, on doit conclure que les combats décrits dans ce poème sont précisément ceux qui ont accompagné ou suivi l'installation de Télésiclès et de ses compatriotes dans l'île[1]. Le naufrage raconté dans la célèbre élégie et la mort du beau-frère d'Archiloque ont eu lieu peut-être quelques années plus tard ; l'éclipse évoquée par Télésiclès dans les premiers vers du fragment 74 est alors celle de 711, presque totale à Paros et totale à Thasos : c'est un souvenir de la jeunesse de Télésiclès, dont le père, Tellis, importe vers cette date le culte de Déméter à Thasos.

Puis surviennent la mort de Télésiclès et la consultation par Archiloque de l'oracle de Delphes. Bien des années se sont écoulées depuis les combats de Thasos, dont l'oracle parle comme d'une aventure ancienne : « ... ἦν σοί ποτ' ἄνδρες ἐξεπόρθησαν. » Le poète approche probablement de la trentaine : la Pythie pouvait difficilement lui conseiller de se mettre à la tête de la colonie de Thasos s'il avait eu alors, par exemple, moins de vingt-cinq ans. De retour de Delphes, il compose son premier poème en trimètres iambiques, qu'il faut situer entre 677 et 675 environ. Suivent les années

1. Sur cet espace fixe de vingt ans (720/17-700/697 selon Denys d'Halicarnasse, 708/5-688/5 selon Xanthos de Lydie), voir Lasserre, *op. cit.*, p. 287-292. Avant de connaître la nouvelle inscription de Paros, nous avions déjà identifié, dans les calculs antiques, les références à l'œuvre d'Archiloque, et notamment à un passage relatif à la colonisation de Thasos par Télésiclès. C'est pourquoi nos conclusions n'ont pas à être modifiées par les nouvelles découvertes. Nous estimions, cependant, qu'il fallait chercher dans une épode plus tardive, évoquant des souvenirs de jeunesse, le passage utilisé par les historiens antiques. Nous n'osions alors supposer qu'Archiloque avait lui-même vécu et chanté cet événement.

difficiles et les revers qui motivent la rupture des fiançailles. Puisque l'iambe du papyrus 2310 a été composé l'année même où le poète espérait célébrer son mariage, on peut le dater schématiquement de sa trentième année, donc de 674 selon le système chronologique d'Apollodore. La rupture a lieu cette année-là ou l'année suivante. Il s'ensuit que la première épode et les premières invectives contre Lycambès et Néoboulé ont pu être composées dès 674 ou 673. Quand on sait avec quelle fidélité la chronologie du VII^e^ siècle, autant dans les combinaisons des historiens modernes que dans celles des historiens antiques, gravite autour des principales dates de la vie et de l'œuvre d'Archiloque, on entrevoit avec quelque satisfaction l'influence stabilisatrice que pourront exercer des dates repères désormais garanties par la parole même du poète de Paros.

François LASSERRE.

ΓΙΝΝΟΣ

Le traité *De la génération des animaux*, comme bien des traités d'Aristote, réserve au traducteur un certain nombre de difficultés qui tiennent le plus souvent à la complexité des idées, mais aussi parfois à l'obscurité du vocabulaire. Un exemple de ce dernier cas se rencontre au livre II, chapitre 7 (748 b 34-749 a 7), où Aristote emploie trois fois de suite un mot γίννος[1] dont le sens est controversé.

Voici le passage en question, où nous réservons, pour le moment, la traduction de *ginnos*. Il est question de la reproduction du mulet, à qui il peut arriver, paraît-il, d'engendrer : « Le produit qui vient à terme, déclare Aristote, est un *ginnos*, c'est-à-dire un mulet défectueux ; en effet, du cheval et de l'âne naissent des *ginnoi* quand l'embryon a souffert dans l'utérus. Le *ginnos* est comparable au dessous de portée chez les porcs, car, dans cette espèce, le petit qui a été mutilé dans l'utérus s'appelle un dessous de portée. D'ailleurs, n'importe quel porcelet peut naître ainsi déformé. C'est encore de la même façon que naissent les pygmées ; les parties de leur corps sont mutilées et leur taille se rabougrit au cours de la gestation, et ils sont comparables aux dessous de portée et aux *ginnoi*[2]. »

Il paraît tout de suite probable que le *ginnos* n'est pas un animal d'une espèce distincte, ni le produit problématique d'un mulet et d'une jument, mais qu'il s'agit d'un cheval, d'un âne ou d'un mulet d'une forme et surtout d'une taille particulières. Aussi convient-il d'écarter la traduction par *bardot* qui vient d'abord à l'esprit. Le mot bardot a en français un sens bien déterminé et désigne le produit d'un cheval et d'une ânesse[3]. Ce n'est pas ici le cas. Ce qui peut égarer le traducteur, c'est que le correspondant latin du grec γίννος, *hinnus*, désigne effectivement le bardot[4]. Mais, dans le texte que nous étudions, Aristote ne parle pas du produit du cheval et de l'ânesse, mais de celui d'un mulet et d'une femelle qui peut être une jument

1. L'accentuation est variable suivant les manuscrits : γίννος, γιννός ou γῖννος.

2. Τὸ δ' ἀποτελεσθὲν γίνεται γίννος. Τοῦτο δ' ἐστὶν ἡμίονος ἀνάπηρος· καὶ γὰρ ἐκ τοῦ ἵππου καὶ τοῦ ὄνου γίνονται γίννοι, ὅταν νοσήσῃ τὸ κύημα ἐν τῇ ὑστέρᾳ. Ἔστι γὰρ ὁ γίννος ὥσπερ τὰ μετάχοιρα ἐν τοῖς χοίροις· καὶ γὰρ ἐκεῖ τὸ πηρωθὲν ἐν τῇ ὑστέρᾳ καλεῖται μετάχοιρον. Γίνεται δὲ τοιοῦτος ὃς ἂν τύχῃ τῶν χοίρων. Ὁμοίως δὲ γίνονται καὶ οἱ πυγμαῖοι· καὶ γὰρ οὗτοι πηροῦνται τὰ μέρη καὶ τὸ μέγεθος ἐν τῇ κυήσει, καὶ εἰσὶν ὥσπερ μετάχοιρα καὶ γίννοι.

3. Le mot mulet, au sens restreint, désigne le produit d'une jument et d'un âne.

4. Cf. Varron, *De l'Agr.*, II, 8, 1 : « Ex equa enim et asino fit mulus, contra ex equo et asina hinnus » ; Pline, *Hist. Nat.*, VIII, 44. Le nom scientifique du bardot, en français, est hinnule.

ou une ânesse, la mule étant exclue[1]. On sait, d'ailleurs, qu'Aristote ne distingue pas le mulet du bardot, les mots ἡμίονος et ὀρεύς désignant l'un et l'autre le mulet en général. Deux passages au moins ne laissent aucun doute à cet égard. Au libre VI de l'*Histoire des animaux*, chapitre 36, 580 b 2, Aristote définit l'ἡμίονος comme le produit de l'accouplement du cheval et de l'âne[2], sans préciser le sexe. Et dans la *Rhétorique*, III, 2, 1405 b 24-27, à propos de mules qui avaient remporté une victoire à des jeux, il emploie, à deux lignes d'intervalle, les mots ἡμίονος et ὀρεύς et les appelle successivement « filles des chevaux » et « filles des ânes[3] » ! Il semble donc qu'Aristote ne distingue pas le bardot du mulet et que le sens de γίννος soit à chercher ailleurs.

Les textes où ce mot apparaît sont rares. C'est chez Aristote qu'il est le plus fréquent, puisque, en plus du passage du traité *De la génération des animaux* que nous avons cité, deux textes de l'*Histoire des animaux* y font allusion.

Dans le livre I, ch. 6, 491 a 2, il est nommé à côté du cheval, de l'âne et du mulet dans la liste des animaux dont la queue porte de longs poils (τὰ λόφουρα)[4].

Au livre VI, ch. 24, 577 b 21, 25, 28, les détails donnés sont à peu près les mêmes que dans le traité *De la génération des animaux* : « On a déjà vu naître un *ginnos* quand un mulet couvre une jument... Les animaux qu'on appelle *ginnoi* naissent d'un cheval : ce sont des poulains qui ont souffert pendant le temps de la gestation, comme les nains chez les hommes et, chez les porcs, les dessous de portée. D'ailleurs, le *ginnos*, comme les nains, a la verge grande[5]. »

En dehors du *Corpus aristotelicum*, le mot γίννος est attesté dans une loi de Ialysos[6] où il figure à la suite du cheval, de l'âne et du mulet (comme dans *Histoire des animaux*, I, 6, 491 a 2), et dans un passage de Strabon (4, 6, 2) où il désigne un cheval de petite taille.

1. Aristote le dit expressément dans le même chapitre du traité *De la génération des animaux*, 748 b 30 : « La mule ne peut nourrir l'embryon ni le conduire à terme. »

2. Τῶν ἐκ συνδυασμοῦ γινομένων ἵππου καὶ ὄνου.

3. Θύγατρες ἵππων... τῶν ὄνων θυγατέρες.

4. Dans la même liste, aussitôt après γίννος, figure le mot ἴννος, qui ne se retrouve pas ailleurs, sauf une fois comme variante de γίννος, *Histoire des animaux*, VI, 24, 577 b 21 (variante du *Vaticanus* 1339 et du *Vaticanus* 262). Sans doute s'agit-il ici d'une variante marginale introduite dans le texte à une date ancienne. Hésychius distingue γίννος (produit d'un cheval et d'une ânesse) et ἴννος (produit d'un cheval et d'une mule) : γίννος· οὗ ὁ πατὴρ ἵππος, ἡ δὲ μήτηρ ὄνος. Ἴννος ὁ πῶλος ὁ ἐξ ἵππου πατρὸς καὶ μητρὸς ἡμιόνου. Mais cette distinction ne se retrouve nulle part dans l'antiquité, où, d'ailleurs, on affirme toujours que la mule est stérile.

5. Καὶ ἤδη ἐγένετο γίννος ὅταν ἀναβῇ ἐφ' ἵππον θήλειαν [ὁ ὀρεύς]... Οἱ δὲ καλούμενοι γίννοι γίνονται ἐξ ἵππου, ὅταν νοσήσῃ ἐν τῇ κυήσει, ὥσπερ ἐν μὲν τοῖς ἀνθρώποις οἱ νάνοι, ἐν δὲ τοῖς ὑσὶ τὰ μετάχοιρα· καὶ ἴσχει δέ, ὥσπερ οἱ νάνοι, ὁ γίννος τὸ αἰδοῖον μέγα.

6. Μὴ ἐσίτω ἵππος, ὄνος, ἡμιόνος, γῖνος μηδὲ ἄλλο λόφουρον μηθὲν μηδὲ ἐσαγέτω ἐς τὸ τέμενος μηθεὶς τούτων μηθὲν μηδὲ ὑποδήματα ἐσφερέτω μήτε ὕειον μηθέν (*I. G.*, XII, 1, 677, l. 20 et suiv. = Michel, 434).

La comparaison de ces divers textes permet de tirer un certain nombre de conclusions.

D'abord, le mot γίννος, malgré la rareté de ses emplois dans les textes, apparaît comme un terme usuel. Sans doute appartenait-il au vocabulaire des éleveurs : il est remarquable que, dans l'*Histoire des animaux*, I, 6, 491 a 2, Aristote l'emploie sans aucune explication, comme s'il s'agissait d'un animal bien connu. Et le texte de la loi de Ialysos ne fait que confirmer cette impression.

Cet animal est, d'autre part, un proche parent du cheval et de l'âne : il appartient comme eux au genre désigné sous le nom de τὰ λόφουρα, c'est-à-dire des animaux dont la queue porte une touffe de poils[1]. Mais forme-t-il, comme le cheval ou l'âne, une espèce à part? Nous rencontrons là une difficulté qu'aggrave encore l'imprécision des mots genre (γένος) et espèce (εἶδος) chez Aristote, et l'incohérence de certaines de ses classifications. Il lui arrive de placer dans une même espèce des animaux différents et, au contraire, de distinguer des animaux séparés seulement par des variations de race. Il est permis dès lors de se demander si le *ginnos* appartient bien à une espèce différente de celle du cheval.

Les précisions données dans l'*Histoire des animaux* (VI, 24, 577 b 21-28) permettent d'en douter. Aristote y déclare expressément que les animaux qu'on appelle *ginnoi* naissent d'un cheval, que « ce sont des poulains qui ont souffert pendant le temps de la gestation ». Ils appartiennent, par conséquent, à la catégorie des êtres ἀνάπηρα, c'est-à-dire défectueux, dont le développement naturel est resté incomplet[2]; il ne s'agit donc pas d'une espèce particulière. Aristote ajoute, d'ailleurs, qu'ils sont comparables aux nains chez les hommes et aux porcelets mal venus que les vétérinaires appellent « dessous de portée ». Dans ces conditions, le *ginnos* ne peut être qu'un cheval de petite taille, autrement dit un bidet.

Aussi, lorsqu'Aristote désigne ainsi le produit d'un mulet et d'une jument, ce ne peut être que par analogie et faute d'un terme propre. Comme ce produit exceptionnel est, d'après les renseignements que possède Aristote, un animal de petite taille, il lui donne, naturellement, le même nom qu'aux chevaux dont la taille reste au-dessous de la moyenne. Ce nom correspond assez bien à notre mot bidet, avec, toutefois, cette particularité que le mot grec pouvait s'appliquer aussi bien à un âne qu'à un cheval de petite taille[3]. Il n'y a dès lors rien d'étonnant à ce que Aristote l'ait appliqué également au produit du mulet, dont l'existence, au demeurant, reste assez douteuse.

P. Louis.

1. Autre interprétation chez Camus (*Histoire des animaux d'Aristote*, 1783, II, p. 12), qui comprend : les animaux qui ont un toupet de crin au front. Cette divergence d'interprétation importe peu ici.

2. Sur le sens précis de ἀνάπηρος chez Aristote, voir A. Mansion, *Introduction à la Physique aristotélicienne*, 2e éd., Louvain-Paris, 1946, p. 115, n. 13.

3. Cf. *G. A.*, II, 7, 749 a 1.

SUR DEUX EXPRESSIONS TECHNIQUES DE L'ARCHITECTURE GRECQUE

I. — Ὀχετοὶ μετέωροι. ARISTOTE, *Constitution d'Athènes*, 50.

Dans le chapitre 50 de la *Constitution d'Athènes*, Aristote définit les fonctions urbaines des *astynomes*, magistrats édilitaires et « commissaires de police », constituant un collège de dix membres, dont cinq sont affectés au Pirée et cinq à Athènes. S'ils sont chargés de surveiller les prix auxquels se louent les joueuses de flûte et d'attribuer par tirage au sort les femmes réclamées par plusieurs personnes, leur principale attribution est de veiller à l'application de certains règlements d'urbanisme : service de la voirie pour l'enlèvement et le transport des ordures, respect de la voie publique par les constructions (empiétements, surplombs des balcons, constructions des égouts, ouvertures de fenêtres). L'une de ces prescriptions précise : καὶ τὰς ὁδοὺς κωλύουσι... ὀχετοὺς μετεώρους εἰς τὴν ὁδὸν ἔκρουν ἔχοντας ποιεῖν. Les traducteurs et commentateurs comprennent, en général, que cette interdiction porte sur l'installation de chéneaux qui se déversaient dans la rue. « Ils empêchent... que l'on place sur le haut des maisons des conduites d'eau se déchargeant dans la rue » (B. Haussoullier)[1] ; « Ils empêchent... de placer sur le haut des maisons des chéneaux avec écoulement sur la voie publique[2]. » Cette interprétation repose sur la valeur accordée à μετέωροι : *élevé*, *dans les airs*, *placé en hauteur*. Cependant, ni la comparaison avec d'autres textes ni les renseignements que nous fournit l'archéologie ne nous paraissent soutenir cette interprétation, qui doit être modifiée à la lumière des installations mises au jour par l'exploration de villes antiques, comme Délos, Olynthe ou Priène.

Les textes, d'abord, tant littéraires qu'épigraphiques, permettent de préciser la valeur et la nature de l'expression ὀχετοὶ μετέωροι. Nous ne saurions avoir de doute sur la valeur du substantif ὀχετός, qui désigne une conduite, une canalisation, quelle qu'en soit la matière[3]. Et les textes montrent qu'il s'agit toujours de canalisations véritables, au sol, pour les

1. B. Haussoullier, *Aristote, Constitution d'Athènes*, p. 75 (*Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, fasc. 89, 1891).

2. B. Haussoullier et G. Mathieu, *Aristote, Constitution d'Athènes* (Éd. Budé), 2e éd., 1941, p. 53. De même, G. Kaibel et A. Kiessling, *Aristoteles' Schrift vom Staatswesen der Athener*, 2e éd., 1891, p. 85.

3. Canalisation en cuir (peaux de bêtes cousues) (Hérodote, III, 9) ; en bois dans les comptes de l'Erechtheion de 409-408 (*I. G.* I², 373, l. 64) ; ou en pierre à l'Amphiaraion d'Oropos (*I. G.* VII, 4255, l. 5).

adductions ou les évacuations d'eau, et non point de chéneaux. A Mégalopolis, le terme désigne le canal traditionnel qui entoure l'orchestra et qui est l'objet d'une consécration faite par un agonothète[1] ; dans le sanctuaire d'Andanie[2], comme à Épidaure[3], il s'agit de canalisations assurant l'alimentation en eau. C'est l'épithète μετέωροι qui a déterminé cette déviation du véritable sens ; cependant, il est de nombreux emplois qui permettent de cerner la valeur précise de l'expression. Hérodote, déjà, oppose les constructions à l'air libre sur le sol (οἰκήματα μετέωρα) aux aménagements enterrés, souterrains (οἰκήματα ὑπόγαια)[4]. Aristote oppose les lieux élevés (μετέωρα) aux régions basses et marécageuses[5]. Et le devis de Philon, relatif à la construction de la skeuothèque du Pirée, impose d'abord des travaux de nivellement à partir du point le plus élevé (ἀπὸ τοῦ μετεωροτάτου)[6]. Pausanias, un peu plus tard, emploie ce même terme avec une valeur très précise pour désigner le lit d'un fleuve, de l'Hélisson, qui partage la ville de Mégalopolis en deux parties, et c'est par rapport à ce lit que le périégète situe les édifices[7]. Or, c'est là, nous semble-t-il, la valeur qu'il faut accorder à notre expression : « canalisation à ciel ouvert », par opposition aux canalisations souterraines, enterrées, comme le prouvent nettement deux textes épigraphiques que nous pouvons ici invoquer. Un règlement de Pergame sur les charges dévolues aux astynomes leur prescrit, comme à ceux d'Athènes — et les deux textes ont été souvent rapprochés — d'empêcher l'installation de « canalisations à ciel ouvert ». Les premiers éditeurs[8], par comparaison avec l'interprétation traditionnelle du passage de la *Constitution d'Athènes*, entendaient, eux aussi, « des chéneaux dans les airs se déversant dans la rue », interprétation justement mise en doute et corrigée par des commentateurs plus récents[9]. La suite du texte indique avec netteté l'exacte valeur de l'expression, puisque ce même règlement pergaménien (col. II, l. 45 sqq.) précise que, en cas d'infraction, les astynomes doivent infliger aux délinquants une amende de cinq drachmes, les

1. *I. G.* V, 2, 450 : Ἀντίοχος ἀγωνοθετήσας ἀνέθηκε τὸς θρόνος πάντας καὶ τὸν ὀχετόν.

2. *I. G.* V, 1, 1390, l. 104 : entretien des canalisations confié à l'agoranome.

3. *I. G.* IV², 109, 111, l. 145 et 153 (relative aux σκανάματα ἐπὶ κυνός) ; 110, l. 34 : canalisation d'une κράνα.

4. Hérodote, II, 148, dans la description du labyrinthe du lac Moeris : οἰκήματα δ' ἔνεστι διπλά, τὰ μὲν ὑπόγαια, τὰ δὲ μετέωρα.

5. Aristote, *Hist. An.*, 596 b, 4 : χωρία νέμεσθαι μετεωρότερα...

6. *I. G.* II², 1668, l. 8 (= *Syll.*³, 969) : κατατεμὼν τοῦ χωρίου βάθος ἀπὸ το|ῦ μετεωροτάτου τρεῖς πόδας...

7. Pausanias, VIII, 30, 2 : διαιροῦντος δὲ τὴν Μεγάλην πόλιν τοῦ ποταμοῦ τοῦ Ἑλισσόντος..., ἐν μέρει τῷ πρὸς ἄρκτους, δεξιᾷ δὲ κατὰ τὸ μετέωρον τοῦ ποταμοῦ, πεποίηταί σφισιν ἀγορά.

8. H. Kolbe, *A. M.*, 27, 1902, p. 57, col. II, l. 40-41 : Ἐάν τινες ἐν ταῖς ὁδοῖς... μετεώρους | ὀχετοὺς ποιῶσι, κωλυέτωσαν αὐτοὺς οἱ ἀμφοδάρχαι, et, dans la première traduction en français, Ch. Lécrivain, *Mémoires de l'Académie des Sciences de Toulouse*, 10ᵉ série, 3, 1903, p. 363-365.

9. Dittenberger, dans *O. G. I. S.*, p. 483, n. 29, de même que H. Legras, *La table latine d'Héraclée*, 1907, p. 376, et G. Klaffenbach, *Die Astynomeninschrift von Pergamon, Abhandl. der d. Akademie Berlin*, 1953, n° 6 (1954), p. 13.

contraindre à remettre les lieux en état et à construire des canalisations couvertes, souterraines (κρυπτούς)[1]. L'opposition de μετεώρους et de κρυπτούς rend évidente la différence de structure entre les deux constructions, l'une à ciel ouvert, faite de dalles dressées sans couvercle ou constituée par une rigole creusée dans des longs blocs ; l'autre, fermée, avec une couverture de dalles, doublées même parfois d'une couche de terre. Si nous voulions maintenir le sens de « aériens, en haut des maisons », il faudrait alors voir dans ὀχετους κρυπτούς des tuyaux de descente, pris dans la maçonnerie, enfermés dans les murs, installation qui ne peut être faite qu'au moment de la construction et ne peut être exigée des propriétaires par la suite : elle ne correspond pas à la prescription relative à la remise en état des lieux. Avant de chercher dans des exemples archéologiques la confirmation du sens que nous adoptons, nous pouvons trouver dans un texte épigraphique la description très précise de ce qu'est un ὀχετὸς κρυπτός. Un devis du sanctuaire d'Amphiaraos, à Oropos, fixe tous les détails de la construction d'une canalisation : ὀχετὸν λίθινον κρυπτόν[2] ; l'analyse des prescriptions de ce texte ne laisse pas de doute sur la structure des canalisations imposées à Pergame et nous permet d'interpréter, avec sécurité, par opposition, les ὀχετους μετεώρους. Nous donnons une traduction des passages de ce texte relatifs à la construction du canal : « Dans le sanctuaire d'Amphiaraos, pour que le torrent, lorsqu'il y a de l'eau[3], n'empêche pas les eaux du bain des hommes de s'écouler, mais pour que le bain soit utilisable même par mauvais temps, on fera une canalisation couverte en pierre, qui prendra aux blocages du pont et s'étendra jusqu'à la chute le long du bain des femmes ; après avoir creusé un fossé de la longueur ainsi fixée, mesurant quatre pieds de large à compter du mur de protection du torrent et trois pieds de profondeur, on disposera d'abord sur le sol des dalles placées en clayonnage[4], bien assujetties et mises en place sans avoir de jeu, avec vérification au son de chaque dalle frappée avec du plomb ou de la pierre[5] ; elles seront taillées à niveau et égalisées suivant la pente pour que l'écoulement se fasse bien. Sur ces dalles, on dressera des pierres aux lits de pose droits, francs, avec tous les joints bien soignés ; les pare-

1. *Op. cit.*, II, l. 45 sq. : καὶ ἀναγκαζέτωσαν τά τε ἄλλα ἀποκαθιστάναι εἰς τὰ ἐξ ἀρχῆς καὶ τοὺς ὀχετοὺς κρυπτοὺς ποιεῖν.

2. *I. G.* VII, 4255 (= *Syll.*³, 973). Publiée par Leonardos, *Arch. Eph.*, 1891, p. 71 sq. Cf. les quelques remarques de H. Lattermann, *A. M.*, 33, 1908, p. 76, et 35, 1910, p. 81-102 (examen des problèmes topographiques soulevés par l'inscription).

3. Le texte porte : ὅταν ῥεῖ. Dittenberger (*op. cit.*, n. 2) propose de lire : ὕει. Il nous semble possible de conserver ῥεῖ au sens de : avoir de l'eau, ce qui correspond au régime du torrent qui traverse l'Amphiaraion, comme l'a démontré H. Lattermann (*A. M.*, 35, 1910, p. 83-84).

4. φορμηδόν : dans le devis de la skeuothèque de Philon, *Syll.*³, 969, l. 15 ; traduction et commentaire de A. Choisy, *Études épigraphiques sur l'architecture grecque*, p. 6 et 16.

5. Pour ces deux expressions, on se reportera au devis de Lébadée, *I. G.* VII, 3073, l. 163-164, et au commentaire de A. de Ridder et A. Choisy, *B. C. H.*, 20, 1896, p. 318-335, et de A. Choisy, *Études épigraphiques sur l'architecture grecque*, p. 198. Κατακρούων désigne l'action de vérifier par le son, en frappant chaque dalle, qu'elle ne comporte aucune fissure et qu'elle est bien calée.

ments seront dressés d'équerre ; on placera ces pierres verticales sur une épaisseur de trois demi-pieds, de façon à laisser une largeur d'écoulement d'un pied [1] ; on mettra ces dalles en place, sans jeu, bien assujetties les unes aux autres, en serrant tous les joints. On fera ensuite une couverture de dalles coupées franches, à niveau, qu'on assujettira les unes aux autres sans laisser de jeu et en évitant toute superposition de joints. On recouvrira toutes les pierres avec de la terre provenant du fossé... »

Ce texte ne saurait laisser aucun doute sur la nature et la structure d'un ὀχετὸς κρυπτός ; il s'agit bien d'une canalisation construite, avec un radier composé de dalles entre-croisées, et sur ces dalles prennent appui les parois, qui sont faites de dalles verticales ; vient ensuite une couverture également en pierre ; le calage de la construction se fait de la façon la plus normale par un remblayage de terre. Le devis insiste sur la nécessité de bien assujettir les pierres, de serrer les joints et de disposer les dalles sans aucun jeu, pour éviter les affouillements d'eau qui rapidement pourraient disjoindre l'assemblage. A ce type de conduite enterrée, plus ou moins soigneusement maçonnée, qui, au lieu de pierres, peut être faite d'éléments en terre cuite, s'oppose la canalisation posée sur le sol, « à ciel ouvert », μετέωρος, qui peut être également maçonnée ou qui, plus souvent, est faite de longues dalles creusées d'une rigole. Le texte de Pergame, comme les règlements de voirie à Athènes, interdisent aux habitants de faire déboucher dans la rue ces conduites à ciel ouvert qui évacuaient toutes les eaux usées de la maison, et non seulement les eaux de pluie tombées des toits, quand elles n'étaient pas recueillies dans les citernes ; le texte de la *Constitution d'Athènes*, si nos rapprochements sont exacts, doit donc se traduire : « Les astynomes empêchent... de construire des canalisations à ciel ouvert qui débouchent sur la voie publique. »

Or, cette interprétation, qui nous paraît solidement fondée sur le seul rapprochement des textes, reçoit une confirmation supplémentaire et trouve, en quelque sorte, son illustration dans les dispositifs des canalisations et des égouts que nous a révélés l'exploration des villes et des habitats d'Olynthe, de Priène, de Délos, pour nous limiter aux sites les mieux connus. Les réalités fournies par l'architecture urbaine et domestique sont ici les meilleurs garants de l'interprétation des textes.

Les constructeurs de Priène, au IVe siècle avant J.-C., ont employé simultanément les deux systèmes d'égout ; les uns sont à ciel ouvert, comme dans la grande rue de la porte ouest [2] ; ils sont constitués par un radier de dalles posées à même le sol et d'autres dalles verticales forment la paroi ; elles dépassent de quelques centimètres le niveau du dallage ; la section du canal est de 30 à 40 centimètres. Les autres répondent aux données du devis d'Oropos et sont recouverts par de larges dalles, de niveau avec le sol de la

1. La largeur du radier est de quatre pieds (l. 11) ; l'expression ἐπὶ τὰ τριημιπόδια représente l'épaisseur des parements du canal, surface couverte de trois pieds au total, ne laissant qu'une largeur d'écoulement de un pied.

2. Schrader-Wiegand, *Priene*, p. 74-76, fig. 45.

rue[1]. En règle générale, ces canalisations empruntent l'axe de la rue. Mais nous connaissons assez mal, à Priène, la façon dont les eaux usées de chaque maison se déversaient dans le collecteur central ; la publication ne mentionne incidemment qu'un exemple d'égout particulier, qui paraît couvert, dans la maison XXV[2], assurant l'évacuation des eaux d'une petite salle (latrines ?) directement dans l'égout de la rue, en passant sous le mur de la maison. Ces installations ont été étudiées avec plus de précision à Délos et à Olynthe : le système des égouts déliens, plus récent, plus facile à organiser par suite de la pente du terrain et de la proximité de la mer, s'avère beaucoup plus efficace et plus systématique qu'à Olynthe. Les Déliens organisèrent un système complet d'égouts calqué sur le réseau des rues ; chaque rue a sa canalisation souterraine, placée, en général, au milieu de la chaussée, puisqu'elle doit assurer le service des deux rangées de maisons ; ces canalisations sont partout enterrées à $0^m30/0^m40$ du niveau du sol et parfois davantage ; elles présentent un profil rectangulaire de $0^m40/0^m60$ de section en moyenne[3]. Dans ces collecteurs, de dimensions à peu près constantes, orientés tous vers la mer, débouchent les canalisations qui desservent les habitations ; ici encore, le système est assez uniforme ; les eaux de pluie de la cour — celles qui ne vont pas à la citerne — et les eaux usées sont entraînées par une canalisation dont le départ est, en général, sous le péristyle de la cour, le plus voisin du vestibule ; elles passent sous le vestibule et sous le seuil de la porte pour aller rejoindre le collecteur central ; exceptionnellement, ce tracé est détourné pour faire chasse d'eau dans les latrines[4]. Ce même parcours est employé pour les eaux usées, qui sont jetées soit dans les latrines, soit à l'entrée du canal d'évacuation des eaux de la cour. Toutes ces canalisations sont enterrées, soit maçonnées en moellons, soit constituées par des éléments de terre cuite. Il est curieux de noter qu'aucun regard n'a été ménagé sur le tracé des égouts soit pour le nettoyage, soit pour l'évacuation des eaux de la rue ; celles-ci ne pouvaient s'infiltrer qu'à travers des interstices, ce qui était bien insuffisant pour absorber les eaux de pluies violentes. De place en place, au pied des murs, on a reconnu des ouvertures communiquant avec l'égout central ; c'est là que débouchaient les tuyaux de descente évacuant les eaux des toits ou des terrasses qui ne pouvaient être envoyées à l'intérieur, vers la citerne, ce qui était la règle générale. Ces tuyaux étaient quelquefois maçonnés dans le mur, comme ceux de l'intérieur qui alimentaient la citerne. Mais ce dispositif était exceptionnel. En fait, les installations déliennes répondent aux prescriptions athéniennes comme à celles du règlement de Pergame : toutes les canalisations doivent être enterrées et tout le système est souterrain ; de Priène à Délos, les progrès sont très nets.

Les exemples fournis par Olynthe sont moins homogènes et plus instruc-

1. Schrader-Wiegand, *Priene*, fig. 43.
2. *Ibid.*, p. 294, fig. 312.
3. Étude du réseau des égouts dans le quartier du théâtre par J. Chamonard, *Ex. arch. Délos*, VIII, p. 87-92, fig. 42.
4. *Ibid.*, p. 351-355.

tifs par leur diversité et leur incertitude même. Les fouilleurs d'Olynthe n'ont pas rencontré un système complet, dont l'installation était, d'ailleurs, plus difficile dans un site à peu près plat. La préoccupation essentielle paraît avoir été non pas de rendre les rues circulables, mais les maisons habitables, si bien que rien de systématique n'a été réalisé, ni pour évacuer les eaux pluviales de la rue, ni pour assurer le drainage des eaux qui étaient déversées par les maisons. Le système des îlots d'Olynthe, comprenant deux rangées de maisons accolées, que ne séparait, sur la face opposée à la rue, qu'un étroit couloir, une ruelle, faite très évidemment pour l'évacuation des eaux et non point pour la circulation, déversait des masses d'eau assez considérables dans la rue[1]. Or, on s'appliquait seulement à entraîner cette eau le plus loin possible du pied des murs, vers le milieu de la rue[2]. De place en place, on pratiquait le système du « puits perdu », comme on le voit par une canalisation de la section 9 qui, après avoir recueilli les eaux, sur une faible longueur, s'enfonce dans le sol à 2 mètres de profondeur[3]. L'évacuation des eaux de maison se faisait par divers procédés qui illustrent l'importance des réglementations postérieures. En général, on n'utilise qu'une conduite à ciel ouvert, en pierres maçonnées ou une rigole creusée dans des dalles pour emmener ces eaux soit directement dans la rue, en passant sous le seuil, soit dans les ruelles mitoyennes qui séparent les deux demi-îlots[4]. Dans certains cas, la canalisation semble avoir été ouverte non seulement dans la cour, mais aussi dans le vestibule qu'elle traversait en direction de la rue[5]. L'installation est parfois plus soignée et, à l'intérieur de la maison, elle est faite en éléments de terre cuite[6]. On imagine, certes, ce que pouvait être l'état de la rue ; mais n'en avons-nous pas encore l'exemple dans bien des villes méditerranéennes actuelles, où les piétons ne peuvent circuler qu'en sautant de pavé en pavé? Les Olynthiens ont pu se rendre compte des inconvénients d'un système aussi simpliste ; l'installation dégagée dans la *Villa des bronzes* semble avoir été modifiée pour répondre à des prescriptions plus strictes, très exactement comparables à celles d'Aristote et du règlement pergaménien. Dans cette maison[7], les eaux de la cour et même celles des toits, puisqu'il n'y a pas de citernes, étaient recueillies et évacuées par une canalisation prenant au milieu de la cour et débouchant dans la rue, après avoir traversé le vestibule et la porte d'entrée. Dans l'enceinte de la maison, la canalisation est faite de dalles creusées d'une rigole, à ciel ouvert — à moins que, peut-être, dans le vestibule, elle n'ait été recouverte de dalles facilitant la circulation. En débouchant dans la rue, comme si une réfection avait eu lieu, la canalisation change de

1. *Exc. at Olynthus*, VIII, p. 36 sq., 158 sq.
2. Exemple très caractéristique dans l'avenue B à la rencontre de A XI et B XI (*Ibid.*, VIII, pl. 8, 1 et 108).
3. *Ibid.*, XII, p. 273.
4. Exemple de A VI, 5 et 7 (*Ibid.*, VIII, p. 158-159 et pl. 97 ; XII, p. 302).
5. Dans la maison A IV, 9 (*Ibid.*, VIII, p. 86-88 et pl. 92-93).
6. *Ibid.*, XII, p. 188.
7. Étudiée dans *Exc. at Olynthus*, XII, p. 240 sq. et pl. 202 sq.

nature ; à la rigole succèdent des éléments cylindriques de terre cuite (0m21 de diamètre intérieur) et ceux-ci s'enfoncent progressivement dans le sol sur une longueur d'environ deux mètres ; on évite ainsi l'évacuation des eaux sur la chaussée et on les emmène dans une sorte de puits perdu. Cette installation marque nettement le progrès réalisé sur l'ancien système et illustre les modifications qu'impose le règlement de Pergame ; si les *amphodarques*, les surveillants de quartiers, ne peuvent faire respecter l'interdiction d'aménager des canalisations à ciel ouvert dans la rue, ils feront appel aux astynomes, qui « contraindront les délinquants à remettre les lieux en bon état et à construire des canalisations enterrées ».

Ainsi, textes et données archéologiques, en s'éclairant les uns par les autres, traduisent les progrès réalisés par l'urbanisme grec à la fin du IVe et au début du IIIe siècle avant J.-C. Les installations d'Olynthe, et encore celles de Priène, sont vétustes et peu conformes aux principes d'hygiène préconisés par Hippocrate ou Aristote ; celles de Délos portent la marque de nouvelles exigences imposées par des règlements qui répondent aux préoccupations d'un urbanisme plus évolué. Le texte de la *Constitution d'Athènes* nous montre que, dès le IVe siècle, les Athéniens se préoccupaient d'améliorer l'état de leurs rues, qui en avaient, certes, bien besoin, s'il est vrai, comme le rapporte le témoignage du Pseudo-Dicéarque, « que la ville d'Athènes manque d'eau, qu'elle est mal tracée et a un aspect bien archaïque[1] ».

II. — Ἴκρια : Aristophane, *Thesmophories*, 395.

Quand, dans l'enceinte du Thesmophorion, la Première Femme commence son réquisitoire contre Euripide, elle lui reproche d'abord les représentations calomnieuses qu'il a brossées de la femme, la chargeant de tous les vices et excitant ainsi la méfiance des maris, qui, aussitôt rentrés à la maison, sont pleins de soupçons et cherchent l'amant qu'on aurait pu cacher :

395 Ὥστ' εὐθὺς εἰσιόντες ἀπὸ τῶν ἰκρίων
ὑποβλέπουσ' ἡμᾶς σκοποῦνταί τ' εὐθέως
μὴ μοιχὸς ἔνδον ἤ τις ἀποκεκρυμμένος.

Commentateurs et traducteurs comprennent, en général, l'expression : εἰσιόντες ἀπὸ τῶν ἰκρίων : *aussitôt revenus du théâtre*, en s'appuyant sur le mouvement du passage et sur les notes du scholiaste et des lexicographes[2]. Mais ne conviendrait-il pas de confronter cette interprétation, qui ne se dégage nullement des textes en général trop rapidement cités, avec l'état contemporain du théâtre de Dionysos à Athènes? Et, inversement, ce texte

1. *F. G. H.*, II, 254.

2. Aristophane (éd. Budé), IV, p. 34 : « à peine rentrés du théâtre » ; la note 6, p. 34, qui explique cette traduction est erronée sur plusieurs points ; cf. Blaydes, I, p. 171 ; J. van Leeuwen, 10, p. 57 ; Bothe, II, p. 129-130.

ne devrait-il pas intervenir dans l'interprétation architecturale des ruines, ainsi que le cortège de commentaires auquel il a donné lieu chez les lexicographes? Or, l'étude des difficultés soulevées par la valeur exacte de cette expression nous montrera que ni les philologues, ni les architectes ne se sont suffisamment préoccupés des données que leur fournissaient les disciplines voisines, trop souvent considérées comme étrangères à leur propos.

Reprenons d'abord, à notre tour[1], l'étude des textes qu'il nous paraît important de citer presque dans leur intégralité :

1) Schol., *ad loc.* : ὡς ἔτι ἰκρίων ὄντων ἐν τῷ θεάτρῳ καὶ ἐν ταῖς ἐκκλησίαις ἐπὶ ξύλων καθημένων. Πρὶν γὰρ γενέσθαι τὸ θέατρον, ξύλα ἐδέσμευον καὶ οὕτως ἐθεώρουν.

2) Hésychius, s. v. : ἴκρια· καὶ τὰ ξύλινα οὕτως ἐλέγοντο Ἀθήνησιν, ἀφ' ὧν ἐθεῶντο πρὶν τὸ ἐν Διονύσου θέατρον γενέσθαι.

3) Id., s. v. : αἰγείρου θέα· αἴγειρος ἦν Ἀθήνησι πλησίον τοῦ ἱεροῦ, ἔνθα πρὶν γενέσθαι θέατρον, τὰ ἴκρια ἐπήγνυον.

4) Id., s. v. : παρ' αἰγείρου θέα· Ἐρατοσθένης φησὶ ὅτι πλησίον αἰγείρου τινὸς θέα... ἐγγὺς τῶν ἰκρίων... ἴκρια ἐστὶν ὀρθὰ ξύλα, ἔχοντα σανίδας προσδεδεμένας οἷον βαθμούς, ἐφ' αἷς ἐκαθέζοντο, πρὸ τοῦ κατασκευασθῆναι τὸ θέατρον.

5) Photius, s. v. : ἴκρια· τὰ ἐν τῇ ἀγορᾷ ἀφ' ὧν ἐθέωντο (τὸ παλαιὸν) τοὺς Διονυσιακοὺς ἀγῶνας πρὶν ἢ (κατα)σκευασθῆναι τὸ ἐν Διονύσου θέατρον.

6) Bekker, *Anecd. Gr.*, 354, 25 : αἰγείρου θέα καὶ ἡ παρ' αἰγείρου θέα· Ἀθήνησιν αἴγειρος ἦν, ἧς πλησίον τὰ ἴκρια ἐπήγνυτο εἰς τὴν θέαν, πρὸ τοῦ θέατρον γενέσθαι. Οὕτω Κρατῖνος.

7) *Ibid.*, 419 : ... αἴγειρος γὰρ ἐπάνω ἦν τοῦ θεάτρου, ἀφ' ἧς οἱ μὴ ἔχοντες τόπον ἐθεώρουν.

8) Suidas, s. v. : ἴκρια· ὀρθὰ ξύλα ἢ σανιδώματα τῆς νηός· καὶ τὰ τῶν θεάτρων, ἅ ἦσαν καὶ ἐν ταῖς ἐκκλησίαις· ἐπὶ ξύλων γὰρ ἐκάθηντο. Πρὶν γένηται (γενέσθαι) τὸ θέατρον, ξύλα ἐδέσμευον καὶ οὕτως ἐθεώρουν.

9) Id., s. v. : ἀπ' αἰγείρου θέα· ἡ ἀπὸ τῶν ἐσχάτων· αἴγειρος γὰρ ἐπάνω ἦν τοῦ θεάτρου, ἀφ' ἧς οἱ μὴ ἔχοντες τόπον ἐθεώρουν.

10) Id., s. v. : Πρατίνας· ... ἀντηγωνίζετο δὲ Αἰσχύλῳ τε καὶ Χοιρίλῳ ἐπὶ τῆς ἑβδομηκοστῆς Ὀλυμπιάδος καὶ πρῶτος ἔγραψε σατύρους. Ἐπιδεικνυμένου δὲ τούτου, συνέβη τὰ ἴκρια ἐφ' ὧν ἐστήκεσαν οἱ θεαταὶ πεσεῖν, καὶ ἐκ τούτου θεάτρον ᾠκοδομήθη Ἀθηναίοις.

11) Id., s. v. : Αἰσχύλος· φυγὼν δὲ εἰς Σικελίαν διὰ τὸ πεσεῖν τὰ ἴκρια ἐπιδεικνυμένου αὐτοῦ, χελώνης ἐπιρριφείσης αὐτῷ ὑπὸ ἀετοῦ φέροντος κατὰ τῆς κεφαλῆς ἀπώλετο.

De l'examen de cet ensemble de textes et des comparaisons qu'ils per-

1. Comme seul l'a fait A. W. Pickard-Cambridge, *The theatre of Dionysus in Athens*, 1946, p. 11-12 ; mais l'auteur laisse planer une grande incertitude sur les conclusions nécessaires qui résultent d'un examen d'ensemble. On peut se reporter à ces pages pour l'ensemble des textes.

mettent, il est possible de dégager un certain nombre de remarques difficilement contestables :

1) Ces notices dérivent d'une source commune ou ont été copiées d'un auteur à l'autre (Photius 5 et Hésychius 2 ; Bekker 6 et Hésychius 3 ; Bekker 7 et Suidas 9). Quelles furent la ou les sources communes ? Deux noms sont indiqués : Ératosthène par Hésychius, et Cratinos dans les *Anecdota graeca* ; ce ne sont pas deux sources indépendantes, car le passage d'Érathostène auquel il est fait allusion vise à expliquer un texte de Cratinos (fr. 339 et 323) mentionnant l'αἴγειρος θέα ; on ne peut donc opposer ces témoignages les uns aux autres ; ce ne sont que des variations sur une même tradition[1].

2) Tous ces textes opposent les ἴκρια à un *théatron* qui leur aurait succédé, précisent qu'il s'agit de deux installations successives et fournissent des indications topographiques que d'autres témoignages confirment. Par Hésychius 2 et Photius 5 nous apprenons que ces *ikria* se dressaient sur l'agora, avant la construction du *théatron* dans le sanctuaire de Dionysos ; cette localisation sur l'agora est précisée par la mention, répétée dans toutes les notices (Hésychius 3 et 4 ; *Anecdota* 6 ; Suidas 9), du fameux peuplier noir qui marquait un emplacement célèbre de la place publique au Ve siècle, puisqu'il servait même de tableau d'affichage[2]. L'indication correspond, en outre, à d'autres témoignages relatifs à l'existence d'une *orchestra* sur l'agora d'Athènes, attestée par les témoignages les plus divers, où Pindare lui-même avait chanté un hymne aux Dionysies et dont l'emplacement, longtemps cherché, peut être considéré maintenant comme sûr[3]. Or, il est notable que, par ailleurs, aucun texte ne mentionne d'*ikria* dans le sanctuaire de Dionysos, et qu'en particulier la chute des installations qui a provoqué la construction d'un *théatron* n'a pu se produire dans ce sanctuaire. Il n'empêche que, depuis W. Dörpfeld[4], la plupart des archéologues et des architectes qui ont étudié avec le plus de soin le théâtre d'Athènes admettent la présence de ces constructions en bois et leur écroulement mémorable dans le Dionysion. H. Bulle, E. Fiechter, C. Anti, pour les besoins de sa théorie sur les plans primitifs, A. W. Pickard-Cambridge, après quelques hésitations, tout en citant les textes, n'ont pas réagi contre une erreur initiale évidente[5]. Les protestations de A. von Gerkan formulées en 1938 contre

1. A. W. Pickard-Cambridge (*op. cit.*, p. 12) admet Ératosthène comme source commune ; U. von Wilamowitz (*Hermes*, 21, 1886, p. 597) a cherché sans succès une seconde source dans le lexicographe Pausanias ; Frickenhaus (*P. W.*, s. v. ἴκριον) admet deux séries de témoignages. Sur les sources des lexicographes, cf. les observations présentées par K. Latte dans l'introduction de son édition d'Hésychius (*Hesychii Alexandrini Lexicon*, I, 1953).

2. Hésychius, s. v. ἀπ' αἰγείρων. Cf. W. Judeich, *Top. von Athen*, 2e éd., 1931, p. 357.

3. Textes rassemblés et cités par W. Judeich, *op. cit.*, p. 341, n. 2 ; pour sa localisation, nous renvoyons à notre étude : *Recherches sur l'agora grecque*, 1952, p. 322-324.

4. W. Doerpfeld et E. Reisch, *Das griechische Theater*, 1896, p. 30 sq.

5. H. Bulle, *Untersuch. an griech. Theatern*, 1928, p. 79 ; E. Fiechter, *Das Dionysostheater in Athen*, III, 1936, p. 71 ; C. Anti, *Teatri greci arcaici*, 1947, p. 71 ; A. W. Pickard-Cambridge, *The Theatre of Dionysus*, 1946, p. 13.

la théorie de E. Fiechter n'ont pas été écoutées[1]. Seul W. B. Dinsmoor, récemment, s'est soumis à la conclusion imposée par les textes[2].

3) La date de ces transformations nous est donnée. Les notices de Suidas 10 et 11 se font l'écho de deux traditions contradictoires relatives à cet écroulement des *ikria*. Est-ce lors d'une célèbre joute qui opposait Pratinas, Eschyle et Choirilos, au cours de la 70e Olympiade (499-496 avant J.-C.)? Ou bien faut-il lier l'événement à la fin de la carrière d'Eschyle (458) et y voir la cause de son départ pour la Sicile? Le rapport établi par Suidas entre cette catastrophe, dont Eschyle n'était nullement responsable, et les histoires burlesques associées à la mort du grand poète tragique suffit à faire reléguer cette version au rang des multiples balivernes que le lexicographe a collectionnées avec soin, et nous ne saurions admettre, avec H. Bulle, qu'il y eut sans doute deux catastrophes successives[3]; aucun des autres témoignages ne justifie cette hypothèse[4], et nous savons aussi d'une façon précise et incontestable que le théâtre du sanctuaire de Dionysos existait avant 458. C'est à la première hypothèse que nous réserverons le plus de crédit, d'autant plus qu'elle s'accorde avec d'autres témoignages et correspond aux données archéologiques[5].

4) Les termes mêmes repris dans ces notices, d'un auteur à l'autre, et qu'il faut vraisemblablement attribuer à la source commune, permettent de préciser quelque peu la nature de ces installations de bois et interdisent de s'en tenir à quelque allusion vague. C'est de là que naîtront les difficultés d'interprétation du texte d'Aristophane. Ces ἴκρια, d'après Hésychius et Suidas, sont des ξύλα ὀρθά dont la mise en place est désignée par le verbe πήγνυμι : *ficher, enfoncer en terre* (Hésychius 3, *Anecdota* 6); ce sont donc des pièces de bois, des piliers enfoncés comme des pieux en terre pour constituer des supports verticaux. A ces supports sont fixées des planches (σανίδας, Hésychius 4; σανιδώματα, Suidas 8) qui constituent des gradins (βαθμούς, Hésychius 4) où prennent place les spectateurs; le verbe employé pour désigner l'assemblage (προσδεδεμένας) nous révèle le caractère léger de ces constructions, qui évoquent assez directement les gradins en planches étroites de nos cirques. Nous retiendrons tout spécialement la distinction entre ἴκρια = ὀρθὰ ξύλα et les σανίδες ou σανιδώματα, car elle répond à la valeur du mot ἴκρια employé dans les inscriptions architecturales, où il désigne les échafaudages dressés pour la construction des murs ou la mise en place des parties hautes de l'édifice, échafaudages comportant également des pièces de bois verticales enfoncées dans le sol et les planchers intermédiaires qui servent de plate-forme aux ouvriers. C'est ainsi que, dans les comptes de l'Erechtheion, est mentionnée la dépose des échafaudages du

1. *Gnomon*, 1938, p. 237-240.

2. *Studies presented to D. M. Robinson*, I, 1951, p. 314, et dans *The architecture of Ancient Greece*, 1950, p. 120, n. 1.

3. H. Bulle, *op. cit.*, p. 79.

4. Sur les deux couches de remblais que les fouilles de Doerpfeld ont repérées dans l'auditorium, cf. W. Doerpfeld et E. Reisch, *Das griech. Theater*, p. 30-31.

5. Résumées par W. B. Dinsmoor, *op. cit.*, p. 310-314.

mur nord et des colonnes de la prostasis[1] ; à Athènes, à Didymes, à Délos, les verbes dérivés ou composés désignent la construction des échafaudages[2]. La mise en place des statues d'Athèna et d'Héphaistos exige la construction d'échafaudages avec une plate-forme et des plans inclinés[3]. Enfin, le terme désigne tout échafaudage, tribune, etc., de caractère temporaire élevé pour les assemblées, les fêtes, etc.[4]. Telles sont les constructions que les lexicographes opposent au θέατρον qui fut alors aménagé pour les Athéniens dans le sanctuaire de Dionysos. Nous avons indiqué ailleurs[5] les aspects souvent rudimentaires des installations désignées par ce terme, qui évoque aussi bien un simple terre-plein ou une pente à peine aménagée que quelques gradins de pierre, mais toujours le mot désigne un aménagement appliqué au sol, l'endroit où se placent les θεαταί pour assister à une cérémonie, à un sacrifice ou à une représentation ; le terme répond à ce que nos entrepreneurs appellent une construction « en dur ».

5) Nous noterons, enfin, que les lexicographes prennent soin de souligner que les *ikria* sont aussi employés pour les assemblées : καὶ ἐν ταῖς ἐκκλησίαις (Schol. 1 : Suidas 8). D'autres textes permettent de préciser les circonstances où, à Athènes, au Ve siècle, l'agora se hérissait de barrières et de planches fichées dans le sol pour délimiter les emplacements des assemblées traitant de l'ostracisme[6]. Aristophane lui-même nous invite à penser que la Pnyx comportait aussi des installations provisoires, des bancs de bois autour desquels se pressaient les prytanes avant les assemblées[7].

De ces remarques nous retiendrons donc que les représentations théâtrales eurent lieu d'abord sur l'agora, en un emplacement connu longtemps après par la présence d'un peuplier noir, autour duquel étaient dressées des tribunes provisoires qui s'écroulèrent un beau jour. C'est alors que les Athéniens abandonnèrent tout à la fois ce premier emplacement et ces installations pour aménager un *théatron*, construction plus solide et permanente, sur les pentes naturelles qui s'étendaient au pied des rochers de l'Acropole vers le sud, où se trouvait déjà un sanctuaire de Dionysos. D'après nos textes, cette transformation aurait eu lieu dans les débuts du Ve siècle avant J.-C., ce qui nous est indirectement confirmé par un témoignage de Pindare, qui a composé pour les Grandes Dionysies, en l'honneur

1. *I. G.* I², 374, l. 151 et 67 (ἴκρια et ἱκριώματα).

2. ἱκριόω : *I. G.* I², 371, l. 22 ; 374, l. 74 ; — ἱκριοποιεῖν : Didymes (*Rev. phil.*, 50, p. 69) et à Délos (*Inscr. Délos*, 290, 241).

3. *I. G.* I², 371, l. 20 sq. ; cf. R. P. Austin, *J. H. S.*, 41, 1931, p. 287-289.

4. Pollux, VII, 125 : ἱκριοποιοὶ δ' εἰσὶν οἱ πηγνύντες τὰ περὶ τὴν ἀγορὰν ἴκρια ; des tribunes étaient aussi dressées sur l'agora, le long du chemin suivi par la procession des Panathénées (Athénée, IV, 167 f).

5. R. Martin, *Recherches sur l'agora grecque*, p. 250, 254, n. 2, et index pour les divers exemples de *theatron* que agoras et sanctuaires peuvent nous donner.

6. W. Judeich, *Top. von Athen*, 2e éd., p. 350-351 ; J. Carcopino, *L'ostracisme athénien*, 2e éd., p. 77-79 ; R. Martin, *op. cit.*, p. 325-327.

7. *Acharniens*, 25 : ἐλθόντες ἀλλήλοισι περὶ πρώτου ξύλου. Allen (*The Greek Theater of the Fifth Century b. C., Un. of California publ. Class. Phil.*, VII, 1919, p. 28 sq.) estime qu'il y avait sans doute d'autres bancs de bois pour une partie des assistants.

des Athéniens, un dithyrambe dont l'exorde évoque le lieu même de la fête, l'agora, avec son autel des Douze Dieux, « cette plate-forme qu'ornent tant de chefs-d'œuvre[1] ». Il fut couronné et une statue vint rappeler cet honneur sur le lieu même de la victoire[2]. La date de ce chant n'est pas exactement fixée ; c'est aux environs de 480 avant J.-C. qu'on s'accorde à le placer[3]. Il est possible que, pendant plusieurs années, les deux emplacements furent encore employés. Quoi qu'il en soit, les témoignages littéraires indiquent très nettement un changement de construction, et, comme l'écrit A. von Gerkan[4], contestant les hypothèses de H. Bulle et de E. Fiechter, les Athéniens n'auraient pas été assez stupides pour élever dans le Dionysion de nouveaux échafaudages semblables à ceux qui venaient si malencontreusement de s'écrouler. Mais, alors, comment Aristophane, en 411, dans sa pièce des *Thesmophories*, peut-il encore parler des ἴκρια[5]?

Parallèlement aux traditions littéraires, quels éléments l'étude architecturale du théâtre de Dionysos peut-elle apporter à la réponse? Il est malheureusement peu d'édifices dont l'histoire soit aussi complexe, l'étude aussi difficile et la chronologie aussi mal assurée. L'importance de la bibliographie ne doit pas faire illusion sur la certitude des résultats acquis[6]. Depuis les fouilles de W. Dörpfeld et de la Société archéologique d'Athènes, en 1886[7], on a cru pendant longtemps que l'histoire architecturale du théâtre ne commençait véritablement que dans le dernier quart du IVe siècle avec l'intervention de Lycurgue, toutes les constructions antérieures ayant été en bois et n'ayant pas laissé d'autres traces que les maigres vestiges d'une orchestra primitive circulaire autour de laquelle se pressaient les spectateurs sur des tribunes en bois. Dès 1901, A. Furtwaengler avait émis l'hypothèse que certains bâtiments de la scène pouvaient remonter à la fin du Ve siècle[8], mais c'est surtout après les nouvelles recherches de W. Dörpfeld lui-même, à partir de 1924, après les études de H. Bulle en 1928 et celles de E. Fiechter en 1936, que les hypothèses et que les discussions se sont

1. Pindare, fr. 4 (éd. Budé, IV, p. 153).

2. Pausanias, I, 8, 5.

3. Problème incertain, car Pindare a écrit deux dithyrambes pour Athènes : U. von Wilamowitz, *Pindaros*, p. 272-274.

4. *Gnomon*, 1938, p. 237-241.

5. Les témoignages internes et les scholies s'accordent pour placer en 412 ou 411 avant J.-C. cette pièce d'Aristophane ; il est vraisemblable qu'elle a suivi *Lysistrata*, à une année d'intervalle (Blaydes, I, p. v ; H. van Daele, éd. Budé, IV, p. 9-10 ; M. Croiset, *Hist. littér. grecque*, III, p. 552). La discussion ne peut porter que sur ces deux années 412-411, ce qui, pour notre propos, n'a qu'une importance minime.

6. On trouvera l'essentiel de la bibliographie, jusqu'en 1946, dans l'ouvrage déjà cité de A. W. Pickard-Cambridge, *The Theatre of Dionysus in Athens*, 1946, p. 272-278. On ajoutera depuis : C. Anti, *Teatri greci arcaici da Minosse a Pericle*, 1947, p. 55-82 ; Dilke, *B. S. A.*, 48, 1948, p. 125-192 ; W. B. Dinsmoor, *The Architecture of Ancient Greece*, 1950, p. 119-120, 207-210, 246-249 ; Id., *The Athenian Theater of the fifth century*, dans *Studies presented to D. M. Robinson*, 1951, I, p. 309-330 ; E. Fiechter, *Das Dionysostheater in Athen*, IV, 1950.

7. Dont les résultats ont été publiés dans le grand ouvrage de Doerpfeld et Reisch, *Das griechische Theater*, 1896.

8. *Sitz. Ber. Bayer. Akad. München*, 1901, p. 411-416.

multipliées[1]. Nous ne saurions ici nous engager dans le labyrinthe de ces discussions, dont la majeure partie, d'ailleurs, concerne les déplacements de l'orchestra, ses dimensions et surtout l'histoire et la disposition des bâtiments de scène. Nous en dégagerons essentiellement ce qui concerne le *théatron* proprement dit, la *cavea*, puisque lui seul peut éclairer notre recherche.

Les vestiges les plus anciens fournis par les fouilles sont les restes de deux murs (SM1 et SM3 d'après la notation traditionnelle des plans), l'un en arc de cercle, l'autre rectiligne, mais tous deux construits en blocs polygonaux de calcaire de l'acropole. La forme de SM1 en arc de cercle le fait attribuer à l'orchestra circulaire primitive[2]. Nous avons vu que les dates les plus diverses ont été proposées pour cette première installation : E. Fiechter : vers 600 avant J.-C. ; H. Bulle : 560 ; W. Dörpfeld et C. Anti : 534 ; Ch. Picard : 560[3] ; A. W. Pickard-Cambridge : 534 et peut-être 560, etc. Or, ni la tradition littéraire ni les comparaisons archéologiques ne permettent d'attribuer ces vestiges à une date aussi haute. La première est, en effet, formelle : l'écroulement des *ikria* s'est produit au début du v^e^ siècle, sur l'agora, et a déterminé la construction du nouveau *théatron* dans le sanctuaire de Dionysos ; or, seul W. B. Dinsmoor, tout récemment, a souligné cet impératif[4]. D'autre part, les comparaisons architecturales s'imposent à la suite des nouvelles études des archéologues américains sur l'agora d'Athènes ; appareil et matériaux apparentent ces murs à des constructions (grand collecteur de l'agora, fontaine de l'Asclépieion) qui sont postérieures à l'activité des Pisistratides et ne peuvent remonter au delà de l'extrême fin du vi^e^ siècle. Soumettons-nous donc à cette rencontre et acceptons la date de 500-490 pour cette première installation, rudimentaire, certes, avec une orchestra et des aménagements sur les pentes naturelles qui comportaient sans doute de simples planches posées sur des gradins taillés dans le sol, ce qui permettait d'éviter les échafaudages trop compliqués et d'une solidité douteuse. Tout aussi frustres étaient les constructions légères servant de bâtiments de scène, en bois sans doute, car aucun vestige de construction solide ne peut être attribué à cette époque[5].

Nous ne discuterons pas s'il convient d'attribuer à Périclès ou à Nicias les transformations profondes qui affectèrent le théâtre dans la deuxième

1. Bien résumées, pour la période qui nous intéresse, dans l'article de W. B. Dinsmoor déjà cité, auquel nous renvoyons.

2. W. B. Dinsmoor, *op. cit.*, p. 310-312, revient à cette interprétation proposée par W. Doerpfeld, contestée par E. Fiechter et C. Anti, mais en précisant le diamètre de cette orchestra, qu'il évalue à 25^m^50, soit 78 pieds doriques.

3. Ch. Picard, *L'Acropole, le plateau supérieur, les annexes sud*, p. 70-71, qui fait remonter jusqu'au début du vi^e^ siècle les premières représentations dans le Dionysion.

4. W. B. Dinsmoor, *The arch. of Ancient Greece*, p. 120, n. 1, où il souligne cette curieuse contradiction entre l'unanimité des témoignages anciens et l'attitude de la très grande majorité des modernes.

5. Ni les attributions de H. Bulle, ni celles de E. Fiechter ne peuvent être maintenues ; cf. *infra*.

moitié du v^e^ siècle[1] ; en tout cas, c'est dans le dernier tiers du siècle que nous devons placer les constructions solides, en pierre. Nous voyons alors apparaître une grande stoa servant de bâtiment de scène et des gradins en pierre sur une grande partie de l'auditorium. Les seules hésitations qui pourraient être admises sur la date de la stoa oscilleraient entre 458 et 420/415[2]. En fait, il nous paraît évident, après les études récentes sur les édifices athéniens de la fin du v^e^ siècle et les remarques chronologiques fondées sur l'emploi des matériaux, que cette stoa, avec ses fondations de conglomérat, ses assises basses en poros, doublées d'orthostates en marbre bleu de l'Hymette, appartient au dernier quart du siècle[3]. Plus importantes sont pour nous les données que nous avons maintenant sur l'état de l'auditorium contemporain de la stoa. Dans les recherches sur les canalisations évacuant les eaux de l'orchestra sous les bâtiments de la skènè, H. Bulle avait reconnu que la couverture de ce secteur était faite en partie de matériaux remployés et, en particulier, de dalles de poros auxquelles des inscriptions conféraient un intérêt spécial[4]. Ces dalles constituent une série homogène (haut. : 0^m^24 ; larg. du lit supérieur : 0^m^65) ; tandis que le parement antérieur est bien dressé et porte les inscriptions, le parement postérieur est poli sur une hauteur de 0^m^10, le reste étant laissé à l'état brut. Les fragments d'inscriptions ont permis d'y reconnaître les formes ἱερέ]ος et στρατε]γῶ[5] et, par comparaison avec les indications gravées sur les sièges plus récents, d'attribuer ces blocs à une proédrie ; hypothèse confirmée par la présence de traits verticaux incisés sur la face postérieure, marquant les limites des places. H. Bulle et K. Lehmann-Hartleben, abusés par la faible hauteur de ces blocs, n'ont pas cru devoir reconnaître des sièges véritables ; ce seraient les dalles de couronnement d'une sorte d'estrade constituant la proédrie[6]. W. B. Dinsmoor a bien montré, nous semble-t-il, qu'il s'agit, en fait, de dalles de couronnement, mais qui forment la dernière assise du siège[7]. L'emploi de l'alphabet ionien et la forme des lettres nous maintiennent dans la même période, aux environs de 425-420 avant J.-C.

Dès les premières fouilles, on connaissait un autre bloc en poros portant, lui aussi, une inscription : βολῆς ὑπηρετῶν[8], de dimensions et de taille dif-

1. A. W. Pickard-Cambridge, *op. cit.*, p. 15-17.

2. E. Fiechter lui-même semble renoncer à la date extravagante de 534 avant J.-C. qu'il avait fixée pour les fondations en brèche de la stoa (*Das Dionysostheater in Athen*, IV, 1950) ; on se demandait, en effet, pourquoi, dans le fasc. III de 1936, p. 69, l'auteur proposait pour cette skénothèque le dernier tiers du vi^e^ siècle, alors que, p. 49, il admettait que les tessons trouvés sous les fondations de la stoa exigeaient le v^e^ siècle. Anti (*op. cit.*, p. 65-67) adopte, pour des raisons personnelles mais non valables, la date de 500 environ.

3. On se reportera, en particulier, aux remarques de H. A. Thompson, *Hesperia*, 6, 1937, p. 45-47 ; emploi du conglomérat, du poros gris, du poros brun d'Égine, du marbre de l'Hymette.

4. H. Bulle, *Untersuch...*, p. 55-57, 61-63 (K. Lehmann-Hartleben) et pl. 6, fig. 9-11.

5. *Ibid.*, p. 62.

6. Ils furent suivis par C. Anti, *op. cit.*, p. 69.

7. W. B. Dinsmoor, *Studies presented to D. M. Robinson*, I, p. 328-329 et fig. 3.

8. *I. G.* I^2^, 879. Cf. Doerpfeld-Reisch, *Das gr. Theater*, p. 37, fig. 11.

férentes (haut. : 0m65 ; parement antérieur divisé en deux parties : en haut partie taillée inscrite, en bas bandeau grossier ; haut. variable de 0m15 à 0m22). W. Wrede, du même canal déjà mentionné, dégagea en 1924 deux autres blocs identiques dont l'un portait sur le parement antérieur les lettres -ετον et deux traits verticaux délimitant une place large de 0m53[1]. Il est curieux que les fouilleurs ne pensèrent pas alors à d'autres gradins, mais crurent reconnaître là des blocs appartenant au mur de l'extrémité ouest du koilon. La mention de fonctionnaires, la présence de traits verticaux ne laissent pas de doute : nous sommes en présence de gradins appartenant à ce même état de l'auditorium du ve siècle. Nous croyons qu'il s'agit de gradins véritables[2], tout à fait identiques à ceux du théâtre de Corinthe récemment publié[3]. Du fait que les blocs sont rectilignes, on ne saurait tirer un argument certain en faveur d'une *cavea* quadrangulaire, comme le voudrait C. Anti[4], car les blocs peuvent jouer légèrement aux joints ; les gradins de Corinthe pour une *cavea* beaucoup plus fermée que celle d'Athènes sont à peine incurvés sur la face antérieure et sont laissés bruts sur la face postérieure. Nous pouvons donc affirmer que, à la fin du ve siècle, l'auditorium possédait une proédrie et une grande partie de ses gradins en pierre ; il est possible que, vers le haut, la pente naturelle continuait à être employée comme autrefois, mais cette pente avait été accentuée par les remblais dus au déplacement de l'orchestra et à l'implantation de la stoa et des bâtiments de scène[5]. Planches et *ikria* de l'époque archaïque étaient remplacés par de solides sièges en poros où les places réservées aux magistrats étaient précisément indiquées. Tel était donc l'état du théâtre en 411, quand la Première Femme des *Thesmophories* évoque le retour de son mari ἀπὸ τῶν ἰκρίων.

Que faut-il alors entendre par là? Y a-t-il désaccord complet entre le témoignage des textes et les données archéologiques, puisqu'il est assuré qu'à cette époque la *cavea* du théâtre était, en grande partie du moins, pourvue de sièges en pierre? Même si les gradins supérieurs comportaient des planches reposant à même le sol, comme dans l'état primitif du théâtre de Corinthe[6], il n'y avait plus de bancs et d'échafaudages répondant au terme employé. Si nous continuons à rapporter ce passage au théâtre de Dionysos, il faut admettre que le mot ἴκρια aurait continué, dans la langue courante et populaire, à désigner le théâtre, même après sa transformation, sorte de survivance d'une appellation ancienne, mais qui ne répondrait plus à une réalité. Dans ce cas, la conclusion est impérative pour les archéologues : ils doivent renoncer à tenir compte de ce passage dans l'histoire du théâtre de Dionysos.

1. H. Bulle, *op. cit.*, p. 68-69, pl. 6, fig. 8 ; pl. 7, fig. 1-3.
2. W. B. Dinsmoor, *op. cit.*, p. 328, y verrait des soubassements portant des planches, et cela pour essayer de respecter l'interprétation traditionnelle du passage d'Aristophane.
3. *Corinth.*, II : *The Theatre* (R. Stillwell), 1952, p. 21-24, fig. 13-16.
4. C. Anti, *op. cit.*, p. 66-67, qui attribue abusivement ces blocs à son état II du théâtre (début ve siècle).
5. E. Fiechter, *op. cit.*, III, p. 69-71.
6. *Corinth*, II : *The Theatre*, p. 22.

C'est possible. Mais la référence au théâtre doit-elle être obligatoirement maintenue? Sans doute, le mouvement du passage semble entraîner à cette interprétation ; les vers qui précèdent font allusion à toutes les expressions que les hommes ont recueillies au théâtre, lors des représentations des pièces d'Euripide. Mais est-ce seulement lorsqu'ils reviennent de ces représentations que les soupçons se manifestent? N'est-ce pas une véritable éducation qui a été faite par le poète et n'en résulte-t-il pas une attitude d'esprit constante qui se manifeste tous les jours dans la vie courante? Or, les représentations ne sont pas si fréquentes et l'expression n'aurait-elle pas une valeur plus forte si on lui attribue un sens que bien des exemples rendent possible. De multiples témoignages, en effet, attestent qu'Aristophane et ses contemporains désignaient par le terme d'ἴκρια ou par celui de ξύλα des installations en planches utilisées par les assemblées et les tribunaux, à la Pnyx comme sur l'agora. La scholie même du passage mentionne ce fait : καὶ ἐν ταῖς ἐκκλησίαις, de même que le passage de Suidas 8. Pour les séances de l'Héliée devant le Portique Royal, de telles constructions avec barrières étaient dressées pour chaque séance et ensuite démolies[1] ; Aristophane lui-même emploie l'expression : πρώτου ξύλου[2], à propos des installations de la Pnyx ; il est possible, comme l'a supposé Allen, qu'une partie des assistants s'asseyaient sur des bancs de bois pour suivre les débats de l'assemblée. Retenons, enfin, qu'à l'occasion de la procession des Panathénées des estrades (ἴκρια) étaient dressées sur l'agora encore au IVe siècle[3]. Nombreuses sont donc les possibilités d'accorder à l'expression d'Aristophane dans les *Thesmophories* une valeur précise correspondant à une réalité contemporaine et de rétablir l'accord entre le texte et les données archéologiques. Nous croyons donc qu'il faut modifier l'interprétation traditionnelle du passage des *Thesmophories* et qu'il se réfère non pas au théâtre, mais aux assemblées, aux tribunaux, en un mot à la place publique. Psychologiquement, d'ailleurs, ce sens s'accorderait mieux à la situation. La lassitude et l'exaspération des Femmes se comprennent mieux si ces scènes de ménage se répètent fréquemment, sinon tous les jours, du moins après toutes les occasions que leurs maris ont d'assister aux assemblées et aux séances des tribunaux ; celles-ci sont plus fréquentes que les représentations théâtrales ; on pourrait supporter ces scènes si elles se produisaient deux ou trois fois l'an ; elles justifient toutes les révoltes si elles ont lieu à plusieurs reprises dans le mois, ou même dans la semaine.

R. Martin.

Dijon, octobre 1955.

1. R. Martin, *Recherches sur l'agora grecque* p. 325-327.
2. Aristophane, *Acharniens*, 25. Cf. p. 76, n. 7.
3. Athénée, IV, 167 f.

NOTES ET DISCUSSIONS

Armando Salvatore. *Studi sulla tradizione manoscritta e sul testo della* Ciris. I : *Fonti manoscritte e edizioni antiche.* Napoli, L'Arte tipografica, 1955 ; in-8°, 114 p. — II : *Commentario e testo critico, in appendice* Iuppiter Magus. Napoli, Istituto editoriale del Mezzogiorno, 1955 ; in-8°, 156 p.

Le texte de la *Ciris* ne nous était connu, jusqu'à ces derniers temps, que par des manuscrits du xv^e^ siècle, manuscrits d'humanistes remplis de fautes et de corrections arbitraires, quand, en 1953, fut découvert, dans la reliure d'un volume conservé à la bibliothèque publique de Graz, un fragment d'un manuscrit du ix^e^ ou x^e^ siècle contenant les vers 338-497 du poème, et qu'on désigne maintenant par l'initiale de Graz, *G*. Pareille aubaine n'est pas fréquente ; aussi ce nouveau manuscrit n'a-t-il pas manqué d'attirer l'attention de nombreux philologues ; en France, notamment, M. Haury en a signalé l'intérêt dans un article de la *Revue des Études anciennes* (1953, p. 404-405) et dans une communication faite le 15 mai 1954 à la Société des Études latines (voir t. XXXII, p. 45) ; en outre, il l'a utilisé pleinement dans l'édition qu'il prépare de la *Ciris*. M. A. Salvatore, qui s'intéresse depuis longtemps à l'*Appendix Vergiliana*, a consacré l'enseignement qu'il donne en qualité de *libero docente* à l'Université de Naples à l'étude critique de toutes les sources, manuscrites ou imprimées, dont nous disposons pour la *Ciris*, et, naturellement, il a donné une place de choix au *codex* de Graz. De là sont sortis les deux volumes qu'il vient de faire paraître, et dont le titre indique clairement le contenu. La partie la plus nouvelle de l'édition est celle dans laquelle a pu être utilisé le témoignage de *G* : outre que ce manuscrit fournit souvent des leçons supérieures à celles que nous fournissaient les manuscrits d'humanistes, il permet de reconstituer l'histoire du texte et les dégradations qu'il a subies entre les ix^e^-x^e^ siècles et le xv^e^ siècle. Quelques exemples permettront d'apprécier les variantes apportées par *G*[1].

V. 341 : vocibus et blanda pectus spe mulserat aegrum

mulserat *G* : luserat *Ald. 1534*, *vulgo* ; uiserat *uel* iusserat *uel* clauserat *cett.*[2].

V. 350 : et gelida venientem ignem quatiebat ab Oeta.

uenientem ignem *G* : ueniente mihi *uel* ueniente mane *cett.* ; et gelida veniente † mihi q. a. O. *Vollmer cum cruce ante* mihi ; et gelida veniente mane q. a. O. *Giomini qui* mănē *cum duplici menda scribit.*

V. 374 : inde mago geminata Iovi fert sedula sacra.

Inde mago ..... ioui fe ..... a *G* Inde magno geminat ioui frigidula sacra

1. Je négligerai, naturellement, les transpositions introduites par certains éditeurs et les lacunes supposées. Le nombre et la disposition des vers dans *G* ne diffèrent pas du nombre et de la disposition des autres manuscrits.

2. Il m'a semblé inutile de relever exactement les variantes des *deteriores*. Outre l'appareil de M. Mazzarino, on pourra recourir aux éditions de Vollmer et de Giomini.

cett. inde Iovi geminat magno † frigidula sacra *Vossler, ed. Aldinam an. 1517 secutus, Giomini*; *alii alia.*

Le vers, corrompu ou lacunaire dans les manuscrits du XV^e^ siècle, a été diversement corrigé par les éditeurs avant la découverte de *G*; dans ce dernier, la partie centrale du vers est illisible, mais on a déchiffré nettement au début : *inde mago... Ioui*; c'est sur cette leçon que M. Salvatore s'est appuyé pour constituer son vers, en admettant l'existence d'un *Iuppiter magus*. Cette épithète de *magus* appliquée à Jupiter était jusqu'ici sans exemple. M. Salvatore s'est efforcé de la justifier dans une étude qu'il a jointe en appendice à son édition, p. 127-141. A vrai dire, son argumentation aussi ingénieuse qu'érudite n'apporte pas la preuve décisive de l'existence d'un *Iuppiter magus*, et je ne sais si elle convaincra les historiens de la religion romaine ; mais elle a l'avantage d'utiliser au mieux le témoignage de *G* et de débarrasser le texte de toutes les corrections arbitraires qui y ont été faites ou de la *crux* des passages désespérés.

V. 386 : ergo metu capiti Scylla est inimica paterno.

Ici, *G* est d'accord avec les manuscrits italiens pour donner *metu*; ce double témoignage rend suspecte la correction *iterum* d'Heinsius qu'ont accueillie la plupart des éditeurs modernes.

V. 415 : dicta tibi : tamen haec etsi non accipis, audis.

Ici encore, *G* a la même leçon *audis* que les manuscrits italiens : la correction *audi* proposée par Vollmer est pourtant bien séduisante.

V. 450 : marmorea adductis livescunt bracchia nodis.

liuescunt *G* : labescunt *uel* labascunt *cett.*

G vient confirmer la conjecture d'Heinsius, qui avait déjà proposé *liuescunt.*

Dans le reste du poème, où *G* manque, M. Salvatore ne craint pas de faire preuve d'originalité, le plus souvent pour revenir à la tradition manuscrite ; ainsi :

V. 31 : horrida sanguineo pinguntur proelia cocco.

cocco NA^2L *Cors.* corco H^1 coco H^2 socco A^1R succo α.

Vollmer a adopté la conjecture de Baehrens :

horrida sanguinea pinguntur proelia Gorgo,

qu'appuie dans une certaine mesure la leçon *corco* de H^1.

V. 84 : et dictam Veneri votorum vertere poenam.

Scaliger a proposé *auertere* et beaucoup d'éditeurs l'ont suivi, à juste titre, selon moi.

V. 87 : infamem tali meritorum more fuisse.

Telle est bien la leçon des manuscrits, mais Cujas a proposé *merito rumore*, qui est à peine une correction et donne un meilleur sens.

V. 105 : stat Megara, Actaei quondam murata labore.

Murata est une conjecture d'Ellis, reprise par Helm ; les manuscrits ont *mutata*, que l'*Aldine* a corrigé en *munita*, que presque tous les éditeurs ont adopté. *Muratus* semble se trouver dans Cicéron, *ad Att.*, IV, 16, 7 (cf. l'apparat de l'édition de Sjögren) ; en dehors de ces deux passages, l'adjectif n'est attesté qu'à basse époque (voir Salvatore, *Studi*, t. I, p. 83), mais la formation est régulière et, paléographiquement, *murata* se tire plus aisément de *mutata* que *munita.*

V. 110 : hanc urbem ante alios qui tunc florebat in armis.

florebat NA^2L forebat H^1 ferebat A^1R feruebat H^2Cors.

On peut hésiter entre *florebat* et *feruebat* (Vollmer).

V. 128 : corsellae et tereti nectebant dente cicadae.

Corsellae est un hapax que M. Salvatore tire de la leçon des manuscrits : *corselle* uel *corpsel(la)e* ; ce serait, selon lui, un dérivé de *corsa*, terme d'architecture transcrit du grec κόρση, et qui se trouve une fois chez Vitruve, IV, 6, 3, 6, avec le sens de « pars postis » (Thes. L. L.), « fascia antepagmenti » (Forcellini) : *corsella* désignerait quelque chose comme *fascia*, *taenia*, *uitta*, *redimiculum*, etc. (*Studi*, I, p. 88). Malgré toute la peine qu'il se donne pour justifier sa création, je doute que ce *corsella* figure jamais dans les dictionnaires et soit adopté par les futurs éditeurs de la *Ciris*.

V. 132 : o nimium cupidis si non inhiasset ocellis.

Malgré l'accord des manuscrits, *si non* ne me paraît guère défendable, étant donné le *ni* qui précède, v. 130 ; le sens réclame *Minon* de Bücheler.

V. 236 : formosos circum virgo morerere capillos.

Les manuscrits ont *morerere* H^2LAR ou *morere* H^1NCors. L'édition de Paris 1501 donne *remorere*, qu'ont adopté Vollmer, Fairclough, Holm, Hielkema, Giomini, tandis que Ellis, Curcio, Lenchantin de Gubernatis ont gardé *morerere* : je renvoie les curieux au t. I des *Studi*, p. 101 et suiv., et notamment à la n. 1 de la p. 103.

Ces quelques exemples suffisent à montrer que l'édition de M. Salvatore ne saurait être négligée, même s'il arrive qu'on le trouve parfois trop audacieux ou trop conservateur. Il défend ses positions avec force et abondance : le lecteur a souvent l'impression d'assister à un cours de critique verbale fait devant des étudiants auxquels il faut tout expliquer et commenter, et le commentaire aurait gagné, selon moi, à être plus concis. En revanche, on regrette que l'apparat passe sous silence certaines conjectures qui ne méritaient pas ce dédain ; il ne dispense pas de recourir à Vollmer ni même à Giomini. Tout compte fait, il faut savoir gré à l'auteur d'avoir fait progresser l'édition de la *Ciris*, non seulement par l'utilisation du manuscrit de Graz, mais par l'interprétation souvent nouvelle du texte traditionnel[1].

A. Ernout.

1. M. Salvatore a laissé échapper au v. 107 une faute qu'il n'a pas corrigée dans son Errata. Au lieu de :

unde etiam citharae uocem imitatus acutas

qui ne se scande ni ne se construit, il faut lire : uoces... acutas.

QUELQUES TRAVAUX RÉCENTS SUR LE DÉCHIFFREMENT DE L'ÉCRITURE CRÉTOISE « LINÉAIRE A »

Le déchiffrement de l'écriture créto-mycénienne ou « linéaire B » par Michael Ventris et John Chadwick, en 1952-1953, a donné un nouvel essor aux recherches qui concernent l'écriture crétoise antérieure, dénommée « linéaire A » par Arthur Evans. On essaiera de donner ici une orientation rapide sur les travaux qui ont été récemment publiés dans ce domaine.

1. C'est l'éditeur des tablettes en linéaire A de Haghia Triada, G. Pugliese Carratelli[1], qui a fait connaître le premier son opinion, dans un article publié en 1955 : *La decifrazione dei testi Micenei e il problema della lineare A*, *Annuario della Scuola Archeologica di Atene*, 30-32 (1952-1954), Rome, 1955, p. 7-21[2]. Ce savant admet que le linéaire B dérive directement du linéaire A, mais considère que les écritures recouvrent des langues différentes : « L'applicazione dei valori fonetici del sillabario di B non revela greci i testi scritti in A ; e le divergenze tra i due sillabari, ciascuno dei quali comprende segni estranei all'altro, appaiono ora dovute a differenza di lingue e conseguenti all'adattamento di A, creata per il *minoico*, alle esigenze del greco degli Achei » (p. 11). L'auteur donne la transcription de quelques tablettes de Haghia Triada suivant le système d'équivalences qu'il propose dans le tableau de la p. 21 (Tav. III). Sur quatre-vingts signes de A, cinquante-sept se voient attribuer une valeur phonétique plus ou moins sûre, en fonction de leur identité ou de leur ressemblance de forme avec des signes de B dont la valeur est désormais connue. La langue « minoenne » ainsi déchiffrée ne peut pas être du grec, comme l'a supposé V. Georgiev[3]. M. Pugliese Carratelli ne peut décider encore s'il s'agit d'une langue indo-européenne ou non (p. 16), mais il n'exclut pas la possibilité d'une appartenance indo-européenne et rappelle la présence, dans l'Asie Mineure du II[e] millénaire, de plusieurs langues de ce groupe (p. 17).

2. Au début de 1956 a vu le jour un essai dû à la collaboration de deux érudits de l'Université du Cap (Afrique du Sud), MM. G. P. Goold et Maurice Pope, intitulé : *Preliminary Investigations into the Cretan Linear A Script*[4]. Dans cette brochure, les auteurs présentent d'abord une intéressante mise au point sur les problèmes généraux qui sont posés par le linéaire A (p. IV-XIII), en particulier après la publication de l'article du savant italien résumé plus haut. La dérivation du linéaire B à partir du linéaire A est admise, mais MM. Goold et Pope insistent à bon droit sur certaines difficultés : ainsi, certains signes de B sont plus com-

1. *Le iscrizioni preelleniche di Haghia Triada in Creta e della Grecia Peninsulare*, Milan, 1945 (= *Monumenti Antichi*, XL, 4, col. 421-610) ; cf. F. Chapouthier, *R. Ph.*, 23 (1949), p. 81-85.

2. Du même auteur, voir aussi : *Un' eco del culto dictèo in epigrafi « minoiche »?*, *La Parola del Passato*, 10 (1955), p. 186-188.

3. Voir, en dernier lieu, *Études mycéniennes* (*Actes du Colloque international sur les textes mycéniens*), Paris, 1956, p. 266.

4. Brochure ronéotypée non mise dans le commerce, XVII + 28 p. in-4°, University of Cape Town, december 1955 (A Report submitted to the Linear B Seminar of the University of London Institute of Classical Studies).

plexes que leurs « modèles » de A (p. v). Un autre obstacle est constitué par le petit nombre et la brièveté des documents exploitables : il s'agit essentiellement, on le sait, d'environ 150 tablettes de Haghia Triada. Les auteurs ont essayé de délimiter aussi fermement que possible les fonctions des différents signes de A : le tableau de la fig. 1 (p. 27) donne, comme hypothèses de travail, des valeurs phonétiques pour un total de cinquante-cinq signes environ ; la fig. 1 (en bas) et la fig. 2 (p. 28) fournissent un classement des unités de compte, des idéogrammes simples et des idéogrammes composés. Ces hypothèses sont commentées p. VI et suiv. Les idéogrammes sont commentés p. VII-VIII : un certain nombre apparaissent immédiatement explicables en raison de leur existence dans le répertoire du linéaire B[1]. Les unités de compte sont étudiées p. VIII-IX, et les signes phonétiques p. IX-XI. Ici, on aurait à distinguer deux groupes : d'une part, des signes monosyllabiques et, de l'autre, des signes plus complexes susceptibles d'être polysyllabiques. Conclusion p. X : un total de trente-cinq signes de A auraient la même valeur qu'en linéaire B (cf. p. 25). Sur la langue du linéaire A, les auteurs sont extrêmement prudents : ils examinent les hypothèses de Pugliese Carratelli (p. XI-XII) et celles de Georgiev (p. XII), en formulant des réserves sur la méthode du savant bulgare. La deuxième partie de la brochure est consacrée (p. 1-29) à un index du linéaire A : l'ordre adopté et la numérotation des signes sont empruntés aux fig. 45-48, col. 467 et suiv., de l'édition de Pugliese Carratelli, 1945[2]. L'essai des savants du Cap représente un utile instrument de travail, et l'on doit espérer qu'ils pourront nous donner d'autres études dans le même domaine (cf. p. XIII).

3. Lors du Colloque mycénien d'avril 1956, M. P. Meriggi a eu l'occasion de résumer ses idées sur le linéaire A[3] et d'annoncer la prochaine publication d'une étude spéciale, qui a paru pendant l'été : *Primi elementi di Minoico A*, Salamanque, 1956[4]. Le plan suivi est le même que celui de la brochure de MM. Goold et Pope : d'abord, une étude générale sur le syllabaire A (p. 5-23) et, ensuite, un index ou « glossaire » en transcription suivant l'ordre de l'alphabet latin (p. 24-41). M. Meriggi admet, au départ, l'identité de trente-cinq ou trente-six signes du linéaire A avec des signes correspondants de B, énumérés p. 5 (cf. le tableau p. 15, première section). A cette liste l'auteur demande que l'on ajoute l'interprétation du signe 23 (la « tête de chat ») avec la valeur *ma*, proposée par ses prédé-

1. Sur ce point, voir aussi les remarques de J. Sundwall, *Études mycéniennes*, p. 35-37.

2. On sait que, dans son édition, le savant italien a donné deux tableaux des signes de A : le premier, fig. 45 sqq., avec toutes les variantes et une numérotation spéciale (L 1, L 2, etc.) ; le second, fig. 61 (col. 491-492), avec des formes régularisées, mais des numéros différents (par exemple, le signe L 1 du premier tableau devient le signe 12 du second ; le signe 1 du second tableau est le signe L 91 du premier, etc.). Dans l'article de 1955 cité plus haut, M. Pugliese Carratelli donne un nouveau tableau, p. 21 (Tavola III), avec un ordre différent des signes, calqué autant que possible sur l'ordre des signes du linéaire B tel qu'il a été établi par E. L. Bennett, accompagné d'une concordance, p. 20, entre les signes de la série « L » et cette liste nouvelle. Ce nouveau système paraît commode et pourrait être généralisé : en tout cas, il est urgent que les savants parviennent à un accord sur ce point. La situation est, en effet, la suivante : 1) dans son article de 1955, M. Pugliese Carratelli conserve pour ses essais de transcription les numéros de sa série « L » pour des signes dont la valeur phonétique lui paraît inconnue (exemple : *ra* L 42 *10* L 89 *7* ; les chiffres en italiques sont des nombres) ; 2) MM. Goold et Pope utilisent seulement les numéros de la série « L », mais sans cette lettre ; 3) M. Meriggi (dans l'étude citée plus bas) utilise ordinairement les numéros du second tableau de Pugliese Carratelli, en rappelant à l'occasion le numéro correspondant du premier tableau, série « L ».

3. Cf. *Études mycéniennes*, p. 193-194, 265 sqq.

4. Supplément à *Minos*, in-8°, 44 p.

cesseurs (cf. Pugliese Carratelli, *loc. cit.*, p. 21, n° 57, et Goold-Pope, *op. cit.*, p. 27, n° 95 : identité avec le signe 80 de B). L'essentiel de l'étude du syllabaire est consacré à une discussion intéressante des identifications possibles et des valeurs proposées, notamment pour les signes 28, 52, 76, 24, 32, 78, 75, etc. On notera, p. 14, les remarques sur le signe 1 (quatre points dans un cercle), identifié dès le début avec le signe 78 de B, de valeur *qe* (cf. Pugliese Carratelli, *loc. cit.*, p. 21, n° 55 ; Goold-Pope, *op. cit.*, p. 27, n° 91). Ce signe apparaît plusieurs fois en position finale (p. 14, cf. p. 37), et l'on est tenté de penser à une valeur enclitique *-que*, comme en mycénien : M. Meriggi rappelle, en outre, que différentes langues indo-européennes de l'Asie Mineure connaissent un enclitique analogue, en particulier le lycien B (enclitique *-ce*). D'autres rapprochements avec le lycien sont suggérés ici et là, notamment p. 6 à propos du nom (?) *Wadunimi* qui recouvre exactement le nom du lycien B *βadunimi*. Ces rapprochements sont encore très vagues, mais, si le linéaire A recouvre effectivement une langue indo-européenne, on peut être séduit par une telle orientation : M. Pugliese Carratelli, *loc. cit.*, p. 17, évoque déjà le lycien et le groupe très ancien du louvite, du palaite, etc.[1]. Il peut être intéressant de rappeler que, pour l'étéochypriote, langue encore mystérieuse de certaines régions de l'île de Chypre, la tentative d'interprétation la plus valable, naguère proposée par le regretté Michael Ventris, faisait, elle aussi, appel au lycien ou à une langue apparentée[2]. Mais, naturellement, il convient d'être très prudent sur le terrain des hypothèses linguistiques : pour le cas précis du signe 1, il faudra attendre que sa valeur phonétique ait été établie définitivement et que la fonction éventuelle d'enclitique ait été prouvée ; or, on rappellera que des réserves sérieuses ont déjà été formulées sur ces points lors du Colloque mycénien[3]. La suite de la discussion, p. 16 et suiv., est réservée aux signes que M. Meriggi laisse provisoirement sans interprétation : tableau récapitulatif, p. 22.

La seconde partie de l'ouvrage, le *Glossaire*, a été composée suivant les mêmes principes que l'excellent *Glossario Miceneo* (Turin, 1955) du même savant. On y trouvera donc un très utile recueil des mots du linéaire A classés, suivant l'ordre alphabétique ordinaire, d'après la transcription de l'auteur : glossaire direct, p. 25-34, avec toutes les références, et glossaire inverse, p. 35-41. Ce recueil est très complet, puisqu'il comprend également les petits graffites des « cretule » de Haghia Triada publiées en 1929 par D. Levi (documents laissés de côté par MM. Goold et Pope).

4. Pour terminer cette revue rapide, il faut signaler les recherches entreprises dès 1952 par M. Arne Furumark[4]. Le savant suédois a fait circuler durant l'été de 1956 le texte provisoire d'une conférence sur le linéaire A, prononcée à Berlin et dans diverses villes d'Allemagne, en annonçant une publication prochaine dans le *J. D. A. I.* de Berlin. Cette étude est intitulée : *Linear A und die altkretische Sprache. Entzifferung und Deutung*[5]. Il convient d'attendre le texte définitif de ce travail pour en faire connaître le détail. Cependant, il peut être intéressant d'en examiner les tendances principales. M. Furumark critique la voie d'approche

1. Voir, en dernier lieu, sur ces langues, A. Kammenhuber, *Beobachtungen zur hethitisch-luvischen Sprachgruppe*, *R. H. A.*, XIV, fasc. 58 (1956), p. 1-21.

2. *Notes on the Position of the « Eteo »-Languages : Eteocyprian*, *J. K. F.*, 2, 2 (1952), p. 218-222.

3. Voir, notamment, les interventions de MM. Lejeune, Palmer et Ruiperez, *Études mycéniennes*, p. 267.

4. Cf. déjà *Eranos*, 51 (1953), p. 106.

5. Texte ronéotypé, in-8°, 30 p. et nombreuses figures (juillet 1956).

employée par ses prédécesseurs et se refuse à partir des simples ressemblances formelles qui existent entre le linéaire A et le linéaire B, la part laissée au hasard étant trop grande : il voudrait réaliser « eine Entzifferung im wahrsten Sinne des Wortes..., d. h. eine von Linear B vollständig unabhängige Untersuchung und Deutung des Materials ». C'est par une *analyse interne* des textes fournis par les tablettes de Haghia Triada que l'auteur arrive peu à peu à déterminer le contenu vraisemblable de ces documents. Il pense pouvoir reconnaître deux grandes séries de textes (classes A et B), qui se distinguent non seulement par leur disposition différente, mais aussi par l'emploi d'idéogrammes particuliers. Par l'analyse de la structure des textes, M. Furumark peut ensuite isoler des catégories distinctes de mots (« vermutliche Wortkategorien ») : désignations géographiques, désignations de groupes humains ou d'individus (noms de personnes), appellations générales (par exemple, noms de denrées), etc. Au terme de ce patient travail, le savant suédois obtient une sorte de cadre phonétique dans lequel il range un certain nombre de signes du linéaire A (fig. 15, en haut) : alors seulement il se retourne vers le linéaire B, pour examiner les ressemblances et compléter ce tableau (fig. 15, en bas). Il conclut : « Es ist somit *bewiesen*, dass die Lin. A Lautwerte denen der Lin. B Schrift gleich — oder sagen wir lieber : annähernd ähnlich sind. Das konnte man vorher nicht bestimmt wissen. » Le tableau qui est proposé avec ce système pour les valeurs phonétiques peut être aisément comparé avec celui de M. Meriggi (*op. cit.*, p. 15). On constate alors avec intérêt que ces deux savants sont d'accord pour l'identification et l'interprétation phonétique d'environ trente-huit signes de A, pour lesquels M. Furumark admet en dernière analyse qu'ils ont conservé en linéaire B des valeurs phonétiques qu'ils possédaient déjà en linéaire A. Sur la langue des documents A, M. Furumark s'exprime avec la plus grande réserve : on a affaire à la langue préhellénique de la Crète ou à l'une des langues préhelléniques qui ont pu être parlées dans l'île. Un certain nombre de rapprochements avec des noms ou mots considérés jusqu'ici comme préhelléniques (non grecs) semblent dignes d'être retenus. L'auteur admet l'hypothèse de la copule enclitique *-qe* ; il isole quelques suffixes, par exemple *-na* indiquant l'origine (ainsi un nom divin *Ku-pa³-na-tu-na*, qui serait dérivé du toponyme *Ku-pa³-na-tu*) ; *-da* indiquant la direction. Avec réserve, il suggère que certaines formes à finale *-ti* pourraient représenter des formes verbales, précisément la troisième personne du singulier. L'étude présentée par M. Furumark est conduite avec rigueur, et l'on souhaite que la publication définitive intervienne très rapidement.

Il est également souhaitable que les chercheurs aient bientôt à leur disposition une *editio minor* de tous les textes du linéaire A : une résolution dans ce sens a été formulée pendant le Colloque mycénien d'avril 1956, et il a été demandé à M. Meriggi de se charger de cette réédition, en accord avec M. Pugliese Carratelli[1]. Il semble donc que les résultats qui ont été obtenus grâce au déchiffrement du linéaire B aient déjà donné une impulsion décisive aux recherches portant sur le linéaire A : les travaux qui ont été annoncés et résumés ici permettent, en tout cas, d'en concevoir un favorable augure.

Addendum. — Les lignes qui précèdent étaient déjà imprimées lorsque j'ai pu avoir entre les mains l'ouvrage très attendu de Michael Ventris et John Chadwick, *Documents in Mycenaean Greek* (Cambridge, 1956). Dans le chapitre II, « The My-

1. Cf. *Minos*, 4 (1956), p. 171 ; *Études mycéniennes*, p. 276. MM. Goold et Pope envisagent aussi une nouvelle édition, qui pourrait prendre la forme d'un remaniement de l'édition naguère préparée par le regretté J. L. Myres pour les *Scripta Minoa*, III.

cenaean writing System », une section spéciale (p. 31-36) est consacrée au linéaire A. On constate que Ventris et Chadwick se sont montrés extrêmement prudents sur les problèmes qui sont posés par cette écriture, qu'il s'agisse de sa formation : « Both the cause and date of the introduction of Linear A are uncertain » (p. 31), ou des possibilités de déchiffrement : « The possible similarities which have been shown... with Linear B signs should not be taken to argue an identical sound-value ; such an identity could only be proved by a cogent decipherment, which in view of our complete ignorance of the 'Minoan' language is probably impossible » (p. 32). Les auteurs discutent ensuite certaines caractéristiques des tablettes d'Haghia Triada et étudient notamment des idéogrammes importants (tableau fig. 7, p. 34). En ce qui concerne le « répertoire » des signes phonétiques, Ventris et Chadwick nous donnent (fig. 6, p. 33) un nouveau tableau détaillé. On y voit *soixante-quinze* signes tirés des tablettes d'Haghia Triada, et représentant une sélection, les signes rares ou douteux ayant été omis. Chaque signe est pourvu de son numéro dans la série « L » de Pugliese Carratelli, de L 1 à L 120 ; il est éventuellement précédé et suivi des équivalents fournis par le hiéroglyphique et par le linéaire B. Ce tableau est commode et constitue un point de départ (voir plus haut la note au § 2 sur les tableaux précédents) ; on regrettera seulement que les auteurs aient cru nécessaire d'ajouter pour chaque signe les références de la série « AB » utilisée par J. L. Myres dans *Scripta Minoa*, II, système qui n'a plus qu'un intérêt rétrospectif.

Olivier Masson.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

L'Année philologique, publiée, sous la direction de J. Marouzeau, par Mlle Juliette Ernst. T. XXV. Paris, Les Belles-Lettres, 1955 ; in-8°, xxi-594 p.

Dans l'Avant-Propos de ce nouveau tome de l'*Année philologique*, M. Marouzeau en annonce la parution pour la fin de l'année 1955 : j'ai reçu mon exemplaire le 30 décembre, rare et bel exemple d'une exactitude dont le mérite revient « au labeur acharné et méthodique de Mlle J. Ernst et de son assistant, M. M. Deparday, ainsi qu'à la diligence de notre imprimeur ». Quant à la qualité de ce volume, qui contient la bibliographie de l'année 1954, elle est toujours aussi bonne. Grâce à une rédaction plus concise des « abstracts », à la suppression de répétitions inutiles, le nombre des renseignements donnés a pu être augmenté sans que le nombre des pages en fût accru ; des revues nouvellement créées ou qui n'avaient pas encore pu être atteintes ont été dépouillées.

On est frappé de la place de plus en plus grande que prennent les études d'histoire religieuse : la bibliographie concernant saint Augustin occupe 9 pages (p. 23-32), celle des Testaments près de 40 (p. 172-210), la religion judéo-chrétienne près de 12 (p. 478-489), les religions diverses, autant (p. 459-471), etc. Cicéron n'a plus que 5 pages à peine (p. 46-51), Homère un peu plus de 6 (p. 83-90). Faut-il y voir un signe de la désaffection pour la culture classique gréco-romaine?

A. Ernout.

Hjalmar Frisk, *Griechisches Etymologisches Wörterbuch*. Lieferung 2 et 3. Heidelberg, Carl Winter, 1954-1955 ; p. 97-288.

A la fin de l'important compte-rendu qu'il a fait du premier fascicule du dictionnaire étymologique grec de M. H. Frisk (*Rev. de Phil.*, 1955, p. 254 et suiv.), M. Chantraine exprimait le souhait de voir se succéder les fascicules suivants aussi rapidement que possible. Jusqu'à présent, ce souhait se trouve réalisé. Deux nouveaux fascicules ont paru, qui nous mènent jusqu'au commencement de la lettre gamma (γαμψός). A cette cadence, on peut prévoir à une date relativement proche l'achèvement de ce précieux instrument de travail que les linguistes et les philologues aimeront avoir et consulter.

A. Ernout.

A. Carnoy, *Dictionnaire étymologique du proto-indo-européen* (Bibl. du Muséon, vol. 39). Louvain, 1955 ; xii-223 p.

On connaît la position de M. A. Carnoy sur la situation linguistique en Europe avant l'établissement des peuples parlant des langues connues à date historique. Ils auraient été précédés de Proto-Indo-Européens parlant le « pélasgique » qu'il a doté de lois phonétiques et de suffixes propres. C'est la théorie, séduisante par certains aspects, que soutiennent aussi A. van Widekens, V. Georgiev et, avec plus de nuances et sur un plan local plus limité, H. Krahe. Aujourd'hui, M. A. Car-

noy se propose d'en recueillir le lexique à partir des reliques de la toponymie et de l'anthroponymie, à partir aussi des radicaux que les étymologistes rejettent d'ordinaire de l'indo-européen. Dans ces conditions, la valeur de l'ouvrage dépend du crédit accordé à la thèse initiale. Elle dépend aussi de la prudence avec laquelle on utilise ce lexique fragile aux éléments la plupart du temps isolés. L'auteur s'est bien ménagé quelque retraite en multipliant les « pourrait être », « viendrait de », « paraît être » et autres formules dont la fréquence, loin de rassurer, cause quelque malaise, tant il est aisé de trouver à toute forme un répondant dans une racine indo-européenne. On ne peut, d'ailleurs, que garder une certaine réserve devant les sens arbitraires qu'il faut bien donner aux formes restituées : ainsi, p. 105, *gandra* « tige blanche séchée » (d'où port. *candeiro* « branche séchée ») vient de i.-e. (*s*)*qand* « être blanc », gall. *kann* « blanc » ; or, on a bien l'impression que l'épithète de « blanche » n'est là que pour assurer l'étymologie. La part des toponymes est si grande que la restauration des bases laisse sceptique : v. p. 110, *ink* « murmure » (i.-e. *enq* « soupirer », gr. ὀγκάομια « je crie ») attesté (?) par les hydronymes *Incia*, *Ancre*, *Incerum*, etc. L'auteur a fait flèche de tout bois en accumulant les hypothèses, pensant renforcer sa thèse par le nombre, « car c'est la quantité autant que la qualité des étymologies, dans le cas présent, qui acquiert une force probante » (p. 168). Or, c'est justement le nombre qui nous effraye.

On pourrait discuter sur toutes les étymologies proposées dans les deux premières parties (section pélasgique et section proto-indo-européenne de l'Occident). Je me bornerai à quelques-unes, consacrées à des noms de plantes, parce que ce domaine m'est connu, parce que, appartenant au fonds le plus ancien, il peut paraître le plus probant, parce qu'enfin il autorise, d'une façon générale, l'arbitraire et la fantaisie : p. 4, ἀδάρκη (donné comme gaulois par Diosc. 5, 119) n'est pas la conferve (et la conferve est, d'ailleurs, si peu une algue pointue qu'elle est dite « éponge de rivière »), mais une inflorescence naissant autour de la tige des roseaux sous le panicule. — P. 8, ἄλυσσον « crucifère à fleurs blanches » supposé venir de ἀ + λύσσα « rage » est plutôt issu de i.-e. *aleu* « blanc » : d'abord, les plantes de ce nom sont la lunetière (genre *Biscutella* L.), à fleurs *jaunes*, la garance sauvage (Pline, 24, 95), à fleurs *jaunâtres* ; enfin, leur emploi contre la rage est formellement attesté (Diosc. 3, 91 ; Pline, *loc. cit.*). — P. 11, ἄσαρον « asaret », plante à odeur forte et à racine pointue, pourrait se rattacher à i.-e. *ak* « piquer » : l'asaret a une souche rampante et non pointue. — P. 12, ἀ-τρακές « sorte de chardon », de i.-e. *dhereg* « piquer » : la tige en servait tout simplement de fuseau (ἄτρακτος ; cf. lat. *torqueo*) et le nom latin de la plante est *conucla rustica*. — P. 15, βατίς n'est pas la salicorne, mais le crithme, dont aucune partie n'a de piquant ; donc, la racine n'est pas i.-e. *bhedh* « piquer ». — P. 17, βόρατος « espèce de genévrier », de i.-e. *bher* « piquer » : c'est une autre forme de βράθυ ; cf. l'araméen *b*^{e}*rāt* « cyprès ». — P. 27, (γη) -θυλλίς « oignon », composé du gr. γῆ « terre » et de θύλλις « gousse » (*tēwā* « gonfler ») : mais γήθυον, γήτειον, même sens? — P. 27, θύρσος est rapproché de *teres-* « trembler » : il doit l'être de hitt. *tuwarsa-* « pampre ». — P. 35, κισσύβιον « coupe », rattaché à la racine *geis* (?), « méandres, sinuosités », est dit pour les besoins de la cause « coupe rustique à forme ronde » (on voit mal une coupe d'une autre forme) : tout simplement coupe en bois de lierre, dont l'existence est garantie par Athén. 477 a. — P. 39, κόττανα· παρθένος, de la racine i.-e. *geŭ* + *d* « arrondir », ferait allusion au gonflement de la poitrine chez la jeune fille : mais c'est sans doute le même mot que κόττανον « petite figue » employé par image, comme l'est σῦκον « pudendum muliebre ». — P. 56, πύξος « buis », peut-être de i.-e. *bheug* « plier », d'où alb. *butē* « flexible » (allusion aux rameaux) : s'il est un bois qui n'est pas flexible, c'est bien celui du buis,

extrêmement dur. — P. 62, σίδη « grenade », rattaché à i.-e. *sweid-* « suer, saigner » : mais les formes σίϐδα, ξίμϐραι, *psidia* (Al. Trall.) montrent que c'est un emprunt. — P. 63, σίσαρον « panais », rapproché de i.-e. *kiker* « pois » : c'est un mot à redoublement à rapprocher de σάρι « souchet », dont on consommait aussi la racine. — P. 64, σκίλλα, rattaché à i.-e. *sqel* « fendre », en raison des sépales très fendus : mais c'est le bulbe qui intéressait les Anciens, non la fleur ; c'est un emprunt. — P. 73, ὑάκινθος, désignant le printemps, « saison humide » (?). Donc, *wak-* peut venir de i.-e. *weg* « humide »... De là l'emploi de ὑάκινθος pour tout ce qui a la couleur bleue (de l'onde), jacinthe, iris bleu, pied d'alouette, lis martagon et la pierre, *aqua marina* : malheureusement, ὑάκινθος n'est pas l'iris bleu ; le lis martagon est rose violacé, le pied d'alouette a des fleurs bleues, roses ou blanches, et les jacinthes d'Ovide sont rouges. — P. 75, φιλύρα est le *Tilia tomentosa* (pour les besoins de la cause), rattaché à i.-e. *pīlo* « poil » : c'est une espèce entre bien d'autres. — P. 97, *buda* « laiche », rattaché à i.-e. *beu-* « gonfler » : c'est un mot d'origine africaine employé par saint Augustin ; cf. berb. *tabuda*.

La section étrusque est conçue suivant le même principe : l'étrusque serait une langue proto-indo-européenne et toutes les étymologies présentées visent à confirmer cette thèse. Il suffira d'en relever quelques-unes : *ci* « trois », rattaché à un démonstratif i.-e. *ki, kei* (p. 178) ; *culiχna* « coupe », donné comme un emprunt au gr. κύλιξ avec addition du suffixe étrusque fréquent *-ana* (p. 179), alors que gr. κυλίχνη est attesté et que le rapport est le même qu'entre πελίκη « coupe » et πελίχνη ; *ia, iana, it* « vin » (? en désaccord pour le sens avec M. Pallottino), rattaché à *uua* quand l'étrusque conserve le *F* en toute position (cf. *eivas, eleivana, vilatas*) ; toutes étymologies d'autant plus dangereuses que le sens est mal établi (cf. p. 190, *manu, man*). Sans doute, on s'achemine vers la notion de proto-latin et de proto-italique (cf. Devoto, *St. Etr.*, XXI, 1950-1951, p. 175-184), mais cela ne saurait suffire à établir le caractère indo-européen de l'étrusque. Si étr. *lautn*, lat. *liber* et le topon. *Liternum* sont apparentés, si θuθcu, θucu rappellent ombr. *todcom* et *cara*, *caθtrna* l'ombr. *kateramu*, c'est bien pour des raisons de voisinage et de contact de civilisations (v. aussi, pour les contacts multiples avec les populations voisines, F. Altheim, *Der Ursprung der Etrusker*, p. 22-23, 32 sqq.). G. Devoto, *St. Etr.*, XVIII, 1944, p. 187 sqq., a fait la part des éléments indo-européens et non indo-européens du vocabulaire. Il semble sage, en l'état de la question, de s'en tenir à sa théorie péri-indo-européenne. L'examen du seul lexique et les rapprochements hypothétiques avec des racines indo-européennes ne résolvent pas pour autant les problèmes de morphologie. La conjonction enclitique *-c*, *-χ*, par exemple, semble plus en rapport avec la particule *ic, iχ* qu'avec le *-que* latin. Et surtout cela ne résout pas la question du verbe, dont la structure, autant qu'on en puisse juger, n'a rien d'indo-européen.

On saura gré à M. A. Carnoy de sa tentative courageuse, quelque jugement que l'on porte sur ses thèses. Mais je crois qu'il l'eût renforcée en se bornant aux éléments les plus caractéristiques et en ne recherchant pas à tout prix la quantité.

J. André.

Johannes Hubschmid, *Schlaüche und Fässer, Wort- und sachgeschichtliche Untersuchungen mit besonderer Berücksichtigung des romanischen Sprachgutes in und ausserhalb der Romania sowie der türkisch-europäischen und türkisch-kaukasisch-persischen Lehnbeziehungen* (Romanica Helvetica, vol. 54). Berne, A. Francke AG. Verlag, 1955 ; 171 p.

Comme on le voit par le sous-titre, l'étude de M. J. Hubschmid sur les noms de

l'outre et du tonneau est une vaste enquête. Elle ne s'est pas limitée à l'indo-européen occidental, avec ses prolongements dans les dialectes romans et dans le slave et le grec moderne, mais s'est étendue aussi à des langues non indo-européennes comme le finno-ougrien et le caucasique. C'est que ces deux « ustensiles », employés dans le commerce pour le transport des liquides, huile et vin surtout, sont essentiellement migrateurs ; par suite, les noms qui les désignaient ont voyagé avec eux au long des voies maritimes ou terrestres à la faveur du commerce international. M. J. Hubschmid s'est attaché à élucider les vicissitudes de mots obscurs à la fois par leur origine et par leurs transformations phonétiques et morphologiques (et c'est pourquoi *uter* n'a pas sa place, sinon accidentellement, dans l'ouvrage). Son succès n'en a que plus de mérite.

La richesse de sa documentation est proprement stupéfiante, aussi bien dans le domaine technique que lexicologique, et l'on ne peut qu'admirer la rigueur de sa méthode là où d'autres se laissent entraîner à des divagations fantaisistes (voir le contraste des deux méthodes, p. 78, pour l'explication de *buttis*). Les spécialistes des langues classiques et de la dialectologie romane seront plus particulièrement intéressés par les discussions sur esp. *colodra*, gr. κόλυθρος (p. 19-24) ; gaul. *bulga* (p. 25-27) ; lat. tardif *tonna* (p. 28-31) ; préroman **barr-* (p. 31-38 ; et M. Hubschmid a bien raison d'en écarter fr. *bière* « civière » ; les notions de « porter » et de « contenir » sont hétérogènes) ; gr. ἀσκός avec ses correspondants romans et basques (p. 79-81) ; et surtout le long développement (p. 38-78) sur lat. tardif *buttis*, tarentin βυτίνη, illyrien **pútina*, gr. πυτίνη, roman **butula* et leurs héritiers dans le monde indo-européen et non indo-européen (mais, si l'on admet avec l'auteur que gr. πυτίνη est d'origine illyrienne, faudra-t-il aussi tenir pour illyrien gr. πατάνη, πετάκνον, -χνον en face du sicilien, βατάνη, βατάνιον, πιστάκιον en face de βιστάκιον, etc.?).

Le reste de l'ouvrage, en dehors des chapitres sur les noms de l'outre en germanique et en celtique (p. 87-91), en albanais et en slave (p. 97 sqq.), est consacré à ses dénominations dans les langues non indo-européennes. Plus difficile à suivre, il ne manque pas non plus d'intérêt Il m'a fait même entrevoir, à partir de formes partout répandues du type *kukur-* et *kurb-* comme noms de récipients, la possibilité d'une étymologie du latin *cucurbita* « gourde, calebasse » (et non « courge »), fruit employé comme récipient dans l'Antiquité (Pline, 19, 71), comme encore de nos jours par les Arabes et les Noirs.

J. André.

The Pylos Tablets, text of the Inscriptions Found, 1939-1954, edited by E. L. Bennett Jr, with a foreword by C. W. Blegen. Princeton, Princeton University Press, 1955 ; in-8°, xxxii-252 p.

E. L. Bennett avait publié en 1951 les tablettes de Pylos de la fouille de 1939 et il les avait présentées avec prudence et modestie sous la forme d'une « preliminary transcription ». Aujourd'hui que l'interprétation des textes s'affermit, que la paléographie même en est mieux connue par leur éditeur, M. Bennett nous donne une édition qui peut passer pour définitive. Elle comprend d'abord un beaucoup plus grand nombre de textes, puisqu'elle ajoute aux tablettes déjà connues les inédits nombreux et souvent importants qu'a livrés la fouille de M. Blegen depuis 1952, et sur lesquels nous reviendrons.

Mais nous devons d'abord décrire la technique de l'éditeur, qui s'est perfectionnée et lui a permis d'établir une publication que l'on peut estimer pleinement satisfaisante. Une première partie donne les calques des 1.200 tablettes qui per-

mettent ainsi au lecteur de se faire une idée aussi exacte que possible de chacun de ces textes. Ces calques sont plus aisés à interpréter que ne le seraient des photographies (on sait par expérience que celles de *Scripta Minoa* II sont souvent difficiles à lire), et quiconque connaît la maîtrise de E. L. Bennett en matière de paléographie mycénienne les utilisera avec une confiance absolue. Dans cette première partie, les textes sont présentés dans l'ordre de l'inventaire et avec leurs numéros d'inventaire en série continue, affectés, toutefois, des sigles en lettres qui indiquent à quelle catégorie de textes ils appartiennent dans le classement établi par E. L. Bennett : ainsi, An 1, Un 2, Gn 3, etc...

Une seconde partie contient non plus les dessins, mais les « copies » en écriture mycénienne « normalisée » : il ne s'agit pas de translittération ni en caractères grecs ni en caractères romains, une telle translittération comportant une part d'interprétation non seulement pour les idéogrammes, mais même pour le texte proprement dit. Cette seconde partie sert donc surtout à examiner les documents par catégories cohérentes telles que l'éditeur les a établies en fonction des idéogrammes, des formules et, finalement, du contenu.

La nouvelle édition présente une innovation qui va constituer d'abord une gêne. Au lieu que, dans la *Preliminary Transcription*, les textes étaient numérotés dans chaque section à partir d'un numéro 1, cette fois l'éditeur a conservé le numéro d'inventaire. Ainsi, ce qui était Aa 01 devient Aa 62, Aa 02 devient Aa 354... ou Ab 01 devient Ab 277, etc... Bien entendu, des tables de concordance soigneusement établies au début du volume permettent de passer rapidement d'un système à l'autre. Mais toutes les références utilisées jusqu'à ce jour en fonction de la *Preliminary Transcription* se trouvent maintenant périmées.

Le livre s'achève avec une liste des signes phonétiques (avec leurs équivalences notées en caractères romains lorsqu'elles sont établies, à savoir pour 69 signes), des idéogrammes pyliens, et surtout un vocabulaire établi suivant l'ordre traditionnel des signes (ce n'est donc pas l'ordre alphabétique). On observera que ce vocabulaire contient les termes et les références nouvelles qui concernent les tablettes de Pylos 1952-1954, mais qu'il ne donne pas, bien entendu, ce qui se trouve à Cnossos. Il faut donc, pour toute recherche, utiliser conjointement ce *Vocabulary* et le *Minoan Linear B Index* de 1953, qui est fondé sur les textes connus à cette époque et ignore donc les tablettes Pylos 1952-1954 (on sait qu'il comporte, d'autre part, un précieux *Reverse Index*), sans parler de l'index du bref recueil des documents de Mycènes. Enfin, une innovation de ce *Vocabulary* est de donner une translittération de chaque mot en caractères romains : ainsi se trouve enregistré dans un ouvrage de consultation le progrès du déchiffrement.

Le recueil de E. L. Bennett contient des textes nouveaux et importants, par exemple des séries relatives à des inventaires de mobiliers (classés sous les rubriques Ta et Tn), souvent difficiles, mais qui fournissent des termes importants : citons *a-di-ri-ja-te* et *a-di-ri-ja-pi* valant ἀνδριάντι et *ἀνδριάντφι (Ta 707, 708, 714), ou encore *we-pe-za* valant *ἑξπεζα (Ta 713) : une étude de ces séries par M. Ventris paraît dans *Eranos*, 1955, 109-124.

Le lecteur mesure maintenant quelle reconnaissance les mycénologues doivent à E. L. Bennett. La nouvelle édition est véritablement exemplaire, comparable à celle des *Mycenae Tablets* du même auteur, avec la différence qu'on n'y trouve ni photographies (qui auraient coûté trop cher dans ce recueil plus important) ni étude paléographique (mais, sur ce point, l'éditeur nous donne satisfaction dans des articles qui sont sous presse). Et, comme la réussite comporte des obligations,

on a demandé, au colloque mycénien de Gif, à E. L. Bennett de bien vouloir se charger d'une édition comparable pour les documents de Cnossos, les *Scripta Minoa II* ne pouvant plus donner satisfaction pour diverses raisons.

Ajoutons que l'archéologue C. W. Blegen, à qui nous devons les tablettes, a enrichi le volume d'une intéressante préface. Rappelons que les tablettes de 1939 se trouvaient rassemblées dans une salle du palais qui a été appelée par les fouilleurs la salle des archives. Les textes découverts dans les années 1952 et suivantes se trouvaient principalement dans une pièce située immédiatement au sud-est de la salle des archives, mais on en a découvert également dans des emplacements divers. M. Blegen conclut : « Is it to much to hope that somewhere, in some palace, under conditions favorable to their survival, the archives of a political bureau or a foreign office might perhaps still be preserved? » Il ne s'agit là que d'une espérance. Souhaitons qu'elle se réalise quelque jour. Mais le butin archéologique de M. Blegen, utilisé grâce au travail de E. L. Bennett et au déchiffrement de M. Ventris et J. Chadwick, renouvelle déjà tous les problèmes.

P. Chantraine.

Michel Lejeune, *Traité de phonétique grecque* (Collection de philologie classique, III), deuxième édition revue et corrigée. Paris, C. Klincksieck, 1955 ; in-8°, xvi-374 p.

On ne s'étonne pas que l'excellent ouvrage de M. Lejeune connaisse l'honneur d'une réédition. Le procédé photographique employé pour cette réédition n'a permis dans le texte que des modifications de détail, corrections typographiques, aménagements limités de la rédaction, mais il n'y a guère de pages dont le texte n'ait été retouché. En outre, l'auteur a reporté et groupé, en fin de volume, un certain nombre de remarques et d'éclaircissements complémentaires, les paragraphes concernés par ces additions étant, dans le corps du volume, signalés par un astérisque. L'ouvrage n'est donc pas profondément modifié et, comme l'indique M. Lejeune dans l'avant-propos, il n'a pas pu tenir compte des enseignements qu'apporte, dès maintenant, le déchiffrement des textes mycéniens notés en écriture linéaire B.

Voici quelques exemples des modifications apportées au texte originel : § 2 (p. 305), note sur la fréquence relative des divers éléments du système phonique ; — § 10 (p. 307), on pourrait préciser que quatre fascicules du dictionnaire étymologique de Frisk sont aujourd'hui parus ; — § 25 (p. 307), examen des problèmes posés par les occlusives de la série **ks* ; — § 44 (p. 53, n. 3), modification de deux lignes dans une note : le signe chypriote que l'on transcrit généralement par *za* se voit attribuer la valeur *ga*, ce qui écarte une difficulté phonétique peut-être imaginaire ; — § 83 (p. 310), je ne sais pas si M. Lejeune a raison d'ajouter l'exemple de l'hom. νεμε(σ)σῶ, att. νεμεσῶ, car il me semble peu vraisemblable qu'il s'agisse d'un groupe *-τy-* ou *-θy-* ; — § 109 (p. 311), précisions apportées sur la phonétique des formes du nom de la main χείρ ; — § 112 (p. 311), remarques sur le traitement d'un groupe *-μσ-* récent ; — § 126 (p. 312), examen de certaines formes avec λ géminé comme πολλό-, κάλλος ; — § 152 (p. 313), M. Lejeune signale comme de simples hypothèses non démontrées les explications qui rendent compte, par la combinaison préhistorique d'un *ə* et d'un yod, de l'un (ou de l'autre !) des deux traitements grecs du yod initial ; — § 167, dans le texte et dans une addition (p. 314), l'auteur renonce à l'hypothèse selon laquelle εἴρημαι s'expliquerait à partir de *Ϝεϝρημαι par une dissimilation et il y voit avec raison un allongement compensatoire ; — § 181 (p. 315), note sur le traitement de sonante + *ə*, qui au-

rait pu, peut-être, être éclairée par un ou deux exemples ; — § 223, note sur le nom des Perses, Πέρσαι ; etc.

Le livre s'est enrichi, et se trouve grossi de près de vingt pages. On ne peut donner en modèle à nos étudiants la clarté et la fermeté de la pensée, à laquelle ils ne sauraient guère prétendre. Mais on pourrait leur faire remarquer la méfiance de l'auteur à l'égard des étymologies. Des formules comme *mais cette interprétation n'est pas la seule possible et demeure incertaine* sont fréquentes. Pour διδάσκω (cf. §§ 99, 119, 190), deux étymologies possibles sont prises en considération : on est tenté de demander à M. Lejeune laquelle, en définitive, il préférerait.

P. Chantraine.

Michael Ventris, *The Knossos Tablets. A revised transliteration of all the texts in Mycenaean Greek recoverable from Evans' excavations of 1900-1904*, based on independent examination by Emmett L. Bennett Jr., John Chadwick, Michael Ventris (editor) (Bulletin of the Inst. of Class. Studies of the Univ. of London. Suppl. Papers, n° 2). Londres, janvier 1956, in-8°, IV-125 p. et tableaux hors texte.

Afin de compléter et d'améliorer la documentation qui était fournie pour les tablettes mycéniennes de Knossos dans les *Scripta Minoa*, vol. II (1952), l'Institut des Études classiques de l'Université de Londres a publié en 1955, sous la responsabilité de M. R. Browning, une première édition des textes de Knossos, *The Linear 'B' Texts from Knossos*. Cet ouvrage donnait en translittération, suivant les principes établis par Ventris et Chadwick, tous les textes des *Scripta Minoa*, II, dans le classement par séries préconisé par E. L. Bennett et avec l'adjonction de nombreux fragments inédits, numérotés de 5000 à 6068 : voir le compte-rendu de P. Chantraine dans cette revue, t. XXX (1956), p. 89-90. Le travail de Browning a représenté une étape dans l'étude de ces textes, mais il a donné lieu à d'assez nombreuses critiques (cf. P. Chantraine, *loc. cit.* ; L. R. Palmer, *Gnomon*, 27, 1955, p. 595-603, etc.).

Par la suite, Bennett, Chadwick et Ventris firent une nouvelle collation de cette édition avec les originaux et constatèrent un certain nombre d'erreurs. Ils décidèrent de procéder à un remaniement, qui constitue la brochure annoncée ici ; une préface signée par Michael Ventris (décembre 1955) expose les principes de l'édition et de la translittération.

La liste des documents donnée p. I de la préface permet d'avoir une idée claire du nombre des tablettes, fragments et pièces diverses originaires de Knossos, en dépit d'une numérotation quelque peu compliquée. On notera une légère erreur dans cette liste pour le groupe « 1701-1715 — Sealings » ; il faut lire « 1701-1713 », cf. p. 83-84 ; le n° 1714 est un « label » (p. 83) et le n° 1715 est un fragment de céramique trouvé à Knossos, mais dont l'origine paraît plutôt continentale ; cf. S. Dow, *A. J. A.*, 58 (1954), p. 105-106 ; O. Masson, *R. A.*, 1956, I, p. 28, n. 1 ; l'inscription n'est, d'ailleurs, pas translittérée dans la présente édition (cf. la série 1701-1713, p. 84). Les fragments 5000 à 6068, déjà connus par la publication de Browning, sont, naturellement, repris ici (cf. p. 91-96). On notera, en outre, un supplément important à la première édition : les fragments 7000 à 8075 (cf. p. 97-119), qui étaient inédits et ont été étudiés par Ventris et Chadwick en 1955 : voir, à ce sujet, les renseignements donnés p. IV.

L'édition elle-même, due à la collaboration de Bennett, Chadwick et Ventris, a été rédigée et dactylographiée par Ventris : elle occupe les p. 1-119. Les textes

sont classés par catégories suivant le système de Bennett. L'édition est complétée par une table de concordance entre les numéros d'inventaire des tablettes et fragments, et le classement par catégories, ainsi que par un tableau des *signes* (avec la valeur phonétique adoptée, ou le simple numéro pour les signes de valeur encore discutée) et un tableau des *idéogrammes* (avec les interprétations habituelles). De même que, dans l'édition de Browning, on ne trouvera ici qu'une translittération phonétique en caractères latins des documents, accompagnée de l'interprétation des idéogrammes et des chiffres : aucune tentative de « traduction » en grec mycénien n'est fournie dans l'ouvrage, pas plus qu'un commentaire des textes.

Cette édition représente à tous points de vue un progrès considérable sur la précédente, et elle a déjà rendu de grands services. Lors du Colloque mycénien d'avril 1956, il a été décidé de préparer une translittération des tablettes et fragments de Pylos fondée sur les mêmes principes. Ce travail a été entrepris par M. Michel Lejeune.

O. Masson.

Holger Thesleff, *Studies on the Greek Superlative* (Soc. Scient. Fenn. : Comment. Humanarum Litterarum, XXI, 3). Helsingfors, 1955 ; in-8°, 122 p.

Ces études, publiées sous le patronage du professeur J. Sundwall, font suite aux *Studies on Intensification in Early and Classical Greek* (Helsingfors, 1954). M. Thesleff retrace l'évolution du superlatif depuis Homère jusqu'à Platon ; pour les écrivains les plus récents, le matériel, trop abondant, n'est pas utilisé dans son ensemble : l'auteur ne retient que quelques témoins, Aristophane, Xénophon, Platon, et se borne à noter ailleurs les faits les plus saillants. L'idée directrice de cette dissertation est que le superlatif absolu (élatif) est issu du superlatif relatif (que l'auteur appelle culminatif) et ne se développe qu'à partir d'Eschyle et surtout chez les prosateurs. Pour montrer comment apparaît l'élatif, l'auteur classe les différentes formes de culminatifs, et en particulier ceux qu'il nomme « high-culminatives », qui expriment une supériorité absolue sur un très large groupe d'individus ou de choses : l' « ideal culminative » qui convient bien au grandissement épique (« Achille, le plus brave des Achéens ») ; l' « all-culminative » qui a une valeur émotionnelle, hyperbolique (Thétis disant qu'elle est « la plus méprisée de toutes les divinités » en A 516) ; le « gnomic culminative » des sentences ; le « terminative culminative » (« le plus... possible »). Ces différents superlatifs ont souvent un complément partitif vague (πάντων, ἀνθρώπων) ; lorsque celui-ci disparaît (cf. déjà dans Homère Ζεῦ κύδιστε μέγιστε), le culminatif se transforme en élatif à partir du moment où il perd sa valeur pathétique ou emphatique.

On pourrait parfois reprocher à l'auteur de pécher par excès de subtilité ; souvent une expression est ambiguë : en δ 442, faut-il traduire ὀλοώτατος ὀδμή par « une mortelle odeur » (V. Bérard) ou « the most awful stench (i can imagine) » (= term.-culm.)? En outre, nous sommes contraints d'étudier l'évolution du grec à partir de la poésie. Or, prose et poésie diffèrent d'expression : chacun sait que, pour les poètes, une femme, même si elle n'est pas « très belle », devient « à nulle autre seconde » ; le « high-culminative » du style relevé correspond à l'élatif de la langue quotidienne. En revanche, les données linguistiques auraient pu être précieuses. M. Thesleff rappelle la doctrine de M. Benveniste sur l'origine des deux formes de superlatif, mais il renonce aussitôt à prendre ces différences morphologiques en considération dans son étude. Il semble, pourtant, que le superlatif en

-ιστος était prédisposé à exprimer l'élatif : l'auteur note lui-même, mais trop vite (p. 22, n. 1), l'opposition, en λ 412 et 421, entre οἰκτίστῳ θανάτῳ (que V. Bérard traduit comme un élatif : « mort infâme ») et οἰκτροτάτην... ὅπα (« ce que j'entendis de plus atroce encore ») ; il eût peut-être gagné à pousser les recherches dans cette voie (cf. encore les bonnes remarques sur ἄριστος, p. 22, n. 2). Quoi qu'il en soit, ce travail minutieux rassemble une quantité de faits bien classés et bien analysés et fournit d'intéressantes indications sur la valeur stylistique du superlatif ; il apporte une contribution utile à l'étude de la langue grecque.

Francis Vian.

C. D. Buck, *The Greek Dialects*. Chicago, The University of Chicago Press, 1955 ; in-8°, xiv-374 p. et 2 tableaux hors texte.

Le regretté C. D. Buck a eu le temps avant de mourir de publier une troisième édition de son ouvrage sur les dialectes grecs (première édition en 1910 ; seconde édition, 1928). On observera que le titre a changé, et le livre ne s'appelle plus *Introduction to the study of Greek dialects*, mais, tout simplement, *Greek dialects*. Le livre a également grossi d'une trentaine de pages, mais on regrette la disparition de la carte géographique en couleur. Il comprend, comme précédemment, trois parties : une grammaire, un choix d'inscriptions, un glossaire. La grammaire envisage successivement la phonétique, la morphologie, la syntaxe de l'ensemble des dialectes, c'est-à-dire que nous n'avons pas (comme dans le Thumb et le Bechtel) une succession de monographies décrivant chacun des dialectes ou des groupes dialectaux : ce plan, qui évite des répétitions et des renvois, est, en définitive, le plus clair. Il ne met pas en lumière l'originalité de chaque groupe dialectal, mais cet inconvénient est compensé par l'existence d'une introduction sur les rapports entre les dialectes et leur classement, et, d'autre part, en conclusion par les « Summaries of the characteristics of the several groups and dialects ». L'économie générale de l'ouvrage n'a donc pas changé et la matière se trouve répartie dans le même nombre de paragraphes qui se correspondent, si bien qu'on peut utiliser sans difficulté la nouvelle édition lorsqu'on est renvoyé au Buck par une référence qui cite l'ancienne édition : cet avantage n'est pas négligeable. En revanche, si l'on examine le détail, on constate que presque tous les paragraphes sont retouchés et que beaucoup ont subi des changements importants.

Ainsi, § 5, il n'est plus suggéré, comme dans l'édition précédente, que l'ο de l'arc. ἐφθορκώς pourrait être dû à l'analogie ; — § 6, en revanche, le texte précédent est reproduit sans changement, mais le déchiffrement du mycénien apporte une documentation nouvelle en ce qui concerne le traitement de *n* ; — § 9, l'auteur ajoute la mention des formes lesbiennes χάλκιος, χρύσιος, en indiquant qu'il faut en donner une explication morphologique plutôt que phonétique ; — § 25, *f* reproduit à peu près la rédaction de l'édition précédente ; toutefois, en ce qui concerne le traitement de ὦμος et de ὠνή, il vaudrait mieux poser un thème à voyelle longue ; cf. M. Lejeune, *Traité de phonétique grecque*, §§ 106 et 111 ; en outre, l'origine de δοῦλος est éclairée aujourd'hui par l'existence du mycénien *dowero* ; — p. 42, une addition utile indique que εο passe à ε devant ντ à Cyrène ; — § 54, il est imprudent de citer ἕνεκα comme traitement du groupe nu digamma, la présence du digamma n'étant pas confirmée par les documents mycéniens ; — § 62, en ce qui concerne le chypriote ζᾶ et ἀζαθός, voir maintenant M. Lejeune, *B. S. L.* 50 (1954), 70-71 ; — § 66, une addition explique par l' « influence des langues d'Asie Mineure » le passage de ντ à νδ en pamphylien ; — le § 71, sur divers

traitements de λ, est largement étendu ; — § 76, à propos du traitement initial de λ, il est fait allusion à l'influence possible, selon certains, d'une laryngale ; — § 80, C. D. Buck renonce maintenant, avec raison, à faire intervenir l'accent dans l'explication des traitements divers des groupes λσ et ρσ ; — § 106, il serait utile de signaler que le génitif -οιο est très bien attesté en mycénien ; — § 112, à propos de la flexion de Ζεύς, la nouvelle édition remarque prudemment qu'il existe quelques formes avec α bref ou long, comme l'ionien Ζάς, Ζανός ; — § 114, mention est faite d'une forme ὄγδοϝος avec le digamma écrit, attestée maintenant en étolien ; — il y a peu d'explications et d'hypothèses dans ce manuel, et cette attitude est louable ; toutefois, § 139, il aurait été utile de rappeler, à propos de l'arcadien -τοι, etc., l'interprétation proposée par M. Ruiperez pour ces désinences moyennes ; — § 141, à propos des futurs du type κόψοντι à Héraclée, C. D. Buck pense aujourd'hui que, dans ces formes, -οντι est issu phonétiquement de -εοντι ; — § 144, l'addition sur les aoristes en α long est utile, mais il ne fallait pas y faire figurer ἴσᾳ, qui n'est pas un aoriste ; — § 146, l'auteur explique maintenant γεγράψαται d'Héraclée comme un futur du parfait ; — dans le § 162, un certain nombre de présents remarquables se trouvent ajoutés à ceux de l'édition précédente, notamment ἀγρέω ; — § 167 les doubles formes de composés en -ϝεργος ou -ϝοργος reçoivent un jour nouveau depuis que nous avons les formes mycéniennes en -ϝοργος, mais C. D. Buck, comme nous l'avons déjà vu, n'a pas pu ou voulu évoquer le témoignage des documents en écriture linéaire B.

Le recueil d'inscriptions se trouve, lui aussi, profondément modifié. L'édition de 1928 comptait 118 textes (dont l'un cité dans les « notes and references ») ; la nouvelle en compte 120, mais, de plus, certaines inscriptions ont été supprimées et remplacées par d'autres qui ont paru plus importantes ou plus significatives : ainsi, le n° 7, une inscription ionienne gravée à Delphes, publiée par G. Daux dans *Hesperia* 18, 58, mais où il faut introduire maintenant, l. 10, la lecture καὶ [ἐ]κτός (cf. G. Daux, *B. C. H.*, 1949, 293) ; — n° 16, difficile tablette de bronze arcadienne publiée par D. Robinson dans *Cl. Ph.* 38 ; — dans la table d'Edalion (n° 23), il subsiste encore un certain nombre de difficultés : pour l'expression υϝαῖς ζαν, où il est impossible de retrouver un terme apparenté à ζῆν, etc., voir maintenant les remarques de M. Lejeune, *B. S. L.* 50 (1954), 75-78 ; — n° 24, mauvaise coupure des mots ; lire ἔμμι τō ; — le n° 33 est nouveau : inscription de Larissa publiée dans le *B. C. H.* 59 par Béquignon (et non Beguignon) ; — le n° 39, nouveau, est l'inscription publiée par Platon et Feyel dans le *B. C. H.* 62, mais le vocabulaire de ce texte reste fort obscur ; — le n° 42 est une inscription de Thespies publiée par Keramopoullos, puis par Feyel (et non Fevel) dans le *B. C. H.* 60 ; — le n° 48 est l'inscription de Cléobis et Biton, où il admet la lecture ἐάγαγον ; — dans l'inscription des Labyades, le commentaire est précisé sur plusieurs points, par exemple pour ἀγαῖος, mais je ne crois pas qu'en C 38 la pierre admette la lecture ἔναγος ; — le n° 60 est une inscription de Tolophon = Schwyzer 366 ; — le n° 83 est l'inscription d'Argos publiée par Vollgraff dans *Mnemos.* 57, où figure le terme remarquable *Fhεδιέστας* ; — n° 88, inscription de Trézène = Schwyzer 104, avec le parfait de πένομαι, πέπεμμαι ; — n° 93 = Schwyzer 133, 1, les compléments de Frisk sont adoptés ; — n° 97, inscription de Cleonae (*Am. J. Arch.*, 1927, 433), où le nom du fils figure sous la forme *Fhιός* ; — n° 115, difficile inscription de Cyrène recueillie également par Solmsen-Fraenkel, n° 39 ; — n° 116, inscription de Dréros publiée dans le *B. C. H.* 20 par P. Demargne (et non Demargue) et H. Van Effenterre, où se trouve l'optatif κοσμησιε.

Tels sont quelques-uns des changements apportés à ce livre, dont on pourrait discuter certains détails et où l'on pourrait regretter quelques fautes d'impression,

mais qui remet à la disposition du public, sous une forme nouvelle, et avec un contenu enrichi, l'ouvrage le plus clair et le plus net qui ait été écrit sur les dialectes grecs.

P. Chantraine.

J. S. Lasso de la Vega, *La Oracion nominal en Homero* (Consejo Superior de Investigaciones cientificas, Manuales y Anejos de « Emerita », XII). Madrid, Instituto Antonio de Nebrija, 1955 ; in-8°, 222 p.

M. J. S. Lasso de la Vega a publié il y a quelques années un utile article sur la phrase nominale en attique. Il donne aujourd'hui un livre important qui traite du même sujet chez Homère. L'auteur est bien informé et fonde son exposé sur une enquête complète qui lui permet, sans qu'il en abuse, d'envisager à l'occasion les faits d'un point de vue statistique.

Voici l'essentiel de ses conclusions. Il distingue, comme Meillet et Brugmann, entre une phrase nominale proprement dite et une phrase nominale à verbe être exprimé, et n'admet pas que la première soit issue de la seconde par une ellipse. Dans les textes que nous connaissons, la phrase nominale proprement dite s'observe presque uniquement là où la forme verbale qui pourrait être exprimée est ἐστι : donc, 3e personne du singulier, mode indicatif (ou absence de mode?), temps présent (ou absence de temps?) ; lorsqu'il s'agit de la première ou de la seconde personne, le pronom est exprimé et le tour comporte un caractère particulièrement expressif ; l'auteur constate également l'importance de la phrase nominale dans des propositions introduites par γάρ ou dans des formules avec des noms d'action, comme les substantifs en -σις, qui équivalent à une sorte de périphrase avec valeur verbale. Son interprétation générale consiste à observer que la phrase nominale comporte une expressivité et une valeur stylistique particulières. Voyant, enfin, les faits dans une perspective historique (cf. p. 213 et ailleurs), il pense que le développement de la phrase nominale suit une ligne qui va d'une construction grammaticale normale, que serait la phrase nominale en indo-européen, à un procédé de style. Chez Homère, si la phrase nominale conserve quelque chose de sa « valeur purement grammaticale », c'est aussi un trait de style « qui exprime l'élévation et la noblesse de l'épopée ».

La description des faits dans le détail est toujours précise et clairement menée ; elle est exhaustive et permettra un examen systématique de la phrase nominale dans le texte littéraire le plus archaïque que nous possédions en grec. M. Lasso de la Vega ne croit pas que la contrainte métrique ait exercé une influence sensible sur l'emploi de la phrase nominale avec ou sans verbe *être* chez Homère : il a probablement raison, mais il y a tout de même là un facteur difficile à apprécier. Les poèmes homériques sont hautement archaïques, mais ils sont, en même temps, étroitement formulaires, ce qui rend parfois l'interprétation des données difficile.

Ce que l'on critiquerait dans cet utile ouvrage, c'est l'interprétation générale des faits. Je crois qu'il y aurait eu intérêt, puisque, à l'exception d'un chapitre sur Hésiode, Callimaque et Apollonius de Rhodes, il ne s'agit que d'Homère, à tracer un tableau synchronique des faits dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*. La perspective où se place l'auteur l'a conduit à proposer des interprétations dont je ne veux pas affirmer qu'elles soient fausses, mais dont je suis sûr, en tout cas, qu'il ne les a pas démontrées. Comment peut-il affirmer que la phrase nominale sans verbe *être* exprimé, qui était un tour normal en indo-européen, est devenu un procédé de style (p. 213)? Il est impossible, en effet, de déterminer comment, en indo-euro-

péen, fonctionnait la phrase, avec ou sans verbe *être*, puisque l'indo-européen sur lequel nous raisonnons n'est qu'une reconstruction fondée sur des correspondances phonétiques. Il est bien vrai que chez Homère l'emploi de la phrase avec verbe *être* ou sans verbe *être* peut nous paraître n'être déterminé par aucune différence de sens, mais, avec un pareil raisonnement, on peut aussi bien prétendre qu'aux modes autres que l'indicatif les thèmes de présent et d'aoriste sont équivalents, ce qui est manifestement faux. Les conditions mêmes d'emploi de la phrase nominale, que l'auteur a décrites avec précision pour le texte homérique, donnent plutôt à croire qu'il s'agit d'un fait de langue et que les deux types d'expression se trouvent dans des registres différents. Bref, je ne crois pas que ce livre mette un point final aux discussions des linguistes sur la phrase nominale. Mais, grâce aux faits précis et bien classés qu'il a rassemblés, il aidera utilement à la poursuite de ces discussions difficiles.

P. Chantraine.

Homère, *Iliade*, traduction, introduction et notes de R. Flacelière ; *Odyssée*, traduction de Victor Bérard, introduction et notes de Jean Bérard. Paris, N. R. F. (Bibliothèque de la Pléiade), 1955 ; in-8°, 1.140 p.

La Bibliothèque de la Pléiade, dont on connaît le plan et la qualité, s'enrichit d'une traduction d'Homère à laquelle le public cultivé ne manquera pas de faire le meilleur accueil.

L'introduction (l'âge des héros par J. Bérard et la poésie homérique par R. Flacelière) et les notices mettront ce public au courant des derniers états de la question homérique. On se félicite que, dans un ouvrage de ce genre, il soit fait mention du déchiffrement de l'écriture linéaire B (mais on s'étonnera peut-être de trouver des références à certains ouvrages qui, pour être récents, ne semblent pourtant pas présenter une véritable valeur scientifique comme l'*Homère* de Ch. Autran). En ce qui concerne la composition des deux poèmes, il est instructif d'observer que les deux auteurs ont, au fond, des attitudes opposées. J. Bérard reprend, en la nuançant peut-être, la position « analyste » de V. Bérard. R. Flacelière, en revanche, en ce qui concerne l'*Iliade*, se montre délibérément unitariste et justifie, par exemple, les difficultés que présentent les chants II-VIII en supposant qu'Homère les aurait composés avant d'avoir conçu le chant I, c'est-à-dire le plan même du poème consacré à la colère d'Achille (p. 62). Son point de vue se trouve ainsi différer assez franchement de celui de P. Mazon dans l'*Introduction à l'Iliade*.

Ce sont, bien entendu, les traductions qui constituent l'essentiel de l'ouvrage. Il est inutile de parler de l'admirable *Odyssée* de V. Bérard, déjà connue depuis longtemps, et reproduite telle quelle. A R. Flacelière revenait la lourde tâche de traduire l'*Iliade* après P. Mazon et de la présenter dans un volume où son œuvre se trouvait confrontée avec l'*Odyssée* de V. Bérard. Disons tout de suite qu'il s'en est tiré au mieux. Comme il le reconnaît lui-même (p. 90), il s'est assez souvent inspiré de P. Mazon. Mais sa version présente, sans parler du détail, deux traits originaux. D'abord, un souci d'euphonie et surtout de rythme qui l'a conduit à utiliser le vers blanc alexandrin avec beaucoup de souplesse. D'autre part, le fait que la traduction est présentée seule, sans texte grec en regard, l'a parfois libéré de la servitude d'une exactitude littérale. Ainsi, dans les tout premiers vers du premier chant, ἰφθίμους n'est pas traduit, non plus que πᾶσι, et la traduction « jetant dans l'Hadès », qui supprime un hiatus désagréable, modifie peut-être la conception du poète, *Hadès*, ici, étant probablement un dieu plutôt qu'un lieu.

Telle qu'elle a été conçue et réalisée par M. Flacelière, cette traduction servira à mieux faire connaître Homère et à le faire admirer.

P. Chantraine.

ΟΜΗΡΟΥ, Ἰλιάδα, μεταφράση Ν. Καζαντζάκη- Ι. Θ. Κακριδή. Athènes, 1955 ; in-8°, 401 p.

Une traduction d'Homère en français doit être une véritable œuvre d'art qui reflète le goût et le style du temps où elle a été écrite. Le problème est le même lorsqu'il s'agit d'une traduction en grec moderne, encore aggravé par la difficulté du choix de la langue, puriste ou démotique. Il existe déjà deux traductions connues d'Homère, l'une d'A. Pallis en démotique, l'autre de Polylas en langue puriste.

La traduction dont nous rendons compte aujourd'hui est signée d'un écrivain illustre, N. Kazantzakis, et du professeur Kakridis, qui enseigne à l'Université de Salonique et s'est fait connaître du monde savant par d'excellents travaux sur Homère. L'ouvrage est dédié à la mémoire d'A. Pallis, à qui l'avant-propos rend hommage. Mais les deux auteurs expliquent que, depuis la traduction de Pallis, l'interprétation du texte de l'*Iliade* a progressé et que l'on a renoncé, notamment, à de nombreuses athétèses abusives.

La traduction nouvelle est en grec démotique, comme celle de Pallis, mais, il me semble, avec plus de souplesse, moins de brutalité. Les auteurs ne se sont pas astreints à respecter pleinement le caractère formulaire du style homérique, comme P. Mazon, en France, avait tenu à le faire, mais ils l'ont tout de même conservé dans une large mesure (cf. A 201, B 7, Δ 92, 203, etc.), et le rythme de la traduction me semble bien donner une idée du vers homérique. La richesse du vocabulaire démotique a permis aux auteurs de rendre les épithètes homériques par des termes plus ou moins usuels, mais toujours intelligibles au lecteur : ainsi, Βοῶπις se trouve rendu par βοιδόμματη, qui se dit en certaines régions d'une femme ou d'une jeune fille.

Cette traduction, que les auteurs ont décidé d'entreprendre depuis 1942, aux heures les plus sombres de la guerre, leur a coûté de longs efforts. Mais ils ont réussi à donner à leurs compatriotes un Homère vivant. Leur œuvre aura dans tout le pays un grand retentissement[1].

P. Chantraine.

Dr. S. J. Suys-Reitsma, *Het Homerisch Epos als orale Schepping van een Dichter-Hetairie.* Amsterdam, H. J. Paris, 1955 ; in-8°, 118 p.

M. Suys-Reitsma s'efforce de montrer que les poèmes homériques seraient l'œuvre d'une confrérie de poètes et il appuie cette hypothèse sur le caractère oral du style homérique, tel que l'a décrit avec une netteté particulière Milman Parry, notamment dans son livre *L'épithète traditionnelle chez Homère.* Cette interprétation ne manque pas de vraisemblance et peut se fonder sur tout ce que nous savons d'une corporation d'aèdes à l'époque homérique.

1. Cette traduction étant signée de M. Kakridis, on peut être sûr que l'interprétation même du texte ne prête pas à la critique. On notera qu'en A 200 M. Kakridis pense que les yeux dont il est question sont ceux d'Athéna, alors que P. Mazon estimait qu'il s'agissait d'Achille. Les scholies connaissent les deux interprétations.

Deux questions, toutefois, doivent être posées à l'auteur. Les poèmes homériques connaissent bien l'écriture, encore qu'ils ne la mentionnent pas souvent et qu'ils ne la mentionnent qu'incidemment. Le déchiffrement des textes mycéniens en linéaire B prouvent, d'ailleurs, qu'une écriture non alphabétique, mais qui notait du grec, a été utilisée dès une très haute époque. On peut donc se demander si, tout en étant composés dans un style oral traditionnel, les poèmes homériques n'ont pas été mis par écrit beaucoup plus tôt que nous ne l'imaginons généralement, et, en tout cas, bien avant l'édition dite de Pisistrate. — Autre question : l'existence d'une corporation d'aèdes ou l'étude du style oral traditionnel ne donnent aucune réponse à la question essentielle qui divise, avec des nuances diverses, les analystes et les unitaristes : le plan de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* sont-ils l'œuvre d'un (ou de deux) poètes? Ou bien laissent-ils entrevoir des indices d'une constitution progressive des deux poèmes?

Ce petit livre est écrit en néerlandais, avec un résumé très bref en anglais.

P. Chantraine.

Denys Page, *The Homeric Odyssey*. Oxford, Clarendon Press, 1955 ; in-8°, VI-182 p.

Ce volume est issu de conférences que notre collègue de Cambridge a prononcées au Bryn Wawr College, en Pennsylvanie, au cours de l'année 1954. Par la précision dans l'exposé, le bon sens dans la discussion, la franchise du ton, il fait honneur à l'auteur.

La matière est répartie en six chapitres intitulés : Ulysse et Polyphème, Ulysse et le monde souterrain, Le commencement de l'*Odyssée*, Le milieu de l'*Odyssée*, La fin de l'*Odyssée*, La composition de l'*Odyssée*, L'époque et le lieu d'origine de l'*Odyssée*. En outre, un appendice reprend en détail certains problèmes particuliers posés par la Télémachie.

Le premier chapitre vise surtout à mettre en lumière le caractère original du poème : il montre que certains flottements de la composition s'expliquent au mieux si l'on suppose « one author and several stories », plutôt que « several authors and one story » (p. 17).

Le chapitre qui traite de la *Nekyia* est un des plus nets. Il apparaît clairement que le catalogue des héroïnes et la visite à l'Hadès du roi Minos sont, par la pensée et par le style, des additions à un récit primitif quelle qu'en soit l'origine. On constate également que les vers 483-574 du chant X sont écrits *après* le début du chant XI pour rattacher la *Nekyia* au récit des voyages d'Ulysse : voir, entre autres preuves, la confirmation qu'apporte en X 526 et 531 les termes ou formes non homériques εὐχὴ et ἀνῶξαι ; — l'imparfait κατέκειτ' du vers 532, auquel M. Page attache une grande importance, et qui n'est pas en situation, est moins probant ; il pourrait être une faute de la tradition manuscrite. — De même, ce que l'on appelle l'*Intermezzo* (XI 330-384) est un anneau destiné à relier le onzième chant au reste de l'*Odyssée*. Ainsi (cf. p. 39), le catalogue des Héroïnes (sans doute inspiré d'un catalogue hésiodique), l'intermezzo et l'Hadès du roi Minos à la fin sont des additions à l'histoire de l'évocation des âmes par Ulysse. Quant à cette évocation, les entretiens d'Ulysse avec Tirésias, sa mère Anticlée, et les héros de la guerre de Troie, elle n'était pas originellement composée pour faire partie de l'*Odyssée*, comme le prouvent, outre les liens extérieurs et, en définitive, gauches qui la relient au poème, certains détails des propos d'Anticlée qui ne concordent pas avec la situation d'Ithaque dans l'*Odyssée*. — Bien entendu, dans

ce chapitre, M. Page s'est largement inspiré de ses prédécesseurs, notamment E. Rohde. Mais, par sa fermeté et sa sagesse, c'est une mise au point quasi définitive.

Les autres chapitres sont menés avec la même sûreté. En ce qui concerne les liens de la *Télémachie* avec le reste de l'*Odyssée*, l'auteur observe avec quelle habileté ils sont noués au chant XV, et il en va de même dans le passage d'Ithaque à l'histoire d'Ulysse, à la fin du quatrième chant, mais, là, la continuité originelle a été brisée par l'inclusion d'un prologue qui est hors de sa place, probablement destiné à introduire les voyages d'Ulysse comme récitation isolée. Enfin, il y a contradiction entre les instructions d'Athéna à Télémaque, au premier chant, et le second chant : le début du second chant pouvait être destiné à une récitation séparée des aventures de Télémaque. Le retour d'Ulysse à Ithaque présente également un certain nombre de difficultés : il y a le personnage de Théoclymène, la transformation physique d'Ulysse annoncée par Athéna et qui ne se produit pas, le transport des armes, où tout se passe à l'inverse de ce qui a été annoncé au chant XVI ; bref, il y a des traits qui semblent venir d'une autre version où Ulysse changeait d'aspect par une opération magique, où le plan du chant XVI était mis à exécution, où Théoclymène jouait un rôle utile ; — dans la dernière partie du poème, M. Page se trouve, évidemment, très à l'aise pour montrer le caractère adventice de la fin proprement dite à partir de XXIII, 297, qu'il s'agisse du combat final contre les partisans des prétendants, de la visite d'Ulysse à son père, Laërte, et de leur reconnaissance, ou de la descente aux enfers des âmes des prétendants ; mais il est amené à examiner, à ce propos, d'autres détails qui concernent d'autres passages, comme les conditions de la reconnaissance d'Ulysse et de Pénélope (traces d'une version où Ulysse est reconnu de Pénélope dès son arrivée à Ithaque) et le thème de la toile de Pénélope tissée et défaite.

Avant d'examiner les conclusions générales de l'ouvrage, j'indiquerai que, tout en se montrant prudent, l'auteur attache une certaine importance aux faits de langue, notamment, comme il est naturel, à propos des chants XI et XXIV. L'accumulation des faits est probante et on comprend la conclusion de M. Page : « I suppress the names of those who have written such falsehood as the following : The evidence is, as regards both language and metre so slight as to be negligible. » On ne pourrait faire quelque réserve que sur de rares points de détail, par exemple XXIV, 360, où προὔπεμψ' pourrait être une altération superficielle à corriger en πρόπεμψ', ou encore XXIV, 314, où διδώσειν, qui se retrouve en *Od.* XIII, 358, n'est pas nécessairement un *monstrum rhapsodicum*.

La conclusion de l'ouvrage est de caractère général et met en lumière quelques faits importants. Le style traditionnel et le caractère oral de l'épopée sont franchement soulignés, de même que l'origine athénienne de notre texte. L'*Odyssée* aurait été composée avant 700, au VIII^e^ ou même au IX^e^ siècle, on ne saurait préciser. M. Page marque fortement, et je l'approuve, que l'*Odyssée* n'est pas due au même auteur que l'*Iliade* ; il montre que la langue et le formulaire des deux poèmes sont franchement différents. De longues listes permettent d'examiner les faits : j'avoue que je serais disposé à croire que seul le hasard a fait que φλόξ ne figure pas dans l'*Odyssée*, pas plus qu'aucun autre mot de cette famille ; il apparaît, toutefois, que le vocabulaire de l'*Odyssée* diffère beaucoup de celui de l'*Iliade* et que cette différence ne s'explique pas seulement par les sujets traités. Sans pouvoir préciser, M. Page pense que l'*Iliade* a été composée dans la partie ionienne de l'Égée orientale, et l'*Odyssée* également dans l'Égée orientale, mais dans les îles.

Comment aurait été composée l'*Odyssée*? Là aussi, M. Page se montre prudent

et un peu vague : il y a eu un grand poète qui, en partant de chants traditionnels, a composé une *Odyssée*. S'il voyait aujourd'hui son poème, il constaterait qu'on a inséré au beau milieu une visite au monde souterrain, qu'on a introduit quelque confusion au début du voyage de Télémaque et composé un nouveau prologue aux aventures d'Ulysse ; il constaterait qu'il y a du désordre ici et là au milieu du poème, et il lirait la fin avec tristesse. Bref, l'auteur condamne franchement la fin du poème et le chant XI. Il reconnaît que des versions contradictoires se sont parfois entremêlées, ce qui s'expliquerait par la tradition orale que les éditeurs du temps de Pisistrate n'auraient pas su débrouiller. Il admet donc un auteur de l'*Odyssée*, mais aussi, outre deux interpolations manifestes, des mélanges de versions dont on aimerait savoir comment ils se sont produits au juste.

Une ou deux citations que j'ai faites ont montré le naturel et parfois la vivacité du style de M. Page : ainsi encore, p. 17, lorsqu'il parle, à propos de la bibliographie homérique, de l' « endless array of books and essays which it is unsafe to neglect, however unprofitable to read ».

Cette *Homeric Odyssey*, raisonnable et vivante à la fois, doit être mise à part de cet « endless array ».

P. Chantraine.

L. A. Stella, *Il Poema di Ulisse* (Biblioteca di cultura, 47). Florence, La Nuova Italia, 1955 ; in-8°, xvi-444 p.

Ce gros volume examine l'*Odyssée* sous des aspects divers. C'est la première partie de l'ouvrage, la plus étendue aussi, qui m'a semblé présenter le plus d'intérêt. Dans cette première partie, l'auteur situe le poème dans le cadre que permettent de tracer les dernières découvertes archéologiques relatives à l'âge du bronze en Crète, dans le monde égéen, en Égypte et dans le Proche-Orient. Il apparaît que l'*Odyssée* constitue, dans une large mesure, une peinture du monde achéen (armes de bronze, palais, etc.). Mais la partie la plus personnelle de l'ouvrage de M^lle^ Stella consiste dans l'examen des rapports de l'*Odyssée* avec les civilisations non helléniques du bassin méditerranéen. Elle pense qu'il n'y a pas lieu de trop abaisser la date de l'*Odyssée* et cherche à la mettre en liaison avec un certain nombre de données qu'elle estime contemporaines : les Κήτειοι du onzième chant ne seraient pas autre chose que les Hittites (p. 32). Les Phéniciens dont parle le poème ne seraient pas les navigateurs du ix^e^ et du viii^e^ siècle, mais ceux qui, aux xiv^e^ et xiii^e^ siècles, partant de Biblos, Sidon, Ugarit, ont parcouru les principales routes commerciales de la Méditerranée. L'importance de Chypre dans l'*Odyssée* se comprend mieux à la lumière des récentes découvertes archéologiques, notamment à Enkomi. La géographie de l'*Odyssée*, selon M^lle^ Stella, est une géographie achéenne qui correspond à la fin de l'âge du bronze. Les rapports du poème avec l'Égypte sont également étudiés (p. 40 sqq.).

Une autre partie de l'ouvrage cherche à rapprocher l'*Odyssée* des œuvres littéraires orientales que nous connaissons plus ou moins, mais notamment, bien entendu, de l'épopée de Gilgamesh ou des contes égyptiens, pour lesquels le recueil de G. Lefebvre est largement utilisé, en particulier à propos de l'histoire de Protée. Le conte dit du naufragé est également évoqué.

Comme il arrive toujours en matière de littérature populaire ou folklorique, il est souvent difficile, en l'absence d'une chronologie stricte, de déterminer en quel sens ont agi les influences diverses.

En ce qui concerne le poème même de l'*Odyssée*, M^lle^ Stella, qui reconnaît le

caractère formulaire du style, n'attache pas trop d'importance, cependant, à la tradition orale et envisage l'hypothèse d'une littérature épique écrite dès le second millénaire, ce qui n'apparaît pas impossible, surtout après le déchiffrement du linéaire B.

Le livre est un peu long et aurait gagné à être resserré. La seconde partie, intitulée « La Poesia », m'a semblé présenter moins d'intérêt que la première. Mais l'ouvrage témoigne d'une large information et renouvelle le problème de l'*Odyssée* en le situant dans le monde grec et oriental, tel que le font connaître les dernières découvertes.

P. Chantraine.

Édouard Will, *Korinthiaka. Recherches sur l'histoire et la civilisation de Corinthe des origines aux guerres médiques*. Paris, de Boccard, 1955 ; in-8°, 719 p.

Dans cette thèse, l'auteur a passé au crible tout ce que l'on a dit, prétendu et imaginé sur une période mal connue par suite du sort qui s'acharna sur Corinthe et sur ses historiens. Aussi la masse de la littérature récente ralentit-elle parfois un exposé, chargé de notes, dont la moitié a quand même pu être consacrée à l'histoire proprement dite de la cité, celle qui commence avec Cypselos.

Trois développements inégaux constituent la première partie de l'ouvrage, dont ils constituent une sorte de long préambule obligé. Tout d'abord, les trouvailles archéologiques semblent refuser, à haute époque, à Corinthe le rôle de carrefour que l'on est trop tenté de lui attribuer, en vertu d'un prétendu déterminisme géographique, et ne permettent pas encore d'expliquer le mécanisme et l'ordre exact de succession des diverses tentatives coloniales. Puis un courageux essai de reconstitution de la religion des Corinthiens vient s'appuyer sur l'archéologie et la mythologie. Mais les édifices et les cérémonies du culte ne sont connus (et encore !) qu'à un moment, souvent tardif, de leur évolution, et les légendes mythologiques sont transmises dans des rédactions d'époques différentes (il est, à ce propos, dangereux de placer au VIII^e^ siècle Eumélos, témoin important, que M. Fr. Jacoby placerait plutôt au IV^e^). C'est pourquoi on ne saurait s'attendre à un accord général sur ce point ; peut-être aurait-il mieux valu, par moment, ne pas s'astreindre, après tant d'autres, à des constructions séduisantes, mais fragiles. Enfin, une discussion subtile épuise les problèmes de chronologie antérieurs à la chute des Bacchiades ; comme les sources utilisées sont uniquement historiographiques, on peut considérer ce chapitre comme définitif, et ce n'est certes pas la faute de l'auteur si nous restons sur notre soif.

Dans la seconde moitié de l'ouvrage sont dénoncées un certain nombre de légendes ou d'illusions que se repassaient les critiques modernes. Il y a là un nettoyage qui permet, enfin, même si le bagage subsistant est léger, d'écrire l'histoire de Corinthe au dernier quart du VII^e^ siècle et au VI^e^. Adoptant, avec quelques retouches, la chronologie basse de Beloch, M. E. Will, malgré le caractère anecdotique et souvent malveillant de la tradition antique, qui dépend en grande partie d'Hérodote, arrive à reconstituer les grandes lignes de la politique intérieure des Cypsélides (problème agraire, impôt du dixième, monnayage des poulains) et de la politique extérieure (en particulier, l'expansion coloniale). C'est sur l'activité artistique de la ville (céramique et bronzes) et les problèmes de l'alliance spartiate, postérieure à la tyrannie, que s'achève cet ouvrage, dont les traits les plus remarquables sont : une documentation extrêmement étendue (l'auteur a bénéficié de renseignements encore inédits que lui a communiqués le

regretté Dunbabin), un examen minutieux de toutes les faces de chaque problème, un souci de ne s'avancer que lorsque tous les obstacles auront été raisonnablement écartés. Le tout constitue une mise au point précieuse, dont il serait souhaitable de voir reprendre l'essentiel dans un manuel destiné au grand public.

J. Schwartz.

A. Colonna, *L'antica lirica greca*. Torino, S. Lattes, 1955 ; in-8°, viii-251 p., 8 pl.

Le public italien disposait déjà de plusieurs anthologies de la poésie lyrique grecque, notamment celles de C. Gallavotti (*Lira ellenica*) et de B. Lavagnini (*Aglaia*). M. A. Colonna publie à son tour un ouvrage du même type, destiné aux besoins de l'enseignement ; le choix qu'il offre à ses jeunes lecteurs est assez ample et très judicieux.

Suivant un plan qui a fait ses preuves, M. Colonna donne pour chaque poète des indications biographiques et des remarques littéraires ; le texte grec, emprunté aux éditions les plus récentes, est accompagné de notes de caractère scolaire. Quelques belles planches, reproduisant des œuvres d'art grecques, illustrent certains poèmes.

Nous ne possédons pas en France d'ouvrage comparable à celui de M. Colonna ; quel éditeur, chez nous, accepterait de le publier? A côté de l'anthologie de Buchholz, revue par Pepmüller et Sitzler, ce volume, de présentation agréable, pourra fournir aux étudiants français une bonne initiation à la poésie lyrique grecque.

Jean Irigoin.

Louis Moulinier, *Orphée et l'orphisme à l'époque classique*. Paris, Les Belles-Lettres, 1955 ; 128 p.

Devant la masse des études consacrées à l'orphisme et la diversité des opinions émises, M. L. Moulinier a pris le sage parti de laisser parler les seuls documents, et même de n'interroger que les témoignages datant avec certitude de l'époque classique. Ce sont là d'excellents principes. Et les résultats obtenus prouvent qu'en utilisant cette méthode vraiment philologique, on peut renouveler une question qui est devenue obscure à force d'être discutée. On ne trouvera donc pas dans le livre de M. Moulinier de longs développements sur les travaux antérieurs, mais plutôt une étude attentive des textes et des représentations figurées. Parmi celles-ci, les principales sont une métope du trésor des Sicyoniens à Delphes, du milieu du vi^e^ siècle ; une coupe béotienne, de la fin du vi^e^ ou du début du v^e^ siècle, qui montre « un Orphée barbu, jouant de la lyre et entouré de sept oiseaux et d'un chevreuil » (*ibid.*) ; une hydrie conservée au Petit-Palais à Paris (p. 16) ; un vase attique à figures rouges du British Museum, daté du début du iv^e^ siècle (p. 48). Les témoignages littéraires, relativement nombreux, mais, pour la plupart, peu précis, s'échelonnent entre le vi^e^ et le iii^e^ siècle. Ce sont ceux de Pindare, Hérodote, Eschyle, Euripide, Aristophane, Platon, Aristote, Théophraste, Euphorion. De l'examen de ces textes l'auteur tire plusieurs conclusions intéressantes qui obligent à réviser un certain nombre d'idées communément admises. Ainsi, l'on considère généralement l'orphisme comme une religion : mais n'est-ce pas donner au mot religion un sens qu'il n'a pas? Si la religion doit se définir, comme l'écrit avec raison M. Moulinier (p. 42), par « l'existence d'une

doctrine originale sur les rapports de l'homme et des dieux et aussi celle d'actes religieux accomplis par une communauté particulière, distincte des autres », l'orphisme n'est pas une religion, car on ne trouve rien de tel dans l'orphisme, du moins à l'époque classique. Les pratiques des orphéotélestes n'apparaissent au critique qui s'en tient aux textes que comme des manifestations de charlatanisme, de superstition et de magie. Or, M. Moulinier me semble voir juste quand il affirme (p. 73) qu'il ne suffit pas que les pratiques magiques connaissent les faveurs de la multitude et des gouvernements pour devenir une religion. Qu'est-ce donc que l'orphisme à l'époque classique? Voici la conclusion à laquelle M. Moulinier arrive (p. 115) : « L'orphisme, à l'époque classique, n'est pas une doctrine, c'est à peine un culte, c'est un culte d'ailleurs souvent attaqué et que personne ne défend jamais, ce sont des livres dont nous ne savons presque rien. Mais, plus que cela, c'est la légende d'un héros qui incarne un idéal et un espoir de bien des sectes, peut-être de toutes. Elles l'ont pour fondateur ou pour modèle ou pour l'un et l'autre à la fois. C'est là sa véritable importance dans la vie religieuse des anciens Grecs. » Cette conclusion paraît, en effet, s'imposer après l'examen des documents que cite et analyse l'auteur. Mais satisfait-elle pleinement notre curiosité?

Pierre Louis.

Pindari, *Carmina cum fragmentis*, edidit Bruno Snell, editio altera. Leipzig, Teubner, 1955 ; in-8°, viii-375 p.

Le succès de l'édition de Pindare publiée par M. B. Snell se trouve démontré par la nécessité d'en donner après deux ans une seconde édition, qui se trouve encore améliorée. Le tableau des papyrus contient aujourd'hui la référence au recueil de Pack. Le pap. 22 reçoit aujourd'hui son numéro de la publication définitive, *P. S. I.* 1277 ; le pap. 23, publié ici pour la première fois et qui fournit le fragment nouveau 344, est un papyrus de Florence. Dans les *stemmata* établis sous le titre *conspectus codicum*, à propos de la *Première Pythique*, M. Snell supprime maintenant la mention de [B], acceptant une démonstration de M. Irigoin, dont la thèse n'avait pu être utilisée dans la première édition (cf. *Rev. de Phil.*, 1955, p. 77). — Quelques fautes d'impression de la première édition se trouvent corrigées : par exemple, dans l'apparat critique de la *Cinquième Pythique*, au v. 24, où une erreur de ponctuation faisait dire à la note le contraire de ce qu'elle entendait dire.

Le livre devient ainsi plus net et plus sûr encore.

P. Chantraine.

Jacqueline Duchemin, *Pindare poète et prophète*. Paris, Les Belles-Lettres, 1955 ; in-8°, 390 p.

M^lle^ Duchemin nous apporte sur Pindare un livre qui mérite à plus d'un titre de retenir toute notre attention. Jusqu'à ces dernières années, on croyait avoir expliqué les *Odes* de Pindare, soit en éclaircissant le sens d'un texte souvent difficile, soit en replaçant chacune d'entre elles dans les conditions historiques auxquelles elle a dû son existence ; mais, avant le livre de M. G. Norwood (1945), on n'avait pas tenté de saisir, pour ainsi dire de l'intérieur, chacun de ces poèmes qui s'ordonnent autour d'un symbole qui, par définition, peut-on dire, se dérobe aux regards superficiels. Se plaçant dans une position comparable, M^lle^ Duchemin s'est d'abord posé le problème de l'*Inspiration et de ses sources divines* (1^re^ par-

tie) : après avoir reconnu dans les Muses de véritables ouvrières d'immortalité, l'auteur s'est particulièrement attaché à ces insaisissables Charites, dont il est difficile de dire quand elles sont nom commun, abstraction ou personne divine : M^lle^ Duchemin voit en elles, non une sorte de doublure des Muses, mais des divinités qui, étant essentiellement des forces de la nature, expriment l'allégresse et la joie, en particulier celles de la création poétique : cette exégèse, finement conduite, abonde en considérations neuves. Une seconde partie de l'ouvrage concerne le *Message pindarique et la tradition* : après avoir rappelé à quel point l'Olympe traditionnel semble se restreindre, selon Pindare, à Zeus et à Apollon, qui ont toutes ses préférences, M^lle^ Duchemin montre comment le poète crée des allégories, qui participent plus de l'image que d'une véritable réalité ; reprenant à son compte des remarques plus connues, elle indique de quelle façon de hautes préoccupations morales incitent le poète à retoucher ou à passer sous silence des mythes traditionnels, s'ils comportent quelque chose d'indigne, à ses yeux, de la majesté divine ; plus encore, elle s'attache à l'étude des héros que Pindare glorifie à l'occasion de chaque victoire et met en lumière le souci du poète de montrer — peut-être en liaison avec des influences orphico-pythagoriciennes — que ces héros ne doivent pas leur immortalisation à une faveur gratuite et arbitraire de la Divinité, mais qu'ils l'ont gagnée en triomphant d'épreuves grâce à leur courage : les récompenses de l'autre monde sont parfois évoquées et les *Odes*, de façon générale, semblent orientées dans un sens eschatologique. Bien sûr, on pourra penser que M^lle^ Duchemin fait une place un peu excessive à ces préoccupations orphiques ou pythagoriciennes ; et il n'est pas inutile de relire le petit livre de M. Moulinier, *Orphée et l'orphisme à l'époque classique*, que, d'ailleurs, elle n'a pu utiliser (p. 352). La question de savoir si Pindare était ou non initié, comme pourrait le faire penser le fragment de thrène conservé par Clément d'Alexandrie (p. 100), me paraît proprement insoluble : en ce domaine, les témoignages chrétiens sont suspects pour de multiples raisons. En tout cas, je ne puis que remarquer, avec M^lle^ Duchemin elle-même, que ni les divinités éleusiniennes ni, plus encore, Dionysos (bien que Pindare soit Thébain) n'occupent une place privilégiée parmi les divinités invoquées par le poète. On peut dire, il est vrai, que nous n'avons plus les *Dithyrambes* de Pindare, dans lesquels Dionysos devait forcément jouer un rôle ; mais il est certain que, si ce dieu avait été de la part de Pindare l'objet d'une révérence particulière, on le verrait d'après ce qui nous a été conservé.

La troisième partie (*L'expression et le symbolisme*) est également très personnelle : l'auteur s'est demandé pourquoi certaines images concrètes — or, pourpre, lumière — qui sont fréquemment évoquées par Pindare, pouvaient avoir une sorte de signification « sacrale » : interrogeant une fois de plus l'Orient, recourant même à des points de comparaison dans les sociétés dites primitives, M^lle^ Duchemin a pensé retrouver chez Pindare ces images immémorialement associées, semble-t-il, de la lumière et de l'or, ainsi que du rouge et du sang : même si on n'accepte pas toujours comme valables des analogies un peu lointaines, toujours est-il qu'elles ont aidé l'auteur à mieux définir l'énigmatique figure de Théia, épouse d'Hypérion et mère d'Hélios (p. 227 sqq.). J'aurais, d'ailleurs, à verser au dossier de la valeur sacrale de l'or un exemple dont je ne trouve pas trace chez M^lle^ Duchemin : dans l'*Hymne homérique* à Apollon, au moment où le dieu nouveau-né réclame lyre et arc (v. 131), l'île exiguë et déshéritée de la nature se couvre (v. 135 sqq.) d'une sorte de chape d'or (cf., d'ailleurs, Callimaque, *Dél.* 135) : χρυσῷ δ' ἄρα Δῆλος ἅπασα | βεβρίθει, καθορῶσα Διὸς Λητοῦς τε γενέθλην· | ἤνθησ', ὡς ὅτε τε ῥίον οὔρεος ἄνθεσιν ὕλης.

Quant à la quatrième partie (*La mission sacrée du poète*), elle montre comment, à travers les dieux, les héros et les mythes, la notion d'immortalité se trouve au cœur même de la lyrique pindarique : un dernier palier conduit à l'immortalisation du vainqueur, dont le poète est à la fois le dispensateur et le garant, par une sorte d' « ambivalence du funéraire et du triomphal ». Dans ces dernières pages, dont on ne saurait nier la hardiesse, on hésitera peut-être à suivre jusqu'au bout de ses raisonnements Mlle Duchemin, qui pourtant garde elle-même des préoccupations de sage modération ; ainsi, p. 344 : « Il convient, toutefois, d'être d'une prudence extrême. Certains thèmes, loin d'être uniquement pythagoriciens, sont universels dans l'art funéraire. A la date où Pindare écrit, il est par ailleurs impossible de distinguer, si tant est qu'il faille à cette époque les dissocier, entre le Pythagorisme et l'Orphisme. » Il y a sûrement, chez Pindare plus que tout autre, une constante habitude de ne pas livrer totalement sa pensée (cf. Mme J. de Romilly, *Histoire et raison chez Thucydide*, p. 100 sqq.) : il ne nous fait connaître que ce qui suffit à des esprits bien nés pour restituer, par un effort personnel, sa pensée intime. En conséquence, il y aurait quelque présomption, pour nous, modernes, à prétendre que les voies du lyrisme pindarique ont été mises « en clair ». On serait tenté d'appliquer au livre lui-même ce que l'auteur dit à propos de rapprochements entre Pindare et l'Orient (p. 279) : « Il est possible... de jeter des ponts dont la hardiesse est utile, à condition de ne pas vouloir à tout prix conclure avec la même hardiesse. » Même quand on ne peut suivre l'auteur aussi loin qu'il le voudrait, l'ouvrage est plein d'une ferveur communicative et qui fait réfléchir.

J. Humbert.

Walter Jens, *Die Stichomythie in der frühen griechischen Tragödie* (Zetemata, Monographien zur klassischen Altertumswissenschaft, Heft 11). Munich, Beck, 1955 ; in-8°.

M. Jens nous présente une bonne description du procédé de la stichomythie, d'abord dans la tragédie d'Eschyle, qui en est pour nous le point de départ, puis dans l'œuvre de Sophocle, où il en voit l'achèvement (ce second point étant l'objet propre de son étude). Il nous fait assister ainsi au développement du procédé, à la fois dans sa forme et dans sa signification dramatique. Tandis que, dans les vers 232-245 des *Perses*, la stichomythie oppose un vers d'un interlocuteur à un autre vers de l'autre interlocuteur, dans un échange rapide de demandes et de réponses, le procédé devient plus complexe quand ce sont des couples de vers, égaux ou inégaux (2-2 ou 2-1), qui sont opposés. En même temps, elle devient susceptible, déjà chez Eschyle, d'exprimer des choses plus variées : non seulement elle est un moyen de discussion et de combat, mais aussi de persuasion et de prière. Dès les *Suppliantes*, on trouve les diverses espèces de stichomythie et l'*Orestie* porte déjà le procédé à un degré élevé de perfection. D'abord un peu extérieure et abrupte, la stichomythie s'assouplit et s'intègre de plus en plus étroitement aux ῥήσεις dont elle dépend. Chez Sophocle, elle se met au service de la psychologie des personnes et rend avec vivacité les diverses réactions qui peuvent les opposer. Une des conséquences intéressantes de cette étude, en dehors même de ce qu'elle apporte de positif, c'est que souvent elle fournit des indications indépendantes de celles qui ont été alléguées à la chronologie relative, toujours si discutée, des deux premiers tragiques.

Je ne sais s'il est dans les intentions de M. Jens de compléter ultérieurement son étude en soumettant à la même analyse les stichomythies d'Euripide : ce

serait ajouter à son travail un couronnement qui semble lui manquer (je songe à tel passage de l'*Ion*, par exemple, entre bien d'autres). Je ne serais pas surpris si cette étude complémentaire devait apporter des éléments nouveaux.

D'une façon générale, on a l'impression que les ensembles stichomythiques se multiplient dans le genre tragique et qu'ils ont souvent tendance à s'effriter. A ce sujet, on se demande parfois si l'on a encore le droit de parler de stichomythie quand le procédé est réduit seulement à quelques vers : c'est un peu le problème de savoir à partir de quel moment quelques pommes commencent à constituer un tas ! Je crois que, dans certains exemples (par exemple, *Trach.*, v. 180 sqq.) il est difficile de parler encore, comme fait M. Jens (p. 47), de la stichomythie du Messager (même en disant qu'elle déborde dans la ῥῆσις), quand on songe que la formule de répartition des vers 180-204 entre Déjanire et le Message est la suivante : M. 4 ; D. 1 ; M. 2 ; D. 1 ; M. 4 ; D. 1 ; M. 7 ; D. 5. Il y a là, je crois, une extension abusive ; et on ne peut prononcer vraiment le mot de stichomythie que quand il y a une formule *régulièrement* observée pendant au moins une quinzaine de vers, quand il s'agit de la stichomythie 1/1, et d'un plus grand nombre de vers, si ces vers qui se répondent sont, par exemple, du type 2/2 ou 2/1. Enfin, une dernière remarque, portant sur un point de détail : M. Jens, qui rappelle justement (*Introduction*) la définition que donne Pollux de la stichomythie (στιχομυθεῖν δὲ ἔλεγον τὸ παρ' ἓν ἰαμβεῖον ἀντιλέγειν καὶ τὸ πρᾶγμα στιχομυθίαν), ne semble pas avoir attaché de l'importance à distinguer des stichomythies iambiques des stichomythies en tétramètres trochaïques, comme sont celles des *Perses* : je crois que cela n'aurait pas été sans intérêt pour l'histoire d'un procédé dont il a suivi le développement avec tant d'attention et de précision.

J. Humbert.

G. J. M. J. te Rile, *Les femmes chez Eschyle.* Groningen, J. B. Wolters, 1955 ; in-8°, 88 p.

L'objet de cette thèse d'Utrecht, issue de l'enseignement de M. Verdenius, est précisé dans un long sous-titre : observations sur quelques passages de ses tragédies, où, de façon indirecte, les personnages féminins sont caractérisés comme tels. Elle est divisée en trois chapitres d'inégale longueur : introduction, les personnages, et les traits caractéristiques, ce troisième chapitre étant à la fois le plus long et le plus important.

L'introduction, de caractère général, ne manque pas d'intérêt et propose un certain nombre d'utiles remarques : les personnages féminins ne sont pas, chez Eschyle, de simples « éléments du mythe » ; l'importance sociale des femmes était plus grande à Athènes qu'on ne le pense généralement (il rappelle, à ce propos, un savoureux article de A. W. Gomme dans *Classical Phil.* 20, 1925, article repris dans ses *Essays*, 89-115) ; il a raison aussi de remarquer qu'il ne convient pas d'attacher trop d'importance aux dictons misogynes qui viennent, notamment, des comiques.

Le troisième chapitre examine successivement les traits caractéristiques des personnages féminins : la ténacité, la sensibilité dans les relations personnelles, la curiosité, la sollicitude, le goût du détail, les exagérations, le raffinement, l'absence de réalisme, le besoin de s'exprimer (surtout au moment importun !), l'instabilité. Je laisse de côté la question de savoir si ces traits sont bien proprement féminins. Ce qu'il faut dire, c'est que l'auteur a traité ce sujet, qui aurait pu donner lieu à des bavardages insignifiants, avec une réelle finesse, en se fondant toujours sur

une étude critique du texte et en discutant les interprétations. Certains points paraissent, évidemment, contestables ou excessifs, par exemple à propos de la curiosité d'Io ou des Océanides dans le *Prométhée* ; mais d'autres analyses sont ingénieuses, ainsi, p. 35, l'étude du sentiment maternel chez Atossa dans les *Perses*.

Entre autres problèmes, le dernier chapitre pose celui du caractère dans la tragédie grecque, particulièrement chez Eschyle. Le caractère individuel est assez peu fermement marqué dans la tragédie grecque (cf., en dernier lieu, les réflexions de M^me^ Dale dans son édition d'*Alceste*, p. XXIV sqq.).

Il serait aisé et bien injuste de relever des maladresses dans la rédaction[1] : il est plus difficile pour un étranger de manier le français dans des analyses psychologiques délicates que dans un exposé technique. Il est plus équitable de remercier l'auteur d'avoir écrit son livre dans notre langue et de souhaiter que cette gentillesse lui attire des lecteurs chez nous.

P. CHANTRAINE.

EURIPIDES, *Tragedias*, Volumen I, *Alcestis Andromaca*, texto revisado y traducido por A. TOVAR. Barcelone, Ediciones Alma Mater, 1955 ; in-8°, XLV + 162 doubles pages, relié.

La *Revue de Philologie* a déjà présenté cette collection nouvelle, dont le plan et l'exécution font honneur à nos collègues espagnols. C'est un professeur de Salamanque bien connu à Paris, M. Tovar, qui a assumé la charge de publier l'Euripide : peut-être devra-t-il s'assurer des collaborateurs pour cette entreprise, car il se trouve lui-même engagé dans d'autres tâches (recherches sur les langues ibériques, codirection de la revue *Minos*, etc.), auxquelles on n'aimerait pas le voir renoncer complètement.

Pour en revenir à l'Euripide, le premier volume donne d'abord une introduction étendue, de type traditionnel, qui met au point ce que l'on sait sur la vie et l'œuvre du poète et sur l'histoire du texte. De l'œuvre d'Euripide, composée selon les Anciens de 92 pièces, les Alexandrins avaient conservé 75 à 78 pièces (M. Tovar aurait pu préciser : 75 pièces authentiques et 3 apocryphes). Sur la chronologie de ces pièces, M. Tovar fait sagement de ne proposer au lecteur que quelques faits précis fournis par les didascalies ; il ne s'engage pas dans la discussion des hypothèses diverses et contradictoires par lesquelles on a tenté de fixer cette chronologie dans le détail (mais ces problèmes sont examinés dans les notices ; cf., pour *Andromaque*, p. 92-93) ; en tout cas, l'édition présente les tragédies dans l'ordre alphabétique traditionnel.

En ce qui concerne la tradition manuscrite elle-même, on sait qu'elle se présente sous un double aspect. Il y a, d'une part, un choix commenté de dix pièces (en fait, neuf seulement, les *Bacchantes*, qui figuraient dans ce groupe, se trouvant maintenant, par suite d'accidents divers, dans l'autre groupe de pièces). Le second groupe, d'autre part, est représenté par deux manuscrits qui, seuls, nous ont conservé dix pièces d'Euripide et ne portent pas de scholies. Ce groupe, comme on l'a remarqué depuis longtemps, est issu pour une part d'une vieille

1. Ainsi, p. 57, à propos d'un passage des *Suppliantes* : « c'est de cette façon stimulante que la femme sait manier l'homme », à quoi se rattache une note que je ne comprends pas : « en Grèce, on disait *prendre les airs d'une jeune fille* (ὑποκορίζεσθαι) ». Je crois, d'ailleurs, que le sens de ce verbe est « cajoler comme on cajole une petite fille ».

édition qui présentait les drames dans l'ordre alphabétique (il s'agit des pièces dont les titres ont les initiales E à K). Dans le détail, il subsiste bien des difficultés, et, par exemple, M. Tovar, qui est prudent, ne se prononce pas nettement sur les rapports de L et P (p. xxxv sqq.). L'introduction est complétée par une bibliographie bien choisie et bien informée.

Les deux tragédies qui composent ce volume sont précédées chacune d'une notice substantielle et d'une bibliographie : en ce qui concerne *Alceste*, M. Tovar n'a pas mentionné l'importante édition de M^me^ Dale, qui n'est probablement venue à sa connaissance qu'après la correction des épreuves. Pour *Alceste*, il souligne avec raison les traits « comiques » du drame, qui s'expliquent par le fait qu'il tient la place d'un drame satyrique. En ce qui concerne *Andromaque*, il indique dans quels termes se pose le problème de la date de la tragédie et des conditions de sa représentation (en citant, bien entendu, la scholie au vers 445) : il pense que le nom de Démocrate, dans cette scholie, désigne le *chorodidascalos* qui l'a fait jouer hors d'Athènes. Enfin, M. Tovar tient compte pour le texte d'*Andromaque* de sources que ses prédécesseurs n'avaient pas pu utiliser, notamment le palimpseste de Jérusalem, et des papyrus dont le dernier publié est dû à G. Manteuffel dans le *Journal of juristic Papyrology* II, 84.

Voici quelques remarques de détail sur l'établissement du texte ou la traduction. *Alceste* 207-208, M. Tovar se range au parti de G. Murray et condamne le vers 208 ; — 474, la *responsio* est ici un peu difficile à établir ; voir maintenant l'édition A. M. Dale ; — aux vers 532 et 645, des notes à la traduction expliquent nettement le sens de ὀθνεῖος, dont je me suis occupé autrefois (*B. S. L.* XLIII, 50-56) ; — 811, M. Tovar adopte la leçon θυραῖος, que M^me^ Dale défend longuement dans son commentaire ; la pensée, en ce cas, n'est pas claire et il faut admettre que le vers est très ironique : il aurait été utile de l'indiquer dans une note ; — *Andromaque* 38, le vers est gardé, mais la note critique rappelle qu'il a été condamné par Nauck (suivi par Wilamowitz et d'autres) ; — 229, note utile en bas de la traduction sur le sens de φιλανδρία ; — note également au vers 365, à propos du difficile ἐξετόξευσεν ; — 571, il n'est peut-être pas indispensable de corriger κτανεῖν en κτενεῖν ; — 707, l'éditeur adopte la *lectio difficilior* ἥσσω, mais, là aussi, une note explicative aurait été bienvenue.

Comme on pouvait l'attendre d'un ouvrage signé de M. Tovar, ce premier volume fait bien augurer de la nouvelle édition d'Euripide.

P. Chantraine.

Fragments of unknown Greek tragic texts with musical notation. I : *The Text*, bei S. Eitrem and Leiv Amundsen ; II : *The Music*, by R. P. Winnington-Ingram. Oslo, Brogger, 1955 (extrait de *Symbolae Osloenses*, 31, 1955, p. 1-87).

Ce bref mémoire apporte beaucoup de neuf, en même temps qu'il pose beaucoup de questions. Il s'agit d'une édition de *P. Oslo, inv. 1413*. Ce papyrus provient d'un petit groupe de textes achetés par C. Schmidt à Berlin en 1933. Il contient, sous une forme très lacunaire, deux fragments poétiques que l'éditeur appelle les fragments A et B. Le fragment A, de rythme nettement anapestique, semble raconter une apparition d'Achille surgi du royaume d'Hadès. Mais le détail, en dépit du soin mis par les éditeurs à l'examiner, reste fort obscur. Le fragment B consiste en débris plus misérables encore ; il est écrit vraisemblablement dans un mètre iambique.

Quelques autres points apparaissent clairement. Le fragment A se termine par

un vers qui n'est pas catalectique, et doit donc être incomplet. D'autre part, on peut se demander si A et B appartiennent à la même pièce. C'est peu probable, et on pensera plutôt que les deux fragments sont absolument étrangers l'un à l'autre et viennent d'une anthologie (cf. p. 25).

Le fragment B peut appartenir à quelque tragédie. Le fragment A présente des traits hellénistiques évidents (à ceux qu'ont relevés les éditeurs, on pourrait ajouter l'emploi de l'adjectif ἡλιακός, qui, surtout en poésie, ne peut être que tardif). Les auteurs pensent, finalement, que nous avons affaire à un « text book » d'un τραγῳδός du Ier ou du IIe siècle, qui a choisi des morceaux pris à des pièces diverses, qui illustrent l'histoire de Pyrrhus-Néoptolème.

Les deux derniers tiers du mémoire sont écrits par le R. P. Winnington-Ingram, bien connu par ses travaux sur la musique grecque. Le papyrus présente, en effet, une notation musicale qui accroît notre documentation, sans être toujours facile à interpréter. Ces notes ont été ajoutées après que le texte a été écrit, et dans une encre différente. Certaines notes ont été raturées au moyen de traits verticaux, mais n'ont pas toujours été remplacées par d'autres. On observe aussi des signes rythmiques. Ainsi la *diseme* qui indique que la note vaut deux unités de temps, l'*hyphen* qui indique que deux notes correspondent à une seule syllabe, le point, la *stigmé* qui est placée sur l'*arsis* au sens ancien du mot, c'est-à-dire le temps faible ; enfin, deux traits horizontaux représentent un λεῖμμα, c'est-à-dire un vide de deux unités de temps.

La mélodie des fragments donne lieu à une discussion précise sur les modes employés ; le fragment B, qui est le plus clair à cet égard, appartient au mode lydien ou à une de ses variétés. Certains traits singuliers, notamment le fait que des notes se trouvent parfois sur deux lignes, conduisent le R. P. Winnington-Ingram à supposer, évidemment avec réserve, que nous aurions le manuscrit d'un musicien qui aurait ajouté diverses corrections ou variantes au-dessus d'une première ligne de notes.

Des appendices traitent de problèmes généraux, l'un sur les rapports de la mélodie et de l'accent : les nouveaux fragments confirment que l'accent aigu correspond à la note la plus élevée de la mélodie pour le mot envisagé[1] ; un autre reprend l'étude des notations de caractère rythmique.

Bref, les nouveaux fragments apportent une documentation nouvelle et précieuse. Ils soulèvent aussi des problèmes. Mais personne ne pouvait poser ces problèmes avec autant de sagesse et de compétence que les savants qui ont édité ces textes difficiles.

P. Chantraine.

Tucidides, *Historia de la guerra del Peloponeso*, traduccion nueva de F. R. Adrados, tomo tercero. Madrid, Libreria Hernando, 1955 ; in-8°, 343 p.

La *Revue de Philologie* a rendu compte des deux premiers volumes de cet ouvrage, qui se trouve aujourd'hui achevé. Il est malaisé pour un savant français d'apprécier une traduction espagnole, surtout lorsqu'il s'agit d'un auteur aussi difficile que Thucydide. On connaît assez la méthode de M. Adrados et sa conscience scientifique pour prévoir qu'il s'est acquitté au mieux d'une entreprise

1. Ce fait semblerait constituer une difficulté pour les poèmes avec *responsio*, la place des accents variant, évidemment, entre la strophe et l'antistrophe : voir J. Irigoin, *Histoire du texte de Pindare*, p. 6 et 7.

aussi méritoire et qu'il a ainsi rendu à ses compatriotes un très utile service. On se bornera seulement à quelques remarques de détail : VI, 2, M. Adrados adopte la leçon συνοικήσαντες et non le συνοικίσαντες préféré par Hude ; — VI, 3, il donne dans une note la date de fondation d'un certain nombre de cités grecques de Sicile : ces dates diffèrent à peine de celles qu'indique, de son côté, Mme de Romilly, mais ces dates restent discutables, parce que les traditions des historiens anciennes diffèrent entre elles et que les fouilles archéologiques fournissent parfois des données nouvelles (ainsi, Strabon, s'inspirant d'Éphore, donne Mégare comme antérieure à Syracuse, et cette chronologie est acceptée par certains archéologues qui placent la fondation de Mégare en 750 : cf. Vallet et Villard, *B. C. H.* 76, 1952, p. 289-346) ; — VI, 23, M. Adrados souligne la difficulté de la première phrase et signale la correction de Classen ἱππικὸν pour ὁπλιτικόν, mais sans prendre franchement parti.

Certaines notes, qui peuvent paraître un peu élémentaires, seront sans doute utiles aux étudiants, comme celle de la p. 32 sur le sens du mot σιτοποιός, celle de la p. 47 sur στατός.

L'ouvrage est élégamment présenté, pourvu d'un index des noms propres et enrichi de deux cartes, une de la Sicile, l'autre des Cyclades et de l'Asie Mineure.

P. Chantraine.

B. Hemmerdinger, *Essai sur l'histoire du texte de Thucydide*. Paris, Les Belles-Lettres, 1955 ; in-8°, 72 p.

Il n'est pas aisé de porter un jugement sur ce petit livre, qui entend esquisser de façon rapide, et parfois désinvolte, l'histoire du texte de Thucydide. On attend de l'historien des textes une démonstration fondée sur l'examen patient de nombreux manuscrits, cet examen permettant à la fois d'éliminer des copies sans valeur, de décrire le travail des philologues byzantins et, dans des cas favorables, de reconstituer des témoins perdus d'après leurs descendants. Comme M. Hemmerdinger le reconnaît lui-même, le stemma auquel il aboutit apparaît particulièrement pauvre, et il ne fournit pas, en admettant qu'il soit correct, une image précise de la filiation des manuscrits. Aussi bien, le stemma, nous dit-il (p. 10), sera impossible à établir de façon ferme dans beaucoup de cas, en raison du fait que les manuscrits présentent de nombreuses variantes marginales, que la tradition est contaminée et que, finalement, notre texte de Thucydide dépend d'un archétype à variantes.

Une des audaces de M. Hemmerdinger est de prétendre préciser l'aspect des éditions alexandrines de Thucydide. Et il commence par « méditer » un texte essentiel d'Isidore de Séville : « Codex multorum librorum est ; liber unius uoluminis. » Cette formule doit être vraie en gros, mais sans doute devrait-elle être nuancée à l'occasion, comme on le voit dans le livre du R. P. Arns, *La technique du livre d'après saint Jérôme*. En ce qui concerne Thucydide, il estime que notre Thucydide a été édité à Alexandrie, ce qui est assez probable. Mais il ajoute bravement : « J'attribue sans hésiter à Aristophane de Byzance, compilateur d'Αττικαὶ λέξεις et de Λακωνικαὶ γλῶσσαι, cette édition qui reflète ces deux intérêts caractéristiques. » Ces deux « intérêts caractéristiques » se traduisent, d'une part, par des variantes portant sur l'orthographe : -σσ- ou -ττ-, de l'autre par quatre ou cinq variantes dont la plus remarquable est ἀσανᾶοι, donné par le manuscrit *H* en 5, 77, 2. Il faut peu d'indices à M. Hemmerdinger pour échafauder une hypothèse.

Le second chapitre essaie de prouver l'existence d'un exemplaire athénien, ce qui est, en soi, vraisemblable, son meilleur argument résidant dans les quelques fautes qui supposent une erreur portant sur une mauvaise interprétation de chiffres athéniens, par exemple Δ « 4 » pris pour Δ « dix ».

Après avoir examiné ce qu'il appelle « l'instabilité des constellations », M. Hemmerdinger essaye de fixer l'archétype de Thucydide, qui serait un manuscrit en onciale, copié lui-même sur un manuscrit en colonnes ayant chacune onze lignes d'une dizaine de lettres. Puis, pour la période du IXe au XIe siècle, il évoque l'intérêt que les Arabes ont porté à la science grecque (p. 33), sans qu'on voie bien quel rapport cette observation présente avec l'histoire du texte de Thucydide. Par un raisonnement un peu cahotique et qui n'est pas sans faille, il avance successivement que Jean le grammairien a réuni non seulement les textes chrétiens qui étaient l'objet de ses recherches, mais aussi des textes classiques (p. 34-35), puis que Léon le philosophe, neveu de Jean le grammairien, a possédé un manuscrit de Thucydide, aujourd'hui perdu, dont descendent les manuscrits *B* et *F*, cette filiation étant authentifiée par une épigramme qui se retrouve dans l'*Anthologie palatine*, sans nom d'auteur, mais que M. Hemmerdinger, en se fondant sur des indices qui ne sont pas dépourvus de valeur, estime pouvoir attribuer à « Léon le philosophe ». On peut se demander s'il s'agit dans tous les cas du même Léon, et on se le demandera surtout (p. 39) à propos d'un encrier d'argent du trésor de la cathédrale de Padoue qu'une inscription métrique attribue à un certain Léon, l'attribution à « Léon le philosophe » de cet encrier n'ayant, d'ailleurs, aucune importance pour l'histoire du texte de Thucydide.

Le bref chapitre intitulé « Métochite et Planude à Chora » contient, lui aussi, un mélange d'affirmations fort diverses. L'auteur identifie un certain Théodore, dont il est question dans le manuscrit *A*, avec Théodore Metochite, à qui il attribue le manuscrit *H*. Il rassemble dans une planche six reproductions de manuscrits, où il voit toujours la même main de Théodore Métochite, mais on ne peut dire que ce rapprochement apparaisse probant. En revanche, M. Hemmerdinger a prouvé que le manuscrit *S* (Cassellanus Ms hist. fol. 3), écrit de la même main qu'un manuscrit de Syméon le Métaphraste appartenant à D. S. Robertson, porte des indications de seconde main qui sont de Planude lui-même.

Un dernier chapitre montre utilement l'importance du manuscrit *H*, *Parisinus Gr.* 1734, qui suit, en principe, *B*, mais qui présente également de nombreuses variantes indépendantes et doit avoir été copié sur un manuscrit collationné.

Que conclure de cet examen? En ce qui concerne *S* et *H*, M. Hemmerdinger apporte des données positives. Ailleurs, il construit sur des indices extrêmement fragiles des combinaisons contestables. Qu'il s'agisse d'Aristophane de Byzance, de Jean le grammairien ou de Théodore Métochite (sans parler de Léon et de son encrier), il affirme sans trop s'inquiéter des objections possibles. Je doute que la philologie trouve grand bénéfice à cette méthode. Un nom propre banal lui permet des identifications hardies[1]; des variantes σσ/ττ lui paraissent chargées de conséquence. La rédaction même est parfois déconcertante. L'auteur saute d'une idée à l'autre sans souligner le lien souvent ténu qui les unit. Il a des références bizarres, renvoie à propos d'Harpocration à une édition de 1614, alors qu'on trouve une mise au point dans la *R. E.* 7, 2412-2416; il constate, p. 29, que « le scribe du modèle de *B* est un fin lettré qui juge les variantes qu'il transcrit : en

1. Outre les exemples que j'ai cités, il est question, p. 38, d'un *Petrus*, au nom duquel il est attaché beaucoup d'importance.

7, 31, 4, il préfère εἶναι à οὔσας », mais avec εἶναι je ne suis pas capable de faire le mot à mot.

Bref, il faut conseiller à M. Hemmerdinger, qui montre une curiosité éveillée et un heureux don de combinaison, de se soumettre à une discipline plus sévère.

P. Chantraine.

R. Loriaux, *L'Être et la forme selon Platon. Essai sur la dialectique platonicienne* (Museum Lessianum, Section philosophique, n° 39). Paris, Desclée de Brouwer, 1955 ; 227 p.

Ainsi que l'indique le sous-titre, cet ouvrage a pour objet l'étude de la dialectique platonicienne. Ce qui frappe, en première ligne, dans le travail de M. R. Loriaux, ce sont des qualités qui manquent trop souvent aux ouvrages de philosophie ou même d'histoire de la philosophie. Un plan nettement conçu, régulièrement développé suivant un ordre méthodique, une langue aussi claire que peut le comporter le sujet, témoignent chez l'auteur d'un esprit net et précis qui sait définir exactement les problèmes. Il ne peut être question, malheureusement, dans le cadre d'un compte rendu, de donner une analyse détaillée et complète d'un ouvrage de cette importance. Nous essaierons seulement d'en dégager les grandes lignes. Notre travail sera, d'ailleurs, grandement facilité par le soin qu'a apporté l'auteur à préciser ses conclusions, à marquer nettement chacune des étapes de sa démonstration. Dès les premières pages sont clairement posés le sujet et le but précis de chacune des parties de l'ouvrage. Le sujet? c'est l'étude de la théorie de l'être telle qu'elle s'affirme dans l'ensemble de la dialectique platonicienne. Cette dialectique, si l'on considère la suite des dialogues, se développe en un double mouvement, ascendant et descendant. D'où deux parties principales : étude de la dialectique ascendante et étude de la dialectique descendante. Dans la première, l'auteur montre comment s'élabore, dans le *Phédon* et dans le *Banquet*, et prend une forme définitive dans la *République*, une dialectique qui, « par une analyse du fait concret de notre connaissance, en arrive à postuler l'existence des réalités intelligibles et de l'Être suprême ». Cette partie ascendante de sa dialectique, Platon « l'avait d'abord appliquée à des recherches bien précises, avant d'en risquer une élaboration théorique... Mais, cette première systématisation terminée, le philosophe voulut ajouter à sa dialectique ascendante un complément... Toutes ces réalités que l'ascension dialectique avait fait progressivement découvrir, Platon voulut alors les faire apparaître, non plus selon l'ordre psychologique de la découverte, mais selon l'ordre ontologique de leur participation mutuelle. Tel est le but essentiel de la dialectique descendante. Malheureusement, cette seconde démarche dialectique fut codifiée théoriquement avant d'être jamais appliquée : c'est ce qui peut expliquer certains tâtonnements et certains manques de clarté. Bien que, d'autre part, il faille également reconnaître que ce changement de perspective a parfois complété très heureusement les vues exposées au cours de la dialectique ascendante » (p. 212). Ainsi se trouvent précisés non seulement les étapes de chacune de ces démarches dialectiques, mais encore leurs rapports mutuels : la dialectique descendante suppose toujours la dialectique ascendante ; mais elle n'en a pas moins son originalité propre. Ces analyses projettent sur certains passages des *Dialogues* une lumière nouvelle. Elles supposent, d'autre part, une étude attentive de nombreux termes souvent difficiles à interpréter. Je signale, en particulier, à l'attention des philologues l'analyse du concept d'οὐσία dans les dialogues de jeunesse et dans le *Phédon* (p. 13 sqq., 34-40), celle de la notion

de καλόν dans le *Banquet* (1re partie, chapitre III, ainsi que les remarques sur le sens des mots γένη, εἴδη, et ἰδέαι..

P. Louis.

R. Hackforth, *Plato's Phaedo*, translated with an Introduction and Commentary. Cambridge, University Press, 1955 ; XII-200 p.

J'ai signalé en son temps aux lecteurs de la *Revue* la traduction du *Phèdre*, avec commentaire, publiée en 1952 par M. R. Hackforth. Le même auteur vient de traduire et de commenter un autre dialogue de Platon, le *Phédon*, et ce second volume recevra, j'en suis sûr, le même accueil favorable que le précédent. Il est conçu suivant le même plan que son aîné : une introduction (p. 3-24) étudie les principaux problèmes que pose le *Phédon* ; puis le dialogue est divisé en sections qui sont successivement résumées, traduites et commentées. Comme pour le *Phèdre*, ces divisions ne sont jamais artificielles, mais correspondent toujours aux articulations du dialogue : leur énumération (p. V-VII) fournit, en somme, le plan du dialogue. Et c'est dans leur cadre que s'inscrivent, tout naturellement, les remarques du commentaire : éclaircissements sur la doctrine, mais aussi explications historiques lorsqu'elles sont nécessaires à l'intelligence du texte, et surtout remarques littéraires indispensables à propos d'un dialogue qui est riche aussi bien par les qualités du style que par la profondeur de la pensée. Les problèmes philosophiques et littéraires sont, d'ailleurs, examinés d'un point de vue général dans l'Introduction, qui, en une vingtaine de pages, apporte l'essentiel. L'auteur étudie successivement le sujet du dialogue, se place dans l'ensemble du platonisme, les « formes transcendantes », la nature de l'âme, les arguments en faveur de l'immortalité de l'âme dans ce dialogue et dans les autres œuvres de Platon, les personnages du dialogue. Ces analyses sont brèves, mais toujours claires et précises. Après la lecture de ce livre, le lecteur n'éprouvera qu'un regret : c'est qu'il ne contienne pas le texte grec. L'auteur s'explique sur cette absence dans les dernières lignes de sa préface, et la raison qu'il donne est, certes, valable. Mais qu'il nous soit permis, cependant, de formuler le vœu que, dans les prochains volumes que nous donnera certainement M. R. Hackforth dans la même collection, figure le texte grec, même s'il se contente de reproduire celui de l'édition Burnet.

Pierre Louis.

Louis Bourgey, *Observation et expérience chez Aristote*. Paris, Vrin, 1955 ; 164 p.

Parmi les traités qui figurent dans le *Corpus aristotelicum*, près de la moitié concernent, on le sait, la recherche positive. L'étude des questions relatives à la physique et aux sciences naturelles tient au moins autant de place que la réflexion philosophique. C'est ce que M. L. Bourgey vient de rappeler et de préciser d'une manière très nette dans une belle étude consacrée à l'observation et à l'expérience chez Aristote. Cette étude devait être faite et nul n'était mieux qualifié pour la conduire que l'auteur du livre *Observation et expérience chez les médecins de la collection hippocratique* (Paris, Vrin, 1953), dont j'ai rendu compte ici même. Cet ouvrage sur l'observation et l'expérience chez Aristote commence par une excellente introduction (p. 7-33) où M. Bourgey ne se contente pas de préciser les données du problème qu'il entend examiner (dans quelle mesure Aristote a-t-il su pratiquer la science au sens de recherche précise fondée sur les faits?), mais fait une large place aux problèmes chronologiques et souligne l'importance que la science moderne attache, à juste titre, à l'évolution de la pensée d'Aristote. Il y

a là quelques pages particulièrement intéressantes qui constituent une excellente mise au point des découvertes de ces dernières années. La suite de l'ouvrage examine la place faite à l'observation et à l'expérience dans le système d'Aristote. L'auteur montre, par des exemples précis, que, si les erreurs d'observation et d'interprétation des faits sont nombreuses dans les travaux du Stagirite, on y voit cependant à l'œuvre « une pensée concrète, préoccupée de se renseigner sur les événements et sur les êtres, et atteignant parfois au véritable esprit expérimental » (p. 9). Un traité comme l'*Histoire des Animaux*[1] nous étonne non seulement par l'abondance des faits cités et la patience dans la recherche, mais encore par la perspicacité et la rigueur de l'observation. Ce qui ne veut pas dire, bien entendu, qu'il n'y ait pas dans cet ouvrage, comme, d'ailleurs, dans tous les traités de science naturelle d'Aristote, des inexactitudes souvent déconcertantes. Mais on devra, à la suite de M. Bourgey, essayer d'expliquer ces erreurs : on constate que, la plupart du temps, Aristote se trompe parce qu'il s'est trop pressé ; il lui aurait fallu multiplier les observations, les « rectifier, en quelque sorte, les unes par les autres » (p. 85) : son impatience d'arriver au but ne lui en a pas laissé le temps. Il lui arrive aussi de se tromper parce qu'il se laisse entraîner par l'esprit de système (p. 86). Mais ces faux pas ne l'ont pas empêché d'atteindre, sur bien des points, la vérité. M. Bourgey a su parfaitement le montrer. Ce qui, en revanche, n'apparaît pas assez clairement dans son étude, c'est l'évolution des conceptions aristotéliciennes sur le rôle de l'observation et de l'expérience dans les progrès de la science et sur les conditions que l'une et l'autre doivent remplir. Après les remarques de l'Introduction sur la nécessité, pour comprendre Aristote, d'une chronologie au moins relative, on s'attendrait à ce que l'analyse de M. Bourgey s'inspirât largement de ces excellents principes. En réalité, si l'on trouve parfois signalée au passage une évolution de la pensée d'Aristote (par exemple, p. 48, 75, 88-89), ces remarques ne sont qu'accessoires et il ne semble pas que la question ait été l'objet d'une étude très poussée. Et, pourtant, il paraît peu probable que la pensée d'Aristote n'ait pas évolué sur ce point comme elle l'a fait sur tant d'autres. Je m'étonne que M. Bourgey, après avoir si pertinemment attiré l'attention sur les progrès réalisés dans l'étude de l'aristotélisme par la méthode chronologique, n'ait pas lui-même essayé d'appliquer dans toute la mesure du possible cette méthode au problème qu'il examinait. Je remarque aussi que, dans la bibliographie qui se trouve à la fin du volume, la liste des ouvrages se rapportant spécialement à Aristote est assez courte et qu'elle comporte quelques ouvrages aujourd'hui dépassés qui ne peuvent plus guère être cités que pour mémoire. Je regrette, enfin, que trop de fautes d'impression subsistent dans la plupart des citations grecques, qui sont nécessairement nombreuses dans un travail de ce genre : les esprits et les accents sont mis avec une très grande fantaisie et l'apostrophe est trop souvent remplacé par un accent aigu.

Pierre Louis.

H. D. Saffrey, *Le* ΠΕΡΙ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ *d'Aristote et la théorie platonicienne des idées-nombres* (Collection « Philosophia antica », vol. VII). Leiden, E. J. Brill, 1955 ; XII-74 p.

Cet élégant petit volume de la collection *Philosophia antica* est consacré à l'interprécation d'un passage du traité *De l'Ame* (I, 2, 404 b 19) qui contient une

1. Je préfère ce titre traditionnel à celui de *Recherches sur les animaux* que choisit M. Bourgey à la suite de J.-M. Leblond (dans *Aristote, philosophe de la vie*, Paris, Aubier, [1945]). Je m'en suis d'ailleurs expliqué dans la *Revue de Philologie*, t. XXIX, fasc. 1, 1955, p. 39-44.

référence dont l'identification pose aux commentateurs un très délicat problème. Aristote vient de faire allusion (404 b 16) à une doctrine de Platon dans le *Timée*. Il ajoute aussitôt : ὁμοίως δὲ καὶ ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας λεγομένοις διωρίσθη... A quel ouvrage, à quel auteur renvoient ces derniers mots? C'est le problème que M. H. D. Saffrey s'est efforcé de résoudre, après avoir rappelé brièvement (p. 1) les principales solutions proposées par la critique moderne (Trendelenburg, Rose, Bernays, Heitz, Zeller). La thèse qu'il soutient peut se résumer en quelques mots : le texte en question est une citation d'une œuvre de jeunesse d'Aristote, le dialogue *Sur la Philosophie*, et il nous expose une doctrine qui est celle des idées-nombres de Platon. L'intérêt de la démonstration de M. H. D. Saffrey n'a pas besoin d'être souligné : cet ouvrage *Sur la Philosophie* a partagé le sort de tous les dialogues, qui ont disparu dans le naufrage d'une partie importante de l'œuvre d'Aristote. Le moindre fragment que l'on peut retrouver ou reconstituer prend donc une valeur exceptionnelle. Non seulement M. H. D. Saffrey identifie une citation du dialogue *Sur la Philosophie*, mais encore il tire de ce texte d'importantes conclusions sur le contenu de l'ensemble de l'œuvre. Celle-ci devait avoir pour objet un exposé et une critique de la théorie des idées (p. 13), ou, plus précisément, devait développer une doctrine de la déduction des grandeurs idéales (p. 21, 50). Il subsiste, cependant, une difficulté, qui n'a, d'ailleurs, pas échappé à M. H. D. Saffrey : c'est le caractère insolite de la formule de citation du traité *Sur la Philosophie* dans le passage *De l'Ame*, I, 2, 404 b 19. Dans l'expression employée, ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας λεγομένοις, le mot λεγομένοις constitue une difficulté, et les explications que donne l'auteur (voir, en particulier, p. 52-53) ne me paraissent pas résoudre le problème d'une façon définitive. Un doute me semble donc subsister encore sur l'identification de l'œuvre à laquelle Aristote fait allusion.

Pierre Louis.

Antonio Jannone, *I Logoi essoterici di Aristotele* (Extrato degli Atti dell'Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, Tomo CXIII). Venise, 1955, 31 p.

Parmi les nombreux problèmes que pose aux philologues l'histoire de l'œuvre d'Aristote dans l'Antiquité, M. A. Jannone a choisi d'étudier l'un des plus délicats, celui du sens à donner à l'expression λόγοι ἐξωτερικοί par laquelle Aristote lui-même semble désigner parfois certains de ses ouvrages. On sait que la plupart des critiques divisent les écrits d'Aristote en deux classes, les ouvrages exotériques et les ouvrages acroamatiques ou ésotériques. Certains vont jusqu'à prétendre qu'Aristote divisait lui-même ses écrits de cette façon. Et ils ajoutent que, sans qu'on sache d'une manière précise ce qu'il faut entendre par ces termes, il est probable que les écrits acroamatiques sont ceux qui traitent de la science pure sous une forme abstraite, tandis que les écrits exotériques comprenaient à la fois les ouvrages d'exposition littéraire et oratoire, comme les dialogues, et les ouvrages traitant dogmatiquement de questions moins proprement scientifiques et plus accessibles au profane. Les premiers représenteraient les leçons destinées à un petit nombre d'élèves exercés, les seconds l'enseignement donné oralement à des disciples moins formés ou même au grand public. M. A. Jannone s'est efforcé de préciser le sens qu'Aristote lui-même donnait à l'expression λόγοι ἐξωτερικοί qu'il emploie plusieurs fois. Il commence par résumer très brièvement les diverses interprétations proposées. Je m'étonne, à ce propos, de ne pas voir mentionnées les pages que M. Dufour a consacrées à ce problème dans son ouvrage *La Constitution d'Athènes et l'œuvre d'Aristote* (Paris, 1895, p. 22-25) : on y trouve,

en particulier, une analyse intéressante de *Physique*, IV, 10, 217 b 29. Puis l'auteur passe successivement en revue tous les passages d'Aristote où figure l'expression λόγοι ἐξωτερικοί. Le commentaire qu'il en donne est clair et précis. C'est, en somme, une étude intéressante et utile. Mais pourquoi donc M. A. Jannone n'a-t-il pas apporté plus de soin à la correction des épreuves? Les citations grecques sont nécessairement très nombreuses dans un travail de ce genre : celles que fait M. A. Jannone présentent vraiment trop de fautes d'impression. Les esprits et les accents semblent mis à tort et à travers, et bien des mots en sont dépourvus. Une révision attentive aurait aisément fait disparaître toutes ces taches. Mais il y a plus : des erreurs se sont glissées aussi dans la liste des références données p. 3 et 4, et certaines sont répétées dans la suite de l'exposé. Il faut rétablir ainsi ces références : *Métaph.*, M, 1, 1076 a, 26-29 (au lieu de 1077 a) ; *Eth. Nic.*, Z, 4, 1140 a 1-3 (au lieu de 6-8) ; *Eth. Eud.*, A, 1, 1217 b 22-23 (au lieu de 17-19) ; *Eth. Eud.*, B, 1218 b 32-34 (au lieu de 33-35). Vétilles, sans doute, mais qui ont tout de même leur importance. J'ajoute qu'il est regrettable aussi que cet opuscule ne comporte aucune table.

Pierre Louis.

AUTOUR D'ARISTOTE. Recueil d'études de philosophie ancienne et médiévale offert à Mgr A. Mansion. Louvain, Publications universitaires de Louvain, 1955 ; XXXII-596 p.

Aristote est, sans doute, l'un des auteurs grecs dont la connaissance a fait, au cours des cinquante dernières années, les progrès les plus remarquables. Parmi les savants qui ont contribué à renouveler l'étude de la pensée aristotélicienne, à modifier certaines notions fausses, à transformer, en un mot, nos perspectives sur Aristote, Mgr A. Mansion, professeur à l'Université de Louvain, occupe l'une des premières places. Son action s'exerce non seulement par les travaux, livres ou articles, qu'il a consacrés à la philosophie aristotélicienne, mais encore par les nombreux disciples qu'il a formés. A ces derniers se sont joints plusieurs spécialistes d'Aristote et de Platon, philologues ou historiens de la philosophie, pour offrir à Mgr A. Mansion un recueil d'études de philosophie ancienne et médiévale, qui lui a été remis au cours d'une séance académique organisée en son honneur à la salle des Promotions des Halles universitaires de Louvain, le 28 avril 1955. C'est ce recueil qui a été publié sous le titre *Autour d'Aristote*. On y trouvera un véritable « état présent » des études aristotéliciennes. Il ne peut être question, bien entendu, de donner dans le cadre de ce compte rendu une analyse même succincte de chacune des études qui figurent dans ce recueil. Mais je pense qu'il sera utile aux lecteurs de la *Revue* d'en trouver ici la liste. Je cite ces travaux dans l'ordre où ils figurent dans le volume, et qui n'est pas l'ordre alphabétique des noms d'auteurs. L'ouvrage commence par quelques belles pages de L. de Raeymaeker consacrées à Mgr A. Mansion et une excellente étude de G. Verbeke sur l'œuvre scientifique de l'illustre savant. Voici la liste des autres études : 3. M. de Corte, Parménide et la sophistique (p. 47-58). — 4. A. Diès, Le Dieu de Platon (p. 61-67). — 5. F. Nuyens, Aristoteles' persoonlijkheid in zijn werk (p. 69-78). — 6. I. Düring, Aristotle in the Protrepticus (p. 80-97). — 7. P. Wilpert, Die aristotelische Schrift « über die Philosophie » (p. 99-116). — 8. E. de Strycker, La notion aristotélicienne de séparation dans son application aux idées de Platon (p. 119-139). — 9. S. Mansion, Les apories de la métaphysique aristotélicienne (p. 141-179). — 10. J. Moreau, L'être et l'essence dans la philosophie d'Aristote (p. 181-204). — W. D. Ross, The Text of the « De Anima »

(p. 207-215). — 12. L. Minio-Paluello, Le texte du « De Anima » d'Aristote. La tradition latine avant 1500 (p. 217-243). — 13. E. von Ivanka, Zur Problematik der aristotelischen Seelenlehre (p. 245-253). — 14. P. Moraux, A propos du νοῦς θύραθεν chez Aristote (p. 255-295). — 15. P. Louis, Remarques sur la classification des animaux chez Aristote (p. 297-304). — 16. C. J. de Vogel, Quelques remarques à propos du premier chapitre de l'*Éthique à Nicomaque* (p. 307-323). — 17. D. J. Allan, The practical Syllogism (p. 325-340). — 18. O. Lottin, Aristote et la connexion des vertus morales (p. 343-364). — 19. W. J. Verdenius, Κάθαρσις τῶν παθημάτων (p. 367-373). — 20. E. Barbotin, Deux témoignages patristiques sur le dualisme aristotélicien de l'âme et de l'intellect (p. 375-385). — 21. H. D. Saffrey, Sur la tradition manuscrite de la Théologie platonicienne de Proclus (p. 387-430). — 22. H. J. Drossaart Lulofs, The Syriae translation of Theophrastus' Meteorology (p. 433-449). — 23. E. Franceschini, Sulle Versioni Latine medievali del Περὶ χρωμάτων (p. 451-469). — 24. D. A. Callus, The treatise of John Blund « On the Soul » (p. 471-495). — 25. P. Glorieux, Autour du « Contra errores graecorum ». Suggestions chronologiques (p. 497-512). — 26. A. Maier, Verschollene Aristoteleskommentare des 14. Jahrhunderts (p. 515-541). — 27. Ph. Merlan, Aristoteles, Averroës und die beiden Eckharts (p. 543-566). J'ajoute que ce magnifique ouvrage n'est pas seulement le témoignage de l'admiration et de la reconnaissance des spécialistes d'Aristote pour l'un de leurs maîtres, c'est aussi un excellent instrument de travail. Les éditeurs se sont, en effet, donné la peine — et il faut leur en savoir gré — de dresser deux tables, l'une des noms propres cités (p. 583 sqq.), l'autre des références aux textes d'Aristote : nul ne pourra désormais étudier une œuvre d'Aristote sans consulter l'index de ce beau volume.

Pierre Louis.

Rudolf Stark, *Aristotelesstudien* (Zetemata, Monographien zur klassischen Altertumswissenschaft, Heft 8). München, Verlag C. H. Beck, 1954; in-8°, VII-117 p. Broché, DM. 9,50.

Ces études, que R. Stark a groupées dans le 8e cahier des *Zetemata*, ont surtout pour objet d'apporter une mise au point à la théorie présentée par W. Jaeger dans son livre capital sur Aristote, d'après laquelle la pensée du Stagirite aurait évolué du platonisme à l'empirisme : si l'on doit, en effet, bien que certains aient pensé le contraire, reconnaître une évolution dans l'histoire de sa pensée, les termes de platonisme et d'empirisme ne semblent pas propres, aux yeux de R. Stark, à la définir. Il montre que non seulement θεωρία et ἐμπειρία sont toujours liées chez Aristote, mais que l'empirisme, déjà présent dans les dernières œuvres de Platon, permet de reconnaître dans la philosophie aristotélicienne une suite fidèle aux derniers aspects de la pensée platonicienne.

Reprenant l'étude des fragments du *Protreptique* reconnus dans l'œuvre de Jamblique, il en souligne le caractère platonicien. Le portrait de l'*homo politicus* y est conforme à celui que Platon traçait dans le *Politique* : le véritable homme politique ne se contente pas d'imiter les lois existantes, mais cherche ses modèles dans la contemplation de la nature : un empirisme rationnel qui s'applique à la nature ontologique s'oppose à un empirisme vulgaire qui ne s'applique qu'au devenir. En ce sens, la politique se trouve métaphysiquement fondée et devient la science suprême que célébrera le premier chapitre de l'*Éthique à Nicomaque*. Le *Protreptique*, contrairement à l'opinion de W. Jaeger, ne contiendrait donc pas une politique utopique : il ne saurait, en effet, être en retrait sur les dernières

œuvres de Platon. Le jeune Aristote était au courant du contenu des *Lois*, où Platon, comme dans le *Politique* (294 b), reconnaissait que la politique devait tenir compte des possibilités concrètes. R. Stark aboutit à cette formule qui caractérise bien l'attitude d'Aristote : « Pour lui, la politique est une éthique, c'est-à-dire une métaphysique pratique » (p. 12).

Pour prouver par un document autobiographique que Platon lui-même, à la fin de sa vie, tout en conservant la théorie des idées, jugeait nécessaire d'y ajouter l'expérience pratique, R. Stark cite le début de sa VI^e^ Lettre, dont l'authenticité a été souvent contestée. La formule ὅσα μήπω συγγεγονότι ne lui paraît pas contredire l'affirmation de Strabon, d'après lequel Hermias serait venu à Athènes et aurait entendu Platon. Le participe parfait, compris avec son vrai sens de parfait, impliquerait une connaissance approfondie et la négation μήπω lui donnerait une valeur conditionnelle. Ces mots me paraissent, cependant, peu favorables à l'authenticité : ὅσα au sens de ὡς avec un participe n'est pas attesté chez Platon ; la négation μή devant un participe n'est-elle pas due à une extension abusive que l'on rencontre fréquemment chez les auteurs de basse époque? La lettre VI peut donc contenir des idées authentiquement platoniciennes : son attribution à Platon n'est pas suffisamment prouvée.

On reconnaîtra mieux l'influence platonicienne dans la formule conservée dans un fragment du *Politique* d'Aristote : πάντων γὰρ ἀκριβέστατον μέτρον τἀγαθόν ἐστιν, qu'il ne faut pas traduire, comme W. Jaeger : « Le Bien est la mesure la plus exacte de toutes », mais : « est la mesure la plus exacte de toutes choses », comme le montre R. Stark, par une exégèse subtile et précise et des rapprochements décisifs avec Platon (par exemple, *Politique*, 283 c-287 a). Il met en valeur la notion d'exactitude (ἀκρίβεια) qui accentue le caractère scientifique de la méthode d'Aristote.

Une étude sur l'action morale de la tragédie s'efforce de replacer dans l'ensemble de la doctrine philosophique d'Aristote, et particulièrement de sa doctrine morale, la difficile et célèbre définition de la tragédie (*Poét.*, 1449 b 24 sqq.). Le texte en est soumis à une critique précise qui mérite, sur beaucoup de points, d'être prise en considération (sens précis de κάθαρσις, qui est bien *purification*, mais non *élimination* ; distinction de πάθημα et de πάθος, le premier étant l'effet du second). Cependant, il est difficile de suivre R. Stark lorsque, l. 26, il refuse de voir dans καὶ οὐ δι' ἀπαγγελίας la reprise, sous la forme négative, de δρώντων : il oppose cette expression à ce qui suit et traduit : « Ce n'est pas par des leçons, mais par la crainte et la pitié, que... » Satisfaisante pour le sens, cette construction paraît difficile à justifier en l'absence de toute particule adversative et ne répond guère au mouvement du texte.

Signalons encore deux études d'une portée plus générale, l'une sur la φιλανθρωπία, l'autre sur l'αἰδώς. Le mot φιλάνθρωπος n'apparaît que rarement et la notion de φιλανθρωπία est étrangère à la pensée d'Aristote. Certains commentateurs considèrent comme des interpolations dues à une influence stoïcienne les textes où le mot se trouve. R. Stark précise la pensée d'Aristote et considère, à juste titre, que l'on ne doit pas éliminer ces textes difficiles en l'absence de tout argument certain. L'étude du concept d'αἰδώς montre que ce mot, de sens primitivement très large, équivalent de σωφροσύνη (Démocrite, Platon, *Euthyphron*, 12 b-c, *Charmide*, 160 e), s'est peu à peu dégradé pour ne plus désigner qu'une vertu particulière, la *pudeur* (Platon, *Lois*, 647 a-b). Ces deux aspects se retrouvent chez Aristote, à différents moments de sa carrière.

On ne saurait rendre compte suffisamment de la richesse de ces études si denses,

où le détail de l'interprétation n'a pas moins de prix que la portée des conclusions. La compréhension du texte d'Aristote, la définition des rapports entre Aristote et Platon en tireront profit, et aussi, d'une façon générale, l'histoire de la pensée grecque.

Jean DEFRADAS.

F. WEHRLI. *Eudemos von Rhodos* (Die Schule des Aristoteles, Heft VIII). Bâle, Benno Schwabe, 1955 ; in-8°, 124 p.

Le volume se présente suivant le plan habituel de cette collection, dont notre collègue de Zurich et son éditeur poursuivent vaillamment la publication : les documents, brefs et rares, relatifs à la vie du philosophe, puis les fragments proprement dits groupés par œuvre et par catégorie d'œuvre, enfin le commentaire qui permet d'utiliser ces fragments souvent obscurs. Les fragments d'Eudème proviennent de traités de logique, de physique, probablement aussi sur l'histoire des animaux (surtout recueillis par Élien), enfin sur l'histoire des sciences. Ces fragments, extraits d'auteurs très variés, en particulier de commentaires d'Aristote, présentent de grandes difficultés. Le texte en est établi avec sagesse et prudence. L'intelligence en est facilitée par un commentaire dont on doit spécialement remercier M. Wehrli. Je cite, par exemple, les fragments 26 et 27, tirés du περὶ λέξεως, avec leur commentaire, où l'on voit comment Eudème distinguait nettement les emplois du verbe *être* comme copule et comme verbe d'existence au sens plein.

P. CHANTRAINE.

Piero TREVES, *Euforione e la storia ellenistica*. Milan-Naples, Ricciardi, 1955 ; in-8°, 138 p.

Euphorion connaît un regain de faveur : récemment, M. Van Groningen consacrait un ouvrage à l'écrivain (*La poésie verbale grecque*, 1933 : c. r. *in Rev. de Phil.*, 1955, p. 94) : c'est maintenant la biographie du poète de Chalcis que nous propose un historien. M. Treves s'attaque d'abord à ceux qui ne veulent voir que jeux d'érudits dans la littérature du IIIe siècle : il montre sans peine tout ce qu'elle comporte d'actualité chez Callimaque, Rhianos, chez Théocrite même, sans revenir pourtant, par exemple à propos des *Syracusaines*, à un « allégorisme » suranné. Euphorion est, lui aussi, un poète « engagé » et l'auteur pense que sa vie nous apprend plus sur son œuvre que les citations des lexicographes : ce que l'on concédera volontiers, dans la mesure où cette vie peut nous être connue. Suidas fait naître Euphorion vers 276-272 : Beloch avait prétendu abaisser cette date de près de vingt ans : M. Treves reprend et complète la réfutation que Wilamowitz et Skutsch avaient déjà faite de cette thèse. De 255 à 245 se situe la période « philo-macédonienne ». Le jeune homme bénéficie alors des subsides et de l'amour de Nicée, épouse d'Alexandre, fils de Cratère (c'est la πλουσία γραῦς de Plut., *Mor.* 472 d, dont l'auteur fait remonter la naissance aux environs de 290, avec raison, semble-t-il, malgré Beloch). L'*Inachos*, qui célèbre la fondation d'Aigai, l'*Alexandre*, dédié au mari de Nicée, les fragments relatifs à Athènes appartiennent à cette période, ainsi qu'un poème sur les Vierges Locriennes, hommage à l'arbitrage rendu par Antigonos Gonatas. Après l'échec d'Alexandre, qui s'était révolté contre le roi de Macédoine, Euphorion passe dans le camp ptolémaïque : il vit à Samothrace, à la cour d'Hippomédon, exilé spartiate qui gouvernait la Thrace pour le compte du roi d'Égypte ; il s'intéresse alors aux légendes locales,

écrit le *Thrax* et les deux *Hippomédon* dédiés (ou consacrés) à son protecteur. Mais, avec la disgrâce de celui-ci, vers 220, le poète quitte la Grèce pour la cour séleucide ; il finit ses jours comme bibliothécaire d'Antiochos III, chantant les fondateurs de la dynastie, la geste indienne, et, dans ses *Hypomnémata* en prose, s'intéressant aux choses occidentales, au moment où se prépare le conflit avec Rome.

Nul doute que l'auteur, bien informé des travaux les plus récents, ne nous donne une biographie fort vraisemblable d'Euphorion. Mais on parvient rarement, dans une période aussi confuse et encore mal connue, à dépasser la simple vraisemblance. On a souvent l'impression que cette biographie est bâtie sur des hypothèses fragiles et trop aisément admises. C'est le cas, par exemple, du chapitre sur les Vierges Locriennes : non seulement il n'est pas avéré que l'arbitrage ait été rendu par Antigone Gonatas (*a fortiori* sa date exacte est inconnue), mais l'attribution du fragment 53 Powell à Euphorion est contestée (ou rejetée, par M. Pfeiffer, par exemple) : il est, dès lors, risqué de dater le « poème » de 253-250, puis de définir dans quel esprit il a été écrit. Ajoutons, à ce propos, que M. Treves prend parti dans le débat sur la date de l'*Alexandra*, qu'il situe au temps de Flamininus : cf. maintenant l'article de P. Lévêque, *R. É. A.*, 1955, p. 36, qui reprend la question et donne de bonnes raisons pour restituer le poème au Lycophron du IIIe siècle. D'une manière générale, il paraît vain de construire à partir d'œuvres dont nous ne connaissons que les titres, surtout quand nous ne sommes pas sûrs de les bien interpréter (*Hippomédon*, *Alexandre*...) ; du moins un examen attentif des fragments aurait-il pu servir à étayer des hypothèses ou à marquer leurs limites.

L'ouvrage de M. Treves comporte une seconde partie : *Il sistema cronologico di Trogo e la storia del terzo secolo.* Ces considérations historiques demeurent en rapport avec la première partie de l'ouvrage, puisqu'on s'efforce de fixer la date d'événements (bataille d'Andros, révolte d'Alexandre, fils de Cratère) qui auraient eu une répercussion sur la vie d'Euphorion. Selon l'auteur, Trogue-Pompée n'est pas aussi indifférent à la chronologie qu'on le croit d'ordinaire ; bien qu'il traite séparément l'histoire des États, il relève parfois des synchronismes entre histoires parallèles. C'est ainsi qu'il met en rapport la mainmise de Ptolémée qur la Thrace et la bataille d'Andros : celle-ci, dès lors, ne peut avoir eu lieu qu'en 245-243, alors que Beloch la considérait comme contemporaine de l'expédition carienne d'Antigone Doson ou que d'autres imaginent deux batailles d'Andros. Trogue-Pompée place la révolte d'Alexandre dans le même contexte historique (rivalité entre Ptolémée Évergète et Gonatas au moment de la troisième guerre syrienne) ; elle se situerait donc à la même époque (on sait que c'est à ce moment qu'Euphorion se serait rallié aux Lagides). L'ouvrage s'achève sur deux appendices, l'un sur les principes de composition de Trogue-Pompée, l'autre sur la date de la bataille d'Éphèse (qui se placerait aussi pendant la troisième guerre syrienne, et non pendant la seconde). M. Treves, comme on voit, s'attaque à des problèmes ardus de chronologie et il en parle en connaissant bien l'état des questions : les historiens du IIIe siècle auront certainement à tenir compte des solutions qu'il propose.

Francis Vian.

Achilles Tatius, *Leucippe and Clitophon*, edited by E. Vilborg (Studia Graeca et Latina Gothoburgensia, 1). Stockholm, Almquist et Wiksell, 1955 ; in-8°, XCII-192 p.

C'est une bonne idée d'avoir inauguré cette collection, patronnée par l'Univer-

sité de Göteborg, en publiant une nouvelle édition du roman d'Achille Tatius. Achille Tatius est le seul des romanciers grecs dont le texte n'ait pas été renouvelé par une édition moderne. M. E. Vilborg, élève du professeur I. Düring, s'est acquitté de cette tâche avec beaucoup de soin.

Le roman de Leucippe et Clitophon nous est connu par vingt-trois manuscrits d'inégale valeur dont le plus ancien remonte au XII^e siècle. L'introduction étudie longuement ces manuscrits et s'efforce de les classer. Ces manuscrits peuvent se répartir en deux familles principales, mais l'un d'eux, *F* (*Laurentianus conv. soppr. 627*), prend une position intermédiaire : l'étude de la tradition manuscrite aboutit à un stemma que l'on trouvera à la p. LXXII. Dans le détail, on observe, par exemple, que le manuscrit *R* (*Vaticanus Gr.* 1349), du XVI^e siècle, présente souvent un texte fort correct ; une fois de plus, il faut constater : *recentior non deterior*.

Les papyrus sont seulement au nombre de trois, et, comme il arrive souvent, ils ne peuvent se rapprocher d'aucune des familles de manuscrits : c'est ce que l'on a appelé l'éclectisme des papyrus. L'un de ces papyrus, papyrus de Milan publié par Vogliano en 1938, date, de l'accord des spécialistes, du second siècle. Il a obligé à remonter sensiblement la datation du roman d'Achille Tatius, que l'on situait auparavant au IV^e siècle, et à reviser toute la chronologie des romans grecs. Le *Pap. Oxyrh.* 1250 présente une variante qui concerne la disposition même des chapitres. Ce trait ne prouve pas qu'il y ait eu une double rédaction du roman, mais seulement que le texte a comporté déjà de bonne heure des flottements importants[1].

M. Vilborg estime que notre tradition manuscrite remonte à un archétype en onciale antérieur au IX^e siècle. A partir du IX^e siècle, les savants byzantins ont porté au roman grec un intérêt croissant. On observera, enfin, qu'un certain nombre des manuscrits d'Achille Tatius ont appartenu à la bibliothèque de Fulvio Orsini, qui a été étudiée autrefois par P. de Nolhac (*Bibl. de l'École des Hautes-Études*, fasc. 74, Paris, 1887). Signalons, enfin, que des fautes communes prouvent que tous nos manuscrits sont issus d'une même source et que nous pouvons reconnaître quelques rares traces de doubles leçons dans l'archétype (cf. p. XLVII).

L'édition elle-même est établie avec prudence et sagesse. M. Vilborg cite un assez grand nombre de corrections proposées par ses prédécesseurs et souligne ainsi les difficultés assez nombreuses que l'on rencontre dans le texte que fournissent les manuscrits. Les corrections nouvelles qu'il propose de son chef sont peu nombreuses, mais généralement raisonnables : ainsi, I, 4, 3, εἰς οἷαν pour οἷαν εἰς ; — II, 1, 3, addition de ὁρᾶν après τῶν χειλέων αὐτῆς (on avait déjà proposé ἰδεῖν) ; — IV, 17, 2, γνωρίσεις pour γνωρίσειας (mais l'optatif sans ἄν est-il vraiment impossible?). D'une manière générale, cette nouvelle édition adopte un parti pris conservateur. M. Vilborg cite de nombreuses corrections de Cobet qui tendent à rendre le texte plus clair et plus correct, mais il ne les adopte que très rarement.

Le roman lui-même, à le relire, m'a paru assez médiocre et le style n'a pas l'éclat du *Théagène et Chariclée* d'Héliodore. Mais on a plaisir à pouvoir recourir maintenant à une édition scientifiquement établie et M. Vilborg doit en être remercié.

P. CHANTRAINE.

1. Voir maintenant sur ce problème une communication de F. Russo que M. Vilborg n'a pas pu connaître dans les *Rendiconti* de l'Académie dei Lincei, 1955, p. 397-403.

PLUTARCHUS, *Moralia*, V, 3, ediderunt C. HUBERT et M. POHLENZ (Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum Teubneriana). Leipzig, Teubner, 1955 ; in-8°, XII-117 p.

On trouvera dans ce fascicule les *Ætia Physica* par C. Hubert, le *De facie in orbe lunae* par M. Pohlenz, le *De primo frigido* par C. Hubert.

La préface groupe successivement les indications bibliographiques et, surtout, examine les problèmes posés par l'établissement du texte, et qui diffèrent pour chaque traité, en se référant, bien entendu, à la préface générale qui figure en tête du premier volume. On sait qu'il faut distinguer des autres manuscrits ceux de la collection de Planude. On sait aussi que, pour certains traités, et c'est le cas, par exemple, du *De facie*, nous ne disposons que de deux manuscrits, le *Par. Gr.* 1675 (*B*) et le *Par. Gr.* 1672 (*E*), dont les rapports sont étroits, mais donnent lieu à des discussions. M. Flacelière a montré récemment, avec de nouveaux arguments de poids, que, comme le pensait Manton, *B* est issu de *E*, mais C. Hubert l'a de nouveau contesté ; voir, sur ce problème, les précisions apportées par J. Irigoin, *Rev. de Phil.*, 1954, p. 117-118. Si on examine, dans cette nouvelle édition, les variantes de ces deux manuscrits, qui sont, d'ailleurs, le plus souvent d'accord, on ne trouve rien qui contredise l'hypothèse de M. Flacelière (923 b, par exemple, ἐλάττων de *B* peut aisément être une correction du ἐλάττω de *E*)[1].

On retiendra diverses indications données dans la préface, relatives aux sources des traités ou à leurs dates : vers 107 pour le *De primo frigido* ; pour le *De facie*, on n'a pas encore réussi à se mettre d'accord, cf. p. IX.

L'édition est établie suivant le même plan et avec le même soin que l'on a loués dans les autres volumes des *Moralia*. On approuvera, par exemple, l'éditeur des *Ætia* de conserver en 913 a πέττουσα de la majorité des manuscrits et de ne pas accepter, suivant l'habitude, la correction de H. Estienne, πέπτουσα ; dans ce même traité, 915 d, correction de ἀνοστότερον en ανο⟨τι⟩στότερον ; en outre, quelques corrections qu'il serait difficile de confirmer, notamment pour combler des lacunes, sont seulement fournies par l'apparat critique, par exemple, 912 e, ⟨ποιεῖ⟩ après γονιμώτερα.

Le *De facie* est un traité important, qui a été étudié plus d'une fois (en France, M. Raingeard l'a publié et traduit dans sa thèse complémentaire) ; l'édition de M. Pohlenz sera la bienvenue : je signalerai, par exemple : 920 c, ⟨μαρμαρυγὴν⟩ avant καλοῦμεν (μαρμαρυγάς, Raingeard) ; — 921 d, les heureuses corrections φιλοπράγμ⟨ων ἀνήρ⟩ et ⟨ὡς⟩ après ὄψεως ; — 926 d, ⟨ἐν⟩εῖναι μηδὲ νοῦ⟨ν⟩, χρῆμα θεῖον, ⟨ἀήττητον⟩ ; — en 922 e et en 924 b, on constate que M. Pohlenz admet explicitement chez Plutarque l'emploi de κἄν valant καί.

Quiconque a utilisé cette nouvelle édition des *Moralia* sait le parti qu'on peut tirer des indications groupées au-dessus de l'apparat critique, qui fournissent des textes anciens parallèles ou des références à des ouvrages modernes. Il y a là, sous une forme succincte, la matière d'un véritable commentaire. Ces données sont particulièrement précieuses pour les traités techniques et difficiles que contient ce fascicule. La bibliographie récente est mentionnée : entre autres exemples, l'article de K. Reinhardt sur *Posidonius* ou la collection *die Schule des Aristoteles* de Wehrli.

1. Dans les *Ætia Physica* 913 a, B donne πίπτουσα et il semble, d'après l'apparat critique, que E écrive πέττουσα, qui semble une meilleure leçon, avec la majorité des manuscrits. Le cas mériterait d'être examiné de près.

Le nouveau fascicule des *Moralia* apparaît ainsi de tous points digne des précédents.

P. Chantraine.

Saint Jean Chrysostome. *Les cohabitations suspectes. Comment observer la virginité*, par J. Dumortier. Paris, Les Belles-Lettres, 1955 ; in-8°, 138 p., en majeure partie doubles.

Ce volume, qui figure dans la nouvelle collection de textes et documents publiés sous le patronage de l'Association Guillaume Budé, se présente sous l'aspect des grandes séries grecque et latine : introduction, puis texte et traduction en regard.

L'introduction, largement développée, commence par une vie de saint Jean Chrysostome bien informée, qui distingue, bien entendu, entre la période d'Antioche et celle de Constantinople. Les deux traités sur la cohabitation auraient été écrits dès 380 ou 381 (cf. p. 16, avec l'article de M. Dumortier cité en note) et réédités ensuite. La tradition manuscrite est étudiée en détail, p. 24 sqq. Les traités qu'édite M. Dumortier sont conservés dans vingt-deux manuscrits que M. Dumortier énumère et décrit en suivant l'ordre chronologique, le plus ancien étant le *Basileensis* B II 15 gr. 39 du IX^e^ siècle, désigné par le sigle *B*. Si l'on exclut de la liste des manuscrits ceux qui ne sont que des copies sans valeur propre, il en reste dix-sept que l'éditeur répartit en trois familles. On doit, toutefois, noter que l'apparat critique n'est pas rédigé en fonction du classement en familles, mais qu'il cite les manuscrits individuellement : ce procédé est, finalement, plus clair et plus exact, et il est rendu nécessaire par les contaminations qui se sont produites.

L'apparat critique m'a semblé précis et clair. Peut-être lui reprocherait-on d'être parfois un peu long : ainsi, p. 122 l. 37, la variante fautive de S ἀνοίγουσι est peu significative et σωφρονησθῆναι de V est une erreur d'iotacisme banale. L'établissement même du texte ne présente pas de grave difficulté : il apparaît, malgré les variantes, qu'il nous a été transmis dans de bonnes conditions et il n'est à peu près jamais nécessaire de le corriger : p. 46, l. 29, je me demande si le mot à mot ne serait pas plus facile en plaçant la virgule après ἔχω.

La traduction est souvent heureuse, parfois un peu libre ; ainsi, p. 84, malgré l'apparence, « balayeur des rues » ne rend pas σωφρετώδη exactement ; — p. 97, je comprends mal la traduction « se tuent à forcer la désinvolture de femmes perdues ».

Les notes qui figurent en bas de la traduction ne sont pas insignifiantes. Elles fournissent des rapprochements et des citations qui aident à l'intelligence du texte et soulignent, en même temps, l'étendue de la culture de saint Jean Chrysostome.

Je n'ai relevé que peu de fautes d'impression. Le lecteur s'aperçoit de lui-même qu'il faut lire p. 52, l. 13, κόρῃ avec iota souscrit ; p. 56 l., 11, οἶνον ou p. 57, l. 29, Χριστοῦ.

P. Chantraine.

Margaret H. Thompson, *Textes grecs inédits relatifs aux plantes* (Nouvelle collection de textes et documents). Paris, Les Belles-Lettres 1955 ; in-8°, 179 p.

Le travail de M. H. Thomson est « le fruit de cinq années de recherches » entreprises pour dresser un inventaire des manuscrits grecs de botanique du Moyen

Age. Elle a choisi parmi eux un certain nombre de textes dont elle nous présente ici l'édition. Un souci de variété a guidé son choix, car elle a voulu donner un aperçu de tous les aspects de la science byzantine en ce domaine : un texte « folklorique » (la cueillette du poivre), deux sur la greffe, cinq relatifs à la médecine dans ses rapports avec l'astrologie, la magie, la pharmaceutique et la diététique, enfin trois lexiques, dont un gréco-arabe, le plus intéressant, où figurent des termes latins. Tous ces textes sont neufs, sauf le premier lexique, p. 132-138, déjà édité par M. A. Delatte dans sa série des lexiques de botanique grecs (*Anecdota Atheniensia*, II, *Bibl. de la Fac. des Lettres de l'Univ. de Liège*, LXXXVIII, 1939, p. 378-381). On regrettera que cette inutile réédition n'ait pas fait place à l'édition d'un glossaire inédit.

Les textes présentés par M. H. Thomson sont intéressants en tant qu'ils prolongent la science des grands botanistes grecs, Théophraste et Dioscoride, et celle des médecins du Bas-Empire. Dans son introduction, p. 11-33, elle a fait un honnête et clair exposé de l'évolution de la botanique jusqu'aux temps byzantins et souligné le renouveau d'intérêt attaché à cette science par cette attachante et curieuse époque. On lui saura gré de ses découvertes, d'avoir rendu accessibles ces inédits et d'en présenter une édition correcte.

L'auteur est codicologue, mais ne semble être que cela. Tantôt le texte nous est livré nu, avec sa traduction sans les notes explicatives pourtant indispensables, tantôt (et il s'agit curieusement du seul lexique « grec-arabe », dont M. A. Delatte, *op. cit.*, a déjà publié l'analogue) elles sont copieuses, mais alors trop souvent erronées. Il fallait, en effet, pour entreprendre ce travail, une connaissance approfondie de la botanique, que l'auteur n'a pas, malgré l'hérédité dont elle se réclame (p. 7), et surtout une familiarité intime avec tous les botanistes grecs, qui, malgré ses affirmations (*ibid.*), lui fait manifestement défaut. Bien souvent, avec quelque effort de recherche, elle eût trouvé dans Dioscoride ou les *Géoponiques* la source de ses textes ou l'explication de leurs difficultés [1]. Il lui a manqué aussi de posséder la terminologie dans son ensemble : ainsi s'expliquent les multiples confusions dues à une homonymie mal comprise. Pour éditer des textes aussi difficiles dans leur singularité que ceux qu'elle a choisis, il faut être plus que codicologue ou alors se borner à la reproduction pour ainsi dire photographique des manuscrits.

Voici quelques témoignages à l'appui des remarques précédentes qui peuvent paraître sévères, contresens sur le texte, erreurs d'identification, confusions botaniques, sources non découvertes, etc., que, dans l'impossibilité de les classer, je présente au fil de la lecture :

P. 47, 12 : τοὺς βοστρύχους τῶν δένδρων traduit « les jeunes pousses des arbres », quand il s'agit des gousses recroquevillées du poivre se présentant en grappes ; v. Diosc. 2, 159. — P. 55, 23 : renvoyer à *Géopon.* 9, 14, chapitre consacré tout entier à la greffe de la vigne sur l'olivier. — P. 61, 44-45 (apparat) : la greffe du pêcher sur le prunier se trouve bel et bien dans les *Géopon.* 10, 17, mais le pêcher y porte le nom de δωράκινον (est-ce pour cela qu'il n'a pas été reconnu?) ; celle du grenadier sur le saule, *Ibid.* 10, 37, 4. — P. 63, 57 : si M. H. Thomson avait bien compris, ce dont fait douter sa traduction « la pistache se greffe sur le pois chiche » (!), elle eût dû signaler que εἰς τζιτζερέθινθον était une corruption de

1. La traduction est, d'ailleurs, faite avec quelque négligence : fautes d'orthographe : p. 24, *chamaedrus* pour *-drys* ; p. 44, *inserré* ; p. 96, *cuit* pour *cuite* ; p. 110, *hellébore noire*, etc. ; omissions : p. 56, l. 2, οὐ μόνον, ce qui dénature entièrement le sens de la phrase ; p. 57, l. 1, καὶ ὅσα τοιαῦτα ; p. 93, l. 6, ξηρά, etc. ; négligences : p. 62, l. 2, *poivre* pour *poire*, etc.

εἰς τερέβινθον de *Géopon.* 10, 12, 2. — P. 68, 16. σχοίνου ἄνθους « herbe à chameau » (*Cymbopogon Schoenanthus* Spreng.) est rendu par « fleur de lentisque », la traductrice ayant confondu σχοῖνος et σχῖνος. — P. 68, 18. γλυκανίσον est traduit par « anis doux », alors que l'on sait par scol. Théocr. 7, 63, qu'il s'agit de l'aneth (*Anethum graveolens* L.). — P. 71, 37 : ἐκ τῆς κληματίδος ἀριστολοχίας, traduit « avec le sarment de l'aristoloche », est à corriger en κληματι⟨τί⟩δος ; c'est la troisième espèce d'aristoloche de Diosc. 3, 4. 3. l'aristoloche clématite (*Aristolochia Clematitis* L.). — P. 81 : le texte n° 5 sur la Bryone serait à reprendre en entier, tant il fourmille d'erreurs de traduction, pour ne pas dire plus ; par exemple, καρπὸν ἔχει βοτρυοειδῆ, πυρρὸν, ᾧ ψιλοῦται τὰ δέρματα traduit « son fruit, d'un rouge ardent, a la forme d'une grappe et *la peau lisse* », pour « elle a un fruit en grappe, rouge, avec lequel on épile les peaux » ; cf. Diosc. 4, 182, pourtant mentionné dans l'apparat, dont le synonyme ψίλωθρον eût dû donner l'éveil, et surtout v. Pline, 23, 22, qui mentionne l'usage du fruit en tannerie. Il aurait aussi fallu expliquer quelle plante était l'ἄμπελος μέλαινα, le tamier (*Tamus communis* L.). — P. 81, 2e texte, l. 2 : ὡσεὶ στύρακα est une correction inadmissible. Diosc. dit simplement, 3, 140, que le fruit de la pivoine ressemble (pour la forme) à une amande (ὄστρακα?). — P. 93, 1 : M. H. Thomson, abusée par l'homonymie, a pris l'ἀργεμώνη en question pour l'aigremoine. Le texte correspond à Diosc. 2, 176, ἀνεμώνη, οἱ δὲ ἀργεμονίον, l'anémone des fleuristes (*Anemone coronaria* L.), dont il dit justement ῥίζα κατὰ μέγεθος ἐλαίας ἢ μείζων.. — P. 93, 15, λεῖος (et aussi p. 101, 101) ne signifie pas « malaxé », mais « broyé, réduit en poudre », comme dans Diosc., *passim* ; corriger en particulier, p. 97, 47, la traduction « cataplasme lisse » (?) en « broyé et cuit avec de l'hydromel, en cataplasme ». — P. 97, 50 : Ζόηχος est à corriger en σόγχος ; c'est le laiteron (*Sonchus oleraceus* L) ; cf. Diosc. 2, 131 et Pline, 22, 88 sqq. — P. 97, 64-65, θρίδαξ = « laitue » et non « laitue sauvage » (θ. ἀγρία) ; μαϊούλιον n'est pas la « fleur de mai » ; c'est une des formes du nom byzantin bien connu de la laitue, μαρούλιον (Al Trall. II, p. 61 ; *Géopon.* 12, 1, 2), en bas lat. *marruria*. — P. 100, note 1 : σέλινον ne veut pas dire « persil », mais « ache » (*Apium graveolens* L.). — P. 105, 151 : l'ὔσσωπον n'est pas identifié ; en tout cas, ce n'est pas notre hysope comme il est traduit. — P. 105, 157 : φιλεταίριον ; v. Diosc. 4, 8 ; plante non identifiée, mais qui n'est pas le basilic sauvage. — P. 111, 10 : σελήνη, traduit « plante de la lune », est la pivoine ; μελάνθιον n'est pas la nielle (confusion de termes fréquente chez les profanes), mais la nigelle ou cumin noir (*Nigelle sativa* L.). — P. 121, 6 : le texte τῆς ὕδρας est insoutenable. Pourrait-on le corriger en τοῦ νίτρου auquel on peut remonter par Diosc. 2, 123 « le suc des bettes est mauvais », διὰ τὸ ἐν αὐτοῖς νιτρῶδες? — P. 133, 1 : garder ἀβρότανον des codd., forme fréquente en bas latin aussi, *abrotanum*, Veg., Gael. Aur., et it. *abrotano*. — P. 145, 1 : ἁρμένη βόλο· ἡ μολία ; à corriger probablement en Κιμωλία. — P. 148, 52, note : βενεριὰμ· ἄκορον « peut-être du latin *Veneria*, sorte de poire » (*sic*). Il ne s'agit pas de poire, mais de l'iris jaune (*Iris Pseudoacorus* L.), qui est aphrodisiaque ; cf. le synonyme Ἀφροδισιάς dans *Lex. Parisinus* gr. 2419, p. 6, 27, éd. A. Delatte, et Ps. Apul. 6, 11, etc. — P. 152, 131, note : *iunci radix* et *iuncus* ne sont pas des conjectures. Ils sont connus depuis longtemps comme noms latins du κύπερος dans le Ps. Diosc. 1, 4. — P. 153, 144 : κυάνουν· τὸ γερανόχροον ; dans la note, ce dernier est traduit par « couleur de géranium » ; corriger en « couleur de grue », i.-e. gris-bleu. — P. 153, 147 : κράμα γλυκὺν· οἶνος... Dans la note : κράμα = κράμβη? « chou sauvage » qui servait peut-être à faire « du vin de cuisine » (*sic*) : κρᾶμα est une espèce de vin, v. dans L. S. J. et Diosc. 1, 113, etc. — P. 157, 223, note : σμῖλαξ τραχεῖα n'est pas le liseron des haies, mais la salsepareille (*Smilax aspera* L.) ; v. Diosc. 4, 142. — P. 158, 235 : νικό-

λαοι· τὰ φοινίκια, en note : « du palmier? ». Les νικόλαοι sont une espèce de datte bien connue. — P. 160, 266 : πῆλον· κεντοῦκλον ; la note est à refaire ; il n'est pas ici question de « carapaçons » ; si la forme grecque est inconnue, le lat. *centunc(u)lus* est bien un nom de plante, la cotonnière (genres *Gnaphalium* L. et *Filago* L.), v. Pline, 24, 138 ; Ps. Diosc. 3, 117, etc. — P. 160, 273 : περακιούμουμ· ἄκορον ; corriger en ⟨πί⟩περ ἄπιουμ d'après Ps. Apul. 6, 11, *piper apium* ; cf. Ps. Diosc. 1, 2, πεπερακιούμ trad. — P. 161, 281, corriger ράδιξ· μουρίκα ἶρις en ράδιξ μουρίκα· ἶρις ; cf. Ps. Diosc. 1, 1. — P. 164, 342 : συντούρους· βερονίκη. Comme le dernier mot désigne en grec byzantin le nitre, συντούρους n'a rien à voir avec la centaurée (cf. note), mais doit être une mauvaise transcription de *sulpur* (ΑΠ ⟩NT). — P. 164, 345 : ἡ ῥώκα.. C'est le latin *eruca* « roquette » (*Eruca sativa* L.). — P. 166, 380 : φι ὁ στάφιλος· ἡ βρυωνία ; la note est erronée ; il était pourtant facile de se reporter à Diosc. 4, 182, qui donne ὀφιοστάφυλος comme un des noms de la bryone. — P. 173, 12 : Ἑλλέβορός ἐστι τὸ καρπόν, traduit « l'hellébore, celui qui porte le fruit », alors que κάρπιν et καρπίσιον sont des noms byzantins de l'hellébore (cf. Langkavel, *Botanik der späteren Griechen*, p. 32, ouvrage mentionné dans la bibliographie, p. 39, mais qui ne semble pas avoir été consulté). — P. 174, 32 : στρουθίου ῥίζα· τὸ καλαστρούθιν, traduit « la racine de cognassier » ; cet arbre n'a rien à faire ici, surtout sa racine, inusitée dans l'antiquité. C'est la saponaire, στρούθειον, -θιον (*Saponaria officinalis* L.), dont la racine remplaçait le savon ; pour le synonyme, v. les manuscrits du Ps. Diosc. 2, 163. — P. 174, 39 : Μύρτα· τὰ μυρσινόκοκκα, traduit « le myrte : le myrsinococca », alors que les deux mots, au pluriel, désignent les « baies de myrte ».

J'aurais pu multiplier les exemples, tripler ma moisson. Je ne pouvais éviter de signaler le danger de se lancer sans préparation suffisante dans des études concernant un domaine technique auquel on est complètement étranger. Une connaissance profonde de Dioscoride, d'Oribase, d'Alexandre de Tralles surtout, aurait sauvé M. H. Thomson de bien des erreurs, qui risquent d'être maintenant reprises et perpétuées par les éditeurs futurs des manuscrits inédits de botanique. On eût souhaité qu'elle se bornât à nous livrer un texte qu'elle a solidement établi. C'était déjà beaucoup.

J. André.

Piero Meloni, *Il valore storico e le fonti del Libro Macedonico di Appiano* (Ann. d. Fac. di Lett., Filos. e Magist. d. Univ. di Cagliari, vol. XXIII, 1955). Roma, Bretschneider, 1955 ; in-8°, 225 p.

Du *Liber Macedonicus* il ne reste pas même vingt pages (éd. Viereck et Roos, Teubner, 1939), conservées par les *Excerpta* de Constantin Porphyrogénète. Il s'agit essentiellement des rapports, puis des luttes de Philippe V et de Persée avec les Romains.

M. Meloni étudie méthodiquement chacun des fragments et en rapproche, autant que faire se peut, Polybe et Tite-Live (essentiellement). Il aboutit à la constatation que la source principale d'Appien est un historien grec, lui-même éclectique, puisqu'il est tantôt favorable et tantôt défavorable à la cause macédonienne. Polybe, comme source directe ou indirecte, occupe peu de place et Tite-Live serait entièrement hors du circuit.

Venant un quart de siècle après les *Études sur le livre illyrien d'Appien* de J. Dobias, l'ouvrage de M. Meloni, qui a déjà, entre autres, écrit une monographie sur Persée, nous met en main, avec une abondance de parallèles dont l'auteur

s'excuse volontiers, le dossier d'Appien pour un ensemble précis d'événements. L'une des conséquences, d'ailleurs prévisible, est que cette *Quellenforschung*, si convaincante soit-elle, ne permet pas de tirer, du point de vue historique, de ces maigres fragments plus que ce qu'ils ont déjà donné.

J. Schwartz.

Martin P. Nilsson. *Die hellenistische Schule.* München, Verlag C. H. Beck, 1955 ; in-8°, xi-101 p., 8 pl.

Cette plaquette, qui se lit agréablement, est le résultat indirect de réflexions inspirées à l'auteur par ses recherches sur la religion grecque. Les grandes lignes du travail étaient établies quand l'ouvrage de M. H.-I. Marrou entraîna un élargissement du cadre et une étude plus approfondie du matériel épigraphique et papyrologique.

Parmi les antécédents « classiques » considérés figure l'éphébie, dont les prolongements sont si sensibles à l'époque hellénistique. Puis le système hellénistique d'éducation des adolescents est étudié en 50 pages, essentiellement à l'aide des inscriptions : locaux, classes d'âge, matières enseignées, condition des maîtres, bibliothèques, la direction des établissements, les diverses manifestations de culte (héros, souverains), les associations d'élèves. La musique et les connaissances générales ne viennent qu'en seconde et troisième places, si bien que le gymnase n'a pas d'équivalent dans le système d'enseignement actuel.

Le cas particulier de l'Égypte est considéré ensuite. Il n'est pas douteux que le gymnase y a constitué un centre de résistance de l'hellénisme contre l'Orient. L'auteur dessine les contours de son organisation, en s'excusant, d'ailleurs, d'insister sur l'aspect social de l'institution. Il est bref sur le régime intérieur du gymnase en Égypte : peut-être aurait-il pu insister un peu plus sur le fait que, malgré la documentation papyrologique, nous ignorons le niveau de l'enseignement littéraire du gymnase, dont la fréquentation précoce ne permettait sans doute pas aux maîtres d'être bien exigeants.

La bibliographie n'a pas cherché à être exhaustive et quelques ouvrages récents ne sont mentionnés que pour rafraîchir un texte rédigé quelques années avant que les circonstances en aient permis la publication en allemand. Les planches sont bien choisies, mais, à la pl. VII (*Schwer leserliche Schrift auf Papyrus*), le document est présenté la tête en bas.

J. Schwartz.

Denis van Berchem. *Le martyre de la Légion Thébaine. Essai sur la formation d'une légende* (Schweizerische Beiträge zur Altertumswissenschaft, 8). Bâle, Reinhardt, 1956 ; in-8°, 64 p.

A Agaune (Suisse), dans la vallée du Rhône, à un endroit où celle-ci s'étrangle pour ne laisser qu'un passage assez étroit qui correspond à une ancienne *statio* de la douane des Gaules, se dresse contre un énorme rocher la célèbre abbaye de Saint-Maurice. Elle fut fondée, en 515, par le Burgonde Sigismond, fils de Gondebaut. D'où venait que cet endroit fût sacré? La réponse se trouve dans un texte composé, dans la première moitié du v^e^ siècle, par Eucher, évêque de Lyon, la *Passio Acaunensium Martyrum* (rééditée à la fin du livre) : sous Dioclétien et Maximien, donc entre 285 et 305, les soldats chrétiens de la Légion Thébaine, envoyés en renfort en Occident auprès de Maximien, apprenant qu'on les menait

combattre d'autres chrétiens, se révoltèrent sous la conduite du primicier Maurice, ainsi que d'Exupère et Candide, et furent massacrés sur ordre de Maximien. Eucher ajoute que leurs corps furent découverts par l'évêque Théodore, qui fit construire sur le lieu même une basilique et, par conséquent, aurait institué le culte des martyrs de la Légion Thébaine à Agaune. Ce Théodore est, d'autre part, attesté, comme évêque du Valais, en 381.

Ces indications de la *Passio* d'Eucher peuvent maintenant être confrontées aux résultats des fouilles qui ont été faites, en 1944-1946, dans l'espace étroit (le Martolet) séparant l'actuelle abbaye de la paroi de rocher. Dans un enchevêtrement de tombes et de fondations, on a reconnu, à ce qu'il semble, les restes d'une sorte de chapelle enveloppant six tombes, qui serait la construction d'Eucher ; par divers agrandissements, un narthex sépulcral, une abside à cinq pans, un hospice (Eucher parle, en effet, d'un *diversorium*) ; enfin, les bâtiments de Sigismond. Il apparaît donc que l'archéologie a, dans l'ensemble, confirmé les données de l'hagiographie.

Mais il existe une autre version, également ancienne, de la passion des martyrs thébains, avec des divergences notables : la principale est qu'ils auraient refusé, non de combattre des chrétiens, mais de sacrifier aux dieux païens. Il y a d'autres difficultés, plus graves : l'une est que la présence d'une légion thébaine à ce moment et à cet endroit est invraisemblable, et que, « s'il y a eu des martyrs à Agaune, ce ne sont pas des Thébains, et si des Thébains ont été martyrisés, ce n'est pas à Agaune » ; l'autre est que Maurice est dit *primicerius* et Candide *senator militum*, qui ne sont point des grades de l'infanterie légionnaire, mais de la cavalerie. Il y a donc formation d'une légende, et c'est à en débrouiller les éléments que D. van Berchem exerce, après d'autres, sa perspicacité. C'est vers l'Orient grec qu'il cherche l'explication. D'une part, on a déjà noté la troublante correspondance entre le Maurice d'Agaune et son homonyme d'Apamée, lui aussi chef militaire exécuté avec sa troupe. D'autre part, l'évêque Théodore porte un nom grec et a peut-être été amené d'Orient par le gouverneur de la province de ce temps (connu par une inscription), qui, lui aussi, porte un nom grec, Asclepiodotus. Théodore a subi l'influence d'Ambroise, autre grand « inventeur » de corps saints ; son évêché est dans la zone d'influence de Milan, et l'on sait qu'à Milan l'action de l'Orient s'exerçait avec force. C'est, selon D. van Berchem, dès la fin du IVe siècle que l'on dut « adapter » aux soldats d'une légion thébaine, martyrisés en Orient, les corps saints dont l'existence, selon un procédé alors devenu banal, avait été « révélée » à Théodore.

Telles sont les grandes lignes d'une démonstration conduite avec la saine méthode qui caractérise les travaux de D. van Berchem. On ne peut s'empêcher, refermant ce petit livre, de penser que les diverses couches d'une légende ne sont pas d'interprétation plus facile, ni plus sûre, que les diverses couches d'une fouille paléochrétienne.

P. Lemerle.

Jean Humbert, *Manuel de thème grec* (Nouvelle collection à l'usage des classes, 40). Paris, C. Klincksieck, 1955 ; in-8°, 116 p.

Il existe plusieurs utiles manuels de thème grec. Celui-ci présente l'avantage d'avoir été écrit par un linguiste qui a réfléchi à la structure de la langue. Cette originalité précieuse se révèle dès l'introduction, où l'on retiendra surtout les remarques relatives à l'aspect, à l'ordre des mots, au danger des « latinismes ».

D'autre part, chaque thème est accompagné de notes qui justifient la traduction proposée, indiquent pourquoi telle autre a été écartée. Elles concernent le plus souvent le vocabulaire ou la syntaxe, ainsi la note 6 de la p. 30 sur la « non-expression du temps relatif en grec », ou la note 13 de la p. 31, où il est finement remarqué que, lorsque le verbe est volontairement repris (dans l'anaphore, par exemple), il y a rarement répétition intégrale du verbe et du préverbe. Un index de ces utiles remarques n'aurait pas pris beaucoup de place et aurait rendu service aux étudiants.

Aurai-je le pédantisme de discuter certaines traductions des thèmes de M. Humbert, dont le style est presque toujours habile et heureux? P. 71, je ne crois pas que ὕπαρχος soit le terme propre pour traduire le latin *consul* (ces traductions ont été examinées dans un ouvrage ancien, mais décisif, de M. Holleaux) : on dit στρατηγὸς ὕπατος ou ὕπατος.

L'impression m'a semblé, en général, correcte, ce qui est important pour un ouvrage de ce genre. P. 67, l. 7, lire ἐκτεῖσαι pour ἐκτίσαι.

J'ajoute que les textes choisis renouvellent heureusement le stock des thèmes traditionnels. Beaucoup sont pris à la littérature classique, d'autres à Gide, Valéry, Giraudoux et même Mauriac (mais le passage consiste surtout en une citation de Montaigne).

P. Chantraine.

J. Defradas, *Les études supérieures de grec, initiation à la recherche.* Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1955 ; in-8°, 80 p.

Ce petit livre porte la marque de l'esprit méthodique et précis de M. Defradas. Issu de l'enseignement, il vise à donner aux étudiants le guide qui leur permettra de prendre d'abord le goût de la recherche personnelle, puis de s'y essayer, notamment pour le diplôme d'études supérieures (auquel il est bon de songer le plus tôt possible, car quelle « recherche » entreprendre dans une année scolaire qui s'étend de décembre à mai?). L'ouvrage présente, comme on l'attend, le caractère d'une initiation bibliographique. Il faut remercier le philologue qu'est M. Defradas d'avoir écrit des chapitres bien informés sur la papyrologie, l'épigraphie et l'archéologie. On pourra, évidemment, ne pas se trouver toujours d'accord avec l'auteur en ce qui concerne le choix des ouvrages cités, mais c'est exceptionnel. Il s'est peut-être montré un peu imprudent en établissant un programme de « lectures grecques » pour les candidats au certificat d'études littéraires générales. Parmi les œuvres de Platon, j'aimerais mieux apposer la croix qui indique la nécessité de la lecture, au *Gorgias* plutôt qu'à l'*Ion*, dialogue relativement secondaire.

P. Chantraine.

Giovanni Garuti, *Il toponimo in luogo dell'etnico in latino.* Parte prima : *Dalle origini ad Augusto.* Bologne, Casa Editrice N. U. Gallo, 1955, 137 p.

Dans ce petit livre clair, M. G. Garuti étudie un type particulier de métonymie, la substitution du toponyme à l'ethnique, qui avait déjà retenu l'attention des auteurs anciens de traités de rhétorique (*Rhet. Her.* 4, 43 ; 4, 66 ; Cic., *De or.* 3, 167, etc.). Sont envisagés successivement dans des chapitres distincts le latin archaïque (prose et poésie, p. 13-20), la prose classique (César, ses continuateurs, Salluste, C. Nepos, Cicéron, Varron et Tite-Live, p. 21-84) et la poésie classique

(l'âge de César, c'est-à-dire Lucrèce, et la poésie de l'époque d'Auguste avec Virgile, Horace et Ovide, p. 85-109).

Il faut louer M. G. Garuti pour ses listes d'exemples, où le toponyme n'est jamais isolé de son contexte, pour la statistique donnée p. 117-122, pour les *indices nominum* et *locorum*, si utiles. Toutefois, la portée de cette étude reste réduite parce qu'elle concerne les auteurs plus que les faits linguistiques. L'étude de la poésie augustéenne est fondée, d'autre part, sur la direction des τόποι (Troie, Carthage, l'Italie, le Latium et Rome) ; pour cette dernière ville, en particulier, un chapitre est consacré à sa glorification (p. 98-99), un autre aux reproches que lui vaut sa corruption (p. 100-101), distinction dont l'intérêt n'apparaît pas. Il eût été plus intéressant d'envisager les données sous un autre angle que ceux de la chronologie ou des thèmes. Les noms de villes et les noms de pays ne sont pas sur le même plan : le nom d'une ville peut être le symbole d'un territoire, donc d'un peuple, cf. *Athenas deuictas* (p. 39), mais il représente aussi, dans certains cas, le seul fait urbain concret : *Carthago nisi cum deleta est* (p. 38) est distinct de *cum Carthago... immineret* (p. 54) et *Graecia (Gallia) deleta* est impensable. D'autre part, il existe certains cas limites, qui n'ont pas été mentionnés comme tels, où le sens propre se combine avec la métonymie : Cic., *Pro Lig.* 8, 24, *Veniebatis igitur in Africam prouinciam unam ex omnibus huic uictoriae maxime infestam.* Ils eussent mérité un examen particulier.

Enfin, on eût aimé que cette figure de style étudiée isolément dans cet ouvrage fût replacée dans l'ensemble de la langue, que sa fréquence fût comparée avec celle de l'ethnique. Il eût été intéressant de savoir si, dans les *Verrines*, Cicéron préfère *Sicilia* à *Siculi*, ou inversement. Le problème est d'un intérêt stylistique évident, mais aussi linguistique. L'usage du toponyme était parfois une nécessité et non plus une figure de rhétorique. Ainsi, il n'existe pas de nom latin pour désigner « les habitants de l'Asie » : *Asiaticus* n'est employé que pour des individus isolés (v. Cic., *De Or.* 3, 43) et n'est jamais un collectif ; *Asiani* désigne une école littéraire. *Asia* est donc une notion complexe groupant des peuples ethniquement différents ; de même, *Itali* est très rare, et ce n'est pas sans raison que *Italia* et *Asia* sont les seuls toponymes employés comme ethniques dans la correspondance de Cicéron (v. p. 64-65 ; le fait n'a pas été noté). Il fallait, dès lors, se demander pourquoi les Latins n'avaient pas créé certains noms de collectivités d'après des notions géographiques.

Tel qu'il est, grâce à la masse des faits présentée clairement, l'ouvrage de M. G. Garuti rendra service. Je souhaiterais que la seconde partie annoncée par le sous-titre tînt compte davantage des faits linguistiques.

J. André.

Robert Schilling, *La religion romaine de Vénus depuis les origines jusqu'au temps d'Auguste*, thèse présentée pour le doctorat ès lettres. Paris, De Boccard, 1954 ; 442 p., 32 planches.

La consciencieuse thèse de doctorat de M. R. Schilling, qui nous avait déjà donné une édition du *Peruigilium Veneris* (Les Belles-Lettres, 1942), prend le culte de Vénus à ses origines et, à travers ses vicissitudes et sa complexité croissante, en conduit l'étude jusqu'au point de perfection « romaine » qu'il atteint sous Auguste. M. A. Ernout, dans un précédent fascicule de cette *Revue*, a réaffirmé le sens originel de *uenus* « appétit ou acte sexuel » contre celui de « charme magico-religieux » proposé par M. R. Schilling et, y souscrivant, je n'y reviendrai pas.

J'ajouterai seulement qu'il me paraît impossible de donner une valeur chromatique au *uenenatum*, partie du costume de la *flaminica Dialis* (pour le sens exact de *uenenum*, je renvoie plus spécialement aux juristes, Marcian., *Dig.* 48, 8, 3, 2, et Gaius, *Ibid.* 50, 16, 236, *qui* « *uenenum* » *dicit, adicere debet, utrum malum an bonum : nam et medicamenta uenena sunt...*). *Venenare* « teindre » dans Cn. Matius *ap.* Gell. 20, 9, est un des termes affectifs dont usent les poètes, avec *fucare*, *inquinare*, *inuertere*, *mentiri*, *uiolare*, *uitiare*, afin de marquer leur réprobation pour la teinture, symbole de la corruption des mœurs, et la glose du Servius de Daniel, influencée par le texte de Virgile, n'a pas de valeur probante. Il me paraît, d'autre part, difficile d'admettre le sens de « puissance, majesté » (p. 51) pour la racine **gher-* de *Herentas*, nom campanien de Vénus, ombr. *heri*, lat. *horior* ; le premier sens est celui de « désirer fortement » incluant le désir physique, cf. gr. χαρίς « plaisir sexuel », dans *Il.* 11, 243, etc., et χαρίεις, l'exact correspondant de *uenustus*.

Le titre de l'ouvrage est significatif. C'est une « Vénus romaine » que M. R. Schilling veut nous présenter. Mais, dès le début, il se heurte à des contaminations étrangères. La doctrine classique de Wissowa faisait de Vénus une « divinité potagère ». Il ne faudra voir désormais là qu'un emprunt à l'Aphrodite horticole par l'intermédiaire des Campaniens. D'ailleurs, deux des trois textes sur lesquels s'appuyait Wissowa me semblent sans valeur : le *Venerem expertam Volcanum* de Naevius, fr. 121, est bien un affreux jeu de mots, comme aussi la formule de Plaute rapportée par Pline, 19, 50, qui l'a mal comprise, *quamquam hortos tutelae Veneris adsignante Plauto.* Ces deux textes comiques font allusion au sens du gr. κῆπος « pudendum muliebre » (cf. Ἀφροδίσιος κῆπος, Archipp. 2 D, et le nom d'une plante, κῆπος Ἀφροδίτης, pour la forme de ses feuilles, Ps. Apulée) ; cf. aussi l'usage des plantes potagères σέλινον et βληχώ chez les comiques grecs pour désigner le même organe.

Si Vénus lui apparaît comme une création originale, M. Schilling n'en néglige pas pour cela les influences étrangères qu'il analyse minutieusement. L'influence étrusque est d'une singulière importance que dissimule peut-être la fragmentation du développement : p. 75 sqq. pour *Venus Frutis* ; p. 158 sqq. pour la déesse *Turan* (le premier sens pourrait être celui de « génitrice » si l'on adopte les conclusions de M. Battisti, *St. Etr.* XVII, 1943, p. 292) ; p. 202 sqq. pour *Venus Libitina* ; pour l'influence du cycle troyen par l'intermédiaire de l'Étrurie (p. 80), ajouter étr. *alaχsantre* (Ἀλέξανδρος ; mais l'hypothèse d'une abréviation déformée d'*Alixentros*, p. 171, note, pour expliquer *RIT* me paraît insoutenable ; les formes les plus réduites en sont étr. *elsntre*, *elcste*), *casntra* (Κασσάνδρα), *lamtun* (Λαομέδων), *paris* (Πάρις), *priumne* (Πρίαμος), *truile* (Τρώιλος). L'influence grecque directe est peut-être postérieure, à considérer les rapports d'Aphrodite et de Vénus et l'assimilation tardive du culte sicilien d'Aphrodite Érycine.

La partie de l'ouvrage consacrée à la « réaction romaine » est peut-être la plus neuve et la plus convaincante. On voit la déesse étendre sa sphère d'influence par l'absorption de vieilles divinités aux noms obscurs, *Venus Cloacina*, *Venus Murcia*, et la création des cultes de *Venus Obsequens*, *Verticordia*, *Victrix*, *Felix*, etc. Avec César, le culte de Vénus implique les notions de *felicitas* et de *uictoria* ; avec Auguste, il prend un sens dynastique. En même temps, il s'épure des éléments orientaux dont il s'était chargé au cours des siècles antérieurs. C'est le mérite de M. R. Schilling d'avoir su retracer clairement et sûrement cette évolution.

Me sera-t-il permis d'apporter une modeste contribution sur deux points de dé-

tail à propos de l'interprétation d'Ovide, *Fast.* IV, 133-162 (appendice II, p. 390-394) : 1) le *myrtidanum* n'est un vin de myrte que par une erreur de Pline ; c'est une excroissance du myrte (v. Diosc. 1, 112) ; cela ne change, d'ailleurs, rien à l'interprétation ; 2) celle des v. 151-154 ne me paraît pas satisfaisante :

« Nec pigeat tritum niueo cum lacte papauer
Sumere et expressis mella liquata fauis.
Cum primum cupido Venus est deducta marito,
Hoc bibit : ex illo tempore nupta fuit. »

Le breuvage de lait, miel et pavot (graines ou suc) n'est absolument pas un aphrodisiaque. Chez tous les médecins anciens sans exception (v., en particulier, Diosc. 4, 64 ; Pline, 20, 198 sqq.), ce mélange est un calmant, un antispasmodique et un analgésique (et même, à plus forte dose, un somnifère). On voit bien, dès lors, pourquoi il était présenté à la *noua nupta* avant la nuit de noces, à laquelle fait allusion sans conteste le dernier vers.

J. André.

A. Maniet, *L'évolution phonétique et les sons du latin ancien dans le cadre des langues indo-européennes*, 2e édition (entièrement refondue et considérablement augmentée). Louvain, Éd. E. Nauwelaerts ; in-8°, 210 p.

Ce livre dense apporte dans l'enseignement de la phonétique latine quelque chose de nouveau, moins dans l'exposé des faits que dans leur explication. L'ouvrage du regretté M. Niedermann était une description claire des phénomènes et M. Maniet reconnaît lui devoir beaucoup. Mais il n'était que cela. Comme son titre l'indique, celui-ci veut être autre chose.

Le livre débute par quelques notions sur la science de la phonétique (p. 9-11), le mécanisme et les organes de la phonation (p. 12-15) et la nature des sons du latin (p. 15-16). L'exposé de ces principes ne trouvait pas place jusqu'ici dans une phonétique latine, puisque, mettant la charrue avant les bœufs (programmes et examens en sont la cause), on s'intéresse à la phonétique générale en dernier lieu. Voici enfin rétabli l'ordre naturel, et c'est là la tentative la plus originale de ce volume, où chaque phénomène est expliqué par rapport aux mécanismes de la phonation, et généralement avec clarté et sûreté (v., par exemple, l'action dilatrice des labiales et labiovélaires, p. 127). Située à l'égard de la phonétique générale, la phonétique latine l'est aussi dans le cadre des langues indo-européennes. En fin de chaque chapitre sont brièvement comparés aux faits latins les faits sanskrits, germaniques, ioniens-attiques, osco-ombriens et celtiques. Loin d'être étrangères au sujet, ces brèves comparaisons font ressortir les éléments communs et permanents de l'évolution phonétique. On reconnaît ainsi le caractère général de la dissimilation aux tendances analogues que présentent toutes les autres langues indo-européennes (mais M. Maniet, bien qu'il ne traite, en principe, que du latin ancien, n'aurait-il pu ajouter, à ce propos, que ce phénomène était une des constantes du phonétisme latin et avait agi à toutes les périodes de l'histoire de cette langue, comme le révèlent les inscriptions et le bas-latin?). Elles soulignent, d'autre part, les singularités du latin (ainsi dans l'apophonie par rapport au sanskrit, à l'ionien-attique et à l'osco-ombrien).

M. Maniet a bien précisé la nature des sons du latin : *f* bilabial devenu plus tard labiodental, *r* alvéolaire (peut-être aurait-il dû noter qu'il a disparu pour faire place dans les langues romanes à un *r* uvulaire). Il signale avec raison, p. 190, l'influence plus que vraisemblable de l'accent d'intensité étrusque. Il pré-

sente une distinction claire entre assimilation totale (p. 43) et partielle (p. 50), une explication originale et satisfaisante de l'amuissement du *-d* final de l'ablatif thématique en *-ōd* par un fait de phonétique syntaxique (p. 170). Chemin faisant, il rétablit maintes inexactitudes : il soustrait ainsi avec juste raison à la dissimilation le cas de *carmen*, *germen* pour le porter au compte de la différenciation (p. 133).

Bien entendu, l'intervention de la phonétique générale entraîne assez souvent des interprétations nouvelles des faits et bouscule parfois quelque peu des positions qui paraissaient solidement établies. On en saura gré à l'auteur, même si l'on n'est pas toujours d'accord avec lui. C'est dans cet esprit que je suggère quelques remarques :

La sonorisation de *-s-* intervocalique et son passage ultérieur à *-r-* pose le problème des emprunts au grec où *-s-* est resté intact. M. Maniet (p. 36, 58), après Niedermann, pense que l'emprunt de *rosa* est postérieur à la sonorisation très ancienne de *-s-* en *-z-*, que celui de *Musa* est postérieur au IVe siècle, c'est-à-dire au rhotacisme. Sans doute, le *-s-* débile de l'indo-européen s'est amui ou « rhotacisé » presque partout (grec, osco-ombrien, germanique, etc.), mais la nouvelle sifflante du grec, fortement articulée, en différait nettement et a pu se maintenir dans les emprunts au moment même où le *-s-* indo-européen se sonorisait. — P. 71 : l'explication de *omnis* (issu de **op-nis* ; cf. *opes* « abondance ») est phonétiquement admissible, mais sémantiquement difficile ; les concepts de « totalité » et d' « abondance » me semblent différer : la totalité peut, en certains cas, impliquer l'abondance, mais l'inverse non. — P. 77 : pour expliquer le passage de *-oi-* à *-oe-*, ne serait-il pas plus simple de dire que le latin est passé, comme le béotien et le corinthien, d'un type de diphtongue à aperture décroissante à un type à ouverture égale? — P. 104 : *quibusdam* et *eiusdem* sont-ils vraiment des *recompositions* analogiques? Si, dans *īdem* < **isdem*, la marque du nominatif a pu s'effacer (elle manque bien dans *hi-c* et dans d'autres nominatifs), il en va différemment aux autres cas (*eosdem*, *easdem*, etc.), qui présentent des *maintiens* analogiques. — P. 114-115 : l'explication de **leg-tos* > *lectus* me paraît compliquée et difficilement admissible. — P. 123 : l'absence d'apophonie dans *camara* en face de *camera* ne doit pas être due au timbre de la syllabe initiale. Ces emprunts sont indépendants, l'un d'origine populaire, l'autre d'origine savante à καμάρα ; cf. *sesima* (Varron, Pline) en face de *sesama* (σεσαμῆ). — P. 132, n. 23 : préciser que Bottiglioni, *S. E.*, 17, 1943, p. 315 sqq., conteste, au contraire, le caractère purement sabin du passage de *-d-* à *-l-* et y voit un phénomène beaucoup plus général. — P. 136 : dans la répartition des suffixes, le latin n'a pas toujours évité le *-r-* quand la racine en possédait déjà un ; cf. *aratrum*, *rastrum*, *rostrum*, *rutrum*, etc., pour le suffixe *-*tro-*, *cribrum*, *terebra*, *uertebrum*, etc., pour *-*dhro-*, *-*dhra-* (*criblum* n'est pas une dissimilation préventive) ; d'autre part, la série *l-l* n'a jamais été évitée dans les diminutifs en *-lo-*. — P. 156 : la conservation du nominatif *uitis* (en face de *urbs*) ne peut-elle s'expliquer à la fois par le désir d'éviter la rencontre avec *uis* et par l'appui des formes de la racine pourvues de suffixes apparents au nominatif comme *uitex*, *uimen*?

J. André.

Estrabon, *Geographia de Iberia*, edición, traducción y comentario por Adolfo Schulten (Fontes Hispaniae antiquae, fasc. VI). Barcelona, Bosch, 1952 ; in-8°, 321 p.

Ce tome VI de la collection des *F. H. A.* est sans aucun doute le plus impor-

tant, puisque c'est à Strabon que nous devons le plus de renseignements sur la géographie de l'Espagne ancienne. Le nom de l'auteur de *Numantia* nous est une garantie de la qualité et de la solidité de l'ouvrage. Avec conscience, il ne s'en est pas tenu à son œuvre antérieure. En comparant son article *Polybius und Posidonius über Iberien und die iberischen Kriege*, 1911, p. 568 sqq., on constatera qu'il en a supprimé les hypothèses peu fondées et les conclusions excessives et qu'il a beaucoup réduit la dette de Strabon envers Polybe (il ne le mentionne plus comme source de Strabon, 3, 3, 3 ; 3, 3, 7, etc.).

Une brève introduction résume la vie de Strabon et donne quelques indications sur ses sources. L'édition du texte comporte un apparat sommaire pour le seul livre III, mais des discussions critiques accompagnent le commentaire (cf. p. 22-23). Elle est suivie d'une traduction et d'un commentaire exhaustif du plus haut intérêt. Les hellénistes y trouveront, p. 11 sqq., une discussion sur le fonds réel de la géographie de la péninsule dans l'*Odyssée*, les historiens des précisions sur la position et le nom exact des peuples (cf. *Leetani*, *Laletani*, p. 235-236, dont le problème se pose pour le texte de Pline et de Martial). On notera les discussions sur les noms de poissons (p. 170-171), sur les mines (p. 174-176), sur l'identification des plantes mentionnées (p. 172, 262, 272, 297-299). Les latinistes seront intéressés par le commentaire sur le lapin d'Espagne (p. 167-168) qui vient appuyer la thèse d'une origine ibère de *cuniculus* avancée par Varron et dater l'emprunt (postérieur à 218 a. C.).

On souhaiterait qu'une telle collection, pourvue d'un aussi riche commentaire, fût entreprise pour la Gaule. De toute façon, les futurs éditeurs des livres III et IV de Pline trouveront dans cet ouvrage une mine de renseignements, en attendant la parution annoncée du tome VII des *Fontes* par le même Schulten, qui comprendra Pline et Mela.

J. André.

Jean Beaujeu, *La religion romaine à l'apogée de l'Empire.* I : *La politique religieuse des Antonins (96-192).* Paris, Les Belles-Lettres, 1955 ; in-8°, 455 p. + 5 planches hors texte.

A l'inverse de MM. Gagé et Schilling, qui ont étudié le culte d'une divinité particulière, Apollon ou Vénus, M. Jean Beaujeu a porté ses recherches sur un ensemble dont le titre de son livre indique exactement l'objet et les limites : c'est la période ordinairement appelée le Siècle des Antonins qu'il a choisie. Mais ce n'est pas tant l'histoire des courants religieux dans le monde romain du IIe siècle qu'il présente — ce qui fera l'objet d'un second tome — mais la politique religieuse des empereurs Antonins, l'action de chacun d'eux dans ce domaine, leurs tendances propres, leurs divergences, mais aussi les traits communs qui se laissent saisir à travers la diversité des individus. Après un chapitre préliminaire où est esquissée une vue d'ensemble sur le Ier siècle, nécessaire pour comprendre les événements qui vont suivre, viennent les monographies des différents empereurs : Nerva et Trajan (p. 53-110), Hadrien (p. 111-278), Antonin (p. 279-330), Marc-Aurèle (p. 331-367), Commode (p. 369-412). M. Beaujeu a réussi à tracer de chacun d'eux un portrait à la fois exact et nuancé : la place importante faite à l'empereur Hadrien — sans doute la partie la plus neuve du livre — s'explique par la complexité du personnage et les influences diverses, sinon contradictoires, qui se manifestent dans la religion romaine. A côté d'un effort pour maintenir le culte des divinités devenues protectrices de l'Empire, tels Mars et Vénus, réunis depuis Auguste en une sorte de couple légitime, *Mars Ultor* et *Venus uictrix* (ou *geni-*

trix), surgissent de nouvelles divinités, créées de toutes pièces — comme l'apothéose impériale — ou empruntées à l'Orient, notamment à l'Égypte, qui satisfont aux aspirations mystiques que ne pouvait contenter le culte officiel ou traditionnel. La politique des Antonins a consisté, dans l'ensemble, à maintenir un certain équilibre entre ces deux tendances, à conserver ce qui leur paraissait indispensable au maintien du vieil esprit romain, à accueillir ou du moins à tolérer les manifestations d'un esprit nouveau. Le développement du christianisme ne semble pas les avoir intéressés beaucoup ; en tout cas, ils n'ont pas été les persécuteurs acharnés qu'on a parfois voulu voir en eux : et l'exemple est significatif de Commode qui, tout en prétendant recevoir de son vivant les honneurs divins, communiqua à ses gouverneurs la mansuétude envers les chrétiens qu'il pratiquait sans doute à l'instigation de Marcia, sa concubine, « une chrétienne de cœur ou de fait » (p. 394).

Appuyé sur une documentation solide, où sont utilisés les textes aussi bien que les monuments, notamment les monnaies et médailles, bourré de notes et de références, le livre de M. Beaujeu supporte aisément le poids de cette érudition : son exposé, lucide et bien ordonné, n'en est nullement alourdi. Ce premier tome laisse bien augurer du second.

A. Ernout.

Bruno Snell, *Neun Tage Latein*. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1955 ; in-8°, 69 p.

Plaudereien « Causeries », avec une nuance familière, presque irrespectueuse, tel est le sous-titre que M. B. Snell a donné à cette élégante plaquette. L'éminent professeur à l'Université de Hambourg n'est pas seulement l'éditeur de Bacchylide et de Pindare ; il aime aussi réfléchir sur des problèmes plus vastes, comme en témoignent ses études sur « la structure de la langue » ou « la découverte de l'esprit[1] ». Cette fois, c'est au latin qu'il s'en prend. On lui mène la vie dure, dans notre société moderne. On en conteste l'utilité, on le supprimerait volontiers de l'enseignement, où il n'est qu'un poids mort, et les méthodes employées par certains maîtres pour l'enseigner ne sont pas faites pour le faire aimer. En outre, les textes latins ne sont pas aisés à traduire, et la version qui en est donnée ne conserve rien de leur beauté — s'ils en ont. M. B. Snell répond spirituellement à ces critiques : il montre par des exemples bien choisis le plaisir qu'on peut prendre à lire Catulle ou Ovide, il insiste sur l'influence exercée par la poésie rythmique du latin tardif sur la poésie strophique médiévale ou moderne ; il continue par quelques considérations sur la phrase latine et par la défense de la période cicéronienne ; enfin, il termine par des pages amusantes sur les prononciations du latin dans les langues modernes et le problème de la « restitution » de la prononciation antique. C'est une vaine tentative que de vouloir faire, ou plutôt refaire, du latin une langue de communication universelle : comme le disait justement Louis Havet, s'il était destiné à jouer ce rôle, il l'aurait gardé, comme il l'a tenu jusqu'au XVII^e siècle, et, s'il l'a perdu, c'est en vertu d'une nécessité inéluctable : on ne ressuscite pas les morts. C'est une erreur aussi que de juger le latin d'un point de vue strictement utilitaire : c'est d'après l'influence qu'il peut exercer sur la formation des esprits qu'il faut le juger et, dans ce domaine, il tient une place éminente. Même ses ennemis les plus acharnés lui doivent les

1. *Der Aufbau der Sprache* (1952) ; *Entdeckung des Geistes* (1946). Ce dernier livre a été traduit en italien et en anglais.

armes avec lesquelles ils le combattent et restent, bon gré mal gré, ses débiteurs.

A. Ernout.

HOMMAGES a Max Niedermann (Collection Latomus, XXIII). Bruxelles, Latomus, 1956 ; in-8°, 352 p.

Sur l'initiative de son directeur, M. Marcel Renard, la revue belge *Latomus* a décidé de publier un volume d'hommages à Max Niedermann, nouveau témoignage d'estime et de sympathie pour le grand philologue et linguiste que la science a perdu en 1954. A vrai dire, ce recueil n'est pas le premier dont ait bénéficié M. Niedermann. Outre le tome IV des *Studi Baltici*, qui lui avait été dédié en 1934, la Faculté des Lettres de Neuchâtel, où il enseignait, lui avait offert en 1944 un volume de *Mélanges* et, à l'occasion de sa mort, elle a publié, en 1954, un *Recueil Max Niedermann*, composé, du reste, sur les indications de Niedermann lui-même et par les soins de M. Redard, où sont réunis un certain nombre d'articles caractéristiques de son activité dans le domaine latin ; elle projette de consacrer un autre volume à ses travaux dans le domaine balto-slave. Les « Hommages » actuels ne font pas double emploi avec les « Mélanges » précédents ; ils ont réuni un grand nombre de collaborateurs, contemporains, amis ou disciples directs de Niedermann, ou admirateurs de ses travaux et ayant subi son influence, qui ont tenu à apporter la preuve de l'estime qu'ils avaient pour lui et du regret que leur cause sa perte. En dehors de la préface émue « Hommage à Max Niedermann », due à M. G. Redard, le volume comprend quarante articles, tous ou presque intéressant le latin ou les langues italiques. Il ne m'est pas possible d'analyser ni même de mentionner ces travaux, où sont représentés les domaines les plus divers de la philologie classique et qui sont signés de philologues de nombreux pays : Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, États-Unis, France, Hollande, Suède, Suisse. Par la richesse et la variété de son contenu, ce volume est digne du nom qu'il porte sur son titre et mérite de figurer dans toutes les bibliothèques classiques.

A. Ernout.

Georges Dumézil, *Rituels indo-européens à Rome* (Collection « Études et commentaires, XIX). Paris, Klincksieck, 1954 ; in-8°, 95 p.

Sous ce titre, M. Dumézil a réuni cinq conférences faites au cours de son enseignement au Collège de France, qui traitent de faits rituels dont l'existence, attestée à la fois dans l'Inde et à Rome, permet d'affirmer la communauté d'origine indo-européenne. Ces conférences ont pour objet : 1° les *Fordicidia* ; 2° l'*aedes rotunda Vestae* ; 3° la signification des épithètes *albati russati uirides* ; 4° le *uexillum caeruleum* ; 5° le *bellator equos*. On connaît l'étonnante érudition de l'auteur et son art des rapprochements saisissants : certains de ceux qu'il propose dans ces études s'imposent à notre conviction avec une telle force qu'il est impossible d'en nier la valeur : je pense, notamment, à la comparaison du sacrifice de la vache pleine à Rome, célébré sous le nom de *Fordicidia*, avec celui de la « vache à quatre pattes », *aṣṭāpadī* du rituel brahmanique ; si, dans le détail, les deux rites diffèrent, l'identité foncière en est évidente. Le chapitre sur « le cheval d'octobre » apporte une nouvelle confirmation à la théorie que l'auteur défend avec force sur la division de la société indo-européenne en trois classes ; celui sur l'*aedes Vestae* montre que la distinction romaine entre l'*aedes rotunda* et le *templum qua-*

dratum a des analogues dans l'Inde, de même que les chapitres concernant les couleurs montrent la valeur trifonctionnelle du blanc, du rouge et du vert — auquel s'adjoint le bleu. Livre suggestif et fécond : on sait que M. Benveniste a apporté son adhésion à la thèse de M. Dumézil en voyant dans les trois libations que les Grecs offraient aux morts, vin (ou eau), miel, lait, « des allusions rituelles aux trois états sociaux ou aux trois fonctions » : or, cette division tripartite a son pendant dans l'Inde, où le rituel védique enseigne qu'on verse du lait sur les ossements d'un brahmane, de l'hydromel sur ceux d'un *kṣatriya* (guerrier), de l'eau sur ceux d'un *vaiçya* (qui n'appartient pas aux deux précédentes classes nobles)[1].

A. Ernout.

Georges Dumézil, *Aspects de la fonction guerrière chez les Indo-Européens* (Bibl. de l'Éc. des Hautes-Études, Sciences religieuses, LVIII[e] vol.). Paris, Presses Universitaires de France, 1956, in-8°, 111 p.

Les lecteurs de M. Dumézil reconnaîtront dans ce nouveau livre le prolongement de ses recherches ; et, pour le bien comprendre, il faut avoir présents à l'esprit ses livres précédents : *L'héritage indo-européen à Rome* (1949), *Les dieux indo-européens* (1952). L'exploration de M. Dumézil l'a conduit, cette fois encore, sur le territoire de Rome ; à de nouveaux commentaires sur le combat des Horace, il a ajouté l'interprétation de « la Geste de Tullus Hostilius » : deux tableaux comparatifs, p. 40 et 48, font apparaître les ressemblances et les différences entre le mythe indien et le récit livien. Ces confrontations sont troublantes, et M. Dumézil a sans doute raison d'en conclure que la présence de tant d'éléments communs s'explique aisément « si l'on admet qu'Indiens et Romains... ont conservé une même matière idéologique, la traitant les uns en scènes du Grand Temps, de l'histoire cosmique et supra-humaine, les autres en moments du temps romain, en événements des annales nationales » (p. 58).

A. Ernout.

M. L. Clarke, *The Roman mind*. Londres, Cohen a. West Ltd, 1956 ; in-8°, 126 p. Prix : 18 sh.

Si l'on estime chez les Romains leurs qualités de soldats et d'administrateurs, on se refuse généralement à voir en eux des penseurs originaux ; ils sont considérés tout au plus comme de simples adaptateurs de la pensée grecque, qu'ils ont vulgarisée en la simplifiant et sans toujours la bien comprendre. Ce préjugé a eu pour résultat, selon M. Clarke, que l'histoire de la pensée romaine a souvent été considérée comme négligeable aussi bien par les historiens proprement dits que par les historiens de la littérature. C'est du moins ce que l'auteur affirme, et c'est pour réagir contre cette opinion fausse et pour amener les étudiants à juger plus sainement de la réalité que M. L. Clarke, professeur de latin à l'Université de

1. M. Dumézil admet volontiers comme certaines des étymologies qui m'apparaissent souvent comme contestables : l'explication de l'ombrien Vufiune, *Vofione* (datif) par **leudhyo-no-*, épithète d'un dieu dont nous ne savons rien — « über den Gott *Vofionus* (oder *Vofio*) sind wir nicht unterrichtet », dit Vetter — qui, selon lui, signifierait « le patron de la masse populaire », comme l'interprétation de *Quirinus* par **Co-uiri-no-* « le patron de l'ensemble des hommes », des **co-uiri-tes*, i.-e. *Quirites* (p. 68 et 71, n. 10), soulèvent toute sorte de difficultés, et de forme, et de sens. Cette critique de détail ne détruit pas la solidité de l'ensemble construit par M. Dumézil, qui mérite l'admiration.

Bangor, a écrit ce livre, dont le sous-titre, « Studies in the history of thought from Cicero to Marcus Aurelius », précise le développement et les limites. Destiné surtout à éclairer les étudiants, comme je le disais, ce livre est dépouillé de tout appareil d'érudition, mais les notes, reléguées à la fin, montrent que l'exposé se fonde sur une connaissance personnelle et profonde des textes, depuis Cicéron jusqu'aux auteurs chrétiens, en passant par Sénèque et Tacite. C'est naturellement l'influence de l'épicurisme et du stoïcisme, du conflit entre ces deux doctrines, que M. Clarke étudie : je n'ai pas vu qu'il ait eu son attention attirée sur le pythagorisme, dont l'influence a été mise en relief par MM. Boyancé et Carcopino, par exemple.

L'exposé de M. Clarke est vivant, et ses jugements souvent pleins de sel. Je cite, entre autres, la phrase par laquelle il conclut son parallèle entre le stoïcisme de Caton et celui de Cicéron : « In the early Empire it was he (i. e. Caton) rather than Cicero who was remembered, for while Cicero had written about philosophy Cato had lived and died as a philosopher should. Example counted for more than precept ; the saint was more influential than the scholar » (p. 65). Le chapitre XII est une contribution à l'étude du mot *humanitas* que M. Clarke examine du point de vue spécifiquement romain. Enfin, l'*Épilogue* esquisse l'histoire de l'introduction et des progrès du christianisme à Rome, en marquant la révolution qu'il introduisit dans la pensée traditionnelle et la conception de la vie romaine. Là où les Romains voyaient dans le triomphe de l'Empire l'effet de leurs vertus civiques et martiales, les premiers chrétiens n'y trouvaient que l'expression d'une *libido dominandi* ; les divergences n'étaient pas moins grandes entre la morale stoïcienne et la morale chrétienne. Mais l'influence de l'*humanitas* cicéronienne, rejetée par un Tertullien, finit cependant par prévaloir, et les Pères de l'Église l'ont subie non seulement dans la forme.

Le livre de M. M. L. Clarke se lit avec agrément et profit. Nos étudiants gagneraient à le connaître.

A. Ernout.

Jérôme Carcopino, *Le mystère d'un symbole chrétien*. Paris, Librairie Arthème Fayard ; in-8°, 93 p. + 8 planches.

M. Carcopino aime à traiter des questions dont la solution est inconnue ou controversée, et les mots mystère, mystique, secrets, lui sont familiers. Il a récemment proposé une explication nouvelle du « carré magique », où il a vu un cryptogramme d'origine chrétienne ; aujourd'hui, c'est d'un autre symbole dont il s'efforce de percer le sens : celui de l'*ascia*. Pour fréquente qu'elle soit sur les tombes, l'expression *sub ascia dedicare* n'en est pas moins obscure. Après avoir exposé dans un bref raccourci les différentes interprétations qu'on a données de la formule tutélaire, M. Carcopino, s'aidant des relevés faits par Mlle Hélène Wuilleumier, à laquelle il rend un juste hommage, a cherché du côté pythagoricien l'origine du symbole, et l'*ascia* ne serait, d'après lui, que l'image de l'Y majuscule, initiale de l'impératif ὑγίαινε, salutation chère à la secte. Comment et par quelle voie ce signe païen, légèrement modifié, a été adopté par les chrétiens, qui en ont fait le signe de la croix (un T), et pourquoi se rencontre-t-il plus fréquemment sur les tombes lyonnaises, c'est ce que M. Carcopino développe dans une argumentation si dense qu'il est impossible de la résumer. Cette enquête l'amène à la même conclusion que celle qu'il avait tirée du « carré magique » ; et c'est à Lyon et à saint Irénée que reviendrait l'extension de l'*ascia* dans le symbolisme de la chrétienté. On retrouve dans cette étude les qualités qui signalent tous les

travaux de M. Carcopino : l'érudition, la force et la variété de l'argumentation, l'élégance de la forme. Mais sa thèse sera-t-elle universellement admise? Il est lui-même trop bon critique pour en être pleinement assuré.

A. Ernout.

Jérôme Carcopino, *De Pythagore aux Apôtres*. Paris, Flammarion, 1956 ; in-8°, 380 p. + XXIV planches.

Études sur la conversion du monde romain, précise le sous-titre. C'est, en effet, un nouveau chapitre des origines du christianisme à Rome que l'éminent historien a voulu écrire. Trois monuments ont servi de base à sa démonstration : la basilique souterraine de la Porte Majeure, dont, dans un livre devenu classique, il a prouvé le caractère néo-pythagoricien ; le tombeau à fresques du Viale Manzoni, dont les peintures, aujourd'hui évanescentes, mais heureusement fixées par la photographie, grâce aux publications de M. G. Rendinelli et de Mgr Wilpert, révèlent un curieux mélange de la gnose avec les croyances chrétiennes ; enfin, les « étonnantes trouvailles » faites sur la Via Appia, au lieu dit Catacumbas, dans le sous-sol de l'église Saint-Sébastien, où M. Carcopino nous montre des chrétiens, jusque-là encore hésitants, consentant, sous la poussée d'une foi triomphante, à combler leurs propres tombeaux pour protéger les restes des apôtres contre la violation dont les menaçait la persécution de 258. Je ne puis qu'indiquer très sommairement le plan général de son livre, dont la complexité, du reste, échappe à l'analyse. Les monuments étudiés ne sont pas d'une limpidité telle qu'un accord unanime règne sur leur interprétation ; aussi M. Carcopino doit-il réfuter des adversaires tenaces avant de réussir à imposer sa propre thèse, et la controverse, où se déploient toutes les ressources d'une étonnante érudition, ne peut se suivre qu'*in extenso*. Mais ce n'est pas tant l'érudition que l'on admire, que l'ingéniosité à l'utiliser, dans une langue aussi précise que nuancée. Dans cette discussion austère apparaissent parfois des pages plus riantes, notamment celles qui concernent Sapho : non seulement M. Carcopino reconnaît que « la littérature grecque doit à Sappho les plus beaux cris d'amour qu'ait proférés une voix humaine », mais il excuse ses amours « particulières » que nous condamnons « au nom de notre morale qui, force nous est d'en convenir, n'était ni celle de leur (c'est-à-dire des Pythagoriciens) époque, ni celle de leur société, ni même, peut-être, celle de leur école » (p. 27-29). M. Carcopino, « sur cette question scabreuse », conseille de « relire les pages courageuses, lucides et véridiques d'Henri Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris, 1948 ». J'y avais fait allusion moi-même dans le compte-rendu que j'ai fait de ce livre (*Rev. de Phil.*, 1950, p. 164). Le maître et le disciple abordent objectivement une question qu'une fausse pudeur veut ignorer : leur christianisme ne nuit pas à leur impartialité d'historiens.

A. Ernout.

La Colonna di Marco Aurelio, *illustrata, a cura del* Comune di Roma (Studi e Materiali del Museo del Impero Romano, n° 5). Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 1955 ; in-8°, 322 p., dont 92 planches hors texte.

Pour les protéger contre les bombardements aériens, les Colonnes de Trajan et de Marc-Aurèle furent munies d'un revêtement dont l'édification permit de les photographier dans tous les détails. Une fois ce travail accompli par les soins d'un technicien « di grande valore e passione », M. M. V. Calderisi, l'idée vint, naturellement, d'utiliser ces précieux documents pour une nouvelle étude des

deux colonnes, et c'est ainsi que, pour commencer, fut choisie celle de Marc-Aurèle. La direction du travail fut confiée au professeur G. Q. Giglioli, qui s'adjoignit cinq collaborateurs chargés d'examiner le monument sous tous ses aspects : « topografico, monumentale, storico, antiquario e artistico ». L'ouvrage comprend donc les cinq chapitres suivants : I. G. Gatti, La *Columna Diui Marci* nelle sue caratteristiche architettoniche e nel suo ambiende ; II. A. M. Colini, Vicende della Colonna dall'antichita ai nostri giorni ; III. M. Pallottino, L'arte della Colonna ; IV. P. Romanelli, L'esercito romano nella rappresentazione della Colonna ; V. C. Caprino, I rilievi della Colonna. La Guerra Germanica e sarmatica. Un Appendice mentionne, d'après les documents des Archives du Vatican, les restaurations faites. Enfin, à ces études succèdent les magnifiques planches qui reproduisent tous les bas-reliefs de la Colonne : planches I-LXXII, *I rilievi della Colonna* ; planches A-U, *I particolari dei rilievi della Colonna.* Des *Indici*, p. 313-322, complètent le volume.

Ce n'est pas la première fois que la Colonne a été étudiée dans l'ensemble ou dans le détail, comme la bibliographie donnée p. 9-11 en témoigne, et les éditeurs italiens ne méconnaissent pas les travaux de leurs devanciers, notamment parmi les modernes, le livre dû à la collaboration de E. Petersen, A. v. Domaszewski, G. Calderini, *Die Marcussaüle auf Piazza Colonna in Rom*, Munich, 1896, dont ils ont adopté la numérotation des scènes. Mais le leur marque un progrès considérable : c'est toute l'histoire du monument, avec ses vicissitudes, qu'ils font revivre, c'est son importance au point de vue historique, archéologique, artistique qu'ils mettent en pleine lumière. Les photographies, d'ensemble ou de détail, fournissent sur l'armement, l'habitation, le costume tant des légionnaires que des Barbares des documents d'une fidélité précieuse : les planches A-U sont particulièrement instructives : j'ai notamment remarqué la planche F, où l'on voit Marc-Aurèle *lisant* son *allocutio* à l'armée. Aucun historien de l'Antiquité ne pourra ignorer ce livre, qui fait souhaiter la publication prochaine de son pendant : la Colonne de Trajan.

A. Ernout.

Friedrich Crusius, *Römische Metrik*, 2e Aufl. neu bearb. von Hans Rubenbauer. München, Max Hueber Verl., 1955 ; in-8°, viii-148 p. Prix : DM. 8,50.

J'ai rendu compte dans la *Revue de Philologie* (année 1929, p. 416) de la première édition de cette métrique romaine que l'auteur présentait comme « une Introduction », *eine Einführung.* Cette indication subsiste dans la deuxième édition, revue par H. Rubenbauer, qui a tenu à garder au livre son caractère élémentaire, à l'accentuer même, en réduisant les développements consacrés aux *cantica* plautiniens : c'est là, en effet, une question controversée et sur laquelle les spécialistes de la métrique plautinienne ne sont pas d'accord ; elle dépasse le niveau des étudiants (§§ 172-180, p. 124-130, contre §§ 170-182, p. 129-149, de l'édition précédente). Les chapitres sur le saturnien ont été remaniés (§§ 43-49), et M. Rubenbauer a eu soin d'avertir son lecteur que, là aussi, nous ne pouvons avoir de certitude : « Über viele Einzelheiten können wir wegen der geringen Anzahl (im ganzen ca 150) und des vielfach schlechten Standes der Ueberlieferung der erhaltenen Verse nicht sicher genug urteilen » (§ 43, p. 46). Enfin, le nouvel éditeur a mis l'accent sur le développement historique de la métrique latine (§ 42). La bibliographie a été enrichie et mise à jour (p. 138-142). A comparer d'un peu près les deux éditions, on s'aperçoit que c'est parfois un nouvel ouvrage qu'a écrit le reviseur, et qu'on y trouve un progrès certain — même dans la présentation matérielle.

A. Ernout.

A. Marques de Oliveira filho, *Vocalismo, Sonantismo e Consonantismo do Latim*. Rio de Janeiro, Livraria Principal, 1955 ; in-8°, 224 p.

Ce livre est un bon témoin de l'activité linguistique et philologique dans l'Amérique du Sud, et particulièrement au Brésil. Le sous-titre, « Reexame dos mesmos, na expectativa de uma nova sintese de indo-europeu », indique clairement la position prise par l'auteur. L'étude philologique des faits latins, telle que l'a conçue Niedermann, est loin de pouvoir tout expliquer ; l'étude comparative elle-même, bornée à l'examen de l'indo-européen « classique », telle que l'ont enseignée Brugmann et Meillet, est aujourd'hui dépassée. La notion d'indo-européen s'est étendue dans l'espace et dans le temps, et il en est résulté des aperçus nouveaux sur le système phonétique de l'indo-européen et du proto-indo-européen et sur la parenté des langues. On ne s'étonnera pas de voir cités, dans l'ouvrage de M. Marques de Oliveira, les noms de H. Möller, Kretschmer, Kurylowicz, E. Benveniste, Cuny, Sturtevant, et tutti quanti (cf. p. 94 sqq.). Notre compatriote et ami défunt, inventeur du « nostratique », A. Cuny, est largement exploité à propos de « l'accent », M. Kurylowicz à propos du vocalisme. L'auteur a beaucoup lu : la liste des auteurs « mais freqüentemente citados » ne comprend pas moins de cinquante-deux noms. Son livre est un résumé, en général exact, des différentes théories exposées en ces dernières années, et il représente un travail considérable, en même temps qu'il atteste de grandes facultés d'intelligence et d'assimilation : pourtant, les apprentis linguistes devront le lire avec précaution. Mais est-il fait pour eux?

A. Ernout.

Alfonso Traina, *Esegesi e Sintassi, Studi di sintassi latina*. Padova, Liviana editr., 1955 ; in-8°, 130 p.

Bien que la syntaxe latine ait été copieusement étudiée, il reste, néanmoins, un certain nombre de questions obscures ou controversées sur lesquelles la lumière et l'accord ne sont pas encore faits : ce sont, notamment, les cas où le latin présente des constructions doubles, par exemple dans l'emploi du génitif et de l'ablatif (*puer egregiae indolis* ou *puer egregia indole*), du subjonctif et de l'indicatif, etc. Y a-t-il liberté d'indifférence, ou bien la préférence donnée à l'une des deux tournures correspond-elle à une différence de sens ou à une tendance marquée dans l'évolution de la langue? Problèmes délicats, dans lesquels la stylistique intervient aussi, comme aussi les préférences de l'auteur. M. Traina s'est attaqué à quelques-uns d'entre eux, notamment à l'emploi de l'*apposizione epitetica dei nomi propri di citta nei determinativi di luoco* (type *Romam uenit, antiquam urbem a Romulo conditam* ou *Romam uenit, in antiquam urbem a R. c.*) ; il a montré que l'apposition pure et simple avait un caractère « déterminatif », tandis que l'emploi de la préposition détache le qualificatif du nom propre et, par là, le met en relief : dans le premier cas, Tite-Live écrit *Emporiis, urbe graeca* (XXVI, 19, 11), dans le second, *Emporias, in urbem sociorum* (XXVIII, 42, 3) ; ici, l'apposition *in urbem sociorum* souligne l'indignité de la conduite de Scipion envers une ville alliée ; là, *urbe graeca* n'a que la valeur d'un renseignement géographique donné au lecteur. Un chapitre important traite de la syntaxe des propositions interrogatives dans le discours indirect : on sait que l'on y trouve tantôt le subjonctif, tantôt la proposition infinitive. M. Traina a relevé tous les exemples chez les historiens, depuis César jusqu'à Quinte-Curce, en passant par Tite-Live et Tacite. Il a constaté que l'emploi du subjonctif, normal chez César, va se raréfiant chez les écrivains

de l'époque impériale : cette prédominance de l'infinitif s'explique, selon lui, par « la tendance croissante de l'historiographie latine à l'expression oratoire, nourrie de rhétorique » (p. 113). L'auteur a lu avec beaucoup d'attention la *Syntaxe latine* d'Ernout-Thomas, dont il discute les explications sur plus d'un point. Il s'agit souvent de divergences légères, portant sur l'interprétation plus que sur les faits eux-mêmes, et M. Traina voudra bien reconnaître qu'une syntaxe générale ne peut comprendre l'examen minutieux de chaque exemple pris isolément : la fresque n'utilise pas le microscope. Mais il a dépouillé scrupuleusement de nombreux textes, apporté des listes d'exemples complètes et montré beaucoup de finesse dans ses interprétations. Sans renouveler la syntaxe, son livre apporte à nos connaissances des compléments menus, mais non négligeables.

A. Ernout.

Studi e Saggi, Collana diretta da Ettore Paratore. Roma, Angelo Signorelli edit., 1955.

J'ai reçu en bloc les six ouvrages suivants de la nouvelle collection dirigée par l'actif professeur Ettore Paratore. Tous portent la même date : 1955. L'arrivée simultanée de ces livres et la diversité des sujets traités ne me permettent pas d'en faire un compte rendu approfondi ; mais j'ai tenu à les signaler à la curiosité de lecteurs plus compétents que moi-même : ils nous donnent une nouvelle preuve de l'intérêt qu'on porte en Italie à la littérature et à la langue latines et du succès de ses études. La plupart des auteurs sont jeunes, comme M. Paratore lui-même, mais ils n'en sont pas à leur première publication. Les voici dans l'ordre où ils sont présentés :

II. Manlio Simonetti, *Studi agiografici* ; in-8°, 132 p.

Cinq études sur des Actes des martyrs.

III. Vincenzo Ussani jr., *Insomnia. Saggio di critica semantica* ; in-8°, 205 p.

Examen de certains passages de Salluste (*Epist. II ad Caesarem*) et de Virgile (*Én.* IV, 9 et VI, 896) à propos du sens de *insomnium* ; abondantes comparaisons avec d'autres auteurs.

IV. Scevola Mariotti, *Il Bellum Poenicum e l'arte di Nevio* ; in-8°, 150 p.

« Essai » sur la composition du *Bellum Poenicum* et l'alexandrinisme du poète ; édition des fragments du poème.

V. Remo Giomini, *Saggio sulla « Fedra » di Seneca* ; in-8°, 121 p.

« Problèmes généraux » ; sources de la tragédie ; analyse acte par acte.

VI. Vincenzo Ussani jr., *Studio su Valerio Flacco* ; in-8°, 147 p.

Ces recherches portent la date des Argonautiques, poème et prologue, et sur la place du prologue examinée « alla luce della tradizione proemiale latina ».

VII. Giorgio Brugnoli, *Studi sulle Differentiae Verborum* ; in-8°, 382 p.

L'auteur passe en revue les différents recueils de ces *Differentiae*, qui ont tenu une si large place dans l'enseignement des grammairiens ; il examine leur descendance et leur parenté : une grande partie du livre est consacrée à l'établissement d'une table de concordances (p. 186-371) qui rappelle le tableau comparatif établi laborieusement par M^lle^ Myra L. Uhlfelder (cf. *Rev. de Philologie*, 1955, p. 319) et qui, je le crains, ne trouvera, lui non plus, guère de lecteurs.

A. Ernout.

I. Plautus : a) *The Haunted House* (Mostellaria) ; b) *The Rope* (Rudens), transl. with an Introduction by Frank O. Copley. New-York, The Liberal Art Press, 1956 ; 2 vol. in-8° de VI-64 et VII-76 p. Prix : 45 c. chaque.

II. Seneca's : a) *Oidipus* ; b) *Medea*, transl. with an Introduction by Moses Hadas. Ibid., 2 vol. in-8° de VI-38 et VII-39 p. Prix : 45 c. chaque.

La *Library of Liberal Arts* fait une large part dans ses publications à des traductions d'ouvrages anciens qui tiennent une place importante dans l'histoire de l'art ou de la pensée humaine. Dans les quarante-deux numéros de son catalogue, je relève les noms d'Eschyle, d'Aristote, d'Épictète, d'Euripide, d'Hésiode, de Platon, de Plaute, de Sénèque, de Sophocle, de Térence. Ces petits livres sont d'une lecture aisée et les brèves introductions dépouillées de tout appareil érudit. Sans doute destinées à un public qui ignore la langue dans laquelle sont écrites les œuvres originales, et qui veut être rapidement informé, il ne faut pas demander à ces éditions plus qu'elles ne veulent donner.

A. Ernout.

Fabularum Atellanarum Fragmenta rec. P. Frassinetti. Turin, Paravia, 1955 ; in-8°, XX-94 p. Prix : 800 l.

Cette édition fait suite à l'étude sur la *Fabula Atellana*, dont j'ai rendu compte dans la *Revue de Philologie* (année 1954, p. 303). M. Frassinetti a préparé fort soigneusement son travail, en s'aidant de toutes les études qui ont paru depuis les *Fragmenta comicorum Latinorum* de Ribbeck (3e éd., 1898), le *Nonius Marcellus* de Lindsay (Leipzig, 1903) et le *Festus du* même auteur (Leipzig, 1913 ; Paris, 1930). Bien des incertitudes et des obscurités subsistent encore dans ces pauvres fragments, dont le plus long a trois vers (*Praeco posterior*, fr. X, p. 35) et qui souvent consistent en un vers mutilé. M. Frassinetti s'est efforcé de présenter un texte intelligible et scandable, sans hésiter à recourir à la conjecture ; son apparat est plus complet que ceux de Lindsay et de Ribbeck. C'est à son texte, désormais, que devront recourir les curieux de l'atellane italique. L'édition se termine par un *conspectus numerorum huius et ribbeckianae*[3] *editionis* ; j'aurais préféré trouver un *index titulorum* et un *index uocabulorum*, le principal intérêt de ces fragments étant, à mon avis, dans le vocabulaire.

A. Ernout.

Sir F. Adcock, *Caesar as a Man of Letters*. Cambridge, The University Press, 1956 ; in-8°, X-115 p. Prix : 10 sh. 6.

Le livre de Sir F. Adcock, « Professor Emeritus of Ancient History in the University of Cambridge », est écrit pour venger de l'injuste dédain dans lequel il est tenu généralement, le talent littéraire de César. Je me souviens qu'ayant un jour chargé un professeur assistant d'expliquer le livre VII de la *Guerre des Gaules* aux étudiants, l'intéressé me dit en substance : « Tant mieux ; c'est un texte facile, il n'y a presque aucune remarque à faire sur la langue et le style. » Il interprétait à sa façon le jugement de Cicéron : *nudi sunt, recti et uenusti* (*Brutus*, 75, 262). Il semble qu'en Angleterre règne le même préjugé : comme César est expliqué par les débutants, il est considéré comme un auteur « élémentaire » et, à l'Université, on juge inutile de le lire, comme *not « literary » enough*. Il est instructif que ce soit un professeur d'histoire qui ait résolu de mettre en relief la valeur

littéraire des *Commentaires* : sans doute était-il plus qualifié pour apprécier l'esprit dans lequel ils ont été écrits ; il faut les juger en technicien. Le livre de Sir Adcock se compose de six chapitres : **1**. The Literary Form, p. 6 ; **2**. The Purpose and Content of Caesar's *Commentaries*, p. 19 ; **3**. The « Military Man », p. 50 ; **4**. Style and Personality, p. 63 ; **5**. Certain Problems, p. 77 ; **6**. The Caesarian Corpus, p. 101. Tout ceci, présenté sans appareil d'érudition, est écrit dans un anglais simple et élégant, à l'instar du sujet lui-même, et devrait amener beaucoup d'Anglais à réviser leur jugement sur César « man of letters[1] ».

A. Ernout.

Caesar, *Alexandrian, Spanish and African Wars*, transl. by A. G. Way. London, Wil. Heinemann Ltd, et Cambridge, Mass., Harvard Univ. Press, MCMLV ; in-12, xiv-426 p. et 6 cartes. Prix : 15 sh. ou $ 3,10.

Avec ce volume se trouve achevée dans la Collection Loeb l'édition de César, dont les précédents volumes, *Civil War* et *Gallic War*, étaient dus respectivement à MM. A. G. Peskett et H. J. Edwards. M. A. G. Way, M. A., « lecturer in classics at Birkbeck College, University of London », s'est tiré avec honneur d'une tâche difficile. Le texte latin, établi dans un esprit généralement conservateur, n'est modifié que dans les passages, du reste assez rares, où la tradition manuscrite ne donne pas un sens plausible, et, dans ce cas, le lecteur en est averti par une brève note critique ; ceci se présente surtout dans le *De bello Hispaniensi*, dont le texte est fort maltraité : « the language is generally ungrammatical and often unintelligible » (Rice Holmes). Les notes explicatives sont aussi très rares et très concises, mais elles fournissent l'essentiel, comme les introductions de caractère historique qui précèdent chaque livre. Du reste, des problèmes plus délicats sont traités dans des *Appendices* : A. *The operations near Uzitta* (African War 37-66) ; B. *Caesar's Withdrawal from Corduba* (Spanish War 6) ; C. *The behaviour of the Ateguan envoys on their return to the town* (Sp. W. 18) ; D. *The events at Ursao* (Sp. W. 22). Des index particuliers pour chaque guerre, un index général et six cartes ou plans de villes complètent heureusement cette édition.

A. Ernout.

Grammaticae Romanae Fragmenta *aetatis Caesareae*, coll. recens. Antonius Mazzarino, vol. I. Augustae Taurinorum, in aed. Loescheri, MCMLV ; in-8°, 423 p.

Ce volume fait suite à celui qu'a publié sous le même titre H. Funaioli, à Leipzig, chez Teubner[2], en 1907. Le recueil de Funaioli, dédié à Franc. Buecheler, comprenait tous les fragments grammaticaux de l'époque républicaine et ceux du principat d'Auguste. Fait avec tout le soin que l'on pouvait attendre d'un des meilleurs disciples de Buecheler, il a rendu d'éminents services à tous les historiens de la langue latine, qui ont pu suivre, grâce à lui, la naissance et les progrès de la grammaire à Rome ; pour n'en citer qu'un exemple, il est très utile de trouver groupés, p. 179-371, tous les fragments varroniens. Après une interruption de quarante ans, un disciple de M. Funaioli lui-même, auquel il a dédié son ouvrage, M. Ant. Mazzarino, a repris la publication et nous donne aujourd'hui un

1. P. 108, lire : *Maréchal*.
2. 1 vol. de xxx-614 p., dont 34 p. d'*Indices*.

premier tome comprenant les fragments des grammairiens de l'époque de Tibère, an. 767/4-790/37, p. 3-52 ; de Claude, an. 794/41-807/54, p. 55-118 ; de Néron, an. 807/54-821/68, p. 121-381. Le volume se termine par des *Addenda* au recueil de Funaioli, p. 385-401, et des *Indices*, p. 405-423, divisés en neuf parties : I. Grammatici externi ; II. Scriptores ; III. Librorum inscriptiones ; IV. Res ad methodicen pertinentes ; V. Res ad historicen pertinentes ; VI. Veriloquia Verborumque enodationes ; VII. Differentiae sermonum ; VIII. Nomina propria ; IX. Memorabilia.

Les principaux auteurs dont les fragments sont ici rassemblés sont : Tiberius Claudius Caesar, l'empereur Claude, dont l'activité philologique ne fut pas négligeable ; Q. Remmius Palaemon ; Claudius Didymus ; Caesius Bassus ; Q. Asconius Pedianus ; L. Annaeus Cornutus ; C. Plinius Secundus, c'est-à-dire Pline l'Ancien, qui occupe les p. 214-331. Si la plupart de ces noms sont familiers aux philologues, les œuvres sont moins connues, et M. Mazzarino leur rend un grand service en en faisant connaître les restes. L'édition, faite exactement sur le modèle de celle de Funaioli, est, comme elle, excellente et ne mérite que des éloges. M. Mazzarino nous promet trois autres volumes : le premier, qui, dit-il, paraîtra bientôt, nous conduira jusqu'à Sulpice Apollinaire ; le second, jusqu'à la fin du IIIe siècle ; le troisième comprendra les fragments des grammairiens des IVe et Ve siècles. Grâce à lui, à Funaioli, à Barwick se trouvera complété l'*opus maius* de Keil. Il faut leur savoir gré d'avoir entrepris cette tâche ingrate, mais utile.

A. Ernout.

Virgile, *Géorgiques* ; texte établi et traduit par E. de Saint-Denis. Paris, Les Belles-Lettres, 1956 ; in-8°, xliii-126 p.

Après les *Bucoliques*, M. de Saint-Denis nous donne une nouvelle édition destinée à remplacer celle qu'avait donnée H. Goelzer. Les changements apportés sont importants. Le livre a bénéficié des nombreux travaux concernant Virgile et son poème qui ont paru dans ces dernières années, et, si l'édition ne comporte pas de bibliographie systématique, l'examen des notes et de l'Introduction montre que M. de Saint-Denis n'a omis de donner aucun des éclaircissements que peut demander un lecteur studieux : il connaît fort bien, notamment, la littérature agronomique, tant ancienne que moderne, et il sait mettre à contribution aussi bien Aratos, Varron et Columelle que R. Billiard ou P. d'Hérouville. Pour la commodité du lecteur, il a renoncé aux longues notices qui précèdent chacun des quatre livres dans l'édition de Goelzer, et il a préféré le système des « notes précises accrochées au texte » et réunies à la fin du volume. Ces notes sont extraites d'un commentaire plus abondant que l'auteur a rédigé et que l'on souhaite voir publié un jour, *si qua fata sinunt*.

Il n'est pas facile de trouver du nouveau sur le texte de Virgile. Reprenant le travail déjà amorcé par ses devanciers, notamment par P. Lejay, M. de Saint-Denis a vu plusieurs manuscrits plus récents que les manuscrits en capitale, le Gudianus, les trois Bernenses, tous quatre du IXe siècle, le Minorangiensis (XIIe siècle), le Pragensis (XIe siècle). Cette exploration s'est révélée infructueuse ; le texte de Virgile se fonde essentiellement sur les manuscrits en capitale et sur le témoignage des commentateurs anciens, Servius (les deux), Donat, Philargyrius, les Scholia Bernensia. Il s'en faut, du reste, qu'ils soient toujours d'accord, et leurs divergences portent non seulement sur l'orthographe, mais aussi sur le sens. Pour en donner un exemple, dans le célèbre passage du livre III, v. 219-

241, où Virgile nous décrit le combat des taureaux, je relève les variantes suivantes :

V. 219 Sila M^1 Asper *Schol. Bern.* : silua *AMPRγbc*, *utrumque agnoscit Seruius* || 221 lauit *MPRγc* Philarg. *Schol. Bern.* : lauat M^2b || 223 reboant *PR* Serv. : resonant *M* || longus M^2 Macrob. : longius *M* magnus *PRγbc* || 230 pernix *codd.* Serv. (« pernix *perseuerans* a *pernitendo tractum est* ») Nonius *Schol. Bern.* : pernox *Schol. Iuuenalia* (VIII, 10) || 235 post *PRabc* : ast *M* || refectae *MP* ; receptae $R\gamma^2b^2c$ || 236 oblitum *PR* Serv. : oblicum *M* || 237 uti *PR* ; ut in *M*. Serv. || medio *MPR* Serv. : primo M^2 || subiectat *P* : subuectat *MR*.

M. de Saint-Denis n'a pas, autant qu'il m'a semblé, introduit ou proposé de conjectures nouvelles ; il a fait un choix judicieux entre les variantes que lui proposait la tradition, et généralement on ne peut que le suivre. Toutefois, dans le passage que je viens d'évoquer, je suis tenté de préférer, avec Lejay et Goelzer, la leçon *pernox* à *pernix* (qu'adopte aussi Sabbadini), variante qui me paraît reposer sur une fausse étymologie des grammairiens : *pernix a pernitendo*, alors que *pernix*, dérivé de *perna*, n'a d'autre sens que « rapide, vite[1] ». L'adoption de *pernix*, avec son véritable sens, amène M. de Saint-Denis à traduire *inter | dura iacet pernix instrato saxa cubili* par : « il repose son corps agile parmi des rochers durs, sans litière » ; mais que vient faire la notion d'agilité dans le récit? Et, du reste, *iacet pernix* ne forme-t-il pas un groupe dont les termes sont contradictoires?

La traduction de M. de Saint-Denis est d'une remarquable, presque littérale, exactitude. Elle rendra service aux lecteurs qui ne se contentent pas d'une élégante approximation ; d'autres lui reprocheront une certaine lourdeur. Éternel conflit entre deux méthodes, dont la récente controverse entre les traducteurs de Shakespeare vient de nous donner un nouvel aspect. A vrai dire, on ne traduit pas les poètes ; la traduction ne peut jamais servir qu'à faciliter la lecture du texte original.

A. Ernout.

D. R. Shackleton-Bailey, *Propertiana*. Cambridge, at the University Press, 1956 ; in-8°, xii-326 p. Prix : 35 sh.

Décidément, Properce est à la mode. On examine à la loupe les manuscrits, même les plus récents et les plus altérés, dans l'espoir — du reste illusoire — d'en tirer quelque lumière sur l'histoire du texte avant l'apparition de notre plus ancien témoin et de retrouver par là quelque bonne et authentique leçon. On multiplie les éditions : le livre I de Enk, avec un commentaire abondant ; les éditions critiques de E. A. Barber (Oxford, 1953) et M. Schuster (Leipzig, 1954, édition que M. Shackleton-Bailey ne paraît pas avoir connue). L'ouvrage de ce dernier n'est ni une édition critique, ni un commentaire, mais tient à la fois de l'une et de l'autre. L'auteur, qu'un long commerce avec Properce a familiarisé avec les difficultés qu'offre le texte du poète et persuadé que l'étude de la tradition manuscrite ne peut plus apporter de ressources nouvelles pour leur explication, a

1. E. Benoist a reproduit l'erreur de Servius et Philargyrius : « Il faut d'abord établir que *pernix*, au lieu de *pernox*, est la leçon des meilleurs manuscrits : le *Mediceus*, le *Romanus* et le *Palatinus* ; c'est celle qu'admet Servius et que préfère Philargyrius. *Pernix* doit être pris dans son sens primitif ; *perseverans, a pernitendo*, infatigable, sans repos, sans cesse, sans relâche. » Mais où a-t-il pris le « sens primitif » de *pernix*?

fondé son examen, d'une part, sur le texte, tel qu'il est communément établi, et, d'autre part, sur les corrections et les interprétations auxquelles il a donné lieu. Il a donc extrait des quatre livres des *Élégies* les passages dont la lecture ou l'explication ont été le plus controversées ; parmi les différentes solutions proposées avant lui, il a choisi celles qui lui ont paru les plus dignes d'être mentionnées ; il les a passées au crible d'une critique minutieuse, soit pour en revenir au texte des manuscrits, soit pour soutenir une conjecture plausible, soit, enfin, pour conclure par un *non liquet*. Cette sélection ne va pas sans quelque arbitraire : plus d'un lecteur s'étonnera de ne trouver trace, dans ces *Propertiana*, de passages obscurs et incertains, sur lesquels on eût aimé connaître l'avis de l'auteur ; pour n'en citer qu'un exemple, il ne dit rien du dernier vers de l'élégie dite de Cornélie (l. IV, 11, 102) : lit-il *aquis* ou *auis*? D'autre part, il exhume un certain nombre de conjectures aujourd'hui abandonnées, qui ne méritaient peut-être pas tant d'honneur, et en omet d'autres, qui n'étaient peut-être pas plus méprisables. Pourquoi, à propos du vers 5 de la première élégie du livre II :

siue illam Cois fulgentem incedere cogis,

signaler dans l'apparat : [5 illam] iuuat *Housman* croceis... Cois *Palmer* : uideo... Cois *Leo* cogis] togis *D1 V1* : uidi ς noui *Huschke* : cerno *Leo* : coccis *Lachmann*, tout en notant que « None of the corrections inspire conviction » et omettre le *iuuit* que Barber dans son apparat propose de substituer à *cogis*, et qui n'est ni meilleur ni pire que les autres?

Admirateur, et sans doute disciple de A. E. Housman, auquel il a dédié son livre « uilia tura damus », M. Shackleton-Bailey ne craint pas plus que son prédécesseur à Cambridge les hypothèses hardies.

Ainsi, 2, 1, 47 :

omnes humanos sanat medicina dolores :
solus amor morbi non amat artificem,

où, dans le second vers, beaucoup d'éditeurs se contentent de substituer à *amat*, leçon des meilleurs manuscrits, la variante *habet* du Florilège ; M. Shackleton-Bailey va plus loin : il conteste que l'expression *morbi... artificem* puisse signifier « l'homme habile à guérir la maladie, l'expert en maladie », c'est-à-dire « le médecin », et n'y voit d'autre sens possible que « which would naturally mean one skilled in producing disease rather than in curing it » ; aussi propose-t-il de garder *amat* et de substituer *auxilium* à *artificem*, lisant :

solus amor morbi non amat auxilium,

« only love rejects all remedy for its disease ». La conjecture est osée et la justification qu'en donne l'auteur, « Reminiscent copyists are a familiar source of trouble », me paraît faible.

Je ne sais si le lecteur se laissera convaincre par tous les arguments que M. Shackleton-Bailey présente à l'appui de ses interprétations et si on ne lui trouvera pas un esprit « hypercritique ». Ce qu'on ne peut lui dénier, c'est la connaissance profonde de Properce et le sens aigu des difficultés que présente sa lecture. On admirera aussi chez lui l'abondance des rapprochements qu'il accumule pour défendre le texte qu'il préfère, et dont certains font honneur à son ingéniosité comme à son érudition. A propos de 4, 7, 19 :

saepe Venus triuio commissa est ; pectore mixto
fecerunt tepidas pallia nostra uias,

après avoir signalé que Housman, Butler et d'autres préféraient la conjecture *proelia* à la leçon *pallia* de NV^2, il invoque un passage de Naevius ap. Gell. 7, 8, 5 : *eum suus pater cum pallio ab amica abduxit suo*, pour soutenir que *pallia* « is perfectly satisfactory ».

Du reste, pour ne pas priver le lecteur du fruit de ses recherches, il a publié dans un *Appendix*, p. 268-316, une liste des rapprochements, réminiscences, passages parallèles destinée à compléter les listes *of Propertian « echoes »* publiées par Hosius dans la préface de sa troisième édition, par Enk dans son édition du livre I et par lui-même dans *Mnemosyne* : on peut ajouter maintenant par M. Schuster, qu'il serait intéressant de confronter avec M. Shackleton-Bailey. Il apparaît que la banalité de beaucoup de ces rapprochements en affaiblit singulièrement la valeur : il est tout naturel que des écrivains de même langue, ayant à exprimer les mêmes idées, soient amenés à se servir des mêmes expressions ; et, dans ce « stock », augmenté encore d'Addenda, il y a à prendre et à laisser.

Tel qu'il est, ce commentaire, s'il laisse parfois sceptique, ne laisse pas indifférent. Tous les philologues qui s'intéressent à Properce devront le lire et le méditer : comme le fameux Juvénal de Housman, il est écrit « editorum in usum ».

A. Ernout.

Attilio di Lorenzi, *Fedro*. Firenze, La nuova Italia, 1955 ; in-8°, iv-216 p.

Comme c'est le cas de beaucoup d'écrivains latins, ce que nous savons de Phèdre est très peu de chose, et c'est le plus souvent par la lecture de ses fables que nous parvenons à entrevoir quelques traits de sa personne et quelques événements de sa vie. Cette pénurie de documents n'a pas découragé M. Attilio di Lorenzi, qui nous donne dans ce livre une nouvelle preuve de son audacieuse ingéniosité. Les conclusions de son étude sur la vie du poète, qu'on trouvera résumées dans le chapitre intitulé *Biografia essenziale*, p. 181-186, ne diffèrent pas beaucoup du jugement porté sur Phèdre par L. Havet, dans l'excellente édition scolaire qu'il a publiée chez Hachette (3e tirage, 1902) et que M. di Lorenzi n'a pas connue, me semble-t-il. De la préface de L. Havet, où chaque mot est pesé, où tout est à lire, je détache ces lignes, en regrettant de ne pouvoir tout citer : « ... Phèdre n'a rien d'un *bonhomme* (i. e. La Fontaine). C'est un génie irritable et fier. Il a souffert pour n'avoir pas su étouffer sa pensée, et par là il attire le respect ; mais il lui manque la séduction d'une amabilité douce. Il attribue à la fable la vertu de provoquer le rire (1, 3), mais ses propres fables ne sont pas même souriantes... C'est un homme passionné. Son cœur se gonfle aisément d'indignation ou de rancune ; il sait à quel coupable ou à quel ennemi il en veut, et il cherche à faire passer dans l'âme d'autrui la contagion de sa colère sourde... Il laisse au lecteur moderne, dans son œuvre entière, la double impression d'un talent supérieur et d'un caractère chagrin, mais élevé » (*Notice sur Phèdre*, p. vii-xi, *passim*).

A. Ernout.

Gli epigrammi *attribuiti a* L. A. Seneca. Introd., testo crit., comm. di Carlo Prato. Adriatica editrice, 1955 ; in-8°, xxx-121 p.

Plus prudent que sa compatriote, Mme Lucia Peyrani, auteur d'une étude sur *Gli Epigrammi di Seneca* dont j'ai rendu compte dans la *Revue de Philologie* (année 1939, p. 271), M. Prato n'a pas repris le problème de l'authenticité de ces petits poèmes, problème qui restera toujours insoluble, comme l'a démontré

M. Bardon dans un bon article de la *Revue des Études latines* (année 1939, p. 63-90). L'auteur a voulu sortir ces épigrammes de l'oubli ou du mépris, injustes à son avis, dont elles sont victimes, nous convaincre qu'elles ne sont pas « privées de qualités artistiques » et qu'on peut y reconnaître « le timbre d'une voix de poète authentique » ; enfin, le texte qu'il publie doit représenter un progrès sur celui de l'*Anthologia Latina* de Bücheler-Riese. Imitations, réminiscences, rencontres et parallèles tant dans la forme que dans le fond abondent dans ces textes, où la personnalité de l'auteur ne se laisse pas facilement percevoir : en tout cas, elles témoignent d'une certaine virtuosité et de beaucoup de mémoire. L'influence d'Ovide y est dominante, comme le prouvent les rapprochements indiqués par M. Prato et qui forment l'essentiel de son commentaire. Dans un appendice, il signale les passages où son texte diffère du texte de Riese ; on y trouve quelques conjectures personnelles : 64, 4, *affractis* me paraît indéfendable ; le préverbe *ad-* a dans Stace (*Theb.* 5, 150 ; 10, 47 ; *Silv.* 1, 56) un sens local précis qui ne saurait convenir ici ; je renvoie à l'article du *Thesaurus*. Trop de fautes d'impression déparent ce travail consciencieux, mais sans grande portée.

A. Ernout.

Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, livre IX. Texte établi, traduit et commenté par E. de Saint-Denis. Paris, Les Belles-Lettres, 1955 ; in-8°, 160 p. en partie doubles.

L'édition de l'*Histoire naturelle* de Pline vient de s'enrichir d'un nouveau livre. Comme ce livre IX traite des animaux marins, on ne pouvait le confier à un spécialiste plus compétent que M. E. de Saint-Denis. Personne ne connaît mieux que lui les choses de la mer, et il en a une expérience non seulement livresque, mais pratique, étant lui-même grand marin et pêcheur. Grâce à cette double connaissance, il a pu déterminer, avec plus d'exactitude qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui, le sens de certains noms de poissons ou de mollusques, et même substituer à une leçon traditionnelle, mais erronée, une leçon meilleure : ainsi § 102, où il a corrigé en *squatus* le *squalus* fautif des manuscrits. Le texte a été revu sur une collation minutieuse des manuscrits, notamment de *D*, que Mayhoff a trop négligé. Quant à la traduction et au commentaire, ils donnent toute satisfaction. M. de Saint-Denis prépare l'édition du livre X, qui traite des oiseaux : nul doute qu'il ne soit aussi bien accueilli que celui-ci.

A. Ernout.

R. Ten Kate, *Quomodo heroes in Statii Thebaide describantur quaeritur*. Groningue, J. B. Wolters, 1955 ; in-8°, 121 p.

Infatigablement, notre savant confrère M. P. J. Enk s'efforce de tirer de l'oubli l'œuvre épique de Stace. Déjà, sous sa direction, deux de ses élèves ont présenté comme thèses de doctorat des éditions commentées des livres I et II de la *Thébaïde* (cf. *Rev. de Philologie*, année 1936, p. 290, et année 1955, p. 124, les comptes rendus des thèses de MM. H. Heuvel et H. M. Mulder) ; cette fois, c'est une étude des caractères des héros du poème que présente, en un latin correct, M. R. Ten Kate. L'auteur prend les personnages les uns après les autres et, comparant Stace avec les autres écrivains, poètes ou prosateurs, grecs ou latins, chez lesquels ils figurent, il s'efforce d'en fixer les traits et, par là, de mettre en lumière l'originalité de Stace. L'étude est consciencieuse, mais reste scolaire ; impression qui est renforcée par la lecture des premiers chapitres : I. *Praefatio*, qui contient

une biographie de Stace ; II. *De aestimatione Thebaidos*, où sont rapportés les divers jugements portés sur son œuvre ; III. *De argumento Thebaidos*, qui rappelle la légende et ses sources.

A. Ernout.

Rutilius Claudius Namatianus, *De reditu suo.* Commento filologico-semantico, a cura di Emilio Merone. Napoli, Armanni, MCMLV ; in-8°, 185 p. Prix : 900 l.

Le texte du poème de Rutilius et la plupart des éléments du commentaire ont été fournis par M. Em. Merone par l'édition de Rudolf Helm, que j'ai signalée autrefois dans la *Revue de Philologie* (t. VIII, 1934, p. 401). Mais, alors que l'éditeur allemand s'est contenté de noter brièvement les imitations, réminiscences, rencontres d'expressions et passages parallèles dont fourmille le *De reditu suo*, en les indiquant vers par vers, M. Merone préfère, en général, procéder par groupes sémantiques d'étendue variable (par exemple, v. 1-8, 83-88, 125-128, 321-324, 325-330, 331-336, 337-348). Son dessein est, en effet, non pas tant de signaler tout ce que doit Rutilius à ses devanciers que de montrer l'usage qu'il a fait de ce matériel abondant et dégager son originalité « nei cui confronti Rutilio conserva quasi sempre dignità ed autonomia artistica » (p. 15). Chaque groupe, chaque vers sont ainsi l'objet et l'occasion d'une dissertation explicative et d'un commentaire esthétique. M. Merone fait preuve d'une grande subtilité dans ses analyses et d'une certaine complaisance pour son poète, qui ne va pas sans longueurs ; on aurait aimé le voir porter autrement que dans sa brève préface un jugement d'ensemble plus étoffé sur le poème, son intérêt historique et sa valeur documentaire. Pas plus que R. Helm, M. Merone ne cite dans sa bibliographie les deux importants articles de MM. Carcopino et de Labriolle parus dans la *Revue des Études latines* en 1928, qu'il ne semble pas avoir connus[1].

A. Ernout.

Francesco Corsaro, *Elpidio Rustico.* Centro di Studi cristiani « Paolo Ubaldi », Univ. di Catania, 1955 ; in-8°, 188 p. Prix : 1.500 l.

Spero si vorrà essare indulgenti verso di noi, che lavoriamo tra difficoltà d'ogni genere, sorretti solo dalla fede verso la cultura e la tradizione, écrit M. Emanuele Rapisarda dans l'*Introduzione* qui figure en tête de l'étude de M. Corsaro. N'accablons donc pas l'auteur sous le poids de nos critiques. Il a traité avec application une matière ingrate : ni la personne, mal connue, d'Helpidius Rusticus, ni les deux poèmes qui lui sont attribués, les *Tristichа* et le *Carmen de Christi Iesu beneficiis*, n'offraient un sujet d'études digne d'un grand intérêt ; et l'essentiel sur l'auteur et son œuvre a été dit par M. Schanz dans sa *Geschichte der römischen Literatur*, t. IV, 2, § 1160. M. Corsaro est sans doute un de ces *giovani allievi* dont parle M. Rapisarda ; il serait cruel de lui reprocher son inexpérience et les insuffisances de son étude et de son commentaire[2].

A. Ernout.

1. Dans la bibliographie, p. 7, sous Collombet, l. 2, lire *Gaules*, non *Galles* ; p. 9, l. 2, lire *Préchac*, non *Prêchach*.

2. *Trist.* 2, 3 :

hic dote repleta
Spiritus, hac quod fit flagrans, saluatur honore.

Spiritus, génitif, « ripiena dei doni dello Spirito Santo », est ici scandé, si le texte est

Aurelii AVGVSTINI, *Contra Academicos, De beata uita, necnon de ordine libri*, rec. Wilhelmus M. Green. Utrecht, Spectrum 1956 ; in-8°, 148 p.

Cette édition de trois traités de saint Augustin forme le second volume de la collection *Stromata patristica et mediaeualia*, que dirigent M^lle Christ. Mohrmann et M. Joh. Quasten : le premier était un choix de *Sermons* du même saint, publié par D. G. Lambot, dont j'ai rendu compte dans la *Revue de Philologie* (année 1952, p. 142). La préface de l'éditeur, M. Green, professeur à l'Université de Californie, expose brièvement les conditions dans lesquelles Augustin a composé ces trois dialogues « cicéroniens » et donne, en outre, quelques indications sur les manuscrits, à la suite de Knöll, l'éditeur du *Corpus* de Vienne, au travail duquel il reste peu à ajouter : « Aliquid tamen novi me adlaturum spero, nam studiosi nostrae aetatis nos accuratius de scriptura codicum docuerunt, et auxilio imaginum lucis ope factarum multa de cognatione inter se codicum reperiri possunt. » Voilà qui est bien vague, et l'on aimerait savoir plus précisément la part de nouveauté qu'apporte cette édition. M. Green nous apprend pourtant qu'il a collationné deux manuscrits récents, le Parisinus 16725 et le Bostoniensis 09.331, qui ne semblent pas lui avoir été d'un grand profit. Vient ensuite le texte, accompagné de l'indication des citations, parallèles, réminiscences, etc., de quelques renvois à des auteurs modernes, tels que P. Courcelle, P. Henry (e. g., p. 77), et d'un apparat critique réduit, dont certaines variantes graphiques auraient pu être bannies sans dommage[1]. Ni bibliographie, ni index, ni notice en tête de chacun des traités ; pourtant, le titre porte bien : « libri quos ad fidem codicum recensuit, prolegomenis notisque instruxit W. H. G. ». Les lecteurs seront peut-être déconcertés de voir que le manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal signalé dans la Préface, p. 9, sous le nom de *codex Parisinus bibl. Armentarii* 354 *s. XII scriptus*, devient dans l'apparat du *De uita Beata* : *Arsenal* 354 (e. g. p. 81), comme le *Bostoniensis* : *Boston* 09.331 (ces manuscrits, du reste, ne figurent pas dans la liste des manuscrits *notae codicum* du *De uita beata*, non plus que la *Parisinus* 16725 dans celle du *Contra Academicos*). Mieux eût valu unifier la nomenclature.

A. Ernout.

Georg Nicolaus Knauer, *Psalmenzitate in Augustins Konfessionen*. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1955 ; in-8°, 215 p. Prix : 22 M.

Comme le fera plus tard notre Bossuet, saint Augustin aime à nourrir son récit, à soutenir ses affirmations d'une citation biblique : dans ses *Confessions*, c'est surtout dans les *Psaumes* qu'il puise — ce qui ne doit pas étonner, étant donné le caractère « lyrique » des *Confessions*. Ces citations, comment se présentent-elles? A quel texte des *Psaumes* sont-elles empruntées? A quel propos et dans quelles circonstances s'insèrent-elles dans le texte? Comment s'y adaptent-elles? C'est à cette triple enquête que s'est livré M. Knauer dans un livre *doctus*, dirait Catulle, *et laboriosus*. L'auteur l'a présenté d'abord comme dissertation inaugurale en 1952, mais depuis il n'a cessé de l'enrichir grâce à des recherches menées à Munich,

correct, avec un *ũ* final, comme le nominatif. M. Corsaro n'en dit rien. Pourtant, au v. 126 du *Carmen*, le poète emploie correctement la forme *monitus* d'accusatif pluriel avec un *ũ*.

1. Par exemple, p. 111, 19 coniunx : coniux HP^1K ; p. 140, 6 rhetoricam : retoricam *P* rethoricam *ceu*. P. 116, l. 16, je doute qu'il soit légitime de substituer *condicione* à la leçon *conditione* de AMP^1m (= ed. Maurinorum) *k* (= Knöll) ; v. Ernout, *Condicio* et *conditio*, *Rev. Philol.*, XXIII, 1949, p. 107 et suiv.

où il a pu disposer de l'immense matériel du *Thesaurus*, à Beuron, où les Pères de l'abbaye lui ont ouvert les documents qu'ils ont réunis pour la publication de l'*Itala*, à Oxford et ailleurs encore. A ces recherches sur le texte même s'est ajoutée la consultation d'un nombre imposant d'ouvrages de noute nature, signalés dans l' « ausgewählte Bibliographie » (p. 9-17), où apparaît la conscience apportée par l'auteur à se documenter. Il y a là, évidemment, des matériaux précieux que pourront utiliser les futurs éditeurs des *Confessions*, et dès maintenant l'édition de Skutella (Leipzig, Teubner, 1934) se révèle incomplète et insuffisante. Mais je me demande si, en dehors des « spécialistes de saint Augustin », beaucoup de lecteurs auront le courage d'aborder cet ouvrage d'une érudition austère et d'un aspect extérieur peu engageant, et j'en dirais volontiers ce qu'Ovide disait d'un tout autre sujet : *materiam superabat opus*[1].

A. Ernout.

L. Th. A. Lorié, S. J., *Spiritual Terminology in the Latin Translations of the Vita Antonii*. Nimègue, Dekker et van de Vegt, MCMLV ; in-8°, xv-180 p. Prix : Fl. 8,90.

Publié dans la collection *Latinitas Christianorum Primaeua*, dont il forme le onzième fascicule, ce livre, où se reflète l'enseignement de Mlle Christ. Mohrmann, a pour objet l'étude comparative de la « terminologie spirituelle » dans les traductions latines de la Vie grecque de saint Antoine par saint Athanase. Nous en possédons, en effet, deux versions : l'une — la plus connue — celle d'Évagrius, qui s'attache plus au sens qu'à l'exactitude littérale ; l'autre, publiée en 1939 par M. G. Garitte[2], qui suit le texte grec avec « un respect superstitieux du mot à mot », ce qui l'a amené à « rédiger un texte d'un barbarisme invraisemblable » (Garitte, p. 3). Il n'était donc pas sans intérêt de confronter ces deux textes et de signaler les ressemblances ou les différences qu'ils présentent dans le vocabulaire, « with reference to fourth and fifth century monastic literature ». Après un chapitre fort bref et superficiel[3] sur l'*early christian latin in* (*V*), c'est-à-dire le manuscrit du Vatican, l'auteur a fixé ses recherches sur un certain nombre de termes concernant la vie monastique : c'est ainsi qu'il a confronté les emplois dans *E* (Evagrius) et *V* des termes *monachus* et *frater* ; *monasterium*, *eremus et desertum*, les différents équivalents de ἄσκησις et les divers sens attachés à ce terme, *acedia*, ἔκστασις, et les « mystic phenomena ». Ce qui a intéressé M. Lorié, c'est moins le côté « linguistique » de ce vocabulaire que ce qu'il reflète de la mentalité monastique, où il voit « a reinvigoration and enrichment of christian life and christian culture », et des différences qu'il laisse entrevoir entre le « Western monasticism » et celui de l'Est. Le *monachus* de l'Ouest a renoncé à la solitude tout en conservant le même nom que le solitaire du désert ; et, d'après M. Lorié, si le monachisme oriental tend à devenir « unnatural and inhuman », celui de l'Ouest a quelque chose de « more complete, more human too, and it gains in sense and significance : for now he makes a sacrifice of his most precious possession : his own liberty ». Mais ce sont là des conclusions qui dépassent ma compétence.

A. Ernout.

1. *Metam.* II, 5.

2. *Un témoin important du texte de la vie de saint Antoine par saint Athanase. La version latine inédite des Archives du Chapitre de Saint-Pierre à Rome*, par Gérard Garitte, Bruxelles et Rome, 1939, in-8°, 96 p. Voir mon compte-rendu dans la *Rev. de Philol.*, année 1941, p. 193.

3. Ce qui est dit des noms abstraits, p. 15, est très incomplet et faux en partie.

Chronicon Salernitanum ed. by Ulla Westerbergh (Studia Latina Stockholmiensia III). Stockholm, Almqvist et Wiksell, 1956 ; in-8°, xxxii-262 p. Prix : 36 kr.

On sait que M. Dag Norberg, qui dirige la collection *Studia Latina Stockholmiensia*, s'intéresse surtout au latin du haut Moyen Age, et l'on ne s'étonnera pas qu'il ait confié à l'un de ses élèves le soin d'éditer cette Chronique de Salerne. Différents indices permettent de la dater, assez exactement, de la fin du x^e^ siècle, « not longer after 974 ». Œuvre d'un bénédictin, originaire lui-même de Salerne, elle est un bon spécimen du latin tel que pouvait l'écrire à cette époque un clerc de l'Italie méridionale, partagé entre le désir de rester fidèle à la tradition classique telle qu'il l'avait apprise et l'incapacité de résister aux tendances novatrices qui avaient déjà marqué si fortement le latin de Grégoire de Tours, et dont l'influence, au cours de ces quatre siècles, avait continué de s'exercer. On est frappé de trouver, en lisant ce texte, des phrases qui sont encore coulées dans le moule classique, à côté de tournures syntaxiques où les cas, les temps, les modes sont confondus : comme chez Grégoire, des réminiscences littéraires savantes se mêlent à des vulgarismes spontanés. On peut faire la même observation en ce qui concerne la phonétique et la morphologie : toutefois, il serait imprudent d'attribuer au rédacteur de la chronique lui-même toutes les graphies du manuscrit : celui-ci, le *codex Vaticanus Latinus* 5001, date de l'an 1300 environ et, pendant les trois siècles qui le séparent de l'original, des changements et des fautes de tout genre ont eu tout le temps de s'introduire. Dans le cas présent, la difficulté s'augmente du fait que le manuscrit est l'œuvre de deux scribes, dont les procédés diffèrent, l'un étant plus correct que l'autre[1]. M. Westerbergh n'ignore rien des problèmes qui se posent à l'éditeur de pareils textes, et l'on ne peut que louer, en général, les solutions qu'il a adoptées. Il reste, néanmoins, une part inévitable d'incertitude : mais, plutôt que de recourir à une uniformité arbitraire, le mieux est, dans les cas douteux, de s'en tenir à la leçon des manuscrits, en laissant au lecteur averti le soin de l'interpréter : j'ai peine, pour ma part, à considérer comme remontant à l'auteur lui-même des graphies comme *vidixet*, *inyvit* = *vidisset*, *inivit* (§ 41), *abscente* = *absente* (§§ 47, p. 48, 13 ; 62, p. 60, 24), et tant d'autres[2], et j'ai exprimé les mêmes doutes à propos du texte des *Gynaecia* de Caelius Aurelianus (voir *Rev. de Phil.*, 1956, p. 190). Le vocabulaire et la syntaxe ont mieux résisté, comme il est naturel ; j'ai relevé au passage, en syntaxe, des contaminations de constructions, comme dans cette phrase, où l'auteur a mélangé dans son esprit la proposition infinitive, d'où les accusatifs *meamque coniugem.*, etc., et la complétive introduite par *quia* : *Statim ille princeps... adiecit quia* : « ‹*Si*› *Divinitas abesset, ego meamque coniugem vestramque sororem meumque subiectum populum a Graecis captum fuisset.* »

Le texte de la Chronique de Salerne a été publié en dernier lieu par Pertz dans les *Monumenta Germaniae historica*, tome III, en 1839. Cette édition n'est pas sans de nombreux défauts, que M. Westerbergh, au cours d'une collation personnelle du *Vaticanus*, à eu l'occasion de relever, et dont il donne une liste édifiante : *a)* Misreadings, including some unnecessary corrections ; *b)* Words omitted erroneously ; *c)* Words added erroneously ; *d)* Cases of incorrect word-order (p. xiv-xviii). Aussi les philologues et les historiens seront-ils reconnaissants au

1. Voir Introduction, p. xx et xxi. Le texte a, en outre, été corrigé par différentes mains.
2. Malgré l'influence des parlers suditaliques que l'auteur invoque, après M. Rohlfs.

nouvel éditeur de leur apporter un texte expurgé de toutes ces erreurs, et qui, sans être une édition diplomatique, qui serait injustifiée ici, puisque le *Vaticanus* n'est pas le texte original, s'efforce de restituer à la Chronique son aspect véritable, ou tout au moins vraisemblable. Par une précaution supplémentaire, l'éditeur a vu aussi certaines copies du *Vaticanus* qu'il a confrontées partiellement avec le modèle : il a pu constater qu'elles n'apportaient rien de neuf, que leurs propres fautes, et qu'il ne fallait pas en tenir compte. Le texte est suivi d' « Études sur les sources littéraires et historiques et sur la langue de la Chronique » (p. 187-295), de la « Critique du texte » (p. 296-331), d'*Indices* : *Index nominum* (p. 332-350), *Index verborum rerumque* (p. 350-362), qui complète l'étude grammaticale et qui, peut-être, aurait gagné à être plus complet : je n'y ai pas trouvé, par exemple, *pro qua re* « pourquoi », qu'on lit, notamment, § 58, p. 58, 24 : *Pro qua re talia ausus es promere?* ; § 65, p. 63, 20 : *pro qua re inspido* (= *hispido*) *capite illotaque facie manes?* ; § 175, p. 177, 31 : *Sciscitavitque eam ipse clementissimus princeps, pro qua re sic acriter fleret* ; etc.

Cette édition, exécutée selon une saine méthode, fait honneur à son auteur et au maître qui l'a guidé. Même après sa mort, la bienfaisante influence d'Einar Löfstedt continue de s'exercer.

A. Ernout.

Karl Vossler, *Einführung ins Vulgärlatein*, herausg. u. bearb. von Helmut Schmeck. München, Max Hueber Verlag, 1955 ; in-8°, VI-215 p. Prix : DM. 11,80.

Ceci est un livre posthume. Karl Vossler est mort sans avoir eu le temps de rédiger définitivement et de publier cette *Introduction au latin vulgaire* qui tenait une si grande place dans sa pensée et dans son enseignement, et c'est sa veuve qui a remis à M. Helmut Schmeck le manuscrit demeuré inachevé, en le priant de le revoir et, au besoin, de le publier. M. Schmeck n'est pas un inconnu : il est l'auteur d'une édition de la *Cena Trimalchionis* qui a remplacé avantageusement celle de W. Heraeus dans *Sammlung vulgärlateinischer Texte* et d'un exposé intitulé *Probleme u. Methoden der modernen vulgärlatein. Forschung* ; il préparait lui-même une *Einführung* quand il a été saisi de la demande de Mme Vossler. Avec un désintéressement louable, il a abandonné, au moins provisoirement, son travail pour reprendre l'œuvre de Vossler. Celle-ci se présentait sous la forme d'un cours destiné à être entendu plutôt que lu ; en outre, elle n'était plus au courant des travaux parus depuis une vingtaine d'années. La tâche de M. Schmeck a été double : transformer en « lesbar » ce qui était surtout « hörbar » ; rajeunir l'exposé et mettre à jour la bibliographie. Tâche à la fois ingrate et délicate, dont il s'est tiré à son honneur. Grâce à lui, les philologues allemands, latinistes et romanistes, possèdent cette *Einführung ins Vulgärlatein*, qui leur manquait jusqu'à présent, au moins pour le « latin vulgaire » tel que l'entendait Karl Vossler.

A. Ernout.

Felix Staehelin, *Reden und Vorträge*. Basel, Benno Schwab u. Co. Verlag, 1955 ; in-8°, 328 p.

Pour célébrer la mémoire de Felix Staehelin, M. Wilhelm Abt a réuni dans ce volume tous les discours et conférences que l'auteur de *La Suisse à l'époque romaine* (voir *Rev. de Phil.*, 1928, p. 301, et 1949, p. 193) a prononcés au cours de sa longue carrière. Un tel recueil ne peut guère s'analyser, encore moins se résu-

mer. Mais les philologues et les historiens de l'Antiquité auront profit à lire des études comme : *Antisemitismus im Altertum*, p. 43 ; *Probleme der Israelitischen Geschichte*, p. 69 ; *Israel in Ägypten nach neugefundenen Urkunden*, p. 91 ; *Neues über Phidias*, p. 110 ; *Die Philister*, p. 121 ; *Kaiser Claudius*, p. 147 ; *Die vorrömische Schweiz im Lichte geschichtlicher Zeugnisse und sprachlicher Tatsachen*, p. 183 ; *Constantin der Grosse u. das Christentum*, p. 215 ; *Kaiser Augustus*, p. 248 et 268 ; *Völker u. Völkerwanderungen im alten Orient*, p. 277. Ce livre s'adresse à un public plus large que les amis, collègues et élèves de Felix Staehelin, dont la personne se trouve grandie.

A. Ernout.

Chevalier Philippe de Schaetzen, *Index des terminaisons de marques de potiers gallo-romains sur terra sigillata* (Collection Latomus, XXIV). Bruxelles, Latomus, 1956.

Conservateur du Musée provincial gallo-romain de Tongres et possesseur lui-même d'une importante collection de poteries — ou de fragments de poteries — portant des marques de fabrique, M. de Schaetzen a eu l'idée de dresser l'index de tous les noms de potiers qu'il a pu déchiffrer, en les classant d'après leur finale, comme dans les *Laterculi* de Gradenwitz : les formes sont données telles qu'elles figurent sur les vases, abrégées, ou à un cas autre que le nominatif, mais l'auteur a pris soin d'indiquer en face de chaque nom la forme latine correspondante. L'auteur, dans son Avant-propos, rend justement hommage au travail de son prédécesseur, M. Felix Oswald, qui, en 1931, a publié un *Index of Potters Stamps on Terra Sigillata « Samian Ware »*. Cet index, tiré seulement à 275 exemplaires, est aujourd'hui épuisé et à peu près introuvable. Celui de M. de Schaetzen, qui le remplace, sera bien accueilli des archéologues, et aussi des linguistes qui étudient l'onomastique gallo-romaine.

A. Ernout.

Marcel Cohen, *Cinquante années de recherches*. Paris, Imprimerie nationale et Librairie Klincksieck, 1955 ; in-8°, xv-387 p.

Pour célébrer le soixante-dixième anniversaire de sa naissance, les amis de Marcel Cohen lui ont offert ce volume, qui, outre une bibliographie complète des travaux de ce savant, contient des études caractéristiques de sa multiple activité en linguistique, ethnographie, sociologie, pédagogie. M. Marcel Cohen n'est pas seulement le maître des études chamito-sémitiques, c'est un linguiste au sens large, qui s'intéresse aussi bien à l'étude de la naissance du langage chez l'enfant qu'à l'histoire de l'écriture ou à l'évolution de la langue française ; et il n'a pas séparé l'étude de la langue éthiopienne de celle des institutions juridiques et sociales en Abyssinie. Le chapitre intitulé *Méthodes linguistiques* mérite d'être lu et étudié non seulement par les linguistes, mais aussi par les philologues qui réfléchissent sur la structure du langage et son évolution ; les pages sur les rapports entre la langue et l'écriture les porteront à réfléchir.

A. Ernout.

Marcel Cohen, *Français élémentaire? Non.* Éditions sociales ; in-8°, 116 p. Prix : 180 fr.

Bien que le sujet traité dans ce petit livre sorte du cadre de la *Revue de Philo-*

logie, je tiens à le signaler à ses lecteurs, car il ne concerne pas seulement l'apprentissage du français élémentaire, mais pose, à ce propos, des questions de méthode sur l'enseignement des langues qui intéressent philologues et linguistes de toutes les disciplines. Je relève, entre autres, cette phrase, exprimant une vérité fondamentale, que les auteurs du français de base me semblent avoir négligée : « Il est très arbitraire, et fondamentalement erroné, de séparer la compréhension des mots de celle des phrases dans lesquelles ils s'ordonnent » (p. 56). Et il est à craindre que le français élémentaire n'aboutisse à n'être qu'un « petit nègre » rendu systématique ; et qu'il n'arrive à contaminer l'enseignement du français en France même, et pour les Français. Cela mérite réflexion.

A. Ernout.

Reallexikon für Antike und Christentum, hrsg. von Theodor Klauser (Lief. 17-21, de *Christusbild* à *Deus Internus*). Stuttgart, Anton Hiersemann, 1955-1956. Prix : DM. 12,5 par livraison.

Avec ces livraisons commence le tome III de ce *Reallexikon* dont il est superflu de signaler l'utilité. Parmi les plus importants articles qu'elles contiennent, signalons : I. *Christusbild* (qui commence par déclarer que « Eine echte Überlieferung über die äussere Erscheinung Christi besitzen wir nicht », ce qui contrariera bien des amateurs de légendes), de J. Kollwitz ; II. *Chronologie* (orientale et gréco-romaine ; non chrétienne et chrétienne), article dû à trois collaborateurs : A. Hermann, F. Schmidtke, L. Koep ; III. *Ciborium*, de Th. Klauser (A. Alföldi, A. M. Schneider †) ; IV. *Cicero* (où est particulièrement étudiée l'influence que l'œuvre et la pensée de Cicéron ont exercée tant sur les auteurs païens que chrétiens, notamment sur Lactance et saint Augustin), de C. Becker ; V. *Cilicium* ; VI. *Circe*, tous deux de A. Hermann ; VII. *Circumambulatio*, de W. Pax ; VIII. *Claudianus I* (il s'agit du poète), de Wolfgang Schmid ; IX. *Claudianus Mamertus*, de W. Schmid ; X. *Clemens Alexandrinus*, de L. Fruchtel ; XI. *Clemens Romanus I*, de A. Stuiber ; XII. *Clemens Romanus II*, de B. Rehm † ; XIII. *Clementia*, de K. Winkler ; XIV. *Coercitio*, de H. Last † ; XV. *Commodianus*, de L. Krestan ; XVI. *Commodus*, de J. Straub ; XVII. *Consecratio I*, allgemein : A) Nichtchristlich. I. Römisch(-Griechisch) ; II. Biblisch ; B) Christlich ; XVIII. *Consecratio II* (Kaiserapotheose), de L. Koep (A. Hermann) ; XIX. *Consensus*, de L. Koep ; XX. *Constantinus der Grosse*, de Jos. Vogt (important) ; XXI. *Consuetudo*, de J. Ranft ; XXII. *Consul*, de A. Lippold ; XXIII. *Contactus*, de Wagenvoort ; XXIV. *Corpus Christi*, de H. Schlier ; XXV. *Cyprianus* de Ludmilla Krestan ; XXVI. *Cyprus*, de E. Kirsten ; XXVII. *Cyrill v. Alexandrien*, de G. Jouassard ; XXVIII. *Dach* : I (*Architektur*), de Friedr. Wilh. Deichmann ; II (*religionsgeschichtlich*), de Alfred Hermann ; XXIX. *Demiurgos*, de Willy Theiler ; XXX. *Deus internus* (début), de Joh. Haussleiter. Je regrette de ne pouvoir tout citer.

L'intérêt de ce dictionnaire ne faiblit pas.

A. Ernout.

Emil Goldmann, *Hochzeitsgebraüche*, *Seelenreise*, hrsg. von Univ. Prof. Dr. Wilh. Brandenstein. Wien, Gerold u. Co, 1956 ; in-8°, VIII-62 p.

Pour honorer la mémoire d'Emil Goldmann, professeur d'histoire du droit à l'Université de Vienne, mort en exil, à Oxford, en 1942, l'Institut de Linguistique de Graz vient de publier deux études de lui, tirées de ses manuscrits qui sont

conservés, en même temps que sa bibliothèque, à Oslo. Consacrées à l'examen de traditions ou de croyances populaires concernant le mariage ou la migration des âmes, elles sortent du cadre de la *Revue de Philologie* et intéresseront surtout les ethnologues et les folkloristes. Mais les philologues classiques y trouveront pourtant mention d'usages remontant aux origines indo-européennes, dont on trouve des traces chez les représentants de la famille, et qui leur feront apparaître l'ancienneté et le caractère pour ainsi dire universel de certains rites. Ces deux essais sont suivis d'une biographie d'Em. Goldmann et d'une bibliographie de ses travaux qui fait apparaître l'étendue et la variété de sa curiosité et de ses connaissances. Il ne craignait pas d'aborder les problèmes les plus difficiles : c'est cette audace dans la recherche qui l'a conduit à l'examen de textes aussi obscurs que les inscriptions du *Lapis niger* et du *vase de Duenos* en latin, puis à un essai de déchiffrement de l'étrusque, dont il croyait avoir reconnu le caractère indo-européen. Sans doute est-il difficile d'arriver, dans de tels sujets, à la certitude ; mais les travaux qu'Emil Goldmann leur a consacrés marquent une date dans nos études.

A. Ernout.

Aloisi Pitzalis, *Carmina*. Neapoli, In aed. C. Armanni, MCMLV ; in-8°, 79 p.

Tandis que l'art du vers latin semble perdu en France, il fleurit encore en Italie. A Florence, notre éminent collègue U. E. Paoli compose avec une facilité élégante de petits poèmes qu'il dédie à ses amis, notamment à l'occasion de leur entrée dans l'Oca. M. Pitzalis nous donne un autre exemple de cette virtuosité dans les cinq piécettes qu'il a réunies dans ce recueil, de ton très varié : *De Ulixis reditu* ; *In nuptias Ioannis Di Giovanni et Franciscae Prantera* ; *Aition* ; *Antonia Mesina* ; *In honorem Sancti Ignati a Laconi* ; *In honorem S. Salvatoris ab Orta*. Le sacré et le profane, on le voit, l'inspirent également.

A. Ernout.

B. L. Ullmann, *Studies in the Italian Renaissance*. Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 1955 ; in-8°, 395 p.

Le sort des travaux d'érudition à objectif limité donnés aux revues savantes est trop souvent de rester inaperçus. En réunissant dans un agréable volume vingt « papers » et articles publiés pour la plupart aux États-Unis, le professeur de la Caroline du Nord ne peut s'empêcher d'observer qu'ils contiennent des indications (« facts, not opinions ») dont les collègues européens n'ont pas assez tenu compte. Un recueil comme celui-ci va remettre en circulation des données utiles, et il a l'avantage de leur donner une perspective qui précise leur intérêt. Mais, en regroupant des études plus ou moins anciennes, on risque, inversement, de ne pas introduire toutes les références récentes et de s'exposer, à son tour, au reproche de les laisser inutilisées. C'est surtout le cas pour les deux premiers chapitres, consacrés à une discussion, d'ailleurs spirituelle et pénétrante, de la Renaissance (l'un est un article de 1952, l'autre de 1941).

La thèse de Ullmann est double : 1) « The founders of the Renaissance were creative artists, poets chiefly, and it was their poetic achievements that indicated... that something new was stirring » (p. 12) ; il faut chercher dans l'activité poétique et littéraire les raisons de la relecture passionnée, de la redécouverte, des auteurs anciens. L'érudition, la critique sont venues après. 2) Cette exigence fut, précisément, l'apport de l'Italie, mais elle ne se comprend bien qu'en liaison

avec le préhumanisme français du Moyen Age : « Cross-fertilization between Italy and France, played an important part in the revival of the classics in Italy » (p. 29). C'est là où l'auteur a des données neuves à produire ; il se sent donc sûr et écrit tranquillement : « This chapter will be regarded as reactionary by some because it assumes the fundamental importance of the revival of literature and the classics in the formation of the Renaissance » (p. 27). B. Ullmann accorde une immense importance au séjour du Saint-Siège à Avignon (hypothèse de travail que les recherches de F. Simone visent à approfondir). C'est en France — dit-il — que les humanistes italiens commencèrent à trouver les textes qu'on n'avait pas en Italie, et la bibliothèque de la Sorbonne a pu avoir, dans certains cas, un rôle décisif. Mais ces manuscrits de Properce, de Tite-Live ou de Sénèque, qui étaient à l'université la matière d'*excerpta* pour les recueils moraux, de notices pour les encyclopédies... l'originalité des Italiens fut de vouloir les réintégrer et les éditer comme tels. Les esprits actifs du XIVe siècle, qui vont ainsi tirer un parti nouveau de documents importés, Albertino Mussato († 1329), Pétrarque et ses amis, Salutati et son cercle, ne sont pas des professeurs, mais des grammairiens, des « secrétaires », des « orateurs ». Cette observation est très forte ; elle est corroborée par le fait que le mot de Renaissance est alors appliqué au « réveil des muses ». Dans l'énorme littérature — largement périmée — consacrée à ce problème, l'auteur fait un choix minimum ; il est nécessaire d'y ajouter l'essai de P. O. Kristeller, *Humanism and Scholasticism in the Italian Renaissance* (dans *Byzantion*, XVII, 1944-1945, et *Humanitas*, V, 1950), où se trouve déjà souligné le fait que l'humanisme est né de l'opposition des professionnels de grammaire et éloquence à la culture « scientifique » de la scolastique, les nombreux travaux où E. Garin a montré comment la Renaissance a été « philologique » avant d'être « philosophique » (articles recueillis dans *Medioevo e Rinascimento*, Bari, 1954) et le récent exposé, minutieux et convaincant, de G. Billanovitch, dans sa leçon inaugurale de Fribourg, en 1953.

Le corps du volume est tout en recherches de détail d'une netteté et d'une simplicité si parfaites que leur mérite risque de ne pas être aperçu (comme l'observa G. Billanovitch, dans son compte rendu, *Humanisme et Renaissance*, XVIII, 1956, I, p. 144 et suiv.). Le morceau le plus brillant est consacré aux « aventures *post mortem* de Tite-Live » (ch. IV), à la découverte des « reliques » (ou fausses reliques) de Padoue, vers 1320, et surtout au « manuscrit fantôme » comprenant les 142 livres, dont il était encore question il y a trente ans. Le plus sensationnel concerne la Bibliothèque de la Sorbonne (ch. III) : B. Ullmann se demande si, parmi les 300 volumes légués en 1271 à la nouvelle institution par Gérard d'Abbeville (dont 118 subsistent à la Bibliothèque nationale), et où l'on trouve les lettres de Cicéron et Tibulle, si ce fonds remarquable, plus ou moins identique à celui de Richard de Fournival, l'auteur de la *Biblionomia*, qui fait d'Amiens un centre de manuscrits exceptionnel, ne venait pas tout simplement de l'abbaye de Corbie et de son vieux *scriptorium* carolingien. Le catalogue de la Sorbonne établi en 1338 fournit une base capitale pour l'étude de l'humanisme, à partir du moment où l'on peut établir que Pétrarque, Boccace, les correspondants de Salutati en ont régulièrement tiré parti ; « its books reached back via Amiens and perhaps Corbie to late antiquity ; these same books reached forward to the eager arms of the humanists » (p. 50).

C'est autour de Pétrarque (ch. VI, VII, VIII), puis de Coluccio Salutati (ch. IX, XI, XII, XIV) que se groupent les petites mises au point critiques sur les va-et-vient des manuscrits, qui justifient toutes ces vues. Non seulement Pétrarque a fait copier le *Ménon* à Paris, mais le Properce qu'il possédait, et dont C. Salutati

avait fait établir une copie, doit être identifié avec un manuscrit inscrit : *Propicius de virtutibus* dans le catalogue de la Sorbonne, provenant de Richard de Fournival. L'examen des « peculiares » de Pétrarque (ses livres favoris) apporte un complément nécessaire à la vieille étude de Nolhac. Non moins utiles les additions apportées à l'édition d'un autre grand savant, Novati, sur un autre humaniste de première grandeur, Salutati. Mais l'essai le plus remarquable par l'utilité du dépouillement philologique est l'examen d'un exemplaire de la *Lucula Noctis* de Giovanni Dominici offert à Salutati et annoté par lui. Dominici contestait à Salutati le droit de soutenir la valeur d'une culture fondée sur les auteurs païens ; Salutati a minutieusement relevé les fautes de latin, les références erronées, les affirmations excessives de son adversaire dans des notes marginales qu'Ullmann interprète et commente à la perfection.

Il faut signaler, enfin, la liste critique des manuscrits (de Cicéron, de Tite-Live) possédés par Poggio (ch. xv), ceux des familles Maffei (ch. xx), du cardinal Nicolas de Cues, dont trente-quatre se trouveraient finalement au British Museum (ch. xvii) ; tous ces recollements contiennent sur la tradition philosophique de Cicéron, de Tite-Live, des poètes lyriques et de Platon... des indications neuves. B. Ullmann est très attaché aux humanistes de 1350-1450. Il justifie (ch. xvi) la manière dont Leonardo Bruni a écrit son *Histoire de Florence*, qui a, en général, mauvaise presse auprès des historiens ; il s'intéresse aussi au modeste *Liber de origine civitatis Florentie et ejusdem famosis civibus* (ch. x), dont Salutati a corrigé une version avec l'auteur, mais B. Ullmann ne signale pas que K. Frey s'était déjà occupé, à ce point de vue (éd. du *Libro di Antonio Billi*, Berlin, 1892, en appendice), de la section intéressant les artistes. C'est peut-être cet intérêt exclusif pour la première phase de l'humanisme italien qui explique la seule bévue à reprocher à ce recueil savant : Politien († 1494) ne peut parler en 1537 du retour des auteurs antiques à leur patrie (p. 14) ; la date de l'édition de Lyon est confondue avec celle du texte cité, l'*Expositio super Quintiliano*, tiré du cours au *Studio* de 1480-1481 et publié dans l'édition Alde, Venise, 1498.

André Chastel.

CONGRÈS

Le troisième Congrès international des études classiques (FIAEC) aura lieu à Londres du 31 août au 5 septembre 1959.

DERNIERS OUVRAGES REÇUS

ARISTOTE. *Les parties des animaux*, texte ét. et traduit par P. LOUIS. Paris, Les Belles Lettres, 1956, XLI-166 p. doubles et p. 167-194. Frs. : 1.200.

ARNALDI (Fr.). *Antologia della Poesia latina* : II : *Da Ovidio a Lucano*. Napoli, Istituto ed. del Mezzogiorno, 1956, 606 p. L. : 3.500.

AVENARIUS (Gert). *Lukians Schrift zur Geschichtsschreibung*. Meisenheim am Glan, Verlag Anton Hain, 1956, 183 p.

BAGLIO (G.). *Odisseo nel mare mediterraneo centrale (ricerca e coordinazione dei profili di thalasso-geo-etnografia di Omero nei libri V e IX-XII dell'Odissea)*. Roma, Bretschneider, 1957 (1956), 82 p. L. : 600.

BÖHME (R.). *Bühnenbearbeitung Äschyleischer Tragödien*. Basel, B. Schwabe, 1956, 139 p. Fr. S. : 12.

BRINK (C. O.). *Latin studies and the Humanities*, an inaugural lecture. Cambridge, University Press, 1957, 27 p. Sh. : 3/6.

BUFFIÈRE (Félix). *Les mythes d'Homère et la pensée grecque* (Coll. d'Études anciennes). Paris, Les Belles Lettres, 1956, 677 p. Frs. : 1.900.

CANATSOULIS (D.). Περὶ τῶν πολιταρχῶν τῶν μακεδονικῶν πόλεων. Salonique, 1956, p. 157-179 (tirage à part).

Carmina certaminis poetici Hoeufftiani : *Vetus Pistrinum*, *Lucretius*, *De vita et moribus Ericii*. Amsterdam, 1956, 42 p.

Certamen Capitolinum VII : Eug. MULAS, *M. Antonii in Ciceronem (actio ficta)* ; *Aldi Bartalucci*, *Sena Iulia*. Rome, 1956, 34 p.

CHANTRAINE (Pierre). *Études sur le vocabulaire grec* (Études et Commentaires, XXIV). Paris, C. Klincksieck, 1956, 185 p. Frs. : 1.800.

CHERRY (Colin). *On human communication, a review, a survey, and a criticism*. New York, Technology Press of Massachusetts and J. Wiley, 1957, XIV-333 p., rel. $: 6.75.

COLI (Ugo). *Paricidas esto*. Firenze, Le Monnier, 1954, 24 p.

COLI (Ugo). *Tribu e Centurie dell'Antica Repubblica Romana*. Roma, Apollinaris, 1955, p. 181-222.

Commedia Classica (La) : *Epicarmo*, *Cratino*, *Cratete*, *Ferecrate*, *Eupoli*, *Aristofane*, *Sofocle*, *Euripide*, *Eroda*, *Menandro*, *Plauto*, *Terenzio* (extraits traduits), préf. de MARZULLO. 1956, XVI-1139 p., 50 pl., dont 3 en couleurs, rel. L. : 6.000.

Corpus fabularum aesopicarum ; vol. I : *Fabulae aesopicae soluta oratione conscriptae*, ed. Aug. HAUSRATH, fasc. 2, indices ad fasc. 1 et 2 adiecit H. HAAS. Lipsiae, B. G. Teubner, 1956, XVI-335 p., rel. DM. : 14.40.

CRAHAY (Roland). *La littérature oraculaire chez Hérodote* (Bibl. Fac. Lettres Liège, 138). Paris, Les Belles Lettres, 1956, XIII-368 p. Frs. : 1.000.

CRISPINI (Gisleberti). *Disputatio Iudei et Christiani*, rec. B. BLUMENKRANZ (Stromata patris. et mediaev., 3). Utrecht, Spectrum, 1956, 82 p.

Curtius (Ernst Robert). *La littérature européenne et le Moyen Age latin*, traduit par J. Bréjoux. Paris, P. U. F., 1956, xix-738 p. Frs. : 1.960.

Diogenes Laertius. *Leben und Meinungen berühmter Philosophen*, übersetzt aus dem Griechischen von O. Apelt. Berlin, Akademie-Verlag, 1955, 2 vol., xii-366 et 355 p., rel.

Dumézil (Georges). *Déesses latines et mythes védiques*. Bruxelles, Latomus, 1956, 124 p. Fr. B. : 200.

Ehrenberg (V.). *Sophokles und Perikles*. München, C. H. Beck, 1956, x-218 p., 1 pl., rel. DM. : 16.

Aeschylus. *Agamemnon*, ed. by J. D. Denniston and D. Page. Oxford, Clarendon Press, 1957, xxxix-240 p., rel. Sh. : 21.

Frisk (H.). *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, Lief 4 : γᾶναι-διάκονος. Heidelberg, C. Winter Verlag, 1956, p. 289-384. DM. : 8.60.

Gabba (Emilio). *Appiano e la storia delle guerre civili*. Firenze, La Nuova Italia, 1956, viii-266 p. L. : 1.500.

Gonda (J.). *The character of the Indo-European moods with special regard to Greek and Sanskrit*. Wiesbaden, Harrassowitz, 1956, viii-211 p. DM. : 25.

Helm (R.). *Der antike Roman*, 2. durchges. Auflage (Studienhefte zur Altertumswiss., 4). Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1956, 80 p. DM. : 4.80.

Henriksson (K. E.). *Griechische Büchertitel in der römischen Literatur* (Ann. Ac. Sc. Fenn., 102, 1). Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia, 1956, 200 p. Mk. : 750.

Historia, Zeitschrift für alte Geschichte : Bd. VI, Hft. 1 : *Etrusker-Heft* : articles de M. Pallottino, G. Säflund, G. Devoto, K. Olzscha, R. Bloch, J. Heurgon, S. Mazzarino et R. Herbig. Wiesbaden, Fr. Steiner Verlag, 1957, 132 p., 2 pl. DM. : 12.

Hjelmslev (Louis). *Sur l'indépendance de l'épithète* (Hist. Fil. Medd. Dan. Vid. Selsk., 36, 5). Copenhague, 1956, 16 p. Kr. D. : 2.

Omero. *La Iliada*, estudio preliminar y version ritmica por D. Ruiz Bueno. Madrid, Libr. Hernando, 1956, 3 vol., 318, 313 et 286 p., 1 carte.

Klaffenbach (Günther). *Griechische Epigraphik* (Studienhefte zur Altertumswissenschaft, 6). Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1957, 107 p. DM. : 7.80.

Lazzeroni (Romano). I : *La Geminatio uocalium nelle iscrizioni latine* ; II : *Ipotesi sull'etimologia del Greco* ἕκαστος (Estr. d. Ann. di Scuola norm. sup. di Pisa, II, 25 (1956), p. 125-135 et 136-141).

Lesky (A.). *Die tragische Dichtung der Hellenen* (Studienhefte zur Altertumswiss., 2). Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1956, 229 p. DM. : 11.50.

Licofrón. *Alejandra*, texto revisado y traducido por L. Mascialino (Col. hisp. de autores gr. y lat.). Barcelone, Ed. Alma Mater, 1956, liv-88 p., dont 66 p. doubles, rel.

Listy Filologické, IV (79), 1 et 2. Praha, Československá Akademie Věd, 1956, 160 p., 4 pl. et p. 161-313, 5 pl.

Marin y Peña (M.). *Instituciones militares romanas* (Enciclopedica Classica, 2). Madrid, C. S. I. C., 1956, xxiii-511 p., rel.

Mélanges de philosophie grecque offerts à Mgr Diés par ses élèves, ses collègues, ses amis. Paris, Vrin, 1956.

Memoirs of the American Academy in Rome, vol. XXIV. Rome, American Academy, 1956, in-4°, 264 p., 35 pl. h. t. et 14 fig. in texte. $: 9.50.

Monumenta Asiae Minoris Antiqua : vol. 7 : *Monuments from Eastern Phrygia*, ed. by Sir William M. Calder. Manchester University Press, in-4°, XLVIII-160 p., 22 pl. in texte, 5 cartes et 30 pl. h. t. Sh. : 84.

Niedermann (Max). *Balto-slavica* (Rec. de Trav., Univ. Neuchâtel, f. 27). Neuchâtel, Fac. des Lettres, et Genève, E. Droz, 1956, 215 p. Fr. S. : 20.

Papyri Michaelidae, being a catalogue of the Greek and Latin papyri, tablets and ostraca in the Library of Mr. G. A. Michaïlidis of Cairo, ed. with translations and notes by D. S. Crawford. The Aberdeen University Press, 1955 (1957), XIII-166 p., 4 pl., petit in-4°, rel.

Parke (H. W.) and Wormell (D. E. W.). *The Delphic oracle* ; vol. I : *The history* ; vol. II : *The oracular responses*. Oxford, Blackwell, 1956 (1957), X-436 et XXXVI-271 p., rel. Les 2 vol. : Sh. : 84/.

Persi (A. Flacci). *Saturarum liber, accedit vita*, ed. W. V. Clausen. Oxford, Clarendon Press, 1956, XXVIII-43 p., rel. Sh. : 15/.

Petit (P.). *Libanius et la vie municipale à Antioche au IV^e siècle ap. J.-C.* (Bibl. Arch. Hist. Beyrouth, 62). Paris, Geuthner, 1955 (décembre 1956), in-4°, 446 p., 3 plans. Frs. : 3.850.

Pindaro, *Olimpicas*, texto, introd. y notas de M. Fernandez-Galiano, 2^da ed. rev. Madrid, C. S. I. C., Instituto Ant. de Nebrija, 1956, 345 p., 1 pl.

Plato's *Protagoras* : B. Jowett's translation revised by M. Ostwald, ed. w. introd. by Gr. Vlastos. New York, The Liberal Arts Press, 1956, LVIII-69 p. $: 0,75.

Plutarchi, *Vitae parallelae* recognoverunt Cl. Lindskog et K. Ziegler, vol. I, fasc. 1, iterum recensuit K. Ziegler. Leipzig, B. G. Teubner, 1957, XIV-423 p., rel. DM. : 19.20.

Polybios–*Lexikon*, im Auftrage der deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, bearbeitet von A. Mauersberger. Bd. I, Lief. 1 (α-γ). Berlin, Akademie-Verlag, 1956, VI-204 p. DM. : 37.

Reallexikon für Antike und Christentum, ..., herausgegeben von Th. Klauser. Lief. 22 : Deus internus (forts.) — Diamant. Stuttgart, Hiersemann, 1957, col. 801-960. DM. : 12.50.

Roman (Le) de Callimaque et de Chrysorrhoé, texte ét. et trad. par M. Pichard. Paris, Les Belles Lettres, 1956, XLI-92 p. doubles et p. 93-119. Frs. : 1.200.

Rudberg (G.). *Platonica Selecta*. Stockholm, Almqvist och Wiksell, 1956, 141 p. Kr. S. : 9.75.

Schramm (Gottfried). *Namenschatz und Dichtersprache ; Studien zu den zweigliedrigen Personennamen der Germanen*. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1957, 198 p. DM. : 16.80.

Schwarz (Georg Theodor). *Philosophisches Lexikon zur griechischen Literatur*. Bern, Francke, 1956, 109 p. Fr. S. : 2.80.

Senecae (L. Annaei). *Agamemnona*, ed. et comm. instr. R. Giomini. Roma, A. Signorelli, 1956, 215 p. L. : 2.000.

Valgiglio (Ernesto). *Silla e la crisi repubblicana* (Bibl. di Cult., 60). Firenze, La Nuova Italia, 1956, 253 p. L. : 1.000.

Ventris (M.) and Chadwick (J.). *Documents in Mycenaean Greek* : *300 selected tablets from Knossos, Pylos and Mycenae*, with commentary and vocabulary ; foreword by A. J. B. Wace. Cambridge University Press, 1956, in-4°, XXXI-452 p., 3 pl. h. t., 26 fig., rel. Sh. : 84/.

Vitucci (Giovanni). *Ricerche sulla Praefectura Urbi in età imperiale (see. I-III).* Roma, Bretschneider, 1956, 124 p. L. : 1.800.

Vos (Harm). ΘΕΜΙΣ (thèse ; en allemand). Assen, Van Gorcum, 1956, 83 p.

Will (Ed.). *Doriens et Ioniens, essai sur la valeur du critère ethnique appliqué à l'étude de l'histoire et de la civilisation grecques* (Publ. Fac. Lettres Strasbourg, 132). Paris, Les Belles Lettres, 1956, 109 p.

Le gérant : P. Laurent.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR. — 3097 - 4 - 1957.
Dépôt légal, 2e trimestre 1957. — 750.

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DES ALPHABETS VÉNÈTES

LA NOTATION DE *T* ET DE *D*

1. L'alphabet vénète[1] fait partie des systèmes d'écriture, dérivés de l'alphabet étrusque, qui, avant la romanisation[2], ont servi à noter, dans l'Italie du Nord, des parlers divers, indo-européens (vénète, lépontique) ou non (rétique). Mais mieux vaudrait dire : « les alphabets vénètes », car, dans le détail, il y a de notables variations de lieu à lieu. L'importance de ces variations a, longtemps, été minimisée, à une époque où Este et Padoue représentaient encore 85 % de notre documentation, et où, par surcroît, les divergences entre Este et Padoue (voir ci-dessous) n'étaient pas elles-mêmes exactement appréciées[3]. Il est temps de prendre, de la variété des alphabets vénètes et de leur relative indépendance les uns par rapport aux autres, une vue plus conforme à la réalité[4] ; la connaissance privilégiée que nous avons d'Este ne doit pas nous faire conclure (explicitement ou implicitement) à une primauté d'Este dans la diffusion de l'écriture en Vénétie[5] ; le débat doit être rouvert.

Pour poser le problème en termes corrects, en fonction de nos connaissances présentes, l'exemple le plus probant est fourni par la notation, en vénète, des occlusives dentales. C'est celui qui sera, ici, examiné[6].

1. A l'ouvrage de Conway et Whatmough, *Praeitalic Dialects of Italy* [1933], il sera renvoyé dans cet article par le sigle PID suivi, selon les cas, de l'indication du tome et de la page (ex. : étude d'ensemble des alphabets = PID II, p. 501-543), ou de l'indication du numéro de l'inscription (ex. : dédicace monumentale de Vicence = PID 152). Mais l'ouvrage est déjà vieilli. Le volume consacré au vénète est souvent peu sûr dans les lectures, malaisé dans le système de transcription et contestable dans les interprétations ; de plus, le livre est antérieur à la découverte du site épigraphique important de Làgole (sur le Haut-Piave, près de Pieve).

2. A l'époque même de la romanisation se manifestent, durant une période transitoire, diverses contaminations entre langue et écriture locales, langue et écriture latines. Nous en donnons, pour le vénète, une étude détaillée dans les *Studies presented to Joshua Whatmough* [1957], p. 149-163.

3. Nous-même, jusqu'ici, considérions l'emploi accidentel de *t* à Padoue en PID 142 (inscription qui, par ailleurs, connaît θ) comme analogue à l'emploi accidentel de θ à Este en PID 127 et en PID 33 (cette dernière inscription connaissant, par ailleurs, *t*) ; et nous ne nous étions pas demandé comment on notait, à Padoue, l'occlusive sonore.

4. Nous envisageons d'aborder ce problème dans un prochain article de *Latomus*.

5. Ceci, malgré les documents atestins (plaques et épingles votives) qui se désignent eux-mêmes comme « alphabets » (accus. sg. *vda.n.*) et qui reflètent, associées au culte de Reitia, une pédagogie et une magie de l'écriture. Cf., notamment, *Rev. Phil.* XXVI [1952], p. 199-204, et (pour l'interprétation du mot *vda.n.*) O. Haas, *Die Sprache* II [1954], p. 227.

6. Pour les inscriptions d'Este (que nous avons toutes republiées, série par série, avec

2. Le système phonologique vénète oppose une série d'occlusives sourdes à une série d'occlusives sonores[7] :

p	*t*	*k*	*k*^{w}
b	*d*	*g*	[*?*]

Étymologiquement, les sourdes continuent des sourdes i.-e. (**t*, etc.) ; les sonores continuent, d'une part, des sonores i.-e. (**d*, etc.), d'autre part, en position non initiale de mot, des « sonores aspirées » i.-e. (**dh*, etc.)[8]. La structure phonologique et les origines historiques des phonèmes sont, ici, pareilles pour le vénète et pour le latin[9] ; et les réalisations phonétiques étaient, pour le vénète et pour le latin, pareilles, ou du moins assez voisines pour que *T*, *D* de l'écriture latine aient servi à rendre respectivement *t*, *d* de l'écriture vénète, etc., dans les inscriptions vénètes en écriture latine[10] : *MEGO DONASTO* (**M** XXI) = *mego dona.s.to* (**M** I, etc.).

Les lettres *p*, *t*, *k* de l'alphabet vénète[11] ont été tirées des lettres *p*, *t*, *k* de l'alphabet étrusque, comme on pouvait l'attendre ; il vaut, cependant, d'être noté en passant qu'aucun alphabet vénète n'a eu recours au *c* ni au *q* de l'étrusque[12] pour l'occlusive dorsale sourde. Le seul problème immédiatement apparent[13] concerne la substitution du θ étrusque au *t* étrusque pour noter, à Padoue, l'occlusive dentale sourde (§ 3).

un texte qui diffère souvent sensiblement de celui des PID) et pour les inscriptions de Làgole (postérieures au recueil de Conway), nous renvoyons à nos articles par les sigles suivants : plaques votives d'Este : **M** = *Rev. Ét. Anc.* LV [1953], p. 58-112 ; épingles votives d'Este : **V** = *Rev. Ét. Anc.* LVI [1954], p. 61-89 ; dédicaces sur pierre à Este : **Y** = *Athenaeum* XXXII [1954], p. 134-158 ; épitaphes sur pierre à Este : **R** = *Atti Ist. Veneto* CXII [1953/54], p. 1-76 ; épitaphes sur urnes à Este : **T** : *Rev. Ét. Lat.* XXXI [1953], p. 117-176 ; dédicaces de Làgole : **AB** = *Rev. Ét. Lat.* XXXII [1954], p. 120-138 (avec renvoi aux publications de G. B. Pellegrini et à nos publications antérieures).

7. La consonne *k*^{w} (issue soit de i.-e. **k*^{w}, soit du groupe i.-e. **kw*) est notée en vénète par un digramme *kv* qui figure dans les « listes de groupes de consonnes » des tablettes votives d'Este (**M**) et qui se lit dans les mots *.e.kvo.n.* (**Y** II = lat. *equom*), *kvito* (**T** II, = lat. *Quintus*). Faute d'exemples, nous ignorons si le phonétisme vénète comportait ou non une consonne *g*^{w}.

8. On a des exemples sûrs de ce traitement (en position non initiale) pour **bh* et pour **dh* (p. ex. *lo.u.derobo.s.* < **leudhero-bhos* ; etc.), mais on manque de bons exemples pour **gh* intérieur. A l'initiale devant voyelle, **bh-* et **dh-* sont représentés en vénète par *f-* (écrit *vh-*), et **gh-* est représenté par *h-*.

9. Sur le consonantisme italique, voir en dernier lieu O. Szemerényi, *Archivium Linguisticum* IV [1952], p. 27-53 et 99-116, V [1953], p. 1-21, et d'autre part A. Martinet, *Word* VI [1950], p. 26-41 (dont nous ne partageons pas toutes les vues).

10. Voir l'article signalé à la note 2.

11. La consonne *k*^{w} a été rendue par le digramme *kv* : voir note 7.

12. Le signe évoquant un *c* angulaire, qu'on trouve notamment à Monte-Pore (PID 159 a, b) et à Làgole, et qui a toujours été lu *c* sauf par nous-même, est le second élément, formellement différencié par sa brisure, du digramme *ii*, notation de la consonne yod. Nous avons, dès 1951, exposé les justifications de cette lecture (*Rev. Phil.* XXV, p. 224-229), que tous les faits nouveaux ont, depuis, confirmée.

13. Autre problème, qui n'a jamais été posé et sera soulevé plus bas (§§ 7, 8) : utilisation, par plusieurs alphabets vénètes, de variantes du *t* étrusque pour noter le *d* vénète.

L'alphabet étrusque n'ayant pas de signes de sonores, les adaptateurs vénètes ont recouru, pour *b*, *d*, *g*, à des signes qui demeuraient disponibles dans l'ordre des labiales, des dentales et des dorsales respectivement, ou encore (ce qui n'a pas jusqu'ici été mis en lumière) à des variantes graphiques de signes d'occlusives sourdes (§§ 4, 7, 8). En fait, tous les alphabets vénètes concordent pour *b* (emprunt du φ étrusque) et pour *g* (emprunt du χ étrusque) ; ils divergent très sensiblement pour la notation de *d*.

3. Alors que les plus anciens abécédaires étrusques conservent des « lettres mortes » qui, aux mêmes époques, ne figurent dans aucune inscription, l'abécédaire vénète (tel que le présentent les « tablettes alphabétiques » du sanctuaire de Reitia, entre 400 et 100 avant notre ère) coïncide avec la pratique courante de l'écriture, sauf sur un point : en quatrième place de la liste des consonnes (entre *h* et *k*) et en sixième place de l'alphabet complet (entre *h* et *i*) figure un θ, dont les inscriptions d'Este ne font pas usage. — Il se présente sous forme d'un carré avec ses deux diagonales (θ carré à croisillons) : à la ligne inférieure de **M** I, IV, VIII, XV (alphabet consonantique) ; à la ligne de **M** I qui conserve un alphabet complet ; dans les portions de **M** I et de **M** IX qui contiennent la « liste des groupes de consonnes[14] » ; dans tous les cas, il s'inscrit dans des zones quadrillées des tablettes, chaque carreau servant de logement à une lettre ; il conserve, avec sa forme propre[15], la place exacte où on l'attend. Mais, lorsqu'il a à figurer dans des portions non quadrillées, ce n'est plus θ qu'on trouve, c'est *t*[16], par exemple dans la « liste des groupes » de **M** II ; et cette confusion entraîne, à son tour, d'autres erreurs dans des « listes de groupes » comme celles de **M** III et **M** IV[17]. Il s'agit donc bien d'un signe sorti de l'usage, précairement conservé, par tradition, dans l'abécédaire[18], mais seu-

14. Il s'agit (en fonction des règles de ponctuation syllabique du vénète) de tous les groupes de *lettres* consonantiques dont le premier élément n'a *pas* à être ponctué quand le groupe est, dans le mot, entre voyelles ; cette liste comprend des digrammes notant des phonèmes uniques (*vh*, *kv*) et des groupes de consonnes proprement dits dont le second élément est *r*, *l* ou *n*, et le premier une occlusive (*p*, *b*, *m*, *t*, θ, *d*, *k*, *g*) ou une spirante (*vh*, *s*, *ś*). Voir *Rev. Phil.* XXVI [1952], p. 199 et suiv.

15. Le *t* vénète a la forme d'un *X* latin ; dans les « plaques alphabétiques » de gravure soignée, les quatre extrémités du *t* restent à quelque distance du cadre (quadrillage) où la lettre est logée ; au contraire, pour θ, les diagonales sont prolongées exactement jusqu'aux quatre angles du carré.

16. On a cessé de comprendre que, pour θ, le cadre carré faisait partie intégrante de la lettre ; si on le supprime, ce qui reste (à savoir les deux diagonales) est identique à la lettre *t* (voir note 15). Cette confusion formelle a, de plus, dû être facilitée par la ressemblance probable des *noms de lettres* pour *t* et θ (noms que nous ignorons malheureusement) ; le *nom* de θ a maintenu, à Este, le souvenir de l'appartenance à la série dentale de ce signe sorti de l'usage.

17. Pour ne rien dire de la plaque tardive (bilingue vénéto-latine) **M** V, où la « liste des groupes » est dans le plus complet désordre.

18. La « liste des groupes » (voir note 14) a été constituée par des théoriciens qui y ont inclus (par raison de symétrie) des groupes que la langue ne présente jamais (comme *ml* et *mr*, alors que *mn* est fréquent). Cette attitude explique qu'ils y aient inclus (bien qu'inconnu dans l'usage) le doublet θ de *t* conservé dans l'abécédaire (groupes θ*r*, θ*l*, θ*n*).

lement dans certaines conditions favorables (quadrillage), et sujet à altérations et confusions si ces conditions viennent à manquer.

Ni les textes d'Este (aux deux exceptions près qu'on mentionnera plus bas), ni ceux d'aucun autre site vénète, sauf Padoue, n'utilisent le θ. Mais, à Padoue[19], on trouve un θ sous forme d'un losange ponctué en son centre (dans les écritures de style angulaire)[20] ou d'un cercle ponctué en son centre (dans les écritures de style arrondi)[21] ; on le trouve à toutes les places où, dans le reste du vénète, on a un *t*[22] ; la lettre *t*, en revanche, est inconnue à Padoue (à une apparente exception près, qu'on discutera plus bas).

Une première vue du problème (c'est l'opinion générale présente) consiste à penser que l' « alphabet vénète primitif » disposait des deux signes de dentales (sourdes) θ et *t* de l'étrusque ; — que, pour le **t* italique, le choix se serait fait partout en faveur de *t*, mais à Padoue (peut-être pour rendre quelque prononciation [spirante?] locale) en faveur de θ ; — que quelques « flottements », au reste très rares, se manifestent dans cette répartition : à Este où l'on trouve θ dans PID 127 (épitaphe d'*iθuria*) et θ à côté de *t*[23] dans PID 33 = **V** XIX ; à Padoue où l'on trouve *t* à côté de θ[24] dans PID 142 ; — au surplus, que ce problème n'a rien à voir avec celui de la notation de *d*.

4. Une première objection, non décisive, mais valable, vient de ce que, à Este, le θ, en PID 127 et en PID 33, est un losange ponctué en son centre, comme à Padoue, et non pas le θ carré à croisillons diagonaux qui survit, précairement, dans les abécédaires d'Este. En sorte qu'on est tenté de penser[25] que les deux textes (peut-être en raison de l'origine de la défunte de PID 127 et de la dédicante de PID 33) ont été écrits, sinon par un graveur

19. On exclura des textes de Padoue l'épitaphe, probablement atestine, PID 147 (= **R** II).

20. PID 141 (*.e.kupeθari.s.*), 142 (*.e.kupeθari.s.*), 143 (*.e.nθo.l.lo.u.ki* / *θe.r.mo.n.*), 144 (début de nom *ge.n.θe.i*[et fin de nom]*θo.s.*).

21. PID 145 (*vhe.r.vaθe.s.*), 146 (...]*eve.s.θiio*[...), 148 (*ho.s.θihavo.s. θo.u.peio*), 149 (*iuva.n.θe.i. ve.s.θiniio.i.*), 149 a (*pilpoθe.i.*), 149 b (*musθa.i.*), 150 (*voθo kluθiiari.s. vha.g.s.θo*), 151 (*hva.g.s.θo*).

22. Désinence verbale moyenne *-.s.θo* (Este, etc. : *-.s.to*) ; souches onomastiques *ge.n.θ-* (Este : *GENT-*), *iuva.n.θ-* (Este : *iuva.n.t-*, *IVANT-*), *voθ-* (Este : *vot-*) ; nom *.e.kupeθari.s.* du « monument funéraire » (Canevói : *ECVPETARIS*) ; etc. — D'autre part, c'est un **t* que suppose l'étymologie pour le nom de la « borne » (*θe.r.mo.n.*), pour le premier terme *ho.s.θi-* de nom propre composé (**ghosti-*), etc.

23. Dédicace sur épingle de bronze : *vho.u.go.n.θa lemeθo.r.na* | *tona.s.θo ś(a).i.naθ(e.)i. p*[*ora.i.*] *ś(a.i.naθe.i).* ; les souches onomastiques *vho.u.go.n.t-* et *lemetor-* sont bien attestées à Este, ainsi que l'épithète divine (datif) *śa.i.nate.i.* ; sur la façon dont est, ici, écrit le verbe *dona.s.to*, voir plus bas. Un fac-similé (de la seconde ligne) est donné au tableau III.

24. Épitaphe sur stèle : *plete.i. ve.i.gno.i. kara.n.mniio.i. e.kupeθari.s. e.go* ; triple désignation du défunt, au datif.

25. Étant admis que les deux inscriptions ont été trouvées *in situ* ; c'est probable, à cause des dimensions de la pierre, pour le gros bloc informe de tuf calcaire (hauteur : 85 cm.) portant PID 127, qui fut trouvé en 1878, hors du domaine des nécropoles reconnues, près de Migliaro, à proximité d'Este ; c'est sûr pour le bronze votif PID 33, provenant du sanctuaire de Reitia à qui la dédicace est faite.

padouan, du moins par un graveur ayant sous les yeux, et copiant, un modèle padouan.

En second lieu, le « flottement[26] » entre θ et *t* dans PID 33 se présente dans des conditions bien particulières ; car, si la lettre θ y figure[27] là où on a, normalement, *t* à Este (désinence *-.s.θo* ; suffixes *-.n.θ-*, *-θor-*, *-aθi-*), la lettre *t* y figure là où on a, normalement[28], *d* à Este (*tona.s.θo* = Este, *dona.s.to*). En sorte que ce texte présente, non point un « flottement » graphique, mais un système graphique cohérent, différent de celui d'Este.

Troisième observation : on n'a jamais relevé le fait que, dans la trentaine de mots que nous livrent les inscriptions vénètes de Padoue, il n'y a pas un seul exemple de la lettre *d*[29] ; ceci est dû, essentiellement, à l'absence de dédicaces présentant le verbe « donner » ou le nom du « don[30] » ; mais, devant cette absence d'information, il faut se garder de présumer, à priori, que l'alphabet de Padoue, sur ce point, devait concorder avec celui d'Este. Or, dans l'épitaphe PID 142, dont la gravure est soignée, et où la graphie *.e.kupeθari.s.* est cautionnée par PID 141, le « flottement » entre θ et *t* se manifeste par la présence de *t* dans le nom *plete.i.* (datif) du défunt ; ce nom (thème **Plet-* ou **Pleti-*) est sans parallèles connus à ce jour[31], et il serait tout aussi possible d'y reconnaître un thème **Pled-* ou **Pledi-*.

On est ainsi amené à envisager comme suit l'ensemble des faits en discussion : l'alphabet d'Este a adopté, pour les dentales sourde et sonore, respectivement, le *t* et le *z* de l'étrusque ; — l'alphabet de Padoue a adopté, pour les dentales sourde et sonore, respectivement, le θ et le *t* de l'étrusque ; — cet usage, propre à Padoue, se manifeste à nous par les inscriptions de Padoue même et par deux inscriptions « patavinisantes » d'Este (lesquelles présentent une forme de θ qui est padouane, non atestine, et présentent une répartition cohérente d'*emplois* entre les lettres θ et *t*) ; — on ne peut envisager indépendamment l'un de l'autre le problème de la notation de la sourde et le problème de la notation de la sonore ; — ceci rend déjà moins

26. La question ne se pose pas pour l'épitaphe PID 127 (*tθuria makkno.s.*), qui ne comporte qu'une occlusive dentale.

27. Voir note 23.

28. A dire vrai, la forme assimilée *tona.s.to* existe, exceptionnellement, à Este, et, fréquemment, à Làgole (§ 5, 2°). Mais, même si l'on voulait supposer que *tona.s.θo* recouvre une telle forme, il resterait à justifier l'emploi, en PID 33, de θ pour un ancien **t*, et de *t* pour un *t* résultant de l'assimilation d'un ancien **d* ; le problème serait déplacé, non supprimé.

29. Il suffit, en général, d'une documentation restreinte pour posséder au moins un exemple de chacune des vingt lettres de l'alphabet. En dehors de *d* (dont nous ne pensons pas qu'il ait existé à Padoue), la seule lettre dont les textes de Padoue n'offrent pas d'exemple est la consonne *b* (statistiquement rare en vénète).

30. Les vases PID 150 et 151 présentent un prétérit *vha.g.sθo/hva.g.sθo* qui, à cause de sa désinence moyenne, a peu de chances de signifier « fēcit » ; peut-être : « faciendum cūrāuit » ; peut-être même : « dōnāuit » (avec même emploi de la racine **dhē-* qu'en grec dans des composés comme ἀνέθηκε). On n'a pas, pour Padoue, d'autres dédicaces.

31. C'est, d'ailleurs, le cas pour une bonne partie des noms propres figurant sur les inscriptions vénètes de Padoue.

vraisemblable que les usages graphiques de Padoue reposent sur des particularités phonétiques locales, puisqu'il faudrait alors admettre une « Lautverschiebung », atteignant les deux occlusives dentales sans atteindre ni les labiales ni les dorsales ; — le caractère purement graphique des particularités de Padoue sera, au reste, confirmé par l'observation (§§ 7, 8) des alphabets de Vicence et de Valle di Cadore, qui empruntent leurs notations de la sourde et de la sonore, respectivement, à deux variantes du *t* étrusque, ce qui ne peut comporter aucune explication de caractère phonétique.

Les vues ainsi définies (corrigeant celles que nous résumions à la fin du § 3) nous paraissent mieux en accord avec les faits, dont l'examen détaillé sera donné ci-dessous. Elles ne sont hypothétiques, en ce qui concerne Este et Padoue, que dans la mesure où elles attribuent à Padoue[32] le système graphique de PID 33 ; mais ce système (avec *tona.s.θo* s'opposant au *dona.s.to* d'Este) constitue, par lui-même, une donnée incontestable, dont on n'avait pas, jusqu'ici, rendu compte.

5. Indépendamment des façons dont elle est notée, il est utile de donner un relevé des mots vénètes où figure l'occlusive dentale sonore.

Nous écartons, comme erronée, la lecture qui identifie un *d* dans le graffite PID 186 de Würmlach[33]. Nous réservons, d'autre part, comme encore obscurs, les exemples de *d* fournis par l'obélisque (PID 159) de Monte-Pore[34]. Sous ces réserves, le matériel utilisable est le suivant :

1°) Présence de la lettre *d* dans les abécédaires et liste de groupes de consonnes des tablettes d'Este (§ 3) ; présence de la lettre *d* parmi celles qui servent au « remplissage » (à valeur magique?) des portions non occupées par la dédicace sur les épingles votives d'Este[35] ; présence de *d* dans le mot (accusatif) *vda.n.* qui, à Este, désigne ces tablettes ou épingles et signifie proprement « alphabet », du nom des deux premières lettres (*v*, *d*) de l'alphabet consonantique[36] ; etc.[37].

32. Il faudrait qu'on trouve à Padoue une inscription vénète dont un mot comporte, de façon indubitable, une occlusive dentale sonore.

33. Conway : *kovezikо.s.* (c'est la lettre *d* qu'il transcrit *z*) ; mais Vetter (*Festschrift Egger* [1953], p. 134) : *kove.t.ko.s.* (interprété comme forme syncopée de **kovetiko.s.*) ; nous préférons reconnaître, après le *t*, la forme spéciale *š* du signe de sifflante forte que l'on connaît à Làgole (*Rev. Ét. Lat.* XXXII [1954], p. 137-138), et lire *kove.t.šo.s.* (cf. *metšo* à Làgole, **AB** 67). Nous donnons (tableau III) un fac-similé de l'inscription.

34. Voir plus bas, § 6.

35. Voir PID I, p. 48 et suiv. et, particulièrement, p. 67-78.

36. Cette interprétation, brillante et convaincante, est due à O. Haas, *Die Sprache* II [1954], p. 227.

37. La lettre *d*, qui, dans la dédicace d'Este (épingle) **V** II, s'intercale (avec un blanc de part et d'autre) entre les deux éléments du nom de la dédicante *ne.r.ka* et *siakna* (« N., épouse de S. »), est probablement une lettre dépourvue de sens (comme les lettres de « remplissage » qu'on vient de mentionner). Il est moins probable (à cause de la position entre les deux noms, et à cause de l'absence de point après *d* comme marque d'abréviation) qu'il s'agisse d'une forme abrégée du verbe « donner » (voir ci-dessous, 2°). Il est (épigraphiquement et phonétiquement) invraisemblable qu'il faille lire **dsiakna.*

2°) Formes verbales et nominales de la racine **dō-* « donner[38] », toutes présentant le degré plein (avec *ō*) de la racine : prétérit radical (3e sg. moyenne) *doto* (« dedit ») ; prétérit dénominatif (3e sg. moyenne) *dona.s.to* (« dōnāuit ») ; substantif neutre (connu, jusqu'ici, à Lagole seulement) *dono.n.* ou *dono.m.* (le vénète septentrional présentant en fin de mot soit *-n* soit *-m*, alors que le vénète méridional ne connaît que *-n*)[39]. — Une assimilation régressive qui se produit parfois, de *-to-* (troisième syllabe) à *do-* (syllabe initiale) dans *dona.s.to*[40], donne naissance à un doublet occasionnel *tona.s.to*, dont on a un exemple à Este (**V** VI) et plusieurs à Làgole (**AB** 15, 16, 17, 19 ; mais *dona.s.to* dans **AB** 38 et 61) ; les formes assimilées[41] sont donc à exclure de l'enquête sur *d* ; l'assimilation a, par chance, une caution fournie par un mot tout différent, le patronyme (datif) *tomatoriio.i.* (Este, **R** XI), dérivé, selon toute vraisemblance, de *Domator* (cf. *C. I. L.* V, 449).

3° Appellatif (dat. pl. thématique) *lo.u.derobo.s.* (« līberīs ») à Este (PID 31 = **V** XXII) et (au dat. sg.) nom de déesse (ou nom de femme?)[42] *lo.u.dera.i.* (« Līberae ») à Valle di Cadore (PID 162), l'un et l'autre reposant sur **leudh-*.

4°) Appellatif (ou nom propre d'homme?)[43] *de.i.vo.s.* à Vicence (PID 152), reposant sur **deiwo-*.

5°) Divers noms de personnes (noms individuels, ou dérivés patronymiques, ou dérivés en *-nā* du nom d'un époux)[44]. Les uns nous sont donnés en écriture vénète ; à Làgole, *dau*[... (**AB** 45), *deuśo* (lecture incertaine ; **AB** 29), *diba*[... (coupe des mots incertaine, **AB** 45) ; à Este, *mo.l.do* (**Y** V ; **T** XXV *bis*), *mo.l.dna* (**V** X b), *mo.l.donke.o.* (**M** II), *ve.r.ko.n.darna* (**V** X a) ; à Padoue, *plede.i.* (datif ; PID 142). D'autres nous sont donnés par des textes en langue vénète et écriture latine ; à Canevói, *ANDETICOBOS* (dat. pl. ; PID 157) ; à Este, *PRIGDINAI* (datif ; **T** XXXIII). Un autre, enfin, nous

38. Le tableau II donne des exemples de la façon dont elles s'écrivent ; les exemples de Làgole ont été empruntés au substantif *dono.m.* (abstraction faite des variations de la nasale finale) qui fournissent un échantillonnage plus varié que le prétérit *doto*. Toute référence suivie de « etc. » indique, pour la localité concernée, au moins deux exemples (souvent plus, en fait), du type graphique ; les références pour Este ont été données, en premier lieu, à partir de la série **V**, qui est la plus riche en exemples divers.

39. Voir *Rev. Ét. Lat.* XXIX [1951], p. 86-95.

40. Mais jamais dans *doto* (où les deux syllabes en cause se suivent immédiatement).

41. En exclure, bien entendu, celles où des signes consonantiques *différents* sont employés pour la première et la troisième syllabe, même si le signe initial dérive d'un ancien *t* étrusque, comme à Padoue (cf. PID 33 = **V** XIX) et à Vicence (PID 152).

42. Le verbe *doto* fait songer, en principe, à une dédicace, mais pourrait (comme peut-être aussi *dona.s.to* sur l'obélisque d'Este PID 111) se référer aux honneurs funèbres. La situle de Valle a été trouvée dans une tombe (G. Pellegrini, *Atti Acc. Padova* XXXII [1915/16], p. 213).

43. Un nouvel examen de la pierre nous fait abandonner l'impression que la lettre initiale de ce mot diffère de celle du verbe *dona.s.to* dans le même texte (voir tableau II) et devrait se lire *l* (comme nous le suggérions, *B. S. L.* XLVI [1950], p. 44 et suiv., et *Rev. Phil.* XXV [1951], p. 214). Il reste, selon l'interprétation qu'on donne à *.a.tra.e.s.t.*, le choix entre un dieu « Ermonios » et un homme nommé Deivos et fils de Ermo.

44. Sur le système onomastique vénète, cf. *Word* XI [1955], p. 24-44.

est connu dans les deux écritures : *uśedika* = *VSEDICA*, sur une urne de Montebelluna[45].

6. La lettre *d*, issue du *z* étrusque, nous est connue à Este, à Montebelluna[46], à Làgole et à Monte-Pore. Mais, en Vénétie méridionale, Padoue (§ 4) et Vicence (§ 7), en Vénétie septentrionale, Valle di Cadore[47] (§ 8) notent autrement la dentale sonore. Pour la Carinthie, nous manquons d'exemples, la seule inscription de Gurina (PID 166) qui nous conserve[48] le verbe « donner » étant tardive et influencée par l'écriture latine[49] et ayant, notamment, adopté le *d* latin[50].

Nos inscriptions sont écrites, le plus souvent, de droite à gauche ; beaucoup moins souvent[51], de gauche à droite. Celles des lettres de l'alphabet dont le tracé n'est pas symétrique par rapport à un axe vertical ont donc une *orientation*, laquelle est, en principe, commandée dans chaque cas par le sens choisi pour l'écriture. La lettre *d* du vénète (Este, etc.) est de ce nombre.

Mais il arrive en vénète que *certaines* de ces lettres « orientées » soient, occasionnellement, inversées par le graveur. C'est le cas, par exemple, pour *s* ; à l'occasion des exemples de *dona.s.to* figurés au tableau II, on a, en marge, signalé par (a) tous les exemples où *s* est orienté comme le fait attendre le sens de l'écriture ; par (b), les exemples où le graveur a inversé *s*. La même chose se produit pour la lettre *d*. On a signalé par A, dans le tableau II, les exemples où les divers tracés de *d* sont en accord avec le sens de l'écriture, par B ceux où la lettre est inversée (c'est-à-dire où son orientation s'oppose à celle de l'écriture)[52].

Ces remarques faites, toutes les formes de *d* dans les alphabets d'Este, Montebelluna, Làgole et Monte-Pore s'expliquent, graphiquement, comme des transformations du *z* étrusque (voir tableau I), transformations que nous

45. Voir *Rendiconti dei Lincei* VIII[IX] [1954], p. 24-27 ; le nom et le patronyme de la défunte ont été, avant cuisson, gravés sur l'urne, d'une part en caractères latins (*OSTIANCO VSEDICA*), d'autre part en caractères vénètes ; malheureusement, du texte vénète, il ne reste, pour le patronyme, que des vestiges de lettres très indistincts.

46. Pour autant que le *d* vénète se laisse apercevoir (cf. note 45), il paraît être du type « 6 » défini par le tableau I.

47. Bien que Valle soit assez proche de Làgole et que Monte-Pore en soit bien plus éloigné, l'alphabet de Valle diffère de celui de Làgole, alors que l'écriture de Monte-Pore se retrouve à Làgole.

48. Il est fâcheux que la tablette PID 167 soit brisée ; elle ne manifeste aucune influence latine et eût pu nous renseigner sur la lettre *d* à Gurina si, du verbe de dédicace qui y figurait deux fois, il nous restait autre chose que les dernières lettres. Voir *Rev. Ét. Anc.* LIV [1952], p. 267-274.

49. Alors que le vénète use, quasi toujours, de la *scriptio continua*, il y a, dans PID 166, des interponctions séparant les mots, à la latine ; voir *Rev. Ét. Anc.* LV [1953], p. 94-96.

50. Sous une forme angulaire (due au style graphique vénète). Voir tableau II.

51. Ce sens est relativement rare, mais il est attesté à toutes les époques ; l'influence latine a simplement pu le favoriser à basse époque.

52. Il en résulte que 3 B (type 3 accidentellement inversé) est identique à 4 A, que 4 B est identique à 3 A, que 7 B est identique à 8 A, etc.

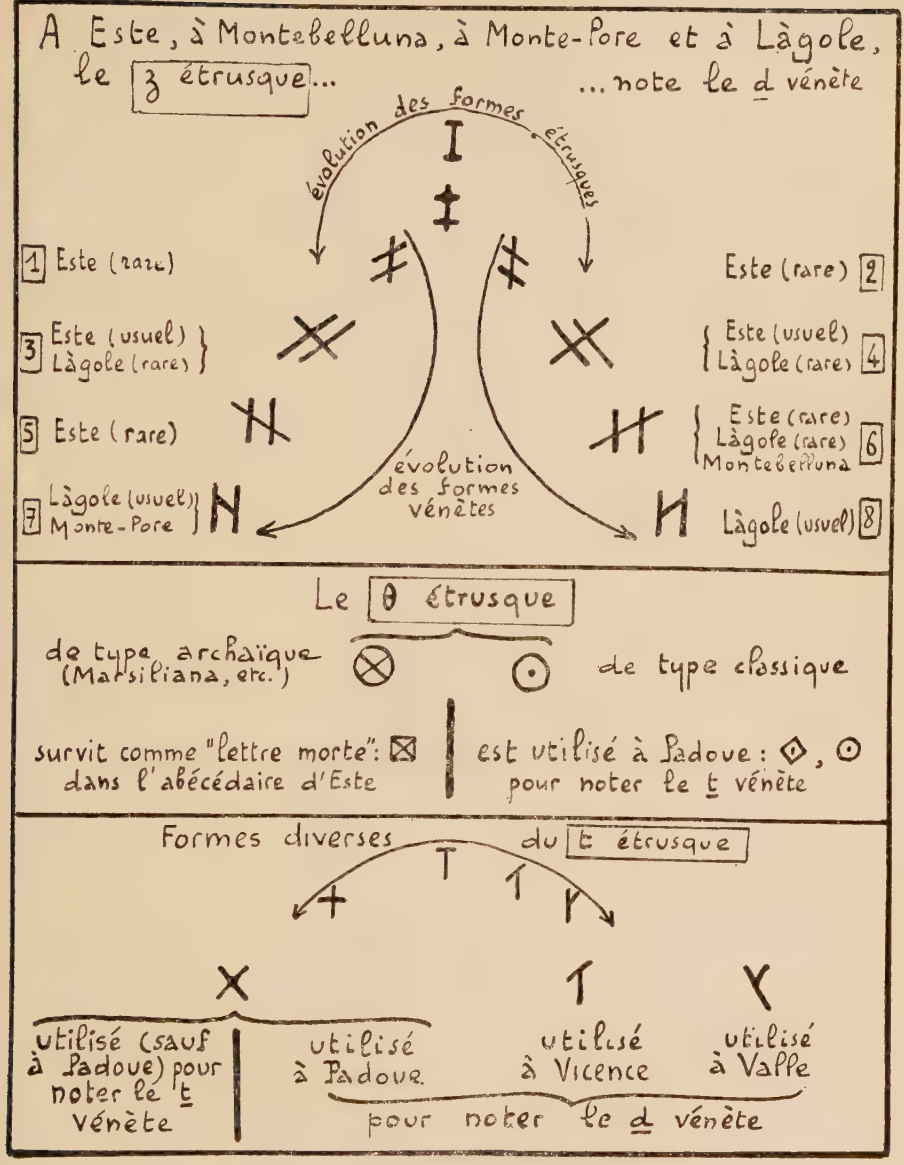

A Este, à Montebelluna, à Monte-Pore et à Làgole,
le 3 étrusque...
...note le d vénète
évolution des formes étrusques
1 Este (rare)
Este (rare) 2
3 Este (usuel) Làgole (rare)
Este (usuel) Làgole (rare) 4
5 Este (rare)
Este (rare) Làgole (rare) Montebelluna 6
7 Làgole (usuel) Monte-Pore
Làgole (usuel) 8
évolution des formes vénètes
Le θ étrusque
de type archaïque (Marsiliana, etc.)
de type classique
survit comme "lettre morte": ⊠ dans l'abécédaire d'Este
est utilisé à Padoue : ◇, ⊙ pour noter le t vénète
Formes diverses du t étrusque
utilisé (sauf à Padoue) pour noter le t vénète
utilisé à Padoue
utilisé à Vicence
utilisé à Valle
pour noter le d vénète

TABLEAU I

avons divisées en quatre phases (1-2, 3-4, 5-6, 7-8), toutes attestées. Le tracé a été, progressivement, couché, soit vers la gauche, soit vers la droite (selon le sens de l'écriture) ; la haste verticale du type étrusque et du type vénète 1-2 devient oblique à partir de la phase 3-4 ; les deux traits transversaux (horizontaux dans les formes étrusques les plus anciennes), d'obliques dans les phases 1-2 et 3-4, deviennent verticaux à partir de la phase 5-6. Les types les plus fréquents[53] sont le type 3-4, dominant à Este[54], et le type 7-8, dominant à Làgole[55]. Les types intermédiaires 1-2 et 5-6 ne sont que faiblement représentés[56].

Une mention spéciale sera faite ici, en passant, de l'obélisque de Monte-Pore[57], qui porte, sur deux de ses faces, deux inscriptions, probablement funéraires, gravées par des mains différentes, mais avec emploi du même alphabet. Il n'a fait, à notre connaissance, l'objet d'aucune étude depuis la découverte (à partir de 1949) et l'interprétation des textes de Làgole, lesquels ont donné la clé de l'écriture de Monte-Pore[58]. Ni la séparation en mots ni la signification n'apparaissent encore avec évidence ; du moins la lecture est-elle, à présent, établie.

Texte *a*[59] :

...]nitiokapro.s.o.r.[... | ...] chiffres.

Texte *b*[60] :

...]do.s.tide.i.me.s de.i.vo[ ]*aiio*[... | ...]*nisitariko.*[ ] chiffres.

53. Pour ne pas compliquer inutilement le tableau II, le type 1 et le type 5-6 y ont été, pour Este, confondus avec le type 3-4 ; le type 6 y a été, pour Làgole, confondu avec le type 7-8.

54. Type 3 A : **M** II, III, IV, VI, IX, XV, XX ; **V** IV, VII, X b, XVII, XX, XXI, XXII ; **Y** III, IV, X ; **T** XXV *bis*. — Type 3 B : **M** I, VII, XIX ; **V** X a, XI, XIII (dans *dona.s.to*), XVI. — Type 4 A : **V** V, XII (dans *dona.s.to*), XVIII. — Type 4 B : **V** XII (dans *vda.n.*), XIV. — Ces tracés sont représentés à Làgole, mais faiblement. Type 3 A : **AB** 33, 56 ; type 4 B : **AB** 53, 54, 58, 61.

55. Type 7 A : **AB** 35, 59, 65. — Type 7 B : **AB** 38, 44, 45, 48, 57. — Type 8 A : **AB** 49, 52. — C'est le type 7 B qui figure à Monte-Pore.

56. A Este, type 1 A : PID 111 et **Y** I ; type 2 B : **Y** II ; type 5 A : **V** III ; type 5 B : **V** VIII ; 6 B : **V** XIII (dans *vda.n.*). — A Montebelluna (voir note 45), c'est le type 6 A qui paraît figurer dans *uśedika*. — A Làgole, le type 6 A figure dans **AB** 47.

57. Conservé au Musée de Bolzano, où nous l'avons examiné en septembre 1952 (PID 159). Un fac-similé est donné au tableau III.

58. La lettre que Conway transcrivait (de façon provisoire et conventionnelle) par *ṅ* est, en réalité, un *d* (du type 7 B, fréquent à Làgole). — La lettre que Conway transcrivait par *c* est, en réalité, le second élément (à tracé brisé) du yod de Làgole (*iɨ*) : voir note 12. — A la première ligne du texte *b*, entre *vo* et *aiio*, Conway voyait un *ṅ* (c'est-à-dire un *d*) ligaturé à l'*a* qui suit ; c'est possible (encore que le trait oblique d'un tel *d* s'arrête avant d'atteindre la haste verticale gauche). Mais il est plus probable qu'on a ici affaire à la lettre, de valeur discutée (*l* ou *ś*?), qu'on rencontre à Làgole (voir *Rev. Ét. Lat.* XXXII [1954], p. 137-138).

59. Avant *n*, lacune d'une ou deux lettres (on aperçoit encore le bas d'une haste verticale). Entre *ka* et *ro*, *p* plus probable que *l* (que lit Conway, et qu'on s'attendrait, au reste, à trouver ponctué). Le point qui devait suivre le dernier *o* est, en fait, à l'intérieur de *r*. Rien ne permet de savoir l'importance de ce qui est perdu vers la gauche (fin de la ligne 1, début de la ligne 2). La finale en *-o.s.* est probablement celle du nom du défunt (au nominatif).

60. Il peut manquer une ou deux lettres avant *do.s.* ; entre *me* et *s*, un « point » (tiret

← Écriture rétrograde				Écriture directe →		
Este (type normal)						
3A	a	(V IV etc.)	𐌀𐌗𐌓𐌃𐌉𐌌𐌏𐌊	[𐌊𐌏𐌌𐌃𐌓𐌗𐌀]		a 4A
3A	b	(V VII etc.)	𐌀𐌗𐌓𐌔𐌉𐌌𐌏𐌊	𐌊𐌏𐌌𐌃𐌓𐌗𐌏	(V XIV etc.)	b 4A
3A		(V III etc.)	𐌀𐌏𐌊	[𐌊𐌏𐌊]		. 4A
3B	a	(V XVI etc.)	𐌀𐌗𐌓𐌉𐌌𐌏𐌊	𐌊𐌏𐌌𐌃𐌗𐌔𐌏	(V XVIII)	a 4B
3B	b	(V XIII etc.)	𐌀𐌗𐌔𐌉𐌌𐌏𐌊	𐌊𐌏𐌌𐌃𐌓𐌗𐌏	(V XII)	b 4B
3B		(V X b etc.)	𐌀𐌏𐌏𐌊	𐌊𐌏𐌊𐌏	(V V)	4B
				Avec assimilation:		
				𐌊𐌏𐌌𐌃𐌔𐌗𐌏	(V VI)	a
Este (type patavinisant)						
				𐌊𐌏𐌌𐌃𐌔𐌀𐌀	(V XIX)	a
Vicence						
	b	(PID 152)	𐌀𐌗𐌔𐌉𐌌𐌀𐌕			
Valle di Cadore						
		(PID 162)	𐌀𐌏𐌀𐌗			
Lagole						
3A		(AB 56 etc.)	𐌌𐌉𐌀𐌏𐌊			
7A		(AB 59 etc.)	𐌌𐌉𐌀𐌏𐌇	𐌇𐌏𐌍𐌀𐌌	(AB 47 etc.)	8A
				𐌊𐌏𐌍𐌀����	(AB 53 etc.)	4B
7B		(AB 48 etc.)	𐌌𐌉𐌀𐌏𐌇	𐌊𐌏𐌍𐌛[ ]𐌀	(AB 61)	4B
7B	a	(AB 38)	𐌀𐌗𐌓𐌛𐌀𐌏𐌇			
		Avec assimilation:		Avec assimilation:		
	a	(AB 15 etc.)	𐌀𐌗𐌓𐌛𐌀𐌏𐌊			
	b	(AB 19)	𐌀𐌗𐌔𐌛𐌀𐌏𐌊	𐌊𐌏𐌍𐌛𐌓𐌗𐌀	(AB 17)	b
Gurina						
	b	(PID 166)	𐌀𐌗𐌔𐌀𐌀𐌏𐌃			

TABLEAU II

7. Du vénète de Vicence, on n'a jusqu'ici que deux documents, le graffite rupestre livrant le nom *vhre.n.mo* (PID 153) et le vaste linteau de pierre, portant une dédicace de monument (PID 152) : *.o..s.t.s. katu.s.ia.i.io.s. dona.s.to .a.tra.e..s.t. e.r.monio.s. de.i.vo.s.*[61]. L'alphabet est, dans l'ensemble, le même qu'à Este ; c'est le *t* vénète usuel qui figure dans les désinences (3e sg.) active (*-t*) et moyenne (*-to*), dans la souche onomastique *.o.s.t-*[62], etc. Mais, à l'initiale du verbe « donner » figure un caractère qui a la forme de certains *t* étrusques (haste verticale ; au sommet, trait transversal oblique) ; le même signe se rencontre à l'initiale du dernier mot (voir tableaux I, II et III) ; il serait parfaitement arbitraire, et personne n'a tenté, d'y chercher quelque « simplification » du *d* de l'alphabet d'Este. L'alphabet de Vicence n'est pas réductible à celui d'Este.

8. La situle funéraire de Valle di Cadore est, pour ce site vénète (distant de Làgole de moins de deux lieues), le seul monument épigraphique. La dédicace (PID 162 ; voir tableau III) *.e..ı.k. go.l.tano.s. doto lo.u.dera.i. kane.i.* [« hoc (?) Goltanus dedit Liberae carae »] présente un alphabet vénète de type septentrional, analogue, dans l'ensemble, à celui de Làgole ; c'est le *t* vénète usuel qui figure dans la désinence *-to*, etc. Mais, à l'initiale du verbe « donner » et dans le nom propre Loudera (§ 5), figure un signe qui a la forme de certains *t* étrusques (haste, inclinée, du milieu de laquelle part un trait oblique vers le haut ; voir tableaux I et II). L'hypothèse de Conway (« clearly a local variation and simplification for the atestine *z* ») est arbitraire ; la lettre serait, en tout cas, plus proche du *t* d'Este que du *d*. Il est clair que, sur ce point, l'alphabet de Valle n'est pas réductible à celui de Làgole.

9. Graphiquement, l'initiale du verbe « donner », dans des formes non assimilées (§ 5, 2°), se présente dans PID 33 (texte « patavinisant » d'Este), dans PID 152 (Vicence), dans PID 162 (Valle), sous des formes diverses, dont aucune n'est réductible sans arbitraire au *d* d'Este ou de Làgole (issu du *z* étrusque), mais qui, toutes trois, s'identifient sans peine à des variantes, connues, du *t* étrusque.

Cette constatation éclaire d'un jour nouveau l'usage du θ étrusque pour *t* vénète à Padoue, et infirme l'idée que l'usage du θ à Padoue refléterait quelque fait de prononciation locale (§§ 3-4) ; les adaptateurs de l'écriture

oblique) très net, que ne signale pas Conway ; mais le « point » qui devait aussi suivre cet *s* a été omis ; sur le signe qui précède *aiio*, voir note 58 ; après *aiio*, vestiges du bas d'une lettre, qui pourrait être un *s* ; en ce cas, rien n'exclut que cet *s* ait été ponctué, le point ou les points ayant pu disparaître avec la brisure de la pierre. A la fin de la l. 1 et au début de la l. 2, lacune d'importance non connue. A la l. 2, après *riko* (dont le *o* est intérieurement ponctué), une lettre ou un groupe de deux lettres, dont seule subsiste nettement après *o* une haste verticale (*r*? *e*? etc.). — La coupe des mots demeure incertaine ; il est tentant d'isoler (cf. *de.i.vo.s.* à Vicence, PID 152 : voir note 43) un mot ou élément du mot : *de.i.vo-*.

61. Sur l'interprétation du texte, voir nos suggestions initiales, *B. S. L.* XLVI [1950], p. 43-47, et les correctifs apportés (*Rev. Phil.* XXV [1951], p. 214 ; *Latomus* XII [1953], p. 396-397 ; *Word* VIII [1952], p. 57. — Mais voir aussi, plus haut, note 43.

62. Cf., à Este, *.o.s.tiio.i.* (datif ; **R** IV), *OSTINA* (**T** XXXI a), etc.

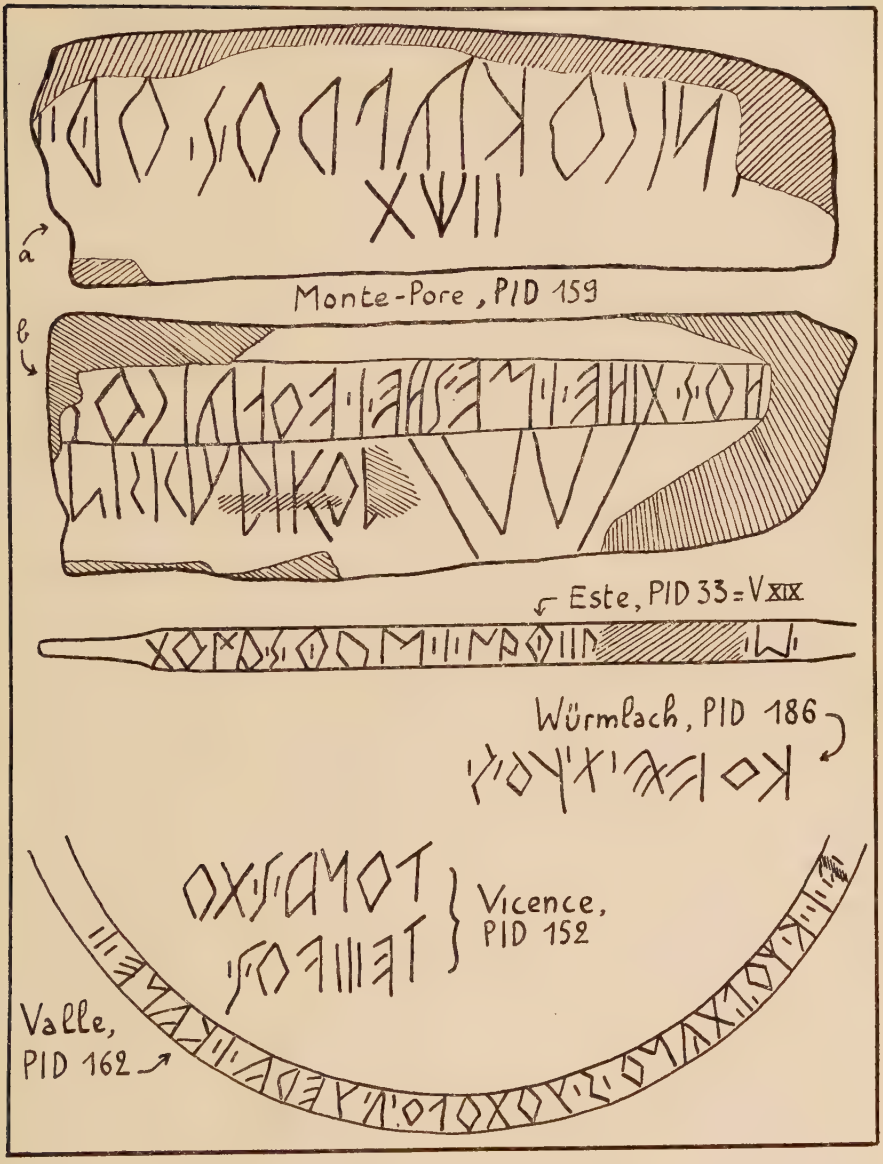

a
Monte-Pore, PID 159
b
Este, PID 33 = V XIX
Würmlach, PID 186
Vicence, PID 152
Valle, PID 162

TABLEAU III

étrusque en Vénétie se sont trouvés, pour les occlusives dentales (sourde et sonore), devant des problèmes purement graphiques, et dont on ne saurait dissocier les éléments.

Mais les faits étudiés mettent aussi en évidence, pour les alphabets vénètes, une multiplicité non réductible à un prototype (atestin ou autre). Il y a eu, dans des conditions que nous ignorerons sans doute toujours, des adaptations de l'écriture étrusque indépendantes (ou, du moins, partiellement indépendantes) les unes des autres, et empruntant sans doute leurs modèles à des variétés différentes de l'écriture étrusque.

10. Accessoirement, ces données posent, pour la philologie, un problème pratique de transcription.

A vouloir une transcription qui rende compte, non de la valeur phonétique du signe, mais de sa forme (ou, plus exactement, de sa généalogie), comme on le fait encore trop souvent, on sera amené, à côté de *z* pour le *d* d'Este et de Làgole[63], à avoir des signes spéciaux comme t^2 ou t^3 pour le *d* de Vicence et de Valle ; on devra écrire *zona.s.to* (avec sa forme assimilée *tona.s.to*) à Este et à Làgole, mais *tona.s.θo* pour PID 33, t^2*ona.s.to* pour PID 152, t^3*oto* pour PID 162.

Si, au contraire, on accepte de reléguer dans l'apparat ou le commentaire les particularités d'écriture qui n'intéressent pas la langue, et si l'on veut une transcription qui soit fidèle aux valeurs phonétiques probables (garanties à la fois par l'étymologie et par les données vénètes en alphabet latin), on écrira partout *doto*, *dona.s.to* (sauf, bien entendu, pour la forme assimilée *tona.s.to*), quel que soit le tracé et quelle que soit l'origine de la lettre *d* dans l'alphabet considéré. Ceci entraînera, dans le cas particulier de Padoue (et des textes « patavinisants »), à ne plus faire apparaître le θ dans nos transcriptions, et à écrire *plede.i. ... .e.kupetari.s.* en PID 142, *dona.s.to* en PID 33.

Michel LEJEUNE.

Paris, octobre 1956.

63. Et à condition de ne pas tenir compte des variétés de cette lettre (§ 6 et tableau I).

LE VOCABULAIRE BOTANIQUE LATIN

Le *Lexique des termes de botanique en latin* publié récemment par M. Jacques André (Paris, C. Klincksieck, 1956, in-8°, 344 p.) nous fournit un excellent moyen d'examiner méthodiquement un vocabulaire technique, sur lequel aucun travail d'ensemble n'a encore paru. Sans prétendre traiter le sujet dans ses détails — ce qui exigerait tout un livre — les pages suivantes ont pour objet d'établir sommairement une classification rationnelle des faits et de rassembler les éléments semblables que l'ordre alphabétique ne présente que dispersés et isolés.

Disons tout de suite que ce *Lexique* comble une des plus graves lacunes qui soient dans notre connaissance du vocabulaire latin et que, dans un domaine limité, mais important, il rendra autant de services que n'en rendent, par exemple, le *Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens* d'Albert Blaise ou ce complément indispensable du *Thesaurus* qu'est le *Glossary of later Latin to 600 a. d.* d'Alexandre Souter. Malgré la modestie relative de ses dimensions, ce *Lexique* est le fruit du dépouillement complet d'un nombre considérable de textes, qui s'étendent depuis les premiers textes jusqu'à ceux des VIII^e^-IX^e^ siècles (*Cap. de uillis*, Réceptuaires, Gloses médicinales et autres) ; M. André est allé plus loin dans son recensement que Souter, qui, suivant l'exemple du *Thesaurus*, s'était arrêté à l'an 600, ou que M. Blaise, qui a poussé jusqu'à la fin de la période mérovingienne. Les Glossaires, en effet, les Recueils de Recettes, les *Anecdota* fournissent des noms anciens, surtout des noms populaires, qui se retrouvent souvent dans les langues romanes, mais que les textes littéraires ne nous ont pas transmis, et, nous dit M. André, « Ce n'est que dans les *Dynamidia* du VI^e^ siècle que l'on trouve, grâce aux synonymes, aux descriptions, aux propriétés, le sens de certains termes employés pourtant déjà depuis plusieurs siècles » (Préface, p. 7). Élargie dans le temps, son enquête s'est étendue dans l'espace. Elle ne s'est pas bornée aux auteurs techniques, tels que Pline l'Ancien, qui en est le plus illustre, le Pseudo-Apulée, dont il a pu utiliser l'édition d'Ernest Howald et Henri E. Sigerist parue en 1927, que n'ont pas connue les premières lettres du *Thesaurus*, les traductions latines de Dioscoride et d'Oribase, les *Auctores rei rusticae* comme Caton, Varron, Columelle, Palladius, Virgile, les *Agrimensores Latini*, mais il a grossi sa nomenclature de découvertes qu'il a pu faire chez les médecins et les vétérinaires, comme Celse, Pélagonius, Végèce, Chiron, Caelius Aurelianus[1], Gar-

1. Je n'ai pas vu citer l'abréviateur de Caelius, Mussio ou Muscio, dont V. Rose a donné

gilius Martialis, etc., ou chez des auteurs de livres de régime ou de cuisine, comme Anthimus, auteur d'un *De obseruatione ciborum*, et Apicius, à qui l'on doit un *De re coquinaria*. « Nous avons eu l'heureuse surprise de rencontrer chez les médecins et les vétérinaires des descriptions des listes de synonymes qui nous ont permis de résoudre certains problèmes ; c'est ainsi que le *centunculus* de Pline, 24, 138, peut être identifié grâce au synonyme grec qu'en donne Scrib⟨onius⟩ Largus, 121. D'autre part, si la littérature technique de Caton à Pline nous livre l'essentiel de la science botanique des Romains, elle est loin de nous en fournir toute la terminologie. Même pour le Ier siècle p. C., ce sont des auteurs considérés comme mineurs, Celse et Scribonius Largus, qui nous donnent les noms latins du chèvrefeuille, *siluae mater*, ou de la guède, *uitrum*, dont Pline ne laisse pas soupçonner l'existence, bien qu'il les connaisse certainement. Plus tard, grâce à Pélagonius, Végèce, Marcellus, etc., nous seront révélés les noms populaires. Dans cette perspective de six siècles (nous négligeons ici les siècles postérieurs), nous découvrons un vocabulaire qui se renouvelle et que les médecins ne parviennent pas à figer ; *brassica* cède le pas à *holus*, puis à *caulis* ; *confirma*, *consolida* remplacent *alum* » (Préface, p. 7).

Les termes de botanique du latin peuvent se ranger en quatre catégories principales :

I

Les noms, simples ou munis d'un suffixe de dérivation, qui ont des correspondants dans d'autres langues apparentées au latin, et par conséquent une origine indo-européenne. Peu nombreux, leurs correspondants se rencontrent surtout dans les langues du groupe nord-occidental de l'indo-européen, ce qui confirme ce que l'on sait par ailleurs des origines du vocabulaire latin. On y trouve des noms d'arbres, de céréales ou de légumineuses, des noms désignant des parties ou des organes végétaux. Voici les principaux et les plus sûrs de ces mots :

α) *acer* n. : érable, v. h. a. *ahorn* (cf. *acernus* Venant. Fort.) et *acerabulus* (Gl.), composé qui est à l'origine du nom français et dont le second terme paraît contenir le gaulois **-abolos* ;

alnus : aune, v. angl. *alor*, v. h. a. *elira* devenu avec métathèse all. *Erle*, lit. *alksnis*, *elksnis*, etc. Représenté avec des différences de détail en germanique et en balto-slave ;

corulus : coudrier, de **koselos* ; irl. *coll*, v. h. a. *hasal*, lit. *kasulas* « pique de chasseur » ;

cornus : cornouiller et merisier, de **krnos*, gr. κράνος, lit. *Kirnis* « deus cerasorum ». Il n'y a pas lieu de mettre en doute, malgré *cerasus*, le caractère indo-européen du mot. *Cerasus* provient sans doute par l'intermédiaire du gr. κέρασος d'une langue asianique, mais doit s'apparenter

une édition chez Teubner en 1882, en même temps que le texte des *Gynaecia* de Soranos. L'omission est, du reste, sans importance.

de plus loin à *cornus*. Une identité de racine avec *cornū* est possible ;

dūmus : broussailles, de **dusmos*, irl. *doss*, m. h. a. *zūsach* ;

fāgus : hêtre, avec son fruit le « gland », *glāns*, gr. φᾱγός « chêne », φηγός, βάλανος, v. h. a. *buohha*, all. *Buche*, etc. Le même mot a désigné le hêtre et le chêne, à cause du caractère également comestible de leurs fruits ;

muscus : mousse, de **mūs-co-* ; v. h. a. *mos* « mousse », lit. *mūsaĩ* « moisissure » ;

nux : noyer et noix, de **knu-k-* ; irl. *cnù*, v. isl. *hnot* ;

ornus : frêne, de **os(i)no-* ; v. sl. *jásenĭ*, gall. *onn-en* ;

pīnus : pin ; cf. avec changement de suffixe gr. πίτυς, skr. *pītu-dāruḥ*, dont le groupe *-tu-* apparaît dans *pītuita* ; cf. aussi *sappīnus* « sapin », sans doute italo-celtique de **sappo-pīnus* ;

quercus : chêne, de **perkʷu-* ; v. h. a. *forha* « pin », v. h. a. *fereheich* « aesculus », celt. *Hercynia silua*, etc. ;

salix : saule ; même formation en *-ix* dans irl. *sail*, gén. *sailech* ; v. h. a. *sal(a)ha* ;

ulmus : orme ; v. isl. *almr*, v. irl. *lem*.

A ces noms on peut ajouter, mais avec moins de certitude :

ebulus : hièble, de **edh-lo-s*?, dont M. Niedermann a rapproché le nom baltique et slave du sapin, v. pr. *addle*, tch. *jedla*, etc. ; le gaulois a une forme *ebuco-*. Cf. *acerabulus* ;

opulus : érable ayard, duret, que Cuny a rapproché de la glose : ἀπελλόν· αἴγειρος Hes.

pōpulus : peuplier, auquel on a comparé gr. πτελέα « orme ».

Ces trois noms forment un petit groupe qui se ressemble par la finale, mais il peut s'agir là d'une adaptation proprement latine de mots d'origine diverse.

carpinus : charme ; lit. *skĩrpstas*, v. pr. *skerptus* « orme », *skirpstŭs* « hêtre rouge » ;

farnus et *fraxinus* désignant tous deux le frêne ; les correspondants des autres langues, skr. *bhūrjaḥ*, russe *berëza*, lit. *beržas*, v. h. a. *birihha*, s'appliquent au bouleau. Le changement de sens s'explique par le fait que, le bouleau n'existant pas en Italie — les Latins en ont emprunté le nom, *betulla*, au celtique — le nom ancien a été appliqué à un autre arbre ; ces changements sont fréquents ;

β) *faba* : fève ; v. pr. *babo*, v. sl. *bobŭ*, etc. ;

far(r), gén. *farris* n. : épeautre ; osq. et ombr. *far*, v. isl. *barr* « céréale », v. angl. *bere* « orge », v. sl. *brašĭno* « τροφή » ;

milium : mil, millet, dérivé d'un nom radical **mel-* ; cf. gr. μελίνη, lit. *malnos* ;

auēna : avoine ; cf. lit. *avižà*, v. pr. *wyse*, v. sl. *ovĭsŭ* ; toutefois, cette ressemblance limitée à deux langues inspire des doutes, et l'on a supposé que les deux mots, latin et slave, étaient des emprunts indépendants faits à une langue non indo-européenne.

On a comparé *cicer* « pois chiche » à arm. *sisern* de même sens. Mais il peut s'agir, comme pour *auēna*, d'emprunts indépendants. Le v. pr. *keckers*, est sans doute à écarter et peut provenir du latin. *Cicer*, comme *eruum*, *lēns*, doit provenir d'une région méditerranéenne où se cultivaient ces trois légumes.

γ) *culmus* : chaume ; v. h. a. *halam*, *halm*, lett. *salms* de même sens, gr. καλάμος et καλάμη « roseau », emprunté par le latin ;

flōs : fleur, et *folium* : feuille ; v. angl. *blōstma* « fleur », got. *blōma*, all. *Blut*, etc., gr. φύλλον, gaél. *bile*, etc., tous deux issus d'une même **bhol-* / **bhlō-* ;

grānum : grain, irl. *gran*, got. *kaurn*, v. sl. *zrŭno* ;

rādix : racine ; *rāmus* : rameau, branche, de **wrād-* ; cf. gr. ϝρίζα, gall. *gwrysgen* « branche », *gwraidd* « racines », etc.

Enfin, des mots de sens général, comme *fēnum* (*fae-*) « foin », proprement « le produit (du pré) », cf. *fēnus* ; *frux*, usité surtout au pluriel *frūgēs* « céréales », sans préciser ; *frūmentum*, cf. *fruor* « jouir des fruits de » ; *fructus* « récolte, fruit » ; *germen* « désigne dans une plante à peu près tout ce qui pousse » (André), sans doute de **gen-men* ; *grāmen* « gazon », proprement « nourriture des herbivores », gr. γράω « je ronge », γράστις « fourrage vert » (cf. pour le sens *pābulum*, de *pascō* « paître ») ; *sagmen* « toute plante lustrale », vieux terme du rituel apparenté à *sanciō*, *sacer* ; *sarmen*, *sarmentum* « sarment », de *sarpō* ; *sēmen* « semence », cf. *serō*, *sēuī* ; *strāmentum* « litière, chaume », cf. *sternō*, *strāuī* ; *stipula* « chaume », dont il existe un correspondant dans russe *steblo* « tige », v. sl. *stiblĭe* « καλάμη » ; (*h*)*olus* « légume vert) », de **ghelos*, cf. l'adjectif *heluos* et le diminutif *heluella* glosé *holera minuta*, spécialisé secondairement dans le sens de « chou », où il a été concurrencé par d'autres mots. Le rattachement à *legō* « je cueille » de *legūmen*, qui désigne les légumes à cosse, est peut-être dû à la déformation d'un mot différent sous l'influence de *germen*, *grāmen*, *sēmen*. — Il n'est pas étonnant que cette liste ne contienne que très peu de noms de plantes, sauvages ou cultivées, désignant une espèce particulière : ces noms varient avec le temps et les régions et sont, en outre, plus que d'autres susceptibles de s'emprunter ; on sait ce que le latin et le grec doivent, dans ce domaine, au vocabulaire méditerranéen.

II

Les noms isolés et sans explication sûre, dont on ne peut dire si ce sont des mots d'origine indo-européenne que le latin serait seul à avoir conservés, ou des termes indigènes provenant de langues parlées en Italie avant l'invasion des Latins et adoptés par eux, ou des emprunts venus on ne sait

d'où, ni par quelle voie, ni à quelle date. Dans ce groupe hétérogène, à côté de formes rares et tardives, dont seuls les glossaires et les recueils de recettes attestent l'existence, figurent des noms de plantes anciens et usuels, qui ont pris place dans le vocabulaire courant et y ont acquis droit de cité. C'est le cas, par exemple, de *herba*, mot dans lequel Meillet suggérait de voir peut-être un mot prélatin, mais que rien dans sa structure ne dénonce comme tel ; c'est le cas aussi du nom même de l'arbre, *arbōs* fém., gén. *arbŏris*, peut-être un ancien neutre **arbŏs*, comme le laisse supposer le dérivé *arbustum* (cf. *rōbur*, de **rōbŏs*, *rōbustus*, etc.), féminisé d'après les autres noms d'arbres et muni d'un nominatif en *-ōs*, mais dont il n'y a pas d'étymologie satisfaisante. On sait que le latin ignore le nom générique de « l'arbre » que présentent quelques langues indo-européennes : gr. δόρυ, δρῦς, germ. *trē*, v. sl. *drĕvo*, etc. C'est le cas, enfin, du nom de la forêt, *silua*, sans rapport avec gr. ὕλη, sans doute mot du vocabulaire indigène ; cf. le nom propre *Sīla*. Voici les principaux noms de cette catégorie :

abies : sapin ; « mot préindo-européen, mais non méditerranéen » (André), dont la glose d'Hésychius : ἄβιν· ἐλάτην, οἱ δὲ πεύκην, n'éclaire pas l'origine ;

aesculus : sorte de chêne ; nom dont l'ancienneté est attestée par le fait qu'il a donné son nom à une place de Rome, *Aesculetum*. Dérivé par les Latins de *esca* « nourriture », *aesculus* a été rapproché successivement de gr. αἰγίλωψ, v. h. a. *eih*, v. isl. *eisk* « chêne », puis, comme l'a proposé, après Schuchardt, V. Bertoldi, suivi par H. Hubschmid, *Sardische Studien*, p. 83, de basque *eskur* ou *azkár* « chêne », berbère *ikšir* « chêne vert », gr. ἄσκρα· δρῦς ἄκαρπος (Hes.) ; cf. H. Frisk, *Griech. etym. Wort.*, s. u. Mot du pourtour méditerranéen, comme *cerrus*?

alga : algue, dont il n'existe aucun correspondant exact ;

al(l)ium : ail. Origine inconnue. Souvent confondu avec *alum* « consoude », d'origine gauloise, *a. Gallicum*, gr. σύμφυτον πετραῖον ; cf. Pline, *H. N.* XIX, 116 ; également sans étymologie ;

aplūda : balle du blé, criblure. Mot « rustique », ancien (Naevius), sans doute préitalique ;

arbutus (*arbitus*) : arbousier. Ancien (Lucr.), usuel, roman. Inexpliqué ;

arillus : pépin de raisin. Uniquement attesté dans les Glossaires. Mot suditalique? Conservé en napol. *arillo*, sic. *ariddu* ;

arinca : sorte de blé ; uniquement dans Pline : *arinca Gallorum propria, copiosa et Italia est*, *H. N.* XVIII, 81. Gaulois? Le gr. ἄρακος « espèce de gesse », *Lathyrus annuus*, lui-même d'origine inconnue, n'a rien de commun avec *arinca* ;

armoracia (*-cea*, *-cium*) : ravenelle, *raphani genus siluestre*, mot propre à l'italique, selon Pline, *H. N.* XIX, 82 ; XX, 22. Ital. *ramolaccio*?

baca (*bacca*) : baie, de toute espèce d'arbre, *omnis fructus arborum agrestium* (Servius, Gloss.), myrte, olivier, laurier (cf. *bacālia*), lierre, genévrier,

etc., sauf de la vigne, ce qui semble exclure le rapprochement de Βάκχος, *Bacchus*, lui-même d'origine inconnue (cf. H. Frisk, *Griech. etym. Wört.*, s. u.) ;

bēta : bette. Mot ancien, usuel. Souvent confondu avec *blitum* (*bletum*) « blette », venu du gr. βλίτον ; mais Plaute distingue les deux plantes, *Pseud.* 815. Italique?

brassica : chou. Mot ancien, usuel. Italique? Cf. la glose βράσκη· κράμβη. Ἰταλιῶται Hés. M. André, *Latomus* XV, 1956, p. 291, compare avec quelque hésitation — sans doute justifiée — le punique *burutzim* (?) cité par le Pseudo-Apulée, 129, 9 adn. Sans doute formation suffixale en *-ik-*, mais le radical est inexpliqué ;

caespes : motte de terre avec son gazon, touffe de gazon, dont on n'a donné aucune étymologie satisfaisante ; on ne voit pas comment le rattacher à *caedō* ; quant à la forme verbale osque *kaispatar* (Vetter, *Hdb. d. ital. Dial.*, n° 6, 5), qu'on traduit généralement par *caeda(n)tur* (Buck, Pisani, etc.), le sens en est contesté ;

cēpe n. (*cēpa* f.) : oignon, cive. La forme neutre et indéclinable, *cēpe*, plus ancienne que *cēpa*, normalisation secondaire, souligne le caractère singulier du mot, auquel on ne peut comparer que la glose d'Hésychius : κάπια σκόροδα, Κερυνῆται ;

cerrus : chêne chevelu ; bien attesté chez les auteurs techniques de Vitruve à Palladius, que Schuchardt a rapproché d'un mot berbère *-kerruš* « chêne » (cf. *aesculus*) ;

cicūta : ciguë ; *cicirbita* : chicorée sauvage (Diosc. gr., qui le donne comme équivalent de gr. σόγκος) ; *cucumis* : concombre, cf. gr. κύκυον Hes., et punique *cumsisezar* : concombre sauvage (Ps.-Ap.) ; *cucurbita* et *cucutia* : gourde, calebasse ; tous mots à redoublement, provenant sans doute d'une même langue étrangère, africaine? Une autre forme à redoublement, *seseli* (*seselis*), est venue de l'égyptien par l'intermédiaire du gr. σέσελι(ς) ; le gr. κίκι « ricin » est sans doute aussi égyptien, cf. les créations plautiniennes *cicilendrum*, *cicimandrum*, *Ps.* 831 et 835, et le *cicitum* obscur de Chiron, 869 ;

combrētum : plante ressemblant au *baccar* (Plin. XXI, 30, 133). Même finale que *dūmētum*? Gaulois selon Bertoldi.

corrūda : asperge sauvage. Mot ancien, attribué aux *rustici* par Columelle XI, 3, 43 ; sans doute indigène ;

cracca : vesce sauvage, jarosse. Un seul exemple dans Pline XVIII, 142. Type de mot populaire à vocalisme *a* et à consonne géminée (cf. *galla* ; cf. *lappa*). Indigène?

ērūca : roquette ; même mot que le nom de la chenille, lui-même d'origine inconnue, à laquelle la plante ressemble par sa tige velue. Forme à suffixe, comme *brassica*?

eruum : ers ; nom de légume sans doute emprunté, comme le nom de la len-

tille, *lēns*, et sans doute ceux de l'oignon, *cēpe*, et du pois chiche, *cicer* (v. plus haut, p. 186). On rapproche gr. ὄροβος : vesce, ἐρέβινθος : pois chiche, et d'autre part v. h. a. *araweiz*, all. *Erbse*, qui ne sont pas exactement comparables : « Es handelt sich wohl um unabhängige Entlehnungen aus einer unbekannten (vl. nichtidg.) Sprache — nach neueren Forschungen ist das Ostmediterrangebiet das Entstehungszentrum der Erve » (J. B. Hofmann, *Lat. etym. Wört.*, s. u.) ;

farfarum, *farfara*, *farfaria*, *farferum*, *farfenum*, *farfugium*) : autre nom, sans doute prélatin, du « tussilage », qui ressemble exactement au nom d'une rivière de la Sabine, *Farfar(us)*, latinisé par Virgile en *Fabaris* (cf. *siler* et *Silarus*). Forme à redoublement, comme le nom *Marmar* du dieu Mars, dont les déformations soulignent le caractère « populaire » ; demeurée dans quelques parlers italiens ;

furfur m. : tégument de la graine des céréales ; son. Ancien, technique. Forme à redoublement, comme *farfarus*, et comme lui sans doute dialectale. Sans étymologie sûre ;

galla : noix de galle. Mot de type populaire à consonne géminée et vocalisme *a*. L'explication par une racine **gel-* « gonfler, (se) mettre en boule », d'où le sens de *galla* « kugeliger Auswuchs » (J. B. Hofmann) est le type de ces « étymologies par définition » (cf. *pōmum*) toujours suspectes ;

git indécl. (*gitti*, *gitter*, etc.) : nigelle. Depuis Celse ; sans doute emprunt au sémitique ;

(h)arundō : roseau. Mot ancien, usuel, mais inexpliqué : l'identité de la finale de *hirundō* « hirondelle » et de *nebrundinēs*, pluriel de **nebrundō* « rein », synonyme dialectal de *rēnēs* à Lanuvium, n'apporte aucune lumière sur l'origine du mot. Il n'y a pas lieu de considérer l'*h* initial comme un « hyperurbanisme » artificiel et de rapprocher gr. ἄρον « arum » ;

hedera (*edera*) : lierre. Le rapprochement de *prehendō*, *prendō* analysé en **prai-hendō* soulève les mêmes doutes que l'explication de *galla*. Le gr. κίσσαρος ressemble à *hedera* par sa terminaison, mais le radical est différent ;

īriō : vélar (Pline). Sans rapport avec *īris*, qui vient du gr. ἶρις ;

iuncus et *scirpus* : jonc ; usuels, tous deux d'origine inconnue ;

iūniperus (*iēni-*, etc.) : genévrier. Le Ps.-Diosc., I, 103, cite une forme gauloise *iupicellos*, qui est assez loin du mot latin ;

lappa : bardane ; même vocalisme *a* et même gémination que dans *cracca*, *galla*, *lacca* (celui-ci sans doute emprunté au gr. λακχά, ou de même origine), *talla*. Sans rapport avec *lippus* « chassieux », malgré André : ni le vocalisme ni le sens ne concordent ;

lauer : berle ? Attesté depuis Pline. Le rapprochement de *Lauernae*, ville du Samnium, est peu probant ;

marrubium : marrube. Le nom de *Marrubium* (*-uium*), ville des Marses, lui-même inexpliqué, est-il à rapprocher? Un autre nom, *marrūcīna* « paliure », rappelle le nom des *Marrūcīni*, autre peuplade d'Italie, sans en être plus clair ;

lēns : lentille, et *lenticula*. Ancien, usuel. Sans doute emprunté, comme *eruum*, à une langue méditerranéenne, d'où proviendrait aussi le v. sl. *lešta* ; cf. *cicer* ;

ligustrum : troène (Virg.), de *Ligus*, comme *ligusticum* « l'herbe de Ligurie »?

līnum : lin. Le grec a une forme à *i* bref : λίνον ; de même les langues balto-slaves, lit. *linaĩ* pl., etc. Mot « voyageur », comme le nom du chanvre, gr. κάννᾰβις > lat. *cannabis*, d'origine incertaine — asianique — mais non indo-européen, malgré André ;

lūtum : gaude. Ancien ; l'adjectif *lūteus* est dans Plaute. Formation en *-to-*? Sans correspondant précis ;

nepete, *nepeta* : espèce de calament : cataire, herbe aux chats (Celse, Pline). Rapproché par V. Bertoldi du nom de ville étrusque *Nepeta* ou *Nepita*?

pampinus : pampre ; provient sans doute, comme gr. ἄμπελος et nombre de mots relatifs à la vigne, d'une langue « méditerranéenne », asianique?

papāuer n. : pavot. Mot à redoublement à vocalisme *a* ; l'identité de la finale avec *cadāuer*, rattaché à *cadō*, a conduit certains linguistes à voir dans le mot un participe d'une racine **pap-* « souffler », cf. *papula*?

perpressa : « plante d'Étrurie et d'Illyrie, guérissant la vessie » (?) ;

pōmus : arbre à fruits ; *pōmum* : fruit d'un arbre. Ancien, classique. Sans étymologie ; peut-être emprunté comme *pirus*, *pirum* : poire, poirier, qui rappelle gr. ἄπιος, et *mālus*, *mālum* : pomme, pommier, gr. dor. μᾶλον. Il se peut qu'en latin le nom de l'arbre ait été formé secondairement sur le nom du fruit ;

rumpus : sarment. Étymologie contestée. Bertoldi, après avoir admis, avec Marstrander, l'origine celto-ligure du mot, y a renoncé pour revenir à la comparaison avec le gr. ῥομφεύς, proposée par Cuny, *M. S. L.*, XIX, 210 et suiv. ; un intermédiaire étrusque est suggéré avec hésitation par J. B. Hofmann ;

ruscus : fragon. « Herkunft, Formen und Bed.-Entwicklung unklar » (J. B. Hofmann) ;

sābūcus (*sam-*) : sureau. Sans correspondant net ;

samara (*samera*) : fruit de l'orme (Col., Plin.) ; cf. fr. *samare* : fruit du frêne. Gaulois?

satureia : sarriette. Depuis Celse, usuel, roman. Sans rapport visible avec *satur* ;

sēcăle (*sicale*, *sigala*) : seigle. Sans doute mot d'emprunt, attesté seulement depuis Pline ; d'origine balkanique d'après Hoops ;

sil (*sili*) n. : autre forme de *seseli*(*s*), sans doute de même origine ; v. *cicūta* ;

siler : fusain. Depuis Virg. Mot préitalique? Cf. *Silarus*, nom d'une rivière de Campanie ;

siliqua : silique. Le rapprochement de *silex* « caillou » est peu satisfaisant, et l'hypothèse d'une dissimilation de **skiliqua*, v. sl. *skolĭka* « ostreum » est arbitraire ;

spīca (tardif *spīcus*) : épi ; *spīna* : épine. Sans étymologie sûre, le sens de l'ombrien *spina*, *spinia* est incertain ; le rapprochement du groupe germanique, v. angl. *spitu* « broche », v. h. a. *spizzi* « pointu », reste vague ;

stirps : souche. Sans correspondant. « Un radical *stirp-* surprendrait en indo-européen, autant que celui de *urbs* » (Meillet) ;

sūber : chêne-liège. Sans doute mot « méditerranéen », auquel on compare le gr. σῦφαρ « peau ridée », lui-même d'origine inconnue ;

sulla? : sainfoin (Serv., *G.* I, 215). Forme conservée dans quelques parlers italiens. Mot préindo-européen d'après Hubschmid ;

tālea : bouture?

talla : pelure d'oignon? Cf. *galla* ;

tamarix : tamaris. V. André, s. u. ;

taxus : if. Sans doute mot asianique. « Le rapprochement avec τόξον n'a d'autre fondement que la croyance à la nocivité de la plante » (André) ;

termes : rameau (d'olivier). Sans rapport visible avec τέρμινθος, autre forme de τερέβινθος « térébinthe », mot « égéen » ;

tibulus : espèce de pin (Pline, XVI, 39). Mot sans doute prélatin, conservé dans quelques parlers de l'Italie du Nord. Cf. *ebulus* ;

tilia : tilleul. Le gr. πτελέα « orme » est loin de toute manière ;

tīnus : laurier-tin. Attesté depuis Virgile. Méditerranéen?

ulpicum : sorte d'ail. Ancien, usuel ; sans plus d'étymologie que *allium* ;

unēdō : arbousier. Synonyme de *arbutus* et, comme lui inexpliqué ;

urtica : ortie. Sans rapport avec *ūrō* « je brûle », bien que l'étymologie populaire l'en ait rapproché. Même finale que dans *brassica* ;

ūua : raisin. Aucune des étymologies proposées n'est satisfaisante. Sans doute emprunté, comme la plupart des termes relatifs à la vigne ;

uerna : verne, aune noir. Très tardif (Gloss.) ; cf. *uernīlagō* ;

uicia : vesce. Ancien (Caton), usuel ;

uirga : branche secondaire issue du rameau. La forme du mot, comme celle de *uirgō*, paraît exclure une origine indo-européenne ;

uiscum (*uiscus* m.) : gui. On suppose un emprunt à une langue non indo-européenne, dont proviendrait aussi le gr. ἰξός?

Outre ces mots isolés, on rencontre des mots ayant des finales semblables :

aresta, *arista* : épi à barbes ; *genesta* (*genista*, *genestra*) : genêt, auxquels il faut peut-être joindre les formes tardives **ancesta* (Dynam. 2, 41), plante indéterminée dont la racine passait pour guérir la dysenterie ; *calcesta* : trèfle blanc (Gloss.), « de *calx* par sa couleur? » (André), explication qui ne convainc pas ;

carex : laîche, cf. *carō* « je carde »? ; *cōdex* (*caudex*) : tronc d'arbre, que certains rapprochent de *cōda*, *cauda*, qui n'est pas plus clair ; *frutex* : arbrisseau ; *rumex* : oseille, même mot que *rumex* « fer de lance » ; *ūlex* : plante indéterminée, ressemblant au romarin, sans doute « la bruyère » selon André, s. u., dont le nom ressemble à celui du « chêne vert, yeuse » ; *īlex*, d'origine méditerranéenne (cf. *cortex*, *uītex*) ; *calabrix* : *spina siluestris*, Pline, *H. N.*, XVII, 75, sans doute l'aubépine ; *filix* (*felix*, *filex*) : fougère, cf. *filicāria* ; *larix* (*larex*) : mélèze, mot alpestre? ; *sentix* (pl. *senticēs*) à côté de *sentis*, pl. *sentēs* « broussailles » ;

alaternus : nerprun. Étrusque? Cf. les noms attestés à très basse époque : *falterna* (Dynam., II, 50), fr. *faouterna*, etc. ; *fusterna* : tête du sapin (Vitr., Plin.), de *fūstis*, lui-même d'origine incertaine[1] ;

laburnum : aubour, d'origine alpestre selon Pline, *H. N.* XVI, 76 ; *uiburnum* : viorne (Virg.) ;

alburnum : aubier, de *albus*, est sans doute à mettre à part : formation comparable à *nocturnus*, *diurnus*?

(h)ibiscus : guimauve (Virg., etc.) ; le gr. ἴβισκος est emprunté au latin ; peut être apparenté à *uiscus*, qui figure dans *maluauiscus*?

lentiscus : lentisque (depuis Caton) ; *mariscus* : sorte de jonc (Pline, XXI, 112, qui en parle d'après Magon) ; **turbiscus*, v. plus bas ;

la(m)brusca : vigne sauvage, lambruche (depuis Virg.), qui par sa formation rappelle les dérivés du type *asinusca*, *atrusca*, *ceruisca*, etc., appliqués aux cépages selon leur couleur ; *molluscum* : loupe de l'érable (Pline, *H. N.* XVI, 68), qui traite du mot en même temps que de *bruscum*, de sens voisin ;

uerbascum : molène, bouillon blanc (Pline, usuel), pour lesquels, à cause de la formation en *-asco-*, *-usco-*, on a supposé une origine ligure?

Certains de ces noms peuvent avoir subi des altérations diverses : le nom de la « jusquiame », *altercum* (Pline), a été rapproché de *altercor* et on en a fait « la plante des altercations » ; celui de la « petite centaurée », *exacum*, gaulois d'après Pline, *H. N.* XXV, 68, de *exigere* : « *quod omnia mala medicamenta potum corpore exigat per aluom* » ; celui d'une plante indéterminée, *exedum* (Pline, XXIV, 175), de *exedere*, parce que « *ueterno liberat* » ; celui

1. Sur les mots en *-(a)rna*, *-(e)rna*, *(e)rnus*, *-(u)rnus*, voir Ernout, *Les éléments étrusques du vocabulaire latin*, dans *Philologica* I, p. 29 sqq.

d'une espèce de blé, *scandala* (Pline, XVIII, 62) ou *sandala*, de *scandō*, et est devenu *scandula* dans l'Édit de Dioclétien, d'où *scandulāca*, *-lācium* « plante parasite qui étouffe les céréales en grimpant sur la tige ».

Le *Lexique* de M. André contient, en outre, d'autres noms attestés seulement à très basse époque, qui n'ont jamais, sans doute, appartenu au latin proprement dit, mais dont quelques-uns survivent partiellement dans les langues romanes ; citons, à titre d'exemples : **alisia*, **alausa* « alise, alisier » ; it. *aloss*, *alaus*, mot gaulois ; *aloxinum* (*aloxanus*, *alosanus*, etc., Anthim., Gloss.), synonyme de *absinthium*, v. fr. *alosne*, esp. *alosna* ; **broia* : espèce de jonc, it. dial. *broja* ; *calcatrippa* (Misc. Tir., Gloss., etc.), passé en français *chausse-trape* (*chauce-trappe*), qui désigne une plante — le chardon étoilé — et un piège de guerre, et qu'on explique par un composé hybride : *calca-* (cf. *calcō* « fouler aux pieds ») et un second élément **trep-* d'origine germanique ; *darbāria* : « cf. *derbiosus* ; contre les dartres? » (André) ; *dardana* ou *bardana* « bardane? », de forme et de sens douteux ; *drauca*, *drauoca* « bardane », v. fr. *droye*, « gaulois selon Hofmann, prélatin pour Alessio » (André) ; *falterna*, v. plus haut, p. 192 ; *faluppae* (Gloss.) « menue paille » ; **gagada* (Gloss.) : *centaurium maius* ; **gigarus*, synonyme de *dracontium* : sorte d'arum, « gaulois selon Marcellus, étrusque selon Ps.-Diosc. » (André), conservé en toscan *gigaro*, etc. ; d'autres formes *gigarone* (Gloss.), *giger* (Ps.-Ap.), *gilarus*, *giler* ne sont pas plus claires ; *gludum*, synonyme de *paeonia* « pivoine », attribué aux *Romani* par le Ps.-Apul., 65, 10, Adn.? ; **mendruta*? « *beta siluestris* », mot marse d'après le Ps.-Diosc. ; *mussiriō* « mousseron » (Anthim.) ; *parada*, *paradella*, fr. *parelle* ; *pimpinella* (*pipi-*, *pipe-*, etc., Gloss., Recept., etc.), fr. *pimprenelle*, que le *Glossaire* de Du Cange ne connaît qu'au sens de « petite monnaie » ; mot de type populaire à redoublement et à suffixe de diminutif, mais qui est isolé et que ni par la forme ni par le sens on ne peut rapprocher de *pampinus* ; *sarminium* (*-minia*, *serminia*, *sirminia*, etc., Gloss., Recept.), fr. dial. *salmille*, etc., synonyme de *caerefolium* ; le rapprochement de *sarpō* ne s'impose pas ; *sclareia* « sclarée » (Garg. Mart., Gloss., etc.), même finale que *satureia* ; *tanacita* (Ps.-Ap., Recept., Gloss.) et *tanium*, synonyme de *artemisia* (Ps.-Ap., etc.), fr. *tanaisie*, it. *tanaceto* ; *teloxa* (Gloss.), synonyme de centaurée? ; *turbiscus* (*-cum*) « garou », attesté seulement au IVe siècle, demeuré en sarde *truiscu* et en esp. *torvisco*, qui par sa finale se rapproche des mots en *-iscus*, cité plus haut, p. 192.

Cette liste n'a pas la prétention d'être complète ; le *Lexique* cite nombre d'autres noms aussi obscurs, sinon plus ; mais les exemples recueillis suffisent à faire apparaître la diversité des éléments qui la composent, les enrichissements successifs dont elle s'est augmentée, le nombre considérable de mots étrangers ou d'emprunts que l'on suppose, sans pouvoir le démontrer, les substitutions de mots ou de sens (*pōmum* remplaçant *mālum*, qui lui-même a éliminé **abella* ; *iuus* (Gloss.), emprunt tardif au gaulois, succédant à *taxus*, etc.), enfin le pullulement de mots nouveaux dans la très basse latinité.

III

Les formations dérivées, mais attachées à un radical, à un substantif ou à un verbe connus, noms à suffixe, composés ou juxtaposés, évoquant un caractère, réel ou supposé, du végétal, ou de la partie du végétal, ainsi dénommé, par exemple :

abiga : ivette, de *abigō* « j'écarte, je chasse », ainsi nommée parce qu'elle passait pour être abortive ; *cardō*, *carduus*, *cardus* : chardon, de *carō*, *carrō* « je carde » ; *ēlecebra* (Ps.-Ap.) et *illecebra*, de *ēliciō*, *illiciō*, plantes sans doute magiques qui passaient pour chasser ou pour attirer à elle les dartres et les éruptions cutanées ; *lamium* « lamier », de *lamia* « vampire, allusion à la forme de la fleur » (André) ; *planta* : plant, postverbal de *plantō* « je tasse la terre avec le pied » ; *praecoquum* : abricot, de *praecoquō*, à cause de sa précocité ; *resēda* : réséda blanc, plante sédative, rattachée à *resēdō* « je calme », peut-être par étymologie populaire, et dont l'emploi s'accompagnait d'une formule magique (Pline, *H. N.* XXVII, 131) ; *rōbur* : rouvre, ancien neutre en *-os* de **rheudos*, cf. *rōbustus*, de la famille de *rŭber*, *rōbus* « rouge » ; le genre neutre, insolite dans les noms d'arbres, laisse supposer que c'est le nom de la couleur qui a été secondairement appliqué à l'arbre, à cause de la teinte de son bois ou de ses feuilles en automne ; *saluia* : sauge, de *saluos*, en raison de ses propriétés bienfaisantes ; *tremulus* : tremble (Plin. Val.), de *tremō* ; *uinca*, *peruinca* (*uica peruica*, *prouinca*) : pervenche, de *uincō* « je vaincs », nom tiré, comme *resēda*, d'une formule magique ; *uerbēna*, de **uerbes-na* apparenté à *uerbera* n. pl. « verges » ; la plante servait entre autres pour frapper un traité, *ferīre foedus*.

Parmi les types les plus fréquemment attestés, on peut citer :

A) Des mots en *-ex*, ceux-ci explicables (cf. plus haut, p. 192) : *cortex* : écorce, apparenté à *corium*, *scortum* « cuir, peau dure » ; *ūtex* : sorte de saule, cf. *uieō*, *ūmen*, *ūtis*.

B) Des dérivés en *-āgō*, *-īgō*, *-ūgō*, le premier type étant le plus largement représenté[1] :

apiāgō : herbe aux abeilles (Isid.), cf. *apis*, *apium*, *apiastrum* ; *caprāgō* : herbe aux chèvres (Ps.-Ap.), de *capra*, gr. αἴγιλος ; *capsilāgō* (Plin. Val.), dérivé de *capsula* « molaire », sens non attesté en latin, mais assuré par le v. prov. *cassal* ; la plante est utilisée contre les maux de dents, prov. *erbo de caissal*, etc., v. André, s. u. ; *cartilāgō* : pulpe, chair de certains fruits (Pline), sans origine connue ; *citrāgō* : herbe parfumée à odeur de cédrat (Ps.-Diosc., Pall.), de *citrus* « cédratier » ; *corrāgō* : langue de bœuf, attribué aux Lucaniens par le Ps.-Ap., 41, 13? Sans rapport avec *coriāgō*, de *corium*, qui désigne une maladie de peau du bétail ; *cunīlāgō*, de *cunīla* « sarriette » (Pline) ; *farrāgō* (altéré en *ferrāgō*, d'après *ferrum*), de *far*, usuel ; *ferulāgō*, de *ferula* (Cael. Aur.) ; **fūsāgō* : fusain, dérivé de *fūsus* que sup-

1. Sur les formes en *-ex*, *-ix* et en *-āgō*, *-īgō*, *-ūgō*, v. Ernout, *Philologica* I, p. 133 sqq., 165 sqq.

posent les formes romanes ; *herbāgō* : potamot, de *herba* (Ps.-Diosc.) ; *lactāgō* (Ps.-Diosc.), *lactilāgō* : herbe au lait, de *lac(t)* ; *lappāgō*, *lampāgō* : bardanette (Pline, etc.), de *lappa* (pour la double forme avec *-pp-* et *-mp-*, cf. *sābūcus* et *sambūcus*, *sabbātum* et *sambātum*, *pimpinella* et *pipinella*) ; *lustrāgō* : plante lustrale, de *lustrum* ; *mordāgō* = *strychnon*, de *mordeō* (Gloss.), plante à saveur mordante (amère) ; *multilāgō*, de **multus* + *lac*, d'après *lactilāgō* : *m. caprāria*, cf. *caprāgō* « euphorbe » ; *mustēlāgō* : espèce de fragon, sans doute déformation, par rapprochement mécanique, de *mustēla* « belette », de *mutilāgō* « fragon non piquant », qui d'après André serait dérivé de *mutilus* « écorné »?, formes flottantes, cf. *porcillāgō* ; *oleāgō* : plante à feuilles d'olivier (Ps.-Diosc.) ; *ostriāgō* : plante colorante (distincte de *ostrāgō* « testa » d'après André), de *ostreum* « pourpre » (Ps.-Ap.) ; *paritāgō* (Antid. Lond. 20), forme confirmée par fr. dial. *parétagé*, synonyme de *urceolāria* « pariétaire », de *paries* ; cf. les variantes *parietāria*, *paritāria*, *paritalium*, *parietālis*, *parietīna* ; *plantāgō* : plantain, de *planta* « plante du pied », allusion à la forme des feuilles de certaines espèces (André) ; *plumbāgō* : plante qui guérit les taches sur l'œil (*plumbum*), calque de μολύβδαινα, Pline, XXV, 155 ; *porcillāgō* : pourpier, autre forme de *porcillāca*, lui-même synonyme de *portulāca*, *porclāca*, *porclācla*, *porcacla*, dérivé de *porcella*, diminutif de *porca* « matrice », dont le pourpier, dit aussi *porcastrum*, passait pour guérir les douleurs (avec influence de *portula* « petite porte » sur *portulāca* « allusion au petit couvercle du fruit capsulaire qui s'ouvre à maturité » (André), cf. *portācula*, *portacla* ; cette série est un bon exemple des déformations multiples que peuvent subir des mots de ce type, par association d'idées, attractions phonétiques, rapprochements inconscients ; et peut-être ne faut-il pas les différencier trop rigoureusement ni vouloir les expliquer à tout prix ; *pustulāgō* : herbe aux pustules, de *pustula* (Diosc.), donné comme synonyme de *tussilāgō* « plante béchique », de *tussis*, ce qui étonne ; *selāgō* : plante indéterminée, ressemblant à la sabine, peut-être d'origine gauloise, en tout cas utilisée par les Druides, et de caractère magique (Pline, XXIV, 103), sans étymologie ; *sōlāgō* : héliotrope (Ps.-Ap., Gloss., etc.) de *sōl*, comme *sōlastrum* ; *soldāgō* : plante qui soude les fractures, de *solidus*, cf. *cōnsolida* ; *spartilāgō*, dérivé de *spartum*, lui-même emprunté au grec, « genêt d'Espagne » (Chiron) ; *stellāgō* (Ps.-Diosc.) : pied de corneille, de *stella*, « plante dont les feuilles sont couchées à terre en étoile » (André) ; *trixāgō* (*tris(s)āgō*) : petit chêne, germandrée (depuis Celse), d'origine inconnue ; *uernilāgō* : caméléon noir (Ps.-Diosc., Ps.-Ap.), de *uerna* « verne, aune noir » ; *uēsīcāgō* : plante employée dans les affections de la vessie (Al. Trall.), de *uēsīcā*, cf. *uēsīcālis*, *uēsīcāria* ; *uiscarāgō* : herbe à la glu (Isid.), de *uiscum* ; *uitrāgō* : pariétaire (Orib., Rufus, etc.), de *uitrum* « verre » ; la plante servait à nettoyer les vitres ; *ustilāgō* : plante dont la racine a une saveur brûlante (Dsc., Ps.-Diosc.), cf. *ūrō*, *ustus* ; *uulgāgō* (*uuluāgō*?), de *uulua*, plante emménagogue (Plin., Val.). Je ne sais que faire de **turradopāgō* « mouron » (Ps.-Diosc., II, 178), forme sans doute corrompue.

Partie d'un type ancien comme *plantāgō*, cette formation s'est rapidement développée et a servi même à latiniser des mots grecs ; ainsi : *andrāgō* : pourpier (Gloss.) = gr. ἀνδράχνη ; *chrysolāgō* = χρυσολάχανον (Plin., Val.) :

légume doré qui à cause de sa couleur passait pour guérir la jaunisse ; **sparāgō* (Gloss.), déformation de ἀσπάραγος « asperge », confirmée par certains dialectes italiens, vén. *sparagine*, vér. *sparasine*.

La dérivation secondaire en *-lāgō* a dû partir de formes comme *cunīlāgō*, analysées en *cunī* + *lāgō*, ou *multilāgō* ; de là : *lactilāgō*, *uernilāgō*, etc.

cōnsīlīgō : herbe à sétons (Pline) que M. André explique comme issu de **cōnsīdīgō*, dérivé de *cōnsīdō* « je m'asseois, je m'arrête », ce qui paraît bien hasardeux ; *cōnsonīgō* : plante qui produit des vents (Ps.-Ap., 65, 15, adn.), pivoine, dite aussi *mūsica*, peut-être adaptation de gr. συμφωνιακή, qui pourtant n'a pas ce sens (cf. Ps.-Ap., 4) ; *mellīgō* : verjus (Plin.), de *mel* ; *mollīgō* et *mollūgō* = *lappāgō* (Marc., Plin.) ; *sabīgō* (Antid.) = *sabīna*? ; *silīgō* : blé commun (depuis Caton, usuel), de *sil* ; *asperūgō* : râpette (Plin.), de *asper* ; *lānūgō* (*lānīgō*, Orib.) : duvet (classique), de *lāna*.

C) Des mots en -ASTER, -ASTRUM du type *patraster*, dérivés marquant la parenté ou l'appartenance, de sens généralement péjoratif et souvent doublés d'une forme en *-āgō* ou d'un diminutif[1] :

alicastrum, de *alica* « épeautre » (dont l'étymologie est contestée), à côté de *alicula* ; *apiastrum* et *apiastellum*, de *apium*, cf. *apiāgō* ; *asinastra* (*ficus*) ; *echinastrum*, formation hybride tirée de *echinus*, emprunt au gr. ἐχῖνος, synonyme de γεράνειον, « peut-être *Erodium*, fausse mauve » (André) ; **fabastrum*?, correction de *fabātrum*, de *faba* (Gloss.) ; *lāpistrus*, forme dissimilée de *rāpistrum* (*-tra*), *lōtaster* (Gratius) ; *rāpistria* (Antid.) : ravenelle, de *rāpum* ; *marrubiastrum*, de *marrubium* (Gal.), ital. *marrubiastro* ; *mentastrum* : mente sauvage, de *menta* ; *ōcimastrum*, de *ōcimum* < gr. ὤκιμον « basilic » ; *oleaster* : olivier sauvage, *oleastellus*, de *olea* ; *pīnaster*, *pīnastellus*, de *pīnus* ; *pirastrum*, de *pirus* ; *porcastrum* (Ps.-Ap.), cf. *porcillāgō*, de *porca* ; *rāpistrum*, v. *lāpistrus* ; *rumicastrum* (Ps.-Diosc.), de *rumex*, à côté de *rumicula* (Ps.-Diosc.) ; *salicastrum* : douce-amère, de *salix*, « ainsi nommée parce qu'elle croît au bord des saulaies » (André) ; *siliquastrum* : plante à silique (Pline), de *siliqua* ; *sōlastrum* (Ps.-Diosc.), de *sōl*, cf. *sōlāgō*. Pour *Ligustrum*, v. plus haut, p. 190.

D) Des diminutifs de toute espèce, dont voici quelques-uns[2] :

argentilla : argentine? (tardif), de *argentum* ; *auricula* (*asinīna*, etc.), de *auris* ; *bacula*, *bacic(u)la*, de *bac(c)a* ; *burdunculus* : petit mulet (Marc.), de *burdō*, « peut-être parce que les feuilles sont velues? » (André), peut-être simplement calque de ἡμιόνιον ; *calyculāria*, *-ris*, *-ta*, de *calyculus*, diminutif de *calyx*, emprunt au gr. κάλυξ « corolle » ; **cantharella* : chanterelle, de *cantharus* « gobelet », supposé par les formes romanes ; *centunculus* : cotonnière (Plin.), de *centō* « couverture » ; *cicercula*, de *cicer*, it. *cicerchia* ; *conucla rustica*, forme dissimilée de *colucla*, cf. *colus* « quenouille » ; *coriola*, issu de **corrigiola* : petite courroie, de *corrigia* ; *digi-*

1. Voir la liste de ces mots dans Fr. Stolz, *Hist. Gramm. d. lat. Spr.* I[r] B., p. 543, et dans Stolz-Leumann-Hofmann, *Lat. Gramm.*, p. 220, 3 (ici avec bibliographie). Je n'ai pas trouvé *asinastra* ni *lōtaster* dans le *Lexique*.

2. Ici encore, la liste ne vise qu'à donner des exemples significatifs, non à les signaler tous.

tellus (Plin.), de *digitus* ; *dracunculus* : couleuvrée, de *dracō*, calque du gr. δρακόντιον ; *fabiolum*, de *faba* ; *fēniculum*, *fēnuculum* : fenouil, de *fēnum* ; **ferricula* : thym, de *ferrum*?, douteux ; *filicula*, *filicicula*, de *filix*, et *foliacla*, croisement de *filix* et de *folium*? ; *fūrunculus* : tige secondaire de la vigne, de *fūr*, *fūrō* ; *gladiolus* : glaïeul, de *gladius* ; *hastula rēgia* : asphodèle, de *hasta* ; *heluola*, *heluella*, de *heluus* ; *herbula*, *herbuscula*, de *herba* ; *hirculus* : petit bouc, de *hircus*, à cause de son odeur, calque de gr. τράγιον ; *maurella* : morelle, de *maurus* ; *moracillum* : petite amande (Paul. Fest.), de *moraciae* ; **nepitella*, diminutif de *nepita* supposé par les dialectes italiens ; *nigella* : la nigelle à graines noires, de *niger*, synonyme latin du mot d'emprunt *git*, cf. plus haut, p. 189 ; *pastellus* : pastel (de *pānis*, selon André?) ; *potentilla* (Recept.), de *potēns* ; * *quercula*, *querquiola* (et *quercia*), de *quercus* ; *quiricla* : châtaigne d'eau (Gloss.), semble bien être un diminutif, mais dont l'élément radical est obscur et la graphie ambiguë ; *rānuncula* : renoncule, plante aquatique, de *rāna* « grenouille », calque de βατράχιον? ; **rusculus* : fragon, de *ruscus*, même sens, postulé par certains parlers italiens ; *saliuncula*, de *saliunca* « nard celtique », d'origine ligure selon Bertoldi, déformé en *saluiola* (Gloss.) sous l'influence de *saluia*? ; *sertula* : mélilot, de *serta*, cf. *serō* « je tresse », et *sercacla*, issu par métathèse de **sert(u)lāca* ; *sarracla* et *serrātula* : scarole, de *serra* « scie », à cause de la forme des feuilles ; *spatilla*, *de spat(h)a* « épée », « iris jaune » ; *stup(p)ulus* : nom de divers chardons, de *stuppa* « filasse », v. André, s. u. ; *testiculus*, cf. gr. πριάπισκος ; *t. canis* (= κυνὸς ὄρχις), *t. leporis*, de *testis* ; **turbisclum*, cf. *turbiscum*, p. 192 ; *tussella*, *tussiculāris herba*, cf. *tussis*, *tussilāgō*.

belliō : plante indéterminée (Plin.), de *bellis* « pâquerette », plutôt que de *bellus*? ; *lampadiō* : muscari à toupet (Gloss., etc.), de *lampada*, « la hampe et la grappe florale ayant la forme d'un candélabre » (André) ; *lauriō*, de *laurus*?, nom gaulois du serpolet d'après Plin. Val.? ; *scōpiō* : rafle (Caton, Col.), de *scōpus*, même sens, cf. *scōpae*? ; *seneciō* : seneçon, de *senex*, à cause du poil blanc de ses aigrettes.

Le caractère populaire de la plupart de ces noms de plantes explique le foisonnement des diminutifs, qui sont parfois doubles, par exemple : *arbuscula*, **arbuscellus*, **arboriscellus* ; *arbustum*, *arbustulum* ; *flosculus*, *floscellus* ; *hastula*, *hastella* ; *lappa*, *lappula*, *lappella* ; *nucula*, *nucicla*, *nucella* (fr. noisille, noisette), *nuculeus*, par un procédé de renforcement normal dans ce type, où la valeur première tend à s'effacer.

E) Des adjectifs substantivés, féminins le plus souvent et supposant un nom *herba* non exprimé :

1° En -ĀLIS, -ĀRIS, -ĀRIA :

apiāria, synonyme de *apiastrum* ; *Apollināris*, *-ria* : h. d'Apollon (prophétique) ; *asināria* (Gloss.), de *asinus* : h. qui empoisonne l'âne ; **auriculāria*, *ōric(u)lāria*, v. *urceolāris* ;

bellōnāria (Ps.-Ap.), de *Bellōna* ; *blattāria* : h. aux mites, blattaire, cf. *muscāria*, *pēdiculāris*, *-ria*, *pulicāris*, *-ria*, *pulicātōria*, *tiniāria* : h. aux mouches, aux poux, aux puces, aux teignes, à côté de *cimicia* : h. aux

punaises ; *brūmāria* : léontice, de *brūma* « hiver », à cause de l'époque de sa floraison ;

canāria : h. aux chiens ; *columbāris -ria* : columbaire ; *coriāria*, de *corium*, plante employée au tannage des cuirs ; *cuniculāris* : h. à lapins (Marc.) ;

dentālis, *-tāria* : h. aux dents (Ps.-Ap., Ps.-Diosc., Plin. Valer.) ;

escāria, *escāriola* et *scāria*, *scāriola* : h. à manger, escarole, de *esca* (tardif) ;

femināle (de *femur*, *feminis*, ou de *fēmina*?, v. Ernout, *Aspects*, p. 141 et s.) : plante velue, fr. dialectal *flanelle* « molène » ; *ferrāria* : plante qui guérit les blessures faites par le fer ; *fīcāria* : h. aux écrouelles (*fīcus*), cf. *scrōfāria* ; *flūminālis* : h. du fleuve, potamot, de *flūmen* ; *fontālis*, de *fōns* ; *frūmentāria* : h. qui pousse dans les blés, morelle noire ; *fūmāria* : fumeterre, de *fūmus* ; *furiālis* : h. qui rend fou, de *Furiae* ;

geniculāris : plante à nœuds, de *geniculum* ; *glandolāria* = *fīcāria*, de *glandulae* « hémorroïdes » ;

(*h*)*arundinālis* = *hypericum* : millepertuis, de *harundō* ; *hībernālis*, de *hībernum*, calque de χειμερινή? ; *hirundināria*, de *hirundō* : h. aux hirondelles, éclaire, cf. χελιδόνιον, à côté de *hirundinīna*, ainsi nommée parce qu'on croyait que les hirondelles s'en servaient pour soigner les yeux de leurs petits (Plin., VIII, 98) ;

**inferiālis* : h. qui chasse les démons, de *inferiae*? (forme conjecturale) ; *inguinālis* : h. qui guérit les tumeurs de l'aine, *inguen* ;

lactāria, de *lac*(*t*) ; *lānāria* : h. qui sert au lavage des laines ; *lapidāria*, de *lapis* : plante qui chasse les calculs biliaires, *lapidēs* ; *lauandāria* et *lauātōria*, de *lauāre* ; *leporāria* (*uitis*), de *lepus*, gr. λαγεία ; *lupāria* : aconit tue-loup, de *lupus* ; *lucernāria*, *-nāris* : h. qui servait de mèche pour les lampes, *lucerna* ;

mammāle (*-lis*?) : plante qui guérit les ulcérations du sein, *mammulāria*, de *mamma*, *mammula* ; *martiālis* : h. de Mars, qui guérit les blessures ; *mātricālis*, de *mātrix* « matrice » ; *mercuriālis* : mercuriale, de *Mercurius*, qui passait pour l'avoir découverte (attestée depuis Caton), et *mercuriāna* (Chir.) ; *miliāria* : plante qui tue le millet (Plin.), de *milium* ; *mīlitāris*, *-tāria* : h. aux soldats, qui guérissait les blessures, de *mīles* ; *murāria*, de « *murus* ou de *murra*? » (André), *murrāna*, *murrāria* (*mor-*), *mauraria*? ; *muscāria*, cf. *blattāria* ;

nectāria, transcr. de νεκταρέα ; *neruālis*, de *neruus* : h. à feuilles nervurées ; *niuāria*, de *nix* : h. des neiges ;

orbiculāria, *-lāris*, de *orbiculus* : cyclamen (Ps.-Ap., Marc., etc.), calque de κυκλάμινος ; *ōriclāria*, v. plus haut, p. 197 ;

parietāria, *-tālis*, *-tīna*, *paritāgo*, *-tālium* : pariétaire ; *pēdiculāria*, v. plus haut ; *perdicālis*, *perdicāria* : h. aux perdrix (Plin.), de *perdix* ; *pītuitāria* (Plin.) : h. contre la pituite, *pītuita* ; *praesidārius* : courson (Col.), de *praeses* ; *pūlicāria*, *-cāris*, *-cātōria*, v. plus haut (gr. ψύλλιον demeuré en italien, tosc. *psilio*, *silio*, et en sicilien) ; *pulmōnāria* (*-nācea*), v. fr. « pulmonée, pomelière », etc., de *pulmō* ;

rubiāria : garance (Gloss.), de *rubeus*, *-bius* ; *rūginālis* : h. aux rides, qui efface les rugosités des cicatrices (André), de *rūga* ; *rūminālis* : h. contre l'angine, de *rūmen* « gosier » ;

salictārius lupus : houblon, de *salix*, v. André, s. *lupus* ; *salīuāris*, *-ria* : h. salivaire, de *salīua* ; *sānāria*, *sānātāria*, altéré en *satanāria*? (Ps.-Ap., 95, 10), v. André, s. u., de *sānus* (et *Satanus*?) ; *sanguinālis*, *-nāria* : nom de plantes hémostatiques, cf. *sanguis* ; *scrōuāria*, *-rium* (l. *scrōfā-*) : h. aux écrouelles, cf. *strūmāria*, même sens, de *strūma* ; *segetālis* : h. qui pousse dans les moissons (*seges*) ; *serpentīnāria* : serpentaire, cf. gr. δρακόντιον ; *sōlāris h.*, *solstitiālis*, de *sōl* ; *statū⟨mi⟩nāria* (Ps.-Ap.), de *statūmen* « radier, la plante formant une couche continue » (André) ; *sūsināria* = *prūnus*, originaire de Suse?

terminālis, de *terminus* : borne, v. André, s. u. ; *tiniāria* (*tineā-*), cf. *blattāria* ; *tormentālis* (Gloss.), de *tormentum* : satyrion ; *torminālis* : h. émolliente, de *tormina* « coliques » ; *tussiculāris* = *tussilāgō* (Cael. Aur.) ;

uerbālis, de *uerbum* : l'h. qui fait parler ; *uermicariā*, *uermiculāris* : h. aux vers, de *uermis*, *uermiculus* ; *uīperālis*, *de uipera* = *lēns* (Ps.-Diosc.) ou *rūta agrestis* (Ps.-Ap.), à côté de *uīperīna* ; *uirginālis* (Gloss.), cf. gr. παρθένιον ; *uitrāria*, *uitriāria*, de *uitrum*, cf. *uitrum*, *uitrāgō* ; *ulcerāria* : h. aux ulcères ; *unguinālis* : l'h. aux panaris = gr. παρονύχιον ; *urceolāris*, *-lāria* (et *ulciolāria* d'après *ulcus*) : pariétaire, de *urceola*, cavité externe de l'oreille en forme de calice (*ōricla*, de *auricula*), où l'on instillait son suc ; cf. *calyculāris*, *-ria*, de *calyculus*, diminutif de *calyx* < gr. κάλυξ.

A très basse époque, le nom ancien de l'arbre, de type simple, *cerasus*, *castanea*, etc., apparaît remplacé par un dérivé en *-ārius*, l'arbre étant désigné par son produit, « l'arbre à châtaignes, à cerises », etc. (*arbor* étant devenu masculin, cf. *Thes.*, s. u. 419, 60), et le nom simple étant réservé aux fruits, *castanea*, **ceresia*, etc., pour éviter l'ambiguïté qui pouvait résulter du double sens qu'avait le simple, *castanea*, *cerasus*, *nux*, et, avec la confusion fréquente du masculin et du neutre *mālus*, *pōmus* et *mālum*, *pōmum*. On trouve donc dans un texte comme le *Capit. de uillis* ou dans les Gloses :

amandalārius : amandelier ; *auellānārius*, synonyme de *corulus* ; *belluāria*, *bellūria* (Gl.) : berle, de *berula*? ; *castaneārius*, *ceresārius*, *cerasārius* ; *mespilārius* ; *mōrārius* ; *nucārius* ; *persicārius* (Lex Sal.) ; *pirārius*, *pōmārius*, *prūnārius* ; *sorbārius*, etc.

Ce procédé de dérivation s'est étendu mécaniquement à d'autres noms d'arbres qui n'avaient pas de fruits : *peuplier*, par exemple, qui en français a remplacé l'ancienne forme *peuple*.

2° En -CUS, -CA : *astercum* (Plin., XXII, 43), synonyme de *urceolāris*, de ἀστήρ? ; *cornulāca* : l'herbe aux petites cornes (Ps.-Diosc.), non identifiée ; *fātica* : herbe prophétique, de *fātum*? (Ps.-Ap.) ; *heluennāca* : nom d'un cépage, d'origine contestée, cf. André, *Rev. Ét. lat.*, XXX, p. 130 ; *lactūca* : laitue (au suc laiteux), de *lac(t)*, et *lactūcula* ; *lingulāca* (Plin.), synonyme

de *lingua herba* : scolopendre, langue de cerf ; *pastināca* : carotte, panais ; *pastinācula*, de *pastinum*, *pastināre* : houe, houer? ; *portulāca*, cf. plus haut sous *porcillāgō*, p. 195 ; *proserpināca*, cf. *proserpinālis* « la plante qui se propage? », mais le nom a dû être rapproché, au moins secondairement, de *Proserpina* et le Ps.-Ap., 3, 49, cite une forme *Persefonion* comme synonyme de *uerbenaca* ; *sarraca* : plante à feuilles en dents de scie, *serra* ou *sarra*, cf. *sarrācius*, *-a lactūca* ; *suriaca* : dolique (Diosc.), de *Syria*? ; *trīticum* ! blé, de *terō*, *trītus* « battre le grain » ; *uerbēnāca* : verveine (Pline, etc.), de *uerbēna* ; *uettonica*, *bet(t)onica* : bétoine, du nom de peuple *Vettonēs*?

Sont à écarter : *mūsica* « la musicienne », *persica* « la pêche », tous deux empruntés du grec ; *ērūca*, *festūca*, dont l'origine et la formation sont obscures.

3° En -EUS, -IUS : *aprōnia* : « uitis nigra », de *aper* « sanglier » ; *cimicia*, de *cimex* « punaise » ; *labeōnia* : nom d'une labiée, de *labeō*, *-ōnis* « à grosses lèvres » ; *picea* : pesse, de *pix* « poix » ; *uenerea*, *-ria* : h. de Vénus, qui s'applique à des plantes variées ; *lūteum* : gaude, de *lūteus* substantivé, cf. *lūtum*.

4° En -CEUS, -CIUS : *albucium* : asphodèle, cf. *albus*, *albūcum* ; *arborācia* : cœur de l'arbre (Gl.) ; *armorācia* (*-cea*) : ravenelle ; *ferulācea* n. pl., de *ferula* ; *maluaceus* : pied de mauve, de *malua* ; *persōnācia* : bardane, de *persōna* « masque », v. André, s. u., cf. *persōnātā*, *persollāta*, *persōnia*, *persōnīna* de même sens ; *piscātōria* : herbe aux pêcheurs, bouillon-blanc », de *piscātor* ; *porcīnācia* : renouée des oiseaux, it. *erba porchina*, de *porcīnus* « porcin »? ; *pūlicātōria* (Dynamid), synonyme de *pūlicāria* ; *pulmōnācea*, doublet de *pulmōnāria*.

5° En -ĀNUS, -ĪNUS : *amerīna* (sc. *salix*), d'Amérie en Ombrie ; *apiāna*, nom d'un cépage, de *apis* ; *asinīna herba* : muflier, tête de mort, lig. *bucche d'âze* ; **cattīna* : h. au chat, *fēlis oculus*, de *cattus* (Gl.) ; *colubrīna* : plante tachetée ; *columbīna* : « columbīs familiāris », cf. περιστερεών ; *hirundinīna*, cf. *hirundināria* ; *leporīna uitis*, gr. λαγεία ; *lipsiānus* : lupin sauvage?, d'origine inconnue ; *lupīnus* : lupin, de *lupus* ; *lupārīna* (Gl.), cf. *lupāria* ; *marrūcīna* : épine du Christ, d'origine inconnue ; *mellīna*, synonyme de *apiastrum* ; *mercuriāna* (Chir.) = *mercuriālis* ; *mergīna*, de *mergus* « sautelle »? ; *passerīna* (*passa-*) : h. aux moineaux, de *passer* ; *pergulāna* : cépage en treilles (*pergula*) ; *piperīna* (Gl.), de *piper*? ; *ualeriāna* : nard celtique, de *ualēre*, *Valērius* ; *uīperīna*, formé comme *colubrīna*.

6° En -ŌSUS : *mentiōsa h.*, de *menta* : menthe, aphrodisiaque ; *perīculōsa h.* : mandragore, herbe magique dangereuse ;

7° En -ĀTUS : *neruāta* : à feuilles nervurées ; *scelerāta* (*h.*) : la criminelle, renoncule scélérate, poison violent, sic. *erba scilirata* ; *ambustum* n. : (bois de) clématite, qui servait à faire du feu par le frottement, cf. *ambūrō* ; *barbāta h.* : plante qui fait repousser le poil (Chir.) ; *benedicta*, nom de différentes plantes, cf. fr. *la benoite* ; *caniculāta* : forme dissimilée de *calyculata* « jusquiame », v. fr. *cheinlée*, etc. ; *crīnīta* (Ps.-Ap.), de *crīnis*, fr. *capillaire* ; *grānāta*, *-tum* : grenadier, grenade ; *serūtum*, de *serū* « petit lait, sérosité », « renouée des oiseaux, qui rétablit les fonctions sécrétoires altérées » (An-

dré) ; *testiculāta* : mercuriale mâle, de *testiculus*, à cause de la forme de ses fruits à deux capsules (André).

8° Quelques formations isolées, comme *prospectīua* « qui regarde au loin, périscope » (Ps.-Diosc.) ; les fleurs du Potamot sont groupées en épi dressé hors de l'eau (André) ; *uertumnum* (Ps.-Ap., Ps.-Diosc.) = *heliotropium*, de *uertō*, d'après le nom du dieu Vertumne.

F) Composés et groupes syntaxiques (nom + adjectif ; nom + génitif déterminatif), où se mêlent des formations proprement latines et des calques du grec qu'il n'est pas toujours possible de distinguer. Les formations de ce type sont très nombreuses ; certains mots, notamment ceux qui désignent des parties du corps, qui prêtent à des comparaisons, sont particulièrement usités ; ainsi *auricula* : *a. asinīna* ; *a. leporis* ; *a. mūris* ou *mūrīna* ; *a. Veneris* ; *o. ueruēcīna* ; — *pēs* : *p. gallīnāceus*, tosc. *pié di gallo*, cf. *gallicrūs* « pied de poule » ; *p. leōnis* = gr. λεοντοπόδιον ; *p. leporis* : pied de lièvre, gr. λαγώπους ; *p. miluī*, *p. miluīnus* : pied de milan ; *p. pullī* ou *pullī pes*, fr. *pourpier*, etc. ; — *lingua* : *l. agnī*, *agnīna* = ἀρνόγλωσσον ; *l. bouis*, *bouīna*, *būbula* = βούγλωσσον ; *l. canis*, *canīna* = κυνόγλωσσον, etc. ; — *oculus* : *o. bouis* ; *o. fēlis* ; *o. Iouis* ; *o. sōlis* ; *ceruī ocellus* (Ps.-Diosc.) = ἐλαφόβοσκον « carotte, panais ? » ; — *ungula* : *u. caballī* ; *u. Martis* ; *u. Veneris* ; *capillus Veneris*, it. *capelvenere* ; *Veneris digitus* « plante à corolle très allongée » (André) ; *supercilium Veneris*, synonyme de *millefolium* « pour les feuilles » (Id.), cf. gr. Χαρίτων βλέφαρον et Ἴσιδος τρίχες que traduit *crīnis Isidis* ; *umbilicus Veneris* : cotylédon » ; *caput* (*cerebrum*, *cerebellum*), *canis*, synonyme de *asinīna herba* : muflier, gr. κυνοκεφάλιον.

Citons encore les composés en *-folium* : *aquifolium*, *acrifolium* (*-lia*) : houx, proprement « à feuilles piquantes » (*acer*, *acūtus*) ; *caprifolium* : chèvrefeuille, mot tardif (André) ; *frāgi-folium* et *frāfolium*, de *frāgum* « fraise » ; *lātifolia*, sc. *quercus*, trad. de πλατύφυλλος « espèce de chêne (à larges feuilles) » ; *semper-folium*, *-flōrium*, *-uiridis*, *-uīuēns*, tous synonymes tardifs de *sedum* « joubarbe » ; les composés multiplicatifs : *tri-*, *quinque-*, *centi-*, *mille-*, *multifolium*, gr. τρί-, πεντέ-, μυριό-φυλλον, etc. ;

centum capita : h. aux cent têtes (panicaut) ;

caerefolium : cerfeuil, calque de χαιρέφυλλον ;

nucifolia, calque de καρυόφυλλον, clou de girofle ;

quinque neruia : « probablement pour le calice à cinq dents » (André) = *trixāgō* ;

calci-, *saxi-fraga* et *saxi-frica* : brise-pierres ;

septigrānia (Dynamid.) : plante dont on devait prendre sept grains, épurge ;

centi-, *cento-*, *mille-*, *omni-morbia*, ce dernier calque peut-être de gr. πάναχες ;

centenodia : herbe nouée, conservé dans quelques parlers italiens ;

septennodia : espèce de chiendent ;

centigrānium (sc. *trīticum*) : « qui rend cent grains pour un » (Plin.) ;

febrifugia : plante fébrifuge, fr. *herbe à la fièvre*, etc. ;

sōlisequa, *sōliuersium*, synonyme de *sōlāgō*, sans doute calques de ἡλιοτρόπιον ;

uertipedium : verveine, ainsi nommée parce qu'elle passait pour « faire tourner le pied de l'enfant dans les accouchements difficiles » (André) ; cf. *fulcipedia* (Pétr.), *Verticordia*, surnom de Vénus (Val. Max.) ;

**culiculegium* : attrape-cousins, de *culex* et *legō* (Wellmann ex coniectura), plante visqueuse, tosc. *chiappa moscerini* (André) ;

imbicorium (Gl.) : garance, synonyme de *rubia*, de *imbuō* et *corium* ;

nasturtium : nasitort, que l'étymologie populaire rattache à *nāsus* et à *tortus*, de *torqueō* « quod nasum torqueat » ;

bellinuncius, déformation populaire du gaulois βελενούντια « jusquiame », dérivé du nom de dieu *Belenos* ;

caprifīcus : figuier des chèvres ;

citocacia : plante purgative (Ps.-Diosc., Gl.), de *citō* et *cacō* ; cf. *caciatrix* (pour **cacātrix*?), autre plante utilisée, elle, contre les diarrhées ; *citococtum* (Gl.), d'après *coquō*, *coetus*?

mentagra : lichen, passé du nom de la maladie à la plante, calque de λειχήν? ; cf. *podagra*, qui en sicilien désigne une plante de même nature ;

pililegus : « herbe qui colle les cils » (Dynamid.), de *pilus* et *ligō* ;

petrapium : persil, calque de πετρόσελινον ;

laurorosa (Ps.-Diosc.) = ῥοδοδάφνη ; *lupicūda* : queue de loup, molène ;

las(s)erpicium, de *lac* + un adjectif en *-icius* dérivé de *sirpe*, gr. σίλφιον, abrégé en *laser* ;

iūglāns : espèce de noix, de *ioui(s)glāns*, cf. *Iouisbarba* « joubarbe », *I. flōs*, calque de Διὸς ἄνθος (Plin.) ;

beneola, *-olēns* = εὐώδης, synonyme de *chamaemēlon* « camomille » (tardif) ;

benedicta : v. plus haut, p. 200 ;

**cardopanus*? : v. *Lexique*, s. u. ;

**cocul(o)braca*, *-braga* (Gl.), de *coculus* = *cuculus* « coucou » et gaul. *braca* « braie », hybride conservé dans quelques parlers italiens et français, où il désigne la primevère : « long calice tubulaire ; fleurit quand chante le coucou » (André) ;

**uiscus malua* ou *maluauiscus* (Gl., Isid.) : guimauve.

animula mātris, synonyme de *serpullum*, ainsi nommée *propter quod menstrua moueat* (Isid.), v. André, s. u. ; *Veneris morticulum* (forme douteuse), v. *pecten* ; *concha Veneris* ou *lābrum Veneris* « bain de Vénus » = gr. Ἀφροδίτης κόγχη, λοῦτρον ; *equisaetum* ou *cauda caballī* = gr. ἵππουρις ; *fel terrae* « centaurée », à cause de son amertume ; *coāgulum terrae* « caille-terre » (sans doute le caille-lait?), it. *caglio* ; *crassa gallīna* « engraisse-poule » (Gl.) = *portulāca* ; *femur būbulum* « cuisse de bœuf ») ; *lānigera arbor* = τὸ δένδρον τὸ

ἐριοφόρον ; *semperuīuum* = gr. τὸ ἀείζωον ; *rōs marīnus* (*-num*) « romarin », sans rapport visible avec *rōs* « rosée » ; *siluae māter* « reine des bois, chèvrefeuille », it. *madresilva* ; *spōnsa sōlis* « épouse du soleil » (Gl.), synonyme de *intubus* « ouvre et ferme sa corolle avec le soleil » (André).

Ces formations se retrouvent un peu partout, dans les langues modernes comme dans les langues anciennes : cf. le français *bouton-d'or*, *chiendent*, *gueule-de-loup*, *vesse-de-loup*, *pied-d'alouette*, *pissenlit*, *perce-neige*, *primevère*, *reine-des-prés*, all. *vergissmeinnicht* « myosotis », angl. *heartease*, all. *Stiefmütterchen* « pensée », etc.[1]. Reflets de l'imagination, de l'observation, des croyances, des superstitions populaires, ces noms ne se trouvent guère chez les auteurs classiques : *pratenses hi flores ac sine usu plerique et ideo sine nominibus*, dit Pline, *H. N.* XXI, 49[2]. Soumis aux déformations qu'entraîne la tradition orale, ils sont aussi précieux pour l'historien de la langue que pour le curieux du folklore. Par ses recherches chez les auteurs tardifs et dans les recueils de gloses et de recettes, M. André a eu le mérite d'en grossir la liste et d'en faire apparaître la variété.

IV

Une quatrième catégorie est formée par les MOTS D'EMPRUNT, en grande majorité d'origine grecque. Après avoir affirmé que la plupart de ces « fleurs des champs » n'ont pas de noms en latin — sans doute parce qu'il ne s'est pas donné la peine de les chercher, Pline ajoute : *Sunt et alia genera nominibus Graecis indicanda, quia nostris maiore ex parte huius nomenclaturae defuit cura* (*H. N.* XXI, 49 et 52). Cette remarque de Pline explique pourquoi, dans ce *Lexique des termes de botanique en latin*, les mots grecs sont en telle abondance que certaines pages semblent appartenir tout entières à un *Lexique des termes de botanique en grec*. Sans parler des emprunts très anciens et si bien entrés dans la langue qu'ils y ont acquis le droit de cité, tels *oleum*, *olīua*, ou des mots du vocabulaire méditerranéen, empruntés directement ou par l'intermédiaire du grec, comme *fīcus*, *īlex*, *mālus*, *nāpus*, *platanus*, etc., et qu'on trouvera signalés dans mes *Aspects*, p. 23 et suiv., il est vraisemblable que les médecins grecs, qui ont exercé de bonne heure leur art à Rome, y ont introduit les noms des remèdes, végétaux pour la plupart, qu'ils prescrivaient, et que certains de ceux-ci, à force d'être em-

1. Il est remarquable que certaines de ces dénominations modernes recouvrent des noms anciens : ainsi, le gr. ὄρτυξ a son pendant dans le fr. *herbe aux cailles* ; *tragopogon* (= τραγοπώγων) traduit par *barbula hircī* dans *barbe de bouc* (*salsifis*), tosc. *barba di becco* ; *onopradon* (= ὀνόπορδον) dans fr. *pet d'âne*, piém. *pet d'asu*. Il ne faut pourtant pas s'exagérer le caractère spontané de ces dénominations. Cette persistance laisse supposer que beaucoup d'entre elles n'ont rien de populaire à l'origine et qu'elles sont l'œuvre d'herboristes qui ont contribué à les répandre.

2. Cette observation de Pline est encore valable aujourd'hui. En dehors de quelques plantes qu'ils recueillent pour les utiliser comme médicaments ou comme aliments (pour les bêtes ou pour les hommes), nos paysans actuels ignorent généralement ou ont oublié beaucoup de noms qu'E. Rolland a pu encore recueillir dans les onze volumes de sa *Flore populaire*. L'influence de la civilisation urbaine s'exerce là comme dans beaucoup d'autres domaines ; et l'herboriste a reculé devant le pharmacien.

ployés, sont passés plus ou moins déformés dans le vocabulaire commun et y sont demeurés. D'autres emprunts sont venus par d'autres sources : presque toutes les techniques auxquelles les Grecs ont initié les Romains ont fourni à ceux-ci des éléments où les termes botaniques ne manquent pas : l'alimentation et l'art culinaire notamment, l'architecture, l'ébénisterie, l'horticulture, la teinture et le tissage, l'industrie des parfums, dont l'importance se mesure à la place qu'elle tient dans l'*Histoire naturelle* de Pline ; nombre de produits exotiques ont été connus à Rome par l'intermédiaire des marchands grecs, avec les noms, souvent empruntés eux-mêmes, que ceux-ci leur donnaient. Le nombre en est considérable et, sans doute, n'a cessé de s'accroître ; ils ne sont pas tous entrés par la même voie, ni à la même époque ; aussi ne présentent-ils pas un aspect uniforme certains gardant pure leur forme grecque, tels *cytisus*, *platanus*, *ebenus*, *phasēlus*, d'autres l'ayant modifiée, comme *cupressus*, forme courante (six exemples dans Virgile), à côté de quoi Virgile, en fin de vers et par commodité métrique, emploie la transcription *cyparissus* (*Geo.* II, 84 ; *Aen.* III, 680) ; à côté des formes classiques *castanea*, *cerasea*, savantes, il a dû exister des formes populaires demeurées dans les langues romanes : *châtaigne*, *cerise*, de *castinea*, *ceresea*, etc. L'altération phonétique, comme dans *bulbus* < gr. βόλβος, est une preuve de l'emprunt véritable, mais elle n'existe pas toujours. Souvent, l'adaptation a modifié profondément l'aspect de l'original : il en est ainsi de gr. ἀμυγδάλη, devenu *amandula* ou *amandola*, fr. *amende* ; ἀργεμώνη, plante qui passait pour guérir les taies sur l'œil, devenu *acrimōnia* et *agrimōnia* ; ἀτράφαξυς, devenu *atriplex*, puis **atripica* ou **atrapica*, *adripia*, fr. *arroche*, *arèche* ; ἀβρότονον, devenu *abrotanum*, it. *aprotano*, *protano*, v. fr. *averoine* ; χαιρέφυλλον, latinisé en *caerefolium*, fr. *cerfeuil* ; καρυόφυλλον, dont les déformations *cariofilum*, *gariofilum*, *cariophalum* annoncent les formes romanes, it. *garofano*, fr. *girofle* ; χαμαίμηλον, littéralement « pomme à terre », altéré en *camimella*, *camomilla*, fr. *camomille* ; κορίανδρον dont une forme à dissimilation *coliandrum* est demeurée dans quelques parlers français, *couliandra*, etc. ; *inula* « aunée », qu'on ne peut guère séparer de ἐλένιον, car la forme française et l'emprunt germanique, v. angl. *eolene*, supposent un doublet **iluna* ou **elena* ; κυκλάμινος muni d'un suffixe latin dans *cyclamen* ; γλυκύρριζα, dont les altérations du type français *réglisse* attestent qu'il s'est largement répandu dans la langue commune ; πετροσέλινον, fr. *persil*, qui suppose, comme l'ancien provençal *peiresilh*, une forme *petrosilium* ou *petresilium* ; πέπερι, devenu *piper*, puis *peper*, comme βάκκαρις > *baccar* ; ῥοδόδενδρον, altéré en *rodandrum*, *rorandrum*, *lorandrum*, et peut-être en **oleandrum* postulé par fr. *oliandre*, it. esp. *oleandro* ; λαθυρίς, dont, à côté de la transcription littérale, il existe des formes populaires, influencées par *lac*(*t*) : *lactoris*, *lacteris* et *lacterida*, *latirida*.

Mais la principale raison de cette surabondance de termes botaniques grecs réside dans le fait que la plupart des ouvrages scientifiques latins sont moins des travaux originaux que des compilations d'auteurs grecs : l'*Histoire naturelle* de Pline en est le meilleur exemple. Il a copié Théophraste et, s'il n'a pas connu Dioscoride, il a puisé aux mêmes sources que lui, et

leurs descriptions se ressemblent étrangement[1]. Ces termes grecs que Pline introduit ici dans son exposé ont-ils vraiment pénétré dans le vocabulaire latin? On peut en douter pour beaucoup, comme on peut exprimer le même doute à propos des noms grecs qu'on trouve dans l'*Herbarius* du Pseudo-Apulée ou dans les traductions latines de Dioscoride et d'Oribase. Pline et ces auteurs procèdent souvent comme le ferait un traducteur français d'un ouvrage de botanique étranger, allemand ou anglais, qui, ignorant le correspondant français du nom qu'il doit traduire, se contenterait de reproduire tel quel celui-ci. Fallait-il écarter ces mots, qui ne sont, en somme, que des citations du grec? M. André ne s'y est pas résigné. Tout en reconnaissant que ces auteurs « donnent une foule de noms que n'ont peut-être jamais employés les Latins », il ajoute qu' « il convient, toutefois, d'être prudents et de ne pas les rejeter délibérément, sans confondre pour cela emprunts et transcriptions... Il convient de signaler que nombre de ces mots sont passés dans les dialectes italiens (cf. ἄλυσσον > *alysson* > tosc. *alesso*) et nous avons signalé le fait chaque fois » (Préface, p. 7 et 8). J'avoue que l'exemple isolé du maintien de ἄλυσσον dans une forme toscane ne me paraît pas une preuve suffisante pour faire de ἄλυσσον un mot véritablement emprunté ; et, du reste, il suffit de parcourir le *Lexique* pour constater que les mots grecs, donnés comme transcrits, n'ont laissé aucune trace en latin ni dans les langues romanes. Il n'est pas toujours aisé de faire le départ entre l'emprunt, plus ou moins savant et livresque, mais réel, et la transcription. Le *Lexique* de M. André marque parfois son embarras à cet égard, et certaines attributions sont contestables, certaines divergences malaisées à justifier. Est-il vraisemblable qu'une forme *aeschynomenē* « la pudique », sans doute une « sensitive », qui figure une fois dans Pline, XXIV, 167, d'après Apollodore, et dans un contexte uniquement grec, soit « un emprunt au gr. αἰσχυνομένη »? Ailleurs, *aegilops*, *aegoceras* sont donnés comme des transcriptions de αἰγίλωψ, αἰγόκερας, mais *aegolethron* comme un « emprunt au gr. αἰγολεθρον » ; *būphthalmus* comme un emprunt au gr.

1. C'est une question controversée que de savoir si Pline a connu et utilisé directement le *De materia medica* et les *Euporista* de Dioscoride. Il est certain que Pline, qui a l'habitude d'indiquer soigneusement les auteurs où il a puisé, ne nomme nulle part Dioscoride parmi ses sources, quoique celui-ci ait pu faire paraître ses ouvrages avant l'*Histoire naturelle* (on sait qu'il a vécu sous Claude et Néron). Mais il y a entre les descriptions botaniques de Pline et celles de Dioscoride des ressemblances si étroites et si nombreuses qu'elles ne peuvent être le fait du hasard, et, de plus, Dioscoride est souvent plus complet et plus précis que Pline, qui donne l'impression de l'avoir résumé, comme il a fait pour Théophraste, sans toujours bien le comprendre. Le chanoine P. Fournier estime que Pline a connu et démarqué Dioscoride, et je pense qu'il a raison ; M. André, suivant en cela M. Wellmann, est de l'avis contraire, et les ressemblances entre les deux auteurs doivent, selon lui, s'expliquer par l'utilisation d'une source commune ; mais laquelle? Théophraste ne suffit pas, ni Sextius Niger ou quelque autre modèle disparu. Quant à supposer que les ressemblances, parfois textuelles, — notamment dans le livre XXVII — entre Pline et Dioscoride doivent s'expliquer par l'identité de leurs observations personnelles, faites parallèlement sur de mêmes plantes, c'est une explication invraisemblable. Et les contresens que Pline a pu faire sur le texte de Dioscoride ne prouvent pas non plus qu'il ne l'a pas lu ; les bévues de ce genre ne manquent pas dans l'*Histoire naturelle*. Voir l'important article de M. André, *Pline l'Ancien botaniste*, dans *Rev. des Ét. lat.*, XXXIII, 1955, p. 297-318.

βούφθαλμον, mais *būpleuron* et *būprestis* comme des transcriptions de gr. βούπλευρον, βούπρηστις ; *callipetalon* comme une transcription de καλλιπέταλον, mais *callistruthia* comme un emprunt à καλλιστρούθια, sans qu'on aperçoive la différence ; *polium* comme une transcription du gr. πόλιον, alors qu'il peut s'agir tout aussi bien d'un emprunt ; aucune indication n'accompagne *polyorchis* (*poliorcis*, Ps.-Ap., 32, 11 Adn.), pour lequel on attendait au moins la mention : « gr(ec) non att(esté) ». *Erygium* « le panicaut » est indiqué à la fois comme « emprunt et transcription du gr. ἠρύγγιον, -γγη », comme *chelidonia* doit se contenter d'un : cf. gr. χελιδόνιον, *dōdecatheos* d'un : cf. δώδεκαθεῶν, *eutychia* d'un : cf. εὐτυχία « chance ». *Acanthus* n'est-il qu'une transcription du grec ? Sa présence dans Virgile, *Buc.* III, 45 ; IV, 20 ; *Geo.* II, 119 ; IV, 123 ; *En.* 1, 649, 711, semble indiquer qu'il avait pénétré, comme *narcissus*, donné, lui, comme emprunté, au moins dans la langue littéraire ; et dans *Buc.* IV, 20, Virgile l'unit à *colocasia* que M. André juge emprunté. *Chamaepitus* est présenté comme une transcription du gr. χαμαίπιτυς ; et pourtant il semble avoir survécu dans tosc. *camepizio*, *canapicchio*, pugl. *campezio* ; ne peut-on en conclure qu'il a pénétré par la médecine (usuel chez les médecins, note M. André) dans le vocabulaire courant ? *Nymphaea*, *Prōtea* sont-ils des emprunts ou des transcriptions de gr. Νυμφαία, Πρωτέα ? M. André les tient pour des emprunts, mais il fait de *Idaea* une transcription de Ἰδαία.

Je crois que le *Lexique* aurait gagné en clarté si, au lieu de la mention : (transc.), qui peut prêter à confusion, M. André avait écarté tous les termes qui n'ont jamais eu d'existence réelle en latin, ou si, tout au moins, il les avait signalés par l'emploi d'un caractère typographique spécial ou, mieux encore, relégués dans un Appendice. Son *Lexique* risque de faire illusion sur le nombre réel des emprunts faits par le latin au grec, et par là même de diminuer proportionnellement la part des dénominations originales du latin.

Je ferai la même réserve en ce qui concerne les noms de plantes étrangères qu'on trouve pêle-mêle dans le Pseudo-Apulée, qui les donne comme synonymes de noms latins, mais que le latin ignore entièrement. Que viennent faire dans un *Lexique* latin, pour me borner à la lettre *A*, et en admettant que ces noms soient correctement transmis, des formes comme *abussussi* (pun.), *adila* (dace), *adinum* (égypt.), *adrizafot* (libyen ou dace), *adundi* (afr.), *aetitus* (égypt.), *alsabalsa*, *alselo*, *amarat* (id.), *amolusta* (dace), *aneses*, *antiamas*, *antiesiligitor*, *antiunas*, *antueren besiar*, *anusi*, *anuspe*, tous égyptiens ; *arpopria* (dace), *asaer* (égypt.), *asia* « mot ligure ? », *asufi* (égypt.), *aturbis* (pun.), *aurumetti*, *azila* (daces), *azirchalbe*, *azirguzol* (pun.), ou même des formes sans provenance ni sens connus comme *asphet* ? Fallait-il mentionner *donteza herba* de Plinius Valerianus, dont la dernière édition est une Aldine de 1547, ou l'obscur *parpatem* (acc.?) de Chiron, 825 ? Je sais bien que M. André peut dire qu'il s'est prémuni contre cette critique en intitulant son livre *Lexique des termes de botanique* EN LATIN (et non LATINS). L'argument est plus spécieux que probant. Malgré tout, je ne crois pas que ces noms y soient à leur place ; ils ne nous apprennent rien sur le latin,

auquel ils sont aussi étrangers qu'un mot arabe l'est à un mot français ; ils ne nous apprennent pas davantage sur les langues auxquelles ils sont supposés appartenir, et ils alourdissent le *Lexique* d'un poids mort. En admettant qu'il y eût intérêt à les conserver à titre documentaire, mieux aurait valu les classer à part, dans un *Index des noms étrangers*, et répartis d'après leur origine.

Mais la difficulté n'était pas seulement de rassembler les éléments de ce *Lexique* : il fallait, en outre, donner le sens des mots ainsi réunis, besogne plus malaisée et plus périlleuse encore. Les descriptions de plantes faites par les botanistes anciens sont imprécises et incomplètes ; il est fréquent aussi qu'un même nom s'applique à plusieurs espèces ou, inversement, qu'une même espèce reçoive plusieurs noms : *quin et his ipsis alia alii uocabula inponunt*, constate Pline lui-même. De plus, bien des noms conservés par la nomenclature moderne ne s'appliquent plus aux mêmes plantes qu'ils désignaient en latin ou en grec : il suffit de lire entre autres les articles *hyacinthus* et *uaccinium*, *uiola* pour s'en rendre compte. Les identifications proposées par Sprengel et Fraas, aidés par Fee, dans l'*Index plantarum* de Théophraste de l'édition Didot (1866) ou par Littré dans sa traduction de Pline, sont souvent arbitraires et contestables, quand elles ne sont pas franchement fausses ou inventées de toutes pièces. Il a fallu reprendre entièrement le travail, confronter les descriptions et les synonymes, vérifier l'habitat des plantes étudiées, se méfier des anachronismes, utiliser le témoignage des langues romanes, faire œuvre de botaniste et de philologue. M. André n'a pas travaillé seul, on le devine ; il a trouvé de précieux appuis, notamment dans la *Flora orientalis* de E. Boissier, dans les travaux de V. Bertoldi, G. Alessio, Penzig en Italie, dans l'ouvrage de J. Berendes, *Des Pedianos Dioskurides aus Anazarbos Arzneimittellehre*, dans *Le livre des plantes médicinales* de P. Fournier en France et, naturellement, dans la *Flore populaire* d'E. Rolland et *Les plantes alimentaires* de D. Bois, pour ne citer que les plus connus [1]. Sans donner de bibliographie, il a signalé dans ses Abréviations les principaux ouvrages qu'il a consultés et, dans le corps de chaque article, les travaux de détail auxquels il juge bon de renvoyer le lecteur. Sa part de recherches personnelles n'en demeure pas moins très grande. Le dépouillement de tout ce matériel et la collation de tous les textes où se trouvent mentionnées des plantes exigent déjà un effort minutieux et patient ; leur utilisation critique suppose des connaissances nombreuses et des qualités de méthode qui font grand honneur à M. André. Sans doute a-t-il accueilli un peu trop généreusement des mots dont la place n'est pas dans ce *Lexique* ; sans doute n'a-t-il pas non plus toujours réussi à fixer le nom exact de telle ou telle plante — étant donné la nature des textes qu'il a maniés, textes tardifs, souvent altérés et corrompus, formes

1. On peut y ajouter maintenant la liste des ouvrages dont le professeur A. C. Andrews, de l'Université de Miami, a fait précéder l'*Index of Plants* du tome VII de l'*Histoire naturelle* de Pline, l. XXIV-XXVII, paru dans la collection Loeb et dû au professeur W. H. S. Jones, « honorary fellow, St. Catharine's College, Cambridge ». Il serait intéressant de comparer cet *Index* avec le *Lexique* de M. André.

mal fixées et déformées par la tradition orale, personne ne s'en étonnera — mais il a précisé le sens de tel nom, éliminé telle identification fausse, enrichi le vocabulaire de sens ou de mots nouveaux. Après le *Lexique* de M. André, le vocabulaire des termes de botanique contenus dans nos dictionnaires, y compris le *Thesaurus*, est à réviser, ne fût-ce que pour recevoir confirmation du sens généralement adopté, mais souvent pour le modifier, parfois aussi pour l'écarter par un *non liquet*[1].

A. ERNOUT.

1. Voici quelques notes de lecture qui n'ont d'autre objet que de montrer à M. André l'attention que j'ai mise à le lire :

1° L'article *alga*, p. 25, bas, n'est pas à sa place et doit être rétabli, p. 23, avant *algallica*.

2° Dans les articles *ezeontas*, *siquirsinon* (?, Howald-Sigerist écrivent *siquirnision*), l'abréviation *proph.* dans la remarque : (proph., gr. non att.), demeure inintelligible pour la plupart des lecteurs, qui ne sont pas obligés de savoir qu'elle renvoie à un passage des manuscrits interpolés du Ps.-Ap. 14, 12 et 8, 15, où on lit dans une longue liste hétérogène de synonymes de *herba scelerata* : *profetae batrachois*, *idem stergetron*, *idem siquirnision*. La même indication *profetae* se trouve dans une liste de synonymes de *dracontea*, Ps.-Ap. 14, 16 : *profetae... Tifonos*, qui semble avoir échappé à M. André. Cette indication *profetae*, du reste, provient du Pseudo-Dioscoride, chez qui le mot προφήτης désigne « l'herboriste ». — Je crains que la parenthèse (Osthan.), c'est-à-dire le mage *Osthanès*, qui accompagne le mot *salpho* synonyme de *herba camellea* d'après Ps.-Ap. 25, 19, ne soit pas mieux comprise ; du reste, le texte du Ps.-Ap. porte : *Ostanes ceruaste, alii salpho.* — Pour *sisifillis*, synonyme de *herba victoriola* dans les *Addit.* du Ps.-Ap. 58, 10, M. André note : « gr. non att. ». Mais n'est-ce pas une corruption de σεισίφυλλος, attesté dans Eustathe?

P. 23, l. 4 du bas, lire : *Éléments* ; p. 25, sous *alum*, l. 2, lire : Pline XXVI, 42 ; p. 26, sous *amāracus*, l. 2, lire : *depuis Catulle et Lucrèce* (au lieu de *Virg.*) ; p. 59, sous *būceras*, l. 2, lire : βούκερως ; p. 90, l. 15, sous *cicilendrum*, rétablir : Plaute, *Pseud.* 831 ; p. 18, l. 4 du bas, lire : *adōreum*, cf. Virg., *En.* VII, 109 ; p. 95, lire : *coāgulum* ; p. 99 : *consēminea* ; p. 107 : *cucurbita* (sans *ā*) ; p. 128 : *ērūca* (*ē*) ; p. 151, sous *gonos aelūrū*, l. 1, lire : *lingua* ; p. 188, sous *līnum*, l. 1, lire sans doute : ⟨*non*⟩ i.-e., l'origine i.-e. du lin est très douteuse ; p. 211 : *morticulum* (*-us?*) *Veneris* « p. ê. **murticulus*, dimin. de *murtus* » ; ne pourrait-on pas lire *monticulus Veneris* au sens sexuel, cf. le fr. « mont de Vénus »? Il est fréquent que des plantes soient nommées d'après les organes sexuels, cf. *Veneris pecten*, Pline, XXIV, 175, XXIX, 26, où, *pecten* = κτείς « pudenda muliebria », en gr. κῆπος Ἀφροδίτης « hortus Veneris », l'emploi de *testiculus*, ὄρχις, πριαπίσκος ; p. 237, lire *papāuer* ; p. 250, lire : *pīnaster*, *pīnastellus*, comme *pīnus* ; p. 258 : *pōpulus* ; p. 321 : *trīticum* ; p. 332, sous *uītex*, l. 2, lire : Gattilier ; p. 233, sous *oxytonon*, « transcr. de ὀξύγονον, Diosc. IV, 63 » ; la leçon est-elle sûre et l'article ne fait-il pas double emploi avec *oxygonon*? ; p. 271 : *rartilia* : forme étrange, le synonyme *rasticula* inviterait à lire *rastilia*, comme aussi les variantes *rarticla*, *-gla* ; p. 282 : *sarralia* (*ā*?) ; la forme *serr-* est bien attestée par le portugais *serralha*, mais non par l'espagnol *sarraja*. — Est-il sûr que *cauta*, *domitria*, *odia*, *radia*, *rucilia* soient étrusques, *oualidia* campanien, comme le dit le Pseudo-Apulée, et *rumpus* ligure, comme l'a supposé Bertoldi? J'aurais marqué un doute. D'une manière générale, les indications concernant la forme, la provenance, le sens même des recueils tardifs (Pseudo-Apulée, Dioscoride latin, Glossaires divers) ne doivent pas être accueillies sans un certain scepticisme, faute de pouvoir les contrôler. L'extrême concision à laquelle M. André s'est astreint risque de créer des méprises dans l'esprit du lecteur.

ENCORE PLATON ET L'ORIENT[1] (*)

Selon une théorie exposée par M. Werner Jaeger dans son magistral ouvrage sur Aristote (2), les fondateurs de l'Académie se seraient intéressés aux doctrines de Zoroastre et des Mages, et Platon lui-même aurait développé dans ses derniers dialogues des idées apparentées au dualisme iranien. M. Jaeger n'a toutefois nullement tenté de faire dépendre du Zoroastrisme tout ce qui, chez Platon, ressemble à une dualité de principes ; il pense, au contraire, que, dans une certaine mesure, il y a eu rencontre et que le goût de l'Académie pour la religion des Perses s'explique par le fait qu'elle a cru y trouver une confirmation de la métaphysique déjà dualiste de Platon élaborée durant la dernière phase, la phase mathématique de la théorie des idées (3). C'est avant tout l'idée d'une Ame mauvaise du Monde — qu'on a cru trouver dans les *Lois* — que M. Jaeger considère comme un tribut à Zarathoustra (4). Quant à Aristote, toujours selon M. Jaeger (5), il aurait admis dans son περὶ φιλοσοφίας, que la fondation de l'Académie passât pour une renaissance de l'esprit de Zoroastre, et il aurait jugé bon de mentionner la prodigieuse chronologie mettant entre le prophète iranien et Platon, représentants d'une même sagesse, la période cosmique de 6.000 ans. Cette théorie de M. Jaeger fut généralement admise (6).

1. — D'après les doctrines que Platon professe dans le *Timée* et le *Politique*, l'Univers est régi par un dualisme consistant en l'opposition de l'Intellect divin et de la nature corporelle, la χώρα (étendue) (7). Celle-ci présente un double aspect. D'une part, et avant tout, elle est une pure puissance passive en tant que limite au Bien, c'est-à-dire à l'action de l'Intellect divin (8) ; d'autre part, cette matière, masse chaotique et amorphe qui s'agite sans ordre ni mesure avant d'être ordonnée par Dieu, pure diversité et mobilité dépourvue de tout équilibre, peut également être considérée comme cause autonome et positive de désordre et partant comme un principe antagoniste au Bien (9). Cette seconde conception de la matière-étendue semble cependant correspondre dans une moindre mesure aux véritables intentions de la pensée de Platon ; elle relève avant tout de certains Platoniciens de l'époque gréco-romaine qui l'ont déduite du *Timée* où elle est en germe, plutôt qu'exprimée explicitement (10). Or, il est évident que, vue sous le premier aspect, la matière n'est en aucun cas identique à un principe satanique impatient de nuire et de s'insurger contre la puissance du Bien (11) ; il serait donc vain de vouloir retrouver dans ce dualisme platonicien un

(*) Voir les notes p. 220 et suiv.

reflet des doctrines dualistes iraniennes dont le dogme le plus caractéristique est l'opposition de deux dieux contraires qui dominent tour à tour, chacun pour une durée de 3.000 ans, jusqu'à ce que le dieu du Mal soit définitivement vaincu par le dieu du Bien (12). Mais, même si l'on surestimait ce que la deuxième conception de la matière signifiait pour Platon, il n'en serait pas moins entièrement erroné de vouloir faire de la χώρα un Antidieu égal à Dieu et de mettre le dualisme platonicien en relation avec le dualisme iranien (13). Dans le Mythe du *Politique* (14), Platon récuse d'ailleurs expressément l'idée de la coexistence de deux dieux opposés (15).

L'on a cependant cru que, dans les *Lois* (X, 896 e 4/7 et 897 c 1) tout comme dans l'*Épinomis* (988 d 4 sqq.), le dualisme iranien aurait contribué à ce que la cause du Mal fût présentée, non plus comme une sorte d'inertie, d'insuffisance ou d'inaptitude de la matière, mais comme une âme, véritable principe positif d'action (16). La valeur de cette assertion dépend en grande partie de la réponse qu'on donne à la question, très débattue (17), de savoir si Platon a admis deux Ames du Monde, l'une qui serait le principe du Bien, alors que l'autre serait celui du Mal. Or, la suite des idées dans le passage litigieux au 10e livre des *Lois* me semble être celle-ci. Platon montre d'abord qu'à tout mouvement psychique ou corporel et à tout effet produit, qu'il soit bon ou mauvais, il existe une cause qui est de l'ordre de l'âme (jusqu'à 896 d 10). De l'âme, cause de la totalité des mouvements, doit donc être logée notamment dans l'Ouranos (896 d 11/e 2) (18). Puis c'est la phrase controversée (896 e 4/7) : « Est-ce une seule âme ou sont-elles plusieurs? Plusieurs » ; et Platon d'ajouter : « En tout cas, n'en posons pas moins de deux, l'âme qui fait le bien et l'autre, capable de réaliser l'effet contraire » (19). Vient alors le long morceau (896 e 9/ 897 b 5) qui reprend la définition de l'âme comme cause de la totalité des mouvements dans l'Univers (20), explique son mode d'action à l'égard de la matière et précise les conditions de son activité bonne ou mauvaise. Et c'est alors seulement (897 b 7 sqq.) qu'on se demande de quelle espèce est l'âme qui règne dans l'Univers (= Ame du Monde), préside aux mouvements des astres et tient en son pouvoir le ciel, la terre et tout ce qui est soumis à la révolution cosmique (21). Or, le mouvement du ciel est le mouvement circulaire, c'est-à-dire le plus régulier des mouvements et partant le plus « intelligent » ; l'Ame du Monde, qu'elle soit une ou plusieurs, est donc nécessairement de l'espèce intelligente et bienfaisante (897 c 4/898 c 8).

Bien loin d'affirmer la coexistence de deux Ames du Monde (= Ames régissant le Kosmos et dirigeant le mouvement universel) opposées, qui se partageraient l'empire de l'Univers, Platon démontre tout au contraire que l'âme (ou les âmes) régissant le Kosmos ne peut être qu'une âme bonne. A supposer que les deux âmes mentionnées, *Lois* X, 896 e 5/7 (19), soient des Ames du Monde, Platon dirait : « Posons deux Ames du Monde contraires » ; et il montrerait ensuite que seule une âme bonne peut régir la révolution cosmique (22). On pourrait dès lors dire, tout au plus, qu'en faisant intervenir dans le raisonnement une Ame du Monde mauvaise, Platon se sert des formules d'un dualisme — iranien? — qu'il n'entend cependant point pro-

fesser. Si l'on regarde au contraire la phrase litigieuse, *Lois* X, 896 e 5/7 (19), comme l'affirmation de la coexistence réelle de deux principes psychiques contraires dont l'un serait l'Ame du Monde, on est amené à se demander ce que sera cette âme opposée à l'âme bonne du moment qu'elle ne peut pas être une Ame du Monde au sens propre du terme (23). La seule solution possible (24), adoptée d'ailleurs par v. Wilamowitz (25) et O. G. v. Wesendonk (26), ce serait de faire de l'âme mauvaise une Ame de la matière, destinée à expliquer la mobilité inhérente à la nature corporelle que le *Timée* ramenait à la Nécessité (27). Dans ce cas cependant, l'Ame cosmique mauvaise serait le désordre, l'ignorance, le mal involontaire et aveugle (28), plutôt qu'un être qui ne veut jamais que le Mal tel le principe antagoniste du Bien dans la théologie iranienne (29). Comme nous allons le voir encore (30), l'hypothèse d'une Ame de la matière donne lieu à de si grandes difficultés d'exégèse que toute cette manière d'interpréter la phrase litigieuse 896 e 5/7 (19) me paraît être extrêmement discutable.

Mais est-il donc vraiment question déjà de l'Ame du Monde dans le morceau 896 e 1/8? Il serait, en effet, contradictoire que, sans discussion aucune, Platon affirmât d'emblée la pluralité d'Ames du Monde (896 e 4) (19), alors qu'il ne va que démontrer que seule de l'âme bonne peut remplir les fonctions d'une Ame du Monde et qu'il laisse ouverte la question de savoir s'il y en a plusieurs ou une seule (898 c 7/8, ψυχὴν μίαν ἢ πλείους); de plus, venant après l'assertion de la pluralité de ces âmes, la phrase « En tout cas, n'en posons pas moins de deux... » (19), a-t-elle vraiment l'air d'une hypothèse toute provisoire et n'invite-t-elle pas à penser que, dans cette pluralité d'âmes, il doit y avoir effectivement une âme bonne et une âme mauvaise au moins? Il serait possible, il est vrai, de remédier à ces inconvénients en supprimant dans le texte grec le deuxième πλείους (896 e 4) qui pourrait facilement s'expliquer comme note marginale d'un lecteur ayant éprouvé le besoin de donner à la question « Une ou plusieurs? » (19) la réponse que Platon aurait omise (31). Mais, sans doute (32), n'est-il pas encore question du tout de l'Ame du Monde dans le morceau 896 e 4/7 (19), car, au passage précédent (896 d 11/e 2) (18), Platon ne fait qu'appliquer à l'Ouranos, synonyme ici sans doute d'espace cosmique (Univers) (33), le principe que l'âme est cause de la totalité des mouvements : étant rempli de mouvement, l'Ouranos est nécessairement pénétré d'âme organisatrice de mouvement (34); que l'âme est conçue ici d'une façon encore tout à fait générale, cela ressortirait également de ce que, un peu plus loin (896 e 9/10), Platon, en parlant de l'activité de l'âme en l'ensemble de toutes choses contenues dans l'Univers (ἄγει μὲν **δὴ** ψυχὴ πάντα τὰ κατ' οὐρανὸν καὶ γῆν καὶ θάλατταν), se reporte sans doute à la constatation faite 896 e 1/2 (18). C'est seulement plus tard (897 b 7 sqq.) (21) que l'Ame du Monde est introduite (35).

Selon cette dernière interprétation, le passage 896 e 4/7 (19) concernerait donc l'âme en tant que principe de tout mouvement dans l'Ouranos. La réponse πλείους serait dès lors mieux justifiée parce qu'elle pourrait s'appliquer, non seulement à l'Ame du Monde, mais également à des âmes cosmiques subordonnées, que Platon semble avoir admises (36). En outre,

Ouranos (896 e 1) désignant l'Univers tout entier, la phrase « En tout cas, n'en posons pas moins de deux... » (19), ne poserait plus nécessairement une alternative, mais affirmerait sans doute la coexistence réelle d'au moins une âme bonne et une âme mauvaise, c'est-à-dire le minimum requis pour rendre compte de la coexistence du Bien et du Mal dans l'Univers (37). Mais on ne saurait voir dans la phrase litigieuse l'affirmation de l'existence d'une âme mauvaise qui serait l'antithèse de l'âme universelle bienfaisante ; car, à s'en tenir à l'interprétation que nous venons de donner, on voit qu'il n'y est nullement question encore d'une Ame du Monde, mais de l'esprit en général, principe de tout mouvement dans l'Ouranos (38). Il n'en reste pas moins que Platon attribue dans les *Lois* une origine psychique au Mal. Cela ne signifie pas qu'il ait fait de l'âme le principe dernier du Mal ; il semble, au contraire, que, si l'âme est capable de mal, cela soit dû au fait que l'élément matériel l'appesantit, la rend ensommeillée, aveugle et partant déraisonnable, voire folle. Je pense donc que, par rapport au *Timée*, l'auteur des *Lois* a moins changé sa doctrine qu'il ne paraît au premier abord ; et il n'y a là, en tout cas, que des développements de pensées purement platoniciennes et rien de nouveau qui doive être expliqué par des influences orientales (39).

Il nous faut dire encore quelques mots d'une question à propos de laquelle la critique moderne ne me semble pas avoir pris position d'une façon suffisamment nette. L'on sait que, dans le *Timée* (40), Platon décrit la matière précosmique comme étant secouée de mouvements chaotiques et désordonnés, dépourvus d'équilibre. Or, s'il est vrai qu'il n'est de mouvement que par une âme (41), ne doit-on pas admettre aussi une Ame de la matière, âme dépourvue de raison, et partant mauvaise (42)?

Dans le Mythe cosmogonique du *Timée* (43), nous voyons le Démiurge former le Kosmos ; à cet effet, il ne crée pas *ex nihilo*, mais se sert de cette matière extérieure et mal obéissante qu'est la χώρα et qui, avant son intervention, nous apparaît comme livrée au désordre et à l'anarchie (44). La naissance du Kosmos vient donc du mélange de l'Intellect divin, principe d'ordre et de finalité, et de la Nécessité (ἀνάγκη), laquelle se ramène à la causalité aveugle et dépourvue de projet inhérente à la nature corporelle (45). Or, comme les Idées ne peuvent agir sur la matière qu'à la condition qu'existe une essence intermédiaire entre l'Intelligible et le Sensible, le Démiurge commence par fabriquer une âme, synthèse d'idéalité et de corporéité (46), qui permette d'orienter vers le meilleur la plupart des choses qui naissent (47). L'âme étant donc introduite par Platon précisément afin que l'ordre et l'intelligibilité puissent se manifester dans le domaine des αἰσθητά, il ne peut en aucun cas être question de l'existence d'une âme précosmique déterminant les mouvements désordonnés d'une χώρα d'où le Nous est encore entièrement absent (48).

Avant l'intervention du Démiurge, la χώρα, que Platon nomme également τιθήνη γενέσεως (réceptacle du devenir) (49), est sans cesse secouée par les forces déséquilibrées qui l'occupent ; le réceptacle oscille ainsi en tous sens et, ces secousses retentissant à leur tour sur les forces qui les ont provoquées,

il restitue à ces dernières le mouvement qu'il en a reçu. A force d'être secouée, cette matière se donne un commencement d'organisation ; s'humidifiant ici, s'échauffant là, se solidifiant ailleurs, elle revêt l'apparence de ce qu'on nomme feu, air, eau et terre. Mais, à vrai dire, ces éléments ne possèdent que certaines traces de ce qu'ils seront plus tard dans le Kosmos. La χώρα précosmique est soumise à une instabilité incessante et à une diversité confuse où tout se comporte sans raison ni mesure (50). Ces ruptures continuelles d'équilibre entraînent l'Inégalité et partant la Non-uniformité ; or, cette dernière étant principe de la Mobilité comme telle (51), l'action d'une âme n'est pas nécessaire pour entretenir les mouvements indéterminés au sein du chaos précosmique. La Mobilité, c'est-à-dire le Mouvement pur et entièrement indéterminé, perpétuellement déséquilibré et toujours dépourvu d'ordre et de mesure, est donc pour ainsi dire un attribut élémentaire de l'Étendue et ne saurait relever de quelque autre principe essentiellement différent de la χώρα (52). Il n'y a là, d'ailleurs, rien d'inattendu, étant donné que c'est cette même χώρα qui est également principe de Diversité et de Séparation (53). Remarquons encore que, selon Aristote, Platon, tout comme Leucippe, aurait considéré le Mouvement comme existant depuis toute éternité et ne lui aurait pas assigné de cause première (54) ; et les Platoniciens, d'une façon générale, auraient expliqué le Mouvement à partir de la nature corporelle (55). Or, il est évident que pareilles assertions du Stagirite seraient inconcevables si Platon avait admis l'existence d'une Ame de la matière (56).

Toutes ces considérations se fondent surtout sur la cosmologie du *Timée*. Il me semble, cependant, qu'elles restent également valables pour les *Lois*, car je ne crois pas que la théorie du *Timée* (57) selon laquelle c'est la Nécessité qui fait que les forces élémentaires produisent chaleur ou froid, contraction ou dilatation des corps, et tous effets semblables, soit en contradiction avec un passage des *Lois* (58) où pareils effets sont attribués aux mouvements de l'âme ; je ne pense donc, notamment, pas qu'il faille, avec M. Guéroult (59), déduire du dit morceau des *Lois* que Platon, dans son dernier ouvrage, ait ramené l'essence de la Nécessité à un principe psychique, mauvais, bien entendu (60). De même que, dans le *Timée* (61), le Démiurge met en œuvre la Nécessité inhérente à la χώρα, ainsi voyons-nous, dans les *Lois* (62), l'âme, quelle qu'elle soit, employer (παραλαμβάνειν) les mouvements d'efficacité seconde (δευτερουργοὶ κινήσεις) qui correspondent aux causes adjuvantes et à la Nécessité du *Timée* (63) ; le fait qu'il est dit que l'âme prend en main (παραλαμβάνειν) les mouvements de second ordre montre clairement que ceux-ci — tout comme la Nécessité du *Timée* — relèvent d'une mobilité de nature essentiellement différente de celle de l'âme (64) ; les causes adjuvantes ou mécaniques sont, en effet, des causes aveugles, dépourvues de raison et d'entendement, et ne font que transmettre de façon mécanique et nécessaire (ἐξ ἀνάγκης) le mouvement qu'elles reçoivent d'autrui (65), alors que les mouvements de l'âme ou mouvements premiers (πρωτουργοὶ κινήσεις) ont en eux-mêmes leur principe (auto-détermination) et sont doués d'intelligence (66). Mais, dans le déroulement cosmique, les causes mécanistes sont subordonnées aux mouvements d'efficacité première

dont elles demeurent les servantes ; se communiquant à tout le reste, les mouvements premiers se propagent à travers la série des causes secondes et se manifestent sous les espèces de la composition et de la division, de la génération et de la corruption, de l'accroissement et de son contraire, et sont ainsi la source de toute existence et de tout devenir ; l'âme est donc bien identique au principe de la génération et du mouvement de tout ce qui est, est venu ou viendra à l'existence (67). Or, il n'y a là aucune contradiction avec les conceptions développées dans le *Timée*, car nulle part, dans ce dialogue, Platon n'attribue de causalité véritable à la Nécessité ; il affirme, tout au contraire, que les causes premières sont les vraies causes efficientes et qu'il n'y a que distraction frivole dans la recherche des connexions qui, dans l'ordre « nécessaire », unissent les uns aux autres les termes de la série causale (68).

2. — Il semble difficile d'admettre que les fondateurs de l'Académie aient pu ignorer complètement la religion mazdéenne, et c'est peut-être par Eudoxe de Cnide que plus d'une doctrine orientale est arrivée à Platon et à son école ; le Cnidien, familier de l'Académie à partir de 370/368, semble, en effet, avoir eu sur le dualisme iranien des informations assez précises et assez étendues, puisées aux meilleures sources (69). Peut-être aussi l'Académie a-t-elle été renseignée sur la théologie iranienne par l'intermédiaire de ce fameux Chaldéen que, selon un papyrus trouvé dans la bibliothèque de Philodème à Herculanum (70), Platon, fort âgé déjà, aurait reçu chez lui (71) ; faisons cependant remarquer que le personnage en question est un Χαλδαῖος et non un Μάγος (72).

Il est plausible que ce soit dans ce milieu de l'Académie qu'Aristote ait pris ses renseignements sur la doctrine des Mages. Diogène Laërce dit : Ἀριστοτέλης δ' ἐν πρώτῳ Περὶ φιλοσοφίας καὶ πρεσβυτέρους εἶναι (scil. τοὺς Μάγους) τῶν Αἰγυπτίων· καὶ δύο κατ' αὐτοὺς εἶναι ἀρχάς, ἀγαθὸν δαίμονα καὶ κακὸν δαίμονα· καὶ τῷ μὲν ὄνομα εἶναι Ζεὺς καὶ Ὡρομάσδης, τῷ δὲ Ἅιδης καὶ Ἀρειμάνιος. (73).

Le Stagirite aurait donc affirmé, au premier livre du Περὶ φιλοσοφίας, que les Mages sont plus anciens que les Égyptiens ; ce doit être là également l'indice d'une connaissance plus précise qu'on venait d'acquérir au sujet des Mages, car Platon encore ne fait figurer que les Égyptiens comme détenteurs d'une sagesse orientale millénaire (74). Selon Diogène, Aristote aurait aussi parlé du dualisme iranien et de ses dieux antagonistes, Ormuzd et Arimanios. Remarquons, toutefois, dès maintenant, que, si Diogène, par la suite, invoque encore le témoignage d'Hermippe, d'Eudoxe et de Théopompe : φησὶ δὲ τοῦτο καὶ Ἕρμιππος ἐν τῷ πρώτῳ περὶ Μάγων καὶ Εὔδοξος ἐν τῇ περιόδῳ καὶ Θεόπομπος ἐν τῇ ὀγδόῃ τῶν Φιλιππικῶν (75), afin de confirmer les assertions d'Aristote, cela ne signifie pas nécessairement que c'est par l'intermédiaire d'Hermippe que les citations empruntées à Aristote sont parvenues dans l'ouvrage de Diogène (76). En effet, τοῦτο, dans φησὶ δὲ τοῦτο, ne se rapporte peut-être qu'aux indications du Stagirite relatives au dualisme iranien, et non aussi à l'assertion de la priorité de la sagesse des Mages sur celle des Égyptiens (77) ; cela est d'autant plus probable que le *Prooi-*

mion de Diogène renferme des éléments tirés de plusieurs compilations et n'est pas un extrait pur et simple des *Successions* de Sotion (78). Le dialogue περὶ φιλοσοφίας était, d'ailleurs, tellement répandu à l'époque hellénistique gréco-romaine qu'on ne saurait s'étonner s'il a été cité directement dans les compilations (79). Eudème de Rhodes, disciple d'Aristote, et Théopompe ont, eux aussi, rapporté des doctrines iraniennes dans leurs ouvrages (80).

D'après Pline, Eudoxe aurait voulu qu'on entendît la sagesse des Mages comme étant la plus illustre et la plus utile parmi toutes les philosophies, et il aurait fait vivre Zoroastre 6.000 ans avant la mort de Platon ; Aristote aurait été du même avis (81). Or, comme l'on sait, les périodes de 3.000 ans sont les grandes divisions de l'histoire du monde, suivant le mazdéisme (82). Le problème qui se pose dès lors, c'est de savoir si ce chiffre de 6.000 ans transmis par Pline indique qu'on a voulu établir un rapport religieux et mystique entre Platon et Zoroastre, et, le cas échéant, à qui revient le mérite de cette sorte d'apothéose de Platon assimilé à un nouveau Zoroastre. MM. Jaeger (83) et Benveniste (84), indépendamment l'un de l'autre, ont répondu par l'affirmative à la première question et admettent donc que, dans l'antiquité, la doctrine de Platon a été considérée comme une reprise de celle de Zoroastre (85). Quant au second point, M. Jaeger (86) pense que c'est Aristote, et non Eudoxe, qui a vu en Platon le continuateur de l'œuvre du prophète iranien et qui a exposé cette théorie dans le cadre de sa loi du retour éternel des mêmes sagesses, alors qu'Eudoxe aurait simplement situé Zoroastre à 6.000 ans de sa propre époque. Selon Reitzenstein, ce serait, au contraire, à Eudoxe que reviendrait l'idée d'un rapport essentiel entre Platon et Zoroastre, idée d'ailleurs reprise par Aristote dans son περὶ φιλοσοφίας (87).

Il serait sans aucun doute curieux que le chiffre de 6.000 ans transmis par Pline ne s'expliquât pas par une théorie religieuse en rapport avec les conceptions chiliastiques courantes en Iran (88). Mais, comme rien ne porte à croire que le chiliasme n'était pas déjà impliqué dans la datation de Zoroastre telle qu'Eudoxe la trouvait, l'on peut dire tout au plus que le Cnidien a fixé l'époque du prophète iranien à six millénaires avant la sienne (89). Le Platonicien Hermodore (90) et Hermippe (91) rapportent que Zoroastre aurait vécu 5.000 ans avant la guerre de Troie ; or, il suffit d'arrondir quelque peu les chiffres pour que ces 5.000 ans correspondent aux 6.000 d'Eudoxe (Aristote) (92). Quant au Lydien Xanthos, il aurait fixé l'époque de Zoroastre à 600 ans — et non, selon une tradition manuscrite moins bonne, à 6.000 ans — avant l'expédition de Xerxès (93).

Admettant que c'est Hermippe qui est la source des citations d'Aristote (περὶ φιλοσοφίας), d'Eudoxe et de Théopompe au § 8 du *Prooimion* de Diogène Laërce (94), M. Jaeger (95) a pensé que Pline, *Hist. nat.* 30, 3 (96), lui aussi, a emprunté ses citations d'Eudoxe et d'Aristote à Hermippe, dont il invoque le témoignage au paragraphe suivant (30, 4) (97). Or, après ce que nous venons de dire plus haut (98), il devient difficile d'admettre encore

pareil parallélisme entre les textes de Diogène et de Pline. Il n'y a donc, dès lors, plus aucune nécessité de penser que Pline (ou un autre auteur) ait emprunté à Hermippe ses citations d'Aristote et d'Eudoxe ; la façon tout à fait identique dont l'écrivain romain cite Eudoxe, Aristote et Hermippe ne plaide, d'ailleurs, pas non plus en faveur de l'hypothèse de M. Jaeger, mais fait plutôt croire que Pline (ou un autre auteur) a recueilli, indépendamment l'un de l'autre, le témoignage d'Eudoxe-Aristote et celui d'Hermippe. Par ailleurs, Max Wellmann (99) et le P. Messina (100) après lui ont montré que, dans les livres 28-30 de son *Histoire naturelle*, Pline est sans doute tributaire d'ouvrages néo-pythagoriciens fortement influencés par le Pseudo-Démocrite (Bolos-Demokritos) ; alors que Wellmann (101) pose comme source directe de Pline le Mage Anaxilaos de Larisse, chassé d'Italie en 28 av. J.-C. (102), le P. Messina (103) attribue ce rôle à Apion, contemporain de l'empereur Tibère et auteur d'un περὶ μάγου, tributaire à son tour de Bolos et d'Anaxilaos (104). C'est donc d'Anaxilaos ou d'Apion que pourraient provenir les citations d'Eudoxe-Aristote et d'Hermippe dans le texte de Pline (105). Mais alors Pline ne connaîtrait ces données que telles qu'elles figuraient dans des exposés tendancieux d'apologistes de la magie qui s'appuyaient sur l'autorité de grands noms afin de revaloriser une μαγεία déjà ravalée au rang d'une grossière sorcellerie (γοητεία) (106). En d'autres termes, la datation de Zoroastre par rapport à Platon n'est pas nécessairement imputable à Eudoxe ou à Aristote, mais peut être due à des auteurs postérieurs.

Or, l'on admet, en général, que l'Aristote mentionné par Pline (107) est le Stagirite (108). Mais, du moment que la citation d'Eudoxe-Aristote, chez Pline (109), n'est pas nécessairement empruntée à Hermippe, pourquoi ne pas supposer une fois que Pline ne cite pas le Stagirite, mais l'auteur — postérieur à Hermippe — de ce fameux *Magikos*, attribué à tort à Aristote? Une telle hypothèse n'a *a priori* rien d'invraisemblable, étant donné la qualité des ouvrages auxquels Pline a puisé ses renseignements sur les Mages.

Le *Magikos* nous est connu par Diogène Laërce, qui en a conservé quelques minces fragments (110). Son inauthenticité est incontestable (111), parce qu'il ne figure pas dans la liste des écrits d'Aristote rapportée par Diogène (112) et qu'Hesychius (113) le cite parmi les ouvrages apocryphes. Quant au *Lexique* de Suidas, il connaît un *Magikos* rédigé, selon lui, par le Socratique Antisthène, mais il ajoute que certains l'attribuent à Aristote, d'autres à Ῥόδωνι (114) ; ces hésitations parlent, elles aussi, contre l'authenticité du traité. Son auteur est sans doute le Péripatéticien Antisthène de Rhodes, un contemporain de Polybe (115).

D'après Diogène Laërce, l'auteur du *Magikos* aurait fait observer que la μαγεία était étrangère à la γοητεία (sorcellerie) (116). Or, dès Sophocle et Euripide, le terme μάγος avait commencé par prendre un sens péjoratif, comme synonyme de γόης (charlatan) (117), et, en 139 av. J.-C., on chassa d'Italie tous les charlatans et diseurs de bonne aventure, qu'on désignait du terme général de *Chaldaei* et parmi lesquels se trouvaient certainement

aussi des μάγοι (118). Il est donc probable que l'auteur du *Magikos*, contemporain de cette expulsion des Chaldéens, ait voulu réagir contre l'abus commun qui confondait la magie pieuse, héritière d'une tradition millénaire, avec la magie prise au sens péjoratif d'une sorcellerie grossière, courant de nos jours encore (119) ; plus tard également, les auteurs grecs, à plusieurs reprises, ont cru devoir déclarer que les μάγοι ne sont pas des magiciens, mais des sages voués au culte des dieux (120). Il faut aussi rapporter au *Magikos* l'historiette, transmise, elle aussi, par Diogène, selon laquelle, d'après Aristote, un Mage originaire de la Syrie serait venu à Athènes et y aurait condamné la conduite de Socrate en lui prédisant une fin violente (121) ; pareille attitude, évidemment hostile à Socrate, serait, en effet, inconcevable chez Aristote. En outre, le Mage se comporte comme un Chaldéen, car il prédit l'avenir et est originaire de la Syrie (= Assyrie) (122) ; l'historiette a donc sans doute été rédigée à une époque où l'on ne distinguait plus Mages et Chaldéens, c'est-à-dire bien après Aristote (123). Étant hostile à Socrate, l'auteur du *Magikos* n'a pas non plus dû être favorable à Platon. De plus, il se pourrait que, reprenant un thème déjà courant (124), le récit de la visite du Mage chez Socrate devait, au moyen d'un *oraculum ex eventu*, prouver l'infaillibilité de la mantique des Mages (125).

Revenons-en maintenant au récit de Pline, *Hist. nat.* 30, 3-4 (126). Si on lit attentivement le membre de phrase : « *Eudoxus, qui inter sapientiae sectas clarissimam utilissimamque eam* (sc. *magicen*) *intellegi voluit* », on constate qu'il n'est pas dit qu'Eudoxe a considéré la Magie comme la plus illustre des philosophies, mais qu'il a voulu qu'on l'entendît ainsi. Or, cela ne porte-t-il pas à croire que nous lisons, chez Pline, non la pensée explicite d'Eudoxe, mais l'interprétation qu'un autre auteur aurait donnée des assertions originales du Cnidien (127)? En tout cas, la tendance de cette interprétation ne saurait faire aucun doute, car il s'agirait certainement de quelqu'un plaidant la cause de la vraie Magie, c'est-à-dire de la doctrine des Mages. Mais, s'il est plausible que ce soit l'Aristote cité par Pline qui ait transmis la citation d'Eudoxe, pourquoi l'interprétation tendancieuse ne proviendrait-elle pas, elle aussi, de ce même Aristote (128)? Or, nous avons constaté tout à l'heure que l'auteur du *Magikos* semble avoir été, précisément, un apologiste de la μαγεία. Compte tenu de la qualité des ouvrages qui ont fourni à Pline ses renseignements sur les Mages, je serais donc tenté d'admettre que l'Aristote cité par Pline est tout simplement l'auteur du *Magikos* (129).

La datation de Zoroastre par rapport à Platon, telle que nous la trouvons chez Pline, s'expliquerait dès lors facilement. Antisthène aurait lu chez Eudoxe : « Zoroastre a vécu 6.000 ans avant notre époque » (130), et il se serait servi de cette chronologie pour montrer combien le prophète iranien était plus ancien que Platon, le plus illustre des philosophes grecs. Nous retrouvons donc ici cette tendance défavorable à Platon que nous avons déjà cru entrevoir dans le récit de la visite du Mage chez Socrate. Remarquons aussi que, d'après le Lexique de Suidas (131), l'auteur du *Magikos* aurait attribué à Zoroastre la découverte de la σοφία, c'est-à-dire de la Philosophie, sans

doute, et non de la doctrine des Mages en particulier (132) ; or, il est évident qu'il avait besoin à cet effet de la chronologie d'Eudoxe, qui reculait le prophète iranien dans un passé lointain. Les tendances orientalisantes de l'auteur du *Magikos* sont, d'ailleurs, attestées dans le troisième et dernier fragment que Diogène Laërce nous a conservé de cet ouvrage (133).

3. — Pour asseoir solidement sa théorie d'après laquelle Aristote aurait considéré Zoroastre comme le premier révélateur d'une doctrine destinée à revivre dans l'enseignement de Platon, M. Jaeger (134) ne s'est pas uniquement basé sur le passage de Pline que nous venons de discuter (135), mais il a cru pouvoir invoquer également le témoignage d'Aristote lui-même au 14e livre de la *Métaphysique*. Dans le passage en question, le Stagirite cite les Mages, de concert avec Phérécyde, Empédocle et Anaxagore, comme identifiant le principe de la génération avec le Bien suprême ; puis il dit que, parmi ceux qui admettent des essences immobiles (c'est-à-dire les Pythagoriciens et les Platoniciens), certains identifient le Bien et l'Un (136). Et M. Jaeger d'en conclure qu'Aristote semble dire que les plus anciens précurseurs du dualisme platonicien sont Phérécyde chez les Grecs et les Mages en Asie (137). Or, à lire attentivement le contexte dans lequel se trouve le passage litigieux, on constate qu'Aristote n'y a aucunement en vue ni le dualisme en général ni le dualisme platonicien, car, comme l'indique le titre qu'il donne un peu plus haut (138), il s'agit de déterminer la relation du Bien avec les principes cosmologiques ; le débat porte donc, notamment, sur la question de savoir si le Bien est un principe ou quelque chose de dérivé (ὑστερογενής) (138). C'est pour cette raison, d'ailleurs, qu'Aristote commence par mentionner la théorie de ceux pour qui le Bien est ὑστερογενής (139). Il n'est, par contre, question nulle part de κακόν et, partant, de dualisme ; ainsi, citant la doctrine d'Empédocle, Aristote ne parle que de la φιλία, c'est-à-dire du principe bon, et non aussi du principe opposé, du νεῖκος (136). On ne peut donc déduire en aucune manière du passage en question qu'Aristote y ait considéré les Mages comme précurseurs du dualisme platonicien (140).

Mais le fait seul qu'Aristote puisse citer les Mages de concert avec les partisans de la théorie des essences immobiles ne nous porte-t-il pas à croire quand même que le Stagirite ait vu une affinité essentielle entre la doctrine des Mages et celle de Platon? Pour ma part, je pense que non. En effet, l'on sait que, selon Aristote, la philosophie est une unité organique portant en elle-même la causalité (endéléchie) qui la dirige vers la réalisation complète de son essence, réalisation qui a lieu dans sa philosophie à lui ; l'on conçoit donc facilement que le Stagirite puisse considérer les systèmes les plus divergents du sien comme étant quasiment des prédécesseurs qui contiennent en germe ses propres doctrines et ne sont que trop souvent des balbutiements essayant de deviner et d'exprimer quelque chose de ses propres conceptions, c'est-à-dire de la vérité définitive (141). Il arrive ainsi très souvent à Aristote de grouper ensemble plusieurs penseurs pour relever certains aspects « communs » à leur doctrine ; mais, ces comparaisons ne portant d'ordinaire

que sur des points tout à fait particuliers, l'on aboutirait à de graves malentendus si l'on essayait d'étendre aux systèmes entiers les rapprochements faits entre certains aspects seulement (142).

Il est d'ailleurs curieux qu'Aristote cite les Mages, au 14e livre de la *Métaphysique* (136), quand il n'est nullement question de dualisme, alors qu'il paraît ignorer leur dualité d'ἀρχαί (143) au 1er livre de la *Métaphysique*, où est abordée la question des principes cosmologiques opposés et où c'est Empédocle qui est dit être le premier à avoir posé le Bien et le Mal comme ἀρχαί (144). Cette raison et d'autres encore, ces dernières d'ordre plutôt stylistique, me portent à croire que la mention des Mages, au 14e livre de la *Métaphysique*, pourrait être due à une interpolation suscitée par le besoin de préciser le terme vague de ἕτεροί τινες (145). Mais, comme l'hypothèse d'une interpolation est toujours chose quelque peu problématique, j'ai tenu à raisonner d'abord sur le passage litigieux comme si le texte transmis ne prêtait pas matière à discussion.

Conclusion

Résumons les objections que nous sommes amenés à faire à la théorie de M. Jaeger :

1° Le dualisme platonicien diffère profondément du dualisme iranien et ne semble pas avoir subi l'influence de la théologie mazdéenne, car nulle part, dans les œuvres de Platon, il ne saurait être question d'une âme universelle mauvaise qui serait l'antithèse de l'Ame du Monde, principe du mouvement cosmique. Je ne veux, bien entendu, pas prétendre que Platon n'ait pas connu le dualisme iranien ; mais, à supposer même qu'il eût connu ces doctrines, il ne s'ensuit pas qu'il les ait adoptées. Il paraît donc difficile d'admettre que les membres de l'Ancienne Académie aient pu considérer la métaphysique de Platon comme une reprise de la doctrine de Zoroastre (146).

2° La datation de Zoroastre à 6.000 ans avant Platon n'est pas nécessairement imputable à Eudoxe ou à Aristote, le Stagirite, car elle peut être due à des auteurs postérieurs à Aristote, dans la main desquels la tradition a passé avant d'aboutir chez Pline. Il est, notamment, possible que l'Aristote cité par Pline ne soit pas du tout le Stagirite, mais l'auteur du *Magikos* ; la datation de Zoroastre par rapport à Platon s'expliquerait, dès lors, par des tendances que nous avons cru entrevoir dans d'autres fragments de cet apocryphe ; et, appliqués à Platon, les 6.000 ans de cette chronologie n'ont plus nécessairement de signification chiliastique (147). En dépit de l'optimisme de M. Jaeger, il serait, d'ailleurs, très difficile, voire impossible, de déterminer ce que la date de Platon, postérieure de 6.000 ans à celle de Zoroastre, eût signifié pour le chiliasme iranien (148). N'oublions également pas qu'il aurait été fort étrange de la part d'un Grec (Aristote) de s'être basé sur une chronologie qui n'avait de sens que pour un Perse afin d'établir une relation essentielle entre Platon et Zoroastre (149). Remarquons, enfin, que, chaque fois, c'est Zoroastre qui est daté par rapport à Platon, alors que

l'inverse eût été plus normal si l'on avait considéré Platon comme une sorte de réincarnation de Zoroastre.

3° Les assertions d'Aristote lui-même ne sont pas de nature à confirmer qu'il ait considéré Zoroastre comme le premier révélateur d'une doctrine destinée à revivre dans la philosophie platonicienne (150).

Comme l'on voit, nos objections mettent en doute la valeur des principaux arguments sur lesquels repose la théorie de M. Jaeger. Certes, il y a beaucoup d'incertitude dans tous nos raisonnements, concernant des faits si lointains et si mal connus ; mais je n'en crois pas moins qu'il est préférable de ne pas adhérer aux vues de M. Jaeger. D'ailleurs, si M. Jaeger avait raison, pourquoi la littérature orientalisante de l'époque gréco-latine ignorerait-elle cette fameuse tentative académique d'établir un parallèle entre Platon et Zoroastre, en faisant de tous les deux les grands prophètes cycliques qui apparaissent à des points fixés du cours de l'Univers pour révéler la Vérité?

Bâle-Colmar, automne 1954 ; Hambourg, hiver 1956.

Walter Spoerri.

(1) Cet article est issu de recherches afférentes à ma thèse de doctorat dont le directeur a été M. P. Von der Mühll, Bâle. Je suis tout particulièrement heureux de me savoir d'accord, notamment dans mon interprétation des textes de Platon, avec l'excellent connaisseur de la pensée platonicienne qu'est M. E. Kapp (Hambourg), lequel a eu la grande amabilité de bien vouloir lire mon manuscrit. Les ouvrages du R. P. A.-J. Festugière étant cités fréquemment, j'en donnerai les titres sous forme abrégée, à l'aide de chiffres romains, soit : I : *Platon et l'Orient*, *R. Ph.* XXI (73), 1947 ; II (compte rendu de W. C. Greene, *Moira : fate, good and evil in Greek thought*, 1944), *R. Ph.*, XXII (74), 1948 ; III : *La révélation d'Hermès Trismégiste*, II (= *Le dieu cosmique*), 1949 ; — de même pour L. Robin : I : *Études sur la signification et la place de la physique dans la philosophie de Platon* (= *La pensée hellénique des origines à Épicure*, 1942 ; II : *Platon*, 1938 ; III : *La pensée grecque*, 1948.

(2) *Aristoteles*, 1923, p. 133 sqq. ; on en consultera la 2e éd., parue en 1955.

(3) *Op. cit.*, p. 134. Voir également, du même auteur, *Greek records of Jewish religion*, *J. R.* 18, 1938, p. 130, où M. Jaeger fait observer que c'est la ressemblance frappante du dualisme iranien et platonicien qui a suscité l'engoûment de l'Académie pour le Mazdéisme ; l'on ne saurait, par contre, affirmer en toute certitude que Platon ait fait des emprunts à la théologie mazdéenne. Je ne citerai plus cet article dans la suite.

(4) *Op. cit.*, p. 134. Voir déjà P. Deussen, *Allgemeine Geschichte der Philosophie*, II, 1, 1911, p. 303.

(5) *Op. cit.*, p. 135 sqq., 438 sqq.

(6) Voir J. Kerschensteiner, *Platon und der Orient*, 1945, p. 13 ; Festugière, I, p. 5. Citons, parmi les savants qui ont mis à profit cette théorie : Ed. Meyer, *Ursprung und Anfänge des Christentums*, III, 1923, p. 451 ; R. Reitzenstein-H. H. Schaeder, *Studien zum antiken Synkretismus aus Iran und Griechenland*, 1926, p. 3 sqq. (= *Studien der Bibliothek Warburg*, 7) ; Fr. Ueberweg, *Die Philosophie des Altertums*, 12e éd. par K. Praechter, 1926, p. 321 ; G. Messina, *Der*

Ursprung der Magier und die zarathustrische Religion, 1930, p. 37 ; H. S. Nyberg, *Questions de cosmogonie et de cosmologie mazdéennes*, *Journ. asiat.*, 219, 1931, p. 18-19, 104-105 ; E. Bignone, *L'Aristotele perduto*, II, 1936, p. 84 sqq., 342 ; J. Bidez-Fr. Cumont, *Les mages hellénisés*, 1938, I, p. 11 sqq. ; Bidez, *Éos ou Platon et l'Orient*, 1945, p. 35-37, 97 sqq., 153 sqq. ; Fr. Wehrli, *Die Schule des Aristoteles*, 2 : *Aristoxenos*, 1945, p. 51, et, nº 7 : *Herakleides Pontikos*, 1953, p. 83 ; S. Pétrement, *Le dualisme chez Platon, les Gnostiques et les Manichéens*, 1947, p. 19 sqq. ; O. G. v. Wesendonk, *Platon und der Orient*, 1926, p. 10 sqq., 14 sqq. ; *Das Weltbild der Iranier*, 1933, p. 161, 170 sqq. (voir également *Urmensch und Seele in der iranischen Ueberlieferung*, 1924, p. 37 sqq. ; *Das Wesen der Lehre Zarathustras*, 1927, p. 13), admet les vues de M. Jaeger relatives aux spéculations chronologiques contenues dans le περὶ φιλοσοφίας, mais — comme v. Wilamowitz, *Der Glaube der Hellenen*, II, 1932, p. 255, n. 2, et le R. P. Festugière, I, p. 34 sqq. ; III, p. 127, n. 2, et p. 224 (voir également E. R. Dodds, *Plato and the irrational*, *J. H. S.*, 65, 1945, p. 24 sqq.) — refuse de croire à l'influence d'idées iraniennes sur la métaphysique platonicienne. Quant à Mlle Kerschensteiner, *op. cit.*, p. 66-116, 192-212, et à M. H. Leisegang (dans son compte rendu de Reitzenstein, *Plato und Zarathustra*), *Ph. W.*, 48, 1928, p. 1412 sqq., ils rejettent la théorie de M. Jaeger dans sa totalité. Voir, enfin, J. Geffcken, *Griechische Literaturgeschichte*, II, 1934, p. 157, 180, puis *Anmerkungen*, p. 133, n. 141.

(7) Sur ce dualisme, voir Robin, I, p. 231-336 ; II, p. 231 sqq. ; Kerschensteiner, *op. cit.*, p. 66 sqq. ; Pétrement, *op. cit.*, p. 11-125, notamment p. 39 sqq. ; Festugière, I, p. 34 sqq. ; II, p. 166 sqq. ; III, p. 113 sqq. — Sur la χώρα, voir Robin, I, p. 244 sqq., 254 sqq. ; II, p. 231 sqq. ; P. Thévenaz, *L'âme du monde, le devenir et la matière chez Plutarque*, thèse de Lausanne, 1938, p. 109 sqq. ; H. Cherniss, *Aristotle's criticism of Plato and the Academy*, I, 1944, p. 83 sqq. ; F. M. Cornford, *Plato's cosmology*, 2e éd., 1948, p. 177 sqq. ; P. Friedländer, *Platon*, I, 2e éd., 1954, p. 286 sqq., 363 sqq.

(8) Voir Wesendonk, *Urmensch und Seele*, p. 41 ; Robin, II, p. 228 ; Bidez-Cumont, *op. cit.*, I, p. 12 ; Greene, *op. cit.*, p. 302 ; Kerschensteiner, *op. cit.*, p. 67, 77-107 ; Pétrement, *op. cit.*, p. 39-47 ; Festugière, I, p. 34-35, 41-43 ; II, p. 169-170 ; III, p. 114 sqq.

(9) Voir Pétrement, *op. cit.*, p. 45 ; Festugière, I, p. 34-36 ; III, p. 117 sqq., 127.

(10) Voir Thévenaz, *op. cit.*, p. 119 ; Greene, *op. cit.*, p. 310, n. 228 ; Festugière, II, p. 170.

(11) La matière, pour Platon, ne veut ni le bien ni le mal, mais, étant de par sa nature étrangère au Bien, elle peut devenir cause du Mal. Nous retrouvons là l'idée chère à Platon que le Mal vient de l'ignorance ou de l'inconscience. Voir Thévenaz, *op. cit.*, p. 119-120 ; Robin, I, p. 321 ; Pétrement, *op. cit.*, p. 79 sqq., 120 ; V. Goldschmidt, *La religion de Platon*, 1949, p. 58.

(12) Cf. les citations d'Eudoxe chez Diogène Laërce et de Théopompe chez Plutarque ; voir *infra*, p. 214. — Sur la différence essentielle entre le dualisme platonicien et les conceptions iraniennes, voir v. Wesendonk, *Platon und der Orient*, p. 10 ; *Urmensch und Seele*, p. 47-48 ; Thévenaz, *op. cit.*, p. 120 ; Kerschensteiner, *op. cit.*, p. 67 ; Festugière, I, p. 43 ; Pétrement, *op. cit.*, p. 121. Voir également Bidez, *op. cit.*, p. 97-100 ; Dodds, *op. cit.*, p. 21-25.

(13) Voir Festugière, I, p. 36, 41.

(14) 270 a 1.

(15) Voir Cl. Baeumker, *Das Problem der Materie in der griechischen Philosophie*, 1890, p. 147 ; v. Wesendonk, *Urmensch und Seele*, p. 38 ; Robin, II, p. 228 ;

Thévenaz, *op. cit.*, p. 120 ; Greene, *op. cit.*, p. 311 ; Kerschensteiner, *op. cit.*, p. 104-105 ; Pétrement, *op. cit.*, p. 66, 121 ; Bidez, *op. cit.*, p. 97 ; Festugière, I, p. 43-44 ; III, p. 120 sqq., 127, n. 2 ; Goldschmidt, *op. cit.*, p. 58. S'agit-il là d'une polémique contre le dualisme iranien? Ou est-ce une allusion à des théories d'Empédocle? Voir H. J. Goodrich, *Plato, Politicus 269 e-270 a — an allusion to Zoroastrianism?*, *C. R.*, 20, 1906, p. 208 sqq. ; Kerschensteiner, *op. cit.*, p. 104-105 ; Bidez, *op. cit.*, p. 73, 97 ; W. Theiler (compte rendu de Kerschensteiner, *op. cit.*), *D. L. Z.*, 69, 1948, p. 313 ; Friedländer, *op. cit.*, p. 350. Selon M. W. J. W. Koster, *Le mythe de Platon, de Zarathoustra et des Chaldéens*, *Mnemosyne*, Suppl.'3, 1951, p. 42 sqq., l'élément éthique est absent de ce passage de Platon, dans lequel il ne s'agit point d'un dieu bon et d'un dieu mauvais ; de plus, toujours d'après M. Koster, il suffit de replacer la phrase citée dans le contexte du raisonnement serré pour pouvoir l'expliquer sans être obligé de recourir à des idées venues du dehors et d'y voir avec Reitzenstein, *Studien*, p. 35, une condamnation du dualisme iranien que Platon aurait accepté auparavant.

(16) C'est, notamment, la thèse de MM. Jaeger, *op. cit.*, p. 134-135 ; Ed. Meyer, *op. cit.*, III, p. 651 ; Reitzenstein, *Studien...*, p. 6, 148 ; Fr. Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, 4e éd., 1929, p. 278, n. 47 ; Bidez-Cumont, *op. cit.*, I, p. 12 ; Fr. Solmsen, *Plato's theology*, *Cornell Stud. in Class. Philol.*, 27, 1942, p. 142, 147-148, et le compte rendu d'Éd. des Places, *La théologie de Platon*, *R. É. G.*, 59-60, 1946-1947, p. 464.

(17) Voir l'aperçu de la question donné par Mlle Pétrement, *op. cit.*, p. 64-74, et, pour la littérature plus ancienne, Ed. Zeller, *Die Philosophie der Griechen*, II, 1, 4e éd., 1889, p. 973-982.

(18) Ψυχὴν δὴ διοικοῦσαν καὶ ἐνοικοῦσαν ἐν ἅπασιν τοῖς πάντῃ κινουμένοις μῶν οὐ καὶ τὸν οὐρανὸν ἀνάγκη διοικεῖν φάναι; — Τί μήν ;

(19) Μίαν ἢ πλείους; πλείους· ἐγὼ ὑπὲρ σφῶν ἀποκρινοῦμαι · δυοῖν μὲν γέ που ἔλαττον μηδὲν τιθῶμεν, τῆς τε εὐεργέτιδος καὶ τῆς τἀναντία δυναμένης ἐξεργάζεσθαι.

(20) 896 e 9-10 : Εἶεν . ἄγει μὲν δὴ ψυχὴ πάντα τὰ κατ' οὐρανὸν καὶ γῆν καὶ θάλατταν ταῖς αὑτῆς κινήσεσιν...

(21) 897 b 7-8 : Πότερον οὖν δὴ ψυχῆς γένος ἐγκρατὲς οὐρανοῦ καὶ γῆς καὶ πάσης τῆς περιόδου γεγονέναι φῶμεν...

(22) On a ainsi pu parler de la mention hypothétique d'une Ame du Monde mauvaise au 10e livre des *Lois*. Voir les références données par Zeller, *op. cit.*, p. 973, n. 4 (p. 974) ; puis O. Apelt, *Die Definition des ὄν in Platons Sophistes*, *N. Jb. Päd.*, 65. Jahrg., 151, 1895 (= *Ib. cl. Ph. herausg. v. A. Fleckeisen*, 41. Jahrg.), p. 269-270 ; *Platon, Sämtliche Dialoge, herausg. v. Apelt.*, VII, 1916, p. 539, n. 48 ; *Platos Gesetze, Kommentar zum griech. Text v. C. Ritter*, 1896, p. 307-309 ; W. Theiler, *Zur Geschichte der teleologischen Naturbetrachtung bis auf Aristoteles*, Diss. Bâle, 1924, p. 80 ; Robin, II, p. 225-227 ; Festugière, I, p. 38-40 ; II, p. 165 ; III, p. 123-129 ; Theiler, *op. cit.*, *D. L. Z.*, 69, 1948, p. 311-312 ; Goldschmidt, *op. cit.*, p. 58 ; A. Diès, *Platon*, t. XI, 1, Paris, 1951, Introd., p. LXXVII ; v. également Kerschensteiner, *op. cit.*, p. 72 sqq.

(23) L'Ame du Monde est, je le répète, l'Ame qui dirige le mouvement universel ; voir *supra*, p. 210, n. 21.

(24) Voir Festugière, III, p. 126-127.

(25) *Platon*, II, 1919, p. 315 sqq.

(26) Voir p. 221, n. 6 ; cf. Solmsen (compte rendu de Greene, *op. cit.*), *Cl. Ph.*, 40, 1945, p. 126.

(27) Voir *infra*, p. 212 sqq.

(28) Voir Wilamowitz, *Platon*, II, p. 322 ; v. Wesendonk, *Urmensch und Seele*, p. 47, et les références données *supra*, n. 26.

(29) C'est pour cette raison que v. Wesendonk (voir *supra*, p. 221, n. 6), tout en admettant l'existence réelle, pour Platon, d'une « Ame du Monde mauvaise », s'est opposé à la tentative de M. Jaeger d'expliquer cette âme mauvaise au moyen d'influences iraniennes.

(30) Voir *infra*, p. 212 sqq.

(31) La suppression de πλείους m'était déjà venue sous la plume quand j'ai constaté qu'elle a dû avoir été faite antérieurement par Apelt, dans sa traduction des *Lois*, *op. cit.*, p. 416. J. Burnet, *Platonis opera*, V, 1906, *ad loc.*, maintient le deuxième πλείους.

(32) Pour l'interprétation qui va suivre, cf. J. Moreau, *L'âme du monde de Platon aux Stoïciens*, 1939, p. 67 sqq. M. Koster, *op. cit.*, p. 59-65, arrive, lui aussi, à des résultats assez proches de ceux de M. Moreau.

(33) οὐρανός signifie le ciel astronomique, mais également « tout ce qui existe sous la coupole du ciel ». Voir *Phèdre* 246 b 7 et c 2 (et non 247, comme chez Festugière, III, p. 128, n. 2) ; cf. *Politique* 269 d 7 et *Timée* 28 b 3 (πᾶς οὐρανός = κόσμος), 31 ab et 32 b 8. Sur le sens de οὐρανός, voir l'édition du *Phèdre* par L. Robin, 1947, *Notice*, p. LXXXI, et W. Kranz, *Kosmos*, *Arch. f. Begriffsgesch.*, 2, 1, 1955, p. 44. Wilamowitz, *Platon*, II, p. 316, P. Stöcklein, *Ueber die philosophische Bedeutung von Platons Mythen*, *Philol.*, Suppl. 30, 3, 1937, p. 45, et M^lle^ Kerschensteiner, *op. cit.*, p. 72, entendent également οὐρανός au sens d'Univers, dans le passage des *Lois*.

(34) J'évite à dessein de traduire διοικεῖν (896 e 2), avec le R. P. Festugière, III, p. 123, par « gouverner », et je préfère rester aussi près que possible du sens étymologique de ce verbe.

(35) Faisons observer que l'Ame du Monde est caractérisée au moyen de ses fonctions : ἐγκρατὴς... πάσης τῆς περιόδου (897 b 7-8), alors que, là où il est question de l'âme en général, Platon s'exprime d'une façon plus vague : διοικεῖν τὸν οὐρανόν (896 e 1-2), ἄγει ... ψυχὴ πάντα (896 e 9). Que Platon, 896 e 9-10, se reporte à 896 e 1-2 me semble être confirmé par le fait que, d'une façon générale, les deux morceaux 896 d 11-e 7 et 896 e 9-897 b 5 se correspondent ; le passage 896 e 9-897 b 1 décrivant le mode d'action de l'âme à l'égard des corps se fonde directement sur l'affirmation de l'existence d'une telle διοίκησις au premier morceau (896 d 11-e 2), alors que les précisions relatives aux conditions de l'activité bonne ou mauvaise de l'âme (897 b 2-5) ont leur antécédent au passage 896 e 4-7 du premier morceau.

(36) Je pense, notamment, aux âmes des astres, sur lesquelles voir Robin, II, p. 246-247, 218 ; III, p. 276 ; Cornford, *op. cit.*, p. 119 sqq. Les *Lois*, X, 899 b, il est vrai, laissent ouverte la question de la pluralité d'âmes célestes : l'Ame du Monde sera multiple si les mouvements des corps célestes ne peuvent pas être rapportés à une cause unique, mais ne peuvent être expliqués que par des causes multiples, une par planète. Voir, sur cette question, Moreau, *op. cit.*, p. 78 sqq. ; Kerschensteiner, *op. cit.*, p. 76 ; Festugière, II, p. 165, n. 1 ; III, p. 126. — Pour M. Stöcklein, *op. cit.*, p. 45 sqq., la question μίαν ἢ πλείους concerne le nombre d'espèces d'âmes, n'admet donc que la réponse « Une » ou « Deux », à savoir « de l'âme bonne », resp. « de l'âme mauvaise », ou « de l'âme bonne et de l'âme mauvaise ». Pareille interprétation me paraît cependant artificielle, car, de par sa fonction grammaticale, μίαν ἢ πλείους ne peut guère se rapporter qu'à l'âme logée dans l'Ouranos, et non à l'âme envisagée d'une façon tout à fait générale dont il est question 896 d 5 sqq., ainsi que le voudrait M. Stöcklein (cf. également K. Reich

[compte rendu de Kerschensteiner, *op. cit.*]. *Gnomon*, 22, 1950, p. 66-67). La reprise de la locution μίαν ἢ πλείους 898 c 7-8, et le fait que le problème de la pluralité des âmes célestes est soulevé en d'autres passages encore (voir *supra*, dans la même annotation) montrent, d'ailleurs, que la question « une ou plusieurs » ne concerne pas seulement la qualité, bonne ou mauvaise, des mouvements cosmiques, mais également leur multiplicité et leur diversité. Le P. Festugière, III, p. 125-126, pense même que la question « une ou multiple » est indépendante de la question « âme bonne ou mauvaise ».

(37) C'est un problème délicat que la question de l'origine du Mal. Dans le *Timée* et le *Politique* (voir *supra*, p. 209), Platon attribuait le Mal à l'action limitatrice et diversificatrice de la χώρα : voir Moreau, *op. cit.*, p. 68, n. 2 (p. 69) ; Robin, I, p. 326 sqq. ; Cherniss, *op. cit.*, I, p. 266, n. 175, et p. 268 sqq. ; Pétrement, *op. cit.*, p. 40 sqq. ; Festugière, I, p. 41-42 ; II, p. 166 sqq. ; III, p. 116-117 ; M. Meldrum, *Plato and the ἀρχὴ κακῶν*, *J. H. S.*, LXX, 1950, p. 65 sqq., 68. Le Mal, dans ce cas, est un moindre bien et est dû au fait que la Nécessité échappe à une emprise totale de l'Ame du Monde. Dans les *Lois*, X, 896 d 5 sqq., par contre, c'est l'âme qui est dite être la cause de tout, du Bien comme du Mal. Mais alors, à supposer que l'Ame du Monde ou les âmes célestes ne soient pas capables du Mal (voir *Lois*, X, 897 b 7 sqq., et Meldrum, *op. cit.*, p. 72, n. 43 ; *aliter* Robin, II, p. 228-229), la présence continuelle de ce dernier dans le Monde ne pourra s'expliquer que si l'on admet l'existence permanente de ψυχῆς γένος mauvais ; voir Moreau, *op. cit.*, p. 68. On admet, en général, que, selon Platon, la justice règne constamment dans le Ciel toujours ordonné dont rien ne trouble la paix, et que c'est le monde sublunaire qui est accessible au désordre et à la corruption ; que penser, cependant, de cette allusion à des destructions périodiques d'une partie de la terre et de ses habitants rapportée à une déviation des corps célestes (*Timée*, 22 c-d)? Sur la coexistence du Bien et du Mal dans l'Univers, voir, outre les références déjà citées, Guéroult, *op. cit.* [*infra*, p. 226, n. 59], p. 54-56 ; Theiler, *op. cit.*, *D. L. Z.*, 69, 1948, p. 312 ; Festugière, III, p. 110 sqq., 128-130, 140.

(38) Ce sont, notamment, MM. Reich, *op. cit.*, p. 67, et Cherniss (compte rendu de Festugière, III) : *Gnomon*, 22, 1950, p. 208, n. 2, qui pensent également que la phrase litigieuse 896 e 5-7 pose l'existence réelle d'au moins deux âmes opposées sans qu'ils admettent pour autant l'existence d'une « Ame du Monde mauvaise », alors que, récemment encore, M. G. Müller, *Studien zu den platonischen Nomoi*, *Zetemata*, 3, 1951, p. 87 sqq., en rejetant la possibilité d'influences iraniennes, admet la coexistence réelle de deux Ames du Monde opposées ; voir aussi O. Reverdin, *La religion de la cité platonicienne*, thèse lettres Genève, 1945, p. 14-15, qui, sans entrer dans le débat, n'en parle pas moins de la dualité d'une âme bonne et mauvaise. Voir encore E. Hoffmann, *Platons Lehre von der Weltseele*, n. 20 : *Sokrates*, 7-8, 1915.

(39) Sur l'influence du principe « matériel » sur l'âme mauvaise, voir Pétrement, *op. cit.*, p. 70 sqq. ; cf. *Timée*, 43. Sur les rapports entre les théories professées dans le *Timée*, d'une part, et dans les *Lois*, d'autre part, voir Meldrum, *op. cit.*, p. 65 sqq. ; voir aussi Geffcken, *supra*, p. 221, n. 6. — Nous n'avons pas discuté dans cet article le passage de l'*Épinomis* cité plus haut, p. 210, car je crois que l'essentiel a déjà été dit par le P. Festugière, I, p. 39-40 ; cf. Pétrement, *op. cit.*, p. 65-66.

(40) 30 a ; 52 d sqq.

(41) Voir *Phèdre*, 245 c sqq. ; *Lois*, X, 896 d 10 sqq.

(42) C'est l'opinion de Wilamowitz, *Platon*, II, p. 192, 320-321. Cf. Kerschensteiner, *op. cit.*, p. 83-84 ; Festugière, III, p. 127 ; Cornford, *op. cit.*, p. 205, 210.

(43) 27 d sqq.

(44) 30 a ; 53 a. — Le mythe cosmogonique du *Timée* pose aux interprètes des problèmes délicats à résoudre, qui ont déjà préoccupé les Anciens : la γένεσις du Kosmos est-elle un acte effectué dans le Temps et, sinon, comment faut-il l'entendre? Voir Ed. Zeller, *Platonische Studien*, 1839, p. 199 sqq., 207 sqq. ; *op. cit.*, II, 1, p. 791 sqq. ; Baeumker, *Die Ewigkeit der Welt bei Plato*, *Philosoph. Monatshefte*, 23, 1887, p. 513-529 ; *Das Problem der Materie*, p. 142 sqq., 376 ; P. Frutiger, *Les mythes de Platon*, Thèse lettres Genève, 1930, p. 200 sqq. ; Thévenaz, *op. cit.*, p. 91 sqq. ; Cherniss, *Aristotle's criticism*, I, p. 415, 419-423 ; H. Dörrie, *Der Platoniker Eudoros* : *Hermes*, 79, 1944, p. 27 sqq. ; Festugière, III, p. 256, n. 1 ; Solmsen, *Epicurus and cosmological heresies*, *A. J. Ph.*, 72, 1951, p. 8 sqq. ; G. S. Claghorn, *Aristotle's criticism of Plato's Timaeus*, 1954, p. 92 sqq., avec le c.-r. d'I. Düring, *Gnomon*, 27, 1955, p. 154 sqq. Les critiques modernes sont en général d'accord pour opter en faveur d'une interprétation plutôt « symbolique » : la Genèse du Kosmos décrit dans les termes d'une opération temporelle l'action de la Cause transcendante d'où procède le Kosmos ordonné et de laquelle il dépend continuellement sans qu'on puisse parler d'un commencement temporel de cette dépendance, assertion obscure dont la discussion conduirait à une antinomie, le Temps étant créé de concert avec le Kosmos. Voir Zeller, *Platon. Studien*, p. 207 sqq. ; *Geschichte der Philosophie der Griechen*, II, 1, p. 791 sqq. ; Baeumker, *Ewigkeit der Welt*, p. 522 sqq. ; *Problem der Materie*, p. 142 sqq. ; C. Ritter, *Platon*, II, 1923, p. 417 ; Frutiger, *op. cit.*, p. 200 sqq. ; Thévenaz, *op. cit.*, p. 91 sqq. ; Moreau, *op. cit.*, p. 4 sqq., 146 (remarques fines et pénétrantes) ; Solmsen, *Theology*, p. 108 sqq. ; Cherniss, *op. cit.*, I, p. 423 sqq. ; Cornford, *op. cit.*, p. 26, 37, 176, 203 ; Festugière, I, p. 20, 43 ; II, p. 168, n. 1 ; III, p. 103, n. 2 ; p. 104, n. 3 ; p. 111, n. 1 ; p. 113, n. 1 ; p. 117, n. 1 ; *Le « compendium Timaei » de Galien*, *R. É. G.*, 65, 1952, p. 101 ; K. Schilling, *Platon*, 1948, p. 281 ; Meldrum, *op. cit.*, p. 66, n. 9. Voir également A. E. Taylor, *A commentary on Plato's Timaeus*, Oxford, 1928, p. 66 sqq., 79-80 ; *Plato*, 3e éd., Londres, 1929, p. 442 sqq. Observons encore que la position de M. Thévenaz, *op. cit.*, p. 92-95, me paraît être plus nuancée et mieux justifiée que cela ne ressort de la critique de M. Cherniss, *op. cit.*, I, p. 424, n. 357.

(45) *Timée*, 47 e 5-48 a : μεμιγμένη γὰρ οὖν ἡ τοῦδε τοῦ κόσμου γένεσις ἐξ ἀνάγκης τε καὶ νοῦ συστάσεως ἐγεννήθη. La Nécessité est le déterminisme des mouvements reçus pour se transmettre ; ils s'enchaînent pareillement, qu'ils aillent dans un sens ou dans un autre, et le pur mécanisme est également satisfait. Voir Moreau, *op. cit.*, p. 61-70 ; Robin, I, p. 237-242 ; Cherniss, *op. cit.*, I, p. 428, 444-446 ; Cornford, *op. cit.*, p. 35-36, 159-177 ; Festugière, III, p. 112. Platon appelle la Nécessité également « cause errante » (πλανωμένη αἰτία, *Timée*, 48 a).

(46) Sur cette position intermédiaire de l'âme, voir Robin, I, p. 235-236, 291, 315, 333 ; II, p. 201 ; III, p. 270 ; Thévenaz, *op. cit.*, p. 50-54 ; Moreau, *op. cit.*, p. 45 sqq., 50 sqq. ; Festugière, I, p. 20 ; III, p. 101-103, 112-113, 118.

(47) *Timée*, 48 a 2-3.

(48) Voir Thévenaz, *op. cit.*, p. 76 ; Cherniss, *op. cit.*, I, p. 446 ; Robin, III, p. 275. Nulle part, dans le *Timée*, Platon ne fait, d'ailleurs, allusion à une âme précosmique. Voir Zeller, *Geschichte der Philosophie der Griechen*, II, 1, p. 765, n. 5, et p. 973, n. 3 ; Theiler, *Diss.*, p. 80 ; G. Vlastos, *The disorderly motion in the Timaios*, *C. Q.*, 33, 1939, p. 77-78, 80 ; Greene, *op. cit.*, p. 310. Plutarque, par contre, admet, dans son exégèse du *Timée*, l'existence d'une âme précosmique ; voir Thévenaz, *op. cit.*, p. 67 sqq. ; mais il serait faux de vouloir interpréter Platon à partir de Plutarque, comme M. J. B. Skemp, *The theory of motion in Plato's*

later dialogues, *Cambridge Class. Stud.*, 7, 1942, p. 76, a tendance à le faire ; voir Festugière, *R. É. G.*, 59-60, 1946-1947, p. 496.

(49) *Timée*, 49 a 7.

(50) *Timée*, 52 d 4 sqq. Sur le Devenir à l'intérieur du chaos précosmique, voir Robin, I, p. 243 sqq., 265 sqq. ; II, p. 236 ; Cornford, *op. cit.*, p. 197 sqq.

(51) *Timée*, 57 a 2-4, 57 e-58 a, 58 c 2-4. Voir Robin, I, p. 241-242, 270, 273-274, 303 ; II, p. 201, 236 ; III, p. 275 ; Moreau, *op. cit.*, p. 65 ; Meldrum, *op. cit.*, p. 66, n. 12. Voir aussi Cherniss, *op. cit.*, I, p. 444-445.

(52) Sur la matière comme mobilité confuse et entièrement indéterminée, voir E. Frank, *Plato und die sogenannten Pythagoreer*, 1923, p. 99 ; Robin, I, p. 234, 273, 304-305 ; II, p. 240 ; Moreau, *op. cit.*, p. 65 ; Vlastos, *op. cit.*, p. 80-82. La mobilité pure a une communauté de nature avec la déraison (ἄνοια) ; voir *Lois*, X, 898 b 6 sqq. Or, l'ἄνοια est l'état d'où le Nous est absent, c'est-à-dire, notamment, de la matière sans âme. C'est ainsi, d'ailleurs, que la rotation est considérée comme l'image du mouvement de l'intelligence, car elle conserve dans le changement le maximum d'identité ; voir Moreau, *op. cit.*, p. 73-75.

(53) Voir Pétrement, *op. cit.*, p. 45 ; Festugière, I, p. 35 ; III, p. 115-116.

(54) *Métaph.*, Λ 1071 b 28-33, où il est dit notamment : διὸ ἔνιοι ποιοῦσιν ἀεὶ ἐνέργειαν, οἷον Λεύκιππος καὶ Πλάτων· ἀεὶ γὰρ εἶναί φασι κίνησιν· ἀλλὰ διὰ τί καὶ τίνα οὐ λέγουσιν. Cf. également *De caelo*, Γ 300 b 14 sqq. Voir Vlastos, *op. cit.*, p. 73 sqq. ; Robin, I, p. 302-303 ; Cherniss, *op. cit.*, I, p. 385 sqq., 414-415 ; Friedländer, *op. cit.*, p. 288.

(55) *Phys.*, Γ 201 b 20-21 ; *De gener.*, B 335 b 7-24. Voir Vlastos, *op. cit.*, p. 73 sqq. ; Cherniss, *op. cit.*, p. 122-123, 384 sqq., notamment p. 385, n. 305.

(56) Il est vrai qu'Aristote semble avoir interprété littéralement la cosmogonie du *Timée* ; voir *De caelo* A 10-12 et les références bibliographiques, *supra*, p. 225, n. 44. Mais ses conclusions n'en ont pas moins leur valeur. M. Theiler, *op. cit.*, *D. L. Z.*, 69, 1948, p. 313, pense que le thème de la mobilité sans commencement dont Platon se sert dans le mythe est un emprunt à la cosmogonie de Démocrite. Voir aussi Meldrum, *op. cit.*, p. 66.

(57) 46 d 2-3.

(58) 897 a 4 sqq.

(59) *Le X^e^ livre des « Lois » et la dernière forme de la physique platonicienne*, *R. É. G.*, 37, 1924, p. 31 sqq., notamment p. 49.

(60) La thèse — tout hégélienne — de M. Guéroult a déjà été critiquée par M^lle^ Pétrement, *op. cit.*, p. 67, n. 136, et M. Cherniss, *op. cit.*, I, p. 448, n. 391.

(61) 68 e : ταῦτα ... πεφυκότα ἐξ ἀνάγκης ὁ ... δημιουργὸς ... παρελάμβανεν.

(62) X, 897 a-b. Le texte, en un passage, est douteux, mais cela n'a pas beaucoup d'importance pour le sens général de la phrase. Voir Wilamowitz, *Platon*, II, p. 317, n. 2 ; Kerschensteiner, *op. cit.*, p. 74, n. 2 ; Festugière, III, p. 124, n. 1 et 2.

(63). Voir Robin, I, p. 238-239 ; II, p. 224 ; III, p. 269 ; puis Moreau, *op. cit.*, p. 65 sqq. ; Skemp, *op. cit.*, p. 74 ; Meldrum, *op. cit.*, p. 66, n. 10.

(64) Voir Cherniss, *op. cit.*, I, p. 446. παραλαμβάνειν est également employé : *Timée*, 30 a 3 et 68 e 3, où il est question des œuvres de la Nécessité que le Démiurge « prend en main » ; voir Frank, *op. cit.*, p. 99-100, 368, n. 261, et p. 372, n. 295. — Sur la nécessité interne à laquelle sont soumises les forces élémentaires, voir Festugière, II, p. 169-170 ; Dieu est en quelque sorte lié par les qualités propres de la matière qu'il met en œuvre ; pour cette raison aussi, l'utilisation du terme παραλαμβάνειν ; voir Cornford, *op. cit.*, p. 35-36, 159-177, 209. — Les critiques faites par M. Cherniss, *op. cit.*, p. 447, n. 388, à M. Frank ne me semblent

pas être entièrement justifiées, car M. Frank n'affirme nulle part que, dans le déroulement cosmique, les mouvements d'efficacité seconde sont entièrement indépendants de l'âme ; voir, au contraire, le début de la n. 295 (p. 372) de M. Frank.

(65) Voir *supra*, p. 225, n. 45.

(66) Voir Robin, III, p. 275.

(67) *Lois*, X, 896 a : ψυχὴν... τὴν πρώτην γένεσιν καὶ κίνησιν τῶν τε ὄντων καὶ γεγονότων καὶ ἐσομένων καὶ πάντων αὖ τῶν ἐναντίων τούτοις, ἐπειδή γε ἀνεφάνη μεταβολῆς τε καὶ κινήσεως ἁπάσης αἰτία ἅπασιν. Platon a insisté à plusieurs reprises dans les *Lois* (X, 894 e-895 b, 896 a-d, 896 e- 897 b) sur cette subordination des causes mécanistes aux causes d'efficacité première ; voir Cherniss, *op. cit.*, I, p. 447-450. L'âme est donc bien ἀρχὴ κινήσεως. Si je viens de citer M. Cherniss, cela ne signifie pas que je prenne parti contre le P. Festugière dans le débat qui a opposé ces deux savants. M. Cherniss, dans son compte rendu de Festugière, III, *Gnomon*, 22, 1950, p. 207-208, a raison d'insister sur ce que les mouvements d'efficacité seconde sont subordonnés à l'âme ; mais, si le P. Festugière, *op. cit.*, p. 127, parle d'un mouvement spontané de la matière, il songe à la matière à l'état pur, telle qu'elle apparaît au stade précosmique ; voir Festugière, *La révélation d'Hermès Trismégiste*, III : *Les doctrines de l'âme*, 1953, p. XII-XIV. — Sur la façon dont l'âme déclanche les mouvements d'efficacité seconde, cf. Guéroult, *op. cit.*, p. 45-50.

(68) *Timée*, 46 c-e, 48 a 2-5, 68 e 1-69 a 4. Voir Festugière, III, p. 119-120. Un des défauts principaux de l'argumentation de M. Guéroult me semble être d'avoir méconnu (en dépit des assertions formulées p. 73) que le chaos précosmique décrit dans le *Timée* est avant tout un état supposé qui doit montrer ce que serait un Univers d'où le Nous est entièrement absent ; voir *supra*, p. 225, n. 44. Ainsi M. Guéroult, p. 40 sqq., est-il amené à conclure, en ce qui concerne le *Timée* : le mouvement qui se réfère à la nécessité reste, dans sa nature, étranger à l'âme, puisqu'il existe avant elle : il y a donc des mouvements qui ne naissent pas de l'âme ; et M. Guéroult d'opposer au *Timée* la doctrine des *Lois* (voir *op. cit.*, p. 58), qui posent expressément l'âme comme le principe de tous les mouvements, y compris, donc, le mouvement purement mécanique auquel l'âme, selon M. Guéroult, aurait donné l'impulsion originaire. — Nous avons été amenés à conclure qu'en dépit de l'assertion que tout mouvement relève nécessairement de l'action d'une âme, la mobilité du chaos précosmique n'exige pas la présence d'un principe psychique. Or, je voudrais attirer encore l'attention sur une antinomie analogue à laquelle mène l'hypothèse d'un chaos précosmique (voir Thévenaz, *op. cit.*, p. 107) : Platon, *Timée*, 28 a, affirme que rien ne peut, en l'absence d'un être qui le cause, posséder le devenir, et pourtant il est dit en un autre passage du même *Timée*, 52 d, qu'il a existé un devenir avant la génération et le devenir du Monde, à un moment où le Démiurge, personnification de la Cause transcendantale de l'Univers (voir Moreau, *op. cit.*, p. 5 ; Cornford, *op. cit.*, p. 34 sqq. ; Thévenaz, *op. cit.*, p. 105 ; je ne crois d'ailleurs pas qu'on doive, avec le P. Festugière, III, p. 104-105, considérer le Démiurge comme un double mythique de l'Ame du Monde ; voir aussi Solmsen, *Theology*, p. 112-117, 121, n. 42 et 43 ; p. 146, n. 1 ; p. 147, n. 18), n'exerce pas encore son activité sur la χώρα.

(69) Sur Eudoxe et ses sources possibles, voir Fr. Gisinger, *Die Erdbeschreibung des Eudoxos von Knidos*, *Stoicheia*, 6, 1921, *passim* ; A. Goetze, *Persische Weisheit in griechischem Gewande*, *Zf. Indologie u. Iranistik*, 11, 1923, p. 97-98 ; Bidez-Cumont, *op. cit.*, I, p. 11-12 ; Bidez, *op. cit.*, p. 26, 32-33 ; Kerschensteiner, *op. cit.*, p. 192-193 ; Pétrement, *op. cit.*, p. 21-22 ; P. Boyancé, *La religion de Platon*, *R. É. A.*, 49, 1947, p. 188 ; Festugière, I, p. 12-15.

(70) *Academicorum philosophorum index Herculanensis*, ed. S. Mekler, 1902, col. III, p. 13.

(71) Interprétation assez tendancieuse de ce fragment par Bidez, *op. cit.*, p. 1 sqq. Position à juste titre beaucoup plus réservée chez M^lle^ Kerschensteiner, *op. cit.*, p. 195, et le P. Festugière, I, p. 9-10.

(72) Là où la tradition apparaît sous sa forme la plus pure, elle distingue soigneusement Mages et Chaldéens ; voir Bidez-Cumont, *op. cit.*, I, p. 33-34.

(73) *Introd.*, § 8 (= *Aristotelis dialogorum fragmenta : Testi della Scuola Normale Superiore di Pisa*, Vol. 2, ed. R. Walzer, 1934, *de philosophia*, fr. 6, p. 68 ; Bidez-Cumont, *op. cit.*, II, p. 67, l. 26-30).

(74) Voir Kerschensteiner, *op. cit.*, p. 193.

(75) *Introd.*, § 8 (fin) (= Gisinger, *op. cit.*, fr. 38, p. 21 ; *F. gr. H.*, éd. F. Jacoby, 115 (*Theopompos von Chios*), F 64 a ; Bidez-Cumont, *op. cit.*, II, p. 67, l. 30-31, et p. 68, l. 1-3).

(76) Le contraire chez Jaeger, *op. cit.*, p. 137 ; Reitzenstein, *Studien*, p. 3, n. 2 ; M. Wellmann, *Die φυσικά des Bolos Demokritos und der Mager Anaxilaos aus Larissa*, *Abh. Preuss. Akad. Wiss., phil.-histor. Kl.*, 1928, 7, p. 65 ; G. Messina, *Der Ursprung der Magier und die zarathustrische Religion*, 1930, p. 27 ; Bidez-Cumont, *op. cit.*, I, p. 21 et 86, n. 1 ; II, p. 8, n. 2, et p. 69, n. 10 ; Kerschensteiner, *op. cit.*, p. 193 ; Festugière, I, p. 13.

(77) Le contraire paraît être la *communis opinio*. Voir, outre les références données *supra*, n. 76, Bidez-Cumont, *op. cit.*, I, p. 11 ; Bidez, *op. cit.*, p. 35-37.

(78) Voir ma thèse, *Späthellenistische Berichte über Welt, Götter und Kultur*, I^re^ partie, chapitre D, où j'ai analysé le *Prooimion* de Diogène.

(79) Voir Festugière, III, p. 258. — Le I^er^ livre du περὶ φιλοσοφίας d'Aristote constitue, d'ailleurs, un cadre meilleur pour une comparaison des âges des sagesses égyptienne et iranienne que la *Périodos* d'Eudoxe ; sur le I^er^ livre du περὶ φιλοσοφίας, voir Festugière, III, p. 224.

(80) Voir Festugière, I, p. 13-14.

(81) Pline, *Hist. nat.*, 30, 3-4 (= Gisinger, *op. cit.*, fr. 59 ; *De philosophia*, fr. 6, éd. Walzer, p. 69 ; Bidez-Cumont, *op. cit.*, II, p. 9, B 2) : *Eudoxus, qui inter sapientiae sectas clarissimam utilissimamque eam* (sc. *magicen*) *intellegi voluit, Zoroastren hunc sex milibus annorum ante Platonis mortem fuisse prodidit ; sic et Aristoteles.* (& 4) *Hermippus qui de tota arte ea diligentissime scripsit et viciens centum milia versuum a Zoroastre condita, indicibus quoque volumina eius positis, explanavit, praeceptorem, a quo institutum diceret, tradidit Agonacen, ipsum vero quinque milibus annorum ante Troianum bellum fuisse.*

(82) Théopompe déjà (chez Plutarque, *De Is. et Osir.*, 47, 370 b, p. 47 du vol. 2 de l'éd. W. Nachstädt ,W. Sieveking, S. B. Titchener, 1935 ; = *F. gr. H.*, éd. F. Jacoby, 115 F 65, et Bidez-Cumont, *op. cit.*, II, p. 72, l. 3 sqq.) connaît ces conceptions chiliastiques. Sur le chiliasme iranien, voir Gisinger, *op. cit.*, p. 23, n. 1 ; W. Weber, *Der Prophet und sein Gott*, *Beihefte zum Alten Orient*, 3, 1925, p. 101 sqq. ; Reitzenstein, *op. cit.*, p. 3 ; E. Benveniste, *The Persian religion according to the chief Greek texts*, 1929, p. 15 sqq., 69 sqq. ; H. Lommel, *Die Religion Zarathustras nach dem Avesta dargestellt*, 1930, p. 130 sqq. ; Messina, *op. cit.*, p. 43-44 ; v. Wesendonk, *Das Weltbild der Iranier*, p. 161-163 ; H. H. Schäder (c.-r. de Benveniste, *op. cit.*), *D. L. Z.*, 53, 1932, p. 2115 ; H. S. Nyberg, *Die Religionen des alten Iran*, *Mitt. d. vorderasiat.-ägypt. Gesellsch.*, 43, 1938, p. 28 sqq. ; Bidez-Cumont, *op. cit.*, I, p. 20 ; II, p. 72-79 ; Kerschensteiner, *op. cit.*, p. 207, n. 2 ; E. Herzfeld, *Zoroaster and his world*, I, 1947, p. 1 sqq. ; A. D. Nock, *The problem of Zoroaster*, *A. J. A.*, 53, 1949, p. 283-285.

(83) *Op. cit.*, p. 134 sqq., 438 sqq.

(84) *Op. cit.*, p. 15 sqq.

(85) Cette thèse de M. Jaeger a été admise presque partout ; voir p. 209, n. 6.

(86) *Op. cit.*, p. 135 sqq.

(87) Voir Reitzenstein, *op. cit.*, p. 3-5 ; cf. déjà Gisinger, *op. cit.*, p. 22 ; Eudoxe aurait donc écrit : « Zoroastre a vécu 6.000 ans avant Platon », alors qu'Aristote aurait « fait » du « ante Platonem » un « ante Platonis mortem ». Reitzenstein, p. 3-4 [*contra* Jacoby, *F. gr. H.*, 244 (*Apollodor*), *Kommentar zu* F 76, p. 751], cite à cet effet le Scholiaste de l'Alcibiade, I, 122 A (= t. VI, p. 281, de l'éd. des œuvres de Platon par C. F. Hermann, 1892 ; Bidez-Cumont, *op. cit.*, II, p. 23, B 11) : Ζωροάστρης ἀρχαιότερος ἑξακισχιλίοις ἔτεσιν εἶναι λέγεται Πλάτωνος qui transmettrait donc, sous sa forme première, la croyance rapportée par Eudoxe. Voir également Messina, *op. cit.*, p. 27, n. 2 ; Bidez-Cumont, *op. cit.*, I, p. 12 ; II, p. 24, n. 1 ; Pétrement, *op. cit.*, p. 19-22. Pour M. Jaeger, au contraire (*op. cit.*, p. 138), Eudoxe aurait simplement dit : « Zoroastre a vécu il y a six mille ans », et le *ante Platonis mortem*, dans le texte de Pline, devrait être entièrement mis au compte d'Aristote. Quoi qu'il en soit, il est, en tout cas, difficile de croire que les mots *ante mortem* représentent la thèse d'Eudoxe lui-même et non un remaniement postérieur, car le Cnidien ne semble pas avoir survécu à Platon (voir *infra*). M. Ed. Fraenkel (voir Jaeger, *op. cit.*, p. 138, n. 1) considère le *ante Platonis mortem* comme étant équivalent, en chronologie, à un *ante Platonem* ; voir, cependant, Jacoby, *loc. cit.* Cela ne signifierait pas, bien entendu, qu'on pût attribuer le *ante Platonis mortem* à Eudoxe, même si ce dernier est mort avant Platon. Enfin, M. Nyberg, *op. cit.*, p. 27, 30-31 (voir également Herzfeld, *op. cit.*, I, p. 3), pense que l'idée d'établir une relation mystique entre Platon et Zoroastre serait venue à ce Chaldéen dont nous parle le papyrus d'Herculanum. — Prenant le passage de Pline à la lettre, M. Gisinger, *op. cit.*, p. 5, n. 1, et p. 22, a proposé une autre chronologie d'Eudoxe, selon laquelle celui-ci serait mort après Platon ; voir également K. v. Fritz, *Die Lebenszeit des Eudoxos*, *Philol.*, 85 (N. F. 39), 1930, p. 478-481, et les références données par M. Jacoby, *loc. cit.* On continue cependant d'admettre, en général, qu'Eudoxe n'a pas survécu à Platon. Voir Jaeger, *op. cit.*, p. 138, n. 1 ; Jacoby, *loc. cit.* ; Messina, *op. cit.*, p. 27 ; Bidez-Cumont, *op. cit.*, I, p. 12, n. 1 ; II, p. 11, n. 5 ; Bidez, *op. cit.*, p. 166, n. 59 ; Kerschensteiner, *op. cit.*, p. 194, n. 2 ; Festugière, I, p. 12.

(88) C. Clemen, *Die griechischen und lateinischen Nachrichten über die persische Religion*, *Religionsgesch. Vers. u. Vorarb.*, 17, 1920-1921, p. 27, considère 6.000 comme un chiffre rond sans rapport avec le chiliasme.

(89) C'est d'ailleurs aussi, je le répète, l'avis de M. Jaeger ; voir *supra*, n. 87.

(90) Diogène Laërce, *Introd.*, § 2 (= Bidez-Cumont, *op. cit.*, II, p. 7, B 1 a, l. 14-17) ; sur Hermodore, voir Bidez-Cumont, *op. cit.*, I, p. 13-14.

(91) Voir *supra*, p. 228, n. 81.

(92) On admet qu'Hermodore et Hermippe ont rattaché la chronologie d'Eudoxe à une ère troyenne censément bien connue de leurs lecteurs grecs. Voir Gisinger, *op. cit.*, p. 22, n. 1 ; Reitzenstein, *op. cit.*, p. 5, n. 2 ; Messina, *op. cit.*, p. 40, n. 6 ; Bidez-Cumont, *op. cit.*, I, p. 14 ; II, p. 8, n. 3 ; Kerschensteiner, *op. cit.*, p. 194, n. 4. — Sur la datation de la guerre de Troie, voir F. Jacoby, *Das Marmor Parium*, 1904, p. 146-148 ; R. Laqueur, *Zur griechischen Sagenchronographie*, *Hermes*, 42, 1907, p. 515 ; G. Glotz, *Histoire grecque*, I, 4e éd., 1948, p. 95, n. 116. Douris donnait la date la plus reculée, à savoir 1334/3 ou 1335/4, pour la

chute de Troie ; Timée, par contre, n'indiquait que 1193/2 ou 1194/3 ; voir *F. gr. H.*, éd. Jacoby, 566 (*Timaios*), F 125 et 126.

(93) Diogène Laërce, *Introd.*, § 2 (= Bidez-Cumont, *op. cit.*, II, p. 7, B 1 a, 17-18). Sur Xanthos, qui a vécu au v^e^ siècle, voir Clemen, *op. cit.*, p. 23 ; v. Wesendonk, *Urmensch und Seele*, p. 42, n. 1 ; Messina, *op. cit.*, p. 36-37 ; Bidez-Cumont, *op. cit.*, I, p. 5 sqq. Selon M. Von der Mühll (voir également Messina, *op. cit.*, p. 41 et n. 1), excellent connaisseur de Diogène Laërce, tous les bons manuscrits de Diogène ont la leçon ἑξακόσια, alors que la leçon ἑξακισχίλια, là où elle se trouve, serait due à une correction de seconde main ; d'après Bidez-Cumont, *op. cit.*, I, p. 7, et II, p. 8, n. 4, S et F auraient ἑξακόσια, P ἑξακισχίλια. Certains critiques vont jusqu'à mettre en doute l'authenticité de ce témoignage de Diogène sur Xanthos. Voir, notamment, v. Wesendonk, *Platon und der Orient*, p. 8, n. 12 ; *Urmensch und Seele*, p. 42, n. 1 ; J. Hertel, *Die Methode der arischen Forschung, Indoiranische Quellen und Forschungen*, Beiheft zu Heft 6, 1926, p. 43 sqq. Prise au pied de la lettre, la suite du texte de Diogène (= Bidez-Cumont, *op. cit.*, II, p. 7, B 1 a, l. 18 sqq.) ferait dire à Xanthos, contemporain d'Hérodote, que les διαδοχαί des Mages se sont continuées jusqu'au temps d'Alexandre. M. Hertel, *op. cit.*, p. 45, déduit de cet anachronisme que Diogène a puisé ses renseignements dans un ouvrage apocryphe de Xanthos. Cette hypothèse n'est cependant pas nécessaire, car il peut y avoir eu ici une confusion due au caractère de l'œuvre de Diogène ; voir ma *Thèse* (cf. *supra*, p. 228, n. 78). Il n'en semble pas moins que Denys Scytobrachion se soit servi du nom de Xanthos à des fins assez obscures. Sur cette question, voir aussi Nock, *op. cit.*, p. 276-277, qui pense que nous pourrions avoir ici un véritable fragment de Xanthos. — Parmi ceux qui ont opté pour la leçon ἑξακισχίλια, certains ont pensé que, négligeant le siècle qui s'était écoulé depuis Xerxès et fixant l'époque de Zoroastre à 6.000 ans avant la sienne, Eudoxe n'aurait fait que reproduire la date qu'il trouvait chez Xanthos ; voir Jacoby, *loc. cit.*, p. 229, n. 87 ; Reitzenstein, *op. cit.*, p. 3-4, admet, lui aussi, qu'Eudoxe a lu Xanthos, mais qu'il a volontairement pris Platon comme terme de l'intervalle de 6.000 ans afin d'établir un rapport entre sa doctrine et celle de Zoroastre. Notons enfin que, pour certains partisans de la leçon ἑξακισχίλια, la tradition relatée par Xanthos s'expliquerait par des raisons tirées de la théologie et de l'histoire iraniennes ; voir Fr. Cumont, *La fin du monde selon les mages occidentaux*, *Rev. de l'Hist. des Rel.*, 103, 1931, p. 58 ; Bidez-Cumont, *op. cit.*, I, p. 7 ; Bidez, *op. cit.*, p. 36 ; Reitzenstein, *op. cit.*, p. 4-5 ; voir également A. v. Gutschmid, *Kleine Schriften*, IV, 1893, p. 315 ; Nyberg, *op. cit.*, p. 29-30.

(94) Voir *supra*, p. 214 sqq.

(95) *Op. cit.*, p. 137.

(96) Voir *supra*, p. 228, n. 81.

(97) Voir *supra*, p. 228, n. 81.

(98) Voir *supra*, p. 214.

(99) *Op. cit.*, p. 63-66 ; voir, du même auteur, *Die Georgika des Demokritos*, *Abh. Preuss. Akad. Wiss., phil.-histor. Kl.*, 1921, 4, *passim*.

(100) *Op. cit.*, p. 22 sqq.

(101) *Die* φυσικά, p. 63-66.

(102) Sur Anaxilaos, voir Wellmann, *Die* φυσικά, p. 53-54. Compte rendu erroné de Bidez-Cumont, *op. cit.*, II, p. 11, n. 2, et de M^lle^ Kerschensteiner, *op. cit.*, p. 193, n. 6, selon lesquels Wellmann aurait considéré Apion comme étant la source du passage de Pline ; voir aussi H. Diels^5^-W. Kranz, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, II, 1935, 68 (*Demokritos*), B 300, 13, p. 217, 1, annot.

(103) *Op. cit.*, p. 25.

(104) Sur Apion, voir Wellmann, *Die φυσικά*, p. 62-63.

(105) M. Jaeger, voir *supra*, n. 95, pense qu'il n'y a aucune raison d'admettre que Pline ait puisé les citations en question dans l'ouvrage d'Apion comme l'aurait déjà supposé V. Rose ; voir également Bidez, *op. cit.*, p. 37 ; Festugière, I, p. 13, n. 2. Wellmann, *Die φυσικά*, p. 65 (cf. W. Kroll, *Plinius d. Ä., R. E.*, 21, 1, 1951, p. 384), le P. Messina, *op. cit.*, p. 25, et Mlle Kerschensteiner, *op. cit.*, p. 193, n. 6, pensent, par contre, que les citations sont arrivées à Pline par l'auteur intermédiaire (Anaxilaos ou Apion) ; voir également Bidez-Cumont, *op. cit.*, 1, p. 21, 86, n. 1, et p. 171, n. 3 ; II, p. 11, n. 2. Mais tous sont d'accord pour croire avec M. Jaeger (voir *supra*) que la citation d'Eudoxe-Aristote se trouvait chez Hermippe.

(106) Voir *infra*, p. 216 sqq.

(107) Voir *supra*, p. 228, n. 81.

(108) Rose est le seul à avoir fait exception ; voir *infra*, p. 232, n. 129.

(109) Voir n. 107.

(110) Ils ont été réunis par V. Rose, *Aristotelis fragmenta*, 1886, fr. 32-36.

(111) M. E. Bignone, *L'Aristotele perduto*, I, 1936, p. 72, n. 1, ne semble pas en être convaincu.

(112) V, 21 sqq. (= Rose, *op. cit.*, p. 3 sqq.).

(113) Voir Rose, *op. cit.*, p. 9 sqq., notamment p. 18.

(114) Voir le Lexique de Suidas, s. v. Ἀντισθένης (= I, p. 243, nº 2723, éd. Adler ; fr. 33 Rose ; Bidez-Cumont, *op. cit.*, II, p. 17, B 6) : τοῦτο δέ τινες Ἀριστοτέλει, οἱ δὲ Ῥόδωνι ἀνατιθέασιν.

(115) Voir Ed. Schwartz, *Antisthenes*, 9, *R. E.*, I, 1893, p. 2537-2538 ; Natorp, *Antisthenes*, 10, *R. E.*, I, p. 2543 ; Wesendonk, *Platon und der Orient*, p. 8 ; Wellmann, *Die φυσικά*, p. 65 ; Bidez-Cumont, *op. cit.*, I, p. 15 ; II, p. 17, B 6 ; Festugière, *La révélation d'Hermès Trismégiste*, I, 2e éd., 1950, p. 20. Dans un article plus ancien (*Grecs et sages orientaux*, *Rev. de l'Hist. des Rel.*, 130, 1945, p. 33), le P. Festugière considérait le *Magikos* comme étant un faux contemporain des ouvrages de l'Ancienne Académie et du Lycée.

(116) *Introd.*, § 8 (= fr. 36 Rose ; Bidez-Cumont, *op. cit.*, II, p. 67, 22-23) : τὴν δὲ γοητικὴν μαγείαν οὐδ' ἔγνωσαν. P a μαντείαν ; voir l'apparat critique de Bidez-Cumont.

(117) Voir Liddell-Scott, éd. de 1948, s. v. μάγος.

(118) Voir A. Besançon, *Les adversaires de l'hellénisme à Rome*, Diss. Lausanne, 1910, p. 127-128 ; Messina, *op. cit.*, p. 18.

(119) Sur cette opposition de la μαγεία et de la γοητεία, voir Wesendonk, *Das Wesen der Lehre Zarathustras*, 1927, p. 63 ; Messina, *op. cit.*, p. 17-20 ; Bidez-Cumont, *op. cit.*, I, p. 11, 93-94, 144-145 ; II, p. 13, n. 17 ; p. 19, n. 4 ; p. 22, n. 4 ; p. 29, n. 5 ; p. 119, n. 1 ; p. 144, n. 1.

(120) Voir les références données par Bidez-Cumont, *op. cit.*, I, p. 94, n. 1 ; p. 144, n. 2, et les endroits cités *supra*, n. 119.

(121) Diogène Laërce, II, 45 (= fr. 32, Rose). H. Dittmar, *Aischines von Sphettos*, *Philolog. Unters.*, 21, 1912, p. 167-168, admet que ce Mage était Zoroastre et que le *Magikos* était un dialogue, d'où il déduit que Socrate s'y entretenait avec Zoroastre sur l'essence de la philosophie ; pareilles hypothèses me semblent, cependant, être dénuées de tout fondement. Erreur de M. Jaeger, *op. cit.*, p. 169, n. 1, qui prend le personnage en question pour un Indien.

(122) Voir P. Boyancé, *Le culte des muses chez les philosophes grecs*, Thèse lettres, Paris, 1936, p. 254, n. 6 ; Kerschensteiner, *op. cit.*, p. 210, n. 3.

(123) Voir *supra*, p. 228, n. 72.

(124) M. Jaeger, dans les éditions anglaise et italienne de son *Aristoteles* (*Aristotle*, 1934, p. 165 et n. 1 ; *Aristotele*, 1935, p. 219 et n. 1), estime que la rencontre supposée réelle de Platon et du Chaldéen a pu faire naître la légende des rencontres imaginaires entre Socrate et un Indien (voir Eusèbe, *Préparat. Ev.*, XI, 3, 8) ou un Mage (*Magikos*) ; voir également Kerschensteiner, *op. cit.*, p. 210, n. 2.

(125) Je ne sais pourquoi M^lle^ Kerschensteiner, *op. cit.*, p. 210, ne veut pas ramener cette historiette au *Magikos* du moment qu'elle ne l'attribue pas à Aristote, le Stagirite. Je ne comprends d'ailleurs pas non plus pourquoi elle essaie de donner au Stagirite (voir *op. cit.*, p. 210-211) les deux citations (voir *supra*, n. 116 ; *infra*, n. 133) que Diogène Laërce attribue expressément au *Magikos*.

(126) Voir *supra*, p. 228, n. 81.

(127) La *communis opinio* consiste à regarder les mots *inter sapientiae sectas clarissimam utilissimamque eam (esse)* comme donnant les paroles explicites d'Eudoxe. Voir, notamment, Gisinger, *op. cit.*, p. 21-22 ; Reitzenstein, *Plato und Zarathustra*, *Vortr. d. Biblioth. Warburg*, 1924-1925, 1927, p. 21 ; Messina, *op. cit.*, p. 15 ; Bignone, *op. cit.*, II, p. 84 ; Kerschensteiner, *op. cit.*, p. 194 ; Pétrement, *op. cit.*, p. 21.

(128) Voir le *sic et Aristoteles* dans le passage de Pline, *supra*, p. 228, n. 81.

(129) Je constate après coup que Rose, *op. cit.*, fr. 34, déjà — mais il est le seul — a attribué cette citation d'Aristote chez Pline au *Magikos*, sans explication, d'ailleurs. Rose a été combattu par MM. Jaeger, *op. cit.*, p. 136, n. 3, et v. Wesendonk, *Das Weltbild der Iranier*, p. 330, n. 813, ainsi que par M^lle^ Kerschensteiner, *op. cit.*, p. 210.

(130) Voir *supra*, p. 215 sqq.

(131) Voir *supra*, p. 231, n. 114.

(132) Voir Bidez-Cumont, *op. cit.*, II, p. 17 B 6, n. 2.

(133) *Introd.*, § 1 (= fr. 35 Rose ; Bidez-Cumont, *op. cit.*, II, p. 7, 5). Voir Ed. Schwartz, *op. cit.*, p. 2538, qui pense qu'on pourrait également attribuer à l'auteur du *Magikos* des φιλοσόφων διαδοχαί (Diogène Laërce, IX, 35) où se trouvent des données sur Démocrite, élève des Chaldéens et des Mages ; voir aussi Bidez-Cumont, *op. cit.*, II, p. 17, B 6, n. 2-3.

(134) *Op. cit.*, p. 135 sqq.

(135) Voir *supra*, p. 215 sqq.

(136) *Métaphysique*, N 1091 b 8 sqq. : ἐπεὶ οἵ γε μεμιγμένοι αὐτῶν καὶ (?) τῷ μὴ μυθικῶς ἅπαντα λέγειν οἷον Φερεκύδης καὶ ἕτεροί τινες τὸ γεννῆσαν πρῶτον ἄριστον τιθέασι, καὶ οἱ Μάγοι, καὶ τῶν ὑστέρων δὲ σοφῶν οἷον Ἐμπεδοκλῆς τε καὶ Ἀναξαγόρας, ὁ μὲν τὴν φιλίαν στοιχεῖον, ὁ δὲ τὸν νοῦν ἀρχὴν ποιήσας. τῶν δὲ τὰς ἀκινήτους οὐσίας εἶναι λεγόντων οἱ μέν φασιν αὐτὸ τὸ ἓν τὸ ἀγαθὸν αὐτὸ εἶναι· οὐσίαν μέντοι τὸ ἓν αὐτοῦ ᾠοντο μάλιστα. Parmi les οἱ μέν se trouve sans doute Platon ; sous les οἱ δέ non mentionnés, il faudrait probablement entendre Speusippe et les Pythagoriciens, pour qui le Bien est ὑστερογενής ; cf. a 34-b 38. Voir Jaeger, *op. cit.*, p. 196 ; W. D. Ross, *Aristotle's metaphysics*, II, 1948 (reproduction phototypique de la 1^re^ éd. de 1924), p. 488.

(137) Conclusions analogues chez Bidez, *op. cit.*, p. 100 ; voir aussi Pétrement, *op. cit.*, p. 25.

(138) 1091 a 30-33 : ... πῶς ἔχει πρὸς τὸ ἀγαθὸν καὶ τὸ καλὸν τὰ στοιχεῖα καὶ αἱ

ἀρχαί· ἀπορίαν μὲν ταύτην, πότερόν ἐστί τι ἐκείνων οἷον βουλόμεθα λέγειν αὐτὸ τὸ ἀγαθὸν καὶ τὸ ἄριστον, ἢ οὔ, ἄλλ' ὑστερογενῆ.

(139) Voir *supra*, n. 138. Il s'agit là, sans doute, des Pythagoriciens et de Speusippe ; voir *supra*, n. 136.

(140) Voir également Kerschensteiner, *op. cit.*, p. 207 ; G. Müller, *op. cit.*, p. 89 ; v. Wesendonk, *Platon und der Orient*, p. 11, fait observer qu'Aristote, dans le passage litigieux, n'établit pas de relation entre Platon et les Mages, mais il n'en croit pas moins que la discussion du Stagirite porte sur le dualisme ; voir aussi Leisegang, *op. cit.*, *Ph. W.*, 48, 1928, p. 1414-1415, qui refuse toute créance à la théorie de M. Jaeger. Mlle Kerschensteiner et M. Leisegang, *loc. cit.*, remarquent, d'ailleurs, à juste titre, qu'Aristote ne parle pas de Zoroastre, mais des Mages en général, ce qui est un argument de plus contre M. Jaeger.

(141) Sur toute cette question, voir mon article *A propos d'un texte d'Hippolyte*, *R. É. A.*, 57, 1955, p. 276.

(142) Ainsi Aristote, *Métaph.*, A 988 a 7 sqq., parle-t-il de la métaphysique platonicienne, et notamment du dualisme qu'elle implique, puis il cite (a 15-17) Empédocle et Anaxagore comme représentants d'un dualisme « analogue » ; mais personne ne songerait, sans doute, à se baser sur ce passage pour soutenir la thèse qu'Aristote ait vu en Anaxagore et Empédocle des précurseurs du dualisme platonicien. Faisons également observer combien le « dualisme » d'Empédocle (φιλία et νεῖκος) diffère de « celui » d'Anaxagore (« matière » et Nous).

(143) Voir Diogène Laërce, *Introd.*, § 8 (voir *supra*, p. 214).

(144) A 985 a 4 sqq. ; cf. également A 988 a 7 sqq. (voir *supra*, n. 142), où il n'est non plus pas question des Mages.

(145) L'hypothèse de l'interpolation a déjà été formulée par Christ, *Aristotelis Metaphysica*, 1906, *ad loc.* ; *contra* Messina, *op. cit.*, p. 43, n. 1. La position de οἱ Μάγοι après ἕτεροί τινες me paraît être assez inattendue, étant donné que, dans son énumération des auteurs chez lesquels la spéculation philosophique se mêle encore au mythe, Aristote a déjà procédé du particulier (Phérécyde) au général (ἕτεροί τινες).

(146) Voir *supra*, p. 209 sqq.

(147) Voir *supra*, p. 214 sqq.

(148) Voir Leisegang, *op. cit.*, p. 1413 ; Schaeder, *op. cit.*, *D. L. Z.*, 53, 1932, p. 2115 ; et maintenant également Jaeger, *op. cit.*, p. 438 sqq. Sur les raisons s'opposant à l'identification de Platon avec le Sauveur (Saoshyant) devant apparaître quelques millénaires après Zoroastre, voir également Reitzenstein, *Studien*, p. 4. Voir aussi Weber, *Der Prophet und sein Gott*, p. 103, n. 4 (p. 104), et A. D. Nock (compte rendu des *Studien* de Reitzenstein), *J. H. S.*, 49, 1929, p. 112.

(149) C'est pour cette raison que Reitzenstein, *op. cit.*, p. 3 sqq., voit en Eudoxe, et non en Aristote, l'auteur de cette spéculation mettant 6.000 ans entre Platon et Zoroastre : s'adressant à des Orientaux, le Cnidien aurait voulu parler un langage conforme à leurs traditions ; voir aussi Pétrement, *op. cit.*, p. 20-22.

(150) Voir *supra*, p. 218 sqq. — Sur le passage de Plutarque, *de Is. et Osir.*, c. 46, 369 d sqq. et c. 48, 370 c sqq. (= p. 46-49, t. 2, de l'éd. Nachstädt, Sieveking et Titchener) que M. Jaeger, *op. cit.*, p. 135, cite également pour confirmer sa thèse, voir Leisegang, *op. cit.*, p. 1414.

COLON, VERS ET STROPHE
DANS LA LYRIQUE MONODIQUE GRECQUE

Depuis la découverte fondamentale de Boeckh, les hellénistes savent qu'il faut distinguer, dans les odes de Pindare, le vers lyrique, dont les limites sont déterminées par des critères précis, et les *côla* traditionnels, qui représentent une division ancienne, mais non authentique, destinée à faciliter la mise en page des œuvres lyriques[1]. Cette observation générale ne valait pas que pour Pindare. Aussi, lorsque le papyrus de Bacchylide a été découvert, en 1896, on n'a pas tardé à restituer, suivant l'exemple de Boeckh, la division en vers des odes ; toutefois, en raison de l'antiquité du témoin, on a cherché à conserver en même temps la répartition en *côla* : l'édition de Br. Snell (²1949) fournit un bon exemple de ce double souci[2].

Il ne semble pas qu'on ait jamais cherché à appliquer systématiquement le même principe aux mètres de la lyrique monodique, éolienne ou ionienne. Deux obstacles, entre autres, s'y opposaient : d'abord, comme pour Bacchylide, l'antiquité des témoins qui nous ont rendu, depuis soixante ans, des fragments d'Alcée, de Sappho et, tout récemment, d'Anacréon ; mais aussi le fait que les principales strophes éoliennes ont été connues et étudiées d'abord à travers les imitations d'Horace et que ce cadre, confirmé par les découvertes papyrologiques, a paru immuable.

Pourtant, les métriciens ont reconnu depuis longtemps l'existence de difficultés. Ainsi, dans la strophe saphique, disposée sur quatre lignes, et donc, en principe, divisée en quatre vers, tous sont d'accord, en raison de la synaphie assez fréquente, pour rattacher le dernier élément, un adonique, au vers précédent : la strophe ne compte que trois vers ; dans les éditions imprimées, la quatrième ligne est en retrait, ce qui permet de sauvegarder la présentation traditionnelle, sans induire le lecteur en erreur.

L'exemple de la strophe saphique nous rappelle une des particularités essentielles du vers grec, lyrique ou non : il se termine nécessairement par une pause, c'est-à-dire par une fin de mot coïncidant avec la fin du dernier élément rythmique. En partant de cette définition, admise par tous, nous verrons que le cas de la strophe saphique, avec ses trois vers répartis en quatre *côla*, n'est pas isolé. Pour la strophe alcaïque, il faut donner raison

1. *Histoire du texte de Pindare*, Paris, 1952, p. 44-47.

2. Br. Snell n'hésite pas à reproduire des erreurs manifestes du papyrus ; il écrit p. 14 (ad V) : « colometriam papyri servavi quamquam nonnullis locis non ad numerum syllabarum, sed ad caesuras versus divisi sunt ».

à ceux des métriciens qui, en raison de la synaphie, considèrent que les deux dernières lignes forment un seul vers. Récemment, j'ai montré [1] comment les deux dernières lignes de la strophe du fragment G 2 (à partir du v. 16) d'Alcée [2], par exemple les v. 18-19 :

ἰμέρρων ἀγόρας ἄκουσαι
καρυ[ζο]μένας Ὠγεσιλαΐδα

devaient être réunies en un seul vers, formé d'un glyconien et d'un asclépiade mineur en synaphie, avec une césure placée une syllabe en avant :

– ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ – – | ⏑ – ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏑ – ⏑ –

alors que l'analyse en deux vers, un hipponactéen et un asclépiade mineur acéphale, introduisait deux accidents rythmiques consécutifs ; il importe de noter, d'autre part, que la syllabe finale du prétendu troisième vers n'est jamais indifférente : elle est toujours longue par nature ou par position. La strophe des fragments A 5 et D 9 d'Alcée a été reprise par Horace dans neuf de ses *Odes* [3] ; elle comporte, disposés sur quatre lignes, trois asclépiades mineurs et un glyconien. Il est probable que les deux dernières lignes doivent être considérées comme formant un seul vers, mais les fragments d'Alcée sont trop mutilés pour qu'on puisse y déceler avec certitude la présence ou l'absence de synaphie entre ces lignes ; en tout cas, le dernier vers, restitué comme je le propose, serait l'inverse du dernier vers de la strophe du fragment G 2, mentionné plus haut : dans celui-ci, le glyconien précède l'asclépiade mineur ; dans celui-là, il le suit.

La division en *côla* n'a pas été utilisée seulement pour faciliter la présentation matérielle d'une strophe, en coupant en deux le vers final, plus long que les précédents. On l'a employée également pour des vers répétés κατὰ στίχον. Dans les éditions antiques d'Alcée, comme le prouve le témoignage des *P. Oxy.* 2295 et 2296, les odes auxquelles se rattachent les fragments Z 32 à 37 et θ 1 étaient formées de distiques ; le premier vers est un hipponactéen (– ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ – –), le second un télésillien suivi d'une dipodie iambique (⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑ –) :

νεύοισιν, κεφάλαισιν ἄνδρων
ἀγάλματα· χάλκιαι δὲ πασσάλοις (Z 34, str. 4)

Cette division singulière, avec deux accidents rythmiques consécutifs, a été corrigée par D. L. Page, qui coupe de la manière suivante dans son *Sappho and Alcaeus* :

νεύοισιν, κεφάλαισιν ἄν-
δρων ἀγάλματα· χάλκιαι δὲ πασσάλοις

1. *La structure des vers éoliens*, *L'Antiquité classique*, t. XXV (1956), p. 13.

2. Je cite Alcée et Sappho d'après l'édition E. Lobel-D. Page (*Poetarum Lesbiorum Fragmenta*, Oxford, 1955).

3. Cette strophe n'est donc pas, comme le croit encore L. Nougaret (*Traité de métrique latine classique*[2], Paris, 1956, p. 109), une création d'Horace.

et explique : « I have preferred to divide the lines after the eighth syllable — glyconic, glyconic + iambic » (p. 210). En réalité, il ne s'agit pas métriquement d'un distique, mais d'un vers continu, formé de deux glyconiens et d'une dipodie iambique[1], comme le prouve la synaphie fréquente entre les deux glyconiens (trois fois sur sept dans Z 34, deux fois sur deux dans Z 35 et Z 37) et entre le second glyconien et la dipodie iambique (six fois sur sept dans Z 34, trois fois sur trois dans Z 35, deux fois sur deux dans Z 37). Il faut donc soit éditer le vers sur une seule ligne, soit, par commodité, le diviser comme D. L. Page, mais en mettant la deuxième ligne en retrait ; on pourrait aussi disposer le vers sur trois lignes, avec retrait des deux dernières, pour mieux faire apparaître sa structure. Quelle que soit la solution donnée à ce problème d'édition, il reste que la présentation traditionnelle est dénuée de valeur métrique et ne peut donc être originelle.

Certains vers éoliens sont si longs qu'ils ont dû être divisés en trois *côla* par les éditeurs alexandrins. Le fragment 96 de Sappho se présente en strophes de trois vers : un glyconien précédé d'un crétique[2], un glyconien, un phalécien ; mais cette division en vers est inacceptable, comme le montre au premier coup d'œil l'exemple des vers 12-14 :

ἀ δ' ἐέρσα κάλα κέχυται, τεθά-
λαισι δὲ βρόδα κἄπαλ' ἄν-
θρυσκα καὶ μελίλωτος ἀνθεμώδης

La synaphie est presque générale entre les deux premières lignes (les seules exceptions présumées se trouvent aux vers 30-31 et 33-34, qui sont gravement mutilés) ; elle est assez fréquente, quatre fois sur neuf, entre les deux dernières lignes. Au lieu d'une strophe formée de trois vers, nous avons un long vers divisé en trois *côla*, qui marquent nettement sa structure ; cette disposition pourra être gardée par l'éditeur, pourvu que les deux dernières lignes soient imprimées en retrait.

La même particularité se retrouve dans un nouveau fragment d'Anacréon (*P. Oxy.* 2321, fr. 1), formé de strophes de trois vers. Le papyrus est gravement mutilé ; je me contenterai donc de reproduire ici la troisième strophe, en ajoutant les compléments métriques que l'on peut tirer, pour le dernier vers, du texte moins mutilé d'autres strophes :

τὰς ὑακιν[θίνας ἀ]ρούρας,
ἵ]να Κύπρις ἐκ λεπάδνων
⏑ ⏑ –]α[ς κ]ατέδησεν ἵππους.

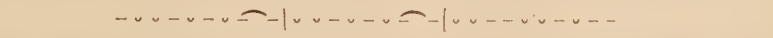
Le premier vers est un dimètre choriambique hypercatalectique : – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ – –, le second un dimètre anaclomène anacréontique : ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ – – ; l'analyse du troisième vers est délicate : le schéma ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏑ – ⏑ – – est décrit par E. Lo-

1. Le même vers se retrouve, avec la même synaphie, dans la lyrique chorale (Bacchylide, XVIII, 11-12 ; le vers est également disposé sur deux lignes dans le papyrus).

2. Cette combinaison singulière se retrouve dans le fragment 96 de Sappho, où elle constitue le troisième et dernier vers de la strophe ; elle rappelle, sous une forme acéphale, le dodécasyllabe alcaïque, qui forme les vers impairs des fragments D 12 et F 3 (*b*) d'Alcée.

bel (*The Oxyrhynchus Papyri* XXII, London, 1954, p. 58) comme « a minor ionic trimeter with anaclasis between the second and third metres and catalexis[1] » ; C. Gallavotti (*La Parola del Passato*, t. X [1955], p. 47-50) y voit un ionique mineur suivi d'un reizianum ; enfin, B. Gentili (*Maia*, t. VIII [1956], p. 182-183), tenant ingénieusement compte de la synaphie entre la troisième et la quatrième syllabe et entre la septième et la huitième syllabe, l'interprète comme un trimètre choriambique acéphale et catalectique :

C'est à B. Gentili que l'on donnera — partiellement — raison. Écrivons sur une seule ligne la strophe entière ; la solution apparaît clairement :



Ce vers unique, très long, est formé de deux dimètres choriambiques et d'un trimètre choriambique catalectique (représentant un développement du dimètre par répétition du choriambe) en synaphie, avec césure placée une syllabe en avant de la suture des éléments rythmiques. Cette analyse est confirmée par l'examen de la disposition des mots : outre les faits de synaphie relevés par B. Gentili dans le trimètre, on décèle l'absence de coupe entre le choriambe et la dipodie iambique dans les deux dimètres (sauf peut-être au vers 11) ; de plus, comme dans le fragment G 2 d'Alcée, les syllabes finales des deux premières lignes, ou pseudo-vers, sont toujours longues par nature ou par position. Le fragment 34 Diehl[2], rapproché à juste titre par E. Lobel, correspond aux deux premiers *côla* de la prétendue strophe :

ἀστραγάλαι δ' Ἔρωτός εἰσιν
μανίαι τε καὶ κυδοιμοί.

Il présente les mêmes synaphies entre le choriambe et la dipodie iambique. Comme pour le fragment 96 de Sappho, ce long vers de sept mesures a été divisé en trois *côla*[2] ; mais la colométrie, fondée sur la place des coupes, est inexacte, et l'éditeur désireux d'en tenir compte devra la rectifier, comme l'a fait D. L. Page pour le fragment Z 34 d'Alcée ; on écrira donc :

τὰς ὐακιν[θίνας ἀ]ρού-
ρας, [ἵ]να Κύπρις ἐκ λεπάδ-
νων [⏑ ⏑ –] α[ς κ]ατέδησεν ἵππους.

1. E. Lobel considère aussi le premier vers, dont l'analyse ne fait pourtant pas difficulté, comme un dimètre ionique mineur anaclastique précédé d'une syllabe longue.

2. E. Lobel a d'ailleurs noté, à propos d'un autre fragment d'Anacréon, l'importance des facteurs matériels dans la mise en page des textes poétiques. Dans le *P. Oxy.* 2322, fr. 1, la strophe est formée de quatre vers, des dimètres trochaïques dont le dernier est catalectique. L'éditeur (*op. cit.*, p. 62), en rapprochant le fragment 88 D[2] et le fragment 91 D[2], cité par Héphestion comme type du tétramètre trochaïque, propose de voir dans la prétendue strophe un distique formé de deux tétramètres trochaïques, le second étant catalectique, et il fournit l'explication suivante : « The distribution of lines found in the manuscript may readily be accounted for by the inconvenient width of column that would result from strict attention to the metrical facts. »

L'application aux mètres de la lyrique monodique du principe établi par Boeckh à propos des odes de Pindare nous a permis de distinguer les véritables strophes éoliennes, qui sont toutes formées de trois vers[1], suivant le schéma *a a b* (strophe saphique, strophe alcaïque, fr. G 2 et sans doute fr. A 5/D 9 d'Alcée, fr. 94 et fr. 98 de Sappho) et les longs vers, qui ont été divisés en deux ou trois *côla* par les éditeurs alexandrins (fr. Z 32-37 et θ 1 d'Alcée, fr. 96 de Sappho et, dans la lyrique ionienne, *P. Oxy.* 2321 fr. 1 d'Anacréon) : ces vers, répétés κατὰ στίχον, étaient probablement groupés par distiques, comme les asclépiades majeurs d'Alcée (fr. B 12, B 18, etc.) ou les parasclépiades majeurs du IVe livre de Sappho. L'examen de la synaphie, dont j'ai montré récemment l'importance dans la lyrique éolienne[2], fournit un critère objectif pour déterminer la structure de ces vers, plus simple et plus claire que ne le laissait attendre la division traditionnelle en *côla*.

Jean IRIGOIN.

1. Les fragments D 12 et F 3 (*b*) d'Alcée sont formés de distiques (1. dipodie iambique et glyconien, 2. asclépiade mineur) répétés un nombre de fois pair, plutôt que de strophes de quatre vers ; c'est, d'ailleurs, dans la lyrique éolienne, le seul exemple d'un distique formé de deux vers différents.

2. *La structure des vers éoliens*, *L'Antiquité classique*, t. XXV (1956), p. 5-19.

NOTES ET DISCUSSIONS

A PROPOS D'UN RECUEIL DE TEXTES MYCÉNIENS[1], AVEC L'ÉTUDE DE QUELQUES TERMES : *a-ke-ti-ra*[2], *de-di-ku-ja*, *du-ma*, etc.

Les lecteurs de cette revue ont été largement mis au courant de l'admirable découverte de Michael Ventris[2], qui a déchiffré l'une des écritures dites « minoennes », le linéaire B, en y reconnaissant une forme archaïque du grec. Voici maintenant, rédigé par les inventeurs eux-mêmes, l'ouvrage fondamental qui permettra aisément à tous les hellénistes de faire le point et de tirer parti de la découverte en toute sécurité.

Une première partie fournit successivement une histoire de la découverte et du déchiffrement, une description du système d'écriture mycénien, puis de la langue elle-même, un examen des noms de personnes, enfin une étude sur le témoignage des tablettes qui sera sans doute une révélation pour beaucoup de lecteurs.

L'histoire du déchiffrement est un modèle d'objectivité, et les deux savants qui ont eu la chance méritée d'obtenir des résultats décisifs s'insèrent avec une modestie exemplaire dans la longue suite des chercheurs. Cette histoire permet de mettre en lumière quelques points saillants. Il n'a pas été possible d'emblée de distinguer entre les différents types d'écriture (et probablement de langue) qu'avaient livrés les divers chantiers archéologiques de Crète, Cnossos, Hagia Triada et Phaestos, Mallia. C'est dire l'importance de la découverte, opérée par Blegen en juin 1939, de tablettes de terre cuite dans le palais mycénien d'Ano Englianos, à 10 kilomètres au nord de Pylos : il y a trouvé plusieurs centaines de tablettes de terre cuite, toutes semblables à une série qu'Evans avait trouvée dans le palais même de Cnossos (mais pas ailleurs). Toutes semblables, cela signifiait que l'aspect, les signes et leur groupement, la langue même, étaient identiques dans des documents éloignés dans l'espace et dans le temps (XV^e^ siècle pour Cnossos, XII^e^ siècle pour Pylos). On a pensé que les textes de Pylos s'expliquaient par la survivance d'une langue (« minoenne ») traditionnelle chez les scribes ; cf. p. 15 : « the alternative possibility, that both the Pylos tablets *and the Knossos tablets* might be written in Greek, was not generally considered, least of all by Ventris ». Les auteurs marquent ensuite comment le travail préliminaire d'Alice Kober et de Bennett, entre autres, a conduit Ventris à supposer, en juin 1952, que la langue cachée sous l'écriture linéaire B était du grec.

L'étude des écritures, menée avec prudence, souligne quelques traits sagement

1. Michael Ventris and John Chadwick, *Documents in Mycenaean Greek*, three hundred selected tablets from Knossos, Pylos and Mycenae, with commentary and vocabulary, with a Foreword by A. J. B. Wace. Cambridge, University Press, 1956, gr. in-8°, XXXII-452 p., 26 figures et 3 planches hors texte ; 84 sh.

2. Sur la vie du regretté M. Ventris, voir *Bull. de l'Ass. G. Budé*, 1957, 1, p. 113-116.

commentés, par exemple le fait que les documents en linéaire A sont, en principe, des inventaires avec chiffres et totaux, comparables, donc, sur ce point, avec les textes rédigés en linéaire B. Je signale aussi le tableau de la p. 33, qui indique les parentés possibles entre certains signes des écritures hiéroglyphiques, linéaire A et linéaire B : on y voit, dans quelques cas, comment un dessin figuratif (quelle qu'en soit, d'ailleurs, la valeur) est devenu par abstraction un signe valant une syllabe. Il apparaît que les systèmes numéraux des deux écritures linéaires sont assez semblables, mais qu'en ce qui concerne l'écriture, et probablement la langue, les différences sont profondes : l'écriture linéaire B résulterait d'une refonte avec des innovations et des inventions pour constituer un système différent (et adapté à une langue nouvelle).

A propos des règles orthographiques, qui, on le sait, constatent que le syllabaire est un instrument imprécis pour noter le grec (mais comparable, dans une certaine mesure, avec le syllabaire chypriote), voici quelques remarques de détail : la série *z* alterne parfois de façon énigmatique avec la série *k* (cf. p. 44) ; la notation de *wr-* initial n'est pas clairement établie (p. 45) ; Ventris et Chadwick admettent maintenant que le signe 87 représente *kwe* (p. 46) ; en ce qui concerne l'homophone pa^2, il est remarqué qu'il note parfois *ba* (p. 47), mais cette remarque est assez vaine ; le vrai problème est de savoir si ce signe a servi originellement à transcrire labiovélaire + *a*.

Le paragraphe qui traite des idéogrammes est mené avec prudence : il distingue entre différents types d'idéogrammes et montre par quelles voies diverses leur valeur a pu être fixée avec plus ou moins de certitude. Tableau des idéogrammes p. 50-51. L'étude des unités de mesure, en ce qui concerne leur valeur relative et leur valeur absolue, est une des plus techniques : on verra comment on a pu parvenir, sur ce point, à des résultats précis.

Le troisième chapitre constitue une véritable grammaire du dialecte mycénien. Les auteurs se refusent à décider si les scribes savaient ou non le grec, n'attachent pas trop d'importance aux fautes qu'ils commettent, et ils concluent plaisamment que la codification de l'écriture n'a pas toujours été établie suivant les principes qu'aurait conseillés une commission de l'Unesco. En ce qui concerne le problème plus important de la situation dialectale du mycénien, Ventris et Chadwick montrent le caractère déterminant du traitement *ti* > *si*, qui place nettement le mycénien parmi les dialectes du sud, par opposition à ceux du nord-ouest. Lorsqu'il s'agit de mieux préciser, on se trouve embarrassé, comme toujours lorsqu'on prétend classer des dialectes : ni les archaïsmes conservés ni les innovations communes (qui peuvent être des innovations parallèles) ne peuvent être utilisés comme arguments sans réplique. Cette fois, l'exposé de Ventris et Chadwick pourrait peut-être être un peu précisé (cf. le rapport de E. Risch dans *Études mycéniennes*, p. 167-172, 249-258). Les rapports du mycénien avec le groupe arcado-cypriote sont évidents, malgré l'important espace de temps qui sépare les documents mycéniens de ceux de Tégée ou d'Édalion. Mais la question se pose également de savoir dans quelle mesure le mycénien ne se rattache pas à une communauté achéenne et ionienne, le passage de *ā* à *ē* ouvert n'étant, bien entendu, pas réalisé à l'époque mycénienne.

Un problème est posé par la conjugaison des verbes dits contractes. La forme *te-re-ja* peut suggérer l'hypothèse d'une conjugaison athématique. Inversement, *to-ro-qe-jo-me-no* = τροπεόμενος atteste pour les verbes contractés une flexion thématique. Ce dernier trait mettrait le mycénien du côté de l'ionien plutôt que de l'arcado-cypriote.

En ce qui concerne la vocalisation en *o* d'une partie au moins des sonantes voyelles, il suffit d'évoquer le cas de l'arcado-cypriote plutôt que celui de l'éolien. Ventris et Chadwick indiquent, p. 74, qu'on observe en mycénien quelques traits typiques de l'éolien, qui seraient les adjectifs de matière en -ιος (mais il peut s'agir d'innovations parallèles) et l'usage d'adjectifs patronymiques au lieu du génitif du nom du père (mais il s'agit là d'un archaïsme conservé indépendamment). En revanche, une des innovations les plus anciennes de l'éolien, qui se trouve largement attestée chez Homère, le datif pluriel en -εσσι, ne se trouve jamais attestée en mycénien. Il est donc, en réalité, difficile de découvrir dans nos textes des traits nettement éoliens[1].

La grammaire est présentée suivant le schème traditionnel : phonétique, morphologie, syntaxe, ordre des mots, et elle est exposée fort nettement, qu'il s'agisse des labiovélaires ou des originalités de la morphologie. Je voudrais seulement indiquer au passage une difficulté de détail, mais qui pose des questions d'une certaine portée.

On interprète (cf. p. 88) *te-re-ja* comme un imparfait athématique qui répond à un infinitif *te-re-ja-e* (Eb 495, 940, cf. p. 254). Faut-il penser que l'association formes personnelles athématiques-infinitif en *-en* constitue un type archaïque pour les dénominatifs en -άω? Cette particularité serait à verser au dossier de cette question difficile (cf. Schwyzer, *Gr. Gr.* I, 728). Le mot est traduit par « perform » et doit être rapproché de *te-re-ta* (cf. p. 409). Ce qui étonne, c'est la flexion en *-a* de ce dénominatif, comme si le grec homérique τελέω/τελείω avait un doublet *τελειάω.

En ce qui concerne les verbes dits contractés, les données, nous l'avons dit, sont contradictoires si l'on groupe, d'une part, *to-ro-qe-jo-me-no* et *te-re-ja-e* thématiques, de l'autre *te-re-ja* et peut-être *po-re-na* = φορῆναι (Pylos Tn 316 = *Documents* 172) athématiques.

Le dernier chapitre de l'introduction examine avec bon sens, et avec le secours d'une large information, « le témoignage des tablettes » et, à cette occasion, une foule de problèmes concrets sont étudiés de près. Les auteurs montrent, par exemple, avec quelles précautions les textes homériques peuvent être rapprochés, comment la documentation mycénienne peut être comparée de plus ou moins près avec certaines tablettes de palais hourrites ou d'Ugarit. Ils donnent une idée de la bureaucratie des scribes, telle que les travaux de Bennett, notamment, ont permis de la décrire, des emplacements où les tablettes ont été découvertes, du système arithmétique des inventaires. Les paragraphes qui intéresseront le plus large public sont ceux qui portent sur l'organisation sociale, la religion, l'agriculture et l'industrie, les données historiques. On entrevoit l'édifice d'une société féodale avec, à sa tête, un roi appelé *Fάναξ* et un personnage appelé λᾱγέτᾱς, qui semble être le chef de l'armée. Au-dessous d'eux et à des niveaux divers, des seigneurs appelés τελεσταί, sortes de vassaux, ou *ἑπέται (*e-qe-ta*), qui seraient des compagnons du roi, des ἑταῖροι. Les βασιλεῖς, assez nombreux, seraient des fonctionnaires provinciaux. Ces termes, dont il est, bien entendu, très difficile de fixer la valeur juridique exacte, sont étudiés également, au cours du volume, à propos des tablettes où ils sont mentionnés.

A propos des noms de divinités, je rappelle que Zeus, Héra, Poseidon, Hermès, Athéna, Artémis sont bien attestés. On a, en outre, probablement Παιάων (nom

1. Voir maintenant, sur le point, C. J. Ruijgh, *L'élément achéen dans la langue épique*, p. 11-18.

d'Apollon), Arès, Héphaistos ; enfin, Dionysos ne figure qu'une fois, dans une tablette brisée qui ne porte plus que ce seul mot, si bien qu'un doute peut subsister.

En ce qui concerne l'agriculture, on reconnaît le froment et l'orge, l'huile, de nombreux condiments (coriandre, safran, etc...), le lin, les animaux d'élevage, avec le fromage et la laine, etc... On lira aussi avec intérêt ce qui est dit des nombreux travailleurs spécialisés, dont certains sont des esclaves, notamment les femmes, dont quelques-uns sont qualifiés de ϝανάκτεροι « travaillant pour le roi ». Parmi les artisans, il en est qui ont un morceau de terre à cultiver (mais ce fait n'impose pas d'accepter l'hypothèse de Palmer[1] que δημιοεργοί signifie originellement « ceux qui travaillent la terre du village », hypothèse qui me semble invraisemblable). Les forgerons semblent avoir une situation privilégiée, à la fois en ce qui concerne les impôts et parce qu'ils possèdent des esclaves.

Le chapitre s'achève par l'examen des données historiques (le nom du roi, Ἐχελᾱϝων ; les mouvements militaires et l'envoi de marins à Pleuron) et géographiques (notamment l'énumération, dans plusieurs documents, des neuf villes ou bourgs du royaume de Pylos).

L'introduction ne fait que dégager les grandes lignes de ce qu'enseignent les documents, et c'est surtout l'étude de ces trois cents textes choisis, avec leur commentaire, qui sera fructueuse pour le lecteur. Ils sont répartis en six chapitres : listes de personnel ; approvisionnement et produits agricoles ; propriété et exploitation du sol ; tributs et offrandes rituelles ; textiles, vaisselles et objets de toute sorte ; métaux et équipements militaires. Il est impossible de décrire dans un compte rendu la richesse et la sûreté d'un commentaire qu'il ne saurait être question d'analyser. On se contentera de s'arrêter sur quelques points particuliers, soit pour en souligner l'importance, soit pour les discuter, car le détail reste, naturellement, discutable.

P. 155-158, on verra les problèmes que posent les listes de femmes et d'enfants des séries Aa, Ab, Ad de Pylos[2]. On constate qu'en Aa 815 (= *Documents* 2) le mot *a-ke-ti-ra*[2], d'ailleurs assez fréquent, est transcrit par ἀγέτρια et traduit par « nurse ». On peut s'étonner du recensement de ces trente-huit nourrices, mais, à la vérité, nos tablettes nous offrent plus d'un sujet d'étonnement. Il y a, toutefois, d'autres difficultés. Ventris et Chadwick se fondent sur la glose d'Hsch. ἀγέτρια· μαῖα[3], en ajoutant que l'explication de McKenzie, qui pose une dissimilation de *ἀγρέτρια, n'est qu'une hypothèse, et que, d'ailleurs, la dissimilation peut remonter au mycénien. Toutefois, la glose d'Hsch., si elle est correctement interprétée, ne permet guère le rapprochement. Comme l'a bien vu Latte, la glose ἀγέτρια n'est qu'une forme mutilée de la glose complète ἀναγέτρια· ἡ ταῖς τικτούσαις ὑπηρετοῦσα γυνή, παρὰ Ταραντίνοις οὕτως λεγομένη, ἣν Ἀττικοὶ μαῖαν καλοῦσιν. Il résulte de cette glose que le mot est tarentin, que la véritable forme est ἀναγέτρια, qu'il s'agit d'une sage-femme et, accessoirement, que l'explication par *ἀναγρετρια (cf. ἀγρέω) est très vraisemblable. Mais, du même coup, le ἀγέτρια « nurse » de Ventris et Chadwick reste en l'air. J'ai, pour ma part, adopté, avec

1. Voir L. R. Palmer, *Achaeans and Indo-Europeans* 13, *Tr. of the Philol. Soc.*, 1954, p. 43-45. L'hypothèse qu'il construit est ingénieuse, mais elle ne trouve aucun appui dans les faits grecs, et le mot δᾱμιοϝεργός n'est pas attesté en mycénien.

2. Sur les séries Aa, Ab et Ad de Pylos, voir maintenant l'article aux conclusions inattendues, mais vigoureusement motivées, de E. L. Bennett, *Études mycéniennes*, p. 121-136.

3. Le texte est, en réalité, ἀγέτρια· μαῖα Ταραντηνοί.

d'autres, la transcription ἀκέστριαι « des ravaudeuses » ; je m'y tiens, faute de mieux.

En Cnossos Ak 611 = *Documents* 18, le participe parfait *de-di-ku-ya* pose un problème caractéristique des difficultés du mycénien. La tablette, inventaire de personnel, fait mention de femmes *de-di-ku-ya*. Comme l'indique le commentaire, p. 163, le mot serait une orthographe incorrecte, avec l'omission d'une syllabe *da*, et est transcrit *dedidakhuiai*, participe parfait de διδάσκω, avec un sens nettement intransitif (cf. p. 89 : *a-ra-ru-wo-a*, *te-tu-ku-wo-a*). Il s'agirait de captives que l'on a dressées à un métier ; cf. la formule homérique ἀμύμονα ἔργα ἰδυῖαι, etc... L'interprétation, satisfaisante pour le sens, s'appuie sur d'autres données du même genre qui figurent dans la même série de tablettes et que nous ne discuterons pas ici, notamment l'abréviation *di-*, le terme *di-da-ka-re* (locatif *didaskalei*? ou abréviation pour *didaskaleion*? le terme reste obscur et discutable) ; enfin, dans des tablettes brisées où le mot peut être incomplet, *didaka.* également peu clair comme tout ce qui se rapporte à ce groupe.

Mais tout ne devient pas clair pour autant. Le participe parfait *de-di-ku-ya* est interprété par Ventris-Chadwick *dedidakhuiai*, qui étonne d'abord par son aspirée, le parfait aspiré étant franchement postérieur à Homère. Il vaudrait peut-être mieux essayer *dedidakuiai*. Même avec cette forme, nous ne sommes pas au bout de nos peines. A. Debrunner[1], par une analyse précise et rigoureuse, semblait bien avoir démontré que διδάσκω est le présent d'une racine δα(σ) = i.-e. **dn̥s-* ; cf. les formes homériques ἐδάην, δεδαώς, aor. δέδαε etc... Les formes διδάξω, ἐδίδαξα, διδακτός, διδαχή ont emprunté au thème de présent non seulement le redoublement, mais la gutturale (par l'intermédiaire de *σκ-σ > -ξ au futur et à l'aoriste). Le système d'A. Debrunner, solidement construit et confirmé par la chronologie des formes, permettait d'échapper à la difficulté phonétique présentée par un grec δακ- à insérer dans le jeu d'une racine *dec-/doc-* de lat. *doceō*, *decet*, etc... : on constatera que M. Lejeune reste incertain sur le parti à prendre ; cf. *Traité de phonétique grecque*[2], notes additionnelles aux §§ 99 et 190 : « on a longtemps posé *διδ°κ-σκω, cf. lat. **di-ds-cō* > *discō*, avec une voyelle d'appui... dont le timbre serait α devant gutturale ».

L'existence d'un *dedidakuiai* mycénien, archaïque et de sens intransitif, alors que nous ne connaissions que le résultatif à aspirée δεδίδαχα (Xénophon, Platon), nous obligerait à une révision déchirante de ce que nous pensions savoir de façon sûre. Mais il faudrait s'y résoudre, et ce ne serait pas le seul cas où le témoignage du mycénien bouleverse une doctrine que l'on croyait bien établie. Il faudrait donc admettre : *a)* qu'un parfait intransitif *δεδίδακα comportant à la fois le redoublement du présent δι- et celui du parfait δε- a existé dès l'époque mycénienne ; *b)* qu'en conséquence διδάσκω appartient probablement à la famille de *doceō*, *decet*, etc., malgré les difficultés que comporte l'étymologie et l'argumentation d'A. Debrunner, qui semblait décisive.

Il subsiste, toutefois, un doute grave dû à la médiocrité du témoignage fourni par la tablette de Cnossos. Il faut noter : 1° que la syllabe *de-* se trouve après une cassure et n'est pas donnée comme lue sûrement ; 2° qu'en tout état de cause la tablette note non *de-di-da-ku-ja*, mais *de-di-ku-ja* ; des graphies fautives ou incomplètes se trouvent bien dans nos documents (cf. *a-ro-mo-te-me-na*, KN Sd 0422 ;

1. *Mélanges Boisacq* = *Annuaire de l'Inst. de phil. et d'hist. or. et sl. de l'Univ. de Bruxelles*, 5 (1937), p. 251-266. L'explication, qu'il développe avec une argumentation méthodique, avait déjà été donnée, notamment, par Buttmann et W. Schulze.

me-ri-du-te, PY Fn 50, pour *a-ra-ro-mo-te-me-na*, *me-ri-du-ma-te*, etc.), mais l'omission encouragerait pourtant à douter d'un mot par ailleurs surprenant. Si nous admettions que *de-di-ku-ja* est la forme authentique, nous pourrions tenter d'y voir un participe parfait de **deik-* (cf. δείκνυμι, lat. *dīcō*, etc.) : le sens pourrait être, à la rigueur, « à qui on a montré » ou plutôt « qui ont été assignées, désignées [1] ».

Le problème de *de-di-ku-ja* est caractéristique des difficultés et des surprises que présente la philologie mycénienne.

P. 232 sqq., à propos des tablettes relatives à la propriété du sol et à son exploitation, les auteurs cherchent à distinguer *ktimenai*, qu'ils traduisent par « privés », et *kekeimenai*, qu'ils rendent par « communaux » ; ils ne prennent pas franchement parti en ce qui concerne l'étymologie de ce dernier terme (κεῖμαι? κοινός, comme le propose L. R. Palmer?). En ce qui concerne *ktimenai*, ils évoquent, bien entendu, κτίζω et l'homérique κτίμενος dans des formules comme εὐκτιμένῃ ἐν ἀλώῃ, le verbe signifiant « installer », qu'il s'agisse de construction ou de culture ; *ktimenai* peut avoir signifié « terrain extérieur à l'*ager publicus* rendu cultivable par l'initiative privée », et ils citent, à ce propos, avec Webster [2] et Palmer, les vers de l'*Odyssée* 24, 205-207 : (ἀγρὸν)... ὅν ῥά ποτ' αὐτὸς | Λαέρτης κτεάτισσεν. On doit voir dans κτεατίζω un dénominatif de κτέαρ, datif pluriel κτεάτεσσι, à côté de κτέανον. L. R. Palmer écrit, à ce propos : « The verb κτεατίζω is a derivative from κτέαρ (cf. κτέανον) and is connected with Skt. *kṣayati*, etc., this family of words being traceable to a root **ktĕi-/*ktə(i)*. This can scarcely be separated from the other **ktei-*, and the implication is that the semantic development « won from the waste » > « private property » was already Indo-European [3]. » Sans discuter le problème d'étymologie indo-européenne ainsi posé et la forme attribuée par L. R. Palmer à ces deux racines, j'indique que, sur le plan du grec, les formes κτέατεσσι, κτέανον sont difficiles à situer dans la famille de κτᾶσθαι, κτῆμα, etc. [4]. Il me semble probable que κτέαρ, κτεάτεσσι, κτέανον doivent appartenir originellement à κτει-, de κτίμενος, κτίζω, et ont été secondairement associés à κτῆμα κτᾶσθαι.

La tablette 172 = Pylos Tn 316, p. 284 sqq., concerne des offrandes aux dieux et présente de multiples difficultés. En ce qui concerne les noms de divinités, notons *I-pe-me-de-ja*, où l'absence de *w* initial et la graphie *pe* prouve que Ἰφιμέδεια ne contenait pas originellement l'instrumental *Fῖφι* : il doit s'agir d'un nom de divinité préhellénique modifié par l'étymologie populaire ; *E-ma-a²* est Hermès, mais, contrairement à ce que disent Ventris et Chadwick, cette lecture ne condamne pas l'étymologie, souvent répétée, par ἕρμα, car il n'est pas prouvé que ce mot possédait un digamma initial. En revanche, pour *E-ra*, ils ont raison d'indiquer que l'étymologie par Ἥρϝᾶ doit être définitivement abandonnée. Il restera à trouver une interprétation pour la forme éléenne Ἐρϝαοιοις, qui peut n'avoir rien à faire avec le nom d'Héra.

Parmi les problèmes importants que posent les tablettes, je voudrais encore m'arrêter sur celui du mot qui est transcrit *du-ma-te* dans la tablette de Pylos

1. J'ai envisagé, puis écarté l'idée que *de-di-ku-ja* serait un parfait constitué sur un thème de présent **δίσκω, comparable à latin *discō*, et qui aurait disparu de bonne heure en grec.

2. *Un. of London Inst. of Class. Studies Bull.*, n° 1, p. 12.

3. *Tr. of the Philol. Soc.*, 1954, p. 26, n. 2.

4. Cf. Schwyzer, *Gr. Gr.*, 1, p. 519, avec la bibliographie.

Jn 829 = *Documents* 257. Il s'agit d'un texte où un certain nombre de fonctionnaires, notamment des *ko-re-te-re* (*κορητῆρες ou *κοιρητῆρες?)[1], des *po-ro-ko-re-te-re* (avec emploi archaïque de la préposition πρὸ comparable à lat. *pro* dans *proconsul*, etc.), doivent participer à une contribution de bronze. La première ligne est ainsi traduite : « thus the *mayors* and their *wives*... will contribute ». Ventris et Chadwick n'ignoraient pas que ces épouses des *ko-re-te-re* allaient provoquer quelque étonnement. Il faut admettre avec eux que ces *dumate* sont des δάμαρτες, mais, traduction mise à part, le mot appelle quelques remarques : 1° il est écrit 51-*ma-te*, la valeur du signe 51 étant discutée : *da*[2] ou *du* ; l'équivalence *du* se fondant principalement sur l'absence dans le syllabaire de tout autre signe valant *du* et sur le témoignage de termes aussi clairs que 51-*ru-to-mo* en Vn 10, qu'il faut lire δρυτόμοι, ou 51-*wo-u-pi* en Ep 617, 704 et Eb 149, qui s'oppose à *e-me* « un » et vaut δυϝουφι ou δυϝοιυφι, quelle que soit l'interprétation que l'on donne à la désinence (cf. *Documents*, p. 391) ; — 2° le mot semble se retrouver, d'une part, au nominatif *du-ma* en KN Np 1039, X 1030, PY An 192, tous textes où il semble désigner une catégorie d'hommes[2] ; d'autre part, dans le composé acc. *me-ri-du-ma-ta* en Fn 867, *me-ri-du-ma-te* en An 39, 424, 427, 594, probablement sous la forme fautive *me-ri-du-te* en Fn 50, cf. encore KN 1045 ; enfin, dans un autre composé *po-ro-du-ma-te* en Fn 50 : quel que soit le sens précis de ces composés, ils désignent des fonctionnaires : la transcription *pro-* dans le second composé est certaine et la fonction du préverbe est la même que dans *po-ro-ko-re-te-re* ; dans l'autre composé, on transcrit *me-ri-* en μελλι- en évoquant le laconien μελλείρην ; — 3° quelques tablettes fournissent pour ces termes des formes parallèles en *-da-ma-* : *po-ru-da-ma-te* en An 39 rev. ; *me-ri-da-ma-te* en An 39 et 207.

Ce dossier conduit aux conclusions suivantes :

1) L'orthographe des mots de ce groupe hésite entre les notations *da-* et *du-*. Comme seul *da-* permet une interprétation plausible, il faudrait admettre une altération ou un flottement phonétique *da-* > *du-* dans ces mots, ce qui n'est pas invraisemblable, surtout si l'on pense aux traditions graphiques des scribes, qui peuvent diverger[3].

2) Dans tous les exemples du mot simple et des composés, y compris Jn 829 = *Documents* 257, il ne peut s'agir d'épouses. Ce sont des fonctionnaires. Ces fonctionnaires pourraient être des intendants[4]. En ce cas, l'étymologie du grec homérique et classique δάμαρ que l'on tire du nom de la maison recevrait une confirmation de poids en même temps que se révélerait un accident sémantique singulier, le mot étant réservé hors du mycénien à la maîtresse de maison, épouse légitime, et naturellement féminin[5].

1. Cf. maintenant, pour ce mot difficile, M. S. Ruiperez, *Études mycéniennes*, p. 105-120, qui pense qu'il s'agit d'officiers supérieurs et rapproche hom. κοίρανος.

2. Je n'évoque pas le *da-ma-te* de En 609 = *Documents* 114. Ventris et Chadwick y voient un mot tout différent, mais l'affaire est loin d'être claire.

3. Pour des vocalismes υ embarrassants, mais qui se présentent dans des conditions un peu différentes, cf. M. Lejeune, *Traité de Phonétique*[2], p. 162, 315, 316 ; Schwyzer, *Gr. Gr.*, 1, p. 351-352. Pour les variations de la graphie, noter qu'en An 39 on lit *me-ri-da-ma-te* et *me-ri-du-ma-te* et, au revers, *po-ru-da-ma-te* : il s'agit de différence de scribes.

4. Sur toute la question de *du-ma* /*da-ma*, voir l'article à paraître de M. Lejeune, *Minos*, 1956.

5. Sur l'étymologie de δάμαρ, voir Frisk, s. u. L'explication comme composé avec un second terme venant de la racine ἀραρίσκω est peut-être préférable à celle qui voit dans le mot un ancien neutre en ῥ.

Voici encore quelques brèves remarques que je propose en suivant l'ordre des mots dans le substantiel *Vocabulary* : pour *a-mo-ra-ma*, je comprends le rapprochement avec ἁρμαλιά et l'hypothèse *harmolāma*, moins bien la citation de ἀμοίρημα ; — *a-nu-wi-ko*, interprété *anwiko* « each time, at a time », fournirait un appui à l'étymologie de τηνίκα (Schwyzer, *Gr.*, 1, 629), cf. lat. *in uicem* ; — *a²-ri-sa* est ingénieusement interprété comme participe aoriste d'un thème verbal de la racine que l'on retrouve dans ἀριθμός, νήριτος, etc. ; — *da-mo-ko-ro* est difficile : le rapprochement avec un autre nom de fonctionnaire, *ko-re-te*, assez tentant, celui avec *da-ko-ro*, déconcertant, si ce dernier terme est ζακόρος, c'est-à-dire, étymologiquement, le balayeur du temple : — *e-ni-qe*, dans la description d'une étoffe, est énigmatique ; traduit « with holes in » (?) ; on rapproche ἐνόπαι, etc., mais la citation de ἐνιπή « blâme » est trompeuse ; — *ke-re-si-jo-we ke*, dans la fameuse tablette des trépieds, est maintenant interprété, suivant la bonne suggestion de Palmer, *krēsio-wergēs* « de facture crétoise » ; — *ki-ri-se-we* « anointers, painters » m'a toujours embarrassé à cause du maintien de l'*s* intervocalique ; — *pa-ra-wa* en Sa 787 = *Documents* 286 est énigmatique ; M. Lejeune, *Rev. de Phil.*, 1956, p. 183, lit également *pa-ra-ja* = παλαιά ; — les emplois proches, mais différents, de *qe-qi-no-me-no* et *qe-qi-no-to* sont bien définis, p. 341, mais toutes les difficultés n'en sont pas levées pour autant : il y a le redoublement de *qe-qi-no-to* ; le sens proposé « carved » est mal justifié par le rapprochement de l'homérique δινώτός, où, d'ailleurs, l'hypothèse d'une labiovélaire initiale fait difficulté ; — pour *qe-ra-na*, qui désigne une aiguière, J. C. Kamerbeek, dans son compte rendu de *Documents* (*Mnemosyne*, 1956, p. 338), propose de rapprocher θέρομαι : *θερανᾶ « vase à eau chaude » ; — *te-u-ta-ra-ko-ro* est interprété *τευτλάγορος « beetroot-collector » : le second terme du composé trouve appui dans le composé probable *ri-na-ko-ro*, λινάγορος « collecteur de lin », mais le premier terme fait difficulté ; le grec a un mot σεῦτλον ou τεῦτλον qui désigne, précisément, la bette : outre que le composé surprend, la forme du mot n'est pas, en mycénien, celle que l'on attend et, pour une fois, les indications du *Mycenaean Vocabulary* sont inexactes, car, au contraire de ce qui y est dit, la forme grecque commune est σεῦτλον, et τεῦτλον est propre à l'attique (cf. τήμερον et Lejeune, *Traité de phonétique grecque*, p. 92-93) : il y a là une difficulté qui n'est peut-être pas insurmontable, mais qui s'ajoute ; — *to-ro-qe-jo-me-no* et *to-ro-qo* prouvent que Meillet avait vu juste en posant une labiovélaire pour τρέπω, τρόπος, τροπέω.

Cet ouvrage magistral est très bien présenté. La forme en est toujours claire, parfois amusante (cf. p. 198, à propos de recensements d'animaux trop nombreux pour qu'on puisse penser à des sacrifices, « this would have been piety indeed » ; p. 206, « but less picturesque explanations, such as food-supply can be imagined »).

Le *Vocabulary* ne contient pas tous les mots qui figurent dans les trois cents tablettes choisies, mais en recueille d'autres lorsqu'ils présentent un intérêt.

Les délais de l'impression ont eu pour conséquence que la bibliographie n'est plus au courant [1]. C'était inévitable. On regrettera, pourtant, que l'on n'ait pas cité la bibliographie des *Studies in Mycenaean Inscriptions and Dialect*, inaugurée à Londres et qui sera continuée, et la revue *Minos* (dont certains articles sont, bien entendu, mentionnés).

P. CHANTRAINE.

1. *Note de correction.* — Parmi les termes que je viens d'examiner, je signale pour *te-u-ta-ra-ko-ro* un article de A. Tovar dans les *Münch. St. z. Spr. W.*, 10, 1957, p. 77-83.

DEUX LIVRES RÉCENTS SUR LA RELIGION ROMAINE ET L' « ARA PIETATIS AUGUSTAE »

Inez Scott Ryberg, *Rites of the State religion in roman art*, vol. XXII des *Memoirs of the American Academy in Rome*, Rome, 1955, XVI-227 pages, 1 bibliographie, 1 index, 67 planches.

Martha W. Hoffman Lewis, *The official priests of Rome under the Julio-Claudians*, dans les *Papers and Monographs* de l'Académie américaine de Rome, vol. XVI, Rome, 1955, 186 pages, 1 bibliographie, 1 index.

Mme Inez Scott Ryberg s'était jusqu'ici surtout illustrée par des publications qui cherchaient à éclairer l'histoire des premiers siècles de Rome grâce aux témoignages archéologiques découverts sur le sol même de l'Urbs, et l'on utilise largement aujourd'hui son mémoire intitulé *Early Roman tradition in the light of archaeology* (paru en 1929 dans le septième volume des *Memoirs of the American Academy in Rome*) et son beau livre, datant de 1940, qui porte le titre *An archaeological record of Rome from the seventh to the second century*.

Mais un article plus récent, paru en 1949 dans la même série des *Memoirs of the American Academy in Rome*, avait montré que son intérêt se dirigeait à présent vers l'*Ara Pacis* et les bas-reliefs religieux de l'époque impériale. Le livre dont nous rendons compte ici, développant ces nouvelles recherches, embrasse un sujet considérable, puisqu'il envisage la représentation des rites de la religion officielle romaine dans l'art de l'*Urbs*. L'ampleur du texte et la richesse de l'illustration permettent à l'auteur de présenter une étude qui va depuis les sources et les modèles artistiques grecs et étrusques jusqu'à la fin du Haut-Empire. Mais, bien entendu, le sujet est si vaste que le livre doit, cependant, embrasser assez rapidement de vastes séries de monuments et concentrer son intérêt sur les plus caractéristiques d'entre eux, tels l'*Ara Pacis* et la colonne Trajane.

Les nécessités d'une présentation synthétique n'empêchent pas l'étude d'être concrète et précise, et l'on trouvera sur les rapports entre l'art romain et les tendances de la religion d'État à l'époque républicaine, puis impériale, quantité d'observations justes, de suggestions intéressantes et de conclusions exactes. L'étude des documents figurés, à côté de celle des inscriptions et des textes littéraires, contribue à enrichir notre connaissance de la religion romaine, et le livre de Mme Ryberg met bien en lumière cet apport fondamental de l'archéologie dans les progrès de l'histoire des religions.

Les planches, nombreuses et d'excellente qualité, sont groupées en fin de volume. En vérité, dans un livre comme celui-ci, où l'analyse se fonde sans cesse sur l'analyse du document figuré, les planches gagneraient à former un fascicule détachable qu'il serait plus commode d'avoir sans cesse sous les yeux pendant la lecture du texte. L'exposé lui-même, bien ordonné et d'une langue claire, touche à tant de questions importantes qu'il est impossible ici de les évoquer tour à tour. Voici, cependant, quelques remarques sur des points importants.

Les réflexions concernant les précédents grecs et étrusques sont forcément un peu sommaires, et il y a là un vaste sujet sur lequel Mme Ryberg ou d'autres devront revenir. Des publications récentes font mieux comprendre la nature

profonde du culte romain, et je songe en ce moment au très beau livre que M. J. Bayet vient de nous donner sur *L'histoire politique et psychologique de la religion romaine* (Paris, Payot, 1957). Dans son chapitre consacré aux bas-reliefs de la fin de la République, l'auteur étudie rapidement ce monument si discuté encore qu'est l'autel de Domitius Ahenobarbus. L'analyse des reliefs doit être reprise de plus près du point de vue stylistique et historique, et c'est là une tâche que des spécialistes de la sculpture romaine — ainsi, je crois, M. Charbonneaux — ont entreprise.

Pour des ensembles d'importance capitale comme l'*Ara Pacis Augustae*, nous disposons maintenant d'admirables publications, dont plusieurs sont dues à la science et à l'édition italiennes. Le chercheur sait quelles commodités il trouve dans l'analyse et l'illustration, belle et exhaustive, du livre de G. Moretti, publié en 1947 par la *Libreria dello Stato*. Mme Ryberg peut, à son tour, tenter de préciser la valeur et l'intention des thèmes de procession et de sacrifices qui se répètent si souvent sur les reliefs impériaux.

J'ai naturellement noté avec plaisir la place importante accordée aux divers éléments de l'*Ara Pietatis Augustae*, dont j'avais, pour la première fois, présenté une reconstitution d'ensemble dans un article qui est paru dans les *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire* en 1939 et qui a affronté les risques d'une réédition (sans modification aucune) en tête du catalogue général des Antiquités de la Villa Médicis, publié par les soins de M. M. Cagiano de Azevedo, en 1951, sous le titre *Antichita di Villa Medici*. L'on excusera l'auteur du présent compte rendu s'il doit constater que les conclusions de cette œuvre de jeunesse semblent avoir jusqu'ici résisté au temps et à la critique. On ne peut donc dire avec M. P. Grimal (compte rendu du livre de Mme Scott Ryberg dans la *Revue des Études latines* de 1956, p. 408) que l'*Ara Pietatis* « se voit restituer, peut-être à bon droit, les fragments longtemps attribués à l'*Ara Pacis* et conservés actuellement à la Villa Médicis ». La reconstitution idéale de l'*Ara Pietatis*, fondée sur le rapprochement entre les cinq bas-reliefs Valle-Medicis (ceux de la façade de la Villa Medicis) et un certain nombre de bas-reliefs mis au jour près de l'église Santa Maria in Via Lata, en 1923 et en 1933, est, en fait, admise et utilisée par Mme Scott Ryberg. Elle néglige à bon droit l'hypothèse proposée par H. Fuhrmann (*Arch. Anzeiger*, 1940, p. 463 et suiv.), selon lequel l'ensemble sculptural aurait décoré la place de l'antique *Tarentum*, où Claude célébra ses *ludi saeculares* en 47 de notre ère[1]. La suggestion se heurte à de graves difficultés de détail et surtout à l'ensemble de la démonstration même de l'article cité des *Mélanges*. Mme Ryberg a également raison de repousser une suggestion de R. Carpenter (*Memoirs of the American Academy in Rome*, 1941, p. 199 et suiv.) : cet érudit attribue bien les reliefs en question à l'*Ara Pietatis Augustae*, mais croit à tort que la procession figurée serait celle des *Ludi Saeculares* que Claude, à la suite d'Auguste, fit solennellement célébrer. Il veut reconnaître dans trois personnages de la procession Properce, Virgile et Horace. M. Scramuzza (*Classical Philology*, 1943, p. 240 et suiv.) suggéra peu après de remplacer Properce par Tite-Live. Ces hypothèses se heurtent à de graves difficultés chronologiques et reposent sur des rapprochements iconographiques sans grande consistance.

Peut-être pourra-t-on compléter — au moins en partie — la grande décoration sculptée de l'autel claudien grâce à de nouvelles fouilles ou bien à l'examen de pièces déjà découvertes, mais qui auraient échappé à notre attention. Je ne crois pas, toutefois, qu'on puisse, avec Mme Scott Ryberg, adjoindre à l'autel un frag-

1. Cf. J. Gagé, *Recherches sur les jeux séculaires*, Paris, 1934, p. 83 et suiv.

FIGURE 1

FIGURE 2

ment de décoration florale qui se trouve à Londres dans la collection de Sir John Soane. D'après la photographie qui en est donnée (fg. 34 b), le travail en semble différent de celui de la belle frise à guirlande découverte en 1933 (fg. 34 a) et qui ornait sans doute la face intérieure de l'enceinte. Il semble, aussi, bien hasardeux d'attribuer, avec l'auteur, un fragment représentant un banquet des Vestales au monument claudien. Les personnages sont à plus petite échelle et le style du relief le rapproche de l'art flavien. Ce qui conduit M^me^ Ryberg à supposer, d'une part, que la pièce aurait orné un autel plus petit situé à l'intérieur de la grande enceinte, de l'autre qu'il s'agirait d'une restauration d'une date un peu postérieure à celle de l'ensemble. Tout cela est trop hypothétique pour demeurer vraisemblable.

Le but du livre de M^me^ Hoffman Lewis a été de reprendre et de mettre à jour les données sur les prêtres romains de l'époque impériale, que l'on trouve dans le livre de G. Howe, *Fasti Sacerdotum P. R. publicorum aetatis imperatoriae* (Leipzig, 1904). L'auteur s'est limitée à l'époque des Julio-Claudiens. Elle a suivi l'exemple et la méthode illustrés par M. T. R. S. Broughton dans son excellente étude *The Magistrates of the roman Republic* (New York, vol. I, 1951 ; vol. II, 1952).

Une telle recherche prosopographique intéresse au premier chef l'histoire. La composition des collèges de prêtres et des *sodalitates* éclaire, en effet, la politique des différents empereurs à l'égard de la noblesse. L'auteur prend ainsi la suite, elle le déclare dans son avant-propos, des précieux travaux de Gelzer, Marsh, R. Syme et S. de Laet. Les pourcentages de patriciens, soigneusement établis pour chaque règne et pour chaque sacerdoce, donnent les plus sûres indications sur l'attitude profonde des empereurs successifs à l'égard des nobles.

Aussi lira-t-on avec grande attention les deux parties de l'ouvrage respectivement consacrées aux grands collèges (pontifes, flamines et *rex sacrorum* ; augures ; quindécemvirs ; *septemviri epulonum* ; prêtres de la famille impériale) et aux différentes sodalités (*sodales augustales*, frères arvales, fétiaux, luperques, Saliens). L'exposé est très dense et riche et se fonde sans cesse sur une bonne connaissance du matériel épigraphique. Nous trouvons là un instrument de travail des plus précieux.

Ici encore, mon attention a été attirée par un passage consacré à un petit problème soulevé par l'*Ara Pietatis* (p. 78 et 79). Cette amusante coïncidence me fait revenir une fois encore à une étude ancienne et l'on m'en excusera. Dans le bas-relief de la procession qui se trouve encastré dans la façade de la Villa Médicis apparaît un personnage couronné de laurier et portant le bonnet orné de l'*apex*. (cf. fig. 1). Une étude iconographique (nous reproduisons seulement ici, à la figure 2, le buste de Claude du Braccio Nuovo du Musée du Vatican) m'a amené à y reconnaître Claude, bien à sa place dans le décor d'un autel qu'il acheva et dédia en 43 après J.-C. Bien plus, en 22 après J.-C., au moment où la maladie de Livie amena Tibère à faire le vœu de l'autel (*C. I. L.*, VI, 562), le Sénat décida, pour la même raison, d'organiser des Supplications et Claude y participe comme *Sodalis Augustalis* (Tacite, *Annales*, III, 64).

Restait à élucider le problème de la coiffure qu'il porte sur le relief de la procession. C'est l'insigne caractéristique du flaminat. Claude aurait-il été à quelque moment de sa vie *flamen augustalis*? Aucune source ne nous l'indique. Toutefois, et M^me^ Hoffmann Lewis donne ces précisions, après la mort de Néron, fils de Germanicus, qui avait succédé dans cette charge à Drusus, fils de Tibère, seuls deux membres de la famille impériale étaient en âge d'assurer cette charge, Caligula et

Claude. Mais nous n'avons pas de preuve que l'un ou l'autre devint *flamen* et le nom du *flamen augustalis* durant cette période nous est inconnu. Mais, vers 41, le sacerdoce fut uni à celui de *flamen Iulialis* et fut tenu alors par L. Iunius Silanus Torquatus, qui était fiancé à la fille de Claude, Octavie.

Dans mon article de 1939, je me demandai alors si les *Sodales Augustales* n'auraient pas, eux aussi, porté l'*apex*. La chose est possible, mais nous n'en avons aucune preuve. Claude devait avoir le plus vif désir de rappeler sur l'*Ara Pietatis* un des rares épisodes de sa jeunesse où il prit une part importante. « D'autant, écrivais-je, que cet épisode était lié de fort près à l'histoire même de l'autel. » J'en arrivais à la conclusion que « ou bien le *Sodalis Augustalis* avait droit à l'*apex* et, en ce cas, Claude ne manque pas à la vérité historique en se faisant représenter avec cet insigne, ou bien l'*apex* était effectivement réservé aux flamines et Claude travestit alors la réalité en s'octroyant les attributs du flaminat d'Auguste, lequel n'était autre, en 22 après J.-C., que son propre cousin. Drusus ».

Mme Hoffmann Lewis aborde à son tour la question et elle renvoie à mon article, en le citant dans sa réédition de 1951, dans le catalogue de M. Cagiano de Azevedo, mais en semblant ignorer son lieu et sa date de publication. Claude comme *sodalis augustalis* lui paraît improbable. Et elle rappelle que nous n'avons pas de preuve que les *Sodales Augustales* aient porté l'*apex*. Et puis d'autres membres du collège auraient probablement accompagné Claude sur le relief. Claude flamine lui semble également difficile. Rien ne prouve qu'il ait été *flamen augustalis* (les autres flaminats étant absolument exclus) ; de plus, comme le *flamen augustalis* était subordonné au *pontifex maximus*, il ne pouvait, de toute façon, conserver ce sacerdoce après 41, date à laquelle il devint grand pontife. Rejetant implicitement ma suggestion de déformation historique volontaire de la part d'un Claude, tenant à rappeler son rôle en 22, l'auteur n'arrive pas à expliquer la présence de l'empereur portant le bonnet de flamine dans la procession qui, pour elle, rappelle les cérémonies de 43. Aussi se rallie-t-elle à l'opinion de M. Cagiano de Azevedo (*ouvr. cit.*, p. 57), qui voit dans le personnage à l'*apex*, plutôt que Claude lui-même, un prince julio-claudien.

Mais, pour sa part, elle croit pouvoir préciser davantage. La présence du *flamen augustalis* est rendue très probable par la scène de sacrifice qui figure sur un des reliefs Valle-Medicis et sur lequel la victime est soit un bœuf, soit un taureau. Or, le *bos mas* est offert à Jupiter et au *Divus Augustus* le taureau au *Genius* de l'empereur. La scène convient très bien à l'*Ara Pietatis* et l'on attend la présence du *flamen augustalis*. Le sacrifice représenté doit être celui de 43 et le *flamen* peut être identifié avec L. Junius Silanus, le futur beau-fils de Claude.

La discussion que je viens ainsi de résumer est serrée, la suggestion intéressante. Je ne puis, cependant, m'y rallier, car l'identification du personnage à l'*apex* avec Claude lui-même ne me semble pas avoir été sérieusement ébranlée par les réserves émises à ce sujet. Et la position du problème demeure celle que j'énonçais dans mon article des *Mélanges* et que je rappelais plus haut. Je serais, par contre, moins affirmatif aujourd'hui sur la date à laquelle eut effectivement lieu la procession figurée sur le relief. Peut-être est-ce bien le souvenir des Supplications de 22 qu'il faut y retrouver ; mais ce n'est pas certain. Le caractère assez jeune donné à l'image de Claude demeure un argument assez fort en faveur de cette hypothèse. Mais, à propos de l'*Ara Pacis*, M. A. Grenier avait justement fait remarquer que l'auteur de la procession n'avait probablement pas « songé à distinguer entre la procession de l'an 13 (année de la *constitutio*), qui n'avait pas réellement eu lieu, et celle de l'inauguration (en 9), pour laquelle son œuvre devait être en place et

qui n'avait donc pas encore eu lieu[1] ». La procession de l'*Ara Pietatis* mêle peut-être aussi des souvenirs et une proche anticipation et l'on n'est pas obligé de la fixer avec précision dans le temps.

Une des solutions que je proposais demeure possible, mais dépendant toujours d'une hypothèse invérifiable dans l'état actuel de notre connaissance, Claude figuré en *Sodalis Augustalis* si cette sodalité donnait droit à l'*apex*. Une autre solution que je n'avais pas évoquée dépend, elle aussi, d'une hypothèse, également invérifiable. Si Claude apparaît dans le vêtement des flamines, c'est qu'effectivement il a assumé à un certain moment de sa vie ce sacerdoce sans qu'il ait eu besoin de tricher avec la vérité. Dans la liste des *flamines augustales* connue de nous, il y a, nous l'avons dit, un trou entre la mort du fils de Germanicus, Néron (en 31), et la désignation comme *flamen*, en 41, de L. Junius Silanus. Seuls, dans la famille impériale, Caligula et Claude étaient d'âge alors à revêtir le sacerdoce qui convenait, il faut le dire, très bien à Claude, *Sodalis Augustalis* depuis 14 aux côtés de ceux qui venaient, précisément, de se succéder dans le flaminat *augustalis*, Drusus Julius Caesar et Nero Julius Caesar, à Claude, dont la vénération pour son grand ancêtre a dû toujours être manifeste. Toutefois, le peu de crédit dont jouissait Claude avant son accession au trône enlève, nous l'avouons, de sa force à une telle supposition. Par ailleurs, devenant grand pontife en 41, il devait abandonner, s'il l'a réellement revêtue, une telle dignité ; mais, encore une fois, la procession figurée n'évoque pas forcément la procession réelle de 43, et Claude a pu tenir à se voir représenter avec les insignes d'une prêtrise chère à son cœur sur un décor sculptural tout plein de souvenirs augustéens. De toute façon, sa présence s'impose vraiment tellement plus que celle de son futur beau-fils, L. Junius Silanus, dont les traits, par ailleurs, nous sont totalement inconnus, qu'il vaut mieux, à mon sens, s'en tenir à l'évidence de la ressemblance iconographique et recourir malgré la lacune de nos informations, à une des solutions rendant compte de son port de l'*apex*, sur la belle frise sculptée de l'autel qu'il fit construire à la mémoire d'Auguste.

Raymond Bloch.

1. A. Grenier, *Le Génie romain dans la religion, la pensée et l'art*, coll. « Synthèse de l'Humanité », Paris, 1923, p. 428.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Studies presented to David Moore Robinson on his seventieth Birthday, vol. I, edited by George E. Mylonas. Washington, University Saint-Louis, Missouri, 1951 ; gr. in-4°, LIX + 876 p., avec un portrait liminaire du jubilaire, 98 fig. dans le texte, 111 pl. composites, h.-t. à la fin.

Les *Studies*, les *Mélanges*, les *Festschrifte* ont aujourd'hui bien des détracteurs, surtout dans les Bibliothèques, où on les accuse volontiers de troubler les règles de l'enregistrement méthodique, de disperser et d'accabler en même temps le savoir. Mais comment méconnaître le mérite de ces recueils? Où dirait-on mieux ce qu'on doit, p. ex., à un savant, explorateur et professeur, érudit et lettré, comme D. M. Robinson, qui a consacré toute sa vie, avec une part généreuse de sa fortune, à l'étude du passé anatolien et méditerranéen? Non seulement les fouilles d'Olynthos, par exemple, ont été menées à ses frais, pour le principal ; mais les quatorze gros volumes de la publication récemment terminée ont été établis grâce à sa cassette personnelle. Il serait regrettable qu'on n'honorât pas à sa mesure un zèle si pieux et si efficace.

L'étendue de l'hommage (il y a eu deux volumes, dont le second est encore plus impressionnant par son nombre de pages (1.336 !), et dont il faudra s'occuper à part, à la suite) ne doit pas rendre impatient, lorsqu'on veut estimer l'apport scientifique. Il est juste que M. G. E. Mylonas n'ait rien exclu, ni, bien entendu, la biographie du récipiendaire, ni la liste — ô merveille ! — de ses élèves ; celle de ses publications et ouvrages jusqu'en 1950 ; celle des comptes-rendus consacrés à *Ancient Sinope*, aux *Excavations at Olynthus*, etc. C'est une documentation qu'il ne fallait pas perdre. — Une innovation, ou tout au moins un heureux parti, fait que les articles ont été classés, comme on verra ci-après, en séries, d'après leur contenu intrinsèque : préhistoire, topographie, architecture, etc. De plus, dans chaque série, on s'est efforcé de garder un ordre à peu près chronologique. Il y a un index général à la fin. La présentation est excellente ; les planches, soignées, ne « chevauchent » que pour l'indispensable (cf. pl. 81 avant 75-80). On ne doit que des compliments au comité d'édition ; et l'empressement avec lequel tant d'auteurs ont envoyé leur hommage a une valeur émouvante, en nos temps durs pour l'esprit et l'histoire. Faute de pouvoir — et savoir — tout discuter, on a surtout, ci-après, résumé les aperçus. Cela suffit à faire un compte-rendu dont la longueur appelle, certes, une présentation d'excuses liminaires.

A. *Préhistoire de l'Égéide et du Proche-Orient.*

Les pages 1 à 183, t. I, sont dévolues à la préhistoire de l'Égéide et du Proche-Orient. Le hasard a fait que la première communication met en cause Olynthe, où M. D. M. Robinson a fouillé, publiant ensuite (à ses frais !) les résultats. M. V. Gordon Childe, à propos de balles de fronde en terre cuite et en pierre, trouvées sur le site néolithique d'Olynthe, marque le rapport avec Hassuna (Assyrie) et Sialk, évoquant les temps où l'arc et la fronde étaient les armes usuelles du Proche-

Orient et du bassin égéen (p. 1-5, pl. I). — M. Ch. Seltman étudie une tête de taureau en stéatite vert-olive, sur la provenance de laquelle on est mal renseigné (Égypte (?), puis France, dans un château « assez loin » au Sud de Paris). L'objet pourrait être minoen, selon la comparaison qu'on peut faire avec la tête en stéatite noire du Petit-Palais de Cnossos et les peintures des tombes de Thèbes où des « tributaires » portent des rhytons en tête de taureau. Une note additionnelle signale aussi, à la fin, le rhyton de Kültepe (Kanes), qui serait une imitation hittite, d'après importation minoenne (p. 6-15, pl. 1-2). — M. J. Sundwall présente un essai d'interprétation des signes cnossiens se rapportant à des inventaires de chars (*Palace of Minos*, IV, 786-825, § 114) ; la question a été reprise depuis les tentatives de déchiffrement du linéaire B par MM. Chadwick et Ventris (M. Lejeune, *C. R. A. I.*, 1955, p. 159-161 ; Ch. Picard, *Rev. arch.*, 1955, II, p. 68-71) ; on connaît l'importance du thème du char dans le Proche-Orient, notamment de la Crète à Chypre (p. 16-20). — M. Const. D. Ktistopoulos, dans une courte note, s'efforce de démêler l'énigme d'un nom propre minoen ; il dit lui-même : « the above conjectures are precarious » (p. 21-22). — Spécialiste de la danse grecque, Miss Lilian B. Lawler présente des suggestions importantes sur le sens et la valeur assurément religieuse des danses crétoises : danses masculines et féminines, danse des Courètes, danses des cultes de fertilité, etc. : une illustration eût été utile (p. 23-51). — M. J. P. Droop propose de mettre en relation avec la prédiction de l'*Odyssée*, XIII, 149-152, relative à l'île Scheria des Phéaciens les éruptions du volcan de Santorin, redevenues tristement actuelles : en conséquence, Scheria aurait été Santorin (Théra) ; il serait question dans l'*Odyssée*, *l. l.*, du tremblement de terre de 1700 av. J.-C. Quelles que soient les incertitudes de la géographie homérique, il y a quelques difficultés à souscrire (p. 52-53). — Miss Hazel D. Hansen insiste, d'après les trouvailles préhistoriques faites à Skyros, sur les relations de l'habitat cycladique avec les sites de la Grèce du Nord (en Thessalie, spécialement). Les mêmes accointances ont continué à l'âge du Bronze (p. 54-63). — M. G. E. Mylonas constate la rareté des tombes néolithiques en Grèce ; pensant justement, d'autre part, que l'époque mycénienne doit être intégrée comme une suite dans l'histoire de la Grèce, il en vient à penser que le culte des morts, en Grèce, inspiré par le culte des héros, aurait eu, comme lui, des origines étrangères. Il ne semble guère en usage sur le continent aux temps helladiques et n'apparaît guère qu'à l'époque géométrique tardive. Dans ces conditions, il ne s'agit pas d'un usage hérité, mais d'une innovation importée sur le continent grec. Or, la Grèce a connu l'exemple de l'Égypte, où le culte pharaonique, d'Abydos à Saqqarah (découvertes de Walter Emery), est attesté dès les débuts. Il semble qu'on ait voulu, en Grèce, honorer de même sorte les chefs, les immortaliser, tout en donnant une valeur, un appui, aux légendes des héros et un sens aux reliques anciennes, comme les tombes préhistoriques mises en rapport avec le folklore légendaire (cas des tombes des Vierges hyperboréennes à Délos : p. 104). Les cercles de tombes à Mycènes, et surtout les *tholoi*, relèveraient de l'usage égyptien. Le culte des morts n'a été organisé qu'à l'époque géométrique tardive. Un utile inventaire et classement chronologique des découvertes donne à ces remarques un appoint remarquable. On notera, p. 101, fig. 6 a-b, le rapport de plan souligné entre le temple Sud de Karnak et la tombe-temple de Cnossos : *Palace of Minos*, IV, part. II (p. 64-105). — Dans la série des ustensiles domestiques énigmatiques se classe un objet en argile trouvé à Némée sur un site de l'Age du Bronze (E. H. III) : il semble avoir servi à étayer des pots sans pieds, instables par eux-mêmes (pl. 3 c) : ce que propose M. J. Penrose Harland, « inventeur » de l'objet (p. 106-107). — M. Doro Levi a relevé l'intérêt d'une statuette en terre-cuite d'époque mycénienne (Coll. H. Stathatos), représentant une déesse à cheval : elles provient d'Attique, entre Spata

et Kharvati : le type est celui d'une idole aux bras levés « en croissant », avec colombes en tête : elle est assise par côté sur une selle ; avec cet objet, on a recueilli un cavalier en terre-cuite (même dépôt), lui-même plus ancien que ceux qu'on connaissait. Sur les déesses cavalières, cf. déjà Ch. Picard, *Rev. arch.*, 1956, I, p. 31-32 : on ajouterait encore aux indications données là pour l'Égypte et l'Asie. Dans la série des déesses préhelléniques chevauchant des monstres, entre maintenant aussi — ce qu'a noté M. Doro Levi lui-même (*Annuario Scuola Atene*, 33-34 ; N. S., 17-18, 1955-1956, p. 52, n. 3) — la divinité sur un *griffon* (plutôt qu'un « mostro dall'aspetto simile a un cammello » : p. 52, n. 3) qui décore une gemme trouvée récemment à Mycènes par M. Papadimitriou : cf. A. K. Orlandos, Τὸ ἔργον τῆς Ἀρχ. Ἑταιρείας κατὰ τὸ 1954, p. 38, fig. 47, Athènes, 1955 (p. 108-125). — Dans son exposé suggestif intitulé Διογενεῖς Βασιλῆες, M. Spyr. N. Marinatos ne se donne pas à faire remarquer pourquoi le titre de « fils de Zeus » a été donné aux rois achéens en vertu d'idées égypto-orientales sur le caractère divin de la royauté (Amon-Ré est le père du roi en Égypte, Enlil, de même façon en Babylonie). A cette occasion sont rappelées les connexions multiples, légendes et usages, qu'on peut discerner entre Égypte et Crète ; ce legs s'est conservé à l'époque dite « mycénienne », et peut-être le culte des princes hellénistiques (Alexandre, fils d'Ammon de Siouah) n'est-il qu'une résurgence parmi les autres du même temps (p. 126-134). — Pour M. J. Bérard, partisan, comme on sait, d'une chronologie plus haute que celle d'Érathosthène (cf. *C. R. A. I.*, 1946, p. 519-523), le mur dit « pélasgique » de l'Acropole serait à dater avant la chute de Mycènes, c'est-à-dire vers la période 1250-1200. Dans l'escalier souterrain, très raide, qui menait des parages de l'Érechtheion vers la source découverte par M. O. Broneer en 1939, on a trouvé des tessons de céramique mycénienne tardive (du Myc. III C). Athènes s'attendait alors à un siège, et l'on mit en état la forteresse : tout le mur pélasgique serait de cette époque, Nord et Sud. L'auteur pense que le mur dit pélasgique par les Anciens aurait été l'œuvre des Pélasges-Tyrrhènes, arrivés en Attique en conséquence du reflux des Béotiens : quand ceux-ci rentrent eux-mêmes en Béotie vingt ans avant le « retour des Héraclides » : quand partit pour l'Anatolie la migration dite « éolienne ». Ainsi M. J. Bérard pense-t-il avoir réconcilié l'archéologie de la fin de l'âge du Bronze avec les témoignages les plus sûrs de l'histoire ancienne, ceux d'Hérodote et Thucydide, notamment. — Il est tentant de lui donner raison, les résultats des fouilles (Tarse) et la chronologie de la céramique mycénienne entrant en accord avec de telles données (p. 135-159). — M. George M. A. Hanfmann s'est occupé des établissements préhistoriques en Lydie et de la ville-capitale, Sardes. Il présente ainsi qu'il suit les résultats de ses recherches, à titre, dit-il, « d'hypothèses de travail » pour les futurs chercheurs. Une « révolution agricole » partie de la vallée de l'Hermos, en conjonction avec une « civilisation de village » du type qu'avait eu celle de Yortan, par exemple au III^e^ millénaire av. J.-C., s'est propagée dans la région de Sardes et du « lac de Gygès ». On devra rechercher par là s'il n'y a pas de traces de néolithique. A l'âge du Bronze correspond une civilisation ouest-anatolienne comparable à ce qu'on retrouve maintenant à Bayrakli, à ce qu'on connaît pour Larissa – sur l'Hermos ; elle durera jusque vers 800 av. J.-C. ; les porteurs de cette civilisation semblent avoir été les ancêtres de la future population lydienne. Au VIII^e^ siècle, des apports venus des plateaux élèvent le niveau social des classes dirigeantes : il y a transformation de la capitale et des habitats. L'auteur remarque qu'une exploration des sites préhistoriques — et que, notamment, des fouilles dans le cimetière royal de Bin Tepe — éclaircirait la situation ; beaucoup de travail reste à faire. M. G. M. A. Hanfmann a déjà utilement marqué combien la Sardes des Mermnades devait à l'influence occidentale. Il a contribué, ici encore, à réagir utilement contre les excès

de certains orientalistes (p. 166, n. 24 ; p. 178, n. 54) qui continuent à grossir indûment la part de l'Asie centrale (p. 160-183, pl. 5-6).

B. *Égypte et Asie.*

L'exposé historique de feu J. D. S. Pendlebury, transmis par sa veuve, porte la date de 1937, mais il représente, comme la note d'introduction l'indique, la pensée du savant anglais jusqu'en 1940. Le tableau : *Egypt and the Ægean* (âge du Bronze) ne pouvait échapper au risque d'être dépassé, en raison des recherches menées pendant la guerre même en Crète par les Allemands (F. Matz et son équipe : cf. Ch. Picard, *Journ. Sav.*, 1955, p. 97-112), reprises après la fin du conflit par diverses nations. Pour Phaestos et Gortyne, cf. notamment, Doro Levi, *Nuova Antologia*, 1956 (n° 1866) : *Gli scavi italiani a Creta* ; les points de vue se sont modifiés aussi à Chypre (Enkomi-Salamis), à Ougarit, etc. (p. 184-197). — Spécialiste des chapiteaux historiés, M. E. von Mercklin a donné ici — sous le titre *Das aegyptische Figuralkapitell* — d'excellentes remarques sur les formes variées du chapiteau hathorique en Égypte et hors d'Égypte : à Chypre, en Phénicie, en Afrique du Nord ; et jusqu'en Occident : Rome, époque impériale. Il y a là (p. 198-212) les éléments d'une histoire (chronologique) du développement et des métamorphoses de cet élément architectural. — Même travail, à la suite, pour les chapiteaux ornés d'une représentation du dieu Bès (double chapiteau du Musée de Florence) ou ceux qui utilisent des figures animales (p. 212-214). — Pour M. Eberhard Otto, l'assimilation du mort, en Égypte, avec le pélican, dans les textes des Pyramides et la littérature ancienne d'Égypte, ne doit pas être entendue comme ayant marqué une intention théologique quelconque. Il s'agit d'une simple allusion à la fable et au folklore populaire sur l'oiseau, martyr de son dévouement familial (p. 215-222). — M. W. F. Albright attire l'attention sur l'intérêt du récit de Wen-Amon, qui précise notre connaissance de l'Orient méditerranéen vers 1060 av. J.-C., les rapports de l'Égypte avec Byblos et Chypre (cf. p. 227, n. 20, pour la question de Chypre-Alasia (?) ; p. 230-231, pour les dates de l'*Odyssée*, qu'il faudrait placer au temps de la conquête d'Israël et de l'hinterland de Tyr et Sidon par les Philistins) (p. 223-231). — H. Field, *Ancient man in Southwestern Asia*, a étudié, d'après les récits des voyageurs et les indices des fouilles, le peuplement de l'Asie du Sud-Ouest à l'époque préhistorique : on faisait là alors de l'élevage et de la culture, intensivement (p. 232-237). — S. Noah Kramer a tenté de reconstituer, pour la période sumérienne, l'organisation scolaire et le régime des études : tout un système scolaire pré-grec. Parlant des installations découvertes à Mari, il s'étonne que le quartier des écoles n'ait pas fourni de tablettes, et émet, en conséquence, quelques doutes sur l'identification des locaux (p. 238-245). — M. L. Schnitzler a fait porter son étude sur la représentation de l'œil en bonne perspective, dans les arts de l'Anatolie : contribution intéressante à la sculpture de l'Asie, où l'on ne trouverait pas de représentation correcte, à ce point de vue, depuis la stèle d'Hammourabi jusqu'au relief d'Erghili, dit du Sacrifice des Mages : œuvre grecque, à dater vers 400, selon l'auteur ; gréco-perse, et du temps des Achéménides, selon d'autres (cf. p. 257-258, avec proposition de datation pour d'autres monuments, d'après l'indice étudié : Thasos, Xanthos) (p. 246-258, pl. 6-7).

C. *Topographie, urbanisme, architecture publique et privée.*

M. Sidney D. Markman (p. 259-271, pl. 11-12) a repris l'étude des modèles de construction, en tentant de tirer de ce qu'ils montrent certaines indications sur l'architecture de la période géométrique. Mais s'agit-il, avec ces ex-voto, de « modèles de maisons » ou de modèles de temples? Ni pour la maquette de terre-cuite de l'Héraeon d'Argos, telle que l'ont reconstituée — d'ailleurs bien différemment —

Müller et G. P. Oikonomos, ni pour celle de Perachora (d'après H. Payne) nous n'avons de certitudes ; la restauration du modèle argien, sous la forme actuelle, ne va pas sans difficultés. Utile pour l'architecture primitive, l'exposé intéressera aussi les historiens des religions. — P. 272-294, M. Paolo Verzone a reposé le problème de l'utilisation du bronze dans la genèse du décor architectonique du temple grec archaïque, en marquant, à ce sujet, les influences probables de l'Orient (Babylone, Ecbatane) : indications confirmées par certaines découvertes de l'archéologie. L'Italie étrusque et romaine a connu un tel usage, et il n'a pas été ignoré, tant s'en faut, de la Grèce (griffon de bronze d'une métope de l'Héraeon III d'Olympie, p. 275, fig. 2). Plus tard, des survivances attestent, dans les cymaises de terre-cuite, dans les acrotères prophylactiques en disques (*phialé*), l'origine et la diffusion de ces motifs exotiques et primitifs, peu à peu adaptés à la décoration nouvelle. — P. 295-308, M. H. Riemann s'est occupé à distinguer plusieurs périodes (deux ou trois) dans l'évolution du plan et des rapports architecturaux, en ce qui touche l'histoire du temple dorique périptère, pendant la période archaïque ; il a pris ses exemples à Olympie et ailleurs (Héraeon, temple de Zeus). — C'est au théâtre athénien du v^e^ siècle que M. W. B. Dinsmoor revient, après W. Dorpfeld, Fiechter et d'autres, pour préciser les deux états de la construction : au cours du v^e^ siècle (p. 309-330), avant le théâtre de Lycurgue (338-326) et les altérations hellénistiques ou romaines : cf. fig. 2, à la p. 325, pour le plan général. — M. G. Phillips Stevens, explorateur infatigable de l'Acropole d'Athènes, fait remarquer l'existence, parmi les blocs non identifiés, au sol, d'éléments de supports de trépieds archaïques, en poros, de hauteur variable (de un à trois blocs : p. 331-335 et pl. 12 ; la fig. 3, p. 334, suggère les utilisations possibles). — M. Roland Hampe (p. 336-350, pl. 13-14) ne pense pas pouvoir accorder à M. Dörpfeld son interprétation du passage des *Olympiques*, V, 17 sqq., et la localisation qu'il avait proposée en conséquence pour l'*Idaische Grotte* de l'Altis (il la situait au pied du Kronion, dans le voisinage du Trésor dit de Sicyone et d'un autel d'Héraclès). Le temple double d'Eileithyia et de Sosipolis (Pausanias, VI, 20, 2) aurait été localisé au même endroit. Mais tout cela est fragile, selon M. R. Hampe, et il se pourrait que Pindare, quoique nommant côte à côte, dans le passage en cause, l'Ἰδαῖόν τε σεμνὸν ἄντρον, le λόφος du Kronion et l'Alphée εὐρὺ ῥέοντα, n'ait pas eu en vue uniquement (interprétation, à mon sens, contestable) le sanctuaire de l'Altis. Même si l'on n'est pas d'accord avec W. Dörpfeld, on pourra toujours estimer que la grotte idéenne était quelque part dans les parages du Kronion, où il s'en faut que les fouilles aient été poussées partout à fond (notamment vers le Métroon et aux entours, où les couches profondes auraient bien pu abriter un culte primitif de Rhéa créto-grecque, Mère des dieux et des hommes ; une grotte « idéenne » aussi, à l'occasion). — P. 351-355 et pl. 14-15, M. Carl Roebuck, historien de la Messénie, étudie le pont antique jeté sur le Mavrozouménas, en Messénie : ouvrage déjà signalé par A. Blouet et l'*Expédition de Morée* (pl. 14). — P. 356-359, dans une courte note qu'il a développée ailleurs, M. Herbert Koch émet l'avis que le soi-disant « Jardin d'Héphaistos » (et d'Athéna !) qu'on voit autour du Pseudo-Théseion, à l'Ouest de l'Agora d'Athènes, mériterait plutôt d'être appelé « Jardin de Phytalos », ce qui l'incite à vouloir maintenir le nom de *Théseion* au temple de la colline de Kolonos Agoraios. Il y a longtemps qu'on a montré l'impossibilité radicale des « Jardins d'Héphaistos » and C^ie^. Mais la proposition de M. H. Koch ne fait-elle pas à Phytalos (qu'on s'attend à voir honorer plutôt du côté de la Hiera Syké) un privilège excessif pour un simple héros? Les plantations sacrées retrouvées ne lui conviennent pas. Quant au Théseion vrai, il a toutes chances d'accuser encore le centre géométrique de l'Agora ; transformé en odéon, en gymnase, peuplé intérieurement d'effigies de sages et hommes d'État, il n'en gardera

pas moins, en façade, son « Portique de Géants », terrestres et marins : race impure, parents de ceux dont Thésée se vantait d'avoir purgé la terre. On reviendra ailleurs sur ces questions, à propos du livre même de M. H. Koch. — P. 360-364, M. E. Dyggve signale à Calydon (vallée dite Kallirrhoé) les restes possibles d'un second *hérôon*, hellénistique, qu'il baptise « *Hérôon II* ». Il sera moins célèbre que l'autre, du même lieu. L'auteur compare l'*hérôon* de Delphes, près du musée, non encore publié (photos, pl. 18 ; plan sommaire à la fig. 3, p. 364). — M. W. A. Mac Donald, qui fut de l'équipe d'Olynthe et dont on connaît le livre sur les édifices publics en Grèce, croit reconnaître (p. 365-373) un *pandokeion*, un hôtel, dans la « villa » appelée jusqu'ici de la *Bonne Fortune*, d'après l'inscription d'une de ses mosaïques. Ce vaste bâtiment, très différent des autres sur le site exploré par la mission D. M. Robinson, pourrait être, en effet, une grande maison commune ; mais ce n'est pas certain. On nous annonce, *in fine*, une étude prochaine de M. J. Travlos sur les hôtels de voyageurs en Grèce. — Selon M. Fr. Karl Dörner (p. 374-379, pl. 19-20), il y aurait eu une erreur commise sur la prétendue localité Dusae ad Olympum, mentionnée sur la *Tabula Peutingeriana* sous la forme : *Dusepro Solympum*. Comme le passage correspondant de la Cosmographie de l'Anonyme de Ravenne présente la lecture *Druso prosipeo* (= Prusias pros Ipeo), il doit s'agir de Prusias ad Hypius, et l'autre ville serait à effacer de toute mémoire. — Publiant un nouveau milliaire trouvé fortuitement au Nord-Est de Salonique, sur la route du lac de Langada, M. Ch. I. Makaronas (p. 380-388 et pl. 21) reprend la question du tracé de la Via Egnatia ; il vise à montrer que cette voie célèbre, tracée de Pella à Thessalonique Ouest (Porte d'or), franchissait l'Echédoros (Galiko) à la place marquée par un pont actuel ; elle repartait ensuite vers Neapolis (Cavalla) selon le tracé de la route actuelle vers Cavalla ; elle ne traversait pas la ville antique, mais repartait de l'Ouest de la cité vers le Nord-Est, ce que prouvent les positions de trois milliaires (fig. 1, p. 387). Elle ne coupait pas la Chalcidique, comme on l'a cru (*sic*, P. Collart, *Philippes*, p. 391).

Les études suivantes ont trait à l'Occident latin et barbare.

M. F. Castagnoli suggère ingénieusement (p. 389-399) qu'on a eu tort de rapporter l'expression *Roma quadrata* à la cité de Romulus, où ce que nous voyons ne révèle guère l'emploi d'un tel quadrillage. C'est la réforme de Servius, entraînant la réorganisation de la cité en quatre quartiers, qui aurait provoqué l'appellation, appliquée ensuite, à tort, à la cité primitive, et interprétée coûte que coûte à l'aide de diverses théories spéculatives. — P. 400-411, M. Erik Sjöqvist suggère un intéressant rapprochement entre l'état de la Pnyx à la première période (fig. 1, p. 408) et l'aspect donné au *Comitium* romain, entre le *Clivus argentarius* et l'*Argiletum* (fig. 2, p. 409). On pourrait, dès lors, penser que l'influence athénienne s'est marquée, à Rome, au milieu du v^e^ siècle av. J.-C., dans l'architecture d'une place de réunion publique : l'élaboration de la loi des Douze Tables, tout juste antérieure, corroborerait le fait et expliquerait les analogies qui apparaissent. — Pour M. E. Gjerstad (p. 412-422, pl. 22-24), il faut prendre attention à un fragment de coupe attique à figures rouges, début du v^e^ siècle, qui date, dans la région Quirinal-Viminal-Esquilin, le noyau de la fortification primitive : on attribue cet *agger*, ordinairement, à Servius Tullius, et l'on pense qu'il aurait été renforcé par Tarquin le Superbe. Or, les réformes attribuées à Servius Tullius passent pour être du même temps. L'auteur estime que la fin de la royauté à Rome ne daterait pas de 510, mais qu'elle se serait produite au plus tôt vers le milieu du v^e^ siècle. Il faudrait, en ce cas, remanier les données traditionnelles concernant l'origine de la République à Rome. — Pour M. A. Maiuri (p. 423-429, pl. 25-26) nous aurions un exemple instructif de l' « *œcus aegyptius* » commenté par Vitruve à Hercu-

lanum, dans la Maison de l'Atrium à la mosaïque, où il y a un *tablinum* à plan basilical. Cette demeure a été découverte lors des nouvelles fouilles de la cité campanienne. Une salle quadrangulaire ($8^m20 \times 6^m80$) est divisée là par une double série de pilastres déterminant trois nefs. Vitruve comparaît l' « œcus aegyptius » aux basiliques (*De architect.*, VI, 3, 9) ; cf. les pl. et les fig. 1-2, p. 426-427 : section axonométrique et coupe. — P. 430-439 (cf. pl. 27-30), M. Heinz Kähler, spécialiste des arcs et portes, revient à l'étude de l'arc de Trajan à Pouzzoles. Deux reliefs de Puteoli, connus depuis une vingtaine d'années au moins, l'un au Musée de Berlin, l'autre à Philadelphie, paraissent avoir orné le socle de ce monument, à dater des premières années du IIe siècle de notre ère. L'auteur analyse ces sculptures, où J. Sieveking avait pensé reconnaître les ornements de la base d'une statue équestre de Trajan et que M. Cagiano de Azevedo et F. Magi auraient voulu placer à l'attique (?) d'un arc triomphal. Après comparaison avec l'arc d'Ancône (p. 434 et pl. 27 b), daté lui-même du principat de Trajan, l'auteur conclut que les reliefs de Pouzzoles ornaient aussi le socle de la construction. — Dans ses Notes sur Ostie (p. 440-450, pl. 31), M. Axel Boethius fait constater que les maisons de la cité portuaire, pourvues de façades étroites et comportant, ouvertes sur la rue, une ou deux boutiques d'où part un escalier, se retrouvent sur la *Forma orbis* : elles subsistent, d'ailleurs, aussi au Transtevere (Rome) ; et ailleurs, ajoutons-le. — M. Franz Œlmann a examiné de près les ruines situées à Brittenburg, près de Katwijk, au Sud de l'ancienne embouchure du Rhin, ruines appelées communément « Château de Britten » (p. 451-461, pl. 24). Leur situation près d'une ancienne embouchure, l'aspect des vestiges (quadrilatères concentriques, emboîtés, dirait-on) paraissent convier à l'identification d'un ancien phare, qu'on aurait fortifié pendant les temps troublés du Bas-Empire. On peut comparer les ruines de Jublains (Mayenne) = Noviodunum Diablintum, et d'autres. — P. 462-468, M. E. Swoboda suggère qu'un type de maison observé à Carnuntum se retrouve encore dans les demeures paysannes de Styrie-Carinthie : « lebendiges Altertum ! » — P. 469-479, M. F. W. Walbank, au contraire de Danov, ne croit guère que Polybe (IV, 39-42) soit allé visiter le Bosphore et la Mer Noire avant d'en parler, ou après. Ce que l'historien dit de ces régions lui paraît sentir la compilation (habile) et le travail de cabinet. A ce sujet, il fait noter le curieux mélange de discussions théoriques et de notations de géographie descriptive. — M. A. R. Burn (p. 480-489), sous le titre *Thermopylae and Callidromos*, reprend, après Y. Béquignon, les problèmes de la topographie de la région Anthela-Thermopyles et la question du sentier Anopaia (Hérodote, VII, 216). Les Perses ont tourné, surpris Léonidas en longeant l'Asopos (carte à la p. 484) ; addendum et bibliographie où manque la mention du travail de Y. Béquignon (p. 489) : *La Vallée du Spercheios*, 1937, p. 38-43. — Feu W. von Massow (p. 490-498) avait traité des monuments de Trèves, au temps du Bas-Empire, mettant en lumière le plan de la ville, soumis aux exigences du quadrillage classique, *cardo* et *decumanus*. L'étude précise heureusement la destination des édifices (p. 494, fig. 1) et donne, notamment, l'identification des Thermes impériaux (n° 8), qui s'apparentent clairement à ceux de Bavai ; pour l'implantation du Palais de Victorinus et d'un autre, adjacent, cf. 5-6. — P. 499-508, les recherches de M. Armin von Gerckan précisent la valeur des découvertes récentes (1949) à l'église Saint-Géréon de Cologne, endommagée par la guerre : l'hypothèse d'une construction primitive datant de la période franque doit être abandonnée ; d'autre part, on n'a rien trouvé sous les fondations qui puisse être daté d'une époque antérieure au IVe siècle apr. J.-C. : curieuse construction ovale : fig. 1-2, p. 501 ; fig. 3, état des conques, plan et élévation (p. 503) ; pour la coupe générale, cf. fig. 4, p. 506. — P. 509-518, M. H. P. L'Orange révèle qu'au Danemark les camps vikings nouvellement découverts

(« châteaux » de Trelleborg et Aggerborg) ont des plans circulaires qui permettraient d'évoquer certaines cités fortifiées de l'Ancien Orient, iraniennes, parthes, sassanides : ici et là, on constate des tracés en cercle (pl. 32-35) avec découpage en quatre quartiers, selon des diamètres perpendiculaires : *cardo* et *decumanus* (Jérusalem, Firuzabad, etc.). L'auteur part de ces observations pour revenir à ses thèmes favoris sur la « cité cosmique » et ses radiations occidentales (p. 517 sqq.).

D. *Sculpture et glyptique.*

M. C. Weickert (p. 519-524 et pl. 36) a souligné l'intérêt d'un couvercle archaïque, de forme circulaire, orné d'un gorgoneion, qu'il daterait du dernier quart du VI^e^ siècle av. J.-C. — Pour M. G. Kaschnitz-Weinberg (p. 525-531 et pl. 41 a) (cf. aussi E. Homann-Wedeking, *Anfänge gr. Grossplastik*, p. 8), dont M. P. de la Coste-Messelière a réfuté l'erreur (*B. C. H.*, 77, 1953, p. 177 sqq.), les deux « Jumeaux » de Delphes présenteraient des différences sensibles, et Biton, qui ne ressemblerait pas à Cléobis (?), serait l'œuvre d'un statuaire ionien (?), ayant collaboré avec Polymèdès d'Argos. Avant de tirer de là des conclusions — aussi aventurées que celles qu'on voulait déduire jadis, pour la céramique, des prétendues affinités argivo-cycladiques — il convient de ne pas oublier que les « Ungleichen Zwillinge » n'était pas, en fait, des « Jumeaux » (Hérodote ne l'a pas dit). Il suffit, d'autre part, de les voir côte à côte au Musée de Delphes — où il faudrait enforcer la plinthe d'appui, sous leurs pieds — pour constater l'insignifiance des prétendues diversités et la fragilité de l'étrange hypothèse « ionienne ». Et le Kouros de New-York aurait eu tout avantage (fig. 1, p. 527) à rester hors du débat. — P. 532-536, pl. 37-38, curieuse observation de M. A. W. Lawrence, qui souligne la longue persistance de l'usage des plis terminés en zigzag, tels que les montrent certaines Corés archaïques, d'Athènes et d'ailleurs. — Avec des variantes plus ou moins légères, le motif a reparu sur les statues archaïsantes (par exemple : Artémis de Pompéi) ; ce qui est plus curieux, c'est qu'il a été emprunté aussi dans l'Italie impériale (ivoire des Symmaques), dans l'art du Gandhara et jusqu'à l'Extrême-Orient (Bodhisattva de Taxila). Il est passé dans l'art byzantin (sarcophages de Ravenne) et l'auteur croit pouvoir le retrouver jusqu'en Angleterre (p. 536). — Emprunt ou rencontre? M. W. R. Agard (p. 537-540, pl. 39-40) exalte la valeur artistique de l'archer agenouillé du fronton Est d'Égine, qu'il appelle, sans discussion, « the Ægina Herakles ». — P. 541-549, pl. 42-43, M. Walter-Herwig Schuchhardt revient sur l'arrangement de la frise des Panathénées et sur l'art de Phidias. Selon lui, l'examen du détail atteste la collaboration de nombreux exécutants ; mais on s'aperçoit aussi que le système des proportions, le relief des figures, les drapés étaient commandés, en chaque secteur, par des maîtres d'œuvre, qui eux-mêmes obéissaient à un « ensemblier » : Phidias. Les observations portent surtout sur les frises Nord et Sud. — P. 550-555, M. G. Karo discute à son tour le problème de la restitution des marbres enlevés par Lord Elgin, dans le cadre d'une éventuelle restauration générale des monuments antiques de l'Acropole d'Athènes. Il est question aussi des problèmes qui se posent pour Olympie (avec le Louvre). P. 551 : restituer *Edmond* Pottier (non : Émile). P. 555, la question de l'Hélios du fronton Est du Parthénon a pris de nouveaux aspects (J. Marcadé, *B. C. H.*, 80, 1956. p. 161-182, pl. 4-5). — P. 556-558 et pl. 44 : étrange hypothèse de M^me^ Marg. Bieber, qui verrait dans l'acrotère central du Pseudo-Theseion (qu'elle appelle « à l'américaine » : Héphaisteion) un groupe d' « *ephedrismos* » non plus humain, comme le veulent à tort les archéologues de Princeton, mais Néphélé portant Hellé, ou Eôs portant Pandrosos. Le groupe daterait du temps même des statues d'Alcamène (Héphaistos et Athéna : 421-416). Mais il est bien douteux qu'un temple qu'on date communément, dé-

sormais, avant le Parthénon, ait attendu 421, voire 416, pour recevoir son acrotère faîtier de façade ! L'intervention des Nues ne va guère avec le couple Héphaistos-Athéna. Ces allégories brouillent l'horizon. Je n'ai trouvé aucune raison de changer ma proposition antérieure à 1939 (*Manuel Sculpt. gr.*, II, 2, p. 716 sqq., fig. 290) : car, s'il est question de l'*ephedrismos* pour Déméter (Coré ramenée des Enfers : cf. le Ploutos du cratère Champernowe), on n'entend guère parler d'une chevauchée possible, ni pour Eôs-Pandrosos, ni pour Hellé-Néphélé : le groupe date de la construction de l'Eleusinion d'Athènes, auquel il appartenait — non sans raison ni intention — avec pleine valeur d'édification religieuse, comme on devrait l'apercevoir. Ce n'est pas, d'autre part, ainsi qu'on peut le craindre déjà, le nouvel essai de M^me^ Semni Papaspyridi-Karouzou (*Ath. Mitt.*, 69-70, 1954-1955, p. 67 sqq. : *Alkamenes u. das Hephaisteion*) qui réussira à éclairer les énigmes de la décoration sculpturale intérieure. Il faudrait d'abord essayer, en effet, de retrouver l'Héphaisteion, le vrai. — P. 559-564, pl. 42-43, M. Herbert A. Cahn repose la question du célèbre Hermès Criophore de Calamis, à propos d'une statuette *de plomb* de Bâle, haute de 0^m^051. Le document est trop menu pour permettre des conclusions stylistiques assurées ; mais il s'agit d'un original grec en plomb, de 470-460, chose rare et notable. — P. 565-587, pl. 45-53, M^me^ S. Papaspyridi-Karousou s'est employée à constituer un lot de miroirs attiques en bronze et à dégager leur originalité par rapport à d'autres ateliers : Corinthe, notamment. Au passage, étude du miroir perdu de Troade, dont F. Chapouthier avait tenté la reconstruction en son étude : *Les Dioscures au service d'une déesse*, 1935, p. 214-217. D'autres miroirs ont eu pour manche (par exemple, Acropole, 6504, pl. 48-51) une figure féminine (Hélène?) posant sur un socle qui semble véhiculé par deux chevaux en course. L'auteur annonce qu'elle appuiera prochainement l'hypothèse d'une fabrique attique de *cadoi* (cf. *Mon. Piot*, 1940, p. 90 sqq.). — P. 588-589, pl. 54, M. Harold N. Fowler rapproche de la stèle d'Hégeso un lécythe funéraire attique de marbre, à Boston, où l'on verrait le même sujet. Mais, à Boston, il y a un miroir de plus, et le geste de la main droite, celui qu'on dit de l'*anakalypsis*, néglige l'apport du coffret grand ouvert. — P. 590-593, pl. 55, M. T. B. L. Webster daterait des parages de 380 un relief funéraire provenant d'Attique, et, comme il semble, de la Voie sacrée éleusinienne ; trouvé en 1812, il est conservé à Lyme Park (Stockport), où il a passablement échappé à l'attention. Un vieil homme glabre (on lui donne la soixantaine) tient, nous dit-on, un *volumen* (peu visible sur la planche), dans sa main gauche, et examine un masque (d'esclave, nous dit-on) posé sur sa main droite. Un autre masque vu de face, et qui semble ainsi accroché au mur, paraît au fond de la stèle, en haut, à gauche. On croit pouvoir retrouver le thème, qui sera repris pour Euripide (bas-relief d'Istanboul), pour Ménandre en son *studio*. Peut-être. Il y a, en effet, l'exemple de la tombe de Sophocle, avec la mention du Satyre qui y figurait, portant un masque féminin, Antigone ou Électra (?). Le personnage, d'autre part, dont le haut du corps est enveloppé seulement de l'*himation* porté à nu sur la peau, peut être un poète comique, mais, autant qu'on en ose juger, son visage mutilé semble triste. Et pourquoi sa méditation sur un masque aux portes du tombeau? Œuvre curieuse, certes, mais énigmatique. — P. 594-605, pl. 57-58, M. Otto Walter détaille avec sa perspicacité coutumière le décor d'un banquet funèbre, en marbre du Pentélique, provenant de Samos (parages de Vathy). A peine signalé jusqu'ici, le relief a cet intérêt que la femme assise au pied du lit, vers la gauche, a la posture de la Diotime d'un petit bas-relief (de coffret?) de Pompéi (*R. M.*, 55, 1940, p. 79, fig. 1) et d'une des muses lysippiques de Frankfort. D'autre part, le détail du repas funèbre sur la table est comparable (fig. 1-2) à celui d'un relief de Wurzburg. Il peut s'agir, à mon sens, du culte d'un héros : les adorants de droite font

le geste de la prière. Les pupilles des yeux des personnages sont forées ; la table et les offrandes qu'elle porte sont vues en perspective : travail éclectique de l'époque d'Hadrien, avec rappels classiques et hellénistiques? — P. 606-614 et pl. 56, c'est un autre document de la série des « banquets » que commente M. R. Deubner. Sur ce relief du Musée de Pergame, où il y a deux personnages allongés sur une *klinè*, on voit un décor de *naiskos* ou d'*heröon* à colonnes « pergaméniennes » (cf. chapiteaux), une architrave ionique à deux faces, pas de frise, un fronton meublé de deux grands serpents flanquant un disque (?). L'arbre au serpent enlacé représenté à droite, dans le *naiskos* même, reparaît à gauche, sur un *pinax* du héros cavalier, accroché au mur de fond du petit édifice. — P. 615-620, pl. 58-60, M. F. Magi expose la découverte qui a rendu récemment plus d'intégrité à la stèle grecque funéraire du Vatican, dite du Palestrite (v^e^ siècle av. J.-C.), trouvée incomplète à Rome en 1902, et dont on avait des dessins sans lacune, mais infidèles, dans l'*Album* de Pierre Jacques, ou de la main de Fabio Calvo, montrant que l'ensemble était connu aux XVI^e^-XVII^e^ siècles. On a retrouvé maintenant le bas des jambes des deux personnages, l'athlète et son jeune compagnon au strigile, personnage accessoire dont il ne manque plus guère que le dos et la draperie arrière, selon le dessin de Windsor Castle (pl. 59). — P. 620-625, pl. 60-61, à propos de la « stèle-fronton » (*sic*) d'Érotion, déjà connue (*Deltion*, 1917, fig. 189), datée avec les autres (Musée de Thèbes) de la même série thébaine des III^e^-II^e^ siècles av. J.-C., R. Demangel a présenté quelques remarques, surtout sur la frise (*triglyphon*) qu'il appelait « l'étage dorique ». Les petites figurantes aux bras levés seraient la représentation d'une déesse chthonienne (?). Au fronton, deux génies anguipèdes, probablement des Tritons (Meermänner) plutôt que *Spartoi*, entourant un cône (*tumulus* plutôt qu'*omphalos*). — P. 626-637, pl. 61-62, M. H. Möbius défend ingénieusement le dispositif proposé jadis par Fr. Studniczka pour les figures centrales du fronton Est d'Olympie : cette étude nouvelle, qu'on voudrait pouvoir discuter plus longuement ici, est fondée sur l'exégèse des gestes et des postures ; elle enrichit l'aspect du fronton et mérite d'être prise en considération, même si l'on consent difficilement à se laisser entraîner dans l'exégèse nouvelle de certaines figures, comme celles qu'on appelle traditionnellement du Cladéos et de l'Alphée. Le thème est bien celui que désignait Pausanias : les préparatifs de la course. Il faudrait ainsi replacer autour de Zeus les deux lanciers-charriers concurrents dans la compétition : Œnomaos et Pélops. — P. 638-647 et pl. 63-66, M. E. Langlotz a signalé à l'attention une belle tête d'Artémis de provenance inconnue, achetée par Max Klinger à la fin du XIX^e^ siècle, conservée dans une collection privée et qu'il faut dater, selon lui, de la période 440-420, à l'époque du grand classicisme : elle avait été signalée par A. K. Neugebauer : *Ausstellung antiker Kunst in deutschem Privatbesitz*, pl. 3 (n° 5). M. E. Langlotz voit là la marque « Grande-Grèce » (*Catal.*, p. 642) ; il présente, à ce sujet, d'intéressantes observations sur les sculptures en marbre des Iles, dont les auteurs sont, selon lui, originaires des Cyclades. — L'étude de feu G. Lippold, *Heilende Schlange* (p. 648-654, pl. 67 a), se réfère à une classe de documents dont j'ai eu récemment à m'occuper moi-même (*R. Hist. relig.*, 75, 1956, n° 150, p. 1-26). Il s'agit du bas-relief énigmatique de la Glyptothèque Ny Carlsberg, que G. Lippold inclinait à rapporter (mais sans preuves) à Thasos : cf. p. 654. La provenance connue est la Chalcidique. Hausmann, *Kunst u. Heiltum*, 1948, p. 58, fig. 3, a étudié aussi le document, qui entre dans une série de la Grèce septentrionale et de la Macédoine. L'auteur rapprochait le canthare dit de Laocoon, à Londres, distinguant entre serpents guérisseurs et serpents vengeurs. Mais toute cette imagerie si curieuse n'a pas encore trouvé d'exégèse irréfutable. — P. 655-663, Ch. Picard, traitant de la célèbre *mitra* d'Axos, pense avoir établi que le dieu de l'épiphanie est bien un

Apollon (non une Athéna, comme on avait cru). L'Apollon bondissant, les oiseaux antithétiques qui l'encadrent, surtout la présence significative des lions, familiers d'Apollon en Anatolie, assurent l'exégèse. — P. 664-667, pl. 68-69, M. W. Deonna a signalé que le Musée de Genève possédait la réplique la plus intacte — la huitième en tout — de la jeune Ménade qui fait partie du groupe dit : l'invitation à la danse (anc. Coll. Pollak). Ce groupe a figuré, comme on sait, sur une monnaie de Cyzique, frappée au temps de Septime-Sévère. — P. 668-673 et pl. 70, M. Reinhard Lullies commente une statuette d'argile de danseuse drapée (mains couvertes), au Musée de Munich ; il la date du milieu du IIIe siècle : indications intéressantes sur le Manteltanz. — P. 674-682, M. Frank Brommer appelle l'attention sur le fait que, dès l'époque archaïque, peut-être, pendant l'ère classique, en tout cas, et ainsi avant l'ère hellénistique, on utilisait des copies et des reproductions d'œuvres statuaires : pratique reprise par les modernes (Rodin, Bourdelle) et qu'il faut faire remonter à l'antiquité. — P. 683-687 et pl. 72-73, M. G. Bakalakis attire l'attention sur un fragment qu'il a eu le mérite de remarquer au Thorvaldsen Museum de Copenhague, où l'on conserve principalement les œuvres du grand sculpteur et imitateur danois, ami de la sculpture grecque antique. Un fragment du Musée de Berlin provenant de l'Asclepieion de Pergame est comparable. Le document de Copenhague entrait dans la composition d'un trapézophore, série de monuments sacrés dont M. G. Bakalakis a déjà enrichi l'étude, d'autre part. Son étude sera à verser au dossier de l'ornementation des « peopled scrolls » étudiés par M. Ward Perkins, P. Quoniam, notamment, et dont l'origine est à chercher, précisément, du côté de Pergame. — P. 688-693 et pl. 71-72, Mme Gerda Bruns a marqué l'intérêt du fragment de tête masculine de la région d'Éphèse — tête colossale barbue — qui est entré en 1935 aux Musées de Berlin, venant d'une collection privée allemande : il faut comparer des documents iconographiques d'Aphrodisias, appartenant aussi aux mêmes temps de l'Empire — c'est-à-dire à la période de 400 environ ap. J.-C. — P. 694-701 et pl. 74, M. Fr. Chamoux a repris l'étude d'une petite frise de marbre de Cyrène, sculptée sur les deux faces, portant une dédicace de L. Orbius (πυλοκλειστής) sur sa face B. Le texte de l'inscription a été plus ou moins élucidé (*S. E. G.*, IX, 63 ; L. Robert, *Hellenica*, I, 7-17) ; mais les reliefs, sur les deux faces, restent énigmatiques. Pour le revers, l'auteur se rattache à l'explication suggérée déjà d'une consultation médicale, illustrant peut-être une intervention sacrée. La date qui est proposée est celle du style sévère (475-465) ; j'avoue conserver quelques doutes à ce sujet, car le rendu des draperies ne s'écarte pas sensiblement de ce qu'on voit sur la face B, où est représenté le prêtre Pausanias, sous le pontificat duquel — en 2 ap. J.-C. — les dieux avaient accordé une victoire à Cyrène. On aurait réutilisé le bloc, ce qui n'est pas inadmissible ; mais la preuve manque. — P. 702-704, pl. 81, une courte note a été consacrée par M. Frank P. Albright à une tête de marbre d'Union College : par certains aspects — pas tous ! — elle a pu faire penser plus ou moins à un rappel de l'Hermès Dionysophore d'Olympie. Mais le travail est tardif (pas avant Marc-Aurèle), et l'effet est changé fâcheusement. — P. 705-712, pl. 75-80, on lira avec intérêt l'article de M. J. H. Iliffe, qui a fait connaître là pour la première fois « a heroic statue from Philadelphia-Amman ». Ce document, trouvé en Transjordanie, représente l'envol de Dédale et de son jeune fils Icare — un tout jeune homme — et il a déjà suscité l'attention de M. H. Möbius, de G. Lippold. J'en ai parlé moi-même à propos d'un groupe (disparu) dont la dédicace a été retrouvée à Éphèse, dans le grand Gymnase (*C. R. A. I.*, 1955, p. 20-32). Nous avons là un témoin précieux sur la sculpture des Séleucides (cf. G. Lippold, *Arch. Jahrb.*, 70, 1955, p. 81 sqq.), bien qu'il s'agisse d'une copie d'époque antonine. Influence de la tradition « pergaménienne »? Ce n'est pas sûr, car on en a abusé. De nouvelles fouilles seraient utiles au point où a été faite la découverte.

Les articles suivants sont consacrés à des documents qu'il ne faut pas appeler « mineurs ». — P. 713-719, M. G. H. McFadden a consacré son attention à l'iconographie de Ptolémée Ier Sôter, en s'aidant de la sculpture, des monnaies, des gemmes, des médaillons en plâtre (Memphis, Hildesheim, pl. 82 ; Alexandrie, pl. 85 a). Parmi les documents en ronde-bosse, cette étude met en valeur la tête de Théra (pl. 84 c-d), qui a un intérêt certain de vérisme, mais n'efface pas, à mon gré, les mérites du portrait si expressif de Copenhague trouvé en Égypte. — P. 720-723, pl. 85-86, Miss G. M. A. Richter fait valoir les différences de travail entre les productions de deux graveurs d'intailles, homonymes, mais non contemporains : Aspasios I a vécu à l'époque d'Auguste ; Aspasios II, au second siècle de notre ère. D'Aspasios I, on connaît la célèbre tête, en profil, d'Athéna casquée (cf. pl. 86 d). — P. 724-726 et pl. 87, M. G. H. Chase a signalé deux figurines du Musée de Boston : un « singe » de terre-cuite — il peut s'agir d'un humain caricaturé — chevauchant un âne : fantaisie béotienne datée de 500 av. J.-C., semble-t-il ; un singe assis, en marchand, devant un grand pithos : curieuse faïence égyptisante et probablement produit rhodien ; pl. 87, en B, singe ou homme, sur un âne. — P. 727-729, le R. P. Mouterde commente deux statuettes de la région de Tyr : d'une « officine de coroplathe » (?) exhumée en 1946 à Khoraïbé ou Kharayeb (en fait, il s'agit d'une favissa d'un sanctuaire hellénistique (IIIe-Ier s.), comme l'a montré la publication de Maurice Chéhab, *Les terres-cuites de Kharayeb*, *Bull. Mus. Beyrouth*, X, 1951-1952, et XI, 1953-1954 : un enfant « à l'oie » debout ; un adolescent (jeune pédagogue?) conduisant un enfant par la main. Cette pièce (pl. 90, A) n'est pas entrée au musée. Pour Boethos et l'enfant à l'oie, il faut se rapporter désormais à mon étude de *Karthago*, 3, 1951-1952, p. 83 sqq. — Sous le titre *Etrusca aeterna*, M. Reinhard Herbig (p. 730-735) a repris l'étude du thème du gisant sur couvercle de sarcophage formant *kliné* : il examine le thème jusque dans l'art bourguignon et français, au temps de Cl. Sluter et du tombeau de Brou. — P. 736-746 et pl. 88-89, M. Emil Kunze, dans une importante notice, essaye de démontrer qu'on doit parler d'art étrusque, pour un motif qu'un pied de thymiatérion en bronze, de bon travail, a fait connaître à Olympie. Il s'agit d'un support, d'apparence paradoxale, qui associe une paire d'ailes à une griffe léonine, le tout surmonté du motif d'un Couros nu, les mains aux hanches : du document d'Olympie, l'auteur a rapproché un pied (de thymiatérion?) du Metropolitan Museum de New-York. Il cite en épigraphe, d'autre part, une assertion de Phérécratès, conservée par Athénée (*Deipnosoph.*, 15, 700 c) : τίς τῶν λυχνείων ἡ ἐργασία ; Τυρρηνική. Le document d'Olympie a été trouvé en 1939 dans la « Villa de Néron », au Sud-Est de l'Altis. On nous permettra de penser que rien ne prouve qu'il soit étrusque, car il a les plus grandes ressemblances avec un motif alexandrin (Silènes ailés sur pattes de lion) sur l'intérêt duquel P. Perdrizet et moi-même avons appelé plusieurs fois l'attention (en dernier lieu, *Rev. arch.*, 1956, I, p. 217-220, à propos du Satyre ἀποσκοπεύων, Mus. Belgrade et de son support alexandrin). Il n'y a rien de spécialement étrusque, selon moi, dans l'art du support découvert au Péloponnèse. On saura gré, du moins, à M. E. Kunze d'avoir, à l'occasion de cette pièce, donné des informations précieuses sur les « *Etruskische Bronzen in Griechenland* ». Mais, encore une fois, n'abusons pas de l'étrusque ! — P. 747-753, pl. 91-92, M. M. Renard étudie un petit bronze archaïque de Cervetri, des collections de Bruxelles (Musée d'art et d'histoire : S. Reinach, *Rép. Stat.*, III, 1920, p. 176, 2). Il daterait des dernières années du VIe siècle ou des premières du Ve. Nu jusqu'à mi-corps, ce personnage ferait, nous dit-on, le geste de la prière funéraire. Ce n'est pas aussi net pour lui que pour le bronze de Monte Falterona (Louvre) qui voisine avec lui sur la pl. 91 : a) Bruxelles, b) Paris ; car la main gauche seulement est *supine*. — P. 754-760 et pl. 93-94, M. Fr. Matz, revenant sur le problème de la Louve du Capitole, vise à retirer cette création à l'art étrusque pour la rendre —

ce qui serait convaincant — à l'art italique du second quart du v^e^ siècle, au plus tôt. L'auteur invoque justement les types léonins créés en Sicile (on ajouterait Téos, Asie Mineure) entre 480-470, les gargouilles en têtes de lion d'Himera, notamment, dont on connaît la belle série. La louve a été, naturellement, adaptée, de l'art de Grande-Grèce, aux tendances favorites à Rome et dans l'Italie centrale pour la sculpture animalière. La date serait donnée par comparaison avec les médaillons en bronze de Tarquinia (têtes de lions). Listes utiles, p. 756-757, distinguant les types orientaux des types helladiques. — Sous le titre *Magni nominis umbrae* (p. 761-764, pl. 95-97), M. Frank E. Brown a fait connaître une tête en marbre, coupée à l'arrière, réduite ainsi au masque, qu'il possède dans sa collection personnelle : elle dérive du Pompée de la Glyptothèque Ny Carlsberg, sans en égaler le mérite. Ce serait une *Umbildung*, plus ou moins originale, du milieu du I^er^ siècle av. J.-C. : ce qui est intéressant pour apprécier par comparaison la date du portrait premier de l'adversaire malheureux de César, indûment abaissée par Fr. Poulsen. L'auteur n'hésite pas à proposer de reconnaître l'art même de Coponius dans son document. — P. 765-770, pl. 98, M. Maurizio Borda commente un beau buste en terre-cuite (Cérès) d'un sanctuaire rural de la région d'Aricia. Il compare les portraits monétaires de la reine Philistis : à juste titre, car il eût pu aussi tirer argument de la double bouclette de cheveux, en « accroche-cœur » dans l'axe du front : elle évoque celles du portrait présumé (tête d'Erzindjan) de la reine Apollonis de Pergame. De Pergame était venu Micon, fils de Nicératos, qui travailla pour Hiéron II, à la fois comme portraitiste et graveur de monnaies : le document est précieux à tous points de vue. — P. 771-775 et pl. 94, en bas, M. Paul V. C. Baur discute un détail des reliefs de plâtre (à dater d'environ 200 ap. J.-C.) qui ornaient le relief d'Orthonobazos, fils de Goras, à Doura-Europos : c'est la querelle d'un scorpion et d'un coq, l'oiseau mordant la queue de l'insecte. Bien que ce soient là des animaux sacrés d'Hermès, le contenu de la décoration est à prédominance bachique très marquée ; diverses interprétations de l'auteur seraient à revoir. — P. 776-780, pl. 99, le petit autel du Musée de Séville, autel mithriaque en provenance d'Italica (Bétique), est commenté par M. A. García y Bellido ; l'auteur décrit et interprète les quatre faces sculptées (avec le taureau, cinq épis, la vigne, un arbre sacré : figuier ou grenadier) ; on peut comparer comme autels mithriaques ce que nous connaissons, par exemple, à l'Altbachtal, près Trèves ; des monuments analogues (mutilés, remployés) viennent d'être signalés dans un sanctuaire de Mithra près de Strasbourg. — C'est un document précieux de la grande statuaire que fait connaître M. Walter Hahland (p. 781-793 et pl. 98, en bas) : une grande tête expressive qu'il a datée de la première moitié du v^e^ siècle ap. J.-C., et où il verrait une effigie de la Mère de dieu, la Théotokos : l'œuvre daterait de peu après le troisième concile d'Éphèse (431), où fut codifiée, contre la la doctrine Nestorienne, la prérogative de la Vierge. — P. 794-795 et pl. 100, nous apprenons à connaître une petite statuette d'argent de la Walters Art Gallery, Baltimore. Selon M. Marvin Chauncey Ross, on aurait là une figure de laraire domestique, à comparer avec les documents du célèbre Trésor de l'Esquilin (IV^e^ s. ap. J.-C.) : génie adolescent, analogue aux Tychés d'argent de ce trésor : coiffé d'un curieux petit chapeau rond, portant la tunique courte, la *lucerna*, il tient une patère et une corne d'abondance. — M. B. Nogara (p. 796-800, et pl. 101-102) corrige l'interprétation d'un gorgoneion du Musée de Pérouse : il y faut voir non une œuvre étrusque, mais un travail de la Renaissance ; on connaît sa provenance exacte : le Palazzetto di Via Arco de' Ginnasi, à Rome.

E. *Peintures, mosaïques.*

Quelques notices seulement sont relatives à la peinture et aux mosaïques, ter-

minant le copieux premier recueil des *Studies*. — M. W. Kraiker, dont on connaît les contributions multiples à l'histoire de la peinture antique, signale qu'on trouverait, dans les cahiers de modèles (*Musterbuch*) d'un peintre pariétal de Pompéi, des réminiscences, et des thèmes reparus à longue distance, d'après les inventions d'Apollodoros le Skiagraphe. Un joueur de lyre (pl. 103) avait eu son prototype sur un lécythe à fond blanc d'Attique. La Casa dell'Ora Massima, la Casa di Caecilio Jucundo fournissent d'autres rappels à M. A. Ippel (p. 808-812, pl. 104-106). Il montre ainsi combien nous pourrions tirer de la peinture de vases et de la peinture pariétale à sujets dramatiques, pour développer la connaissance des procédés de mise en scène et des aménagements du théâtre antique. — P. 813-828, pl. 107-111, M. Goffredo Bendinelli, tirant son sujet des mosaïques de l'église byzantine (Saint-Nicolas) explorée près d'Olynthe (fin x^{e} s.), montre que les mosaïques du Moyen Age tardif auxquelles on attache le nom des Cosmati (« mosaici Cosmateschi ») correspondent à l'évolution dernière d'un style géométrique original, de caractère byzantin.

Il se peut que le recenseur d'une telle somme d'études — quatre-vingt-onze mémoires, égayés de temps en temps par quatorze poèmes ou traductions de poèmes — fleurs d'album aptes à rappeler que M. D. M. Robinson est aussi un fin lettré, un usager fervent du grec antique et de la poésie latine — soit tenté d'éprouver, une fois de plus, combien il est difficile de rendre compte des « Mélanges » d'aujourd'hui, devenus des « mélanges-fleuves », dirait-on. Mais la qualité des travaux assemblés récompense au delà de tout gémissement le lecteur. On n'oublie pas ici, d'autre part, que ce copieux et somptueux hommage n'est encore qu'un premier volume, et que le second — vers lequel il faudra revenir à la suite — est encore plus monumental et émouvant.

Ch. Picard.

Édouard Will, *Doriens et Ioniens. Essai sur la valeur du critère ethnique appliqué à l'étude de l'histoire et de la civilisation grecques* (Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, fasc. 132). Paris, Les Belles-Lettres, 1956 ; in-8°, 109 p. Prix : 500 fr.

Cet essai est destiné à combattre, avec une rectitude de pensée que de trop nombreuses divagations récentes ne font que souligner et justifier, le lourd héritage de l'ouvrage de Karl Ottfried Müller sur les Doriens (1824).

Après avoir exposé les confusions permanentes entre les notions de *Rasse* et de *Stamm*, appliquées à la Grèce ancienne, l'auteur démontre qu'il n'y a pas de caractère spécifique propre à tel ou tel de ces *Stämme* ; l'individualisme ionien n'est pas plus réel que la discipline dorienne et l'on n'en saurait tirer des principes d'explication de l'évolution politique ou des goûts artistiques.

Le chapitre III parachève la démonstration de Mazzarino dans *Fra Oriente e Occidente* : la tyrannie n'a rien de spécifiquement ionien ni, non plus, rien de spécifiquement antidorien. Le tyran s'attaquait à une classe sociale et non pas à une aristocratie dorienne qui serait restée en place depuis le « retour des Héraclides ».

La littérature ne trahit d'opposition sensible entre Doriens et Ioniens qu'avec Thucydide, mais cela n'est jamais plus qu'une conséquence de la guerre du Péloponnèse, surtout perceptible dans l'éloquence politique (p. 67 et 72). Quant au prétendu antagonisme entre art dorien et art ionien, cher à tant de mystiques d'un prétendu indo-germanisme, parmi lesquels M. Schachermeyr s'est distin-

gué, il n'était pas inutile d'en dénoncer à nouveau les méfaits, puisque la paternité dorienne de l'art géométrique est encore admise par de bons esprits sous l'influence inconsciente d'un mode de pensée néfaste.

Certaines discussions pourront paraître superflues aux uns ou dénuées de la vertu d'oubli à d'autres. L'auteur n'a pas caché, dès le début, son désir de polémique courtoise et purificatrice. Certaine pseudo-science a fait trop de mal pour qu'on n'essaye pas d'en extirper toutes les racines, même dans un domaine où leurs effets n'ont été désastreux que pour la simple vérité.

J. Schwartz.

A. Andrewes, *The Greek Tyrants*. Londres, Hutchinson's University Library, Classical History and Literature, 1956 ; in-12, 164 p.

La collection à laquelle appartient ce livre s'adresse à un large public, auquel l'auteur prend soin de fournir tous les renseignements utiles, même sur des notions relativement connues ; toutefois, il ne s'agit point ici d'un essai ou d'une théorie générale sur les tyrans : après avoir posé le problème, en signalant l'évolution qu'a subie le mot « tyrannie », l'auteur considère successivement chacune des principales tyrannies au VII^e^ et au VI^e^ siècle ; et il examine pour chacune d'elles le procédé de son installation, ainsi que le caractère de son action. Il n'hésite même pas à évoquer les difficultés et les incertitudes que soulève à chaque fois la tradition. Et il prend soin de traiter chaque problème isolément, avec méthode et précision.

Dans l'ensemble, il prend volontiers la défense de ces tyrans qu'une déformation systématique devait, plus tard, présenter comme haïssables (ce dernier fait n'autorisant d'ailleurs pas, selon nous, à contester les mots prêtés à Périclès par Thucydide ; cf. p. 26). En tout cas, il montre comment l'éclosion de la tyrannie dans les cités correspond à l'effondrement de l'ancien gouvernement aristocratique, débordé par l'évolution des conditions de vie : elle est une étape vers un gouvernement organisé et souvent démocratique. L'existence d'un problème général, se posant partout à cette époque, est même si vivement ressentie que, dans un livre cependant si concis, l'auteur a cru devoir consacrer deux études spéciales à des cas où la tyrannie fut évitée : celui de Sparte et celui d'Athènes sous Solon. Cette manière de procéder, d'ailleurs, nous paraît excellente et nous ne saurions la critiquer. En fait, l'objection que nous aurions tendance à formuler serait plutôt inverse. L'auteur a eu, avant tout, le respect de l'exactitude et le sens des différences (signalons au passage de bonnes remarques sur le caractère original des faits siciliens, p. 128, ou de la tyrannie syracusaine, p. 134-135) ; mais ce respect même donne à son livre un caractère un peu morcelé ; et les mises au point de détail risquent de nuire à l'effet d'ensemble. C'est ainsi que l'aspect économique n'intervient d'abord qu'indirectement, dans ses conséquences militaires (la première étude, presque entièrement consacrée à l'apparition des hoplites, s'appelle, en effet : « Le facteur militaire : Phidon d'Argos ») ; et même pour Corinthe, qui suit, la discussion des traditions tient plus de place que l'analyse des conditions économiques, voire financières ; l'importance du facteur économique n'est vraiment mise en relief qu'à propos de Solon, qui, justement, ne fut pas tyran (« The economic factor : Solon of Athens »). Tel serait le reproche que nous aimerions formuler, si l'on pouvait reprocher à un historien un excès de scrupule ! Mais un tel reproche tournerait sans doute à la louange — surtout si l'on tient compte du fait que le livre ne prétend pas porter sur « la tyrannie », mais sur les « tyrans ».

J. de Romilly.

H. F. K. Günther, *Lebensgeschichte des hellenischen Volkes*. Verlag Hohe Warte, Pähl, 1956 ; 1 vol. in-8°, 307 p.

Racisme pas mort. L'avant-guerre nous avait valu, en Allemagne, une abondante littérature traitant l'histoire à la lumière de la « Rassenkunde », littérature qu'on pouvait croire aujourd'hui disparue. Cette « Histoire biologique du peuple grec » prouve, malheureusement, qu'il n'en est rien. Tout cet affreux confusionnisme entre faits linguistiques et faits raciaux, entre faits somatiques et faits psychiques, etc., dont on commençait à perdre l'habitude, se retrouve ici en vrac. Critiquer ce livre en détail, en relever tous les aspects tendancieux, les préjugés, les affirmations pseudo-scientifiques, les erreurs, les distorsions de sens des textes, me condamnerait à noircir de longues pages : je m'en dispenserai d'autant plus volontiers que je viens de publier un livre sur ces problèmes d'histoire à la fois ancienne et contemporaine, dont il sera rendu compte ici même. Il est vraiment navrant de lire à nouveau de longs développements destinés à prouver que tous les Grecs de quelque envergure étaient de grands hommes blonds aux yeux bleus (pour ceux qui l'ignoreraient, *ioplokos* et *kyanoplokamos* signifient « aux tresses blondes » : il suffisait d'y penser — et de le vouloir) et que les Philistins ont apporté la vraie civilisation (avec l'écriture et la croix gammée) parmi les Sémites. Ce livre n'est pas seulement mauvais[1], il est dangereux, car il évoque des fantômes et des vertiges qu'on espérait conjurés. Si l'on a oublié que racisme et pangermanisme vont la main dans la main, qu'on lise ce passage : « Dans sa *Vorgeschichte von Deutschland*, Schuchhardt... a précisément caractérisé l'Allemagne comme pays d'origine des « Indogermanen », et la contribution à la formation des deux peuples qui font leur entrée dans l'histoire universelle en Grèce et en Italie comme « le plus grand acte que l'Allemagne ait accompli dans la préhistoire ». Le mot Allemagne n'est utilisé ici que pour désigner un territoire, et non en relation avec les habitants ultérieurs de ce territoire, à l'âge du Bronze, parmi lesquels apparaissent les Germains. Et, pourtant, un Allemand de notre temps, conscient de son indogermanisme, en entendant ce nom de Deutschland et en pensant que c'est là le berceau de tout indogermanisme, est en droit de répéter les paroles de Hölderlin : ô cœur sacré des peuples, ô patrie » (p. 14). Évidemment... Mais l'auteur est-il bien assuré de son propre indogermanisme, lui qui écrit quelque part (p. 159) que « l'idée d'exprimer une foi sous forme de doctrine ou de dogme est étrangère à l'indogermanisme »?

Édouard Will.

Hermann Wentker, *Sizilien und Athen. Die Begegnung der attischen Macht mit den Westgriechen*. Heidelberg, Quelle und Meyer, 1956 ; 1 vol. in-8°, 198 p.

On a souvent trop tendance à détacher l'histoire de l'Occident grec de celle de la Grèce propre, à ne la considérer que comme une sorte d'appendice ou d'annexe de celle-ci. On ne peut donc qu'accueillir avec sympathie un historien qui se donne pour tâche de rétablir la continuité entre les deux domaines et d'étudier leurs rapports à la lumière l'un de l'autre : lorsque M. Wentker annonce qu'il

1. L'auteur, qui est certainement imbattable sur le terrain de la « Rassenkunde », n'a certainement de l'antiquité grecque qu'une connaissance de seconde main, et il lui arrive de parler de choses qu'il connaît mal ou ne connaît pas. Je n'en donnerai qu'un exemple : en plastique, le premier style vraiment dorien est le... « dädaskalische Stil » (p. 114 : ce n'est pas une coquille, car il y a une liste d'errata, et ce monstre ne s'y trouve pas). « Bourde » significative : on en pourrait citer d'autres. Mais pourquoi se perdre dans ce... dédascale?

faut étudier la politique sicilienne d'Athènes en se fondant en premier lieu sur une connaissance précise des relations entre cités coloniales et métropoles, en second lieu sur l'analyse de la structure sociale particulière des cités d'Occident et, enfin, sur ce qui put conditionner, dans cette direction, l'attitude de certains hommes d'État athéniens, on aborde la lecture de son livre avec le préjugé le plus favorable. Et, de fait, ce livre est plein de vues neuves et originales, qui retiennent d'autant plus l'attention qu'elles n'emportent pas toujours une pleine et entière adhésion. Car il s'agit, au fond, d'un livre à thèse — jugement contre lequel l'auteur protestera peut-être. M. Wentker se montre, d'un bout à l'autre de son ouvrage, profondément pénétré de la pensée de Hans Schaefer et de Johannes Hasebroek. Il doit au premier sa conviction de l'importance fondamentale des relations personnelles et gentilices dans les milieux aristocratiques, relations qui, à son sens, déterminent aussi bien les rapports entre colonies et métropoles qu'elles caractérisent l'histoire intérieure des cités occidentales. Au second il doit son mépris superbe pour les arrière-plans économiques de l'histoire du v^e^ siècle. J'ai eu l'occasion de dire ailleurs, et à diverses reprises, tout le bien que je pense de l'œuvre de ces deux maîtres — mais aussi de souligner les limites qu'il me semble falloir apporter à leurs conclusions. Ce sont ces limites qu'outrepasse résolument (il faudrait dire : fidèlement) M. Wentker, qui, comme ses maîtres, a, je crois, une conception trop archaïsante du monde du v^e^ siècle. Pour n'en prendre que quelques exemples : interpréter l'affaire d'Épidamne (p. 11 sqq.), le conflit provoqué par la construction des fortifications d'Athènes (p. 41 sqq.) ou la tactique politique d'Alcibiade en 415 (p. 134 sqq.) à la lumière des seules relations aristocratiques me semble aussi imprudent, voire injustifiable, que d'affirmer qu'aucun intérêt économique ne déterminait la politique occidentale de Corinthe et d'Athènes (p. 13), ou que Corinthe n'avait d'intérêts économiques que strictement limitrophes, bornés au souci de la liberté de son *emporion* (p. 62 sqq.). Je suis convaincu qu'il ne faut à aucun prix tenter de comprendre l'antiquité à la lumière de nos conceptions modernes (tant politiques qu'économiques), mais c'est, semble-t-il, tomber dans l'excès contraire que de projeter trop exclusivement sur l'époque classique des conditions archaïques qui, si elles survivaient, certes, dans certains milieux aristocratiques, n'en étaient sans doute plus pour autant généralement déterminantes : un doigté très délicat serait ici nécessaire. Pour adopter certains des points de vue de M. Wentker, il faudrait passer très vite sur une foule d'aspects du vi^e^ siècle, voire de la fin du vii^e^, sur toute la profonde crise des aristocraties, sur l'œuvre négative des tyrannies de Grèce propre (dont tout le monde reconnaît que celles d'Occident ne leur ressemblaient point), etc. Peut-être aussi ne faudrait-il point se laisser trop prendre aux mots : la rhétorique politique grecque conserve, au v^e^ siècle, beaucoup d'idées périmées dans son argumentation ; les discours rapportés par Thucydide à propos des affaires d'Épidamne et de Corcyre en sont pleins. Mais y croyait-on autant que semble le croire (ou : y croire) M. Wentker? J'en doute, et tout me porte à penser que Thucydide en doutait aussi. Ces réserves, on le voit, sont fondamentales, et je regrette qu'une analyse critique beaucoup plus longue que ce qu'il m'est possible de faire ici ne me permette de rétablir l'équilibre du côté de la louange. Car ce livre, trop théorique, trop détaché des aspects concrets, matériels, et aussi des aspects contradictoires de l'histoire, mérite, cependant, d'être rangé à côté du *Staatsform und Politik* de Schaefer, dont il procède directement, c'est-à-dire d'être lu et médité. On le consultera aussi avec profit, sur nombre de points particuliers, pour les lumières nouvelles qu'il apporte sur tels aspects de l'histoire de Sicile ou de la politique de Périclès ou pour les remarques épigraphiques et diplomatiques au sujet des traités avec Égeste (p. 65 sqq.), Rhégion et Léontinoi (p. 91 sqq.). On

regrettera l'absence d'une conclusion générale et d'une bibliographie. Les notes (40 pages massives) sont rejetées à la fin du livre, ce qui n'en facilite pas la consultation.

Édouard Will.

Christian Habicht, *Gottmenschtum und griechische Städte* (*Zetemata*, Heft 14). Munich, 1956 ; 1 vol. br. in-8°, xvi-255 p.

Le problème de l'origine et de la nature des cultes consacrés par des cités grecques, principalement à l'époque hellénistique, à de grands personnages vivants ayant été maintes fois posé et controversé, il était bon qu'on y consacrât une monographie. Comme il arrive parfois, un même besoin suscite des travaux parallèles, puisque, au moment où paraît ce livre, M. L. Robert annonce un ouvrage dont une partie sera consacrée au culte des évergètes et des nouveaux fondateurs (cf. *R. É. G.*, LXIX (1956), p. 111) : il sera intéressant de confronter les conclusions des deux enquêtes. L'ouvrage de M. Habicht, en dépit des réserves qu'on verra, est un modèle de conscience et de « Gründlichkeit ». Dans une première partie, l'auteur rassemble son matériel, présentant successivement tous les cas connus de cultes civiques de personnages vivants : il ne s'agit pas d'un simple catalogue ; pour chaque exemple, les sources littéraires et épigraphiques (éventuellement papyrologiques) sont groupées et discutées, les publications les plus récentes examinées. Si la critique est toujours pénétrante, les perspectives ouvertes sont souvent vastes, et M. Habicht n'hésite jamais à élargir les questions de détail, à replacer telle fondation de culte dans un contexte historique étendu : il y a des développements qui ont la portée de recherches autonomes et qu'on consultera comme on ferait d'articles (par exemple : problèmes posés par l'institution des cultes d'Alexandre en Ionie, p. 22 sqq. ; problème des relations Alexandre-Héphaistion, p. 30 sqq. ; enquête au sujet de l'Antigonos objet d'un culte à Ios, p. 65 sqq. ; discussion à propos du culte d'Antiochos I à Érythrées, p. 93 sqq., etc.). A elle seule, cette première partie ferait un bon livre, utile par son caractère de répertoire, intéressant par sa largeur de vues. On aborde, évidemment, avec plus de curiosité la seconde partie, qui étudie ces cultes en tant que phénomène historique et religieux. L'approche du fait religieux n'est pas aisée : l'étude des sources (p. 129 sqq.), très incomplètes et toujours de caractère strictement local, renseigne plus sur les circonstances d'instauration des cultes que sur les cultes eux-mêmes, et plus sur les manifestations cultuelles que sur l'attitude des communautés en ces occurrences. Il faut donc, bon gré mal gré, procéder de l'extérieur, du politique, du circonstanciel, pour tenter d'appréhender l'éventuel contenu spirituel de cette nouvelle forme religieuse. Au début, tout va très bien : M. Habicht classe méthodiquement les « formes concrètes du culte » (sacrifices, temples, autels, statues, prêtrises, etc.), puis aborde l'étude de la motivation des cultes. Sur ce point, la conclusion est très nette : l'instauration d'un culte rendu à un personnage vivant est toujours un acte de reconnaissance pour un service précis rendu à la cité (libération, protection, fondation, etc.) ; en somme, une *timè* accordée à un évergète. Cette conclusion a, dans l'esprit de M. Habicht, un très grand poids, dans la mesure où elle prouve que le culte n'est pas consacré à l'évergète pour ses qualités d'homme (ou de « surhomme »), indépendamment du service rendu, mais, inversement, pour le service, indépendamment des vertus de l'évergète : idée qui servira de base, ensuite, à la critique de certaines théories modernes (p. 160 sqq., 223 sqq.). De plus, la cité ne *fait* pas de son bienfaiteur un dieu (les notions d'apothéose ou de théopoièse sont absentes de ce contexte) : elle constate une divinité que des circonstances favorables lui ont révélée et

décide de la célébrer. Jusqu'à ce point, on suit M. Habicht avec intérêt et sécurité. Mais, lorsque, enfin, il aborde le problème proprement religieux, sa démarche se fait plus incertaine. Cela commence avec l'étude des rapports de ces cultes avec ceux des dieux et des héros : car les rituels connus sont tantôt du type olympien, tantôt du type chthonien. En ce qui concerne le premier type, je note au passage quelque embarras (p. 198) dans l'appréciation du fait qu'on honorait comme des Olympiens des gens dont on était intimement convaincu qu'ils étaient mortels. Mais le problème serait de savoir si le culte des évergètes vivants procédait du culte olympien ou du culte héroïque. Or, est-ce bien là le vrai problème? M. Habicht se prononce pour une dérivation à partir des cultes héroïques, et, s'il y a beaucoup de vrai dans son propos (p. 200 sqq.), je crains, toutefois, que sa conclusion ne soit une généralisation : pour ne prendre qu'un exemple, le culte athénien de Démétrios Kataibatès n'a rien d'un culte héroïque et Démétrios y apparaît comme une hypostase de Zeus. En fait, il semble avoir régné une grande diversité dans les formes cultuelles selon les lieux, les circonstances, les traditions, et je pense que ce n'est pas l'analyse de ces formes cultuelles qui livrera la clé du vrai problème, qui est celui de la sacralisation des « hommes providentiels ». M. Habicht sait fort bien que c'est là le vrai problème, mais il n'y arrivera qu'*in fine*, après des pages où on devine mal le chemin qu'il suit et où il émet, du reste, des affirmations qu'il finira par contredire implicitement. C'est ainsi que le développement relatif aux « honneurs cultuels et profanes » (p. 206 sqq.) me paraît fort contestable : M. Habicht y affirme sans nuances que *timai* profanes et *timai* sacrées ne comportent nulle différence de nature, mais seulement de degré, et que, le bienfait d'un Sôter ne pouvant être dignement rétribué par une couronne ou un couvert au prytanée, l'instauration d'un culte était la seule voie ouverte à la reconnaissance des citoyens. On admettra difficilement l'affirmation d'une non-distinction entre profane et sacré dans le domaine des récompenses honorifiques : que *timè*, dans la langue classique, serve à désigner à la fois les honneurs sacrés et les honneurs profanes permet-il de conclure à l'identité ***de nature*** des uns et des autres? Ce n'est pas Aristote, *Rhét.* I, 1361 *a*, qui m'en convaincra, d'autant que rien, dans ce passage où l'on trouve jetés pêle-mêle sacrifices, commémorations, privilèges, proédries, téménè, tombeaux, statues, etc., n'atteste que ce qu'il y a là de sacré soit destiné à honorer des vivants plutôt que des morts. Même si, dès le IVe siècle, par suite, d'une part, d'un scepticisme croissant quant aux valeurs religieuses traditionnelles, par suite aussi, d'autre part, du développement de conceptions nouvelles portant à voir du sacré là où l'époque précédente n'avait vu que de l'humain, une certaine confusion tend à brouiller les limites du sacré et du profane, il n'en subsiste pas moins une rupture entre les deux plans. De ce point de vue, la position adoptée, entre autres, par Taeger, *Hermes*, LXXII (1937), p. 355 sqq., me paraît plus fondée que celle de Nock, *J. H. S.*, XLVIII (1928), p. 30 sqq., bien que la pensée de celui-ci soit, au fond, plus nuancée qu'on ne le croirait à une lecture cursive de M. Habicht. Toujours est-il que le point de vue défendu ici me paraît difficilement soutenable pour le Ve siècle et qu'il s'agit, dès lors, d'expliquer quand, pourquoi, comment on en arriva à attribuer à un mortel des honneurs ὡς θεῷ. C'est en discutant des opinions des modernes à ce sujet que M. Habicht reprend pied (p. 222 sqq.) et nous achemine vers une conclusion parfaitement valable — encore que nullement originale. Soulignant fermement la différence entre le vrai culte royal officiel des nouveaux États et les cultes instaurés (pour être parfois abolis à nouveau par certaines cités, M. Habicht montre fort bien comment les cités grecques, incapables désormais de défendre une existence précaire face aux nouvelles puissances militaires, en proie à un scepticisme profond quant à la valeur de leurs divinités poliades traditionnelles, opérèrent

un véritable transfert de sacralité des dieux sur les protecteurs mortels du jour. J'évoquais plus haut le culte de Démétrios à Athènes : l'hymne qu'on lui adressait pourrait être le texte-clé de la question : « Nous te voyons apparaître ; tu n'es ni de pierre, ni de bois, mais de vérité ; nous t'implorons : avant tout donne-nous la paix, car tu es le maître, etc... » (cité p. 233). Le cas de Lysandre à Samos révèle l'amorce de ce processus dès la fin du v^e^ siècle. Qu'il y ait eu beaucoup de calcul politique et fréquemment de l'hypocrisie, de la part des politiciens locaux, dans l'instauration de ces cultes, c'est certain. Il reste que, par delà l'opposition tactique des adversaires politiques du bénéficiaire, l'esprit du temps admit ces sacralisations, inaugurant là une histoire qui n'est pas close. On voit où réside la faiblesse de ce livre : dans une interprétation quelque peu hésitante du fait religieux. En présence de ses documents, M. Habicht semble avoir eu du mal à se représenter le phénomène religieux qui fait l'objet de son livre, alors même que son analyse historique le conduit à décrire au mieux les conditions qui rendirent ce phénomène possible. Ces réserves, qui portent sur le problème historique central, n'enlèvent rien à la valeur documentaire de ce travail, qui reste grande. On peut être assuré que l'ouvrage de M. Habicht, si bien informé et organisé (bien écrit aussi, ce qui ne nuit en rien), restera longtemps un instrument de travail fondamental.

Édouard Will.

Peter Robert Franke, *Alt-Epirus und das Königtum der Molosser*. Diss. Erlangen 1954. Kallmünz, 1955 ; 1 vol. in-8°, viii-89 p. et 2 annexes.

Ce livre est, en somme, consacré à démontrer que l'expression « roi d'Épire » est injustifiée et condamnable : il n'y a jamais eu de « roi d'Épire » que chez des écrivains (tant anciens que modernes) imprécis et peu soucieux d'exactitude en matière institutionnelle. Et, d'abord, qu'est-ce que l'Épire? M. Franke fait l'histoire du mot, du point de vue géographique, et montre le glissement du terme *èpeiros* (terme d'insulaires ou de marins) depuis l'Acarnanie jusqu'à sa localisation définitive. On pourra ajouter à la collection très complète de textes qu'il a rassemblée le fragment anonyme, et d'ailleurs fort problématique, du *Papyrus Ryland* 18, qui pourrait (?) concerner la région d'Ambracie (cf. Beloch, *G. G.*, I, 2, p. 279). Le terme ne se fixe sur l'Épire que tardivement, au v^e^ siècle, et l'usage ne s'en répand, dans cette acception, qu'au iv^e^. Mais sans la moindre signification politique : du point de vue politique, on ne connaît alors que des « clans » (*Stämme*), qui peuvent déjà s'élargir en symmachies locales, et au premier rang desquels figurent les Molosses. La première organisation régionale apparaît après la mort d'Alexandre I^er^ le Molosse, au milieu de la seconde moitié du iv^e^ siècle : c'est la « symmachie des Épirotes », qui groupe un certain nombre de ces clans (à propos de la « Constitution des Épirotes » d'Aristote, M. Franke se livre à une exégèse par trop subtile des titres des constitutions fédérales aristotéliciennes : cf. p. 32 sqq.) : à partir de cette époque, le terme d' « Épirotes » acquiert une valeur politique, mais non point celui d' « Épire », qui n'est toujours qu'une expression géographique. Le problème fondamental est désormais de savoir quelle place occupait, dans cette symmachie, la communauté des Molosses et la monarchie des Aiacides. Contre Nilsson (dont les travaux postérieurs ont un peu fait oublier le livre sur l'Épire), M. Franke montre, par une étude minutieuse des inscriptions *S. G. D. I.* 1346 et 1347, qu'il ne saurait être question d'admettre l'existence d'un titre officiel de « roi des Épirotes », titre qu'aucune source épigraphique n'atteste. Les Aiacides n'ont jamais été rois que des Molosses (avec un pouvoir limité de caractère très archaïque) et, dans le cadre de la Symmachie des Épirotes, unique-

ment *hegemones* et stratèges. C'est le fondement même (également très limité) du pouvoir de Pyrrhos. Mais, dans le cas de ce dernier, un élément nouveau apparaît, tout à fait indépendant, d'ailleurs, de la tradition molosse et épirote : c'est cet élément, personnel et territorial, qui met Pyrrhos sur un pied d'égalité avec les grands souverains hellénistiques. Aventure sans lendemain, qui ruinera même la monarchie molosse et aboutira à la dernière étape de l'évolution politique du pays : une sympolitie épirote de caractère républicain.

Ce livre est très solidement documenté, tant en ce qui concerne les sources que la bibliographie, et, dans l'ensemble, on souscrit aisément à ses conclusions. Mais ce n'est, au fond, qu'un fragment de livre, comme il arrive souvent des dissertations germaniques : un fragment d'un ouvrage plus étendu sur l'Épire, dont on espère que M. Franke nous le donnera par la suite. On regrettera l'absence de tout index, l'absence d'une carte aussi et d'illustrations au dernier chapitre, qui concerne le monnayage épirote : si bref qu'il soit, le travail de M. Franke n'est pas de consultation aisée. Admettons qu'il ne s'agit que de prémices prometteuses, et attendons la récolte.

Édouard Will.

Ernesto Valgiglio, *Achille, eroe implacabile*. Turin, Ruata, 1956 ; in-12, 126 p. Prix : 750 L.

Le point de départ de cette étude est une analyse, menée avec finesse, du chant IX de l'*Iliade*, dont l'auteur a donné en 1955 une édition annotée. Cet examen tend à montrer que l'*Ambassade* est une des pièces maîtresses de l'architecture de l'*Iliade* : on sait que beaucoup d'homérisants, même peu favorables aux conceptions « séparatistes », hésitent à admettre l'ancienneté de ce chant, sans contester, pourtant, sa valeur littéraire. Selon M. Valgiglio, l'ambassade est attendue dès le moment qu'est consommée la rupture entre Achille et Agamemnon ; si elle échoue, c'est qu'Achille est repris par les délices de la vie et la nostalgie du pays natal ; c'est aussi que son égoïsme ne se juge pas assez vengé et perd le sens de la mesure Cependant, les arguments avancés par les ambassadeurs agissent à son insu : ce sont eux qui le déterminent, quoi qu'il en pense lui-même, à envoyer Patrocle au combat. Quand celui-ci est tué, victime de l'*hybris* dont Achille s'est rendu coupable au chant IX, le héros, instruit par la douleur, comprend sa faute ; son « Ehe-Zorn » se change en « Rache-zorn », pour reprendre avec l'auteur (p. 71) les termes de W. Schadewaldt : occupé tout entier par son désir de vengeance, il accepte, indifférent, de se réconcilier avec Agamemnon. Il n'y aurait donc pas deux Achille, l'un implacable, l'autre accessible au pardon, comme le croyait E. Bethe ; mais une passion s'est substituée à une autre en lui ôtant toute raison d'être.

L'auteur est conduit par cette analyse à affirmer l'authenticité de l'*Ambassade*. Il lève les objections depuis longtemps formulées par des arguments d'ordre psychologique et, plus rarement, esthétiques. La méthode conduit parfois à des résultats intéressants (par exemple, p. 6-7 ; p. 9, n. 4 ; p. 47, n. 1) ; elle tend, cependant, aussi à sous-estimer le point de vue des analystes. C'est ainsi que M. Valgiglio explique par d'excellentes raisons pourquoi Agamemnon conseille la fuite aux Grecs au début du chant IX ; mais, au lieu d'examiner le problème du doublet avec la πεῖρα du chant II, il se contente de faire l' « état de la question » (p. 10). C'est par de simples « probabilités » qu'il justifie l'absence de Phénix dans les premiers chants (p. 22). On sait aussi que, dans les parties du poème qui suivent le chant IX, il n'est, en général, pas fait mention de l'*Ambassade*, là même où ce rappel semblait s'imposer (Λ 609 ; II 84-86 ; cf. p. 105 sqq.). L'auteur donne à ce

silence des raisons morales : les Achéens n'aiment guère parler de ce qui fut un échec, et Achille, de son côté, a trop mauvaise conscience pour y faire allusion ; on peut douter que les auditeurs des aèdes aient eu assez de sens psychologique pour deviner, à travers le texte homérique, les sentiments refoulés que M. Valgiglio prête à Achille. On doit, cependant, savoir gré à l'auteur de protester contre une critique qui, sans cesse à l'affût d' « apories », s'attache trop à la lettre du texte, et d'avoir contribué ainsi à mettre en valeur l'unité et la complexité dramatiques du caractère d'Achille dans *notre Iliade*, la seule, en fin de compte, qui nous soit accessible.

Francis Vian.

Herbert Jennings Rose, *Griechische Mythologie, ein Handbuch.* Munich, Beck, 1955 ; in-8°, xii-364 p. Prix, broché : 17 DM. ; relié : 21 DM.

Le *Handbook of Greek Mythology* de H. J. Rose, publié en 1928, a connu quatre rééditions (1933, 1945, 1950, 1953). La doctoresse Anna-Elisabeth Berve-Glauning vient maintenant d'en donner une traduction, qui sera bien accueillie, on peut en être sûr, par les lecteurs de langue allemande et qui leur rendra de grands services. Il est inutile de présenter l'ouvrage ; il suffira d'indiquer ici les nouveautés qu'apporte cette nouvelle édition.

Ce manuel étant destiné surtout aux étudiants et aux lecteurs cultivés, il a fallu l'adapter à son nouveau public. Le texte a été allégé des allusions à la littérature anglaise (par exemple, l'histoire de Dick Whittington, 5e éd., p. 5) ; les références aux auteurs anciens sont données maintenant d'après les éditions en usage outre-Rhin (pas toujours d'une façon systématique : les fragments de Pindare sont cités d'après Schroeder au lieu de Bowra p. 74, n. 3, mais d'après Bowra au lieu de Von Christ p. 112, n. 3, et l'éd. Bowra est conservée p. 113, n. 1, et p. 114, n. 1 ; Callimaque est cité dans l'éd. Pfeiffer, mais la p. 283, n. 1, garde une référence à l'éd. Loeb). Cette transformation a eu quelque inconvénient au chapitre x (« Märchen ») : les thèmes étaient précédemment énumérés dans l'ordre de la liste de Jacobs (*Handbook of Folk-lore*) ; or, cet ordre a été gardé sans les références et avec renvoi à Grimm, qui suit un plan très différent.

L'auteur a profité de cette traduction pour insérer à leur place les notes additionnelles de la cinquième édition. Il a aussi, çà et là, mis à jour la bibliographie, qui n'avait pas été modifiée sensiblement depuis les premières éditions : à signaler surtout les notes sur les volcans de l'Égée, p. 40, n. 1 (y ajouter Montessus de Ballore, *Ethnographie sismique et volcanique*, Paris, 1923) ; sur la signification du serpent, p. 48, n. 1 ; sur le culte d'Athéna à Lindos, p. 104, n. 1 ; sur le rite du crachat, p. 180, n. 1. On peut regretter, cependant, les lacunes de la bibliographie : les références à Roscher et à Preller-Robert sont inutiles, puisque la préface avertit déjà que ce manuel est une compilation de ces « Standardwerken ». En revanche, on aurait aimé trouver mention d'importants ouvrages tels que les *Couroi et Courètes* ou le *Dionysos* de H. Jeanmaire, ou les *Religions préhelléniques* de Ch. Picard ; on est surpris que le chapitre intitulé « Italische Pseudomythologie » ignore les travaux de G. Dumézil. Par un fâcheux accident de typographie, les références aux ouvrages de E. Vandrik et L. Séchan sur Prométhée ont disparu (5e éd., chap. iii, n. 100). Il eût été intéressant aussi de signaler les plus récents catalogues de monuments figurés (les indications relatives aux données archéologiques sont souvent vagues, par exemple p. 77, n. 4) ; des étudiants seront peut-être gênés par des notes telles que p. 13, n. 4 ; p. 26, n. 1, où l'on renvoie le lecteur à un manuel ou à un dictionnaire étymologique, sans préciser lequel.

La présentation de l'ouvrage a été améliorée. Les notes, au lieu d'être rejetées en fin de chapitre, se lisent au bas des pages ; les abréviations sont plus claires ; les *indices* ont été fondus en un seul et l'on a renoncé à la transcription compliquée des noms grecs, avec indication de l'accent et de la quantité. Le texte lui-même n'a pas subi de refonte profonde. J'ai relevé, dans l'*Introduction*, la suppression des définitions de « myth, saga, Märchen » (5e éd., p. 10-15), ce qu'on peut regretter. A la suite du *Poseidon* de Schachermeyr, les traditions arcadiennes, qui conservent l'aspect le plus ancien de Poseidon, ont été placées, comme il se doit, en tête de l'exposé (p. 63). Le chapitre sur les « Märchen », l'un des plus intéressants de l'ouvrage, a bénéficié d'une addition, p. 289 (le motif de la Jeune Fille-Cygne et celui, fort connu, de l'immortalité ravie à l'homme).

Quelques observations de détail : P. 4 : la disparition de la mention de Talos (ligne 2) rend peu claire l'allusion faite plus bas (l. 8). P. 55, n. 1 : lire « Τυφωέος ». P. 200, n. 1 : lire « Siehe S. 189. Anm. 3 ff. », au lieu de « Siehe S. 3 ff. Anm. 189 ». P. 224, n. 3 : la rédaction laisse penser que les monuments figurant Héraclès et Busiris dépendent de Callimaque. P. 246, n. 3 : pour la géographie odysséenne, citer plutôt les *Navigations d'Ulysse* de V. Bérard que ses *Phéniciens et l'* « *Odyssée* ». P. 323 : lire « Liv. I, 21, 3 ».

Francis VIAN.

G. MIHAILOV, *La légende de Térée*, dans l'*Annuaire de l'Université de Sofia*, 50, 2, 1955, p. 77-208, avec 5 planches.

Ce travail, qui a été préparé à Paris, est écrit en français : c'est dire qu'il doit être accueilli avec sympathie. Il illustre l'intérêt que présente une étude d'un thème mythologique qui utilise conjointement le témoignage de la littérature et celui de la mythologie. C'est la méthode appliquée en France dans divers travaux de M. Séchan, notamment dans ses *Études sur la tragédie grecque dans ses rapports avec la céramique*. Le volume de M. G. Mihailov examine d'abord la légende dans la littérature, puis établit un catalogue des « monuments », s'achève, enfin, par une étude sur les origines et la formation de la légende.

La première partie, qui est aussi la plus étendue, est menée avec beaucoup de précision. L'auteur discute, par exemple, avec soin les vers 60 sqq. des *Suppliantes* d'Eschyle, pour lesquels diverses corrections ont été proposées par Wilamowitz et d'autres. Il a raison d'écarter l'interprétation de Wilamowitz qui, après Welcker, fait de μῆτις le nom de l'épouse de Térée. La traduction à laquelle il aboutit (p. 87) coïncide avec celle de P. Mazon, à cette réserve près qu'observant que μήτιδος ne peut guère désigner les remords de la femme de Térée, il pense que le mot se rapporte à la perfidie de Térée lui-même, ce qui ne me semble pas impossible. — On verra également, à l'occasion du *Térée* de Sophocle (p. 88-104), comment M. Mihailov écarte avec prudence, mais fermeté, l'hypothèse souvent répétée que l'on trouverait des éléments dionysiaques dans le thème de cette tragédie.

La dernière partie de l'ouvrage examine les origines et le développement de la légende, dont la tradition présente les plus anciens textes, c'est-à-dire depuis l'*Odyssée*. M. Mihailov (p. 195) estime que la légende comporte deux versions anciennes, la thébaine et la mégaro-athénienne, et deux versions tardives créées à l'époque alexandrine, celle où intervient Zétès et celle d'Asie Mineure. Il est, d'autre part, remarquable que la légende ait connu en Attique une popularité particulière, comme le prouvent, entre autres faits, les nombreuses allusions qu'y font des écrivains comme Euripide et Aristophane.

Quant au caractère thrace de cette légende (est-il nécessaire de noter que c'est

sans doute ce caractère qui a engagé M. Mihailov à l'étudier?), l'auteur en parle avec beaucoup de prudence. On notera, p. 177, qu'il nous promet une étude sur les Thraces en Grèce qui sera la bienvenue. Signalons en passant à M. Mihailov que le nom de Pandion pourrait maintenant être rapproché de noms mycéniens étudiés par H. Mühlestein dans *Minos*, t. IV, p. 79 sqq.

L'ouvrage tient compte du récent livre de M. Cazzaniga, *La saga di Itis*, et est donc au courant. Mais le principal mérite de M. Mihaïlov est d'avoir exposé avec bon sens un problème embrouillé par toutes sortes d'hypothèses. Et ses amis parisiens le remercient d'avoir écrit son livre en français.

P. Chantraine.

C. Gallavotti, *Documenti e struttura del greco nell' età Micenea* (Un. di Roma, Fac. di lettere e filosofia, anno acad. 1955-1956, Seminario di grammatica greca e latina). Rome, Edizioni de l'Ateneo ; in-8°, 190 p.

M. Gallavotti, que ses travaux définissent davantage comme un philologue que comme un linguiste, a pris comme sujet de son séminaire à Rome l'étude des textes et de la langue mycénienne, et il nous donne dans ce petit volume le résultat de son travail.

Le plan reflète bien l'origine de l'ouvrage : l'auteur a d'abord décrit le système du syllabaire, puis examiné des tablettes caractéristiques, celle des trépieds, celles qui contiennent des noms de divinités, celles des chars ; il a ensuite décrit sommairement le dialecte : structures syntaxiques, phonétique mycénienne, esquisse d'une morphologie ; enfin, le livre s'achève par l'examen de quelques-uns des nouveaux textes de Pylos publiés dans l'édition de E. L. Bennett de 1955.

Ce livre est généralement clair, les interprétations proposées par M. Gallavotti souvent ingénieuses, mais on sait qu'en ce qui concerne la philologie mycénienne il subsiste encore dans le détail une marge appréciable d'incertitude. Ainsi, p. 28-29, *owowe* est interprété **ὀϝόϝεις*, pourvu d'anse, ce qui reste, évidemment, incertain ; p. 31, à propos de *mewijo*, l'explication donnée n'apporte pas grande lumière : « la grafia *-wi-jo* rispecchia una pronunzia come lat. *mai-jor* da cui il nostro italiano *maggiore* ».

On sait que les tablettes relatives aux chars et au matériel de charronnerie présentent, elles aussi, un vif intérêt, mais, en même temps, plus d'une difficulté : p. 51, l'interprétation de *opa* « fornitura (militare), contributo (di guerra) » et l'étymologie qui en est proposée reste contestable (cf. M. Lejeune, *Rev. de Phil.*, 1955, p. 167-168) ; je crois de même difficile (p. 51) de faire de *iqija* un pluriel neutre : c'est nécessairement un féminin (cf. P. Chantraine, *Minos*, 4, 1956, p. 62-63) : autres combinaisons contestables, p. 55, à propos de *odakweta* et de l'abréviation *ze(ugos)*.

P. 88-89 (et ailleurs), l'auteur semble incliner à admettre une notation *pa* de la labio-vélaire plus *a*, ce qui est un problème qui ne se trouve pas tiré au clair.

En ce qui concerne le signe 51 (p. 24), M. Gallavotti indique brièvement que l'on a pu hésiter entre la transcription *da*^{2}- et la transcription *du*-, mais la question aurait pu être serrée de plus près.

Bien des interprétations de M. Gallavotti restent discutables, mais on remerciera l'auteur de ce petit livre d'avoir courageusement voulu contribuer au progrès de la recherche.

P. Chantraine.

G. Buchner et C. F. Russo, *La coppa di Nestore e un' iscrizione metrica da Pitecusa dell' VIII secolo av. Cr.* (extrait de *Accademia Nazionale dei Lincei, Rendic. Cl. Scienze Morali...*, Serie VIII, vol. 10, 1955, p. 215-234).

Depuis quelques années, l'archéologue Giorgio Buchner dirige des fouilles dans une nécropole de l'île d'Ischia (ou île de Pithécusses chez les anciens). En octobre 1954 fut découvert un vase inscrit qui fait l'objet de la présente publication, en raison de son importance.

La présentation archéologique de la coupe est donnée ici par G. Buchner, p. 216-222 : il s'agit d'un *skyphos*, datable du VIII^e^ siècle avant notre ère (au plus tard, troisième quart de ce siècle, cf. p. 220). Le vase, brisé en de nombreux fragments, a pu être reconstitué pour la plus grande partie, et on lit sur un des flancs un graffite grec de trois lignes soigneusement incisé. Cette inscription est étudiée par G. Buchner et C. F. Russo, p. 222-229, avec un supplément sur la langue et la métrique par le seul C. F. Russo, p. 229-234 : des dessins et des photographies sont joints à l'édition. Le texte, écrit de droite à gauche, est composé d'hexamètres dactyliques pour les lignes 2-3 : la ligne 1, malheureusement lacunaire, semble pouvoir être interprétée comme un trimètre iambique, dans l'ingénieuse restitution qui est proposée : Νέστορος : ἔ[ρρο]ι : εὔποτ[ον] : ποτέριον (pour le complément hypothétique ἔρροι, voir p. 232).

On se réjouira de voir publié aussi rapidement et aussi soigneusement un document qui est d'une grande valeur pour la chronologie des plus anciennes inscriptions grecques alphabétiques : souhaitons que d'autres documents du VIII^e^ siècle viennent encore enrichir nos connaissances dans ce domaine (un vase peu connu de Cumes, fin du VIII^e^ siècle, retrouvé par G. Buchner, fera l'objet d'une nouvelle édition ; cf. p. 221 et n. 4).

O. Masson.

Pierre Chantraine, *Études sur le vocabulaire grec* (Études et Commentaires, XXIV). Paris, Klincksieck, 1956 ; in-8°, 186 p.

Le nouveau livre de M. Chantraine se divise en trois parties bien distinctes. La première pose un certain nombre de principes qui doivent inspirer toute étude de vocabulaire en grec : rappelant des faits en général connus, elle sert d'avenue aux deux autres parties, qui, consacrées à deux objets très différents en eux-mêmes — le vocabulaire de la chasse et le suffixe -ικός — n'en montrent pas moins, dans des conditions diverses, la même doctrine.

Bien que la méthode suivie ne surprenne pas de la part de l'auteur de la *Formation des noms en grec ancien*, il y a lieu, je crois, d'en caractériser brièvement les traits. Avant toute chose, M. Chantraine considère, en allant d'Homère au grec moderne, tous les développements qu'a pu prendre la question traitée, avec des accidents que nul ne pouvait *a priori* prévoir, avec des contaminations de *fait* que l'on doit constater : par exemple, seul l'examen minutieux du détail des faits et de leur développement peut montrer, dans le mot ἀγρότης, qui signifie également « paysan » et « chasseur », que ἀγρός est entré en contact avec ἄγρα. En revanche, quand il s'agit de remonter au niveau de l'indo-européen ou de se prononcer dans le domaine de l'étymologie, l'auteur fait preuve d'une prudence que ne montrent pas toujours les comparatistes. C'est ainsi qu'il n'hésite pas à récuser (p. 48 et 49) les formes celtiques qui, phonétiquement, l'autoriseraient à poser, à côté de **agros*, un mot **agrā*, et à conclure que « l'étymologie de ἄγρα est en

définitive incertaine » ; quelques lignes plus loin, il remarque que, « comme il arrive souvent, la grammaire comparée doit tenir peu de place dans l'étude du vocabulaire de la chasse en grec ». Répugnant à une déduction *in abstracto* en partant d'une valeur (supposée) de date indo-européenne, M. Chantraine use d'une sorte d'induction pour laquelle le recours à la comparaison (quand il n'est pas simple hypothèse de travail) se fait *a posteriori*, c'est-à-dire une fois qu'on a épuisé la complexité du donné. Il ne procède pas autrement dans l'étude consacrée au suffixe -ικός. Parti des rares exemples homériques, il nous amène aux listes massives — plusieurs centaines — que l'on peut relever chez Platon ou chez Aristote : c'est seulement au terme de cette étude qu'il se permet de situer le suffixe dans l'ensemble de la gamme de l'indo-européen : après un large tour d'horizon, il retrouve, par exemple dans skr. *tāvaka* « tien » fait sur le pronom *tava*, ou dans le lat. *hosticus* en face de *hostis* la valeur essentielle du suffixe. Ainsi, à travers les sinuosités d'une apparente description, il restitue la *fonction* du suffixe -ικός.

On ne saurait ici donner qu'une vue schématique du plan général des deux contributions et qu'un aperçu bien incomplet de ce qu'elles contiennent. Considérant que ἀγρός, rattaché à ἄγω, représente le « terrain de parcours » des troupeaux dans une civilisation pastorale, l'auteur montre comment ἀγρός (et sa famille, en particulier ἄγριος) est entré en contact avec ἄγρα « chasse, prise de chasse » et ἀγρέω « attraper à la chasse » ; à la fois parce que l'ancienne technique de la chasse au filet a été abandonnée et parce que ni ἄγρα ni ἀγρέω-ῶ n'étaient clairs pour le sujet parlant, on a tiré du nom de la bête sauvage θήρ le dénominatif θηράω-ῶ, qui était transparent pour le sens et de signification plus générale, et son doublet élargi θηρεύω. M. Chantraine montre bien comment, du moins en attique, θηράω-ῶ n'a guère été employé qu'en valeur figurée, tandis que θηρεύω désignait une chasse véritable. Cependant, les noms du chasseur et de la chasse qui devaient l'emporter — et qui survivent dans le grec d'aujourd'hui — c'est le groupe κυνᾱγός/κυνηγέτης (avec contamination, au second terme, de ἄγω et de ἡγέομαι), c'est-à-dire chasseur défini comme celui qui mène les chiens. Est-ce à dire que le mot κυνηγέτης soit de formation récente? En aucune façon : il se lit, mais c'est un ἅπαξ, en ι 320. Mais l'heure de son développement et de son triomphe exclusif devait se faire longuement attendre. Comme il est dit justement (p. 96) : « Si l'on examine les faits avec soin, tout, ou presque tout, peut s'expliquer : rien ne pouvait être prévu. »

Il n'est pas moins instructif de suivre le développement extraordinaire de ce suffixe -ικός, qui eut d'humbles débuts et dont les progrès furent longtemps si lents. De fait, -ικός, qui, porté par lat. *-icus*, est devenu un suffixe technique international, est en tout et pour tout représenté chez Homère par *deux* exemples bâtis sur des noms communs et *trois* exemples de dérivés de noms de peuples (p. 102-103). Ce sont essentiellement dans les ἐθνικά, qui indiquent l'appartenance à un groupe social déterminé (type Ἀχαικός, de Ἀχαιός), que M. Chantraine voit la valeur fonctionnelle du suffixe ; les dérivés de noms communs, même dans la prose et chez des historiens tels qu'Hérodote ou Thucydide, sont encore en grande infériorité par rapport aux dérivés d'ethniques ; mais, quand on passe à Platon, la proportion se renverse en même temps que l'emploi du suffixe s'accroît : sur 390 exemples du suffixe -ικός, on ne relève que 30 κτητικά et 9 dérivés de noms propres, contre 350 dérivés de noms communs (dont 66 propres à Platon). A ce sujet, M. Chantraine consacre trois pages très fines et très significatives (p. 138-140) au rôle que joue le suffixe -ικός dans le mécanisme de la dichotomie de la dialectique platonicienne, en particulier dans le *Sophiste* et dans le *Politique* ; dans le même ordre d'idées, on appréciera, au début de l'étude (p. 98 et 99), la pénétra-

tion de l'analyse à laquelle est soumis un passage des *Cavaliers* (1375-1381). Enfin, je voudrais donner un exemple du bénéfice que tout helléniste, même non linguiste, peut trouver à lire avec attention cet ouvrage. Chacun sait que, pratiquement, le féminin correspondant à Ἀθηναῖος est Ἀττική : mais l'interprétation de M. Chantraine projette de la lumière dans ce fait, si connu qu'on ne s'aperçoit plus de ce qu'il a, au fond, d'étrange : l'Athénien (Ἀθηναῖος), qui est citoyen, porte le nom de sa cité ; mais l'Athénienne (Ἀττική), qui appartient à un citoyen, porte le suffixe d'appartenance, au même titre que la terre, qui est la possession des citoyens, l'Attique (Ἀττικὴ γῆ). Multiples sont, à des points de vue et sur des plans divers, les foyers d'intérêt que comporte ce livre.

J. Humbert.

Dr H. Dörrie, *Leid und Erfahrung. Die Wort- und Sinn-Verbindung* παθεῖν-μαθεῖν *im griechischen Denken* (Ak. der Wissenschaften und der Literatur in Mainz, Abh. der Geistes-und Sozialwissenchaftlich. Kl., 1956, 5). Wiesbaden, Franz Steiner, 1956 ; in-8°, 42 p. (= p. 307-343).

Le sujet choisi par le Dr H. Dörrie est bon. Il fait apparaître, d'abord, les conditions formelles dans lesquelles la formule παθεῖν-μαθεῖν s'est constituée : l'importance de la ressemblance phonétique des mots, le goût des Grecs pour les rapprochements de mots qui se ressemblent, l'absence de toute étymologie historique, mais l'existence d'une étymologie que nous appellerions populaire, tous ces traits sont franchement mis en lumière.

Dans la suite, le terme μαθεῖν ne faisant aucune difficulté, tout l'effort de l'auteur porte sur l'analyse de παθεῖν, dont le contenu est plus complexe et a varié au cours de l'histoire de la langue et de la pensée. Il aurait peut-être pu marquer, d'abord, que la famille de πάσχειν, πάθειν n'exprime pas étymologiquement la notion de « souffrir », mais seulement celle d' « état passif », comme l'indique le tour εὖ πάσχειν, qui sert de passif à εὖ ποιεῖν. M. Dörrie montre bien qu'il s'agit originellement, dans le rapprochement de παθεῖν et μαθεῖν, d'un mal qui vient de l'extérieur. Il rapproche le proverbe allemand « Durch Schaden wird man klug » et, en grec, ὁ μὴ δαρεὶς ἄνθρωπος οὐ παιδεύεται. Il discute avec pertinence divers passages d'auteurs grecs, notamment les vers 172-181 et 247-250 de l'*Agamemnon* d'Eschyle ou l'amusant fragment comique de Sotadès (1 Demianczuk), où le poète entrechoque dans des combinaisons diverses παθεῖν et μαθεῖν.

C'est au IVe siècle que πάθος et πάθημα ne se sont plus dits seulement d'un mal venant de l'extérieur, mais désignent un état de l'âme. Ces termes se rapportent souvent à un état déraisonnable, mais Platon, *Phédon* 79 D, a pu écrire que la φρόνησις était un πάθημα.

Deux brèves remarques pour finir. 1° Le proverbe παθήματα μαθήματα existe encore en grec moderne. 2° Je ne suis pas sûr que μάθος (*Ag.* 177) soit une création d'Eschyle, comme l'écrit M. Dörrie.

P. Chantraine.

R. Cantarella et G. Scarpat, *Breve Introduzione ad Omero*. Rome, Società editrice Dante Alighieri, 1956 ; in-8°, 178 p.

Les auteurs de ce petit livre ont voulu mettre à la disposition des étudiants italiens un aperçu des problèmes posés par les poèmes homériques.

C'est M. R. Cantarella qui s'est chargé de la tâche la plus difficile en traitant

de la question homérique sous son aspect le plus général. Il a traité, notamment, dans des paragraphes clairs et précis, de ce qu'il a appelé l' « histoire externe des poèmes », c'est-à-dire l'histoire du texte, le rôle de la philologie alexandrine l'exégèse homérique avant les savants alexandrins et après eux, la constitution d'un corps de scholies, la tradition manuscrite papyrus et manuscrits (en ce qui concerne les papyrus, l'auteur n'a pas eu connaissance de l'article de H. J. Mette dans la *Rev. de Phil.*, 1955), principales éditions (où l'on regrette de ne pas voir citer l'excellente édition de l'*Iliade* par W. Leaf). Auparavant, M. Cantarella avait expliqué, en se fondant, notamment, sur les travaux de Milman Parry, ce qu'était la poésie homérique et son style formulaire, puis avait posé le dilemme inévitable pour l'homérisant de l'interprétation unitariste ou analyste des poèmes. C'est sur ce point que sa position semble, peut-être, le moins nette. Il rappelle avec raison que l'analyse de Wolf est aujourd'hui périmée : l'hypothèse de chants isolés n'est plus acceptée par personne, et nous savons, d'autre part, que l'écriture était connue à l'époque de la composition des poèmes (ce qui se trouve confirmé, comme le remarque M. R. Cantarella, par le déchiffrement récent de l'écriture linéaire B dû à M. Ventris et J. Chadwick). M. Cantarella estime que les deux poèmes ont été composés entre 800 et 1000, mais il ne pense pas qu'ils aient reçu d'additions postérieures, et il incline même à penser que l'*Iliade* et l'*Odyssée* pourraient être dues l'une et l'autre à un même auteur. On pourrait opposer à ce point de vue unitariste l'attitude de P. Mazon pour l'*Iliade* et pour l'*Odyssée*, en dernier lieu celle de D. Page dans sa récente *Homeric Odyssey*.

La seconde partie de l'ouvrage, due à M. G. Scarpat, consiste en une étude de la langue épique. L'auteur met d'abord en lumière quelques traits essentiels, le caractère artificiel du dialecte, l'importance de la contrainte métrique et du formulaire, ce qu'il appelle la « stratification linguistique », le *metacharacterismos* et les atticismes ; ensuite vient une brève description de la grammaire. Ici ou là, on présenterait les faits d'une façon un peu différente : ainsi, en ce qui concerne la *diektasis* et les formes du type ὀρόωντες, etc., il ne s'agit, je crois, ni d'une altération des copistes, ni d'un état phonétique antérieur à la contraction, mais d'une pratique des aèdes ioniens. Ce qui est plus grave, c'est que l'interprétation générale de la langue épique devrait être revisée à la lumière du déchiffrement mycénien, en ce qui concerne, par exemple, les génitifs en -οιο ou les instrumentaux en -φι, qui appartiennent clairement aux éléments « achéens » du dialecte. Mais on aurait mauvaise grâce de reprocher à M. Scarpat de n'avoir pas procédé à cette revision.

P. Chantraine.

B. Snell, U. Fleischer, H. J. Mette, *Lexikon des frühgriechischen Epos*, 2te Lieferung ἀεικής-αἱρέω. Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht ; in-4°, col. 161-352.

Suite du grand lexique d'Homère et des poètes épiques entrepris par le *Thesaurus* de Hambourg sous la direction du professeur Bruno Snell, que nous avons déjà présenté aux lecteurs de la *Revue de Philologie* (1956, p. 293-295). Les articles sont toujours organisés suivant le même plan (étymologie, données des scholiastes et des grammairiens anciens, formes et places du mot dans le vers, analyse sémantique, laquelle constitue la partie la plus importante). Ces articles sont riches, soignés, instructifs, mais seront parfois un peu difficiles à utiliser pour le lecteur qui n'aura pas appris le maniement du dictionnaire. Les étymologies sont parfois développées un peu longuement, et précisément pour les termes qui n'ont pas d'étymologie assurée : or, ce lexique ne doit pas servir, bien entendu, de dictionnaire étymologique. Il y aurait intérêt à simplifier et à abréger sur ce point.

Voici quelques remarques de détail sur ce second fascicule : col. 280, à propos de θ 172, B. Snell semble hésiter entre les interprétations qui ont été proposées et se ranger à celle de Ameis-Hentze et Solmsen : « er redet mit gewinnender Scheu » ; — col. 299 sqq., l'article αἴθοπ- présente un des partis pris de ce dictionnaire qui en rendront parfois la consultation un peu malaisée : αἴθοπ-, αἴθων, Αἴθη sont réunis dans un seul article : il semble, en effet, que l'emploi de αἴθοπ- et αἴθων soit commandé par des nécessités métriques ; mais il s'agit quand même de deux termes différents ; enfin, on hésite à reprocher au paragraphe sur la tradition grammaticale des Anciens d'être incomplet : je signale, toutefois, qu'Athénée (ou sa source?), en 26 b, attribue à αἴθοψ, épithète du vin chez Homère, le sens d' « ardent, agissant », ce qui est, d'ailleurs, hautement invraisemblable ; — je ne comprends pas pourquoi, alors que des étymologies compliquées et hypothétiques sont signalées dans d'autres articles, on n'indique pas sous αἴθω le rapprochement avec lat. *aedēs*, etc... ; — col. 330, dans l'article αἰόλος, j'aurais préféré placer le sens *lebendig, beweglich* avant *lebendig-schimmernd* ; — col. 334, selon le procédé que j'ai noté à propos de αἴθοψ, αἰπά et αἰπύς sont groupés dans un même article, ce qui en rend la consultation plus difficile.

On souhaite à ce précieux lexique de rencontrer le succès qu'il mérite et de progresser régulièrement.

P. Chantraine.

Wolfgang Kullmann, *Das Wirken der Götter in der Ilias* (Deutsche Ak. der Wissenschaften zu Berlin, Schriften der Sektion für Altertumswissenschaft, 1). Berlin, Akademie-Verlag, 1956 ; in-8°, 162 p.

L'action des dieux chez Homère, et notamment dans l'*Iliade*, a été étudiée bien des fois, mais le problème est d'importance et on ne reprochera pas à M. Kullmann de traiter d'un sujet rebattu. Sur beaucoup de points déjà souvent et longuement examinés, l'auteur prend une position que l'on pourra juger raisonnable. Les seconde et troisième parties, par exemple, reviennent sur le « Götterapparat » de l'*Iliade* ou sur les conceptions populaires de l'action des dieux. A ce propos, il est montré que l'intervention divine ne doit pas être considérée comme un artifice littéraire, mais qu'elle répond à des croyances généralement admises. L'auteur cherche à définir la notion du δαίμων, où il voit un « nichtfassbarer Zuteiler » (p. 50), ce que l'on acceptera assez aisément, encore que l'étymologie qui voit dans le δαίμων un « Zuteiler », selon l'explication de Wilamowitz, reste toujours contestable. M. Kullmann a, d'autre part, raison (p. 51) d'expliquer l'expression πρὸς δαίμονα en l'opposant à σὺν δαίμονι. En revanche, je ne suis pas sûr, p. 61, qu'il ait suffisamment rendu compte de κῦδος et qu'on puisse traduire ce terme difficile par « Ruhm ».

D'autres parties du volume sont à la fois plus instructives, et parfois plus contestables, parce qu'elles entrent davantage dans le détail des faits. La première partie étudie les dieux dans la poésie préhomérique. C'est la partie la plus incertaine du livre, mais non la moins intéressante. M. Kullmann cherche à reconnaître, par exemple, dans l'*Iliade* les traces de poèmes ou de thèmes mythologiques qu'il intitule *Fesselung der Hera*, *Fesselung des Zeus*, *Fesselung des Ares*. Tous les savants admettent aujourd'hui, et des spécialistes de tendances aussi divergentes que M. von der Mühll et M. Kakridis seraient d'accord sur ce point, que l'*Iliade* dépend de sources que nous ne faisons qu'entrevoir. Mais, malgré le témoignage du cycle, ou plutôt des fragments et des analyses qui nous en sont parvenus, il est difficile de reconnaître dans l'*Iliade* ce qui est issu de ces sources.

Les deux derniers chapitres de l'ouvrage, intitulés *Göttliche Epiphanie* et *Die Formen des Wirkens der Götter*, se fondent sur un terrain plus solide. Celui qui traite de l'*épiphanie*, par exemple, énumère et décrit avec précision les diverses formes sous lesquelles les dieux apparaissent aux mortels.

Voici quelques remarques de détail : p. 18 sqq., je ne suis pas sûr que l'on puisse retrouver dans l'*Iliade* le souvenir de « Bauernspiele » plus anciens ; — p. 36 sqq., pour le thème du jugement de Pâris et pour tout ce qui concerne Hélène, voir maintenant la thèse de Mme Ghali-Kahil, *Les enlèvements et le retour d'Hélène*, Paris, 1955 ; — p. 54, pour l'emploi de δαίμων à propos d'Aphrodite dans *Il.*, 3, 420, voir *La notion du divin depuis Homère jusque Platon* (*Entretiens de Vandœuvres*, t. I), p. 51 et 82 ; — à propos des épiphanies (p. 53 sqq.), j'aurais aimé un commentaire au beau vers d'*Il.*, 21, 131 : ... χαλεποὶ δὲ θεοὶ φαίνεσθαι ἐναργεῖς ; — p. 96, je ne crois pas que les vers *Od.* 17, 484, où les dieux prennent la forme d'étrangers qui visitent les cités, soient un arrangement littéraire qu'ignore la croyance populaire ; etc...

Ce livre est une refonte d'une thèse de Tübingen (1952), issue de l'enseignement de M. Schadewalt. Il inaugure une collection relative à l'antiquité classique entreprise par l'Académie de Berlin.

P. Chantraine.

W. H. Friedrich, *Verwundung und Tod in der Ilias* (Abh. der Ak. der Wissenschaften in Göttingen, Phil. Hist. Klasse, 3te Folge, Nr 38). Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1956 ; in-8°, 122 p.

Ce mémoire, dédié à K. Latte, examine avec méthode et ingéniosité les scènes de bataille de l'*Iliade*. Il contribue à mieux faire comprendre certains détails de ces passages souvent difficiles, en même temps qu'il cherche à les utiliser comme témoignages qui aident à analyser le poème. L'auteur distingue dans les récits de combat trois types de style : le fantastique et le bizarre, le réalisme sous divers aspects et le style rigoureux ou strict. Il apparaît dès le début de l'ouvrage que la mort d'Asios (N 385 sqq.) a servi de modèle à un développement secondaire dans M 401 sqq., et avec une liberté plus singulière à E 576 sqq., où se trouve dépeinte la chute extraordinaire de Mydon, frappé à mort, qui tombe la tête la première et se plante verticalement dans le sable. La conclusion de cette première partie (p. 29) : les chants N et Ξ présentent un certain type de mise à mort qui se trouve utilisé et développé dans les chants E et Π.

Le second chapitre, intitulé « Biotischer Realismus », examine des scènes de combats. M. Friedrich estime qu'au cœur du chant Λ, Homère parle autrement que dans le chant N, ou bien c'est un autre Homère qui parle. Enfin, la troisième partie examine les scènes que l'auteur attribue au style le plus pur et le plus sobre, le *strenger Stil*. Ce *strenger Stil* s'observe surtout dans les combats livrés par les héros les plus illustres et les plus importants. Au contraire, les duels ou les batailles, où sont donnés les détails les plus horribles, concernent, en général, des héros secondaires et doivent répondre au goût d'un public nouveau (p. 77).

Le mémoire s'achève par des réflexions importantes sur la composition de l'*Iliade*. Il s'agit de savoir si le poème se compose de vieilles traditions qui sont fondues ensemble, auquel cas l'unité en apparaîtrait clairement, ou s'il a été bâti de pièces et de morceaux. M. Friedrich montre par son analyse approfondie des scènes de combat qu'une attitude intermédiaire peut être adoptée, selon laquelle des scènes typiques se trouvent développées et adaptées à un goût nouveau, sans être pour autant des éléments étrangers au poème. Ce que l'on pourrait reprocher

à l'auteur, c'est d'aboutir ainsi à des conclusions assez floues. Et la comparaison séduisante qu'il propose (p. 81-82) avec une carte géographique, avec ses plaines, ses montagnes et ses rivières, ne satisfait pas notre appétit de précision. Cette carte, ajoute-t-il (p. 82), serait, au moins par endroits, très bariolée.

Ce travail pénétrant s'achève avec quatre appendices qui portent sur les duels des chants III et VII, sur Harpalion et Lycaon, sur Sarpédon, enfin sur les chants XIII, XIV et XVI.

P. Chantraine.

Gaetano Baglìo, *Odisseo nel Mare Mediterraneo centrale. Ricerca e coordinazione dei profili di thalasso-geo-etnografia di Omero nei libri V e IX-XII dell'Odissea.* Rome, Bretschneider, 1957 ; in-8°, 82 p. Prix : L. 600.

G. Baglìo donne un exposé d'ensemble du périple odysséen ; ses efforts ont porté principalement sur l'identification de six régions ou lieux homériques : la terre des Cyclopes serait la région de Sulcis, à l'extrémité sud-ouest de la Sardaigne ; l'île d'Éole sera l'île Marrettimo, à 25 kilomètres à l'ouest du cap Lilybée ; Circé habiterait le lieu-dit Le Arene, dans les Marais Pontins ; les Planctes seraient le cap Vaticano, en Calabre ; Scilla, le Stromboli, et Charybde, l'île Panarea. Les démonstrations sont assez sommaires ; l'auteur discute à peine les points de vue de ses prédécesseurs, qu'il ne nomme généralement pas (V. Bérard est cité deux fois seulement) ; il ne marque pas non plus ce qu'il leur doit (c'est ainsi que V. Bérard avait déjà rapproché l'Anxour imberbe des Italiotes et l'Hermès qui aborde Ulysse se rendant chez Circé). Les conclusions sont établies péremptoirement et des formules telles que « le corrispondenze sono evidenti, plenarie, precise », qui reviennent si souvent (p. 14, 15, 20, etc.) qu'elles ne laissent pas d'inquiéter ; d'autant plus que ces correspondances exigent parfois du lecteur quelque bonne volonté : le Cyclope, faute de grotte, doit habiter une *nuraghe* sarde. On est indulgent pour les jeux étymologiques, qui ont déjà tenté d'illustres devanciers : Kimmerioi-Kymeioi ; Αἰαίη = « terra-terra » = νῆσος χθαμαλή ; le lieu-dit La Bassa garderait le souvenir des βῆσσαι de Circé ! Il est plus grave de vouloir interpréter l'*Odyssée* d'après une symbolique qui transforme le poème en un prosaïque guide à l'usage des colons grecs. Par le détour des voyages d'Ulysse, Homère désignerait les terres à exploiter : l'épisode du Cyclope servirait à signaler l'excellence des fromages et du cheptel sardes ; celui de Circé inviterait à mettre en valeur les Marais Pontins ; etc. Tel un portulan, l'*Odyssée* donnerait des conseils de navigation, par exemple à l'occasion de l'escale en Éolie, singuliers conseils, puisque les Anciens n'ont jamais été bien d'accord sur la localisation de tel ou tel de ces dangereux parages. Il y a plus : Homère mettrait en garde les aventuriers contre les dangers qu'il y a à jouer les Ulysse et à passer pour des pirates ; la police des thalassocrates (minoens, phéniciens ou égyptiens, on ne le sait pas au juste : cf. p. 17, 51, 66) veille et il importe de respecter le droit international : Ulysse aurait eu moins de tracas, s'il avait pu produire ses « lettres de marque » au Cyclope (p. 51-53) ou ses « documenti » aux Lestrygons (p. 27-28).

Il est difficile de prendre au sérieux de telles interprétations, qui défigurent le poème homérique. Il faut ajouter que l'ouvrage est déparé par des fautes matérielles qu'un peu de soin eût aisément permis d'éviter : esprits ou accents déplacés ou erronés, fautes d'impression qui estropient les mots grecs, les noms propres, les citations en langue étrangère et jusqu'au texte italien. Le travail scientifique comporte des servitudes élémentaires et il faut déplorer que M. Baglìo n'ait pas consenti à s'y soumettre.

Francis Vian.

M. I. Finley, *The World of Odysseus*. Londres, Chatto and Windus, 1956 ; in-8°, 191 p.

Cet ouvrage avait été publié aux États-Unis en 1954. La seconde édition, qui paraît à Londres, est retouchée dans le détail. De plus, un avant-propos de Sir Maurice Bowra en souligne l'intérêt en termes excellents.

La matière est répartie en cinq chapitres : Homère et les Grecs ; poètes et héros ; richesse et travail ; la maison, la famille et la société ; valeurs morales.

Cet aperçu montre que l'intérêt de l'auteur s'est principalement porté sur la structure sociale du monde homérique. Les deux premiers chapitres sont pourtant de caractère plutôt littéraire et traitent de diverses questions générales : histoire de l'épopée, son caractère oral, sa chronologie (M. Finley pose une succession *Iliade*, Hésiode, *Odyssée*). L'auteur constate, p. 35, que la cité démocratique est ignorée des poètes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, mais il estime que c'est là un trait archaïsant plutôt qu'une peinture du monde des aèdes. Il pense que l'édition athénienne du VI^e^ siècle avant J.-C. ne présente pas de différences importantes avec le texte immédiatement antérieur. Il constate, enfin, que l'*Iliade* et l'*Odyssée* présentent un mélange de traits d'époques diverses : les aèdes, par exemple, ont entendu parler de batailles de chars, mais ils n'en ont jamais vu. Il conclut que les poèmes sont constitués autour d'un noyau mycénien, mais que ce noyau est petit, ce qui est peut-être excessif.

Le chapitre intitulé « Richesse et travail » est l'un des plus intéressants et essaie de déterminer ce qu'il y a de réalité humaine dans les poèmes. L'auteur passe ainsi en revue les esclaves, les thètes, les δημιοεργοί, les θεράποντες, etc. ; en ce qui concerne les esclaves, le mot δοῦλος n'est attesté que deux fois (mais il faudrait ajouter qu'il est maintenant bien connu dans les tablettes mycéniennes de Cnossos et Pylos) et semble se rattacher à la notion de travail ; le terme usuel est δμώς (cf. δόμος). D'autres pages suggestives traitent de la culture et de l'élevage, de l'οἶκος, des métaux, des trésors, etc. ; sur le plan économique également, l'auteur indique l'importance des raids destinés à la conquête du butin (esclaves et métaux précieux surtout) ; la monnaie n'existe pas, mais le don réciproque et l'échange tiennent une place considérable.

Le chapitre suivant examine les groupes sociaux, souligne l'importance des liens familiaux et de la suzeraineté, la fluidité des structures politiques (mais il aurait été bon de définir, p. 85-86, l'opposition entre ἀγορά et βουλή) ; on retiendra également, p. 95 sqq., l'étude de la situation juridique de Laërte, Pénélope et Ulysse ; de même, l'indication que la comparaison du bon roi, *Od.* 19, 107-114 (p. 107) n'appartient pas au vrai monde d'Ulysse, mais à celui du VII^e^ siècle, lorsque l'idée d'un monde ordonné par la divinité a été conçue par l'homme ; enfin, l'importance des liens d'hospitalité est mise en valeur et l'épisode de Diomède et Glaucos évoquée à ce propos.

Le dernier traite de la morale, du droit, qui est affaire privée, et de la justice. Les quelques phrases des poèmes qui font allusion au jugement du roi sont, selon M. Finley (p. 122), des « notes contemporaines », donc anachroniques : on aurait aimé, à ce propos, une étude de la scène du tribunal dans la description du bouclier d'Achille. Sur le sens du verbe φιλεῖν (p. 141), on trouve de bonnes remarques, qui auraient peut-être pu être étendues et précisées : il s'agit, à l'origine, d'un terme purement social.

Un appendice explique pourquoi M. Finley n'a pas voulu utiliser le témoignage

des tablettes mycéniennes. J'ai écrit, en effet, comme il le remarque, que le détail du sens de ces tablettes restait souvent incertain. Elles constituent quand même des documents de première importance auxquels on doit recourir. Il pense qu'elles révèlent un monde franchement différent de celui d'Homère. Ce point de vue devrait être nuancé. Par exemple, lorsqu'il constate que le monde d'Homère ignore l'écriture, il se laisse prendre à une apparence ; et peut-on dire, d'autre part, que l'écriture ait été répandue dans la civilisation que révèlent les tablettes mycéniennes? Il semble, au contraire, que les tablettes soient l'œuvre d'une corporation restreinte de scribes.

On pourra discuter avec M. Finley. Mais son livre est suggestif, toujours inspiré par le souci de rester en contact avec le réel.

P. Chantraine.

Senofane, *Testimonianze e frammenti*, a cura di Mario Untersteiner (Biblioteca di Studi superiori, Filos. antica, vol. XXXVIII). Firenze, La Nuova Italia editrice, 1955 ; cclxx-153 p. Prix : L. 4.000.

Mario Untersteiner, qui a déjà consacré, dans cette collection si pratique et déjà abondante, trois volumes aux Sophistes, continue la publication des Présocratiques par les fragments de Xénophane. On aura une idée de la richesse de son petit livre si l'on compare aux 26 pages des *Fragmente der Vorsokratiker* ses 153 pages, auxquelles s'ajoute une introduction presque double. L'ordre des fragments reproduit celui de Diels-Kranz, dont la pagination est indiquée en marge. Une traduction italienne les accompagne et d'abondantes notes ne laissent aucun point dans l'obscurité. On sera étonné de la précision du commentaire et de l'étendue de la culture qu'il atteste. A l'appui de chaque détail, les témoignages les plus divers sont invoqués et cités, et la bibliographie — en dehors des ouvrages généraux réunis dans une liste au début du volume — est immense. Le texte des fragments de Xénophane, dont les origines sont diverses, a été l'objet d'un travail critique dont le résultat est rassemblé dans la publication de Diels-Kranz. Untersteiner, en général, adopte le texte de la sixième édition. Exceptionnellement, il introduit une correction qu'il justifie en note. L'absence d'apparat critique est cependant gênante, parce que, en présence d'un passage corrigé, et même lorsque la question est discutée en note, ce qui n'est pas toujours le cas (par exemple, en B 1, 22), on aimerait disposer de tous les éléments qui peuvent servir à l'établissement du texte.

L'Introduction est la partie la plus importante du livre. Elle servira surtout à l'interprétation philosophique de Xénophane. Sa composition en dit assez sur l'esprit dans lequel elle est conçue : elle suit l'ordre inverse de l'ordre attendu dans un exposé historique. C'est après de longues discussions sur la doctrine (cinq chapitres, 237 pages) que l'auteur présente, au chapitre vi, les œuvres de Xénophane et, enfin, après un exposé sur sa Physique, au chapitre viii, sa vie, c'est-à-dire les questions d'origine et de chronologie. On pensera peut-être que l'interprétation de la doctrine suppose connues les conditions historiques dans lesquelles elle s'est exprimée, et l'ordre adopté ne laissera pas de déconcerter le lecteur.

Le premier chapitre de l'Introduction (déjà publié dans *Antiquitas*, 8, 1950, p. 22-84) est une étude critique très poussée du principal exposé que l'Antiquité nous ait laissé de la doctrine de Xénophane. Il s'agit d'un traité anonyme, contenu dans le Corpus aristotélicien et consacré à Mélissos, Xénophane et Gorgias. La partie consacrée à Gorgias (éditée avec des notes et traduite dans *Sofisti, Testimonianze e frammenti*, II, p. 56-74) avait permis à Untersteiner d'en éprouver la

valeur et de le considérer comme une source digne de foi. La partie relative à Mélissos avait été jugée aussi favorablement par les historiens de la philosophie. Mais l'exposé consacré à Xénophane est généralement tenu pour sans valeur : il donne à sa doctrine une forme dialectique et scolastique qui contredit le témoignage d'Aristote et de Théophraste. Cette déformation ne serait pas due à une incompréhension, mais à des intentions polémiques qu'Untersteiner attribue à des tenants de l'École de Mégare, fondée par Euclide vers 405 et disparue aux environs de 300. Ceux-ci s'attachèrent, en effet, aux études doxographiques pour distinguer leur doctrine des doctrines voisines. Je ne saurais résumer ici la démonstration minutieuse qui fonde cette hypothèse. Une confrontation méthodique des idées de Xénophane, d'après le traité anonyme et d'après les autres témoignages ou fragments, sur les rapports de Dieu avec l'Être et le Devenir, sur la sphéricité de Dieu, sur son unité, une nouvelle étude des parties consacrées à Gorgias et à Mélissos conduisent à des conclusions précises. Une fois reconnues les intentions polémiques de l'Anonyme, il est facile de faire le départ entre ce qui appartient à Xénophane et ce qui ne lui appartient pas : l'Être-Dieu apparaît comme ὅμοιος, étranger au Devenir, extérieur au Temps, infini ; malgré son unité, une certaine forme de polythéisme n'est pas exclue. « Comment peuvent se concilier infinité, unité et pluralisme de dieux autonomes et, cependant, strictement unis entre eux dans l'unité d'une φύσις identique, c'est une question à résoudre en traitant de la pensée de Xénophane » (p. cxv). Cette phrase résume bien les problèmes auxquels Untersteiner s'attache dans les chapitres suivants.

Les chapitres II (Critique de l'anthropomorphisme), III (Xénophane en face de la religiosité préhellénique), IV (Le Dieu de Xénophane et le problème de l'Être) discutent le problème philosophique et religieux. On retiendra particulièrement les considérations qui, à propos des fragments B 27, 29 et 33, relatifs à l'importance de la Terre comme élément, la rattachent à la Terre-Mère, à la Gaia de la religion primitive et aboutissent à l'affirmation que, chez Xénophane, Physique et Théologie ne se distinguent pas : « Nous assistons, chez Xénophane, à une transformation significative du mythe en logos. L'antique Terre-Mère, dont l'action d'être vivant est sentie dans la représentation colorée qu'en donne Eschyle dans les *Choéphores* [ne faut-il pas lire plutôt les *Euménides*?], est alors réduite à πάντα. On peut saisir ici aussi l'opposition à l'anthropomorphisme, si l'on confronte la Γαῖα eschyléenne à celle de Xénophane » (p. cxxxix).

Dans le chapitre VI, consacré aux œuvres de Xénophane, il cherche, en particulier, à établir qu'il a existé un περὶ φύσεως, alors que d'autres historiens en nient l'existence et veulent le confondre avec les Σίλλοι. Sans vouloir reconstituer une évolution de la pensée de Xénophane, bien difficile à établir, dans l'état de nos connaissances, il considère du moins la physique comme logiquement antérieure à la théologie. Enfin, l'examen des traditions sur la vie de Xénophane lui permet de respecter les dates traditionnelles (cf. Schmid-Stählin, *Gesch. d. griech. Lit.*, I, 1, p. 309 sqq.).

En présence de cet ouvrage, où, à propos de Xénophane, tant de problèmes sont discutés avec une érudition, une autorité et une compétence égales, je n'exprimerai qu'un regret, c'est qu'aucun index ne permette de se retrouver facilement au milieu de cette richesse. Un index des mots grecs et un index des principaux thèmes abordés rendraient de grands services ; un index des textes cités ne serait pas moins utile et la présence d'instruments analogues de référence, dans chaque volume de fragments, rendrait plus aisément utilisables ces excellents instruments de travail.

Jean DEFRADAS.

J. H. Finley Jr., *Pindar and Æschylus* (Martin Classical Lectures, XIV). Cambridge, Harvard University Press, 1955 ; 307 p.

M. Finley Jr. a voulu, dans ce livre, établir un parallèle entre Pindare et Eschyle, considérés comme les représentants de deux conceptions politiques opposées. Les *Odes* de Pindare donnent l'image d'une société aristocratique où la place de chaque chose est fixe : entre les Dieux qui règnent sur l'Olympe, les héros qui protègent le sol de la cité et le vainqueur qu'immortalise sa victoire, il existe une chaîne continue, sur laquelle le temps ni le changement n'ont de prise. Au contraire, Eschyle apparaît à l'auteur comme pénétré de cet esprit démocratique d'Athènes, dans lequel se heurtaient des conceptions différentes : la tragédie d'Eschyle parvient à justifier, à travers les conflits de puissances, l'ordre nouveau, cet ordre auquel on n'aboutit, aussi bien chez les hommes que chez les Dieux, que péniblement, et non sans que la Justice change de camp.

Le plan de cet ouvrage est simple. Dans la première partie, après avoir étudié la pensée symbolique dans Pindare et tiré parti de ce qu'on peut savoir de Pindare et de sa vie, M. Finley passe en revue les différentes *Odes*, rangées un peu arbitrairement dans quatre subdivisions (*Vicissitude*, *Harmony*, *Attainment*, *Essence*). Dans la seconde, après un rapide préambule sur la tragédie à Athènes, l'auteur examine successivement les pièces qui nous restent d'Eschyle.

Comme tous les parallèles depuis Plutarque, ce parallèle entre Pindare et Eschyle a l'inconvénient de forcer les ressemblances aussi bien que les différences. On ne se refuse pas à admettre qu'on établisse un rapport entre la structure différente de Thèbes et d'Athènes et le tempérament différent des deux poètes : mais il est difficile de penser qu'un esprit aussi hardi que Pindare, et dont la gloire était, par définition, internationale, ait été si asservi à des conceptions du passé ; et je doute fort qu'Eschyle d'Éleusis, qui disait si fièrement de lui-même (*Ag.* 757) : Δίχα δ' ἄλλων μονόφρων εἰμί « à l'écart des autres, je pense solitaire », puisse avoir profondément subi l'influence de l'esprit public de sa cité. De plus, du fait du plan adopté, l'examen de ces *Odes* et de ces tragédies, s'il donne lieu à des remarques de détail intéressantes, présente un caractère un peu monotone et mécanique.

En somme, c'est un livre de bonne société, qui se lit avec plaisir, mais ne me donne pas l'impression de nous faire pénétrer plus avant dans la compréhension de deux génies difficiles. En ce qui concerne Pindare, le livre de M. Finley semble un peu glisser sur la surface, quand on songe à l'audacieuse tentative de M. Norwood pour saisir de l'intérieur le symbolisme pindarique ; aussi bien les conflits qui se déchaînent entre les générations divines ou entre les diverses conceptions du Droit chez les hommes et l'effort puissant accompli par Eschyle pour les faire aboutir à un état nouveau de conciliation me paraissent un peu édulcorés et dilués dans l'ouvrage de M. Finley.

J. Humbert.

H. D. F. Kitto, *Form and Meaning in Drama. A study of six Greek plays and of Hamlet.* Londres, Methuen and C°, 1956 ; in-8°, 341 p.

Dans son nouveau livre sur la tragédie grecque, M. Kitto ne traite que de six pièces grecques (l'*Orestie*, d'une part ; *Philoctète*, *Antigone* et *Ajax*, de l'autre) ; mais la méthode qu'il leur applique et l'interprétation qu'il en donne prennent une portée générale et aboutissent à une thèse énergiquement établie.

La méthode consiste à partir des bizarreries qui ont choqué les critiques ratio-

nalistes et à chercher, non pas à les excuser, mais à les expliquer, en admettant au point de départ que le poète savait ce qu'il faisait et que ces bizarreries sont des déformations exigées par le sens général de la pièce. De fait, le sens apparaît clairement si l'on renonce aux interprétations centrées sur les caractères ou les personnages : il faut partir du fait (déjà bien mis en relief par M. Kitto dans des études antérieures) que la tragédie se déroule sur deux plans à la fois, humain et divin. Elle est un drame « religieux », c'est-à-dire que le sens des diverses scènes ne se dégage que par rapport à un arrière-plan de portée universelle, et qu'en un mot ce qui y compte est moins le sort ou la psychologie d'un héros qu'une conception religieuse ou philosophique. Telle est la clef de toutes les difficultés de détail. Si l'*Orestie* présente tant d'étrangetés dans les thèmes de ses chœurs ou l'attitude de ses personnages, elles servent toutes à mettre en lumière ce qui est le vrai sujet, à savoir le progrès entre une série de vengeurs et l'autre, puis l'établissement d'une justice nouvelle. Des illogismes comme ceux relatifs à la prophétie portant sur Philoctète et à sa maladie ou ceux relatifs à la double sépulture qui intervient dans *Antigone*, ou ceux que contient l'*Ajax*, s'expliquent dès que l'on admet que ces pièces ont pour sujet, l'une un problème de moralité politique, la seconde une faute contre la nature et la troisième le problème de la sagesse. Au total, en effet, un drame grec se présente comme une construction en vue d'un certain effet, et non comme la figuration d'une histoire.

Cette théorie, fortement élaborée dans les diverses analyses, est reprise dans un chapitre général, où la tragédie grecque est opposée à la tragédie élisabéthaine, comme le temple grec à la cathédrale gothique, la concentration des uns s'opposant à l'extension et à la complexité des autres, pour qui toute la vie humaine entre en jeu. Mais, si cette concentration et cette unité sont propres à la Grèce, le principe du « drame religieux » ne l'est pas : toute la fin du livre, consacrée à *Hamlet*, lui applique les mêmes méthodes et la même interprétation qu'aux tragédies grecques analysées plus haut. L'auteur explique tous les détails de l'œuvre par le souci de montrer les effets contagieux et destructifs du mal sur tout un groupe d'êtres mauvais et bons. Et, en déplaçant ainsi le centre d'intérêt, en situant le vrai sujet à ce niveau « religieux », il s'oppose à l'interprétation « séculaire » des critiques actuels à propos de *Hamlet*, comme il s'en prenait jusqu'alors aux interprétations « séculaires » de la tragédie grecque — à commencer par celle d'Aristote.

Ce court résumé peut donner quelque idée de la force de la doctrine ; mais cette force est d'autant plus sensible à la lecture que le ton du livre est toujours vif, parfois familier, volontiers ironique. Au reste, même si le terme de « drame religieux » peut être contesté, dans la mesure où il définit plus le contenu d'une philosophie que l'esprit général inspirant une certaine forme d'art, il ne semble guère douteux que M. Kitto a relevé là un caractère fort important de la tragédie grecque. Et, si celui-ci n'avait pas été ignoré jusqu'ici (en particulier pour l'*Orestie*), il n'avait jamais été aussi nettement et vigoureusement défini. Au reste, à la lumière de ce principe, l'interprétation de détail des œuvres s'enrichit souvent de façon sensible ; et les indices que relève M. Kitto pour étayer sa théorie sont souvent d'une précision formelle extrêmement convaincante. Je ne saurais manquer de mentionner, pour ma part, l'heureux emploi qu'il fait des juxtapositions et des liens verbaux (en particulier pour l'*Orestie*) ; mais il faudrait dire aussi comment il utilise ou bien le nombre des couplets (ainsi pour préciser combien étaient les juges, dans les *Euménides*, ce qui confirme le chiffre de onze), ou bien la permanence d'un rythme (comme pour le chœur sur Pâris, dans l'*Agamemnon*), ou bien les détails de la prophétie que révèle Tirésias, dans *Antigone* (détails qui mettent

en lumière une atteinte à la nature). Cela ne veut pas dire que l'on puisse accepter sans réserves les interprétations données (qui, par définition, portent toujours sur des difficultés). Le système d'explication qui tend à rattacher chaque détail à une intention d'ensemble entraîne souvent l'auteur à une attitude un peu systématique. Je ne suis pas, pour ma part, convaincue que, dans l'*Orestie*, Zeus lui-même doive apparaître en progrès, comme dans le *Prométhée*, et encore moins Apollon ; j'avoue même que les explications de M. Kitto ne me paraissent pas réussir à donner une portée très claire aux motifs par lesquels Athéna justifie son vote ; de même, l'idée de la sagesse incarnée en Ulysse (sagesse que n'a pu atteindre Ajax, mais dont manquent également Ménélas et Agamemnon) me semble donner aux deux parties de l'*Ajax* une unité un peu désincarnée. Mais de telles réserves quant aux applications particulières ne sauraient surprendre dans le cas d'un livre aussi résolu. Elles n'ôtent rien à l'intérêt extrême d'un ouvrage dont, aussi bien, la pénétration et la culture attachent nécessairement la sympathie.

J. de Romilly.

Robert Böhme, *Bühnenbearbeitung Äschyleischer Tragödien*. Basel-Stuttgart, Schwabe, 1956 ; in-8°, 140 p. Prix : 12 fr. suisses.

Cet ouvrage suscitera sans doute de vives discussions : l'auteur, disciple d'un homérisant estimé, P. von der Mühll, ne tente rien de moins qu'un διασπαραγμός de l'*Orestie* d'Eschyle. Les Anciens ont signalé plusieurs fois que les pièces des Tragiques avaient été mises au goût du jour soit par les acteurs, soit par des épigones plus ou moins talentueux. La dernière scène des *Sept contre Thèbes* est un exemple clair, quoique parfois contesté (cf. Sp. Manginas, *Athena*, 1953, p. 305-364), de ces remaniements. Dès 1938, M. Böhme (*Hermes*, 73, p. 195 sqq.) supposait une revision analogue dans les *Choéphores* : reprenant l'athétèse que Schütz avait proposée dans sa première édition, puis abandonnée, il soutenait que le motif des « vestiges de pas » (v. 205-210, 228-229) avait été ajouté après Euripide. Ce point de vue, audacieux, puisqu'il implique une revision parallèle de l'*Électre* d'Euripide (v. 518-544 *secl.* A. Mau), n'en a pas moins reçu l'agrément d'E. Fränkel, *Agamemnon*, III, 815 sqq. Sur ces entrefaites a été publié, en 1952, l'*Oxy. pap. 2256* (fr. 3), qui oblige ou paraît obliger d'abaisser considérablement la date des *Suppliantes* : entre 470 et 463. M. Böhme accepte d'emblée la date la plus basse, sans examiner, d'ailleurs, les problèmes que pose ce papyrus, sur lequel l'accord est loin d'être fait : cf. F. Earp, *Greece and Rome*, 1953, p. 118 ; Fr. Johansen, *Class. and Med.*, 1954, 1. A. Lesky lui-même (*Hermes*, 1954, 1), qui est souvent cité par l'auteur, hésite à bouleverser la chronologie eschyléenne. Si cinq ans à peine séparent l'*Orestie* des *Danaïdes*, il paraît invraisemblable que la tragédie ait pu faire tant de progrès en si peu de temps. D'où la thèse de M. Böhme : notre *Orestie* n'est pas celle d'Eschyle, mais une *Orestie* remaniée vers 408-405 par un « Bearbeiter » (à désigner par le sigle B, comme le « Bearbeiter » homérique de P. von der Mühll).

Quelles sont les innovations de B? Il est aisé de les délimiter dans l'*Agamemnon*. Eschyle ignorait Égisthe ; donc, la dernière scène ne lui appartient pas, sauf les v. 1577-1582, qui, prononcés par Clytemnestre, se situaient avant 1372, ou plutôt à la place de 1372-1376. Les passages antérieurs où il est question d'Égisthe devront aussi être donnés à B (1223-1226, 1434-1437). Les arguments invoqués sont nombreux. Égisthe ne joue aucun rôle actif dans le drame ; le chœur est armé dans la dernière scène, ce que contredit le reste de la pièce. B a voulu écrire là une scène de bataille à grand spectacle ; il se dénonce partout par un style prosaïque

(répétitions, adverbes en -ως), une versification relâchée (chevilles) et « moderne » (crases, résolutions), un goût marqué pour les pointes et la rhétorique. Ces critères stylistiques permettent de lui attribuer aussi la scène où les douze choreutes s'agitent impuissants, tandis qu'agonise Agamemnon (1343-1371). On notera, cependant, que la présence de douze choreutes paraît garantir que la scène a été écrite avant la réforme de Sophocle qui porta ce nombre à quinze ; M. Böhme, il est vrai, admet que le chœur a été progressivement ramené de cinquante participants (jusqu'aux *Euménides* eschyléennes), à quinze, puis à douze ; mais cf., par exemple, A. Pickard-Cambridge, *Dram. fest.*, 241 sqq.). Bien d'autres réserves pourraient être faites sur cette partie de son travail. Eschyle pouvait-il passer sous silence Égisthe, qui, chez Homère, était le protagoniste du drame? L'auteur ne méconnaît-il pas la variété d'un style qui sait s'adapter aux situations et aux hommes? Ne se fait-il pas une idée préconçue et, somme toute, conventionnelle de la technique et de l'art eschyléens? On aurait, du moins, souhaité que les considérations de style et de métrique fussent appuyées sur un examen approfondi de l'œuvre entière.

Au reste, quand il s'agit d'un édifice aussi solidement charpenté que l'*Orestie*, un système comme celui de M. Böhme se réfute de lui-même, à la condition de demeurer logique jusqu'au bout. Or, M. Böhme, il faut le dire à son éloge, est implacablement logique. Une fois retranchée — sans grand inconvénient — la pâle figure d'Égisthe dans l'*Agamemnon*, il faut l'expulser des *Choéphores*. Mais Égisthe, vivant ou mort, est présent tout au long de la pièce ; il apparaît, notamment, en liaison avec le leit-motiv d'Apollon instigateur de la vengeance (par exemple, v. 268, 273, 304-305). Dans sa chute, Égisthe entraîne donc ce thème, qui fait crouler à son tour le personnage de Pylade le Phocidien. Eschyle, selon l'auteur, conserve le début de la tragédie, sauf v. 20-21, 205-210, 228-229, 264-305 (mais pourquoi épargner les v. 111, 134, 367, 377, 386-387, etc., qui mentionnent, nommément parfois, Égisthe?). A partir du v. 510, le prosaïque « Bearbeiter » se substitue au maître, qui ne fournira plus que quelques parties lyriques et un fragment de l'exodos (983 sqq., sauf 989-990). Certes, M. Böhme ne prétend pas que tout le reste soit l'œuvre de B : à plusieurs reprises, il proteste contre la théorie des « Schauspieler-interpolationen » qui tente de retrouver l' « Urform » de la pièce ; il s'agirait plutôt d'une refonte complète dans laquelle le départ entre l'ancien et le récent se révèle souvent impossible.

On a vu qu'Apollon ne serait pas l'instigateur du parricide ; son seul rôle serait de purifier le meurtrier (M. Böhme n'en admet pas moins qu'Eschyle connaissait un oracle d'Apollon qui aurait incité Oreste à agir : cf. les explications embarrassées de la p. 103, n. 2, où l'on aurait pu tirer grand profit des *Thèmes de la propagande delphique* de J. Defradas). Dès lors, c'est toute la construction des *Euménides* qui est ébranlée. L'auteur, qui compte revenir sur la question, se contente d'indications rapides. L'histoire de cette pièce serait fort complexe : Eschyle avait écrit une œuvre « gänzlich andersartig », entièrement différente de celle que nous possédons ; il y traitait de μυστικά qui lui valurent, selon Apsinès, un procès en impiété ; si bien que, peu de temps après sa mort, un tragique, peut-être le fils du poète, substitua au dénouement mystique le jugement de l'Aréopage (qui était pourtant bien à sa place dans les conditions politiques de 458). C'est sur ce premier remaniement qu'aurait travaillé B quelques dizaines d'années plus tard. Corollaire : entre A et B ont existé des intermédiaires dont on peut retrouver la main ailleurs, par exemple dans la scène entre Clytemnestre et Cassandre (*Ag.*, 1035-1071) ; si on retranche cette scène, on fait disparaître le troisième acteur de toute l'œuvre d'Eschyle.

Quelles que soient les critiques qu'appelle la thèse de l'ouvrage, on sera reconnaissant à l'auteur d'attirer l'attention sur bien des aspects méconnus d'Eschyle : ce lyrique sait parler, quand il veut, une langue déjà proche d'Euripide (voire de Ménandre, ajoute M. Böhme, à propos de la Kilissa des *Choéphores* ; mais Eschyle ne fait que marcher dans les traces d'Homère, *Il.*, 9, 485 sqq.). On prend aussi plus nette conscience des composantes qui constituent une pièce et surtout une trilogie d'Eschyle : une analyse — au sens littéral — est toujours éclairante par certains côtés. Enfin, derrière Eschyle, on ne peut s'empêcher de songer à Homère : une aussi rigoureuse application de la méthode analyste à Eschyle ne va-t-elle pas — par choc en retour — encourager ceux qui protestent déjà contre les excès de cette même méthode appliquée à Homère?

Francis Vian.

R. Mondolfo, *L'infinito nel pensiero dell'antichità classica.* Florence, La Nuova Italia, 1956 ; in-8°, 635 p.

Une légende assez répandue chez certains historiens de la pensée avait présenté les Grecs comme réfractaires au concept de l'infini sous diverses formes. Déjà, en 1934, dans son livre *L'infinito nel pensiero dei Greci*, par lequel Mondolfo s'était définitivement classé parmi les grands maîtres de l'histoire de la pensée, l'auteur s'était proposé de détruire cette légende. Le nouveau livre reprend cette défense et illustration des Grecs devant le problème redoutable de l'infini en ajoutant une cinquième partie aux quatre parties par lesquelles il avait rythmé sa première enquête.

Dans la première partie, consacrée à l'infini temporel, l'auteur nous trace l'évolution de la pensée cosmologique des Grecs d'une représentation cyclique, où le temps apparaît infini par la répétition indéfinie de cycles limités et identiques, vers une représentation linéaire du temps, où la durée avance en ligne droite en procédant d'un passé infiniment reculé vers un avenir infiniment lointain.

La seconde partie suit l'évolution de l'infini numérique à partir de la représentation cosmologique d'une pluralité infinie de mondes aux premiers essais d'une théorie infinitésimale chez les Pythagoriciens, Zénon d'Élée, Anaxagore et les atomistes, et de là aux méthodes précises inventées par Eudoxe et par Archimède pour maîtriser l'infini arithmétique.

Dans la troisième partie, réservée à l'infini spatial, l'auteur analyse les différents sens du terme ἄπειρος dans la succession des écoles et la portée de l'opposition πέρας-ἄπειρον dans l'antinomie cosmologique de la finitude et de l'extension infinie de l'univers.

La quatrième partie, enfin, traite de l'infini de la puissance divine dans la pensée philosophique et théologique de l'antiquité tardive, des Stoïciens aux Néoplatoniciens.

Ces quatre parties constitueraient à elles seules une puissante synthèse sur l'infini chez les Grecs. Elles furent accueillies déjà en 1934 comme une source de renseignements désormais indispensable pour l'historien de la pensée. Dans sa nouvelle édition, l'auteur a tenu compte d'une partie des publications, relatives à l'infini, qui ont paru depuis 1934. Il eût été intéressant de discuter, en plus, à propos de l'arithmétique des Pythagoriciens, le livre de P.-H. Michel, *De Pythagore à Euclide*, Paris, 1950 ; à propos de l'infini chez Aristote, l'œuvre posthume de Th. Heath, *Mathematics in Aristote*, Oxford, 1949, et, pour les débuts du calcul intégral chez les atomistes, deux études plus anciennes, mais toujours actuelles,

C. Bailey, *The Greek atomists and Epicurus*, Oxford, 1928, et S. Luria, *Die Infinitesimaltheorie der antiken Atomisten*, Berlin, 1932. Mondolfo était un excellent connaisseur de la terminologie de l'infini chez les Grecs (cf. p. 275, n. 2, et *passim*), il eût été intéressant aussi qu'il étudiât systématiquement la manière dont l'évolution du concept mathématique de l'infini se traduit dans la terminologie par la substitution, très significative, entre autres de ὁποιοσοῦν (Eudoxe, Archimède) ou de ὁποσοσοῦν (Archimède) à l'ancienne expression παντοῖος (Leucippe, Démocrite). Mais c'est là peut-être un desideratum trop personnel.

La cinquième partie, nouvelle, est consacrée à l'étude de l'infini de l'instant et de l'infini subjectif. Mondolfo montre d'abord que, si les penseurs de la Renaissance, en particulier N. Cusano et G. Bruno, ont inauguré dans la pensée occidentale un certain mode contemplatif et mystique, où l' « atome de temps », l'instant, s'identifie avec l'infini temporel ou l'éternité, l'Occident est en partie redevable, là aussi, à la pensée grecque. Bien que Anaxagore n'ait pas étendu de l'espace à la durée son ἐν παντὶ πάντα et son καὶ γὰρ τὸ σμικρὸν ἄπειρον, les idées de Cusano et de Bruno accusent, jusque dans les formules où elles s'expriment, avec la pensée du Clazoménien une certaine parenté qui justifie l'hypothèse d'une influence. Mais le problème de l'infini de l'instant a été posé par les Grecs surtout en morale, où il est étroitement lié au problème de l'εὐδαιμονία. Mondolfo en montre la présence, entre autres, dans un fragment de Ménandre, dans plusieurs pages des *Pensées* de Marc-Aurèle, variations sur le thème que la valeur de la vie est indépendante de sa durée, dans les lettres d'Épicure enseignant que le sage trouve l'éternité, vainement cherchée par les hommes dans le prolongement temporel de la vie, dans l'instantanéité de l' « atome temporel » qui lui accorde, par la contemplation des biens éternels, une infinie plénitude du bonheur. Même attitude d'esprit chez les Stoïciens, en particulier chez Chrysippe, pour qui, d'après le témoignage de Plutarque, un instant de sagesse est équivalent à toute une éternité passée dans la béatitude, et chez Plotin, pour qui l'extase mystique réalise, dans l'immobilité instantanée, l'unité du voyant avec la vision infinie de Dieu.

Il restait une dernière forme de l'infini dont certains érudits, comme Carlini et Tarozzi, prétendaient réserver la découverte aux modernes, l'infini subjectif ou l'infini de la pensée. Mondolfo réclame même cette forme de l'infini pour les Grecs. Les modernes, certes, ont donné à l'infini de la pensée et du sentiment un développement encore insoupçonné dans la littérature grecque ; mais l'auteur nous montre que les penseurs de la Renaissance italienne, qui ont exalté l'infinitude de la pensée comme le fondement de la dignité et de la supériorité de l'homme, s'appuient sur l'autorité d'auteurs grecs comme Platon, Aristote, Épicure, Cicéron et Ovide. Mais, même indépendamment des extraits grecs ou latins qui ont inspiré l'idée de l'infinité de la pensée et de l'âme chez les auteurs de la Renaissance, Mondolfo trouve la présence de cette idée dans tous les domaines de la pensée grecque. Elle fait partie des représentations religieuses de l'orphisme, des cultes dionysiaques, de Pindare, de Philon, de Plotin. Elle pénètre certaines spéculations mathématiques des Pythagoriciens et des atomistes, d'Anaxagore et d'Archimède. La fin de l'*Arénaire*, où le grand géomètre affirme le pouvoir illimité de l'esprit d'imaginer des grandeurs mathématiques dépassant toutes les grandeurs que la réalité physique peut offrir, alors que Pascal, dans sa célèbre pensée sur les deux infinis, prétend exactement le contraire, n'est-elle pas la preuve la plus éclatante de la thèse de l'auteur? L'infini subjectif est, enfin, à la base d'une partie de la morale d'Héraclite, d'Aristote et d'Épictète. Aux critiques qui lui font cette dernière objection que, si la pensée grecque a bien connu l'infini subjectif, elle ne l'a connu que sous une forme passive, et non comme activité créatrice, Mondolfo

oppose, entre autres, la polémique d'Aristote contre les partisans de l'existence objective de l'infini en acte, au cours de laquelle le Stagirite met en évidence la puissance créatrice de l'esprit dans le prolongement indéfini de la suite des nombres ou des divisions successives, et les théories progressistes de l'humanité telles qu'elles ont été développées par Démocrite, Épicure, Poseidonios et d'autres.

En montrant ainsi l'inquiétude religieuse, la recherche mathématique et la réflexion philosophique des Grecs aux prises avec des formes de l'infini dont on était tenté d'attribuer la découverte à la pensée moderne, la nouvelle édition du livre de R. Mondolfo fait apparaître le génie grec plus grand et plus varié.

La présentation du volume par les éditions « La Nuova Italia » est excellente. Je n'ai relevé que deux fautes d'impression (p. 144, n. 1 ; p. 572, n. 3).

Ch. Mugler.

Joseph-Hans Kühn, *System- und Methodenprobleme im Corpus Hippocraticum* (Hermes-Einzelschriften, Heft 11). Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1956 ; VIII-106 p.

La collection d'écrits médicaux qui nous est parvenue sous le nom d'Hippocrate présente toujours un intérêt profond pour le philologue comme pour l'historien des sciences ou de la philosophie. Aussi les études consacrées à l'un des traités ou à l'ensemble de la collection se succèdent-elles à un rythme régulier. Cette constance dans la recherche s'explique par la multiplicité des problèmes qui se posent. On pourrait dire qu'il existe une question hippocratique qui, si elle ne passionne pas l'opinion autant que la question homérique, n'en mérite pas moins l'attention des chercheurs : la personnalité d'Hippocrate, l'attribution des traités aux diverses écoles médicales, la chronologie des œuvres, la valeur scientifique des observations constituent autant de problèmes dont la solution n'est pas encore acquise d'une manière définitive. C'est surtout, semble-t-il, le contenu scientifique de la collection hippocratique qui intéresse les savants contemporains, sans doute parce que la médecine d'aujourd'hui, quels que soient ses mérites propres, ne peut nier sa dette à l'égard du maître de Cos. C'est à ce problème scientifique qu'est consacrée l'étude que vient de publier M. J. H. Kühn. L'ouvrage comporte deux parties. La première, intituléе « Der Methodenstreit in der hippokratischen Schrift de prisca medicina », est consacrée à l'une des œuvres les plus importantes de la collection, *De l'ancienne médecine*, celle où le problème de la méthode en médecine est examiné avec le plus de précision. La seconde (« Hypothesismethode und Physistheorie im Corpus Hippocraticum ») étudie les traités *De flatibus*, *De carnibus*, *De natura hominis*, *De victu*. Les analyses sont claires et minutieuses, les conclusions intéressantes. Une bibliographie abondante termine le livre : je m'étonne de n'y pas voir figurer l'ouvrage récent de L. Bourgey : *Observation et expérience chez les médecins de la collection hippocratique* (Paris, Vrin, 1953).

Pierre Louis.

John Gould, *The Development of Plato's Ethics*. Cambridge, University Press, 1955 ; XIV-242 p.

Les ouvrages consacrés spécialement à l'éthique de Platon sont relativement peu nombreux. En plus des études générales sur le platonisme, qui examinent ce problème plus ou moins à fond, on ne peut guère citer que les travaux de Brochard (*La morale de Platon*, dans les *Études de Philosophie ancienne et de Philosophie*

moderne, Paris, Vrin, 1926, p. 169-219) et de Lachièze-Rey (*Les idées morales, sociales et politiques de Platon*, Paris, 1re éd., 1938), et, parmi les publications plus récentes, celle de R. C. Lodge, *Plato's Theory of Ethics*, Londres, 1950. L'originalité du livre de M. J. Gould réside essentiellement dans la façon dont il est composé. Au lieu de se borner à un exposé des différents aspects de l'éthique de Platon, l'auteur s'efforce d'en souligner l'évolution depuis les premiers dialogues jusqu'aux *Lois*. Et le chemin parcouru est rendu plus sensible encore par le plan suivi, dont la clarté est, d'ailleurs, parfaite. Il comprend, après quelques pages d'introduction, trois grandes parties qui se succèdent dans l'ordre suivant : la première, intitulée *The personnal Ideal*, est consacrée aux premiers dialogues, ceux que l'on appelle socratiques, non seulement parce que Socrate en est toujours le personnage principal, mais aussi parce que Platon y expose des doctrines qui semblent inspirées directement par l'enseignement de Socrate. Sous le titre *The ethical Society*, la seconde partie développe les doctrines proprement platoniciennes des *Lois*, c'est-à-dire du dialogue composé le dernier. La troisième et dernière partie étudie les principaux dialogues intermédiaires, le *Ménon*, la *République*, le *Timée*, le *Politique*, le *Philèbe*. A propos des *Lois*, on remarquera que ce volume, terminé en 1954, n'a pas pu profiter de l'excellente étude de M. M. Vanhoutte (*La philosophie politique de Platon dans les « Lois »*, Louvain, 1954), où les *Lois* sont étudiées non seulement du point de vue de leur contenu politique, mais encore et peut-être surtout du point de vue de leur contenu moral. Il est regrettable que M. Gould n'ait pas eu connaissance des recherches de M. Vanhoutte. Il apparaît comme de plus en plus nécessaire que les savants de tous les pays se tiennent constamment au courant de leurs travaux. L'ouvrage se termine par une abondante bibliographie, un index général des matières et des auteurs cités, une liste des mots grecs étudiés et, enfin, une table de tous les passages des *Dialogues* analysés ou même simplement cités. Ces tables, en particulier la dernière, rendront de grands services aux lecteurs de Platon.

Pierre Louis.

Jean Van Camp et Paul Canart, *Le sens du mot* ΘΕΙΟΣ *chez Platon* (Université de Louvain, Recueil de travaux d'Histoire et de Philologie, 4e série, fasc. 9). Louvain, 1956 ; 452 p.

Voici un ouvrage du plus haut intérêt qui s'adresse non seulement aux historiens de la philosophie et, en particulier, du platonisme, mais encore à tous les hellénistes qui se préoccupent des problèmes d'interprétation des auteurs anciens. Il vise, en effet, à retrouver le sens que Platon a voulu donner à un terme particulièrement fréquent dans les *Dialogues*, l'adjectif θεῖος. Pour y parvenir, les auteurs ont relevé le mot chaque fois qu'il apparaît dans l'œuvre de Platon, en s'efforçant toujours de suivre une méthode strictement scientifique. J'entends par là qu'ils se sont fait une règle de ne jamais attribuer à priori au mot θεῖος « une valeur philosophique, encore moins un sens technique précis et exclusif » (p. 414) ; ils abordent les textes sans aucune idée préconçue et s'interdisent toute conclusion prématurée, toute affirmation que ne justifie pas un texte précis ; en un mot, ils s'en tiennent strictement aux textes et essaient toujours de déterminer la nuance de sens de θεῖος en fonction du contexte. C'est là une excellente méthode, la seule qui permette d'arriver à des conclusions assurées. La plus grande partie de l'ouvrage est consacrée à l'enquête à travers les dialogues, à l'analyse minutieuse des textes, suivant l'ordre chronologique adopté dans la Collection Guillaume Budé. Les dialogues socratiques ainsi que ceux de la maturité (*Phédon*, *Banquet*, *Phèdre*, *République*, *Cratyle*, *Alcibiane I*) ont été dépouillés par M. J. Van Camp. Et c'est

M. P. Canart qui a étudié, de son côté, les dialogues métaphysiques ainsi que le *Timée*, le *Critias*, les *Lois* et les *Lettres* VII et VIII. On constate aisément que ces deux auteurs ont travaillé dans le même esprit et avec les mêmes méthodes. Il ne peut être question, ici, de les suivre dans le détail de leurs analyses. Je me contenterai d'en souligner les principaux résultats. Cette tâche est, d'ailleurs, grandement facilitée par le soin que les auteurs ont apporté à résumer leurs conclusions, à la fin de chaque chapitre et à la fin du volume. Il paraît désormais démontré, d'abord, que les divers emplois de θεῖος à travers l'ensemble des dialogues présentent une remarquable permanence ; ensuite, que ces emplois sont conformes aux usages de la langue courante. Bien souvent θεῖος n'a d'autre sens que celui de divin dans l'acception la plus banale et renvoie à la mythologie populaire ou qualifie tout ce qui a trait au domaine de la religion traditionnelle. Et, parallèlement à ce sens religieux, il peut avoir une valeur métaphorique, banale elle aussi : il marque une supériorité quelconque, avec une nuance d'excès ou d'admiration, et s'applique à toute réalité, animée ou inanimée, spirituelle ou matérielle. Ces deux sens, ainsi que celui d' « inspiré », qui n'est qu'un cas particulier du sens étymologique, se retrouvent dans tous les dialogues. Mais il arrive aussi que, par un procédé que Platon utilise souvent et que A. Diès a parfaitement mis en lumière, celui de la transposition, le mot θεῖος prenne un sens philosophique. « La valeur littéraire imagée de θεῖος prédisposait cette épithète à jouer un rôle important dans le procédé de transposition. Son contenu notionnel à la fois large et imprécis et l'atmosphère religieuse qui l'entoure lui permettent de suggérer de façon imagée la réalité philosophique et de colorer religieusement l'attachement qu'elle réclame » (p. 420). Il va se soi que la détermination précise de ce sens philosophique est une recherche délicate, car c'est affaire de nuances, surtout chez un styliste comme Platon. Mais il me paraît indubitable que de nombreux emplois de θεῖος relèvent de la transposition. On voit toute l'importance de cette conclusion pour l'étude de la théodicée platonicienne. Les auteurs n'hésitent pas, en effet, à affirmer que « le sens relatif de θεῖος, toujours dans le prolongement du sens banal, ne permet pas d'établir l'existence d'une nature divine, dont émaneraient, par voie de création ou même de participation, les différents êtres » (p. 421). Ce qui suppose, évidemment, que « c'est en termes intellectualistes et non théologiques que Platon s'est posé le problème de la Réalité suprême » (*Ibid.*). Ce n'est là qu'une hypothèse présentée dans les dernières pages de l'ouvrage. Mais c'est une hypothèse qu'il vaudrait la peine de vérifier grâce à une étude d'ensemble de la théodicée platonicienne. Souhaitons que MM. Van Camp et Canart entreprennent cette vaste étude et qu'ils la conduisent aussi bien que celle-ci.

Pierre Louis.

L. G. Westerink, *Olympiodorus. Commentary on the first Alcibiades of Plato.* Critical text and indices. Amsterdam, North-Holland publishing company, 1956 ; XVI-192 p.

Olympiodore, que l'on appelle Olympiodore le jeune ou d'Alexandrie, pour le distinguer d'un autre Olympiodore dont Proclus suivit les leçons sur Aristote vers 430, vécut à la fin du VI^e^ siècle : l'époque de sa vie est fixée par l'observation d'une comète qu'il fit en 565 après J.-C. C'était un professeur de philosophie qui paraît s'être attaché surtout à commenter Platon. Nous avons de lui des commentaires sur le *Gorgias*, sur le *Phèdre* et aussi sur les *Météorologiques* d'Aristote. Mais son œuvre la plus connue est un commentaire sur le *Premier Alcibiade*, parce qu'il comporte, en matière d'introduction, une *Vie de Platon*. La seule édition complète de ce commentaire était jusqu'ici celle de Creuzer (*Procli diadochi et Olympiodori*

in Platonis Alcibiadem commentarii, etc., Francfort, 1820-1825, t. II (1821) : *Olympiodori in Plat. Alc. I commentarius*). Désormais, les hellénistes auront à leur disposition, grâce à M. L. G. Westerink, une excellente édition critique. Elle commence (p. VII-XIV) par une introduction brève, mais substantielle, où l'auteur étudie la tradition manuscrite, les particularités du témoin le meilleur (*Marcianus gr.* 196, du x^e^ siècle, sigle M) et présente quelques remarques grammaticales qui intéresseront les linguistes, sur la morphologie et la syntaxe d'Olympiodore : on notera, en particulier, de nombreuses observations sur la syntaxe de ἄν (p. XIII). La disposition typographique du texte est excellente : l'auteur a pris soin de distinguer par des caractères différents le texte de Platon et le commentaire qu'en donne Olympiodore. La lecture en est grandement facilitée. Je ferai seulement une réserve sur la disposition de l'apparat critique, auquel se mêlent des notes indiquant des références. L'ouvrage se termine par deux tables qui seront fort utiles : la première est un index des références, la seconde un index du vocabulaire et des noms propres.

Pierre Louis.

Platon, *Les Lois* VII-X, texte établi et traduit par A. Diès. Paris, Les Belles-Lettres, 1956 ; in-8°, 186 doubles pages ; — *Les Lois* XI-XII, texte établi et traduit par A. Diès, et *Epinomis*, par E. Des Places. Paris, Les Belles-Lettres, 1956 ; in-8°, 164 pages en majeure partie doubles.

Avec ces deux volumes se trouvent achevées non seulement l'édition des *Lois*, mais l'édition complète de Platon dans la collection Budé. En ce qui concerne les *Lois*, rappelons que les deux premiers volumes, dont la *Revue de Philologie* a rendu compte, ont été établis et traduits par le P. E. des Places. Mais la collaboration entre les deux auteurs a été très étroite. Le P. des Places a, notamment, fourni à Mgr Diès, pour les derniers volumes, des renseignements précieux sur la seconde et la troisième main du manuscrit O et sur Eusèbe. Enfin, le réviseur, M. P. Louis, n'a pas seulement revu texte et traduction avec son exactitude coutumière, il a aussi fourni une nouvelle collation du manuscrit O exécutée sur photographie. Bref, nous avons là un véritable travail d'équipe.

Le texte des *Lois* est difficile, mais, dans l'ensemble, il est bien conservé, et il a besoin d'être interprété et traduit plutôt que corrigé. Aussi Mgr Diès n'a-t-il proposé que deux ou trois conjectures nouvelles, dont l'une a déjà été proposée depuis longtemps par Mgr Diès lui-même dans cette revue, 1914, p. 212-214 : en 960 b, il écrit ἀπηκασμένην pour ἀπεικασμένα et τῷ τρίτῳ pour τῷ πυρί ; — d'autre part, en 897 c, il suit une suggestion du P. E. des Places : τῶν τότε ἔτι τοῦτό γε τοσοῦτον. Ailleurs, en 916 b, l'éditeur adopte une conjecture de Van Groningen, τρισί pour τισι des manuscrits. Mais, d'une manière générale, le texte se tient très près de la tradition manuscrite, ce que l'on ne peut qu'approuver.

La traduction, signée d'un platonisant comme Mgr Diès, ne saurait prêter à la critique. Voici pourtant quelques remarques : 794 b, je ne vois pas bien à quoi répond, dans le texte grec, le « nous l'avons dit » de la traduction ; — 794 e, la traduction de πλήκτρῳ par « archet » m'a étonné : les deux objets sont franchement différents ; — 918 b, la traduction « le commerce de détail interurbain » pour καπηλεία κατὰ πόλιν me semble obscure et risque de faire prendre le texte à contresens : il s'agit du commerce à l'intérieur d'une cité.

Les notes, dont l'étendue est, bien entendu, commandée par les nécessités de la mise en pages, sont substantielles et s'inspirent souvent d'ouvrages récents, comme le livre de M. Vanhoutte.

Le dernier volume s'achève par l'*Épinomis*, édité et traduit par le P. Des Places. Ce traité, comme son nom l'indique, doit être considéré comme un complément aux *Lois*. Mais il pose un grand nombre de questions particulières, authenticité, témoignage du traité pour l'histoire des sciences. L'éditeur, qui se montre fort bien informé, examine ces problèmes dans une longue notice, fondée sur une bibliographie précise et étendue. En ce qui concerne l'authenticité, le P. Des Places conclut prudemment : « A défaut d'arguments décisifs dans un sens ou dans l'autre, le plus sage paraît être de se tenir à la longue tradition qui a vu dans l'*Épinomis* le dernier ouvrage de Platon » (p. 109). A la vérité, on ne peut considérer comme résolu ce problème de l'authenticité. — En ce qui concerne l'établissement du texte, on notera qu'en 984 e l'éditeur conserve le ὄν de A et O et tente de l'expliquer.

Ces deux volumes sont parmi les plus sûrs du Platon de la collection Budé, aujourd'hui achevé.

P. Chantraine.

Olof Gigon, *Kommentar zum zweiten Buch von Xenophons Memorabilien* (Schweizerische Beiträge zur Altertumswissenschaft, Heft 7). Bâle, F. Reinhardt, 1956 ; in-8°, 208 p.

M. Gigon, qui a publié en 1953 sur le premier livre des *Mémorables* un commentaire dont nous avons fait ici même ressortir la richesse et l'originalité, nous apporte maintenant l'étude commentée du deuxième livre du même ouvrage. On retrouve avec plaisir cette minutieuse pénétration qui sait découvrir, dans un texte apparemment banal et peu ordonné, mille observations ingénieuses qui montrent à la fois que Xénophon a construit son ouvrage de façon fort consciente et qu'il a largement utilisé une importante littérature socratique que nous n'avons plus. S'il est vrai que, comme M. Gigon le rappelle en conclusion (p. 192), « toute connaissance de Socrate en dehors de celle que nous donne Platon ne peut être saisie qu'à travers Xénophon », le jeu, comme on dit, en vaut bien la chandelle ; et les *Mémorables*, dont personne moins que M. Gigon ne prétend faire une œuvre directe et d'une originalité géniale, méritent qu'on les soumette à cette analyse qui recueille les moindres paillettes, à cet examen attentif qui jamais ne se paie de mots (M. Gigon souligne avec autant d'impartialité les remplois maladroits que les passages habilement menés), à ce commentaire qu'un réseau de rapprochements du texte avec lui-même ou avec d'autres ourdit sous nos yeux. On dirait qu'à son insu l'auteur définit sa propre méthode quand il dit que les *Mémorables* doivent être pris au sérieux, « à condition qu'on les interprète avec prudence, avec précision et, autant que possible, en se tenant éloigné de toute passion ». Peut-être pourrait-on faire à M. Gigon le léger reproche de refuser systématiquement, par un excès de prudence, les conclusions qui sembleraient se dégager de ses analyses, en particulier pour des sources très probables de Xénophon, comme Antisthène : mais cet esprit critique, même s'il confine à l'agnosticisme, est un bon antidote contre les généralisations hâtives auxquelles la question socratique n'a que trop donné lieu. Xénophon n'est pas le seul témoin fidèle qu'un Boutroux, un Rodier prétendaient voir en lui ; il n'est pas davantage ce disciple tardif et peu intelligent à qui un Maier ou un Robin déniaient toute valeur : c'est un homme qui a ses idées — pas très nombreuses, peut-être, mais aisément reconnaissables et vigoureuses comme sa personne — un auteur qui dispose habilement une matière qu'il tient principalement de sources à jamais perdues pour nous. Au contraire, il semble n'avoir que peu tiré de notre témoin capital, Platon, trop différent de lui pour qu'il pût vraiment l'utiliser. Je crois qu'on peut donner une signification

générale aux réflexions par lesquelles M. Gigon termine son intéressant parallèle entre *Mém.* II, 6, et le *Lysis* de Platon : « De Xénophon Platon ne savait rien et, si Xénophon connaissait l'œuvre de Platon, il ne pouvait rien en faire. »

Le livre II est fort différent, dans son objet, du livre I, qui vise surtout à justifier Socrate en faisant de sa vie un exemple d'εὐσέβεια et de σωφροσύνη ; il montre que le philosophe était aussi, dans toutes les circonstances de la vie, l'homme le plus utile qui fût (ὠφελιμώτατος), en particulier pour ceux qui vivaient autour de lui. Aussi bien, tandis que le livre I, répondant à la fois aux griefs des Accusateurs de 399 (οἱ γραψάμενοι) et à ceux de Polycratès, l'Accusateur posthume du philosophe (ὁ κατήγορος), est plus chargé de matière historique, si l'on peut dire, le livre II se présente comme une suite arbitraire d'entretiens plus ou moins longs de Socrate avec ses familiers. Le commentaire, qui suit si fidèlement le texte, change aussi de caractère : mais, en devenant autre, il ne perd rien de son intérêt pour cela. M. Gigon s'attache surtout à l'essentiel, c'est-à-dire aux discussions majeures de Socrate avec Aristippe (II, 1, 1-34), avec le jeune Lamproclès (II, 2, 1-14), avec Chérécrate (II, 3, 1-19), enfin avec Critobule (II, 6, 1-39), tandis qu'il passe rapidement sur ce qui présente moins d'intérêt.

Par définition, un commentaire ne prend toute sa signification que quand on peut suivre d'un même regard le texte qu'il éclaire ; bien des remarques pénétrantes, qui jettent leur lumière sur le point précis qui les a fait naître, perdent beaucoup de leur sens et de leur valeur quand on les extrait de leur contexte. On peut, cependant, citer comme exemples, entre bien d'autres, le parti que M. Gigon tire de l'emploi du mot θίασος (p. 73), ou de ce fait que la Vertu (Ἀρετή) ne se présente pas comme étant le vrai Bonheur (Εὐδαιμονία), mais laisse au Vice (Κακία) le privilège de s'en parer abusivement ; ailleurs (p. 57), c'est une remarque intéressante sur l'importance, plus considérable qu'on ne le pense, des citations poétiques faites effectivement par Socrate (citations que l' « Accusateur » lui avait violemment reprochées). Le livre est fait de ces observations qui s'entrecroisent et se complètent, donnant au texte un accent nouveau, une profondeur nouvelle. Derrière l'apparente banalité de l'apologue d'Héraklès en présence des deux Voies — « souvent cité, mais rarement interprété avec exactitude », comme dit M. Gigon avec une juste sévérité — on devine les idées de Xénophon et sa vieille prédilection pour tout ce qui relève de la Καρτερία et de l'Αὐτάρκεια. Mais ce qui peut le mieux mesurer l'apport de M. Gigon au texte qu'il a pris pour objet, c'est de se livrer simplement à une petite expérience : il suffit, après avoir suivi le commentaire avec le texte, de revenir au texte seul pour voir la densité qu'il prend alors. L'entretien de Socrate avec Aristippe, dans lequel Diogène Laërce ne voyait qu'un témoignage de l'antipathie (peu discutable, d'ailleurs) de Xénophon pour l'homme de Cyrène (II, 65 : διὸ καὶ τὸν κατὰ τῆς ἡδονῆς λόγον Σωκράτει κατ' Ἀριστίππου περιτέθεικεν), est bien autre chose qu'un morceau de polémique contre la morale hédoniste. De fait, sans quitter son point de vue de l'utile, Xénophon passe de la critique du plaisir de « l'instant » placé dans la société au problème de l'ἀπολίτεια, proclamée par Aristippe, pour arriver lui-même à cette morale d'un plaisir qui est le couronnement de l'effort, incarnée dans l'apologue d'Héraklès. Assurément, il se cache beaucoup d'emprunts de Xénophon derrière ce qu'il nous dit ; et je crois, pour ma part, que cet Héraklès doit beaucoup de son sens symbolique à Antisthène (Diogène Laërce cite, dans les titres de son œuvre, un Ἡρακλῆς ὁ μείζων ἢ περὶ ἰσχύος, un Ἡρακλῆς ἢ Μίδας et un Ἡρακλῆς ἢ περὶ φρονήσεως ἢ ἰσχύος, VI, 16-18) ; mais ce qui appartient bien à Xénophon, c'est la façon assez fine avec laquelle il montre Aristippe se dérobant à l'étau dans lequel Socrate veut d'abord l'enfermer, celui des ἄρχοντες et des

ἀρχόμενοι ; l'homme de Cyrène ne veut être ni des uns ni des autres et cherche une μέση ὁδός qui le conduise à la liberté (II, 1, 11). Comme il le dit en propres termes (II, 1, 14) : οὐδ' εἰς πολιτείαν ἐμαυτὸν κατακλήω, ἀλλὰ ξένος πανταχοῦ εἰμι « je ne me laisse pas enfermer dans un cadre politique, mais en tout lieu je suis un étranger ». A ce propos, M. Gigon montre bien qu'il n'y a là rien de ce qui fera plus tard des Stoïciens des citoyens de l'univers (κοσμοπολῖται) : tandis que ceux-ci élargiront les cadres politiques jusqu'aux limites mêmes du monde, Aristippe refuse le lien politique, « anarchiste » comparable au Cyclope de l'*Odyssée*. Définissant les ἀρχικοὶ comme ceux « qui veulent avoir tous les ennuis pour pouvoir ennuyer les autres » (II, 1, 9 : τοὺς βουλομένους πολλὰ πράγματα ἔχειν τε καὶ ἄλλοις παρέχειν), Aristippe essaie aussi d'échapper aux obligations des ἀρχόμενοι en se libérant. Ceci, d'ailleurs, ne l'empêche pas, tout comme un autre, de châtier ses propres esclaves par tous les moyens, s'ils travaillent mal, jusqu'à ce qu'il les réduise à leur état d'esclaves (II, 1, 17 : ... πᾶσι κακοῖς, ἕως ἂν δουλεύειν ἀναγκάσω).

On voit, sur ces quelques points particuliers pris dans des domaines différents, quel profit on peut tirer de la lecture du *Kommentar* de M. Gigon, de cette étude attentive d'un texte réputé « facile » qu'on lit beaucoup trop vite.

J. Humbert.

Arati, *Phaenomena*, introduction, texte critique, commentaire et traduction par Jean Martin (Biblioteca di studi superiori, 25). Florence, La Nuova Italia, 1956 ; in-8°, xxvi-198 p.

La Biblioteca di Studi Superiori publie une édition critique avec commentaire et traduction qui fait honneur à la collection comme au jeune savant qui en est l'auteur.

D'abord, en ce qui concerne l'établissement du texte, M. J. Martin, publiant, en même temps, dans la série « Études et Commentaires », un ouvrage de première importance sur l'histoire du texte d'Aratos. Il s'en autorise pour ne donner dans l'introduction à l'édition qu'un résumé des résultats auxquels il est parvenu dans ce livre. Deux manuscrits principaux, le *Marcianus* 476 (M) et le *Scorialensis* III, 3 (Σ), plus récent et considérablement remanié. Mais d'autres manuscrits relativement récents, qui ont été collationnés, doivent entrer en ligne de compte, et il existe le témoignage indépendant d'un *Aratus latinus* du viie siècle « d'une incroyable et savoureuse barbarie », mais qui, si on sait l'utiliser, apporte un témoignage valable.

Le texte lui-même est établi avec fermeté et les difficultés sont courageusement abordées dans le commentaire, qui va généralement à l'essentiel et sert souvent à justifier le texte adopté. M. J. Martin cherche d'abord à comprendre la leçon traditionnelle, en choisissant, bien entendu, entre les variantes, y compris celles qui sont indirectement données par la traduction latine. Mais, lorsqu'il s'y sent obligé, il n'hésite pas à corriger. Parmi ces conjectures, certaines entraînent l'adhésion, d'autres semblent plus difficiles à accepter. Entre les premières, je citerai : v. 23, αὐτὸς ἀγινεῖ ; — v. 49, ἄλλης ; — v. 276, ἄλλα μὲν suggéré par les traductions latines ; — v. 899, ἥτε κεῖ, fondé en partie sur la traduction d'Avienus. — Il est, en revanche, d'autres corrections dont on aurait peut-être pu faire l'économie : v. 199, il n'était pas nécessaire de corriger σκέψασθαι en σκέψεσθαι ; — v. 765-766, M. Martin corrige τε περιστέλλει en κε περιστέλλοι : cette correction est spécieuse et le nouvel éditeur s'est peut-être étonné qu'aucun de ses prédécesseurs n'y ait pensé ; mais, en réalité, Aratos a pu imiter le tour homérique de sens général

comportant τε et l'indicatif présent (cf. *Gramm. hom.*, II, p. 340 sqq.) ; — v. 896 et 1006, je ne crois pas aux formes ὠίσασθαι, ὠίσαιτο qu'introduit l'éditeur ; j'hésite entre des formes du type οἰίσασθαι, qui seraient tout de même moins étranges et artificielles, ou οἰήσασθαι (donné par M en 896), dont l'ēta s'expliquerait aisément par l'analogie de l'attique οἰηθῆναι, etc.

Comme tout vrai philologue, M. Jean Martin sait que l'on ne peut ni établir ni comprendre un texte sans explication grammaticale précise. Il écrit, p. IX : « Ce poème... avait essentiellement besoin... d'être expliqué grammaticalement. La syntaxe, la ponctuation, et parfois même le mouvement et la suite logique de tout un développement, restaient parfois à fixer. » On ne saurait mieux dire et j'indique, sans en donner d'exemple, qu'il n'est presque pas de page où le commentaire ne fasse pas progresser l'interprétation, notamment par la ponctuation et un groupement des mots judicieux. C'est sur le plan grammatical qu'on serait parfois tenté de critiquer M. Martin, tantôt parce qu'il s'étonne de traits qui n'ont rien de très étonnant[1], tantôt parce qu'il se montre audacieux à l'excès. Je ne voudrais discuter qu'un point, à titre d'exemple. Au vers 61, il soutient que « les deux verbes νέω, signifiant l'un *aller* et l'autre *nager*, sont pour Aratos un seul et même verbe pouvant s'employer dans deux sens ». Il faut d'abord observer que le verbe signifiant « retourner, aller » est seulement νέομαι, non νέω. D'autre part, l'emploi de νεῖται, en 407, que M. Martin traduit par « plonger », n'est autre qu'un cas de νέομαι « retourner, atteindre ». L'interprétation de M. Martin, outre sa bizarrerie (qu'il ne faudrait admettre, même chez Aratos, qu'en désespoir de cause), se heurte à deux objections : l'une que le verbe « nager » ne s'emploie pas, semble-t-il, au moyen, l'autre, décisive, que « nager » n'est pas plonger et ne se dit jamais d'une étoile (on dit καταδύεσθαι). Revenons au v. 61, où il s'agit d'une forme νίσσεται. Le commentaire écrit : « νέω = aller, possède un fréquentatif, pratiquement de même sens, νίσσομαι... ; on acceptera que νίσσομαι puisse avoir les deux valeurs ». Je ne l'admettrai pas plus que pour νέομαι, et le verbe signifie « atteindre » (M. Martin traduit « frôler »). En outre, l'emploi du terme « fréquentatif » est inexact et dénonce le manque de précision des connaissances linguistiques de l'éditeur. La note discute, enfin, la variante νείσεται, qu'il estime tout à fait « barbare » ; elle est, en effet, fautive, mais il faudrait dire qu'elle n'est pas accidentelle, mais fréquente et bien connue des homérisants (cf. le dictionnaire L. S. J., La Roche, *Die homerische Textkritik...*, s. u., *Introduction à l' « Iliade »* de la collection Budé, p. 129). Il faut ajouter que les *recentiores* (Υ) ont νήχεται, qui est commenté dans les scholies, mais que je crois une fantaisie sans autorité. C'est cette variante qui a égaré l'éditeur.

M. Martin est un savant solide avec qui on aime discuter. Je voudrais d'un mot rendre hommage à certaines analyses littéraires, par exemple celle de l'Hymne à Zeus, d'inspiration stoïcienne, aux v. 1-18, avec, notamment, l'interprétation de οὐδέποτ' ἐῶμεν, de ἄρρητον, de σημαίνοιεν ὡράων, de προτέρη γενεή.

On peut dire que, sur tous les points litigieux, le commentaire prend franchement parti. On pourrait reprocher parfois à ce commentaire un peu de pédantisme ; le nouvel éditeur aime faire la leçon à ses prédécesseurs ; ainsi, p. 135 : « Maass, avec son génie particulier, a trouvé le moyen de communiquer l'absurdité à la phrase tout entière. » Péché de jeune homme.

1. Un exemple entre plusieurs : au v. 24, M. Martin remarque : « il y a pour Aratos équivalence absolue entre περαίνω et πειραίνω ». Bien sûr, et non seulement chez Aratos. Il s'agit d'un seul et même verbe, avec dans la syllabe initiale des traitements phonétiques différents, mais facilement explicables.

A la vérité, les seuls défauts que l'on décèle dans ce livre (une certaine raideur, une information un peu étroite, en matière grammaticale, par exemple) s'expliquent par la jeunesse de l'auteur. Mais la fermeté de la pensée, la sûreté de la méthode apparaissent avec évidence. Nous avons là un philologue qui fera du bon travail.

P. Chantraine.

R. Helm, *Der Antike Roman*, 2te durchges. Auflage. Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1956 ; in-8°, 80 p.

Seconde édition, revue et améliorée, d'un travail dont il a été rendu compte dans cette revue (1951, p. 250-251) et qui paraît maintenant dans une collection de l'éditeur Vandenhoeck et Ruprecht, qui comprend déjà une métrique de Br. Snell et une étude de la tragédie de A. Lesky. Le propos de cette collection est de donner, sous une forme brève et précise, un aperçu de l'état des connaissances dans un domaine déterminé. Les auteurs de ces premiers volumes sont des savants connus et qui dominent les sujets dont ils traitent. M. R. Helm, par exemple, est, notamment, l'auteur d'une édition récente d'Apulée avec traduction allemande.

L'histoire du roman dans l'antiquité comporte à la fois un vif intérêt, parce que ce genre ne s'insère pas dans un cadre littéraire formel, et de nombreuses difficultés, parce que les auteurs sont mal connus et que leur chronologie même est difficile à établir de façon un peu ferme.

Des découvertes papyrologiques ont obligé à réviser ce que l'on croyait probable, et cet accident peut, après tout, se produire encore. Il faut donc de la sagesse et du bon sens pour écrire une histoire du roman antique.

Le livre de M. Helm se répartit en huit chapitres : « Historische Romane, Mythologische Romane, Reiseromane und Utopien, Liebesromane, Christliche Romane, Biographien, Romanparodie, Komisch-satirische Romane. »

Pour les *Éthiopiques* d'Héliodore, par exemple, l'auteur analyse le roman, dont l'intrigue est, on le sait, fort compliquée, souligne l'éclat du style. Il pense que l'auteur de l'ouvrage est bien l'évêque Héliodore et a vécu au IVe siècle, et rappelle que le romancier, pour la description d'un siège, s'est inspiré des indications de Julien à propos du siège de Nisibis (350-351).

Trois remarques, pour finir, qui n'enlèvent rien à l'estime où l'on tient cet ouvrage. Une bibliographie systématique aurait rendu service au lecteur. Pour le roman d'Achille Tatius, il faut renvoyer maintenant à l'édition Vilborg, que l'auteur n'a pas dû connaître avant la fin de l'impression. Enfin, la langue, sur laquelle A. Wifstrand a proposé de fines remarques, n'est jamais envisagée.

P. Chantraine.

J. Palm, *Über Sprache und Stil des Diodoros von Sizilien*. Lund, Gleerup, 1955 ; in-8°, 212 p.

Ce mémoire, dû à un élève de M. Albert Wifstrand, n'est pas une description sans portée ni sans perspective, comme le souligne le sous-titre : *Ein Beitrag zur Beleuchtung der hellenistischen Prosa*. L'auteur, qui est bien informé et, ce qui est mieux, bien formé, a examiné deux problèmes, philologique et linguistique, qui se trouvent liés.

Il s'agit, d'abord, de savoir dans quelle mesure Diodore de Sicile dépend, pour

la langue et le style même, des auteurs qu'il a compilés. Dans une première partie, M. Palm examine les rapports de Diodore avec celles de ses sources que nous connaissons plus ou moins, Agatharchide, Éphore, Thucydide, Xénophon. On sait que les prosateurs de l'époque hellénistique ou romaine passent pour avoir copié tels quels les écrivains dont ils s'inspiraient ou, plus exactement, dont ils tiraient des extraits. On a fait, sur ce point, une réputation particulièrement mauvaise à Diodore de Sicile. Or, il ressort de l'examen très soigneux auquel a procédé M. Palm que Diodore ne s'est pas asservi à ses modèles, notamment pour la langue et le style. En ce qui concerne Agatharchide, par exemple, il adapte le style savant de son modèle à ses propres moyens, qui sont ceux d'un honnête écrivain de la fin de l'époque hellénistique.

La conclusion, c'est que la langue de la Bibliothèque présente une unité véritable et mérite d'être étudiée pour elle-même. En ce qui concerne l'emploi de l'optatif, par exemple, il apparaît surtout dans le premier livre, dans des passages où l'auteur a voulu briller. Le paragraphe sur l'infinitif substantivé est également instructif, « c'est un trait typique du style écrit » (p. 121). Diodore l'emploie beaucoup moins souvent que Polybe, mais parfois d'une manière inattendue ; cf. XVIII, 22, 4 : τὸ ἐγχειρίσαι... οὐκ ἔκριναν. — En ce qui concerne le lexique, qui n'est pas négligé, je citerai ce qui est dit, p. 184, de l'emploi de βούλομαι et ἐθέλειν : en gros, βούλομαι l'a emporté dans la langue littéraire et ἐθέλειν dans la langue populaire, et chez Diodore c'est βούλεσθαι qui a la prépondérance. J'ai également pris intérêt à la liste de composés en -έω, caractéristiques de la langue de cette époque, comme ξενολογεῖν ou παιδοποιεῖσθαι.

Ce que l'on peut se demander, c'est si une étude plus systématique du témoignage des papyrus n'aurait pas permis de situer mieux encore la langue de Diodore. Mais, tel qu'il est, ce petit ouvrage a de la portée.

P. Chantraine.

Jean Martin, *Histoire du texte des « Phénomènes » d'Aratos* (Études et Commentaires, XXII). Paris, C. Klincksieck, 1956 ; in-8°, 313 p.

Comme l'écrit M. Jean Martin au début de son ouvrage, « les témoignages concernant l'histoire antique du texte d'Aratos sont d'une abondance et d'une qualité exceptionnelles ». Déjà, à ce titre, Aratos occupe une place particulière parmi les poètes alexandrins dont l'œuvre nous est parvenue. Ses *Phénomènes*, ἔκφρασις en vers d'un traité astronomique d'Eudoxe, passent aujourd'hui pour un poème didactique dont la valeur littéraire est faible ; M. J. Martin lui-même semble être de cet avis (il parle de sa « traduction, dont les ambitions littéraires ont été souvent découragées par la nature même du texte »). Or, l'œuvre d'Aratos a connu dans l'antiquité un succès sans égal : quel autre poète grec a eu la fortune d'être traduit plusieurs fois en latin, et par des auteurs tels que Cicéron, Germanicus et Festus Avienus, pour ne rien dire de l'anonyme gallo-romain qui en a donné une version en latin barbare au VII^e siècle? La place accordée à la cosmographie dans l'éducation antique, le succès de l'astrologie à la fin de la période hellénistique, telles sont les explications qu'on fournit généralement pour rendre compte du succès des *Phénomènes*. Pourtant, à examiner les choses de plus près, on se trouve conduit à une interprétation différente. Dès le milieu du II^e siècle avant J.-C., les erreurs astronomiques d'Aratos (dont certaines remontent à sa source) sont relevées par Hipparque ; d'autres spécialistes l'imitent et leur jugement sévère est connu du public. Aussi Cicéron ne se fait pas d'illusion sur la valeur scientifique du texte qu'il traduit ; ce qu'il admire chez Aratos, c'est la perfection de la

forme : *constat inter doctos hominem ignarum astrologiae ornatissimis atque optimis uersibus Aratum de coelo stellisque dixisse* (*De oratore*, I, 16), et on pourrait lui attribuer le mot de Sénèque sur Virgile : *nec agricolas docere uoluit, sed legentes delectare* (*Epist.*, 86, 15). Dans sa partie positive, ce jugement s'accorde avec les termes enthousiastes dont Callimaque (*Epigr.*, 27) célébrait la publication des *Phénomènes*. Comme B. A. van Groningen l'a montré récemment dans un essai (*La poésie verbale grecque*, Amsterdam, 1953), la popularité d'Aratos dans l'antiquité, au moins jusqu'au Ier siècle après J.-C., tient avant tout à la beauté de ses vers ; la matière traitée ne joue qu'un rôle secondaire dans cette poésie pure.

Quoi qu'il en soit, grâce à l'admiration ou à l'intérêt qu'elle a suscités, l'œuvre d'Aratos offre à l'historien des textes un cas privilégié. Depuis la publication des *Phénomènes* et jusqu'au Ier siècle avant J.-C., quantité d'érudits se sont occupés de ce poème, et les renseignements que nous possédons sur leur travail sont si abondants que M. J. Martin a dû leur consacrer la première partie de son livre : *Les études aratéennes jusqu'au Ier siècle avant notre ère.* On pourrait répartir les premiers commentateurs d'Aratos en deux groupes : les astronomes et les grammairiens, afin d'exposer leurs remarques et de les critiquer le cas échéant, dans la mesure où elles touchent au texte même d'Aratos. M. J. Martin a choisi un plan beaucoup plus souple, à la fois historique et géographique, qui répond bien mieux à la réalité des faits, mais qui réclame de son lecteur un plus grand effort. Voici l'essentiel de son exposé : le poème d'Aratos est une véritable profession de foi stoïcienne ; cette interprétation nous entraîne à Pergame, centre littéraire du stoïcisme, et pose plusieurs problèmes : celui des relations du prélude authentique, hymne à Zeus composé dans le même esprit que l'hymne de Cléanthe, et des préludes apocryphes, celui des liens qui unissent les *Pronostics* (v. 758-1154 des *Phénomènes*), la théorie stoïcienne des signes et l'astrologie naissante ; de Pergame nous passons à Rhodes, où les premiers à s'occuper d'Aratos sont des astronomes : Attale, qui donne une édition commentée des *Phénomènes* ; Hipparque, dont l'ouvrage, sévère étude critique du contenu scientifique du poème (v. 19-732), exerce une grande influence ; après lui, on ne croit plus à la compétence astronomique d'Aratos, et c'est de nouveau le tour des grammairiens et des philosophes : Denys de Thrace, Posidonius et surtout Diodore d'Alexandrie. Quelle influence ont exercée sur le texte même du poète des travaux aussi variés? Quels renseignements nous apportent-ils sur l'histoire de la tradition? M. J. Martin répond avec précision à ces deux questions (p. 33-34) : au cours de cette période, le texte d'Aratos « en est encore à la phase précritique... on peut encore prétendre avoir trouvé des exemplaires originaux, des préludes authentiques » ; l'existence probable d'une vulgate, vaguement attestée par Hipparque, n'implique pas que le texte ait été l'objet d'un travail critique comparable à celui qui a abouti aux éditions alexandrines des poètes classiques. Quand, à son tour, Aratos sera devenu un classique, au moment où Rome apprend à connaître et à aimer les poètes alexandrins, le besoin d'un texte unifié, à l'autorité reconnue, se fera sentir. Les deux parties suivantes du livre de M. J. Martin vont nous conduire à la recherche de l'édition qui a répondu à ce besoin.

Pour ne pas dérouter son lecteur, pour mieux guider ses pas, M. J. Martin, renonçant à l'ordre chronologique, a reproduit la marche de son enquête. En gros, l'idée directrice de sa recherche est la suivante : nous possédons quatre biographies d'Aratos, qui, selon lui, appartenaient à quatre éditions antiques différentes (certaines pouvant représenter, en réalité, des états d'une même édition) ; il faut donc classer et interpréter la documentation, qui par chance est fort abondante, et la grouper autour des noyaux constitués par chacune des notices biographiques.

Le groupe de la *Vita III* est constitué par des documents variés : les scholies des *Aratea* de Germanicus, qui comportaient des illustrations ; l'*Aratus latinus*, traduction du VII^e^ siècle, dont les témoins se divisent en deux groupes : manuscrits non révisés, dépourvus d'illustrations, et manuscrits révisés, illustrés ; des textes fournis par les manuscrits planudéens d'Aratos et empruntés à une source proche de celle du modèle de l'*Aratus latinus* ; et, enfin, quelques textes d'origine diverse. L'étude comparative des *Catastérismes* attribués à Ératosthène permet à M. J. Martin de présenter sous un jour tout neuf, au terme d'une démonstration serrée, la parenté de ces documents et leur relation avec les *Astronomica* d'Hygin ; ce classement est résumé en un stemma (p. 66). L'édition correspondant à la *Vita III*, dite édition Φ, est décrite chemin faisant, parce qu'elle est postérieure à Hygin ; mais, poursuivant son élan, M. J. Martin continue à remonter le cours des temps, à la recherche de la source d'Hygin, qui n'est autre qu'un recueil d'Ératosthène, véritable *Introduction aux « Phénomènes » d'Aratos*. Le caractère technique de la démonstration, qui déroute parfois le profane, ne doit pas faire oublier l'importance des résultats auxquels elle aboutit. Je me contenterai de résumer ici ce qui concerne l'édition Φ. Établie vers le II^e^-III^e^ siècle de notre ère, elle se présentait sous forme de *volumen* ; le texte, qui reproduisait celui d'une édition antérieure, était pourvu d'illustrations, mais le commentaire ancien (à l'exception de l'introduction) avait été remplacé par des extraits d'Ératosthène. Ce travail de luxe, sans critique, connut un vif succès, particulièrement en Italie ; il ne nous est parvenu qu'indirectement, sous la forme de la traduction latine du VII^e^ siècle (dont la date témoigne de la persistance de ce succès) et par quelques collations dans des manuscrits récents d'Aratos.

La troisième partie du livre de M. J. Martin, intitulée : *L'édition alexandrine*, présente les mêmes qualités : un examen minutieux des notices biographiques (*Vitae* I, II et IV) et de divers fragments dans lesquels notre auteur décèle les vestiges d'une édition postérieure à l'édition Φ, ceux d'une préface antique, ceux d'un commentaire antique, nous fait remonter, après une longue discussion (elle occupe soixante-cinq pages), à l'édition alexandrine, dont l'auteur, selon M. J. Martin, n'est autre que Théon, le spécialiste des poètes alexandrins, contemporain de Didyme, et non pas, comme le croyait Maass, l'astronome, père d'Hypatie. Cette attribution, fort vraisemblable, est confirmée par les données chronologiques, en particulier par la date de l'édition Φ. La description de l'édition alexandrine, fondement de tous les travaux qui ont suivi et modèle dont le philologue d'aujourd'hui s'efforce de restituer le texte, n'occupe guère plus de trois pages (199-202) ; mais il est important pour nous de savoir que son texte, établi par un grammairien éclectique et conservateur, comportait un certain nombre de variantes, était pourvu de signes critiques et était accompagné d'un commentaire où Théon avait utilisé les travaux antérieurs. L'éditeur, bien informé, avait un jugement solide ; son ouvrage était consciencieux et raisonnable. Le témoignage des papyrus, que M. J. Martin étudie dans un dernier chapitre, confirme dans l'ensemble la valeur du texte transmis par les manuscrits médiévaux ; le plus important pourrait être le *P. Hambourg* 121, qui est antérieur de plus d'un siècle à l'édition de Théon, mais la seule variante qu'il atteste en quinze vers est banale ; les *P. Berlin* 7503 et 7804, fragments d'un même exemplaire, paraissent, eux aussi, antérieurs à cette édition ; en revanche, les papyrus pourvus de scholies, dont le plus ancien est du II^e^ siècle, semblent tous les quatre (*P. Oxy.* 1807, *P. Lit. Londres* 34, *P. Rainer* III 17 et *P. Berlin* 5865) être issus de l'édition de Théon, avec un commentaire plus ou moins fortement abrégé.

Comme les renseignements que nous possédons sur les éditions antiques d'Aratos sont d'une abondance exceptionnelle, M. J. Martin a pu se contenter d'étudier

en quelque soixante pages la tradition médiévale de ce poète. Après une description assez rapide des quarante-neuf manuscrits des *Phénomènes*, rassemblés en quelques groupes, il tente de reconstituer le plus proche commun ancêtre de la tradition, en utilisant ingénieusement les débris d'une édition d'Aratos conservés dans le *Parisinus suppl. gr.* 607 A ; les descendants les plus directs sont le *Marcianus gr.* 476 et, découverte importante de M. J. Martin, le *Scorialensis* Σ III 3. En dehors de trois manuscrits, copies du *Scorialensis*, toute la tradition médiévale d'Aratos descend du *Marcianus*. Cette solution n'est pas, en apparence, tellement éloignée des vues de Maass, qui, après avoir, en 1884, fait dépendre toute la tradition du *Marcianus*, avait accordé dans son édition, en 1893, une valeur indépendante à quelques témoins, dont l'un, le *Parisinus gr.* 2728, est justement une copie du *Scorialensis*. Mais tout le mérite de M. J. Martin est d'avoir substitué à une intuition incertaine et en partie erronée une démonstration en règle, précise et sûre. Le témoignage du *Scorialensis*, dont il a reconnu l'importance, contrebalance celui du *Marcianus*, pourtant antérieur de quatre siècles ; ce témoin, *recentior non deterior*, a été copié en Crète par Antoine Damilas, vers 1490, sur un modèle aujourd'hui perdu, qui contenait aussi, entre autres, les *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes ; le modèle, qui, selon A. Dain, daterait des années 1280-1300, serait donc à rapprocher d'autres manuscrits de poètes, translittérés sur de vieux exemplaires, à la fin du XIII^e^ siècle ; mais, bien qu'il ne paraisse pas s'être attaché particulièrement à ce dernier problème, M. J. Martin, à en juger par le stemma qu'il donne p. 294, ne croit pas à deux translittérations distinctes des *Phénomènes*.

La lecture du dernier chapitre : *Les collations*, nous apprend que les faits sont plus complexes. Le classement des manuscrits proposé plus haut est fondé avant tout sur l'étude des scholies ; cette méthode, déjà appliquée dans plusieurs ouvrages récents, est la seule qui permette de lutter avec succès contre un mal que P. Maas prétend sans remède, la contamination. Mais le classement des manuscrits doit être complété par la recherche des sources auxquelles ont été empruntées, par voie de collation, des leçons d'origine antique. M. J. Martin s'y emploie avec bonheur. Un exemplaire de l'édition Φ a été utilisé pour le *Scorialensis*, dans lequel les scholies issues du *Marcianus* sont mêlées aux fables astronomiques de cette édition. La trace d'un second exemplaire apparaît dans un groupe de manuscrits du XV^e^ siècle qui descendent indirectement de la révision des *Phénomènes* exécutée vers l'an 1300 par Maxime Planude ; cet exemplaire semble avoir été collationné, quelques années plus tard, par Démétrius Triclinius, qui s'était chargé de compléter et d'améliorer la recension planudéenne.

Quelle va donc être la position de l'éditeur d'Aratos? Il dispose de deux sources, qui se rattachent l'une et l'autre au travail de Théon d'Alexandrie. En premier lieu, le plus proche commun ancêtre de la tradition manuscrite, qui peut être reconstitué par l'accord du *Marcianus* et du *Scorialensis*. Ensuite, l'édition Φ : à juste titre, M. J. Martin n'a pas cherché à en attribuer les leçons à l'un ou à l'autre des témoins intermédiaires dont il avait prouvé l'existence ; il s'est contenté d'essayer de retrouver « la masse globale de l'édition Φ » (p. 292), en comparant toutes les innovations des manuscrits autres que le *Marcianus* avec la traduction de l'*Aratus latinus*. On trouvera ces principes appliqués dans l'édition des *Phénomènes* que vient de publier M. J. Martin lui-même, dans la *Biblioteca di Studi superiori* (1956).

Sur quelques points de détail, il est possible soit d'apporter des précisions, soit de poser des questions auxquelles l'auteur ne paraît pas avoir songé. Je suis l'ordre du volume : p. 25, la conjecture d'Attale, attestée par Hipparque, au

vers 713 (et non 173, comme il est écrit par erreur), ἀνιόντι au lieu de λήγοντι, semble n'être qu'une mélecture d'onciale : ΑΗΓΟΝΤΙ a été pris pour ΑΝΙΟΝΤΙ ; — p. 28, sur l'existence d'une vulgate antérieure à Hipparque et sur ses relations avec l'édition de Théon, la position de M. J. Martin n'est pas nette ; les papyrus les plus anciens (*P. Hambourg* 121, *P. Berlin* 7503 et 7804) témoignent pourtant en faveur d'une vulgate, sans doute antérieure à Hipparque et utilisée par Théon comme texte de base ; — p. 69, à propos de la présentation de l'édition Φ, M. J. Martin écrit : « il s'agit, évidemment, d'un *volumen*, mais on aimerait savoir comment y étaient disposées les illustrations » ; à cette affirmation catégorique suivie d'un aveu d'ignorance, on eût préféré une discussion moins sommaire avec un renvoi à des ouvrages récents comme E. Bethe, *Buch und Bild im Altertum* (1945) ; K. Weitzmann, *Illustrations in Roll and Codex* (1947) ; — p. 74, la scholie d'Hésiode attribuée à Proclus n'est certainement pas de ce commentateur, à en croire la récente édition (1955) d'A. Pertusi, 383 c ; — p. 75, il fallait donner une référence plus précise pour les scholies du *Venetus* A et pour le commentaire d'Eustathe ; — p. 80, la scholie d'Hésiode n'est pas plus de Proclus que celle de la p. 74 (éd. Pertusi, 383 a) ; — p. 88, la disposition des noms des Hyiades dans l'archétype des *Catastérismes* est bien hypothétique ; — p. 90, parler de la frise du temple de Zeus à Olympie, au lieu du fronton est, c'est au moins un lapsus fâcheux ; — p. 112, la faute commune à un groupe de manuscrits, δέλτος pour ἀετός, est sans doute due à une mélecture d'onciale : ΑЄΤΟС pris pour ΔЄΛΤΟС ; — p. 136, ἔκθεσις indique, dans la mise en pages, non pas le retrait, mais la saillie ; — p. 210, le *P. Hambourg* 121 a été publié en 1954, dans les *Griechische Papyri der Hamburger Staats-und Universitäts-Bibliothek* ; — p. 216, n. 1, le calcul du nombre de vers par folio dans le *P. Lit. Londres* 34 est erroné : si le vers 804, écrit au recto (fibres horizontales), se trouve à la même hauteur que le vers 742, écrit au verso (fibres verticales), la page contenait soixante-deux et non soixante et un vers ; — p. 229, les deux notes copiées par le scribe du *Marcianus* sont formées chacune de deux dodécasyllabes :

Ἐνταῦθα κεῖται δυσφάτων αἰνιγμάτων
κείμενον τοῖς θέλουσιν ἀντλεῖν εὐτόνως.
Κἀνταῦθα συνήθροισα λεξικοῦ λέξεις
Νικήτας οὐλάχιστος τῶν διακόνων.

De même, un correcteur récent a transformé en vers politique le début de la note du fol. 2 r° :

Βιβλίον ⟨ἐξηγημένον⟩ λεγόμενον Ἀράτου.

P. 237, le *Vaticanus gr.* 1371 contient aussi, après les hymnes orphiques, les hymnes de Proclus ; — p. 238, le *Parisinus gr.* 2841, palimpseste du XIII^e^ siècle, a sans doute été copié en Italie méridionale ; — p. 242, la note qui suit la souscription du *Mosquensis Syn. gr.* 223 : Ἀρχῆς χορηγῷ καὶ τέλους δόξα πρέπει, est un dodécasyllabe ; — p. 256, la description du *Marcianus gr.* 480 appelle deux rectifications : ce manuscrit contient, outre les œuvres énumérées par M. J. Martin, les *Theriaca* et les *Alexipharmaca* de Nicandre, le *Bouclier*, les *Travaux et les Jours* et la *Théogonie* d'Hésiode, les *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes et le poème du même nom attribué à Orphée ; y reconnaître la main de Jean Rhosos — comme Bekker l'avait proposé dès 1828 — pose une difficulté chronologique, qui disparaît si l'on remarque, avec R. Pfeiffer (*Callimachus*, vol. II [1953], p. LXXI), que le copiste est Georges de Crète ; c'est aussi à ce scribe qu'est dû le *Parisinus gr.* 2726, dont le contenu aratéen est exactement celui du *Marcianus gr.* 480 ; —

p. 259, le manuscrit de Harvard contient aussi les hymnes orphiques et *Héro et Léandre* de Musée ; — p. 262, le *Riccardianus* 89, loin d'être du XIV^e^ siècle (un lapsus, sans doute), a été copié par Lorenzo Giacomini en 1565 ; le texte d'Aratos a certainement pour source l'édition aldine, de même que la partie sophocléenne reproduit la seconde édition juntine (cf. A. Turyn, *Studies in the Manuscript Tradition of the Tragedies of Sophocles*, 1952, p. 200-201) ; — p. 265, le *Parisinus suppl. gr.* 607 A porte παρεναλάσσειν et non παρεναλάσειν (le *sic* dont le fait suivre M. J. Martin ne vaut que pour le simple λ) ; — p. 266, le même manuscrit donne ἐπάσαντο dans le lemme (*lectio plena*) et, un peu plus loin, κατέφαγεν/////////, et non κατέφαγε˙κ////////.

Aucune de ces observations ne touche au fond de l'ouvrage. Mais, sur des points plus importants, le lecteur n'est pas toujours pleinement satisfait. Le plan de l'ouvrage, par exemple, admet quelque disparate : l'ordre suivi dans les première et quatrième parties est assez strictement chronologique, alors que l'auteur a préféré reproduire dans les deux autres parties la marche de sa recherche ; on aurait aimé — mais peut-être est-ce là goût personnel — que, partant des résultats de son enquête, il nous présentât dans leur développement historique la constitution des deux éditions antiques et leurs destinées inégales ; et si l'auteur, pour des raisons techniques, propres à son sujet, tenait à son plan, il pouvait du moins, dans une conclusion générale, qui fait défaut, retracer à grands traits, suivant l'ordre chronologique, l'histoire du texte des *Phénomènes*.

D'autre part, il est permis de se demander si, sur un point fondamental, la méthode rigoureuse de l'auteur ne tend pas à s'atténuer : selon lui, toutes les collations que l'on peut déceler dans les manuscrits d'Aratos auraient leur origine dans l'édition Φ ; il se fonde, pour l'affirmer, sur les concordances qu'il a relevées entre les variantes attestées par ces collations et la traduction de l'*Aratus latinus*. A partir de cette observation, dont j'ai montré plus haut l'importance, M. J. Martin généralise d'une manière qui paraîtra peut-être excessive, car il a pu exister dans l'antiquité, en Orient, une édition d'Aratos, comparable à l'édition Φ, constituée, comme elle, à partir du travail de Théon d'Alexandrie et distincte de l'édition représentée par le *Marcianus* et le *Scorialensis* ; la difficulté vaut plus pour l'historien du texte que pour l'éditeur, puisque, dans tous les cas, nous sommes ramenés au texte établi par Théon. Une difficulté moins théorique est la suivante : lorsque le témoignage de l'*Aratus latinus* fait défaut (omission, texte incompréhensible), la position de M. J. Martin est de présumer que toute variante commune à deux manuscrits appartenant à des groupes différents est issue de l'édition Φ ; on voit le risque couru : une conjecture byzantine, plus ou moins heureuse, peut être prise pour une variante antique.

Enfin, et cette lacune paraît grave dans un ouvrage intitulé « histoire du texte », jamais M. J. Martin n'essaie de reconstituer les états du texte dont il décrit les vicissitudes ; cette position s'explique assez bien, puisque l'auteur a été amené à donner dans l'apparat de son édition des *Phénomènes* les leçons qu'il attribue à l'édition Φ, à côté de celles du plus proche commun ancêtre de la tradition, reconstitué à partir du *Marcianus* et du *Scorialensis* ; mais on aurait pourtant aimé trouver quelques indications sur le texte des neuf groupes de manuscrits médiévaux décrits aux pages 235 à 262, et non pas simplement la mention des vers omis ou transposés ; on aurait aimé savoir à quelle date remonte le prototype de chacun de ces groupes, alors que M. J. Martin se contente d'indiquer, d'après A. Dain, que le modèle du *Scorialensis* est des années 1280-1300, cependant que l'attribution à Planude et à Triclinius du groupe *g* implique une date proche de celle-ci (1280-1330 environ).

En raison des particularités de transmission qui ont été rappelées plus haut, le texte des *Phénomènes* d'Aratos réclamait de celui qui, partant des travaux préliminaires de Maass, entreprendrait d'en décrire la tradition des qualités variées et, avant tout, le souci de trouver une méthode de recherche adaptée à ce sujet. Pourvu de ces qualités, maître de sa méthode, M. J. Martin a su retracer d'une manière magistrale l'histoire des éditions antiques d'Aratos. Sa propre édition critique est la meilleure preuve de l'importance des résultats auxquels il a abouti ; mais on ne lui saura pas moins gré d'avoir montré que l'histoire des textes n'est pas une simple servante de la philologie : elle a sa fin en soi et constitue, comme il le dit dans sa préface, « un chapitre de l'histoire de la culture ».

Jean Irigoin.

Athénée de Naucratis, *Les Deipnosophistes*, livres I et II, texte établi et traduit par A.-M. Desrousseaux, avec le concours de Charles Astruc (Collection G. Budé). Paris, Les Belles-Lettres, 1956 ; in-8°, lxxiii et 206 p. en majeure partie doubles.

A.-M. Desrousseaux n'aura pas eu la joie, avant de mourir, de voir paraître le premier volume de son Athénée, œuvre de toute une vie, longue, remplie et occupée, en même temps, par bien d'autres travaux. C'est en 1887 que A.-M. Desrousseaux a pris en main pour la première fois le *Marcianus Gr.* 447, principal manuscrit de l'Athénée. Il raconte dans l'Introduction, p. liv-lv, l'histoire de l'ouvrage, d'abord destiné à fournir un Athénée gréco-latin à la collection Didot et qui, finalement, est devenu l'Athénée, avec traduction française, de la collection Guillaume Budé.

Cette Introduction, écrite dans un style personnel, souvent proche de celui de la conversation, constitue une sorte de somme des problèmes relatifs à Athénée : le genre des *Propos de table*, les convives, et surtout le destin philologique des *Deipnosophistes* : réduction première des trente livres à quinze, puis les abréviateurs, le premier qui a opéré vers le siècle de Justinien (appelé dans l'apparat critique le *breviator*), le second qui n'a pu intervenir qu'au début du xii^e^, puisqu'il n'est pas utilisé avant Eustathe (selon l'usage traditionnel, il est appelé dans l'apparat critique l'*epitomator*). Le *Marcianus Gr.* 447, A, correspondrait au texte du *breviator*, mais un accident matériel lui a fait perdre ses premiers cahiers et il commence au début du livre III : ce manuscrit se trouve décrit avec la précision que l'on pouvait attendre de l'éditeur aux p. xxxiii-xxxviii de l'Introduction. L'*Epitome*, qui, nous l'avons dit, est contemporain d'Eustathe, est la seule source des deux premiers livres et apporte pour les autres livres un témoignage utile à côté du *Venetus* : il est contenu dans C (*Paris. Suppl. Gr.* 841), E (*Laur. pluteus* LX, 2), enfin, partiellement, B (*Laur. pl.* LX, 1). On sait que l'origine même de l'*Épitome* donne matière à discussion. Paul Maas pense que l'*Epitome* est dû à Eustathe lui-même. H. Erbse fut d'une opinion contraire, et Desrousseaux, qui garde une certaine réserve, semble bien se ranger à ce parti (cf. la note des p. xxiv-xxv). Telle est, dans ses grandes lignes, l'Introduction. Ce que mon analyse ne reproduit pas, c'est la liberté de l'allure, le caractère inattendu de certains aperçus, le naturel du ton. A certains égards, on pourrait y voir un véritable testament scientifique, notamment en raison des conseils de méthode qu'on peut y recueillir presque à chaque page.

L'édition et la traduction ne décevront pas les lecteurs qui attendent depuis longtemps cette œuvre maîtresse, promise, retenue, publiée enfin avec mille scrupules. L'édition repose sur plusieurs collations, si bien que le manuscrit A se trouve

décrit avec un soin extrême, avec des sigles précis qui indiquent les corrections, les grattages, etc. Les lectures (j'emploie le mot lecture au sens propre), les corrections, les interprétations nouvelles sont nombreuses, tantôt quasi évidentes, tantôt ingénieuses. En voici des exemples, pris un peu au hasard : 1 a, ἐν τοῖς ἐμπειροτάτους pour ἐμπειροτάτους ἐν τοῖς ; — 9 b, heureuse addition de ὅτε avant τῆς Ἑρμιόνης et suppression de καὶ τῆς θυγατρός ; — 11 e, correction, dans un fragment d'Eschyle (182 N²), σίτου δεῖ δέ — ⟨ΠΑΛ⟩ Ναί ; — 13 d, ⟨ᾧ⟩ γοῦν ; — 23 c, ἀνδριάντα ⟨σ⟩' εἰστία ; — 24 f, καίτοι pour καὶ ; c'est, d'ailleurs, ce que B semble avoir écrit en abrégé ; — 26 c, addition de ἀκμάζει après πότιμος καὶ ; — 27 d, Ἰταλιώτης, excellente correction pour ἰωταλινος ; — 28 a, Σιδὼν pour φοινίκη rétablit le vers ; — 28 f, αἰνῶ avant Λέσβιον rétablit le vers ; — 29 e, μειλιχόδριμυν, lecture nouvelle autant qu'une correction ; puis ἅλυπος pour ἄλυπον est ingénieux ; — 34 d, dans la citation d'Apollodore, ἦ au début du premier vers et οἰητέον à la fin du second ; — 53 c, παρακειμένης pour παρ' ἐκείνης de B ; — 55 a, addition de σὺ devant Συκῆς, la faute supposée s'expliquant aisément ; — 56 d, λιπαρεῖ τόμῳ pour λιπαρείτω με est au moins ingénieux ; etc.

Ce texte d'Athénée est difficile, tant en raison de l'histoire du texte que du caractère de l'œuvre bourrée de citations plus ou moins obscures et de termes rares. Il subsiste donc des obscurités, dont je signale quelques-unes : en ce qui concerne les textes dialectaux, A.-M. Desrousseaux, ce qui est légitime, conserve généralement la leçon d'Athénée, en indiquant, le plus souvent, quelle devait être la forme dialectale, mais cela ne va pas sans quelques contradictions : 36 d, dans un fragment d'Épicharme, on lit successivement θοίνη, θοίνης, puis καταδίκα, puis de nouveau καταδίκης. Certaines leçons ne sont pas heureuses : 21 c, dans un fragment de Sapho (57 Lobel), l'addition du pronom τιν est impossible, cette forme n'existant pas dans le dialecte lesbien ; — 60 f, αἱ μύκαι ne peut être gardé, la forme de l'article étant ταὶ chez Épicharme.

A propos des fragments littéraires, l'éditeur donne des références aux éditions de ces auteurs, mais pas toujours à celles que l'on attendrait. Pour Alcée et Sapho, plutôt qu'à Bergk, on attendrait plutôt des renvois à Diehl, à Lobel, etc. Il ne s'agit pas là seulement d'un défaut extérieur, mais le procédé peut avoir des inconvénients : en 39 e, Athénée cite le fragment 27 Bergk de Bacchylide ; or, ce fragment se situe maintenant dans un morceau plus étendu fourni par un papyrus (cf. Snell 20 B), qui, d'autre part, donne parfois une leçon assez différente, comme σευομενᾶν pour σευόμενα, probablement αἰθύσσῃ, etc. Il se pose des problèmes qui risquent d'échapper au lecteur. Quelques autres références encore sont un peu désuètes, notamment celle à *Sylloge*² ou à *C. I. G.* (cf. p. 197, note à la p. 132).

A.-M. Desrousseaux s'explique, p. LIX sqq., sur sa méthode de traduction : il a recherché une extrême précision, ce qui est, en effet, souhaitable pour un texte de ce genre. Mais une précision littérale peut parfois entraîner quelque obscurité : 4 d, une note essaie d'expliquer οὐκ ἐγχειρογάστορες, mais la traduction « n'ayant pas le ventre sur la main » est inintelligible ; — 4 e, « happe-lopins » pour ἁρπαξιβίων n'aidera pas le lecteur à comprendre, ou l'égarera. Pour les citations d'Homère, A.-M. Desrousseaux n'a pas voulu reproduire la version de P. Mazon, mais celle qu'il donne n'est pas toujours préférable : en tout cas, en 31 b, la traduction attribue à παρέστασαν un sens transitif qui est inadmissible[1].

1. Autres remarques de détail : 14 b, ἐδδελύττετο signifie « il détestait » ; — 17 c, αὐχεῖ signifie « se vante », non « souhaite » ; — 26 b, je ne crois pas que chez Homère αἴθοψ puisse signifier autre chose que « couleur de feu » ; — 28 c, ἁλὸς ταμίαι signifie « maîtres de la mer », non « distributeurs de sel » ; — 29 d, ἠδῶντα doit signifier « dans toute sa force, avec

Les petits lapsus, impossibles à éviter dans une entreprise de cette envergure, sont rares. En revanche, on trouve à chaque page une observation pénétrante ou une lecture qui renouvelle les problèmes ou les résout. Cette édition fera date autant ou plus que celle de Kaibel. Il faut demander à l'éditeur et à M. Ch. Astruc, qui a été le collaborateur dévoué de A.-M. Desrousseaux, de ne rien épargner pour la mener à bien.

P. Chantraine.

Libanius, *Discours sur les Patronages*, texte traduit, annoté et commenté par Louis Harmand (Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Clermont, 2e série, fasc. 1). Paris, Presses universitaires, 1955 ; in-8°, 210 p.

M. Harmand, qui a présenté comme thèse principale une étude du « Patronage sur les collectivités publiques des origines au Bas-Empire », a choisi pour thèse complémentaire une édition et traduction commentée du discours sur les Patronages de Libanius. Souhaitons que cet ouvrage, avec les recherches de M. Petit sur la vie municipale à Antioche d'après les discours de Libanius, soit l'amorce d'un inventaire méthodique de l'œuvre du sophiste syrien.

M. Harmand a adopté le texte procuré par R. Foerster (éd. Teubner, vol. III, Leipzig, 1906) à trois corrections près (une virgule ajoutée au § 13, deux esprits transformés à juste raison aux §§ 11 et 23). Mais cette dernière correction, si fondée qu'elle soit, laisse le paragraphe assez obscur. Si l'on refuse d'admettre l'hypothèse d'une lacune entre πράγμασι et οἱ στρατηγοί, solution facile, mais peut-être sage, il ne reste guère qu'à voir dans ἱκανόν un attribut au neutre et à envisager pour ce passage une traduction de cet ordre : « Et comment alors (s'ils acceptent de n'agir que sur la requête des maîtres) n'est-ce point une solution satisfaisante pour eux (les maîtres, probablement, mais le jeu des pronoms reste vague), mais plus encore pour ceux-ci (les officiers) et pour leurs affaires, que des « stratèges » qui tiendraient leur prédominance des maîtres. Car, la tenant des maîtres, ils ne pouvaient songer à tourner contre eux quelque chose qui leur viendrait d'eux. Mais, pour ceux qui le voulaient, il y avait là possibilité de s'arroger contre quelques-uns, d'abord, puis contre des milliers d'autres, la licence d'agir comme je l'ai rapporté plus haut[1]. » En somme, on peut imaginer que, dans ce paragraphe, après avoir essayé de définir un statut idéal des relations entre maîtres et officiers, Libanius est bien obligé de revenir, en la déplorant, à la situation de fait. Mais tout ceci est bien conjectural et il est regrettable que ce passage, qui contient l'essentiel de la pensée sociale de Libanius, doive rester si incertain dans le détail de l'argumentation.

Le travail de traduction représentait une épreuve difficile, étant donné le style rapide et souple, parfois brachylogique, du sophiste, et cette édition sera fort précieuse, car elle élucide définitivement la plupart des problèmes litigieux. Au § 24, cependant, on peut se demander si, au lieu de : « Est-ce que nous ne laisserons pas cette femme proclamer qu'il y a une différence entre un et deux... », il ne faut pas

tout son bouquet » plutôt que « dans sa prime jeunesse » ; — 58 a (p. 143, l. 6), lire *oie* pour *cane* ; — 66 f, οὐδέτερον signifie « neutre », non « second ».

1. Je signale à l'éditeur une faute d'impression qui défigure la ligne 8 de ce paragraphe : κατὰ πρώτον doit être corrigé en κατὰ πρώτων. En outre, au § 1, l. 5, δέ μοι doit remplacer δὲ μοι ; au § 10, l. 10, ἀντὶ doit remplacer ἀντί ; au § 14, l. 12, une virgule doit être rétablie : ἦν, ὃ δ' ἦν ; au § 16, l. 28, εἰ μέν ἐστι doit remplacer εἰ μὲν ἐστι ; au § 17, l. 44, il convient d'ajouter un esprit à αιτιασάμενον et, au § 27, l. 39, un accent à ἀνεῳχθω. De même, p. 86, l. 16, σῖς doit être corriger en οἷς et, à la l. 28, ἑκαστη en ἑκάστη.

entendre, au contraire : « Irons-nous pour autant la laisser soutenir que... », car la suite des idées semble être qu'on ne peut laisser à une femme adultère le droit de soutenir qu'il vaut mieux deux hommes qu'un ; et l'auteur conclut : « Mais ainsi disparaîtra la loi du mariage, essentielle garantie de la continuité de la vie. » Un autre passage me paraît délicat : au § 17, après avoir évoqué la ruée des paysans vers la protection illégale de certains officiers, Libanius ajoute : κἂν ὁ κατηγορῶν γένηται τῶν τοῦ στρατήγου τις, αὐτῷ μέλειν εἰπών τοῦ κατηγορουμένου καταπαλαίσας τὸν αἰτιασάμενον ἀπῆλθε. » M. Harmand traduit ainsi : « Et si d'aventure l'accusateur se trouve être quelqu'un de l'entourage du « strategos »,' un mot de ce dernier comme quoi il lui convient de s'occuper personnellement de l'accusé, et le voilà disparu laissant l'accusateur anéanti. » La traduction rend bien compte du texte, mais plus gênants que l'anacoluthe qu'elle suppose me paraissent être et l'emploi du mot ἀπῆλθε et la présence de cet exemple au milieu d'un développement sur l'exode de certains campagnards. Si ἀπῆλθε, comme il est probable, fait écho à cette évasion, le sujet doit nécessairement en être l'accusé, paysan, et non le stratège. Si l'on veut expliquer le ἀπῆλθε comme un réel départ soit vers le *castellum* du stratège, soit pour quitter la région, afin de réintégrer le passage dans la logique du raisonnement et le lier à la phrase suivante, qui est : « A qui donc appartient-il de mettre un terme à ces évasions ? », on se trouve presque inévitablement amené à traduire en rattachant εἰπών à la phrase qui précède : « Et si d'aventure l'accusateur est de l'entourage du stratège et a déclaré que le stratège s'occupe de l'accusation, il (c'est-à-dire le paysan et ici l'accusé) file, triomphant ainsi de l'accusateur. » Libanius expose en passant une autre cause de l'évasion des paysans, toujours liée aux empiétements des « stratèges ». A la rigueur, on pourrait envisager une traduction différente : « Et si l'accusateur est de ceux qui dépendent du stratège, (l'accusé) dit qu'il revient à ce dernier de s'occuper de l'accusation et file (vers le *castellum*, cette fois), laissant son adversaire anéanti. »

Ce texte de Libanius livre certainement à l'historien l'un des tableaux les plus intéressants de la vie sociale au IVe siècle, et l'on comprend qu'il ait donné lieu à un commentaire de plus de 150 pages, alors qu'il n'en compte lui-même que huit. A vrai dire, le chapitre II sur la personnalité de Libanius est celui qui emporte le moins la conviction : il y a quelque cercle vicieux et quelque artifice à retrouver dans un discours si réduit tous les traits d'un auteur tels qu'ils n'apparaissent, en fait, que dans l'ensemble de son œuvre. M. Harmand aurait peut-être gagné à ne conserver dans son commentaire que les questions essentielles, à charge pour lui de glisser, dans d'abondantes notes, toutes les questions de détail, il aurait peut-être dégagé de manière plus nette ce qui fait l'originalité du *De Patrociniis* : cette défense d'un ordre social contre certaines pratiques qui risquent de compromettre l'équilibre traditionnel et ce désir de consolider la hiérarchie en faisant les concessions nécessaires à ces ἄλλοι qu'il s'agit de mettre de son côté, puisque aussi bien on ne peut les anéantir ni les ignorer. Ce plaidoyer du propriétaire contre le patron et les arguments employés donnent une idée assez précise de la psychologie d'un grand propriétaire du IVe siècle. Fier de cette noblesse que donne la possession de la terre et de quelques dignités, inquiet et vexé de l'importance que se donnent les militaires, blessé d'être déchu de son rôle habituel de patron, affichant à la fois bienveillance et mépris pour les petits paysans, libéral tout ensemble et autoritaire, revendiquant la pleine propriété de ses biens (κύριος εἶναι) et l'autorité sur ses fermiers, il expose avec conviction sa conception d'un paternalisme idéal : les rapports du maître sont aussi naturels, aussi liés à la vie, que les liens du mariage (§ 24), et, devant ce divorce scandaleux de la propriété et du patronat, qui va contre la nature et la société, il fait appel tour à tour à la solida-

rité de tous les piliers du régime (§ 23) ou, au contraire, anathématise cette race de pillards qui, au milieu même de ses vols, ne s'est pas encore élevée à la propriété. Il y a sur ce thème plus d'une analyse intéressante (cf. p. 160) dans le riche commentaire économique et social de M. Harmand et une série de rapprochements avec des auteurs contemporains (Salvien, Symmaque, etc.) qui ouvre maintes perspectives sur un monde vacillant et angoissé.

J. Sirinelli.

Diadoque de Photicé, *Œuvres spirituelles*, introduction, texte critique, traduction et notes d'Édouard des Places, S. J. (Sources chrétiennes, 5 *bis*). Paris, Éditions du Cerf, 1955 ; in-8°, 206 p.

Cet ouvrage « n'est pas seulement la seconde édition du cinquième volume de « Sources chrétiennes » paru en 1943 ». En effet, cette fois, le texte grec est publié en regard de la traduction ; un « index ascétique et mystique » des mots grecs et un index des citations scripturaires en facilitent le maniement ; enfin, aux *Cent chapitres*, au *Sermon pour l'Ascension* et à la *Vision* est venue se joindre la *Catéchèse*, que des manuscrits plus nombreux attribuent, cependant, à Syméon. Le Père des Places, du reste, ne se prononce point sur cette question d'attribution, qui a peu de chances d'être résolue de manière satisfaisante dans l'état actuel de notre information, mais il tenait à réunir sous le titre nouveau d'*Œuvres spirituelles* la totalité des œuvres qui nous sont parvenues sous le nom de Diadoque de Photicé. On ne saurait trop le louer de cette initiative, car, même si la *Catéchèse* est d'une autre main, elle est dans la tradition exacte de la *Vision*, et cette analogie frappante, sans constituer, malheureusement, une preuve, suffit à justifier cette adjonction.

Pour l'établissement du texte des *Cent chapitres*, le Père des Places utilise les travaux des deux éditeurs précédents (Popov, Kiev, 1903, et J. E. Weis-Liebersdorf, Teubner, 1912), qui s'appuyaient sur des groupes différents de manuscrits et un manuscrit de 965 inconnu d'eux qui est de la main de Saint-Nil. Pour le *Sermon sur l'Ascension*, la nouvelle édition reprend, comme celle de Popov, le texte du manuscrit V. La *Vision* avait été éditée par V. N. Beneševič (Saint-Pétersbourg, 1908). Le Père des Places a utilisé, en outre, un manuscrit du Mont-Athos et un manuscrit de Jérusalem. Avec la *Catéchèse*, nous avons presque un inédit, puisqu'elle n'a probablement jamais été éditée avant de l'être, en 1952, dans les *Mélanges Jules Lebreton* (= *Recherches de science religieuse*, t. XL, 1952). C'est ainsi que, dans la *Patrologie* de Migne, seule est donnée la traduction latine du Jésuite Pontanus parmi les œuvres attribuées à Syméon (*P. L.*, CXX, col. 709-712).

La traduction, que l'on peut maintenant confronter avec le texte, supporte victorieusement l'épreuve et mérite les éloges qui l'accueillirent lorsqu'elle fut publiée seule. L'introduction, remaniée et mise à jour, place dans une juste lumière ce manuel du parfait athlète chrétien, qui évoque, certes, les manuels stoïciens pour le ton et même le mode de développement, mais dont on ne sent la portée et la véritable originalité que dans le cadre de la polémique antimessalienne si clairement analysée par le Père des Places.

J. Sirinelli.

Asterii Sophistae, *Commentariorum in Psalmos quae supersunt; accedunt aliquot homiliae anonymae.* Edidit Marcel Richard (Symbolae Osloenses, Fasc. supplet. XVI). Osloae, A. W. Brogger, 1956 ; in-8°, xxxiv-273 p.

L'un des principaux représentants de l'arianisme, Astérius, rhéteur d'origine

cappadocienne, avait composé, entre autres ouvrages, selon saint Jérôme, un commentaire du Psautier. De son abondante production, il n'a subsisté sous son nom, Astérius l'Arien, que quelques extraits, conservés dans la chaîne exégétique du type VI, travail palestinien du VI^e^ siècle. Or, la plupart de ces extraits se retrouvent dans une collection de trente et une homélies sur les psaumes I-XV et XVIII, qui est mêlée, dans quelques manuscrits, au commentaire de saint Jean Chrysostome sur les psaumes I-XII. Sept de ces homélies, en raison de leur accord avec les extraits de la chaîne, sont certainement d'Astérius : ne peut-on donc pas lui attribuer le reste de la collection? ou au moins une partie? La question est délicate, comme le prouvent les hypothèses contradictoires qui ont été proposées depuis vingt ans. Pour donner au débat un fondement solide, M. l'abbé Marcel Richard, à qui les hellénistes doivent cet incomparable instrument de travail qu'est le *Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits grecs* (Paris, 1948 ; une seconde édition est en préparation), a entrepris de donner une édition critique de la collection d'homélies.

C'est, pour une bonne part, une édition princeps. Onze de ces homélies ont été publiées au XVII^e^ siècle sous le nom soit de saint Jean Chrysostome, soit d'Astérius d'Amasée ; trois ont été éditées récemment dans les *Symbolae Osloenses*, l'une par E. Skard (1949), les deux autres par M. l'abbé Richard lui-même (1952) ; des dix-sept autres, quatre étaient connues seulement par la traduction latine qu'en a donnée G. Hervet dans son édition de saint Jean Chrysostome (1549).

La tradition manuscrite présente des particularités notables, qui n'ont pas contribué à faciliter la tâche de l'éditeur. Quatre manuscrits seulement donnent une grande partie de la collection, sans qu'aucun l'ait conservée en entier. Les plus complets sont tardifs : l'un, l'*Athous Lavrae* Θ 210, est du XIV^e^-XV^e^ siècle ; l'autre, le *Parisinus suppl. gr.* 266 (copie indirecte d'un manuscrit de l'Escurial disparu dans l'incendie de 1671), est des confins du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle. Les deux autres sont sensiblement plus anciens (l'un, le *Parisinus gr.* 654, est du X^e^ siècle ; l'autre, le *Vaticanus gr.* 524, du XI^e^ siècle), mais ils ne donnent que la moitié environ de la collection. Quant aux autres témoins, ils ne contiennent que quelques homélies, parfois même une seule. Malgré le caractère disparate de la tradition, M. l'abbé Richard a réussi à retracer l'histoire de son texte, dont la particularité la plus notable est la combinaison du commentaire d'Astérius avec celui de saint Jean Chrysostome, mélange qui a dû se produire avant le début du VIII^e^ siècle. Les données de cette histoire sont résumées dans un stemma (p. XXVII), qui tend peut-être à simplifier certaines difficultés, comme les relations des trois prototypes de translittération.

L'édition répond aux normes habituelles ; seul l'apparat critique, de type négatif, pourra dérouter le lecteur en quelques rares occasions, par exemple dans l'emploi des deux-points ; on s'étonne aussi de lire *forte* au lieu de *fortasse*. La collection des trente et une homélies est suivie des fragments d'Astérius, tirés de la chaîne VI, parfois aussi de la chaîne III : l'édition, fondée sur les manuscrits les plus anciens de ces chaînes, est établie avec le même soin que celle des homélies. La conscience philologique et l'esprit critique de M. l'abbé Richard, sensibles partout, apparaissent le plus nettement à propos des homélies XXX et XXXI, dont il avait donné, quatre ans plus tôt, l'édition princeps : corrections de lectures, nouvelles précisions, conjectures plus probables le prouvent.

On saura gré à l'éditeur d'avoir présenté les homélies dans l'ordre où les donnent les manuscrits les plus complets et d'avoir renoncé au plan, plus rationnel, mais encore incertain, exposé p. IV ; la force de l'imprimé est telle que les études postérieures se seraient ressenties du classement provisoire. Bientôt, avec l'aide de

l'index détaillé que prépare E. Skard, il sera possible de reprendre le problème sur des bases nouvelles et d'aboutir à des résultats définitifs ; par la même occasion, d'autres œuvres d'Astérius se révéleront sans doute comme telles dans la masse des pseudo-Chrysostomiana. D'autre part, l'étude de la prose rythmique d'Astérius, dont le caractère est si net, en particulier au début des homélies (dans la cinquième, par exemple), permettra de confirmer certaines attributions. Le bel ouvrage de M. l'abbé Richard, en dehors de son intérêt intrinsèque, sera le fondement de ces recherches.

Remarque : L'auteur me prie de porter à la connaissance de ses lecteurs la découverte d'une nouvelle source de l'homélie XX. Le *Vossianus gr.* O 1, du XIV^e^ siècle, contient, aux fol. 71 v°-72 v°, une homélie attribuée à saint Jean Chrysostome (cf. K. A. de Meyier, *Codices Vossiani graeci et miscellanei*, Leyde, 1955, p. 199-200) ; ce texte, au début duquel il faut lire σώζειν et non ὦ ζῆν, occupe, dans l'édition Richard, les pages 153, 6-156, 21.

Jean IRIGOIN.

D. S. CRAWFORD, *Papyri Michaelidae*, published for the Egypt Exploration Society by the Aberdeen University Press. Aberdeen, 1955 ; in-4°, XIII-166 p., 3 pl.

Grâce au dévouement de E. G. Turner, cet ouvrage est sorti trois ans après la mort de D. S. Crawford, dont la disparition tragique souligne les difficultés et les dangers inhérents au travail scientifique dans certaines contrées du Proche-Orient. Les efforts conjugués de la famille du défunt et de diverses institutions anglaises ont permis d'éditer, d'une manière impeccable, les soixante papyrus et les soixante-sept tablettes de bois et ostraca de la collection privée, dont M. Georges Michaïlidis avait généreusement confié l'étude à l'auteur.

J'ai déjà eu l'occasion, ici même (1951, p. 101), de dire, trop brièvement, les mérites de Crawford, qui, pour son *opus primum*, s'était attelé à un travail fort ingrat ; cette fois-ci, il a eu affaire à des textes plus riches et y a encore mieux montré ses qualités de déchiffreur et sa connaissance des problèmes.

Parmi les six textes littéraires, il faut signaler un fragment du II^e^ siècle p. C. qui donne la fin du second livre du roman de Chariton sur Chéréas et Callirhoé ; c'est le troisième papyrus connu de cette œuvre. Il n'y a guère qu'une douzaine de documents non littéraires antérieurs à l'époque byzantine qui a livré de nombreux textes d'Aphrodito (n^os^ 40 à 60) concernant, pour la plupart, les affaires d'un gros propriétaire terrien du VI^e^ siècle p. C. Mentionnons, entre autres, une intéressante liste d'objets (n° 18), un document de l'an 1 de Dioclétien (n° 21), un autre de L. Domitius Domitianus au 2 décembre 295 (n° 24), un fragment (sur bois) de déclaration de naissance (n° 61), des problèmes mathématiques (n° 62) qui avaient déjà été publiés dans *Aegyptus*, 1953, p. 222-240.

Aucun des documents, même les plus brefs ou les plus mutilés, n'est indifférent et chacun contribue, pour sa part, à préciser, rectifier ou élargir l'idée que l'on pouvait avoir sur tel ou tel point de la vie de tous les jours en Égypte gréco-romaine. L'ouvrage donne ainsi une excellente idée de la manière dont la papyrologie, en dehors des trouvailles massives qui se sont faites relativement rares depuis le début du siècle, progresse, certes, avec moins d'éclat que jadis, mais, cependant, d'une manière sensible, de publication en publication.

J. SCHWARTZ.

Γ. Ε. ΠΑΓΚΑΛΟΣ, Περὶ τοῦ γλωσσικοῦ ἰδιώματος τῆς Κρήτης, Τ. α' (Εἰσαγωγή, Γραμματική). Athènes, 1955 ; in-8°, 480 p.

La *Revue de Philologie* se fait un devoir de signaler la publication de ce premier volume d'un ouvrage qui est l'œuvre d'une vie et qui témoigne de l'attachement caractéristique qui unit chaque Grec à sa petite patrie et à son dialecte. Le dialecte crétois, pour des raisons diverses, géographiques et autres, est un de ceux qui ont le mieux préservé leur originalité et résisté à l'influence de la langue commune. On se félicitera donc du zèle de M. Pankalos, même si son premier volume paraît un peu long, encombré, dans sa préface, de polémiques et de digressions, et si l'exposé des faits lui-même se trouve trop souvent obscurci par quelque confusion. Le grec ancien, par exemple, tient trop de place dans cet ouvrage, sans apporter beaucoup de lumière : p. 175-176, il est question du passage de o à *u* avant et après λ, avant et après ρ ; mais le paragraphe présente pêle-mêle des faits très divers : je ne crois pas, par exemple, qu'il y ait intérêt à rapprocher de κωφός > κουφός un traitement épique et ionien κόρϝος > κόρρος (?) > κοῦρος.

P. Chantraine.

Wiener Studien, tome 69 (1956), Festschrift Albin Lesky. Vienne, Verlag O. Höfels, 1956 ; in-8°, 388 p.

La bonne revue viennoise *Wiener Studien* a dédié son tome 69 au professeur A. Lesky, bien connu, notamment, pour ses travaux sur la tragédie.

Le volume contient trente-deux articles : W. Schadewaldt justifie la place des Adieux d'Hector et Andromaque dans l'*Iliade* ; — J. T. Kakridis se demande si Homère était un « philhellène » ; — H. Herter, Das Symposion des Xenophanes ; — H. Schwabl, Empedokles, *fr.* B 110 ; — V. Ehrenberg, Das Harmodioslied ; — H. Diller, Ueber das Selbstbewusstsein der sophokleischen Personen ; — B. Snell, Euripides-Fragmente (compléments à l'édition des fragments de Nauck) ; — A. M. Dale, Seen and Unseen on the Greek Stage : a study in scenic conventions ; — T. B. L. Webster, Scenic Notes ; — D. Page, Some emendations in Aristophanes *Acharnians* (v. 70, par exemple, il corrige μαλθακῶς en μάλα κακῶς ; il soupçonne que 1181-1188 seraient interpolés) ; — Erna Lesky, Zur Hippokrateswertung Kurt Sprengels (1766-1833) ; — R. Muth, Studien zu Platons *Nomoi* X, 885 b 2-899 d 3 ; — K. Vretska, Platonica II (Zu *Politeia* VII 540 d. ff.) ; — F. Dirlmeier, Beobachtungen zur Nikomachischen Ethik ; — W. Capelle, Theophrast in Ägypten (preuves de son séjour en Égypte) ; — H. Hommel, Bemerkungen zu Theokrits *Pharmakeutriai* ; — M. Mühl, Diodor über die solonische Gesetzgebung ; — K. Mras, Christentum und heidnische Wissenschaft ; — O. Seel, Lydiaka (porte surtout sur l'histoire de Gygès) ; — H. Gerstinger, Gräko-ägyptische Landpachtverträge byzantinischer Zeit aus der Sammlung Papyrus Erzherzog Rainer in Wien ; — R. Meister, Die Entstehung der höheren Allgemeinbildung in der Antike ; — E. Burck, Zur *Aulularia* des Plautus 280-370 ; — Ed. Fraenkel, Catulls Trostgedicht für Calvus ; — E. Paratore, Bacchilide e Virgilio ; — R. Hanslik, Tibull I, 1 ; — W. Kraus, Lateinische Lesungen ; — V. Pöschl, Tacitus und der Untergang des römischen Reiches ; — K. Büchner, Das Proömium zum Agricola des Tacitus ; — L. Bieler, Adamnan und Hegesipp ; — A. Peretti, Sulla duplice stesura del libro d'Istaspe ; — H. Haffter, Zum Problem der überlangen Wortformen im Lateinischen ; — Bömer, Die römischen Ernteopfer und die Füchse im Philisterlande.

Ce volume met en lumière l'influence exercée par M. Lesky, en même temps qu'il illustre la variété de ses curiosités.

P. Chantraine.

Festschrift Bruno Snell, zum 60 Geburtstag am 18 Juni 1956 von Freunden und Schülern überreicht. Munich, C. H. Beck, 1956 ; in-8°, 258 p.

On abuse peut-être des recueils de mélanges, dont les inconvénients bibliographiques sont certains. Mais on aurait tort de les condamner en bloc, car ils mettent en lumière les rapports humains qui unissent maîtres, collègues et élèves ; ils font apparaître l'originalité et le rayonnement de certaines écoles. L'essentiel est qu'ils ne deviennent ni innombrables ni gigantesques. Nul n'était plus digne que notre collègue de Hambourg, animateur du *Thesaurus* grec, savant de réputation internationale, de recevoir l'hommage d'un tel recueil. J'aurais sans doute été heureux (et bien d'autres savants européens avec moi) de lui témoigner mon amitié en participant à l'entreprise, mais j'estime qu'il vaut mieux que l'ouvrage garde des dimensions raisonnables et donne une idée du travail d'un groupe défini de savants assez proches les uns des autres.

Outre une belle photographie de Bruno Snell, le volume contient vingt-quatre articles, dont j'indique brièvement les auteurs et les titres : K. Reinhardt, *Zum homerischen Aphroditenhymnus* ; — E. Kapp, *Casus Accusativus* (revient sur l'étymologie de αἰτιατική πτῶσις) ; — P. Maas, *Hephthemimeres im Hexameter des Kallimachos* ; — K. Latte, *Zu Theokrits Hylas* (explication, qui me semble très vraisemblable, des vers 68-69, avec la correction de τῶν παρεόντων en τὸν παρεόλπει) ; — K. von Fritz, *Das Prooemium der Hesiodischen Theogonie* ; — H. Diller, *Der vorphilosophische Gebrauch von* κόσμος *und* κοσμεῖν (chez Homère, κόσμος est d'abord « die Zusammenordnung zubereiteter Teile, die an das Subjekt herangebracht wird um es zu besonderem Zwek zu qualifizieren ») ; — H. Rudolph, *Die Lykurgische Rhetra und die Begründung des spartanischen Staates* ; — Wolf. H. Friedrich, *Episches Unwetter* ; — U. Knoche, *Zur Frage der epischen Beiwörter in Vergils Æneis* ; — J. G. Griffith, *Author-Variants in Juvenal : A Reconsideration* ; — Wolfgang Schmid, *Philosophisches und Medizinisches in der Consolatio des Boethius* ; — R. Güngerich, *Tacitus' Dialogus und der Panegyricus des Plinius* ; — W. Hoffmann, *Die Polis bei Homer* ; — E. Siegmann, *Der Heidelberger Papyrus Inv. Nr. 1740 Recto* (fragment épicurien) ; — A. Thierfelder, *Zu einem Bruchstück des Epicharmos* (254 K.) ; — Ernst Fraenkel, *Zur griechischen Volkskunde und Sprachforschung* (1, observations sur le folklore de Chio ; 2, explication de μητίετα comme composé de μῆτις et de **ϑeu-* « tisser » en posant μητιϝετα) ; — R. Walzer, *On the legacy of the Classics in the Islamic world* (excellent article sur un sujet de première importance) ; — U. Fleischer, *Zu Cornelius Nepos* ; — H. Erbse, *Der erste Satz im Werk Herodots* ; — R. Merkelbach, *Ovid Metamorphosen*, 6, 280-283 ; — H. J. Mette, *Curiositas* (histoire du mot) ; — H. J. Seiler, *Lexicographie und Grammatik* (souligne que le contenu des termes se dérobe à une classification proprement linguistique) ; — Hans Hartmann, *Zur Funktion des Perfekts* (défend la notion d'un parfait intensif) ; — W. Spoerri, *Quelques remarques au sujet d'un fragment d'Aristoxène.*

P. Chantraine.

Classica et Mediaevalia, vol. XVII, fasc. 1-2, *Mélanges Casten Høeg*. Copenhague, Gyldendal, 1956 ; in-8°, 198 p.

M. Carsten Høeg n'a pas seulement joué un grand rôle dans l'organisation de

la fédération des études classiques et préparé avec gentillesse et succès le congrès de Copenhague ; c'est aussi un savant de premier plan, tant par l'étendue de ses curiosités que par la sûreté de sa méthode. Ce recueil de *Mélanges*, composé par un petit nombre de collègues et d'amis, lui rend un hommage mérité.

En voici le contenu : P. Chantraine, ΜΕΤΡΟΣ ΕΝ ΑΓΡΑΣ (sur un exemple du génitif de lieu avec ἐν) ; — A. Dain, Manuscrits des Naumachiques à Copenhague ; — I. Düring Ariston or Hermippus? (critique certaines conclusions de P. Moraux, dans *Les listes anciennes des ouvrages d'Aristote*) ; — S. Eitrem and Leiv Amundsen, Fragments from the speeches of Himerios (publication de P. Osl. inv. nº 1478) ; — A.-J. Festugière, ΩΜΟΦΑΓΙΟΝ ΕΜΒΑΛΛΕΙΝ (à propos du nº 48 des *Lois sacrées de l'Asie Mineure* de Sokolowski) ; — C. Giannelli, Ramenta Byzantina ; — B. A. Van Groningen, Le fragment 111 d'Empédocle ; — H. Hagendahl, Le manuel de rhétorique d'Albéricus Casinensis ; — F. Halkin, Une Passion grecque abrégée de sainte Lucie ; — V. Lasareff, La méthode de collaboration des maîtres byzantins et russes ; — K. Latte, Textkritische Beiträge zu Synesios ; — G. Lugli, L'opus caementicium in Vitruvio ; — S. V. Mercati, Nota sul codex Hauniensis 1343 ; — J. de Romilly, La crainte dans l'œuvre de Thucydide (étude pénétrante qui touche à la fois au vocabulaire et à certaines conceptions de l'historien) ; — R. Syme, Piso and Veranius in Catullus ; — H. J. W. Tillyard, A byzantine manuscript in the British Museum ; — J. H. Waszink, Camena (sans poser le problème de l'origine du terme, l'auteur se demande le sens que présentait le mot dans l'esprit des poètes qui employaient *Camenae* comme équivalent du gr. Μοῦσαι ; — T. B. L. Webster, On the track of Mycenaean poetry (rapprochement entre des textes mycéniens et des passages de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*) ; — A. Wifstrand, Dativus absolutus im Griechischen ; — P. Van de Woestijne, Aveniana ; — G. Zuntz, Das byzantinische Septuaginta-Lektionar (« Prophetologion »).

P. Chantraine.

Marcel Cohen, *Pour une sociologie du langage*. Paris, Éditions Albin Michel ; in-8º, 396 p. Prix : 840 fr.

Depuis Wundt et Meillet, pour ne citer que deux noms illustres dans la psychologie et la linguistique, c'est une vérité devenue banale que le langage est avant tout un phénomène social. Néanmoins, l'étude de ce caractère n'est pas encore assez avancée pour qu'on puisse composer un « véritable traité de sociologie linguistique ». M. M. Cohen n'a pas eu cette ambition, qu'à juste titre il estime prématurée ; mais il a réuni dans ce livre riche de matière les éléments qui peuvent contribuer à l'édification de ce livre, et il étudie successivement : 1º l'instrument social langage ; 2º les langages et les groupes sociaux ; 3º les « puissances » du langage ; 4º les langues en dépendance des rapports de civilisation. Chacune de ces quatre parties se subdivise en chapitres suivis de « références » qui constituent une bibliographie critique de la question. Le philologue qui ne s'intéresse pas seulement à l'étude des textes, mais aussi à l'histoire des langues dans lesquelles ils ont été écrits, trouvera dans le livre de M. Cohen bien des sujets de réflexion : pour ne prendre qu'un exemple, les notions de « temps » verbal et de « genre » nominal lui apparaîtront dépouillées de ce caractère de nécessité naturelle que la considération des seules langues classiques incline à leur attribuer.

A. Ernout.

Alois WALDE, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, 3e Aufl. von J. B. HOFMANN ; Lief. 3 u. 4 von Elsbeth BERGER. Heidelberg, C. Winter Universitätsbuchhandlung ; p. 161-287.

Avec ces deux fascicules se termine le *Register* ou Index des mots non latins cités dans le corps du *Dictionnaire*. Ils contiennent les mots des langues suivantes : Gaélique (Celtique, suite), Germanique (tous les dialectes classés méthodiquement), Baltique (Vieux prussien, Lituanien, Letton), Slave (SLAVON, SLAVE MÉRIDIONAL : bulgare, serbo-croate, slovène ; SLAVE OCCIDENTAL : tchèque, slovaque, sorabe, polonais, petits dialectes ; SLAVE ORIENTAL : russe blanc, petit russe (ukrainien), grand russe. Viennent, enfin, les mots des langues non indoeuropéennes et les noms de peuples et de lieux. Ce *Register* met en pleine lumière la richesse du vocabulaire, indo-européen ou non, rassemblé par les auteurs du *Dictionnaire*, et il en fait un précieux instrument de travail qui n'est pas seulement destiné aux latinistes, mais à tous les comparatistes. On souhaiterait maintenant avoir un fascicule (ou plusieurs) de *Nachträge u. Berichtigungen* contenant les additions et corrections que J. B. Hofmann n'eût pas manqué de rédiger, s'il n'avait pas été interrompu par la mort. Ce supplément paraîtra-t-il jamais?

A. ERNOUT.

Serafim DA SILVA NETO, *Fontes do Latim Vulgar o Appendix Probi*, 3e éd. Rio de Janeïro, Livraria Academica, 1956 ; in-8°, 253 p.

J'ai déjà signalé dans la *Revue de Philologie* (t. XXV, 1951, p. 114-115) la seconde édition de ce travail méritoire. M. da Silva Neto, qui est tout jeune encore — il est né en 1917 — a publié la première édition en 1938, à vingt et un ans ! On conçoit qu'au cours de près de vingt années il ait eu à cœur de reprendre et de corriger cette œuvre de débutant : il l'a fait avec beaucoup de soin, enrichissant sa documentation et multipliant, comme il est naturel de sa part, les comparaisons avec les langues hispaniques, et surtout avec le portugais. En réalité, c'est un nouveau livre qu'il publie aujourd'hui : plus clair, moins encombré de citations, enrichi d'index : Indice etimologico, p. 193-213 ; Indice onomastico, p. 215-227 ; Indice bibliografico, p. 229-253. Il facilitera l'étude de cet *Appendix Probi*, qui reste encore obscur en plus d'un point : c'est un fatras où il y a de tout, des formes qui intéressent la phonétique, d'autres la morphologie, d'autres le vocabulaire, d'autres l'orthographe, sans compter les erreurs du copiste et les fautes de transmission : par exemple, je doute fort que la glose 46 *theofilus non izofilus* soit correcte, et il faut sans doute lire *theofilus non ziofilus* ; j'ai le même doute en ce qui concerne le n° 47, *homfagium non monofagium*, qui doit concerner le mot **omfacium*, *omphacium* ; n° 79, *digitus non dicitus* : les tentatives faites pour expliquer phonétiquement la forme *dicitus* (v. p. 116) me paraissent du domaine de la plus haute fantaisie ; n° 166, *obstetrix non obsestris* doit sans doute se lire : *obstetrix non obsetris*. Je ne crois pas non plus à l'explication phonétique de la glose 165, *hirundo non harundo* (p. 161), et la glose 161, *coruscus non scoriscus*, ne doit pas se justifier seulement par un changement de suffixe, *troca de sufixos*. Mais la variante initiale *c-sc* est à signaler, et elle se situe dans tout un groupe que j'ai signalé dans le *Dictionnaire étymologique*, 3e éd., s. u.[1].

A. ERNOUT.

1. N° 174, p. 58, lire *rivus*, non *vivus* ; p. 111, l. 2-4 : l'absence de signes diacritiques sur

LEXICON MEDIAE ET INFIMAE LATINITATIS POLONORUM, vol. I, fasc. 3 et 4 (de AEQUATORIE à APPELLATIO, col. 301-620). Warszawa, Polska Akademia Nauk, 1956.

J'ai déjà signalé dans la *Revue de Philologie* (année 1955, p. 107) la publication de ce *Lexique*, dont l'utilité et l'intérêt ne sont pas contestables. Il fournit au *Glossaire* de Du Cange des compléments précieux.

A. ERNOUT.

ACCADEMIA NAZIONALE DEI LINCEI : *Bollettino del Comitato per la preparazione della Edizione nazionale dei Classici Greci e Latini*, Nuova Serie, fasc. IV. Roma, 1956 ; in-8°, 74 p.

Ce fascicule nous apporte une nouvelle preuve de l'activité que déploient les philologues italiens dans le domaine gréco-latin. A ce fascicule ont collaboré :

1. Nicola TERZAGHI : Il codice *P* e l'*Achilleide* di Stazio (p. 1).

2. Aristide COLONNA : Antica esegesi nicandrea negli *Etymologica* (p. 17).

3. Aristide COLONNA : Su un nuovo epigramma al romanzo di Eliodoro (p. 25).

4. Emanuele CASTORINO : Per una nuova edizione del *De Spectaculis* di Tertulliano (p. 29).

5. Giuseppe GIANGRANDE : Caratteri stilistici delle *Vitae Sophistarum* di Eunapio (p. 59).

6. Giuseppe GIANGRANDE : Palinodie congetturali ed interpretazioni eunapiane (p. 71).

Il est à souhaiter que ces travaux préparatoires aboutissent rapidement à l'édition des textes que promet la Collection nationale : ils peuvent, sinon renouveler, du moins améliorer notre connaissance des auteurs grecs et latins.

A. ERNOUT.

NATALICIUM CAROLO JAX SEPTUAGENARIO *a. d. VII. Kal. Dec. MCMLV oblatum*, ed. Rob. MUTH, red. Ioan. KNOBLOCH. Innsbruck, 1955 ; in-8°, 272 p.

Pour célébrer les soixante-dix ans du professeur Karl Jax, le Séminaire linguistique de l'Université d'Innsbruck lui a dédié un fascicule de ses *Beiträge zur Kulturwissenschaft* (Bd 3, H. 3). Les trois rubriques : *Sprachwissenschaft*, *Namenforschung*, *Orientalistik*, dénoncent immédiatement la variété du recueil, comme elles témoignent de l'activité du Séminaire d'Innsbruck. Des treize articles de ce *Natalicium*, plusieurs dépassent ma compétence et le cadre de la *Revue de Philologie* ; mais je puis citer les articles suivants :

Univ. Prof. Dr Hermann AMMANN : Miscellanea Latina. I : Cäsars Geheimbotschaft an Q. Cicero (*B. G.* 5, 45) ; II : Zu lateinisch *ardēre*, *audēre*.

Univ. Prof. Dr Josef BRÜCH : Die lateinischen Namen der Fledermaus.

Univ. Prof. Dr Alwin KUHN : Lat. *passio* im Gallo-Romanischen.

Univ. Prof. Dr Johann KNOBLOCH : Reste von Singulativbildungen im Indogermanischen.

e et *o* rend inintelligible la citation de Bourciez. Du reste, les citations françaises ne sont pas toujours correctes, par exemple, p. 167 : *indo-européan*, *Campamniens*.

Prof. Dr Georg Pfligersdorffer : Zu *miscellaneus*.

Dr Fritz Gechnitzer : Τὸ Ἑλληνικόν neben οἱ Ἕλληνες.

L'étymologie de quelques mots latins a fait l'objet, comme on voit, de certaines de ces études : M. Ammann, s'appuyant sur des considérations de forme et de sens, s'est efforcé de détacher *ardēre* de *āridus* et *audēre* de *auidus* ; je dois dire que son argumentation ne m'a pas convaincu. M. Brüch étudie le nom de la chauve-souris, *uespertiliō* : repoussant l'étymologie ordinairement admise, qui en fait le dérivé d'un adjectif, non attesté, **uespertilis*, il préfère adopter l'explication de Bugge, déjà mentionnée par Hofmann, qui le considère comme issu par dissimilation d'un adjectif *uespertīnus* ; **uespertiniō* serait devenu *uespertiliō* sous l'influence des cas obliques **uespertiniōnis*, où les deux *n-n* auraient abouti à *l-n*. A *uespertiliō* il a joint *uesperugo*, ordinairement attesté avec le sens de « étoile du soir, Vénus », mais que Tertullien a employé une fois comme synonyme de *uespertilio* : cet emploi isolé et sans lendemain est suspect et provient peut-être d'un lapsus de Tertullien. Du reste, comme le montre la déformation de *uespertilio* dans les dialectes modernes de l'Italie, un mot pareil, essentiellement populaire, est susceptible de déformations diverses, comme l'a indiqué Meyer-Lübke dans son *Romanisches Etymol. Wörterb.*, et qui ne sont pas d'origine phonétique. — M. Pfligersdorffer reprend l'examen de *miscellaneus* pour défendre l'étymologie qui le rapproche de *miscēre*, *miscellus* ; et il s'appuie sur un article de M. André, *Rev. des Ét. lat.*, t. XXX, 1952, p. 146 sqq., pour ruiner l'explication de M. Leumann, qui voyait dans *miscellus* un ancien **minuscellus* > *mī(n)scellus*. — L'article du professeur Alwin Kuhn sur la latin *passio* en gallo-roman me fait penser à l'intérêt que présenterait l'histoire, en latin même, du mot *passio*, calque tardif du grec πάθος, τὸ παθεῖν, πάθημα, et qui, adopté par la langue philosophique et la langue de l'Église, a, de ce fait, pris une importance considérable ; je crois qu'il y aurait là un beau sujet de thèse pour un jeune que le travail n'effraierait pas.

A. Ernout.

Jean Gagé, *Apollon Romain* (Bibl. des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 182). Paris, E. de Boccard, 1955 ; in-8°, 741 p. + 8 planches.

« Essai sur le culte d'Apollon à Rome et le développement du *ritus Graecus* à Rome des origines à Auguste », ce sous-titre éclaire et précise l'objet des recherches dont cet imposant volume est l'aboutissant. Le panthéon romain est hétérogène, et de cet assemblage de dieux venus d'un peu partout la Grèce a fourni une part non négligeable. A la différence d'Héraklès et d'Asklépios, Apollon est entré à Rome, sans que son nom ait été modifié ; tout au plus sa déclinaison a été un peu changée : Ἀπόλλων, -ωνος est devenu *Apollo*, *-inis*[1]. On lira avec intérêt les pages que M. Gagé consacre à ce problème ; il conclut, non sans vraisemblance, que cette similitude du nom ne doit pas s'expliquer par un emprunt direct et

1. Du reste, comme le signale M. Gagé, il existe des variantes *Apollō*, *-ōnis* sans doute d'origine dialectale et suditalique, correspondant à la forme osque Appelluneis, cf. l'Index de Vetter, *Hdb. d. Ital. Dial.*, s. u., à côté de formes comme *Apolene* (datif) sur le territoire des Praetuttii, *Apolonei* à Pisaurum. On observe la même variation dans la flexion de *homō*, dont le génitif est soit *hominis*, soit **homōnis* (acc. *homonem* dans Ennius), osq. humuns « homines », ombr. *homonus* « hominibus ». Le grec présente des variations semblables dans la flexion des noms en -ων. Apollon s'y décline comme Poséidon ; tous deux ont le génitif en *-ōnos* : il est à remarquer que ce sont des noms d'origine obscure, en tout cas non indo-européens.

sans intermédiaire du dieu à la Grèce — et la présence en Étrurie d'un dieu *Aplu*, dont l'art étrusque a laissé des figures remarquables, montre bien que le culte du dieu n'est pas cantonné à Rome même : on a supposé souvent que ce culte venait de l'Italie méridionale, et notamment de Cumes, grâce à l'introduction des livres sibyllins ; sans nier entièrement cette explication, M. Gagé la juge insuffisante, et il fait à l'Étrurie, notamment à Véies et à Caeré, une place importante dans l'introduction et le culte d'Apollon à Rome ; il songe aussi, sans pouvoir le démontrer avec certitude, à une influence, sabine ou falisque, venant de Faléries et de Fidène ; enfin, il est possible que la tradition relative à l'ambassade envoyée à Delphes par Tarquin, et dans laquelle Brutus joua le rôle que l'on sait, pour légendaire qu'on puisse la considérer, reflète un contact entre Rome et le dieu de l'oracle delphique. Les pages, à la fois audacieuses et prudentes, que M. Gagé consacre à l'histoire des origines du culte d'Apollon à Rome mettent en un relief saisissant la complexité de ces origines et notre ignorance sur bien de leurs aspects.

A partir du chapitre II, nous sommes sur un terrain plus solide et nous pouvons suivre plus aisément M. Gagé dans sa description des diverses formes que revêt le culte d'Apollon au cours de son évolution. Ce qui m'a frappé le plus, c'est « l'ascension », si je puis dire, d'Apollon au rôle de dieu officiel — et particulièrement de dieu de la *gens Iulia*, au même titre que Vénus et à côté d'elle : tout à fait significatif est le rôle que Virgile lui attribue dans la bataille d'Actium. D'ancien dieu prophétique et guérisseur, dont le culte se mêle à des croyances pythagoriciennes, il passe peu à peu au rôle du dieu qui, selon l'expression de M. Gagé, « consommait en son propre *regnum*, à Rome et au profit de l'Empire romain, les destins déroulés par sa Sibylle » (p. 692).

Je n'ai pu que résumer très brièvement, et très imparfaitement, la thèse où l'auteur met toutes les ressources de sa vaste érudition au service d'un esprit hardi et qui ne craint pas les hypothèses ; le livre est si touffu qu'il n'est pas de lecture aisée et que le fil conducteur vous échappe parfois. Le discuter doit être l'œuvre des spécialistes, mais chacun peut apprécier la puissance de la construction [1].

A. Ernout.

Henry Bardon, *La littérature latine inconnue*. T. II : *L'époque impériale*. Paris, Klincksieck, 1956 ; in-8°, 338 p.

J'ai déjà dit dans cette *Revue* (1952, p. 250), en rendant compte du tome I de l'ouvrage de M. Bardon, l'intérêt qu'il présente pour le philologue et l'historien. Par l'utilisation minutieuse et subtile des maigres restes qui nous sont parvenus, fragments d'œuvres ou témoignages indirects — comme en contiennent, par exemple, le *Brutus* de Cicéron ou l'*Institution Oratoire* de Quintilien — il réussit à faire partiellement revivre nombre d'auteurs qu'on croyait à tout jamais disparus et condamnés à n'être plus que des *nomina uana* : l'index des auteurs étudiés dans ce tome II, qui s'étend sur plus de dix pages à deux colonnes (p. 323-

1. A la fin de la note de la page 50, à propos de Coriolan, M. Gagé imprime qu'il est « prudent de ne pas exclure que le nom de *Veturius* (cf. les rites d'expulsion de Mamurius), *Veturia*, ait évoqué pour la Rome primitive la notion d' « interdit » religieux, plutôt que de vieillesse proprement dite ». Il est peu vraisemblable que les Romains aient jamais songé à rapprocher, même par étymologie populaire, *Veturius*, *Veturia* de *uetus* ou de *ueto* : le caractère étrusque de *Veturia*, comme de *Volumnia*, était trop évident pour donner lieu à un double calembour étymologique ; on ne rapprochait pas davantage *Volumnia* de *uolo*, ou *Mamurius* de *mamma*.

333), suffit, à lui seul, à donner une idée de l'abondance de la récolte faite par M. Bardon, mais aussi du travail qu'elle lui a coûté.

Le présent tome comprend trois parties, subdivisées elles-mêmes en plusieurs chapitres : I. Au temps d'Auguste. i. Les poètes, p. 9-78 ; ii. Les prosateurs, p. 79-120 ; — II. De Tibère a Septime-Sévère. iii. Au temps des Julio-Claudiens, p. 123-176 ; iv. Des Flaviens aux Sévères, p. 177-241 ; — III. Le déclin du paganisme. v. Des Sévères à Théodose, p. 245-297 ; vi (noté vii par inadvertance dans la table des matières). La fin de la littérature païenne : absence ou néant (p. 299-315). Dans une conclusion de portée générale, M. Bardon examine les causes de la disparition de tant d'œuvres. Elles sont multiples : les conditions matérielles de publication du livre antique ont joué un rôle dans cette disparition, l'absence de propriété littéraire, la difficulté de conserver des œuvres trop longues (*Annales* d'Ennius, *Odyssée* de Livius Andronicus, ouvrages techniques de Varron, *Histoire* de Tite-Live, etc.), le petit nombre d'exemplaires publiés, les incendies de bibliothèques, la fragilité du papyrus, etc. Mais il faut tenir compte aussi et plus encore des changements survenus dans la vie politique et sociale, des luttes civiles, des troubles militaires, des invasions barbares, de l'évolution du goût, de l'influence stérilisatrice de l'école, enfin de la lutte entre le christianisme et le paganisme... Joignez à toutes ces causes la part du hasard, qui fait que nous restent pas mal d'œuvres médiocres, tandis que tant d'autres, peut-être meilleures, ont disparu... Outre les nombreux renseignements précieux qu'il nous donne sur des auteurs et leurs œuvres, le livre de M. Bardon se recommande par les considérations d'ordre général qu'il nous apporte sur la vie littéraire de l'antiquité latine — et sur son caractère social[1].

A. Ernout.

Barthélemy-A. Taladoire, *Essai sur le comique de Plaute*. Les éditions de l'Imprimerie nationale de Monaco, 1956 ; in-8°, 351 p.

Ce qui fait l'originalité de cette thèse de doctorat — elle a été soutenue en 1948 et paraît imprimée, en 1956, sous une autre couverture et enrichie d'un avant-propos par André Roussin — c'est que l'auteur est homme de théâtre en même temps que professeur, qu'il connaît, pour l'avoir pratiquée, la technique de l'art dramatique et qu'il peut analyser en confrère, si je puis dire, les éléments du comique de Plaute, ses procédés, ses qualités, ses défauts. Ce n'est pas que Plaute n'ait été disséqué par nombre de commentateurs, et l'abondante bibliographie que M. Taladoire a jointe à son exposé, p. 321-334, en donne une liste éloquente, quoique encore incomplète. Mais les études consacrées au comique latin ont été surtout l'œuvre de philologues, plus aptes à composer un commentaire littéraire qu'un commentaire dramatique ; elles ont souvent un caractère partiel, les unes traitant de la langue ou de la métrique, les autres des rapports de Plaute avec ses modèles grecs — pour la plupart inconnus — et du problème de la « contamination », également obscur, certaines de la chronologie — incertaine — des comédies, d'autres, enfin, des conditions matérielles du théâtre, du costume, de la mise en scène, du public, etc. Sans doute, dans la plupart de ces travaux se trouve-t-il des observations utiles sur le comique de Plaute, et M. Taladoire a pu y puiser des renseignements précieux ; le lecteur ne s'étonnera pas de retrouver dans son livre

1. M. Bardon a l'habitude d'écrire avec un accent aigu les *e* des noms propres latins ; j'avoue que je suis un peu surpris de lire *Pompéius, Vérus, Mémor, Labéo, Tibérianus* (il est vrai que, pour ce dernier, M. Bardon a laissé échapper, p. 280, l. 13 du bas, un *Tiberianus* sans accent) et tant d'autres.

des chapitres qui ne lui sembleront pas entièrement neufs, mais son mérite est d'avoir utilisé ces matériaux pour construire un édifice d'ensemble. La partie la plus originale, à mon avis, est celle qui traite de la structure générale des comédies (p. 87-155) : c'est là que l'on aperçoit le mieux le « point de vue » du technicien. Beaucoup seront surpris de la sévérité relative avec laquelle M. Taladoire juge la composition de l'*Amphitryon*, qui, « sans être une pièce mal faite, ne justifie pas d'emblée ni jusqu'au bout, du point de vue de la technique, la renommée de perfection que d'ordinaire on lui accorde » (p. 91). Certaines pièces, et notamment quelques-unes qui figurent le plus souvent dans les programmes d'examens, les *Captiui*, le *Trinummus*, sont classées parmi les plus faibles ; d'autres, moins connues, comme les *Bacchis*, la *Casina*, sont analysées avec éloges ; quelques-unes, enfin, comme les *Ménechmes* ou le *Rudens*, sont, du point de vue « métier », classées au premier rang. Sans doute, la « technique » n'est pas tout dans une œuvre littéraire, dramatique ou autre, et toute l'habileté d'un Feydeau ne suffit pas à en faire un Molière ; mais c'est un élément qui compte, et M. Taladoire a raison d'affirmer que « c'est dans la mesure même où nous aurons défini sa technique que nous aurons contribué, pour notre part, à la connaissance plus exacte d'une œuvre maîtresse de la littérature romaine » (p. 3).

A. Ernout.

Scevola Mariotti, *Il Bellum Poenicum e l'arte di Nevio*. Roma, Ang. Signorelli, 1955 ; in-8°, 150 p.

Après avoir publié une étude sur Livius Andronicus, M. Mariotti fait paraître, dans la collection dirigée par M. Ett. Paratore, « Studi e Saggi », un essai sur Naevius, suivi d'une édition des fragments du *Bellum Poenicum*. Ces deux travaux procèdent de la même inspiration : montrer le rôle important que Livius Andronicus et Naevius ont joué dans l'établissement de la littérature à Rome, notamment par la connaissance qu'ils ont eue de l'art alexandrin. Par un examen très poussé des fragments de Naevius, M. Mariotti s'ingénie à discerner les divers modèles grecs dont le vieux poète s'est inspiré, tant dans la composition que dans l'expression, cette imitation, du reste, n'étouffant pas le caractère spécifiquement latin du poème, que souligne l'emploi du vers saturnien. Contrairement à l'opinion généralement répandue, M. Mariotti n'admet pas que l'emploi du saturnien chez Livius et Naevius soit dû à la difficulté d'adapter en latin l'hexamètre grec : selon lui, l'usage du saturnien « è dovuto certamente a fini d'arte, come a fini d'arte sono dovuti li arcaismi stilistici di Andronico e di Nevio », le saturnien, « verso tipicamente sacrale e perciò rivestito di religiosa solennità », contribuant à donner au poème son caractère épique.

L'édition des fragments se présente dans un ordre souvent personnel, et enrichie de nombreuses notes. M. Mariotti a réussi à tirer d'une matière pauvre et ingrate une étude substantielle qui mérite l'examen, même si elle ne convainc pas toujours.

A. Ernout.

M. TVLLI CICERONIS, De natvra deorvm, *liber primus*, ed. by Arthur Stanley Pease. Cambridge (Mass.), Harvard Univ. Press, 1955 ; in-8°, viii-537 p. Prix : 15 $.

Les philologues qui ont pratiqué les éditions du *De Diuinatione* de Cicéron et du quatrième livre de l'*Énéide* publiées par M. A. S. Pease retrouveront dans ce pre-

mier livre du *De natura deorum* les mêmes qualités qu'ils ont appréciées dans ses travaux précédents : un texte établi soigneusement sur les meilleures bases, un commentaire fournissant au lecteur tous les éclaircissements qui lui permettent de comprendre et de juger l'œuvre, enfin un souci d'objectivité totale, qui lui laisse l'indépendance de son jugement. « From 1935 to 1942 my leisure was largely devoted to collecting materials, and since 1942 to sifting and arranging them. This process has followed the method already used in editing the *De Divinatione* and Virgil's *Fourth Aeneid*, with the citation of many passages *in extenso*, and such arrangement of them that, by reading them as they stand, the user may reach for himself a logical conclusion, without needless editorial verbiage. Certain reviewers of the editions mentioned have objected that the editor's own views were not at all times clearly revealed, but they may be reminded of Cicero's own words in *N. D.* 1, 10 : *qui autem requirunt quid quaque de re ipsi sentiamus curiosius id faciunt quam necesse est : non enim tam auctoritatis in disputando quam rationis momenta quaerenda sunt* » (Préface, p. VII). Cette modestie et cette impartialité scrupuleuse sont toutes à l'honneur de M. St. Pease, mais elles donnent à son édition un caractère impersonnel : elle apparaît, au premier abord, comme un immense amas de matériaux soigneusement rassemblés plutôt que comme un édifice qui révèle la personnalité et l'inspiration de l'architecte. Sans tomber dans le « verbiage inutile » où se complaisent certains éditeurs, on eût aimé — du moins est-ce mon sentiment — que M. St. Pease abandonnât par moment l'annotation littérale, le « mot à mot », les rapprochements — dont tous ne sont pas très utiles — pour faire ressortir les divisions et le plan du traité, les procédés de discussion et de raisonnement de Cicéron, la « composition » en un mot. Le lecteur est parfois noyé dans ces notes, dont certaines constituent des dissertations érudites — mais qui dépassent le texte de Cicéron ; par exemple, à propos d'une allusion rapide faite par Cicéron au *portenta magorum Aegyptiorumque in eodem genere dementiam* (I, 43), nous trouvons une note de plus de deux pages sur la *thériolatrie* qui pourrait tout aussi bien faire un article de l'*Encyclopédie* de Pauly-Wissowa ou de *Antike und Christentum*, mais qui n'apparaît pas *spécialement* indiquée à cet endroit. Cette édition est plutôt un livre de consultation et de références qu'un livre de lecture, et, de plus, l'abondance des notes réduit souvent le texte de Cicéron à n'occuper qu'une ou deux lignes par page, quelquefois même à l'en exclure complètement : cf. la note de 1, 42 sur *poetarum* qui occupe les pages 280 à 283 ; les notes de 1, 82 sur *crocodilum*, *ibin*, *faelem*, p. 414-416, etc. Cette disposition n'est pas pour faciliter la lecture courante de l'ouvrage, et le lecteur fera bien d'avoir à côté de lui l'*editio minor* de O. Plasberg et W. Ax, s'il veut suivre la pensée de Cicéron.

M. St. Pease a préparé un second volume qui contiendra les livres II-III du traité, avec apparat, notes, index pour les deux tomes, additions et corrections, et il laisse espérer qu'il pourra le faire paraître « after not too long an interval ». Souhaitons que cet espoir se réalise bientôt. En attendant, ce premier livre est riche de substance, trop riche même. L'introduction, divisée en quarante-trois chapitres, p. 5-106, traite de tous les problèmes que pose le « Cicero's philosophic corpus », attitude religieuse de Cicéron, sa position entre stoïciens et épicuriens, date du traité, caractère du dialogue, composition, sources, contribution personnelle de Cicéron, influence de l'œuvre, etc. Une place importante est faite à l'étude des manuscrits — dont M. Pease a revu personnellement les plus importants sur photographies (p. 61-88) — et aux éditions et traductions (p. 89-106). M. Pease a tout mentionné, même des rééditions qui ne font que reproduire sans changement une publication précédente ou des livres scolaires qui ne méritaient pas tant

d'honneur : ç'a été pour moi une révélation que de voir mentionnées les traductions françaises du livre II, publiées l'une par E. Maillet chez Belin en 1885, l'autre par l'abbé Rodillon chez Poussielgue en 1886. Le texte, l'apparat critique et les notes occupent les pages 109-537 ; dans l'*editio minor* de Plasberg revue par Ax, Leipzig, 1933, les deux préfaces tiennent 12 pages (p. III-XV), les *sigla* et les *notae*, 5 pages (p. XVI-XX), le texte et l'apparat, 48, l'appendix, 19 (p. 161-179).

Cependant, malgré l'effort accompli par M. St. Pease, il subsiste encore dans le texte des obscurités et des incertitudes, et je n'en veux donner pour preuve qu'une phrase prise tout au début du traité, I, 1. M. Pease écrit :

De qua tam variae sunt doctissimorum hominum tamque discrepantes sententiae magno argumento esse debeat [causa] principium philosophiae esse ⟨in⟩scientiam, prudenterque Academicos a rebus incertis adsensionem cohibuisse.

Plasberg-Ax :

De qua ⟨cum⟩ tam variae sint doctissimorum hominum tamque discrepantes sententiae, magno argumento esse debeat ⟨ea⟩ causa, principium philosophiae ad h * scientiam, prudenterque Academici a rebus incertis adsensionem cohibuisse.

Je ne puis que renvoyer le lecteur aux commentaires des deux éditeurs, mais la seule comparaison des deux textes lui fera apparaître les différences qui les séparent et l'embarras où l'on se trouve à tirer des manuscrits, non pas une certitude, mais seulement une probabilité. M. Pease se déclare « somewhat hesitantly » ; précédés par P. Petit (*Misc. Observ.* 1 (1682), 17), Plasberg-Ax admettent après *ad h* une lacune dont l'étendue est indéterminée, mais ils ajoutent : *vereor ne inserta syllaba* in *ante* scientiam *vel nominativo* Academici *mutato vestigia veri temere deleantur.*

Quelle que soit, pourtant, l'abondance du commentaire élaboré par M. S. Pease, on est parfois tenté d'y ajouter quelque chose. On connaît l'insistance que met Cicéron, au début du *De Natura Deorum*, à proclamer la difficulté de la tâche qu'il entreprend et, pour souligner cette difficulté, il accumule les superlatifs :

Cum multae res in philosophia nequaquam satis adhuc explicatae sint, tum perdifficilis, Brute, quod tu minime ignoras, et perobscura quaestio est de natura deorum, quae et ad cognitionem animi pulcherrima est et ad moderandam religionem necessaria.

En dehors des superlatifs « positifs » *perdifficilis*, *perobscura*, *pulcherrima* (sans compter le *doctissimorum hominum* qui suit), il emploie deux négations fortes : *nequaquam*, *minime* ; pour la première, M. Pease se contente de noter : « NEQUAQUAM SATIS ADHUC : the heaping up (l'accumulation) of adverbs is noteworthy ».

De *minime*, il ne dit rien. Il eût été instructif, à mon avis du moins, de commenter au moins par des parallèles l'emploi de ces deux négations que Cicéron a choisies intentionnellement : *ne quaquam*, proprement « par aucun endroit » et, par suite, « d'aucune manière, absolument pas », est un adverbe rare, comme *ne utiquam* ; Plaute n'en a que deux exemples : *Cas.* 534, *nunc adeo nequaquam arcessam* « certes, je me garderai bien de la faire venir » ; *Tri.* 418 LE.. *Nequaquam argenti ratio comparet tamen* « Le compte de l'argent n'est pas clair du tout », ce à quoi Stasime répond : *Ratio quidem hercle apparet ; argentum οἴχεται* « Mais si parbleu, le compte est clair : l'argent a filé ». Térence ignore l'adverbe.

Chez César, dans le *De bello Gall.*, IV, 22, 4, l'adverbe a toute sa force : *Hunc ad egrediendum nequaquam idoneum locum arbitratus* « estimant que l'endroit ne convenait d'aucune manière (absolument pas) à un débarquement ». Cicéron ne

l'emploie pas non plus comme un substitut indifférent de *non.*, e. g. *pro Clu.* 180, *atque etiam in taberna eius nummi, nequaquam omnes, inueniuntur* « et même dans sa boutique on découvre les écus — pas absolument tous » ; *Verr.* 4, 65, *iste ait se uelle illud etiam atque etiam considerare ; nequaquam se esse satiatum* « il dit... qu'il n'en était nullement rassasié », etc., cf. dans la Correspondance *ad Fam.* X, 6, 1 ; X, 31, 1 et 2 ; XV, 4, 14 ; *ad Att.* VII, 3, 3 ; *ad Quint. fr.* I, 1, 10 (où on retrouve *nequaquam satis*) ; *Comment. pet.*, 12.

Cette même valeur emphatique existe aussi pour *minime*, surtout quand il est joint, comme ici, à un verbe de sens négatif : *ignoro.*

C'est un des mérites des textes anciens que de ne donner jamais lieu à la publication d'une édition *ne varietur* et de fournir aux philologues une pâture sans cesse renaissante — le foie de Prométhée[1].

A. Ernout.

L. Annaei Senecae, *Agamemnona*, ed. et comment. instr. Remus Giomini. Roma, Ang. Signorelli, 1956 ; in-8°, 215 p.

Le professeur Ettore Paratore dirige deux collections ; l'une comprend des éditions de *Testi critici latini*, l'autre des *Studi e Saggi*, où l'œuvre tragique de Sénèque tient une place d'honneur ; dans les *Studi* figurent une étude de M. Paratore lui-même sur *Seneca Tragico* et, de M. R. Giomini, un *Saggio sulla 'Fedra' di Seneca* ; dans les *Testi*, deux éditions, l'une de la *Fedra*, l'autre de l'*Agamemnone* du même R. Giomini, et je vois annoncées les tragédies de *Medea*, par Bruno Gentile, et d'*Ercole Furioso*, par Vincenzo Ussani Jr. C'est là, sans doute, le résultat d'un « travail d'équipe », poursuivi dans un « séminaire » sous la direction d'un maître — ce qui expliquerait l'abondance de ces publications consacrées à des tragédies dont la valeur est contestable.

L'effort de M. Giomini, dans cette édition de l'*Agamemnon*, a porté surtout sur le Commentaire, qui s'attache moins, du reste, à discuter les difficultés de texte ou d'interprétation littérale que peut présenter la tragédie qu'à expliquer longuement la marche de l'action, les sentiments des personnages, à justifier — ou à critiquer — leur attitude, à confronter Sénèque avec ses devanciers, etc. M. Giomini dissèque le texte avec une application minutieuse, qu'on peut juger parfois excessive : il l'accompagne de développements destinés à nous révéler tous les aspects d'une pensée, toute la valeur d'une phrase ou d'un mot, que le lecteur aurait pu découvrir lui-même, et je serais tenté d'appliquer à ce travail le jugement que M. Giomini lui-même dit d'un propos d'Égisthe, v. 244 sqq. : « malgrado tutto non si può negare una certa prolissità e ridondanza nel rielaborare questo concetto ».

A. Ernout.

E. V. Marmorale, PERSIO, 2ª ed. Firenze, La Nuova Italia, 1956 ; in-8°, VIII-352 p. Prix : 2.000 L.

En même temps que l'édition des *Satires* due à M. Scivoletto, la Nuova Italia

1. P. 165, §§ 16 et 16, M. Pease, comme, du reste, Plasberg-Ax, écrit *oportune* et *peroportune* avec un seul *p* : les apparats ne signalent aucune variante, et M. Pease note seulement : « **peroportune** : a rather rare adverb, occurring in 2 Verr., 5, 39 ... *De or.* 2, 15 ; Liv. 1, 42, 2, and resumed in 1, 16 by the simple *oportune* ». — Mais, dans les trois passages qu'il rapproche, les éditeurs Peterson, Wilkins, Conway-Walters, de la Collection d'Oxford, impriment *peropportune* sans variante.

publie, dans la collection *Biblioteca di Cultura*, un « Essai » sur Perse, de M. E. V. Marmorale. Il avait paru une première fois en 1941, mais, à cause de la guerre, il n'avait pu être connu qu'en Italie et en Allemagne ; aussi cette nouvelle édition, qui, nous dit l'auteur, diffère peu de la première, aura pour beaucoup de lecteurs le caractère de la nouveauté. M. Marmorale a publié déjà, on le sait, des études sur Caton l'Ancien, sur Juvénal, sur Pétrone : on retrouvera dans son Perse les mêmes qualités que dans ses précédents travaux et, notamment, un jugement personnel fondé sur une étude minutieuse du texte, une sympathie enthousiaste pour l'auteur étudié. Certains critiques ont tendance à étudier Perse sous l'aspect d'un moraliste plutôt que d'un poète : les rudesses et les obscurités de la forme justifient en quelque mesure cette attitude. M. Marmorale réagit vigoureusement contre cet état d'esprit ; ce qui l'intéresse, c'est moins de chercher les « sources philosophiques » de Perse — ce qui est peut-être bien prétentieux — que de découvrir en lui les qualités poétiques que les Latins admiraient en lui, Quintilien, Martial, sans compter Juvénal, *che, pure era natura così profondamente diversa, riuscì a fondere nella sua opera tutto — dico tutto — il libretto di Persio, causa evidente lo stesso amore per il quale già Persio, senza perdere la sua individualità, aveva fatto suo Orazio « satiro »* (p. 98). Il voit en Perse un poète véritable, *che si esprime per immagini e non per concetti, poeta vivo e d'impetuosa sincerità.* Ce n'est pas l'impression que ressentent la plupart des lecteurs du satiriste, M. Marmorale s'en doute, et il combat ce préjugé par des arguments divers : il voit, notamment, une preuve de cette « candeur » dans *un... fatto... che potrebbe sembrare a prima vista una prova del contrario ; la crudezza di alcuni passi... qui... stanno a dimostrare non, come si è creduto, l'aderenza di Persio ai metodi della diatriba (quanti accenni consimili nel virtuosissimo Epitteto?), ma l'ingenuo candore della sua anima di fanciullo* (p. 65-66). Je dois dire que l'argumentation de M. Marmorale ne m'a pas convaincu et que je continue à voir dans Perse un poète laborieux plus que spontané.

Outre les six chapitres qui constituent proprement l'« Essai », le livre comprend deux appendices ; l'un traite des « Questions biographiques » (p. 109-173), l'autre de l'œuvre (*L'Opera*, p. 175-344) ; dans celui-ci, M. Marmorale commente successivement les six satires et les choliambes : il ne vise pas à donner un commentaire littéral, mais à caractériser l'inspiration de Perse, ses procédés de composition, son originalité. Ce sont là les matériaux que M. Marmorale a rassemblés pour construire son essai, et le lecteur qui le suivra jusqu'au bout y trouvera, à côté de jugements d'ensemble qui pourront parfois lui paraître contestables, mainte observation de détail qui l'aidera à mieux comprendre Perse. Quelques réserves que puisse lui inspirer ce livre, il ne le laissera pas indifférent[1].

A. Ernout.

A. Persi Flacci, *Saturae*, a cura di Nino Scivoletto (Bibl. di Studi superiori, Filol. latina, vol. XXXVI). Firenze, La Nuova Italia, 1956 ; in-16, XVIII-182 p. Prix : L. 1.700.

Cette édition de Perse est l'œuvre d'un jeune philologue. M. Scivoletto est né en 1923, mais il a été chargé de l'enseignement du latin comme assistant, d'abord,

1. P. 271, n. 5, M. Marmorale écrit que les *comuni edizioni*, et notamment celle de M. Ramorino, adoptent, *Sat.* IV, 26, la leçon *milvus oberrat*, tandis que les *codici migliori* donnent *miluus errat*, qu'a choisi Owen dans son édition. Qu'entend-il par *comuni edizioni*? J'en ai quatre sous les yeux : de Iahn-Bücheler, de Villeneuve, de Cartault, de Scivoletto ; elles ont toutes *miluus errat*. — P. 254, l. 4 du bas, lire : *opperiri*.

à l'Université de Catane (1944-1951), puis à l'Université de Rome, et ces années de professorat lui ont permis d'acquérir des connaissances qu'il a mises à profit dans son livre. On sait qu'en dehors d'un court fragment palimpseste qui contient les vers 53-104 de la *Satire* I, le texte de Perse repose principalement sur deux groupes de manuscrits, l'un représenté par le *Montepessulanus* 125 (*P*), l'autre par le *Montepessulanus* 212 (*A*) et le *Vaticanus tabularii basilicae H* 36 (*B*), dont il est d'usage de réunir les leçons sous le sigle α. Généralement, on considère *P* comme supérieur à α ; selon Cartault, α « n'est pas seulement un témoin négligent ; c'est un témoin infidèle » (éd. de Perse, Paris, 1920). Mais il arrive que α corrige des leçons fautives de *P*, et l'éditeur doit savoir choisir. Les *codices deteriores*, dont M. W. V. Clausen a repris la défense, sont souvent considérées comme des copies plus ou moins altérées des manuscrits anciens, et, comme le dit encore Cartault, « là où ils offrent la bonne leçon contre la tradition fautive, ils paraissent l'avoir retrouvée par conjecture ». Le fragment palimpseste concorde tantôt avec *P*, tantôt avec α. Selon son tempérament personnel, chaque éditeur penche en faveur soit de *P*, soit de α. M. Scivoletto, tout en admettant la supériorité de *P*, admet pourtant qu'on y trouve « una tendenza a nobilitare per così dire le lezioni, a renderle più dotte, a mostrare una certa cultura ». Aussi lui arrive-t-il de préférer la leçon de α, qu'il considère comme plus conforme aux habitudes de penser et d'écrire du poète. Ainsi, dans II, 10, il écrit :

o si
Ebullit patrui praeclarum funus,

pour éviter la synizèse *ebullĭat* « preferendo considerare un volgarismo piuttosto che credere con *P* a una violazione delle leggi metriche o peggio fonetiche » (p. XIV et p. 37, note). Mais le sens réclame un subjonctif — cf. le *crepet* du v. 11, et M. Scivoletto l'a bien vu, aussi le commentaire trahit-il son embarras — et il n'a pas songé à rappeler, avec M. Villeneuve, l'hypothèse — du reste, à mon avis, insoutenable — de Casaubon, qui voit dans *ebullit* un parfait du subjonctif formé par analogie avec *axim*, *edim*, *comedim*, *dedim*, etc. La synizèse de *ebullĭat* trisyllabique est défendable et n'est pas plus étrange que les formes contractes *omnĭa*, *fluvĭorum* de Virgile, *Geo.* 1, 482 ; *Aen.* VI, 33.

Je ne suis pas sûr non plus que M. Scivoletto ait eu raison d'écrire, *Sat.* III, 45, avec α :

Grandia si nollem morituri verba Catonis
Discere,

plutôt que d'adopter la leçon de *P* :

Grandia si nollem morituro uerba Catoni
Dicere,

que M. Villeneuve défend fort bien, tout en n'excluant pas la possibilité d'expliquer la variante. Mais Perse n'est pas, quoi qu'en dise M. Scivoletto[1], un auteur limpide, et que l'on soit toujours sûr de comprendre.

Le commentaire explicatif est très abondant, parfois un peu trop, et rendra service. Mais on ne me croirait pas si je disais qu'on ne peut rien y ajouter. Ainsi, *Sat.* I, v. 35, M. Scivoletto aurait pu noter, à propos de *plorabile*, que c'est le pre-

1. « Il commento assai abbondante, è quale bisognava apporre ad uno scrittore non oscuro, ma padrone di un linguaggio denso e assai personale » (notice du prospectus inséré dans le livre).

mier exemple de cet adjectif qu'on retrouve dans Claudien ; Virgile et Ovide disent *lacrimābilis* ; la prose classique, *flēbilis* ; *plōrābilis* confirme que *plōrāre*, verbe expressif, tend à se subsituer à *flēre*, *lacrimāre*. *Sat.* VI, 25, dans le groupe *messe tenus propria vive*, *tenus* est considéré comme un adverbe, dont M. Scivoletto trouve un autre exemple dans Virgile, *Aen.* 1, 737 : *summo tenus attigit ore*. Mais je ne connais et les dictionnaires ne citent aucun exemple de *tenus* adverbe, et, dans les deux cas, l'emploi de la préposition est tout à fait normal : chez Perse, le sens est : « vis jusqu'à la limite de ta propre moisson », et dans Virgile « elle toucha (à la liqueur) jusqu'à la surface de sa bouche », c'est-à-dire « sans aller plus loin que ses lèvres », *tenus* voulant dire « sans dépasser les limites de, jusqu'à (mais pas plus loin) ». *Sat.* I, v. 114, la forme *mĕttĕ*, impératif de *mei(i)ō*, aurait mérité une remarque. La faute d'impression *hoc* pour *hos*, *Sat.* I, v. 79, est fâcheuse. Cette édition témoigne encore d'une certaine inexpérience.

A. Ernout.

VETUS LATINA, hrsg. von der Erzabtei Beuron. 26. Epistulae Catholicae, Apocalypsis, I^e^ L. Jac. Freiburg, Verlag Herder, 1956 ; in-4°, 64 p. Prix : DM. 14 (en souscription : DM. 11,90).

Après avoir achevé l'édition de la *Genèse*, les moines de l'abbaye de Beuron passent brusquement à la publication de ce qui constituera le tome XXVI de leur monument, les *Epistulae Catholicae* et l'*Apocalypsis*. Ce premier fascicule contient l'*Epistula Jacobi*, dont le texte grec et latin occupe les pages doubles 574-582 de la petite édition Nestle (13^e^ éd., Stuttgart, 1943). Le reste du volume à paraître, *Epistulae Petri*, *Ioannis*, *Iudae*, *Apocalypsis*, occupe, dans la même édition, les pages 583-657, c'est-à-dire 74 pages doubles, soit neuf fois plus environ que ne contient la présente livraison. Je me demande avec inquiétude combien d'années il faudra pour le publier en entier : vingt ans peut-être[1]. Et je n'ose penser au temps qui s'écoulera avant que l'œuvre entière — 27 tomes — ait vu le jour : *monumentum aere perennius*, sans doute... Il faut admirer la foi robuste qui anime les Bénédictins de Beuron, mais je crains que, dans leur souci d'être « exhaustifs », comme on dit, ils n'aient condamné leur œuvre à s'en aller lentement, sur les rayons des grandes bibliothèques, dormir d'un sommeil dont peu de lecteurs la tireront. Ceci dit, on ne peut qu'admirer la somme de travail dépensée pour l'exécution de leur entreprise, l'abondance et la sûreté de leur information : on peut dire qu'aucune source n'échappe à leur investigation.

A. Ernout.

Tertvlliani, *Aduersus Hermogenem liber*, rec. J. H. Waszink. Utrecht et Anvers, Spectrum, MCMLVI ; in-8°, 68 p. Prix : 3 fl. 75.

Après les traités *De oratione*, *De uirginibus uelandis*, édités par G. F. Diercks, la collection des *Stromata* s'enrichit d'un nouvel opuscule de Tertullien, le *Contre Hermogène*, ce peintre hérétique dont Tertullien combat la doctrine après l'avoir abreuvé copieusement d'injures : ... *natura quoque haereticus*, *etiam turbulentus*, *qui loquacitatem facundiam existimet et inpudentiam constantiam deputet et maledicere singulis officium bonae conscientiae iudicet. Praeterea pingit* ⟨*in*⟩*licite*, *nubit assidue*, *legem dei in libidinem defendit*, *in artem contemnit*, *bis falsarius*, *et cauterio et stilo*, *totus adulter*, *et praedicationis et carnis*, *siquidem et nubentium contagio foe-*

1. Il a fallu quatre ans pour publier les quatre fascicules du texte de la *Genèse*.

tet nec ipse apostolicus Hermogenes in regula perseuerauit. Sed uiderit persona, cum doctrina mihi quaestio est. Cette conclusion ne laissera pas de paraître savoureuse.

L'édition a été confiée à l'érudit professeur de Leyde, J. H. Waszink, dont on connaît la monumentale édition qu'il a donnée du *De anima* (v. *Rev. de Phil.*, 1949, p. 187-190) ; on peut donc être sûr *a priori* de sa compétence, et l'examen du texte nous confirme dans cette opinion. Il est fondé sur une étude rigoureuse des manuscrits, dont M. Waszink a dressé le stemma d'après Em. Kroymann, et sur un dépouillement complet de toute la littérature concernant le traité, depuis l'édition princeps de Beatus Rhenanus (Bâle, 1521) jusqu'à celle de Kroymann (*C. S. E. L.*, Vienne, 1906), sans oublier les travaux des philologues anciens ou récents, de Franciscus Junius à Engelbrecht, Hoppe, Löfstedt et Thörnell. L'emploi de toutes ces ressources se justifie sinon par l'intérêt actuel de cette œuvre polémique — on n'attache plus guère d'importance à l'hérésie d'Hermogène, qui voulait concilier l'existence de Dieu avec celle de la matière — en tout cas par sa difficulté : *commentarium in hunc textum difficillimum nemo, quantum scio, fecit*, écrit M. Waszink (p. 10).

L'édition se fonde essentiellement sur celle de Kroymann, mais, dans un texte dont le sens est souvent obscur et contesté, il n'est pas étonnant que M. Waszink se soit souvent écarté de son prédécesseur, dont il reproduit dans l'apparat les variantes avec les raisons par lesquelles Kroymann justifiait son choix, par exemple dans cette phrase tortueuse et difficile, § 18, 3, p. 35, 14 sqq. :

3. Si uero sophia eadem dei sermo est [sensu sophia et], sine quo factum est nihil, sicut et dispositum sine sophia, quale est ut filio dei, sermone unigenito et primogenito, aliquid fuerit praeter patrem antiquius et hoc modo utique generosius, nedum quod innatum ⟨nato⟩ fortius et quod infectum facto ualidius, quia quod, ut esset, nullius eguit auctoris, multo sublimius erit eo quod, ut esset, aliquem habuit auctorem?

L'apparat porte :

14 est, sine *scripsi*] est sensu sophia et sine ω (est sensu soph- *in ras P et* sophia *in marg. m. ead.*) est sensus et sophia et sine *codex Pithoei* est, sensus sophiae, sine *Iun* est, sensu sophiae, et sine *Oehl* est, sensus est sophia, sine *Kellner* ; *Kr.* (= Kroymann) *lectionem codicum retinet cruce ante* sensu *posita* ; *in adn. crit. obseruat* : « *nescio, an lateat in his uerbis interpretamentum* : Iesus (= ihs, iens), *siue* sensus (= λόγος *Eng*) sophia est. » Il y a, dans ce scrupule que met M. Waszink à signaler les divergences de ses devanciers dans l'établissement et l'interprétation du texte, sinon un commentaire explicatif, en tout cas les premiers éléments de ce commentaire.

Parmi les corrections personnelles de l'éditeur, j'ai relevé, § 3, 7, p. 19 :

Adiciam et ego propter non intellegentes quorum Hermogenes extrema linea est, et quidem ex penit⟨a sci⟩entia ipsius retorquebo aduersus illum.

App. ex penit⟨a sci⟩entia *scripsi*] ex p(o)enitent(c)ia ω expenita *uel* expenetitia *susp.* R² *in marg.* euenientia *uel* experimenta *uel* expenita *uel* expenetitia *susp.* R² *in marg.* exorbitantia R³ *in marg.* B*mg* exorbitantia *uel* repetentia *uel* reciprocantia *uel* euenientia *uel* euentitia *susp.* R³ *in Adnot.* ex penu (poenu P*am*) etiam *L at Pam* (« *sic partim ex castigatione Latinii, partim ex Vatic. cod.* » *Pam*) *Kr* ex pene etiam *Iun* epinoemata *Urs* experimenta *Oehl* experientiam *Eng.*

La conjecture est ingénieuse, mais le sens donné à *penita* « profonde » pris ironiquement, et appliqué à *scientia*, m'étonne : je ne doute pas que M. Waszink ne puisse le justifier. En attendant, j'écrirais volontiers, d'après Engelbrecht : « *et*

quidem ex ⟨ex⟩perientia *ipsius* », renvoyant, pour le sens de *experientia*, au *Dictionnaire* de Blaise.

§ 8, 2 : Grande re uera beneficium deo contulit, ut haberet hodie per qu*ae* deus cognosceretur et omnipotens uocaretur, nini quod iam non omnipotens, si non et hoc potens : ex nihilo omnia proferre.

App. quae *scripsi*] quem ω quam *susp. Semler.*

La correction *quae* fournit une syntaxe correcte, mais le sens général est-il satisfaisant? Je vois dans l'apparat que l'ensemble de la phrase a gêné certains éditeurs : 18 *post* contulit *lacunam statuit Ew. Bruhn* : ⟨cum ad hominem procreandum se ei obtulit⟩ *et Kr* / hodie] hominem *Eng qui a Bruhn et Kr dissentit.*

§ 26, 1 : Et utique sic decet narrationem inire : primo praefari, postea prosequi, ⟨ante⟩ nominare, deinde describere.

App. ante *addidi.*

L'adjonction de *ante* rétablit la symétrie *primo... postea*, ⟨*ante*⟩... *deinde.* Est-elle absolument nécessaire?

§ 38, 1 : De situ materiae id tracto quod et de modo, *ut* peruersitatem tuam traduca*m.* Subiacentem facis deo materiam et utique locum ⟨adsignas⟩ illi qui sit in*f*ra deum.

App. modo] motu *Pam*; improbat *Iun, probat Kellner* ‖ ut R^1] et ω *om. Kr. nihil in adn. crit. obseruans* (*sed falso dicens P pro* et de modo *habere* ut de modo) | 5 traducam *scripsi*] traducat ω | facis R^3] facit ω | 6 ⟨adsignas⟩ *addidi*; *lacunam signat Kr addens* « adsignas... *uel simile uerbum intercidisse uidetur* ».

Le lecteur qui aura la patience de lire, en même temps que le traité de Tertullien, l'apparat touffu[1] de M. Waszink aura l'occasion de faire d'autres découvertes et de louer l'esprit pénétrant et la probité scrupuleuse de l'éditeur. Celui-ci doit bientôt faire paraître dans la collection *Ancient Christian Writers* (Westminster, Maryland, The Newman Press) une édition du *Contre Hermogène* avec traduction anglaise, une introduction et des notes, où se manifesteront sans doute les mêmes qualités que dans l'édition du *De Anima.* Mais y a-t-il encore beaucoup de lecteurs pour s'intéresser à l'*Aduersus Hermogenem*?

A. Ernout.

Tertvlliani, *De oratione, De uirginibus uelandis*, rec. G. F. Diercks (Stromata, IV). Utrecht et Anvers, Spectrum, 1956 ; in-8°, 60 p. Prix : 3 fl. 50.

Dans la collection de textes patristiques et médiévaux que dirigent Mlle Christ. Mohrmann et M. Joh. Quasten vient de paraître un nouveau volume contenant deux petits traités, *libelli*, de Tertullien, l'un sur la prière, l'autre sur le voile des vierges. Ils ne se rangent pas au nombre des œuvres maîtresses du polémiste, et Ch. de Labriolle, dans son *Histoire de la littérature latine chrétienne*, ne les signale qu'en passant. Mais, tout au moins par leurs dimensions, ont-ils leur place dans ces *Stromata* qui ont pour objet, comme le dit le prospectus rédigé en anglais, « to provide colleges and university with short texts to be used in class or seminars ». Je n'ai pas de compétence pour parler des séminaires ; en ce qui concerne

1. Parfois même, par excès de scrupule, surabondant. Certaines graphies insignifiantes auraient pu être omises sans inconvénient, sinon avec avantage : par exemple, 1, 1 heretici *N* ‖ 3 etciam P. — Je n'ai pas compris pourquoi, dans l'apparat critique du § 3, 7 cité plus haut, il est fait mention de deux variantes attribuées l'une et l'autre à R^2 *in marg.*

nos « collèges » et nos « universités », je doute que ces deux textes aient chance d'être accueillis dans les programmes, et j'avoue que je ne vois pas l'intérêt qu'il y aurait à les y mettre : l'effort qu'auraient à faire nos étudiants pour les comprendre ne serait pas compensé par un enrichissement réel de leur esprit.

M. G. F. Diercks, qui avait déjà publié en 1947, comme thèse de doctorat, une édition critique du *De oratione*, avec préface, traduction et commentaire « philologique, exégétique, liturgique » en hollandais, s'est chargé de publier les deux traités « quos ad fidem codicum recensuit, prolegomenis, paucissimisque adnotationibus instruxit ». Leur texte repose sur deux traditions différentes : le *De Oratione* figure, pour les chapitres I-XXI, dans le fameux codex *Agobardinus* (*Paris. lat.* 1622) et, pour les chapitres IX-XXIX, dans l'*Ambrosianus G* 18, qui est très proche de l'*Agobardinus* ; ils datent respectivement du IX^e^ et des X^e^-XI^e^ siècles ; le *De uirginibus uelandis* ne nous est conservé que par des manuscrits du XV^e^ siècle. Les éditions qui en ont été données jusqu'ici ne sont pas parfaites ; et le texte a été souvent mal établi ou mal compris. M. Diercks s'est efforcé de remédier à ces deux défauts : il a fondé son texte sur une collation nouvelle des manuscrits, faite soit sur les originaux, soit sur des photocopies, il connaît bien les travaux de ses prédécesseurs : aussi nous donne-t-il un apparat abondant et sûr, où l'on trouvera souvent la discussion des passages de sens controversé — il n'en manque pas — et aussi des conjectures personnelles. A cet apparat il ajoute de brèves notes explicatives, concernant soit la grammaire, soit le vocabulaire, soit la pensée elle-même, qu'il n'arrive pas toujours à dégager de son obscurité : qu'on lise, par exemple, la note de la p. 32 concernant les lignes 13-16 du chapitre XXII, § 10. Mais c'est moins la faute du commentateur que de Tertullien lui-même.

A. Ernout.

Pompeius Trogus, *Fragmenta*, coll. Otto Seel. Leipzig, B. G. Teubner, 1956 ; in-8°, XXIII-208 p. Prix : DM. 7,40.

Des œuvres aussi variées que nombreuses du Voconce Trogue-Pompée, aucune ne nous est parvenue intacte : celle que nous connaissons le moins mal, les *Historiae Philippicae*, en quarante-quatre livres, ne nous apparaît qu'à travers l'*Épitomé* de Justin, qui, outre le résumé et les *Prologi* qu'il en donne, nous a conservé intégralement un discours, en style indirect, que Trogue-Pompée attribue à Mithridate (cf., dans cette édition, n° 152, p. 167). Mais, bien que le nom de Trogue ne soit jamais cité avant Justin, il n'est pas douteux que bien des historiens latins aient puisé dans son *Histoire*, dans sa forme intégrale, ou plutôt dans le ou les résumés qui n'ont pas tardé à en circuler : Valère Maxime, Velleius Paterculus, Quinte-Curce, Frontin, Ampelius, entre autres. L'influence de Trogue se manifeste plus tard encore, notamment chez Jordanès. Plusieurs philologues se sont ingéniés à retrouver chez ces historiens les traces de l'œuvre de Trogue, en s'appuyant surtout sur la comparaison avec Justin. M. Otto Seel, qui a déjà publié, en 1935, une édition de Justin chez Teubner et qui en prépare une nouvelle, qui, en outre, en 1955, a fait paraître une étude intitulée « Die Praefatio des Pompeius Trogus » (*Erlanger Forschungen*, t. 3), était mieux qualifié que personne pour donner de Trogue une édition qui rassemblât tous les fragments qu'on peut avec plus ou moins de certitude restituer à l'historien disparu. Son travail, minutieux et consciencieux, permet de mieux apprécier l'œuvre de Trogue et le parti qu'en ont tiré les écrivains qui l'ont suivi.

A. Ernout.

W. J. G. Lubbe, *Incerti panegyricus Constantino Augusto dictus*. Thèse de l'Université de Leyde. Imprimerie « Luctor et Emergo » ; in-8°, 130 p.

Voici une thèse sur laquelle a soufflé un vent de nouveauté. Non que l'auteur nous apporte des révélations nouvelles sur la campagne qu'en 312 Constantin mena contre Maxence et qui marque le premier pas vers la restauration d'un pouvoir unique, mais il a voulu rompre avec la tradition et fonder sur d'autres bases le texte du discours de félicitations qu'un panégyriste gaulois prononça devant l'empereur à la fin de l'été ou à l'automne de l'année 313.

Les manuscrits que nous possédons du recueil des Panégyriques latins dérivent tous, à l'exception d'un seul, le *Bertinensis*, du texte qui fut, en 1433, découvert à Mayence (d'où son nom de *Maguntinus*) par l'Italien G. Aurispa et qui disparut pas la suite, non sans avoir été copié un certain nombre de fois. Nous possédons à l'heure actuelle trente-sept manuscrits des Panégyriques, tous du xv^e^ siècle, sans qu'il soit, pour beaucoup, possible de préciser davantage : ils présentent entre eux pas mal de divergences, comme bien l'on pense, tenant à l'orthographe, à l'ordre des mots, aux lacunes et aux bévues diverses, sans oublier les corrections d'un copiste ou d'un réviseur. Les travaux d'Émile Baehrens et de son fils Guillaume, leurs éditions en 1874 et 1911 ont réussi à mettre un peu d'ordre parmi ces manuscrits, et ils ont donné un rang de préférence au *codex Vpsaliensis* (*A*), copie faite sur le *Maguntinus* entre 1458 et 1460, ainsi qu'au *codex Harleianus* (*H*), les autres, dérivés d'une copie d'Aurispa transmise à ses amis, n'intervenant dans l'établissement du texte que là où *AH* sont défaillants ou visiblement fautifs. Ces manuscrits fort nombreux, dans l'apparat critique de G. Baehrens, sont très rarement cités isolément, sauf exception ; ils figurent globalement sous le sigle X, qui désigne la copie d'Aurispa, perdue, elle aussi, et considérée comme la source des *deteriores*.

C'est contre cet état de choses, qui n'est ni sacro-saint ni intangible, évidemment, que l'auteur de cette thèse a voulu s'élever, et il a fait choix pour cette expérience du texte d'un seul discours qu'il a examiné, par microfilms ou photographies, sur tous les manuscrits qui le contenaient, c'est-à-dire sur vingt-cinq d'entre eux (dix ne le renfermant pas et deux n'ayant pu être atteints). Il y a là un travail méritoire d'où il tire des conclusions nouvelles fort éloignées de celles de ses prédécesseurs, partageant en trois classes l'ensemble des manuscrits, multipliant les divisions et sous-divisions et dressant un *stemma* très différent de celui de G. Baehrens, où *A* et *H* sont dépouillés de leur prééminence. On ne peut s'empêcher de penser que tout cela est bien précaire, puisque cette construction n'est fondée que sur l'examen d'un seul panégyrique et le dépouillement de vingt-cinq manuscrits. Pour que ces conclusions soient valables pour tout le recueil des Panégyriques, il y aurait à refaire le même travail sur tous les discours et la totalité des manuscrits, travail qui a été déjà fait par les éditeurs précédemment cités, bien que leur apparat critique ne soit pas encombré de toutes les variantes que M. Lubbe a cru indispensable de mettre dans le sien. Au reste, hommage rendu au scrupule et à l'exactitude de l'auteur, le texte qu'il nous propose n'est pas notablement amélioré, car dans bien des cas on ne saurait dire si la variante nouvelle accueillie est de tradition authentique ou une correction d'humaniste.

Voici quelques points où M. Lubbe est intervenu personnellement pour tirer parti de quelque leçon fautive d'un manuscrit : 8, 2 *inuehendis* euehendis *copiis*, adjonction plus que douteuse, puisque c'est de l'invasion surtout que le cours de

l'Adige, à Vérone, protégeait les défenseurs ; 15, 3 *qua breuissimum per* Eoos *iter est*, correction du fâcheux *eos* qui dissimule l'itinéraire suivi par Constantin, mais qui ne désigne avec précision aucune contrée d'Italie ; 19, 2 *omnes* inde edito *accedere*, où sont combinées deux mauvaises lectures *inde dico* ou *in edito* présentées par quelques manuscrits : le texte n'en est pas clarifié pour autant. Ailleurs, ce sont des variantes négligées par les éditeurs que l'auteur entend promouvoir, à la faveur de son classement nouveau : 6, 2, au lieu du texte courant *alia in Taurinatibus campis pugna pugnata est*, il propose de lire et il imprime : *grauior pugna*, d'après quelques *Parisini* et le manuscrit *W*, sous prétexte que Nazarius, huit ans plus tard, s'inspirant de son prédécesseur, a écrit *pugna grauior* en parlant de la même bataille de Turin (pan. X, 22, 2), comme si l'imitation stricte était de règle chez les panégyristes ! 8, 3, *omissa spe morae*, interprétation évidente dans les mêmes manuscrits de l'incompréhensible *pemora* donné par les autres, qui indique un état d'âme qui conviendrait peut-être aux assiégés, mais pas à un assaillant dont la hâte ne s'accommoderait point d'un délai. Il faut donc corriger en *remora* avec E. Baehrens ou admettre, mieux encore, la leçon *mora* du *Venetus* (*B*). Je crois aussi que le nouvel éditeur fait preuve d'un conservatisme excessif en gardant, 3, 6, *ad mortem deuotionis*, corrigé par Livineius en *ad mortis deuotionem* ; 5, 4, *munitissimum licet*, où l'inexplicable *licet* a été rectifié par Acidalius en *scilicet* ; 17, 4, *totius*, qui doit céder la place à *toties* admis par Livinéius. Il ne faudrait pas croire que les efforts de M. Lubbe, dont j'ai donné quelques échantillons, n'aboutissent qu'à des résultats négatifs. On peut admettre, en 6, 4, *praemissis* à côté de *praemisisti* ; 18, 3, *ne desiit a*, au lieu de la correction de Dupuy généralement admise *nec desitum a* ; 15, 1, *tot diuersa tuorum proelia*, qui se défend, à la rigueur, contre le texte des éditeurs anciens, *aduersa suorum*. Je fais toutes réserves sur 13, 4, *ut enim hominum natura — sic*, qui me paraît le type même de la correction d'humaniste, que nous offrent le groupe des *Parisini* et, naturellement aussi, *w* (seconde main de *W*).

L'édition du texte est précédée d'une longue préface en latin, consacrée à la tradition manuscrite, et aussi d'une analyse du discours, d'une introduction historique, d'une étude des sources oratoires où l'auteur reconnaît surtout l'influence de la *Rhétorique à Hérennius*, du *de Inuentione* et des *Partitiones oratoriae* de Cicéron, de l'*Institution oratoire* de Quintilien. Une traduction, avec quelques notes, accompagne le texte. Malheureusement, seule la préface est en latin. M. Lubbe, qui est d'origine sud-africaine, a écrit tout le reste dans la langue de ses compatriotes : nul doute qu'il se prive par là d'une plus large audience. Personnellement, je regrette de ne pouvoir apprécier sa traduction[1].

Édouard Galletier.

Åke Jison Fridh, *Terminologie et formules dans les* Variae *de Cassiodore* (Studia Graeca et Latina Gothoburgensia, II). Stockholm, Almqvist et Wiksell ; in-8°, xii-200 p. Prix : 20 Kr.

Le sous-titre, *Études sur le développement du style administratif aux derniers siècles de l'Antiquité*, complète et précise la nature et l'objet du travail que l'au-

1. Voici quelques fautes d'impression : p. 26, l. 10, *unum* pour *unam* ; p. 40, 4e ligne avant la fin, lire non pas 228, mais 282 ; p. 98, texte de 18, 3, *uindicatum* pour *uindictam* ; dans l'*index siglorum*, à la p. 63, après O^r, ajouter O *secunda manus* ; dans le 2e colonne, 2e ligne, lire non point λ, mais γ.

teur a présenté comme thèse de doctorat à la Faculté des Lettres de Göteborg. La recherche valait d'être entreprise. Les *Variae* représentent un genre de style particulier, de nature double, mi-officiel, mi-littéraire : à la fois « lettres » et « épîtres ». Ce style est, en outre, l'aboutissant d'un long développement ; il s'est constitué peu à peu dans la chancellerie impériale, dont il résume et synthétise les procédés ; mais c'est aussi un point de départ, et les formules, la terminologie qu'il emploie exerceront une influence profonde et durable sur le développement du « style constitutionnel » médiéval. Il ne serait même pas impossible d'en retrouver des survivances dans la phraséologie de la langue diplomatique actuelle. Que la rhétorique ait joué un rôle éminent dans sa formation, c'est ce dont personne ne s'étonnera : « l'éloquence exubérante qui fleurit dans les actes de nominations de Cassiodore » (p. 29) n'est ni un produit spontané ni une création originale. A ce titre, Cassiodore est un bon témoin des habitudes d'écrire et par là même de penser qui se sont développées pendant toute la durée de l'Empire, aussi bien dans le domaine profane que dans le domaine religieux, et que la chute de l'Empire et la fin du monde antique n'ont pas réussi à faire disparaître.

L'étude de M. Fridh se divise en trois chapitres : I. Introduction. Objet de l'étude ; l'œuvre de Cassiodore ; les sources de la langue officielle de l'Empire (p. 1-29). II. Le préambule (p. 30-59). III. La terminologie officielle de Cassiodore comparée a celle de l'Empire. 1. Les dénominations des actes des souverains ; 2. Les verbes du dispositif ; 3. Les actes adressés au souverain et les formules d'exposé ; 4. Les clauses pénales ; 5. Les formules de publication ; 6. Les noms abstraits employés comme titres d'honneur (p. 60-195). Dans la dernière partie de ce chapitre III, on est frappé de la distinction rigoureuse qu'observe Cassiodore dans l'emploi des titulatures : « *beatitudo* et *sanctitas* sont réservés aux dignitaires ecclésiastiques, *magnificentia* et *magnitudo* aux *viri illustres*, *spectabilitas* aux *viri spectabiles*, *eminentia* aux préfets, *excellentia* aux souverains étrangers et aux membres de la cour byzantine ; quant à *sublimitas*, on observe chez Cassiodore une tendance à réserver ce titre aux *comites* et aux *viri illustres* d'un rang plus élevé que d'ordinaire » (p. 194). M. Fridh y voit avec raison un des nombreux traits par lesquels les rois ostrogoths « révèlent leur désir de se regarder comme héritiers légitimes des empereurs d'Occident » (ibid.). Ainsi, la recherche de M. Fridh l'amène à des considérations qui n'intéressent pas seulement le style.

L'*Index rerum* et l'*Index verborum* permettent de se retrouver dans l'abondante matière traitée par M. Fridh, et le lecteur curieux de lexicographie aura profit à s'y reporter. Chemin faisant, l'auteur a eu l'occasion de corriger ou de compléter certaines interprétations figurant dans des articles du *Thesaurus* (p. 65, *apices* ; p. 113, *aditio* ; p. 115, *conquestio*) ou des traductions fautives (*affatus*, p. 74, n. 1).

Le livre est écrit dans un français aussi clair que correct et les lapsus y sont rarissimes[1].

A. Ernout.

ΑΝΤΙΔΩΡΟΝ Hugoni Henrico Paoli *oblatum*, Miscellanea Philologica ; Univ. di Genova, Istituto di filologia classica, 1956 ; in-8°, 333 p.

L'Université de Gênes, suivant l'exemple de l'Université de Florence, a tenu à offrir à Ugo Enrico Paoli un témoignage de son estime et de son affectueuse recon-

1. Je n'ai guère relevé que *synonyme* traité comme un féminin, p. 173.

naissance. Notre savant confrère méritait bien ce double hommage, lui qui unit la science du droit à la science philologique, qui se meut avec la même aisance dans le domaine grec que dans le domaine latin, et qui joint aux qualités de l'humaniste les dons du poète. La liste de ses publ cations inspire le respect, mais, si elle rend compte de cette activité multiple, elle ne saurait exprimer le charme qui émane de la personne d'U. E. Paoli, l'élégance de sa parole et le caractère vivant de ses exposés. A défaut de connaître toutes ses œuvres, les lecteurs français peuvent avoir un échantillon de leur qualité en lisant son livre sur « La vie quotidienne dans la Rome antique » (Paris, Desclée de Brouwer, 1955). Dans cet *Antidoron*, outre les vingt et un articles de divers érudits, ils trouveront une biographie du dédicataire due à M. Bonaria, un beau portrait d'U. E. Paoli, enfin une de ces pièces légères en distiques élégiaques, dédiée par Paoli lui-même « ad collegas ianuenses », où s'affirment, une fois de plus, sa virtuosité et ses dons poétiques.

A. Ernout.

Yakov Malkiel, « Apretar », « pr(i)eto », « perto » ; *historia de un cruce hispano-latino*. Bogota, Instituto Caro y Cuervo, 1955 ; in-8°, 139 p.

Bien que n'intéressant que très indirectement l'histoire de la langue latine, je tiens à signaler ce travail, dans lequel M. Malkiel débrouille un des problèmes les plus compliqués de l'étymologie espagnole. Comme tous les précédents travaux de M. Malkiel, celui-ci est un exemple d'une méthode rigoureuse servie par une érudition sans défaut. C'est un modèle à suivre pour tous les romanistes et, d'une manière plus générale, pour tous ceux qui s'occupent d'étymologie.

A. Ernout.

Agatino d'Arrigo, *Natura e tecnica nel Mezzogiorno*. Firenze, « La Nuova Italia », 1956 ; in-8°, x-702 p. + 10 planches. Prix : 4.000 L.

M. Agatino d'Arrigo ne se contente pas d'être un ingénieur civil dont les travaux concernant l'hydrographie maritime et fluviale et l'étude du sol de l'Italie méridionale font autorité dans le monde savant ; il s'intéresse aussi, avec une égale compétence, à l'histoire de cette région tourmentée où l'on voit l'homme et la nature entrer en lutte, quand ils ne s'associent pas pour une œuvre destructrice. Cette double activité de M. d'Arrigo explique la composition de son livre, qui se divise en deux parties : la première, intitulée *La Natura*, traite de la *Vita, morte e rigenerazione di una terra*, phénomènes sismiques, volcaniques, érosions fluviales et marines, la *millenarie degradazione idrogeologica del Mezzogiorno* (p. 1-437) ; la seconde partie, L'Uomo, qui a pour sous-titre *Frammenti e testimonianze della tecnica antica*, étudie l'action de l'homme sur la nature et le génie inventif et constructeur des techniciens anciens dans certains domaines ; l'étude de certains ports de la Sicile l'amène à examiner *Le origini della tecnica fluviomarina*, l'étude du Zeus oscillant de Lysippe, celle de la colombe volante d'Architas de Tarente, à rechercher s'il n'y faut pas voir *Le origini dell'ingegneria delle vibrazioni* et *Le origini dell'aeronautica*, en particulier de l'hélicoptère. Il n'est pas jusqu'à la technique de la pêche et de la construction des viviers qui n'attire son attention.

On sent chez l'auteur un grand amour pour sa terre natale — il est originaire de Catane — une grande pitié pour les malheurs qui l'ont accablée et qui ont modifié si cruellement les conditions d'une vie qui, dans l'antiquité, apparaissait active et heureuse. Son livre démontre d'une façon éclatante que *La collaborazione*

tra archeologia, fisiografia storica e ingegneria e quindi patentemente feconda, et fait souhaiter la création d'un enseignement de cette *fisiografia storica* que nul ne serait mieux qualifié pour donner que M. d'Arrigo lui-même.

A. Ernout.

Bibliografia de los estudios clasicos en España (1939-1955). Madrid, 1956 ; in-8°, xvi-463 p. Prix : 100 Ptas.

Composée et publiée à l'occasion du premier Congrès espagnol de langues classiques qui s'est tenu à Salamanque en avril 1956, cette bibliographie est un bon témoin de l'intérêt que suscitent au delà des Pyrénées non seulement l'étude de l'antiquité gréco-romaine, mais aussi et surtout l'étude de l'Espagne préromane. Je signale les notices consacrées aux Langues hispaniques primitives (ch. iv : Linguistique, E, p. 100-106) ; à l'Histoire et Ethnologie de l'Espagne antique (ch. vii : Histoire, B, p. 152-169) ; Archéologie des civilisations préromanes de la Péninsule ibérique (ch. xiii : Archéologie, D, p. 242-272) ; Épigraphie ibérique (ch. xiv : Épigraphie et Paléographie, G, p. 329-334). Les autres notices sont rédigées dans un bon ordre méthodique. Les rédacteurs ont exclu, avec raison, la bibliographie concernant la Bible, la patristique et la théologie ; ils n'ont fait exception qu'en faveur de saint Augustin (p. 120-131), « en homenaje al Santo en su reciente Centenario ». Ils ont fait place aussi à l'Archéologie et Épigraphie wisigothes. Cette bibliographie rendra des services et inaugure heureusement les publications de la Société espagnole d'études classiques.

A. Ernout.

Memoirs of the American Academy in Rome, vol. XXIV. Rome, 1956 ; 264 p., nombreuses figures et planches dans le texte et hors texte.

Ce nouveau volume d'une série excellente est paru en octobre 1956 et contient plusieurs articles d'archéologie et d'histoire. Comme à l'accoutumée, la présentation de ces mémoires mérite des éloges : typographie et illustration sont sans défaut. Les sujets traités dans les différents articles sont de caractère divers, mais toutes les études témoignent d'un égal sérieux et d'une égale méthode. Nous ne pouvons ici qu'en donner une revue rapide, mais le chercheur aura beaucoup à y trouver.

Lily Ross Taylor, *Trebula Suffenas and the Plautii Silvani* (p. 7-30). — Trebula Suffenas était une petite ville située sur la rive gauche de l'Anio, à environ 10 kilomètres à l'est de Tibur. Le bourg actuel de Ciliciano semble avoir succédé à la ville antique, que des fouilles pourraient peut-être ramener en partie à la lumière. D'ores et déjà proviennent de la cité plusieurs inscriptions importantes qui permettent à Mme Ross Taylor de retracer la destinée d'une branche de la *gens* des Plautii.

Gorham Philips Stevens, *The volute of the capital of the temple of Athena at Priene*. Part II : *A machine for drawing this volute for any column between twenty and sixty feet in height* (p. 31-46). — Étude très technique, comme l'annonce le titre, et qui fait suite à un précédent article, paru dans la même revue, en 1931 (vol. IX, p. 136-144). Le lecteur aura besoin de quelques connaissances scientifiques pour suivre les équations et les plans de physique appliquée qui lui sont proposés.

Howart Comfort, *Supplementary terra sigillata at the American Academy in Rome* (p. 47-59). — Cet article, dû à un spécialiste éprouvé, constitue un utile complément à l'étude de l'*Olcott Collection*, étude parue dans la même revue en 1929 (vol. VII, p. 177-219).

Mason Hammond, *The transmission of the powers of the Roman emperors from the death of Neron in A. D. 68 to that of Alexander Severus in A. D. 235* (p. 61-133). — On ne peut manquer de remarquer et d'apprécier la continuité et la persévérance dans la recherche dont font preuve les différents collaborateurs de la revue ici recensée. Car la présente étude fait suite — elle aussi — à un travail antérieur qui concernait la transmission (et la nature) des pouvoirs sous Auguste et les Julio-Claudiens : cf. Mason Hammond, *The augustan principate*, Cambridge, Mass., 1933. L'auteur nous annonce en même temps un livre d'ensemble sur les aspects constitutionnels de la monarchie antonine. Que l'on nous permette d'évoquer ici la mémoire d'un ami trop tôt disparu, P. Grenade, qui avait étudié avec pénétration des problèmes comme celui du *Règlement successoral d'Hadrien* (*R. É. L.*, LII, 1950, p. 258-277). M. Mason Hammond cite et utilise avec raison les conclusions proposées par lui.

Robert E. Hecht Jr, *A colossal head of Polyphemus* (p. 135-145). — C'est l'étude d'une belle tête de Polyphème, en marbre de Paros, qui se trouve dans une collection particulière de New-York. On sera attentif aux rapprochements iconographiques, judicieusement proposés.

Ferdinando Castagnoli, *La centuriazione di Cosa* (p. 147-165). — On sait quels développements connaît à présent l'utilisation de la photographie aérienne par les archéologues. L'Atlas des centuriations romaines de Tunisie, préparé et publié par l'Institut géographique national français, illustre tous les enseignements qu'on en peut tirer en ce qui concerne la division et la mise en valeur du sol antique. On attend impatiemment une exposition internationale des vues aériennes archéologiques qui doit se tenir en octobre 1957 à Milan. La photo aérienne a permis à M. Castagnoli de retrouver l'ancienne centuriation de Cosa, qui, depuis 1948, a été le centre de fouilles méthodiques de la part de l'École américaine de Rome (cf. Fr. E. Brown, *Cosa.* I : *History and topography*, dans le vol. XX, 1951, de la présente revue).

Edwin Daisley Thatcher, *The open rooms of the Terme del Foro at Ostia* (p. 167-264). — Étude extrêmement poussée, du point de vue archéologique et technique, concernant les salles ouvertes des Thermes du Forum à Ostie. Toute la question du chauffage des thermes romains est ici réexaminée. Ici encore, les sciences modernes viennent à l'appui de la recherche archéologique, et l'on notera la technicité des appendices qui font suite à l'article proprement dit.

Raymond Bloch.

Ettore Lepore, *Il princeps ciceroniano e gli ideali politici della tarda repubblica.* Naples, Istituto italiano per gli studi storici, 1954 ; 448 p., 1 index des passages d'auteurs, 1 index des noms.

Le livre de M. Lepore prend place dans la série de publications de l'*Istituto italiano per gli studi storici.* Cet institut napolitain fut fondé par le regretté Benedetto Croce et M. Federico Chabod le dirige aujourd'hui. Le présent ouvrage, qui est le sixième de la série, est, par contre, le premier à traiter d'un sujet antique.

On sait combien la question de la formation de la théorie du principat a suscité l'attention des historiens de Rome, surtout depuis le début du siècle, et l'on ne compte plus les ouvrages qui, par un biais ou par un autre, ont abordé le problème. L'auteur, très clairement, définit les principales tendances de la recherche en ce qui concerne l'appréciation des idées cicéroniennes et les rapports entre les idées de l'orateur et les réalités historiques de l'époque postérieure. Et j'ai plaisir à relever ici encore, dès le départ de l'étude, l'importance justifiée accordée aux jugements fins et solides du regretté P. Grenade.

L'originalité de la position de l'auteur est celle-ci. Il se refuse à considérer la pensée cicéronienne sur un double plan, comme on le fait le plus souvent, sur un plan théorique et abstrait, d'une part, sur un plan touchant de près à la réalité et à la pratique, de l'autre. La dissociation, juge-t-il avec raison, est arbitraire ; pour pénétrer vraiment la marche de cette pensée, il faut la considérer dans son déroulement effectif, en même temps attentive à la crise de l'État romain et aux jugements, dont elle est pénétrée, de la philosophie grecque. Il faut lier plus étroitement l'attitude intellectuelle de l'orateur et le déroulement des faits. Après cette excellente prise de position, inattaquable du point de vue méthodologique, trois chapitres très denses et qu'il est impossible de résumer ici envisagent successivement : l'idéal du *princeps* et le mûrissement de la pensée politique cicéronienne ; les conditions historiques et le caractère réformateur de l'idéal ; l'école des faits : les faux principats et le *princeps libertatis*.

L'analyse est ferme et nuancée à la fois, et il y a beaucoup à retenir de cet excellent exposé. On note particulièrement chez l'auteur un don rare de pénétration psychologique qui lui rend les plus grands services dans une étude difficile et complexe. Les indications bibliographiques suivent le fil de l'exposé et de bons *indices* permettent de les retrouver. Toutefois, on eût aimé une bibliographie d'ensemble en fin de volume. Il est dommage que l'auteur n'ait pu connaître le volume, excellent lui aussi, de J. Béranger, *Recherches sur l'aspect idéologique du principat*, paru peu auparavant, en 1953, à Bâle (cf. mon compte rendu dans la *Revue de Philologie*, 1956, II, p. 343 et 344). L'auteur aurait dû citer les remarques de M. A. Ernout sur *Cicéron et le « De republica »* (*Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1938, p. 478 sqq.).

Raymond Bloch.

Historia, Zeitschrift für alte Geschichte..., Band VI, janvier 1957, Heft 1, 132 p., 2 planches. Wiesbaden, 1957.

L'exposition étrusque, organisée par M. M. Pallottino et son équipe de chercheurs, a eu, l'an dernier, en Italie même, en France et ailleurs, un succès si vif qu'il est resté dans le souvenir de chacun. Mais l'importance de la *Mostra* du point de vue scientifique était telle qu'il eût été vraiment dommage qu'une revue scientifique ne profitât point de l'occasion pour faire le point des différents problèmes posés par l'ancienne Étrurie. C'est précisément ce que l'excellente publication internationale, *Historia*, a décidé de faire en s'adressant à différents spécialistes qui se sont chargés de faire le point des questions essentielles, chacun dans son domaine propre. Ainsi se trouve rempli un des désirs essentiels de M. Pallottino lui-même ; très justement, il pensait, en effet, et je ne saurais trop l'approuver, qu'une manifestation archéologique, aussi importante soit-elle, manque un de ses buts véritables si elle ne suscite pas aussitôt après pour ce même domaine une claire et complète appréciation de l'état actuel de la recherche et de la science.

Je me bornerai à citer, dans l'ordre même où ils se présentent, les articles qui constituent cette sorte de somme étruscologique contenue dans le dernier numéro d'*Historia* : p. 1-10, M. Pallottino (Roma), *Introduzione alla civilta degli Etruschi*; p. 10-23, G. Säflund (Stockholm), *Ueber den Ursprung der Etrusker*; p. 23-34, G. Devoto (Firenze), *Gli Etruschi nel quadro dei popoli italici antichi*; p. 34-53, K. Olzscha (Stade), *Schrift und Sprache der Etrusker*; p. 53-63, R. Bloch (Paris), *L'art étrusque et son arrière-plan historique*; p. 63-98, J. Heurgon (Paris), *L'État étrusque*; p. 98-123, S. Mazzarino (Catania), *Sociologia del mondo strusco e problemi della tarda etruscita*; p. 123-132, R. Herbig (Rom), *Zur Religion und Religiosität der Etrusker*. La liste des auteurs est éloquente et fait ressortir qu'en matière de recherche historique du moins, la coopération internationale n'est pas un vain mot.

Raymond Bloch.

Giulio Giannelli, *La repubblica romana*, 733 p., 1 index alphabétique, dans la série *Storia politica d'Italia dalle origini ai giorni nostri*, 2e éd. revue et mise à jour. Milan, 1955.

L'ouvrage de M. G. Giannelli occupe la troisième place dans une vaste série qui embrasse l'histoire politique tout entière de la péninsule italienne. On peut présumer du mérite de la collection en lisant les noms des collaborateurs : R. Andreotti, G. Giannelli, W. Maturi, A. Monti, C. G. Mor, R. Morghen, M. Pallottino, G. Patroni, R. Quazza, G. Romano, E. Rota, L. Simeoni, A. Solmi. Le livre de M. G. Giannelli traite avec clarté d'un très vaste sujet et qui dépasse même en étendue ce que le titre faisait attendre. En fait, la période étudiée va depuis les origines de Rome jusqu'à la mort de César et englobe donc, avant le début de l'ère républicaine, les règnes mi-historiques mi-légendaires des rois latins, sabins étrusques.

Comme c'est, évidemment, la règle pour la collection, l'exposé a une allure chronologique et, disons, événementielle qui l'apparente à des ouvrages plus anciens. Mais ce qui embarrasse le recenseur est l'annonce que l'édition nouvelle est revue et mise à jour. La première édition date de 1937 et une simple réédition avec corrections avait eu lieu en 1944. Mais, cette fois, il s'agit d'une édition vraiment nouvelle. Or, certes, dans les notes qui suivent chaque paragraphe, des éléments bibliographiques se référant aux années 1937-1955 apparaissent, mais on n'a pas l'impression que l'exposé s'en soit trouvé vraiment modifié. Et, surtout, la bibliographie est vraiment insuffisante en ce qui concerne les ouvrages importants de date récente, qu'il s'agisse d'épigraphie, d'archéologie ou d'histoire en général. Les exemples à citer seraient innombrables. Donnons-en un seulement : pour les fouilles de la Rome ancienne, l'auteur en est toujours aux articles de Boni, Pinza et Vaglieri. L'énorme travail archéologique accompli depuis la Grande Guerre n'est même pas mentionné d'un mot. L'ouvrage aurait donc besoin d'une refonte véritable et non d'un simple changement du numéro de l'édition.

Raymond Bloch.

Manuel Martin y Pena, *Instituciones militares romanas*, xxiii + 511 p., 1 bibliographie, 1 index rerum et 1 index nominum, 24 planches et 1 carte hors texte, dans la série *Enciclopedia clasica*. Madrid, 1956.

Le *Consejo superior de investigaciones cientificas* de Madrid dirige la publication

d'une encyclopédie classique dont la première livraison s'intitulait *Arte romano* et était due à la plume de M. Antonio Garcia Bellido. Le présent volume porte le nº 2 dans la collection et constitue un véritable manuel des choses militaires de Rome.

Il n'était pas facile d'écrire un pareil ouvrage traitant de tout ce qui concerne l'armée à Rome aux différentes époques et l'auteur, qui est un excellent philologue, s'est bien tiré d'une tâche malaisée. Certes, et il le reconnaît lui-même dans son avant-propos, il s'agit non pas d'un livre qui cherche à innover, mais bien d'une œuvre de vulgarisation destinée au public cultivé. Mais M. Martin y Pena a tenu à faire consciencieusement le point des questions débattues. Sa bibliographie est à jour, mis à part quelques articles importants, par exemple de M. Birley, dont on ne trouve pas la mention. Le livre comprend deux parties, la première historique et chronologique, la deuxième suivant, au contraire, un ordre méthodique. On sent constamment un contact étroit avec les sources antiques. Et l'on n'a jamais l'impression d'un ouvrage de deuxième main. Avec la poursuite de la collection, l'Université espagnole va disposer de bons et utiles instruments de travail.

Raymond Bloch.

DERNIERS OUVRAGES REÇUS

ALY (Wolfgang). *Strabons Geographika in 17 Büchern* : Bd. IV : *Strabon von Amaseia. Untersuchungen über Text, Aufbau und Quellen der Geographika.* Bonn, Habelt, 1957, 518 p., 6 cartes, rel. DM. : 32.

ANNA (Giovanni D'). *Il problema della composizione dell'Eneide.* Roma, Ed. dell'Ateneo, 1957, 135 p. L. : 1.400.

Anthologia graeca, griechisch-deutsch, ed. Hermann BECKBY, Buch I-VI. Munich, Heimeran Verlag, 1957, 675 p., rel. DM. : 22.

Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete, begründet von Ulrich WILCKEN, 16ter Bd., Hft. 1 ; herausgegeb. von Friedrich ZUCKER. Leipzig, Teubner, 1956, 142 p. Les 2 fasc. : DM. : 32.

ARISTOTELE. *L'anima*, a cura di Alda BARBIERI [traduction] (Filos. ant. e med.). Bari, Laterza, 1957, XXXI-107 p. L. : 900.

ARISTOTELE. *Etica Nicomachea*, a cura di Armando PLEBE [traduction] (Filos. ant. e med.). Bari, Laterza, 1957, LII-317 p. L. : 2.400.

ARISTOTELIS. *Metaphysica*, recognovit brevique adnotatione critica instruxit W. JAEGER (Script. Cl. Bibl. Ox.). Oxford, Clarendon Press, 1957, XXII-312 p., rel. Sh. : 25/.

ARRIGO (Agatino D'). *Ricerche di storiografia della tecnica nell'Italia antica.* VI : *Tecnica e terapeutica alle fonti dell'atomismo predemocriteo (VI^e av.).* Estr. d. *Riv. di Ingegneria*, 1957, n° 5-6-7, in-4°, 31 p., 16 fig.

AUGUSTINE (Saint). *The City of God against the Pagans*, in 7 vol. I : books I-III, with an Engl. transl. by G. E. McCRACKEN (Loeb cl. Libr.). Londres, Heinemann et Harvard University Press, 1957, LXXXIX-399 p., rel. Sh. : 15/.

BARNWELL (H. T.). *Les idées morales et critiques de Saint-Évremond, essai d'analyse explicative.* Paris, P. U. F., 1957, 235 p. Frs. : 750.

BASILE (Saint). *Lettres*, t. I : texte ét. et trad. par Y. COURTONNE. Paris, Les Belles-Lettres, 1957, XXV-223 p., dont 219 p. doubles.

BASSOLS DE CLIMENT (Mariano). *Sintaxis latina.* Madrid, C. S. I. C., 1957, 2 vol., XVIII-408 et XIII-456 p.

BAYET (Jean). *Histoire politique et psychologique de la religion romaine* (Bibl. hist.). Paris, Payot, 1957, 334 p. Frs. : 1.400.

BEARE (William). *Latin verse and European song, a study in Accent and Rhythm.* London, Methuen, 1957, 296 p., rel. Sh. : 37/6.

BECKER (Oskar). *Das mathematische Denken der Antike.* Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1957, 128 p., 70 fig. DM. : 9.50.

Benedictine office (The). An old English text, ed. by J. M. URE. Edinburgh, University Press, 1957, IX-141 p., rel. Sh. : 15/.

BERVE (Helmut). *Dion* (Akad. d. Wiss. und d. Lit. in Mainz, Abhdl. 1956, 10). Wiesbaden, Fr. Steiner Verlag, 1957, 141 p. DM. : 10.80.

BORRELLO (Oreste). *L'estetica dell'esistenzialismo* (Bibl. di cult. contemp., L). Messina-Firenze, Ed. G. d'Anna, 1956, 328 p. L. : 1.600.

Carcopino (Jérôme). *Promenades historiques aux pays de la Dame de Vix.* Paris, L'Artisan du livre, 1957, 114 p. Frs. : 690.

Carilla (Emilio). *Pedro Henríquez Ureña* (tres estudios). Tucuman, Univ. nacional, s. d., 56 p.

Cataudella (Quintino). *La novella greca*, prolegomeni e testi in traduzione originali. Napoli, Ed. Scientifiche Italiane, s. d., 408 p. L. : 3.400.

Cavenaile (Robert). *Corpus papyrorum latinarum*, Lief. 1. Wiesbaden, Harrassowitz, 1956, 112 p. DM. : 24.

Cicero (M. T.). *De divinatione*, met inleiding en aantekeningen op het eerste boek door H. J. M. Broos. Groningen, Wolters, 1957, 144 p. Fl. : 3.75.

Ciceron. *Segunda Acción contra Verres.* Libro quinto : *Los Suplicios*, texto, traducción y notas de Aurelio R. Bujaldon. Mendoza, Univ. nac. de Cuyo, Instituto de Lenguas y Lit. clas., 1957, xvi-109 p.

Da Silva Neto (Serafim). *História do latim vulgar.* Rio de Janeiro, Livraria Academica, 1957, 230 p.

Delebecque (Édouard). *Essai sur la vie de Xénophon* (Études et Commentaires, XXV). Paris, C. Klincksieck, 1957, 532 p., 3 cartes. Frs. : 3.800.

Démosthène. *Plaidoyers civils*, t. II (*Discours* XXXIX-XLVIII), texte ét. et trad. par L. Gernet. Paris, Les Belles-Lettres, 1957, 251 p., la plupart doubles. Frs. : 900.

De Sanctis (Gaetano). *Storia dei Romani.* Vol. I : *La conquista del primato in Italia*, 2ª ed. Firenze, La Nuova Italia, 1956, xii-446 p.

Diesner (H. J.). *Wirtschaft und Gesellschaft bei Thukydides.* Halle (Saale), M. Niemeyer Verlag, 1956, 198 p., 5 pl., rel. DM. : 15.

Drexler (Hans). *Hexameterstudien V und VI* (Manuales de « Emerita », 14). Madrid, C. S. I. C., Instituto Nebrija, 1956, 134 p.

Duval (Paul-Marie). *Les dieux de la Gaule* (Mythes et Religions, 33). Paris, P. U. F., 1957, 136 p., 33 fig. Frs. : 400.

Edmonds (John Maxwell). *The fragments of Attic Comedy*, after Meineke, Bergk and Kock, augmented, newly edited with their contexts, annotated and completely translated into English verse, vol. I. Leiden, E. J. Brill, 1957, viii-1.029 p., rel. Fl. : 98.

Ehrenberg (Victor). *Der Staat der Griechen.* 1. Teil : *Der hellenische Staat.* Leipzig, B. G. Teubner, 1957, viii-122 p., rel. DM. : 9.

Epistémoniké Epétéris tés philosophikés scholés tou panépistémiou Athénôn, tomos VI, fasc. 2. Athènes, 1956-1957, 551 p.

Ernout (Alfred). *Philologica II* (avec l'*Index* des deux vol.) (Études et Commentaires, XXVI). Paris, C. Klincksieck, 1957, 255 p. Frs. : 2.400.

Ernout (Alfred). *Recueil de textes latins archaïques*, nouvelle édition. Paris, C. Klincksieck, 1957, xii-289 p. Frs. : 1.200.

Études mycéniennes. Actes du Colloque international sur les textes mycéniens (Gif-sur-Yvette, 3-7 avril 1956), publiés par les soins de Michel Lejeune. Paris, C. N. R. S., 1956 (1957), 280 p., rel. Frs. : 2.000.

Frassinetti (Paolo). *Nuovi Studi sul testo dell'* Apologeticum. Milano, Ist. Lomb. di Sc. e Lett. (Estr. d. Rendiconti, 91), 1957, 123 p.

Friezer (Eliazar). *De Ordening van Servius Tullius* (thèse). La Haye, Uitgeverij Excelsior, 1957, 143 p.

Frisk (Hjalmar). *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, Lief. 5, p. 385-480 : διακόσιοι-ἐλαίαγνος. Heidelberg, C. Winter, 1957. DM. : 8.60.

GELZER (Matthias). *Ueber die Arbeitsweise des Polybios* (Sb. d. Heidelb. Ak. d. Wiss.). Heidelberg, C. Winter, 1956, 36 p.

GEORGIEV (Vladimir). *Le déchiffrement des inscriptions crétoises en linéaire A.* Sofia, 1957, in-4°, 8 p.

GEORGIEV (Vladimir). *La position du dialecte crétois des inscriptions en linéaire A.* Sofia, 1957, in-4°, 24 p.

GUERRINI (Lucia). *Le stoffe copte del Museo Archeologico di Firenze (antica collezione).* Roma, Bretschneider, 1957, 111 p., 40 pl. h. t. L. : 3.500.

HAMM (Eva-Maria). *Grammatik zu Sappho und Alkaios* (Abhdl. dtsch. Ak. d. Wiss. Berlin, 1951, 2). Berlin, Akademie-Verlag, 1957, pet. in-4°, 234 p. DM. : 44.50.

Harvard Studies in classical Philology, vol. LXII. Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1957, VI-162 p., rel. $: 5.

HERMANN (Léon). *Les deux livres de Catulle regroupés et traduits.* Bruxelles, Latomus, 1957, XVIII-142 p. Frs. B. : 250.

HÉSIODE. *Die Hesiod fragmente auf Papyrus*, herausgegeben von Reinhold MERKELBACH (T. à p. de *Archiv für Papyrusforschung*, XVI, 1). Leipzig, Teubner, 1957, 57 p., 6 pl. DM. : 6.40.

HEURGON (Jacques). *Trois études sur le « Ver Sacrum »* (Coll. Latomus, 26). Bruxelles, Latomus, 1957, 52 p. Frs. B. : 80.

Histoire générale des sciences, publiée sous la direction de R. TATON. T. I : *La science antique et médiévale (des origines à 1450)*, par R. ARNALDEZ, J. BEAUJEU, G. BEAUJOUAN, R. BLOCH, L. BOURGEY, P. DUPONT-SOMMER, J. FILLIOZAT, R. FURON, A. HAUDRICOURT, J. ITARD, R. LABAT, G. LEFEBVRE, L. MASSIGNON, P.-H. MICHEL, J. NEEDHAM, I. SIMON, G. STRESSERPEAN, R. TATON, J. THEODORIDES, J. VERCOUTTER, Ch. VIROLLEAUD. Préface générale par R. TATON. Paris, P. U. F., 1957, pet. in-4°, VIII-627 p., 48 pl., 43 fig. Frs. : 2.400.

HOMBURGER (L.). *Les langues négro-africaines et les peuples qui les parlent.* Nouv. éd. revue et augmentée d'un chapitre sur le *Sindo-Africain* (Bibl. Scientifique). Paris, Payot, 1957, 343 p. Frs. : 1.200.

Homélies pascales. III : *Une homélie anatolienne sur la date de Pâques en l'an 387*, étude, éd. et trad. par F. FLOËRI et P. NAUTIN (Sources chrétiennes, 48). Paris, Éd. du Cerf, 1957, 186 p. Frs. : 780.

HORATIUS (Q. Fl.). I, *Oden und Epoden*, erklärt von A. KIESSLING. 8te Aufl. besorgt von R. HEINZE, mit Nachwort und bibliograph. Nachträgen von E. BURCK. Berlin, Weidmannsche Verlag, 1955, VIII-620 p., rel.

HORATIUS (Q. Fl.). III, *Briefe*, erklärt von A. KIESSLING, 5te Aufl. bearbeitet von R. HEINZE. Anhang : *Hor. Buch der Briefe* von R. HEINZE ; *Nachwort und bibl. Nachträge* von E. BURCK. Berlin, Weidmannsche Verlag, 1957, VII-425 p., rel.

KANATSOULIS (D.). *I makedoniki polis, apo tis emphaniseôs tis mexri tôn xronôn tou megalou Konstantinou. Anatipon tou 4 tomou tôn Makedonikôn.* Thessalonique, 1956, p. 232-314.

KLEBERG (Tönnes). *Hôtels, restaurants et cabarets dans l'Antiquité romaine.* Upsal, Almqvist och Wicksell, 1957, XI-163 p.

KNOCHE (Ulrich). *Die römische Satire*, 2, mit einem Nachtrag versehene Auflage (Studienhefte zur Altertumswiss, 5). Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1957, 122 p. DM. : 6.40.

Lalou (Marcelle). *Les religions du Tibet* (Mythes et Religions, 35). Paris, P. U. F., 1957, 103 p. Frs. : 400.

Laurand (L.) et Lauras (A.). *Manuel des études grecques et latines.* T. I : *Grèce : géographie, histoire, institutions, littérature, grammaire historique, métrique grecque et latine*, éd. entièrement refondue par A. Lauras. Paris, A. et J. Picard, 1957, VIII-677 p., 24 cartes, dont 1 en h. t. Frs. : 2.250.

Lejeune (Albert). *Recherches sur la catoptrique grecque d'après les sources antiques et médiévales* (Mém. Ac. r. Belgique, LII, 2). Bruxelles, Ac. r. Belgique, 1957, 199 p. Frs. B. : 150.

Lesky (Albin). *Geschichte der griechischen Literatur*, Lief. 1, 2-3, 4-5. Bern, Francke Verlag, 1957, p. 1-64, 65-192, 193-320. Frs. S. : 4.60, 9.20 et 9.20.

Listy filologické, t. V (80), 1. Prague, Acad. Sc. tchécoslovaque, 151 p., 5 pl. Avec en encart : *Eunomia, ephemeridis L. F. supplementum*, I, 1, 43 p.

Maas (Paul). *Textkritik*, 3. verbesserte und vermehrte Auflage. Leipzig, Teubner, 1957, 34 p. DM. : 2.30.

Magariños (Gustavo). *Juvenal y su tercera satira* (Manuales y Anejo de « Emerita », XV). Madrid, Instituto A. de Nebrija, 1956, 121 p.

Marache (René). *Mots nouveaux et mots archaïques chez Fronton et Aulu-Gelle* (Trav. Fac. Lettres Rennes, I, 1). Paris, P. U. F., 1957, 293 p. Frs. : 1.200.

Marouzeau (J.). *Du latin au français.* Paris, Les Belles-Lettres, 1957, 42 p. Frs. : 350.

Metzger (Bruce M.). *An introduction to the Apocrypha.* New York, Oxford Univ. Press, 1957, XII-274 p., rel. $: 4.

Migliorini (Bruno). *Saggi linguistici.* Firenze, F. Le Monnier, 1957, XXVII-343 p. L. : 2.500.

Miscellanea Properziana (Atti dell'Accademia properziana del Subasio-Assisi, V, 5). Assisi, 1957, 107 p.

Moon (Brenda E.). *Mycenaean Civilization; publications since 1935, a bibliography* compiled by... (Bull. Supplt. n° 3). London, University, Institute of classical Studies, 1957, in-4°, XVI-77 p. Sh. : 10/.

Moraux (Paul). *A la recherche de l'Aristote perdu : Le dialogue « Sur la justice »* (Coll. Aristote, trad. et études). Louvain, Publications universitaires, et Paris, Béatrice-Nauwelaerts, 1957, XII-183 p. Frs. : 1.710.

Munari (Franco). *Catalogue of the mss of Ovid's Metamorphoses* (Bull. Supplt. n° 4). Londres, University, Institute of classical Studies, 1957, in-4°, 74 p. Sh. : 10/.

Newiger (Hans-Joachim). *Metapher und Allegorie, Studien zu Aristophanes* (Zetemata, 16). München, Verlag C. H. Beck, 1957, XIV-185 p. DM. : 18.

Ovidius (P. N.). *Die Fasten*, herausgegeben, übersetzt und kommentiert von Fr. Bömer. Bd. I : Einleitung, Text und Uebersetzung. Heidelberg, C. Winter, 1957, 301 p., rel. DM. : 29.

Ovidius (P. N.). *Halieutica; Fragmenta; Nux;* incerti *Consolatio ad Liviam*, iterum edidit Fr. W. Lenz (Corpus script. lat. Paravianum). Turin, G. B. Paravia, 1956, 214 p. L. : 1.400.

Ovidius (P. N.). *Ibis*, iterum edidit et scholia adiecit Fr. W. Lenz (Corpus script. lat. Parav.). Turin, G. B. Paravia, 1956, LIV-187 p. L. : 1.400.

Petit (Paul). *Les étudiants de Libanius, un professeur de faculté et ses élèves au Bas-Empire* (Études prosopographiques, 1) (Thèse). Paris (Nouvelles Éd. latines), 1956, 207 p. Frs. : 900.

Philon d'Alexandrie. *La migration d'Abraham*, introd., texte crit., trad. et

notes par R. Cadiou (Sources chrét., 47). Paris, Éd. du Cerf, 1957, 91 p., dont 65 doubles. Frs. : 600.

Platon. *Statesman*, translated by J. B. Skemp, with an introd. by M. Ostwald. New York, The Liberal Arts Press, 1957, xxxvi-100 p. $: 0.75.

Pliny. *Natural history*, with an English translation, vol. 7 [sur 10], libri XXIV-XXVII, by W. H. S. Jones (Loeb. Cl. Libr.). London, Heinemann and Harvard Univ. Press, 1956, xiv-558 p., rel. Sh. : 15/.

Plutarchus. *Moralia*, vol. V, fasc. 1, rec. et emendavit C. Hubert, praef. scripsit M. Pohlenz. Leipzig, Teubner, 1957, xxx-142 p., rel. DM. : 7.40.

Quadri (Goffredo). *La coscienza religiosa* (Estr. d. Studi Senesi in mem. di O. Vannini). Firenze, La Nuova Italia ed., s. d., p. 497-579. L. : 600.

Reallexikon für Antike und Christentum... herausgegeben von Th. Klauser. Lief. 23 : *Diamant* (Forts.)-*Dionysius Areopagita* ; et Lief. 24 : *Dionysius Areopagita* (Forts.)-*Dogma I* [dernier fasc. du t. III]. Stuttgart, Hiersemann, 1957, col. 961-1120 et 1121-1272. Le fasc., DM. : 12.50.

Ruijgh (C. J.). *L'élément achéen dans la langue épique* (Bibl. Cl. Vang., 8). Assen, Van Gorcum, 1957, 180 p. Fl. : 11.50.

Sallustius. *Orationes et epistulae de Historiarum libris excerptae*, a cura di Virgilio Paladini. Bari, Adriatica ed., 1956, 191 p.

Sartori (Franco). *Le eterie nella vita politica ateniese del VI e V secolo a. C.* (Ist. di Stor. ant. di Padova, 3). Roma, Bretschneider, 1957, 169 p.

Schmitt (Hatto H.). *Rom und Rhodos, Geschichte ihrer politischen Beziehungen seit der ersten Berührung bis zum Aufgehen des Inselstaates im römischen Weltreich* (Münch. Beitr. z. Papyrusforschung u. ant. Rechtsgesch., 40). Munich, C. H. Beck, 1957, xv-223 p. DM. : 22.50.

Sofocle. *Edipo a Colono*, a cura di Dino Pieraccioni [texte et notes]. Firenze, Vallecchi ed., 1956, 183 p., 1 pl. L. : 500.

Stégen (Guillaume). *Commentaire sur cinq Bucoliques de Virgile* (3, 6, 8, 9, 10), *suivi d'une vue d'ensemble sur tout le recueil*. Namur, Wesmael-Charlier, 1957, 155 p.

Strasburger (Gisela). *Die kleinen Kämpfer der Ilias* (Inaugural-Diss.). (Frankfurt-am-Main), 1954 (*sic*), 143 p.

Strohm (Hans). *Euripides, Interpretationen zur dramatischen Form* (Zetemata, 15). Munich, C. H. Beck, 1957, viii-185 p. DM. : 18.

Tacitus (P. C.). *Libri qui supersunt*. Post C. Halm-G. Andresen, octavum edidit E. Koestermann. II, 2 : *Germania, Agricola, Dialogus de oratoribus*. Leipzig, Teubner, 1957, xxxix-128 p., rel. DM. : 5.

Traina (Alfonso). *L'alfabeto e la pronunzia del latino*. Bologna, Riccardo Pátron, 1957, 85 p.

Triantaphyllopoulos (Jean K.). *Lex Cicereia*, Ἐγγυητικά, 1 [en grec]. Athénai, imprimerie A. Kleisiounis, 1957, xix-150 p.

Turyn (Alexander). *The Byzantine manuscript tradition of the tragedies of Euripides* (Ill. st. in lang. and lit., 43). Urbana, Univ. of Illinois Press, 1957, x-417 p., 24 pl. $: 6.

Vanhoutte (Maurice). *La méthode ontologique de Platon* (Bibl. Phil. Louvain). Louvain, Publications universitaires, et Paris, Béatrice-Nauwelaerts, 1956, 193 p. Frs. : 1.510.

Vidman (Ladislav). *Fasti Ostienses* (Rozpravy československé Akademie Věd, 67, 6). Prague, 1957, 98 p. (en latin), 5 pl.

Wiesthaler (Franz). *Die Oratio obliqua als künstlerisches Stilmittel in den Reden Ciceros* (Comm. Aenipontanae, XII). Innsbruck, Univ.-Verlag Wagner, 1956, 115 p. Sh. : 120/.

Wistrand (Erik). *Die Chronologie der* Punica *des Silius Italicus. Beiträge zur Interpretation der Flavischen Literatur* (St. Gr. et Lat. Goth., 4). Göteborg, (Almqvist och Wiksell), 1956, 65 p. Kr. S. : 8.

Wolf (Friedrich August). *Ein Leben in Briefen.* Die Sammlung besorgt und erläutert durch † Siegfried Reiter. *Ergänzungsband.* I : *Die Texte.* Aus dem Nachlass der Verfassers herausgegeben von † Rudolf Sellheim. Halle (Saale), Veb Max Niemeyer Verlag, 1956, xxiii-170 p., rel. DM. : 17.60.

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES ORIGINAUX

Pages

P. Courcelle. — Antécédents autobiographiques des *Confessions* de saint Augustin 23
A. Ernout. — Le vocabulaire botanique latin. 183
J. Irigoin. — Colon, vers et strophe dans la lyrique monodique grecque. . 234
F. Lasserre. — Les premiers poèmes d'Archiloque. 52
M. Lejeune. — Contribution à l'histoire des alphabets vénètes : la notation de *T* et de *D*. 169
P. Louis. — ΓΙΝΝΟΣ. 63
R. Martin. — Sur deux expressions techniques de l'architecture grecque . 66
L. Robert. — Une épigramme de Carie. 7
W. Spoerri. — Encore Platon et l'Orient. 209

NOTES ET DISCUSSIONS

R. Bloch. — Deux livres récents sur la religion romaine et l' « Ara pietatis Augustae » 247
P. Chantraine. — A propos d'un recueil de textes mycéniens, avec l'étude de quelques termes. 239
A. Ernout. — *Studi sulla tradizione e sul testo della* Ciris, de A. Salvatore. 82
Ol. Masson. — Sur le déchiffrement de l'écriture crétoise « linéaire A ». . . 85

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Achilles Tatius. — *Leucippe et Clitophon*, ed. E. Vilborg (P. Chantraine). 125
F. E. Adcock. — *Caesar as man of letters* (A. Ernout). 148
J. André. — *Lexique des termes de botanique en latin* (A. Ernout) 183
A. Andrewes. — *The Greek tyrants* (J. de Romilly) 266
Année (L') philologique, vol. XXV (A. Ernout) 90
Antidoron H. H. Paoli *oblatum* (A. Ernout). 334
Aratos. — *Phaenomena*, ed. J. Martin (P. Chantraine). 298
Aristote *(Autour d'), recueil d'études de philosophie offert à* A. Mansion (P. Louis) 121
Arrigo (Ag. d'). — *Natura e tecnica nel Mezzogiorno* (A. Ernout). 335
Asterii Sophistae *commentariorum in psalmos, ed.* M. Richard (J. Irigoin). 311
Athénée, — *Les Deipnosophistes*, lib. I et II, ed. A.-M. Desrousseaux (P. Chantraine). 307
Augustin (Saint). — *Contra Academicos, De beata vita, necnon De ordine libri*, ed. W. M. Green (A. Ernout). 156

Pages

G. Baglio. — *Odisseo nel mare mediterraneo centrale* (Fr. Vian) 282
H. Bardon. — *La littérature latine inconnue.* 2 : *L'époque impériale* (A. Ernout) 320
J. Beaujeu. — *La religion romaine à l'apogée de l'Empire.* 1 : *La politique religieuse des Antonins* (A. Ernout) 139
E. L. Bennett. J. Chadwick, M. Ventris. — *The Knossos Tablets, a revised transliteration* (O. Masson) 96
Bibliografia de los estudios clásicos en España (1939-1955) (A. Ernout) . . 336
R. Böhme. — *Bühnenbearbeitung Aschyleischer Tragödien* (Fr. Vian) . . . 288
Bollettino del Comitato per la preparazione della edizione... dei Classici... (A. Ernout) 318
L. Bourgey. — *Observation et expérience chez Aristote* (P. Louis) 118
G. Brugnoli. — *Studi sulle differentiae verborum* (A. Ernout) 147
G. Buchner e C. F. Russo. — *La coppa di Nestore e un' iscrizione metrica* (O. Masson) 276
C. D. Buck. — *The Greek dialects* (P. Chantraine) 98
R. Cantarella e G. Scarpat. — *Breve introduzione ad Omero* (P. Chantraine) 278
C. Caprino, A. M. Colini, G. Gatti, M. Paligottino, P. Romanelli. — *La colonna di Marco Aurelio* (A. Ernout) 144
J. Carcopino. — *De Pythagore aux Apôtres* (A. Ernout) 144
J. Carcopino. — *Le mystère d'un symbole chrétien* (A. Ernout) 143
A. Carnoy. — *Dictionnaire étymologique du proto-indo-européen* (J. André) . 90
Caesar. — *Alexandrian, African and Spanish Wars.* éd. A. G. Way (A. Ernout) 149
P. Chantraine. — *Études sur le vocabulaire grec* (J. Humbert) 276
Chronicon Salernitanum. ed. U. Westerbergh (A. Ernout) 158
M. T. Cicero. — *De natura deorum.* éd. A. St. Pease (A. Ernout) 322
M. L. Clarke. — *The Roman mind. studies in the history of thought from Cicero to Marcus Aurelius* (A. Ernout) 142
M. Cohen. — *Cinquante années de recherches...* (A. Ernout) 160
M. Cohen. — *Français élémentaire? Non* (A. Ernout) 160
M. Cohen. — *Pour une sociologie du langage* (A. Ernout) 316
A. Colonna. — *L'antica lirica greca* (J. Irigoin) 107
Fr. Corsaro. — *Elpidio Rustico* (A. Ernout) 155
Fr. Crusius. — *Römische Metrik* (A. Ernout) 145
S. Da Silva Neto. — *Fontes do latim vulgar* (A. Ernout) 317
J. Defradas. — *Les études supérieures de grec* (P. Chantraine) 134
Diadoque de Photicé. — *Œuvres spirituelles.* éd. Éd. des Places (J. Sirinelli) 311
H. Dörrie. — *Leid und Erkenntnis. Die Wort- und Sinn-Verbindung παθεῖν-μαθεῖν im griechischen Denken* (P. Chantraine) 278
J. Duchemin. — *Pindare poète et prophète* (J. Humbert) 108
G. Dumézil. — *Aspects de la fonction guerrière chez les Indo-Européens* (A. Ernout) 142
G. Dumézil. — *Rituels indo-européens à Rome* (A. Ernout) 141
Eudemos von Rhodos. — Ed. Fr. Wehrli (P. Chantraine) 124
Euripides. — *Tragedias.* I : *Alcestis. Andrómaca.* éd. A. Tovar (P. Chantraine) 112

Pages

Festschrift A. Lesky (P. Chantraine) 314
Festschrift Br. Snell (P. Chantraine) 315
J. H. Finley. — *Pindar and Aeschylus* (J. Humbert). 286
M. I. Finley. — *The world of Odysseus* (P. Chantraine). 283
Fragments of unknown Greek tragic texts, ed. S. Eitrem, L. Amundsen, R. Winnington-Ingram (P. Chantraine) 113
P. R. Franke. — *Alt-Epirus und das Königtum der Molosser* (Ed. Will). . 271
P. Frassinetti. — *Fabularum Atellanarum fragmenta* ed. (A. Ernout) . . 148
A. Fridh. — *Terminologie et formules dans les* Variae *de Cassiodore* (A. Ernout) 333
W. H. Friedrich. — *Verwundung und Tod in der Ilias* (P. Chantraine) . . 281
H. Frisk. — *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, Lief. 2 et 3 (A. Ernout) 90
J. Gagé. — *Apollon romain* (A. Ernout) 319
C. Gallavotti. — *Documenti e struttura del greco nell' età Micenea* (P. Chantraine) 275
G. Garuti. — *Il toponimo in luogo dell'etnico in latino*, 1 (J. André) . . . 134
G. Giannelli. — *La Repubblica romana* (R. Bloch) 339
O. Gigon. — *Kommentar zum zweiten Buch von Xenophons Memorabilien* (J. Humbert). 296
R. Giomini. — *Saggio sulla* Fedra *di Seneca* (A. Ernout) 147
E. Goldmann. — *Hochzeitsgebräuche, Seelenreise* (A. Ernout) 161
J. Gould. — *The development of Plato's Ethics* (P. Louis). 292
Grammaticae romanae fragmenta, ed. A. Mazzarino (A. Ernout) 149
H. F. Günther. — *Lebensgeschichte des hellenischen Volkes* (Ed. Will) . . 267
Chr. Habicht. — *Gottmenschentum und griechische Städte* (Ed. Will) . . . 269
R. Helm. — *Der antike Roman* (P. Chantraine) 300
B. Hemmerdinger. — *Essai sur l'histoire du texte de Thucydide* (P. Chantraine) 115
Historia, VI, 1 : *Etrusker-Heft* (R. Bloch) 338
Homère. — *Iliade, Odyssée* (Bibl. Pleiade) (P. Chantraine) 101
Homère. — *Iliade*, traduction de Kazantzakis et Kakridis (P. Chantraine) 102
Hommages à M. Niedermann (A. Ernout). 141
J. Hubschmid. — *Schläuche und Fässer* (J. André). 92
J. Humbert. — *Manuel de thème grec* (P. Chantraine). 133
A. Jannone. — *I logoi essoterici di Aristotele* (P. Louis). 120
Saint Jean Chrysostome. — *Les cohabitations suspectes ; comment observer la virginité*, ed. J. Dumortier (P. Chantraine). 128
W. Jens. — *Die Stichomythie in der frühen griechischen Tragödie* (J. Humbert) 110
H. D. Kitto. — *Form and meaning in drama, a study of six Greek plays and of Hamlet* (J. de Romilly) 286
G. N. Knauer. — *Psalmenzitate in Augustins Konfessionen* (A. Ernout). . 156
J. H. Kühn. — *System- und Methodenprobleme im Corpus Hippocraticum* (P. Louis) 292
W. Kullmann. — *Das Wirken der Götter in der Ilias* (P. Chantraine). . . 280
J. Lasso de la Vega. — *La oracion nominal en Homero* (P. Chantraine) . 100
M. Lejeune. — *Traité de phonétique grecque* (P. Chantraine). 95

Pages

E. Lepore. — *Il princeps ciceroniano e gli ideali politici della tarda Repubblica* (R. Bloch) 337
M. W. Lewis. — *The official Priests of Rome under the Julio-Claudians* (R. Bloch) 247
Lexikon des frühgriechischen Epos, von Br. Snell, U. Fleischer, J. Mette, 2 (P. Chantraine) 279
Lexicon mediae et infimae latinitatis Polonorum, I, 3 et 4 (A. Ernout) . . . 318
Libanius. — *Discours sur les patronages*, éd. L. Harmand (J. Sirinelli) . . 309
A. de Lorenzi. — *Fedro* (A. Ernout) 153
R. Loriaux. — *L'être et la forme selon Platon* (P. Louis) 117
L. Th. Lorié. — *Spiritual terminology in the Latin translations of the* Vita Antonii (A. Ernout) 157
Y. Malkiel. — « *Apretar* », « *Pr(i)eto* », « *Perto* », *historia de un cruce hispano-latino* (A. Ernout) 335
A. Maniet. — *L'évolution phonétique et les sons du latin ancien* (J. André) 137
M. Marin y Peña. — *Instituciones militares romanas* (R. Bloch) 339
Sc. Mariotti. — *Il* Bellum Poenicum *e l'arte di Nevio* (A. Ernout) . . . 147, 322
E. V. Marmorale. — *Persio* (A. Ernout) 325
J. Martin. — *Histoire du texte des* Phénomènes *d'Aratos* (J. Irigoin) . . . 301
Mélanges C. Høeg (P. Chantraine) 315
P. Meloni. — *Il valore storico e le fonti del libro macedonico di Appiano* (J. Schwartz) 131
Memoirs of the American Academy in Rome, 24 (R. Bloch) 336
G. Mihailov. — *La légende de Térée* (P. Chantraine) 274
R. Mondolfo. — *L'infinito nel pensiero dell'Antichità classica* (Ch. Mugler) . 290
L. Moulinier. — *Orphée et l'orphisme à l'époque classique* (P. Louis) . . . 107
Natalicium C. Jax (A. Ernout) 318
M. P. Nilsson. — *Die hellenistische Schule* (J. Schwartz) 132
A. M. de Oliveira Filho. — *Vocalismo, sonantismo e consonantismo do latim* (A. Ernout) 146
Olympiodorus. — *Commentary on the first* Alcibiades *of Plato*, éd. L. G. Westerink (P. Louis) 294
D. Page. — *The Homeric Odyssey* (P. Chantraine) 103
J. Palm. — *Über Sprache und Stil des Diodoros von Sizilien* (P. Chantraine) . 300
Panegyricus Constantino Augusto dictus, éd. W. J. Lubbe (A. Ernout) . . 332
G. E. Pangalos. — Περὶ τοῦ γλωσσικοῦ ἰδιώματος τῆς Κρήτης, 1 (P. Chantraine) 314
Papyri Michaelidae, éd. D. S. Crawford (J. Schwartz) 313
Persius. — *Saturae*, éd. N. Scivoletto (A. Ernout) 326
Pindarus. — *Carmina*, éd. Br. Snell (P. Chantraine) 108
A. Pitzalis. — *Carmina* (A. Ernout) 162
Platon. — *Œuvres complètes*, XII : *Les Lois*, VII-X et XI-XII, éd. A. Diès ; *Epinomis*, éd. E. des Places (P. Chantraine) 295
Plato. — *Phaedo*, éd. R. Hackforth (P. Louis) 118
Plautus. — *The haunted house (Mostellaria)*, translated by F. Copley (A. Ernout) 148
Pline l'Ancien. — *Histoire naturelle*, IX, éd. E. de Saint-Denis (A. Ernout) 154

Pages

PLUTARCHUS. — *Moralia*, V, 3, ed. C. HUBERT et M. POHLENZ (P. Chantraine) 127
The Pylos Tablets, texts found 1939-1954, ed. E. L. BENNETT (P. Chantraine). 93
Reallexikon für Antike und Christentum, Lief. 17 à 21 (A. Ernout) 161
H. J. ROSE. — *Griechische Mythologie* (Fr. Vian) 273
RUTILIUS NAMATIANUS. — *De redito suo*, ed. E. MERONE (A. Ernout). . . 155
I. Sc. RYBERG. — *Rites of the State Religion in Roman Art* (R. Bloch). . . 247
H. D. SAFFREY. — *Le περὶ φιλοσοφίας d'Aristote et la théorie platonicienne des Idées Nombres* (P. Louis) 119
A. SALVATORE. — *Studi sulla tradizione manoscritta e sul testo della* Ciris (A. Ernout) 82
Ph. DE SCHAETZEN. — *Index des terminaisons des marques de potiers gallo-romains* (A. Ernout) 160
R. SCHILLING. — *La religion romaine de Vénus* (J. André) 135
L. A. SENECA. — *Agamemnona*, ed. R. GIOMINI (A. Ernout). 325
L. A. SENECA. — *Gli epigrammi*, ed. C. PRATO (A. Ernout). 153
L. A. SENECA. — *Œdipus*, translated by M. HADAS (A. Ernout) 148
D. R. SHACKLETON-BAILEY. — *Propertiana* (A. Ernout). 151
M. SIMONETTI. — *Studi agiografici* (A. Ernout). 147
Br. SNELL. — *Neun Tage Latein, Plaudereien* (A. Ernout). 140
F. STAEHELIN. — *Reden und Vorträge* (A. Ernout) 159
R. STARK. — *Aristotelesstudien* (J. Defradas). 122
L. A. STELLA. — *Il poema di Ulisse* (P. Chantraine) 105
ESTRABÓN. — *Geografía de Iberia*, ed. A. SCHULTEN (J. André) 138
Studies presented to D. M. ROBINSON, 1 (Ch. Picard). 252
S. J. SUYS-REITSMA. — *Het homerisch Epos als orale Schepping van een Dichter-Hétairie* (P. Chantraine) 102
B. A. TALADOIRE. — *Essai sur le comique de Plaute* (A. Ernout) 321
R. TEN KATE. — *Quomodo heroes in Statii Thebaide describantur quaeritur* (A. Ernout) 154
G. TE RIELE. — *Les femmes chez Eschyle* (P. Chantraine) 111
TERTULLIANUS. — *Aduersus Hermogenem liber*, ed. J. H. WASZINK (A. Ernout) 328
TERTULLIANUS. — *De oratione; de virginibus velandis*, ed. G. F. DIERCKS (A. Ernout) 330
H. THESLEFF. — *Studies on the Greek superlative* (Fr. Vian). 97
M. H. THOMSON. — *Textes grecs inédits relatifs aux plantes* (J. André) . . 128
TUCIDIDES. — *Historia de la guerra del Peloponeso*, traduccion de F. R. ADRADOS, 3 (P. Chantraine) 114
A. TRAINA. — *Esegesi e sintassi* (A. Ernout). 146
P. TREVES. — *Euforione e la storia ellenistica* (Fr. Vian) 124
TROGUS POMPEIUS. — *Fragmenta*, ed. O. SEEL (A. Ernout) 331
B. L. ULLMAN. — *Studies in the Italian Renaissance* (A. Chastel). 162
V. USSANI. — *Insomnia, saggio di critica semantica* (A. Ernout). 147
V. USSANI. — *Studio su Valerio Flacco* (A. Ernout). 147
E. VALGIGLIO. — *Achille, eroe implacabile* (Fr. Vian) 272
B. VAN BERCHEM. — *Le martyre de la légion thébaine, essai sur la formation d'une légende* (P. Lemerle). 132
J. VAN CAMP et P. CANART. — *Le sens du mot* ΘΕΙΟΣ *chez Platon* (P. Louis). 293

Pages

M. Ventris and J. Chadwick. — *Documents in Mycenaean Greek : 300 selected tablets...* (P. Chantraine) 239
Vetus latina... von der Erzabtei Beuron, 26, 1 (A. Ernout) 328
Virgile. — *Géorgiques*, éd. E. de Saint-Denis (A. Ernout) 150
K. Vossler. — *Einführung ins Vulgärlatein* (A. Ernout) 159
A. Walde und J. B. Hofmann. — *Lateinisches etymologisches Wörterbuch, Register*, 3 et 4 (A. Ernout) 317
H. Wentker. — *Sizilien und Athen* (Ed. Will) 267
Ed. Will. — *Doriens et Ioniens* (J. Schwartz) 265
Ed. Will. — *Korinthiaka* (J. Schwartz) 106
Senofane. — *Testimonianze e frammenti*, éd. M. Untersteiner (J. Defradas) 284

Le gérant : P. Laurent.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR. — 3148-11-1957.
Dépôt légal, 4e trimestre 1957. — 791.

Supplément à la *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes*, t. XXXI, 1957, fasc. 1

REVUE DE PHILOLOGIE
DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES
3e s., Tome XXXI, 1957, fasc. 1

RÉSUMÉS ANALYTIQUES

L. Robert, *Une épigramme de Carie.* — *R. Ph.*, XXXI, 1957, 1, p. 7 à 22.

Réédition, après révision sur place, d'une épitaphe métrique de Kazykly, étudiée dans son cadre géographique et littéraire. Description géographique et archéologique de la région entre Iasos et Didymes ; les voyageurs modernes ; la cartographie ; la géographie historique ancienne. Inventaire des inscriptions. Culture de la vigne et échalas de roseaux. Épitaphes métriques d'agriculteurs dans l'Anthologie, à Athènes, en Lydie, Phrygie et Pont.

P. Courcelle, *Antécédents autobiographiques des « Confessions » de saint Augustin.* — *R. Ph.*, XXXI, 1957, 1, p. 23 à 51.

Pour décrire ses expériences personnelles, Augustin a été aidé par la tradition littéraire autobiographique : quête du vrai (Pseudo-Clément ; *De Trinitate* de s. Hilaire) ; aveu des péchés (Cyprien d'Antioche ; récits orientaux) ; conversion par la Grâce (*Ad Donatum* de s. Cyprien) ; visions et révélations (*Passions* de martyrs africains ; Grégoire de Nazianze). Il a sûrement lu au moins la *Passio Perpetuae*, s. Cyprien et s. Hilaire. Il ne se contente pas de recourir à ses prédécesseurs, mais les surpasse de loin pour l'analyse de la vie intérieure, parfois aussi réagit contre eux.

F. Lasserre, *Les premiers poèmes d'Archiloque.* — *R. Ph.*, XXXI, 1957, 1, p. 52 à 62.

Dans un poème qu'il écrit peu de temps avant son mariage (*P. Oxy.* 2310, fr. 1), Archiloque cite un oracle delphique qui l'avait jadis engagé à prendre le commandement de la colonie parienne de Thasos. Cet oracle fait allusion lui-même à un épisode de la colonisation de Thasos encore plus ancien, au cours duquel la bravoure du poète lui avait valu une grande gloire. Grâce à ce témoignage sur la jeunesse d'Archiloque, on peut dater de ses vingt ans (684 av. J.-C.) son premier poème trochaïque, dans lequel il raconte la conquête de Thasos (fr. 62 et nouvelle inscription de Paros). De quelques années plus tard, deux poèmes qui déplorent un naufrage survenu encore du vivant de son père, Télésiclès, chef de la colonie de Thasos (fr. 7 et 74). De ses vingt-cinq ans au plus tôt, la mort de Télésiclès, l'oracle de Delphes, qui appelle Archiloque au gouvernement de Thasos, et son premier poème iambique, dans lequel il décline l'invitation de l'oracle (fr. 22). De ses trente ans environ, l'iambe qui cite l'oracle et mentionne son prochain mariage. De l'année suivante au plus tard, la première épode et les autres invectives motivées par la rupture des promesses de mariage.

P. Louis, ΓΙΝΝΟΣ. — *R. Ph.*, XXXI, 1957, 1, p. 63 à 65.

L'identification de l'animal qu'Aristote, dans l'*Histoire des animaux* et dans le traité *De la génération des animaux*, désigne par le mot *ginnos* a souvent découragé les traducteurs. L'examen des textes montre qu'il s'agit d'un cheval ou d'un âne dont la taille est au-dessous de la normale par suite d'un accident survenu au cours de la gestation. Le mot appartenait sans doute au vocabulaire des éleveurs et pourrait se traduire par *bidet*.

R. Martin, *Sur deux expressions techniques de l'architecture grecque.* — *R. Ph.*, XXXI, 1957, 1, p. 66 à 81.

1. Le passage d'Aristote, *Constitution d'Athènes*, 50, 2, relatif aux fonctions des astynomes chargés d'appliquer les règlements d'urbanisme concernant les constructions d'égouts doit être précisé par des comparaisons avec d'autres textes épigraphiques et avec les trouvailles archéologiques faites à Olynthe, Priène, Délos. Il s'agit, dans ce passage, non des chéneaux se déversant sur la voie publique, mais de canalisations souterraines qui remplaceront les conduites à ciel ouvert (ὀχετοὶ μετέωροι) qui se déversaient dans la rue, la transformant en cloaque.

2. Le mot ἴκρια employé par Aristophane, *Thesmophories*, 395, ne désigne pas le théâtre de Dionysos, mais plutôt des installations en bois élevées sur la Pnyx et sur l'agora pour les assemblées populaires. L'interprétation traditionnelle ne correspond pas, en effet, aux informations données par la tradition littéraire, en particulier aux commentaires des scholiastes et des lexicographes, et elle est contredite par l'histoire architecturale du théâtre de Dionysos, qui, à la fin du v^e^ siècle, comportait déjà un auditorium en pierre.

Supplément à la *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes*, t. XXXI, 1957, fasc. 2

REVUE DE PHILOLOGIE
DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES
3e s., Tome XXXI, 1957, fasc. 2

RÉSUMÉS ANALYTIQUES

M. Lejeune, *Contribution à l'histoire des alphabets vénètes : la notation de* T *et de* D. — *R. Ph.*, XXXI, 1957, 2, p. 169 à 182.

Un caractère, jusqu'ici mal mis en lumière, des alphabets vénètes locaux est leur relative indépendance. La notation de la consonne *t* (par le θ étrusque à Padoue, par le *t* étrusque à Este et ailleurs), celle de la consonne *d* (par diverses variantes du *t* étrusque à Padoue, à Vicence, à Valle, mais à Este et ailleurs par *z* étrusque) sont propres à illustrer cette diversité.

A. Ernout, *Le vocabulaire botanique latin.* — *R. Ph.*, XXXI, 1957, 2, p. 183 à 208.

Étude, en partant du livre de M. André, *Lexique des termes de botanique en latin*, d'un vocabulaire technique, et classification des éléments qui le composent : mots anciens provenant du fonds indo-européen en latin ; mots d'origine obscure et sans correspondants connus dans d'autres langues ; mots dérivés (formations suffixales, diminutifs, adjectifs substantivés, composés et groupes syntaxiques) ; mots d'emprunt (emprunts populaires, emprunts savants, transcriptions). Le *Lexique* de M. André est doublement précieux par la somme de renseignements qu'il fournit et par les conclusions qu'on en peut tirer.

W. Spoerri, *Encore Platon et l'Orient.* — *R. Ph.*, XXXI, 1957, 2, p. 209 à 233.

Cet article étudie une théorie de M. Werner Jaeger, selon laquelle Platon aurait développé dans ses derniers dialogues des idées apparentées au dualisme iranien, alors qu'Aristote, dans son Περὶ φιλοσοφίας, aurait établi un parallèle entre Zoroastre et Platon, apparaissant chacun à des points fixés du cours de l'Univers pour révéler la Vérité. L'on trouvera un résumé des principales conclusions de M. Spoerri à la fin de son article (p. 219-220).

J. Irigoin, *Colon, vers et strophe dans la lyrique monodique grecque.* — *R. Ph.*, XXXI, 1957, 2, p. 234 à 238.

L'application aux mètres de la lyrique monodique du principe établi par Boeckh à propos des *Épinicies* de Pindare permet de distinguer les véritables strophes, toutes formées de trois vers, et les longs vers qui ont été divisés en deux ou trois *côla* par les éditeurs alexandrins ; l'examen de la synaphie fournit un critère objectif pour déterminer la structure de ces vers.

Revue de Philologie

DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

TROISIÈME SÉRIE

publiée sous la direction de

A. ERNOUT ET P. CHANTRAINE
PROFESSEUR HONORAIRE AU COLLÈGE DE FRANCE
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS
MEMBRES DE L'INSTITUT

Publiée avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique

ANNÉE ET TOME XXX
(82e de la collection)

FASCICULE I
1956

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
11, rue de Lille
PARIS

REVUE DE PHILOLOGIE

DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

La plus ancienne revue française consacrée aux langues, aux littératures et à l'histoire de l'antiquité classique

Fondée en 1845, par Léon Rénier

L'ensemble de la publication comprend 3 séries :

Première Série : 2 vol. 1845-47, avec planche.

Nouvelle Série : 50 vol. annuels (1877-1926) publiés avec la *Revue des Revues* et publications d'Académies relatives à l'Antiquité classique et la *Revue des Comptes rendus d'ouvrages relatifs à l'Antiquité classique* (programme actuellement repris par l'*Année philologique*).

Troisième Série : commencée en 1927, sous la direction de P. Jouguet et A. Ernout. — A. Ernout et P. Chantraine à partir de 1950.

TOME XXX. — FASCICULE 1

SOMMAIRE

	Pages
A. Ernout. — Venus, venia, Cupido	7
F. R. Adrados. — Nouveaux fragments et interprétations d'Archiloque.	28
A. Rivier. — Remarques sur les fragments 34 et 35 de Xénophane	37
J. André. — A propos des noms de la consoude	62
Notes et Discussions : H. G. Pflaum : *L'Albo senatorio da Settimo Severo a Carino*, de G. Barbieri	68
Bulletin bibliographique	83
Correspondance	165
Derniers ouvrages reçus	170

Conditions de Vente

Pour les volumes non épuisés :

Années antérieures au Tome XXX (1956) l'année 2.450 fr. — Étranger : 7 $.

Abonnement au Tome XXX de la 3e Série. France 2.000 fr. — Ètranger : 6 $.

N.-B. — Le prix français pourra être soumis à révision en fonction du niveau des prix intérieurs.

Messieurs les Abonnés peuvent acquitter dès maintenant le montant de leur Abonnement au Tome XXX à la

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, CCP : PARIS 734-94.

ÉDITIONS
DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

I. — PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Bulletin d'information de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes.

N° 1 ..... **300** fr.

N° 2 ..... **400** fr.

Vente : Service des Publications du Centre national de la Recherche scientifique, 45, rue d'Ulm, à Paris (V^e^) : tél. Odéon 81-95. C.C.P. Paris 9061-11.

II. — PUBLICATIONS NON PÉRIODIQUES

COHEN et MEILLET, *Les langues du monde*, 2^e^ éd. ..... **6.400** fr.

Vente : Librairie Honoré Champion, 7, quai Malaquais, à Paris. (Libraires et particuliers.)

Service des Publications du Centre national de la Recherche scientifique. (Particuliers seulement.)

RICHARD, *Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits grecs* ..... **700** fr.

— *Inventaire des manuscrits grecs du British Museum* ..... **900** fr.

VAJDA, *Répertoire des catalogues et inventaire de manuscrits arabes.* **450** fr.

— *Index général des manuscrits arabes musulmans de la Bibliothèque nationale de Paris* ..... **2.400** fr.

III. — COLLOQUES INTERNATIONAUX (Sciences humaines) :

I : *Pensée humaniste et tradition chrétienne aux XV^e^ et XVI^e^ siècles.* **1.800** fr.

II : *Léonard de Vinci et l'expérience scientifique au XVI^e^ siècle.* **1.500** fr.

(Le *Colloque sur Léonard de Vinci* est en vente aux Presses Universitaires de France.)

III : *Les romans du Graal aux XII^e^ et XIII^e^ siècles.* En préparation

IV : *Nomenclature des écritures livresques du IX^e^ au XVI^e^ siècle.* **660** fr.

V : *Musique et poésie au XVI^e^ siecle* ..... **1.600** fr.

Vente : Service des Publications du Centre national de la Recherche scientifique.

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

ÉTUDES ET COMMENTAIRES

Volumes déjà parus :

I. — A. ERNOUT. Philologica. Recueil d'articles concernant l'Antiquité classique et particulièrement le vocabulaire latin..... 700 fr.

II. — E. DE SAINT-DENIS. Vocabulaire des animaux marins en latin classique..... 360 fr.

III. — E. DES PLACES, S. J. Le pronom chez Pindare. Recherches philologiques et critiques ..... 360 fr.

IV. — A. J. FESTUGIÈRE, O. P. Hippocrate, *L'ancienne médecine*. Texte, traduction et commentaire..... 700 fr.

V. — G. REDARD. Les noms grecs en ΤΗΣ, ΤΙΣ et principalement ΙΤΗΣ, ΙΤΙΣ. Étude philologique et linguistique. 1.040 fr.

VI. — E. LAROCHE. Histoire de la racine *nem* — en grec ancien, νέμω, νέμεσις, νόμος, νομίζω ..... 880 fr.

VII. — J. ANDRÉ. Les termes de couleur dans la langue latine. 880 fr.

VIII. — J. ANDRÉ. La vie et l'œuvre de C. Asinius Pollion.... 360 fr.

IX. — E. DELEBECQUE. Le cheval dans l'*Iliade*. Suivi d'un lexique du cheval chez Homère et d'un essai sur le cheval pré-homérique..... 1.000 fr.

X. — E. DELEBECQUE. Euripide et la guerre du Péloponnèse..... 1.600 fr.

XI. — F. VIAN. La guerre des Géants. Le mythe avant l'époque hellénistique..... 1.400 fr.

XII. — L. MOULINIER. Le pur et l'impur dans la pensée grecque d'Homère à Aristote..... 1.800 fr.

XIII. — J. IRIGOIN. Histoire du texte de Pindare..... 1.800 fr.

XIV. — E. MARTIN. Essai sur les rythmes de la chanson grecque antique..... 1.600 fr.

XV. — E. MARTIN. Trois documents de musique grecque.... 800 fr.

XVI. — J. IRIGOIN. Recherches sur les mètres de la lyrique chorale grecque : la structure du vers..... 800 fr.

XVII. — Ch. MUGLER. Deux thèmes de la cosmologie grecque : Devenir cyclique et pluralité des mondes..... 960 fr.

XVIII. — A. ERNOUT. Aspects du vocabulaire latin..... 1.400 fr.

XIX. — G. DUMÉZIL. Rituels indo-européens à Rome..... 600 fr.

XX. — J. DEFRADAS. Plutarque, *Le Banquet des Sept Sages*. Texte, traduction et commentaire..... 800 fr.

XXI. — J. DEFRADAS. Les thèmes de la propagande delphique ..... 1.400 fr.

Vient de paraître :

XXII. — J. MARTIN. Histoire du texte des *Phénomènes* d'Aratos. 3.000 fr.

UNIVERSITY OF LONDON
23 APR 1956

B 17 SEP 1938

1459

97-1